

Joseph
Heller
Catch 22



Les Cahiers Rouges

Grasset

Joseph Heller
Catch 22

Traduit de l'américain
par BRICE MATTHIEUSSENT
Bernard Grasset PARIS

Je tiens à remercier Jean-Pierre Carasso – qui a accepté de relire cette traduction – pour ses remarques, ses conseils et ses suggestions. Je lui suis également redevable d'un certain nombre de notes explicatives.

B. M.

© 1955, 1961, by Joseph Heller.
© Éditions Grasset & Fasquelle, 1985.

Joseph Heller / Catch 22

Catch 22, premier roman de Joseph Heller, qui avait mis huit ans à le rédiger, fut publié aux États-Unis en 1961 et devint rapidement un des plus célèbres best-sellers de toute l'édition américaine. Il s'agit d'un des meilleurs romans jamais écrits sur la guerre, comparable au Voyage au bout de la nuit de Céline, aux œuvres d'un Norman Mailer ou d'un James Jones, et dont une première traduction parut en 1964, sous le titre l'Attrape-nigaud, chez Gallimard.

Pendant la Seconde Guerre mondiale, Joseph Heller avait fait partie d'une escadrille de bombardement cantonnée en Corse et participé à soixante missions sur la France et l'Italie. On ne s'étonnera donc pas que son héros, Yossarian, fasse lui aussi partie d'une escadrille d'aviateurs basée sur une petite île italienne, où règne en tyran le colonel Cathcart, tempérament sanguin et sanguinaire, prêt à tout pour avoir sa photo dans le Saturday Evening Post. Quant à Yossarian, il estime que « sa seule mission, quand il s'envole, est de revenir vivant ». Car dans Catch 22, la guerre ne sévit pas entre Américains et Allemands : elle fait rage au sein même de l'armée américaine, entre généraux rivaux, officiers et subalternes, etc.

Par une logique de l'absurde digne d'un Kafka qui aurait vu les films des Marx Brothers, le roman est aussi une sorte d'Iliade burlesque où l'horreur, l'angoisse et la peur se mêlent au rire et à une discrète tendresse qui sauve magnifiquement ses héros de la caricature. Quelle galerie de portraits à la Jérôme Bosch ! Milo Minderbinder va jusqu'à bombarder sa propre escadrille pour honorer un contrat lucratif signé avec les Allemands ; le Major Major, victime de l'aberration d'un ordinateur, refuse de recevoir qui que ce soit quand il est dans son bureau ; Orr, dont la spécialité est de faire amerrir son avion, finira par rejoindre la Suède à la rame ; et Yossarian, prêt à tout pour se faire porter « pâle », est un anti-héros anonyme et banal qui – thème fréquent dans la littérature américaine – passe douloureusement de l'innocence à l'expérience, à l'épreuve du feu. Pourtant, la leçon qu'il en tire est à l'opposé des panégyriques de la guerre et des éloges de la virilité d'un Norman Mailer dans les Nus et les Morts : « L'ennemi, dit Yossarian, c'est quiconque vous envoie à la mort. De quelque côté qu'il soit. Colonel Cathcart inclus. » Yossarian fait donc des séjours répétés à l'hôpital, où il se distrait en « caviardant » le contenu des lettres des soldats, conservant tantôt les adjectifs, tantôt les articles, tantôt les substantifs. Il tire outrageusement au flanc, envisage même un instant d'assassiner le colonel

Cathcart, sa bête noire...

Un critique américain a écrit : « Si Dante revenait sur terre en compagnie de Kafka, ce qu'ils pourraient écrire en collaboration ressemblerait sans doute à Catch 22. » Satire virulente de l'armée, épopée délirante d'un monde déboussolé, Catch 22, plus de vingt ans après, n'a rien perdu de son actualité, de sa causticité et de son humour. Nous en publions ici le texte intégral dans une nouvelle traduction.

Joseph Heller, qui fut professeur de lettres et directeur de publicité dans divers magazines américains, a écrit, entre autres romans, Panique, Franc comme l'or et, dernièrement, Dieu seul sait, où l'on verra que l'auteur de Catch 22 n'a rien perdu de sa verve et de son humour.

« QUI ÊTES-VOUS SANS VOTRE NOM ? »

(Avant-propos du traducteur)

Quand le moment du monde à l'envers est venu et que c'est être fou que de demander pourquoi on vous assassine, il devient évident qu'on passe pour fou à peu de frais. Encore faut-il que ça prenne, mais quand il s'agit d'éviter le grand écartelage il se fait dans certains cerveaux de magnifiques efforts d'imagination.

CÉLINE, *Voyage au bout de la nuit*.

Catch 22, titre original du premier roman de Joseph Heller, c'est à la fois l'Article 22 (du règlement) et l'entourloupe numéro 22, le piège à cons numéro 22 – entourloupe notoire dont pâtissent cruellement Yossarian et ses camarades aviateurs basés dans une petite île de la Méditerranée à la fin de la Seconde Guerre mondiale.

Car s'il « se fait dans certains cerveaux de magnifiques efforts d'imagination » pour ne plus effectuer les missions périlleuses imposées en nombre sans cesse croissant par un colonel avide d'honneurs et de pouvoir, l'administration a inventé un article fictif – l'Article 22 – afin de décourager toute velléité de tirer au flanc. Supposez que vous alliez trouver votre médecin d'escadrille pour lui déclarer que vous êtes fou et qu'il doit par conséquent vous dispenser de vol. Ledit médecin d'escadrille – Doc Daneeka en l'occurrence – vous répondra par l'Article 22 : si vous désirez être dispensé de vol, c'est que vous êtes suffisamment sain d'esprit pour refuser désormais de participer à la folie du « grand écartelage », et si vous êtes sain d'esprit, plus rien dès lors ne s'oppose à ce que vous continuiez d'accomplir des missions. CQFD.

Comme dans le *Voyage au bout de la nuit*, où Céline donne à ses personnages des noms révélateurs (le général des Entrayes, le lieutenant de Sainte-Engence, le capitaine Ortolan, le médecin Bestombes...), Joseph Heller affuble ses créatures de noms qui sont de véritables mots-valises. Fallait-il pour autant essayer de trouver des équivalents français aux patronymes de *Catch 22*, au risque d'escamoter le contexte typiquement américain du roman, alors rongé par l'impression fallacieuse d'une armée bien française, composée de soldats nommés Lefuté, Saredine, ou Samson le Gamin ? Cette solution m'a paru inacceptable ; j'ai préféré conserver

les noms originaux, quitte à indiquer en avant-propos de ce roman intraduisible le contenu de certaines valises. Ainsi, *Wintergreen*, ex-première classe de son état, renvoie à l'hiver vert, le vert de l'hiver, les légumes d'hiver.

Kid Sampson, c'est Samson le Gamin.

Clevinger, l'intelligent (*clever*), mais aussi celui qui progresse vers l'intelligence (*clevering*).

Appleby, fervent défenseur de l'*american way of life*, c'est la pomme (*apple*).

Orr, le gisement (*ore*) et la pagaie (*oar*) dont il se sert pour rejoindre la Suède.

Black, capitaine de son état, c'est le noir, le funeste, le maléfique.

Piltchard et *Wren*, capitaines inséparables, respectivement la sardine et le roitelet.

Hungry Joe, Joe l'Affamé.

Le lieutenant *Scheisskopf*, c'est Tête de Merde.

Korn, colonel de son état : le durillon, le cor (au pied) et le maïs (*corn*).

Nately, propre, net (*neat*) et le nouveau, le « bleu » (*lately*).

Chief White Halfoat, indien de son état, apparaît dans le texte sous le nom de Grand Chef Pâle-Avoine.

Milo Minderbinder, incarnation jeune et dynamique du capitalisme omnivore : le surveillant, le veilleur (*minder*), celui qui fait l'unanimité (*minderbinder*).

Dobbs ne s'appelle Dobbs que pour permettre à Heller décrire : *Dobbs sobbed* : Dobbs sanglotait.

Major Major, major de son état – sans commentaire.

A.T. Tappan, aumônier. *A tap-dancer*, aux États-Unis, est un danseur de claquettes⁽¹⁾.

Peckem, général : la boustifaille (*peck*), mais aussi picorer et frapper de l'index l'uniforme d'un subalterne en lui donnant un ordre (*to peck*).

Dreedle, général : appréhender (*to dread*).

Cathcart, colonel : le pétrin (*cart*), battre à plate couture (*to cari*).

Aarfy, navigateur impavide : la peur (*afraid*), le feu (*fire*), la liaison amoureuse (*affair*).

Sanderson, psychiatre : le fils (*son*), le sable (*sand*).

Quant à *Yossarian*, le héros du livre, son nom ne renvoie bizarrement à rien, sinon, pour le colonel Cathcart, à subversif, communiste, fasciste, à cause de tous les « s » qu'il contient. On peut cependant y lire une anagramme du nom de l'écrivain américain contemporain Saroyan... Comme le Ferdinand Bardamu du *Voyage au bout de la nuit*, il est l'étranger mêlé malgré lui à une guerre qui

ne le concerne plus. Arménien (que sait-on de l'Arménie ?), il est sans identité sociale ou culturelle, *anonyme*.

Aussi anonyme peut-être que « le soldat en blanc », réduit à une carapace de gaze et de plâtre, et sur l'identité de qui tout le monde s'interroge : qui est-ce ? Un homme ou une femme ? Un Noir ou un Blanc ? Un communiste ou un Américain bien tranquille ? Peut-être même les bandages et le plâtre ne renferment-ils que du vide, auquel cas le soldat en blanc serait, à la lettre, *personne* – hypothèse qui fait frémir d'horreur les deux infirmières zélées qui le briquent matin et soir et intervertissent consciencieusement le bocal nourricier de sérum physiologique et le bocal où s'évacuent ses déjections... Car l'infirmière Cramer et l'infirmière Duckett croient dur comme fer à la permanence des identités, Heller pas.

Un général nu dans un bordel romain perd son identité de général pour se réduire à un corps bedonnant. À l'hôpital, où il a décidé de rester jusqu'au Jugement dernier, Yossarian change de lit et, du même coup, d'identité, car il endosse celle du malade dont le nom est inscrit sur la feuille de température fixée au pied du lit. Impression étrange, vu que la machine administrative continue de ronronner comme si de rien n'était, brouillant follement les noms et les corps, pour la plus grande joie du lecteur, mais parfois pour le malheur de Yossarian, qui réussit un beau jour à se faire réformer pour s'apercevoir en fin de compte que les médecins se sont trompés de nom et que c'est un autre qui va regagner les États-Unis à sa place, et ce sans avoir levé le petit doigt !

On pourrait multiplier les exemples tragi-comiques. À la question : « Qui êtes-vous sans votre nom ? » Heller semble répondre par le secret de Snowden : une masse gluante de tripes sanguinolentes répandues sur le plancher d'un avion touché par la DCA. Une réponse qu'évidemment l'armée refuse, obsédée qu'elle est par l'exercice de la nomination et la permanence des identités. L'armée autant que la société, car la guerre authentique se déroule à l'intérieur de l'armée américaine, entre gradés rivaux, entre combattants et administratifs, entre officiers et hommes de troupe, une guerre qui n'est autre que l'image de la société en temps de paix.

Catch 22 : un monde miné par l'absurde, par l'ambiguïté, la répétition et le délire, où la seule logique est celle d'un Milo Minderbinder qui a signé un contrat financièrement avantageux avec les Allemands pour bombarder sa propre escadrille, et l'exécute. Univers répétitif, où reviennent des phrases clés : « Tu es cinglé ou quoi ? » « Et alors qu'est-ce que ça change ? », sans oublier la réponse qui a réponse à tout : « Article 22. » Impossible dans ce labyrinthe de savoir combien de temps dure le roman : 3 jours,

3 semaines ou 3 mois. Le seul élément linéaire est l'augmentation régulière du nombre des missions imposées par le colonel Cathcart à ses hommes.

À la place de la linéarité du roman traditionnel, Heller met en place une autre logique, non moins rigoureuse, celle du *déjà-vu*. Logique de l'absurde, dira-t-on, qui revient à confondre le semblable et l'identique, véritable « monstre » comme il en existe en mathématiques. Mais si le principe d'identité est remis en question, la linéarité du temps tombe du même coup. Et le *déjà-vu* devient le moteur de la fiction, fournit la charnière permettant de passer d'une scène à l'autre : dans un dialogue entre deux personnages A et B, A pose une question à B, mais C va y répondre, dans un tout autre contexte, amorçant la scène suivante.

L'aumônier Tappman, obsédé du *déjà-vu*, est à deux doigts d'y voir une épiphanie, une révélation divine, alors que dans un univers fermé – l'île de Pianosa, l'armée – le nombre des combinaisons possibles est évidemment limité, d'où la récurrence, la répétition de la bêtise, de l'horreur, de l'espoir et de la peur.

- Est-ce vrai que vous soyez réellement devenu fou, Ferdinand ?
- Je le suis ! avouai-je.
- Alors, ils vont vous soigner ici ?
- On ne soigne pas la peur, Lola.

(*Voyage au bout de la nuit*)

BRICE MATTHIEUSSENT.

L'île de Pianosa se trouve en Méditerranée, à huit milles au sud de l'île d'Elbe. Elle est très petite, manifestement de dimensions trop restreintes pour que puissent s'y dérouler tous les événements décrits dans ce livre. Comme le cadre de ce roman, les personnages sont eux aussi imaginaires.

I. LE TEXAN

Ce fut le coup de foudre.

Dès que Yossarian vit l'aumônier, il en tomba éperdument amoureux.

Yossarian était hospitalisé pour une douleur au foie qui laissait présager une jaunisse. Pourtant, ce n'étaient pas exactement les symptômes de la jaunisse – ce qui rendait les médecins perplexes. Si la jaunisse se déclarait, rien de plus simple que de la soigner. Sinon, si la douleur passait, ils pouvaient le renvoyer à son unité. Mais ce perpétuel semblant de jaunisse déroutait les médecins.

Chaque matin, ils venaient l'examiner, trois hommes brusques et compétents, la mâchoire décidée et l'œil indécis, accompagnés de la brusque et compétente infirmière Duckett, une des infirmières de salle qui n'aimaient pas Yossarian. Ils étudiaient sa feuille de température et l'interrogeaient impatiemment sur sa douleur. Ils semblaient irrités quand il leur répondait que son état était stationnaire.

« Toujours pas de selles ? » demandait le cinq-galons.

Yossarian secouait la tête et les médecins échangeaient un regard.

« Donnez-lui une autre pilule. »

L'infirmière Duckett prenait note d'avoir à donner une autre pilule à Yossarian, et ils passaient tous les quatre au lit suivant. Aucune infirmière n'aimait Yossarian. En fait, sa douleur au foie avait disparu, mais Yossarian n'en soufflait mot, et les médecins ne se doutaient de rien. Ils le soupçonnaient uniquement d'avoir été à la selle sans le dire à personne.

À l'hôpital, Yossarian disposait de tout ce qu'il désirait. La nourriture était passable et on lui servait ses repas au lit. Il y avait des rations supplémentaires de viande, et au plus chaud de l'après-midi, on distribuait aux malades des jus de fruits ou du lait chocolaté glacés. En dehors des médecins et des infirmières, personne ne le dérangeait jamais. Il consacrait une petite partie de sa matinée à censurer des lettres, mais ensuite, il était libre de passer le reste de la journée à ne rien faire, la conscience tranquille. Il se trouvait bien à l'hôpital et n'avait aucun mal à y prolonger son séjour, car il avait toujours une température de 37°9. Il y était même mieux que Dunbar qui, lui, pour se faire servir ses repas au lit, devait constamment s'aplatir par terre.

Après avoir décidé de passer le reste de la guerre à l'hôpital,

Yossarian écrivit à toutes ses connaissances qu'il était à l'hôpital, mais sans jamais leur dire pourquoi. Un jour, il eut une meilleure idée. À toutes ses connaissances, il écrivit qu'il devait effectuer une mission particulièrement dangereuse. « Ils ont demandé des volontaires. C'est très dangereux, mais il faut bien que quelqu'un se dévoue. Je vous écrirai dès mon retour. » Et il n'avait plus jamais écrit à personne.

Tous les officiers en traitement à l'hôpital devaient censurer les lettres de tous les soldats hospitalisés, qui avaient leurs salles à eux. C'était un travail monotone et Yossarian fut déçu de s'apercevoir que la vie des hommes de troupe était à peine plus intéressante que celle des officiers. Après le premier jour, il perdit toute curiosité. Pour tromper son ennui, il inventa des jeux. À bas tous les modificatifs, décida-t-il un jour, et de toutes les lettres qui lui passèrent entre les mains furent extirpés adverbess et adjectifs. Le lendemain, il déclara la guerre aux articles. Mais il atteignit un niveau bien supérieur de créativité le jour où il caviarda tout le contenu des lettres, sauf les mots *un*, *une* et *le*. D'après lui, cette opération provoquait des tensions « subliminales » plus dynamiques et, dans presque tous les cas, conférait au message une bien plus grande universalité. Puis il proscrivit en partie salutations et signatures, tout en laissant le texte intact. Une fois, il caviarda toute une lettre, sauf le « Chère Mary » initial, et au bas il écrivit : « Je brûle tragiquement de désir pour toi. A.T. Tappman, aumônier, US Army. » A.T. Tappman était le nom de l'aumônier du groupe.

Quand il eut épuisé toutes ces possibilités, il s'attaqua aux noms et adresses figurant sur les enveloppes, rayant de la carte foyers et rues, anéantissant des métropoles entières d'un nonchalant mouvement du poignet, comme s'il était Dieu le Père. L'Article 22 stipulait que toute lettre censurée devait être paraphée par l'officier censeur. La plupart des lettres, il ne les lisait pas. Sur celles qu'il ne lisait pas, il écrivait son nom. Mais sur celles qu'il lisait, il signait « Washington Irving ». Cela devenant fastidieux, il signa « Irving Washington ». Le caviardage des enveloppes eut de sérieuses répercussions et donna naissance à une vague d'anxiété chez certains officiers supérieurs pointilleux, qui introduisirent à l'hôpital un homme du CID⁽²⁾ se faisant passer pour un malade. Tout le monde savait qu'il travaillait pour le CID parce qu'il posait sans arrêt des questions à propos d'un officier nommé Irving ou Washington, et qu'après le premier jour, il refusa de censurer des lettres. Il les trouvait trop monotones.

Cette fois-ci, c'était une bonne salle d'hôpital, une des meilleures que lui et Dunbar aient jamais connues. Il y avait avec eux le capitaine pilote de chasse de vingt-quatre ans, à la blonde moustache clairsemée, qui avait été abattu dans l'Adriatique en plein hiver et

n'avait même pas attrapé un rhume. Maintenant, c'était l'été ; le capitaine n'avait pas été abattu dans l'Adriatique, mais il prétendait avoir la grippe. Dans le lit à droite de Yossarian, toujours amoureusement vautre sur le ventre, gisait le capitaine hébété, la malaria dans le sang, une piqûre de moustique au cul. De l'autre côté du couloir central se trouvait Dunbar, et à côté de Dunbar le capitaine d'artillerie avec qui Yossarian ne jouait plus aux échecs. Le capitaine était un bon joueur d'échecs et les parties toujours passionnantes. Yossarian avait cessé de jouer avec lui, car les parties étaient tellement intéressantes qu'elles en devenaient absurdes. Et puis il y avait le Texan, Texan mais cultivé, qui ressemblait à un personnage en Technicolor et estimait, patriotiquement, qu'aux riches – les gens bien – on devrait accorder davantage de suffrages qu'aux vagabonds, putains, criminels, dégénérés, athées, et autres individus peu recommandables – les pauvres.

Yossarian s'attaquait au rythme des phrases dans les lettres le jour où l'on amena le Texan. Encore une journée calme, chaude, sans histoire. La chaleur pesait lourdement sur la toile, étouffant les bruits. Dunbar était allongé sur le dos, immobile, les yeux fixés au plafond, comme ceux d'une poupée. Il travaillait dur à accroître la durée de son séjour sur terre. Pour ce faire, il cultivait l'ennui. Et Dunbar travaillait tellement dur à accroître la durée de son séjour terrestre, que Yossarian le crut mort. Ils mirent le Texan dans un lit, au milieu de la salle, et sans tarder, il proclama sa doctrine.

D'un bond, Dunbar s'assit dans son lit : « C'est ça, cria-t-il tout excité. Il manquait quelque chose – j'ai toujours senti qu'il manquait quelque chose – et maintenant je sais ce que c'est. » Il fit claquer son poing sur sa paume. « Pas de patriotisme, déclara-t-il.

— T'as raison, hurla Yossarian en retour. T'as raison, t'as raison, t'as raison. Le hot dog, les Brooklyn Dodgers(3), la tarte aux pommes de M'man : voilà pourquoi tout le monde se bat. Mais qui se bat pour les gens bien ? Qui se bat pour que les gens bien aient davantage de suffrages ? Tout ça manque de patriotisme, voilà ce qui cloche. Et aussi de matriotisme. »

Tout ceci laissait froid le sous-officier, à gauche de Yossarian. « Qu'est-ce qu'on en a à foutre ? » fit-il d'un air las, en se tournant sur le côté pour dormir.

Le Texan s'avéra un brave type, généreux et agréable. Au bout de trois jours, personne ne pouvait plus le sentir.

Il exsudait des vagues d'ennui qui remontaient le long d'épines dorsales hypersensibles, et tout le monde l'évitait – tout le monde sauf le soldat en blanc qui, lui, n'avait pas le choix. Le soldat en blanc était encastré des pieds à la tête dans le plâtre et la gaze. Ses deux bras et ses deux jambes étaient inutilisables. On l'avait

introduit subrepticement dans la salle pendant la nuit et les hommes ne se rendirent compte de sa présence que le lendemain matin, au réveil, en découvrant deux jambes étranges hissées à partir des hanches, deux bras étranges fixés à la verticale, les quatre membres curieusement soulevés dans les airs au moyen de poids suspendus au-dessus de lui, et qui ne bougeaient jamais. Dans les bandages recouvrant la saignée des deux coudes étaient cousues des fermetures Éclair, à travers lesquelles un liquide transparent provenant d'un bocal lui était injecté. Un tuyau de zinc sortant du plâtre à hauteur de l'aîne était relié à un mince conduit de caoutchouc, qui drainait soigneusement les déchets de ses reins en les faisant dégoutter dans un bocal posé à terre. Quand celui-ci était plein, le bocal qui le nourrissait par la saignée du coude était vide, et on intervertissait les deux en un clin d'œil pour que le liquide coule de nouveau goutte à goutte dans son corps. Mais tout ce qu'on voyait du soldat en blanc, c'était un trou noir, aux bords effilochés, à l'endroit de la bouche.

On avait installé le soldat en blanc à côté du Texan ; ce dernier, assis sur son lit et tourné vers lui, lui parla toute la matinée, l'après-midi et la soirée, d'une voix traînante, agréable et sympathique. Le Texan ne s'inquiéta jamais de ne recevoir aucune réponse.

Les températures étaient prises deux fois par jour. Tôt le matin et tard l'après-midi, l'infirmière Cramer entraînait avec un bocal plein de thermomètres, et en remettait un à chaque malade. Pour prendre la température du soldat en blanc, elle lui enfonçait un thermomètre dans le trou correspondant à sa bouche, et le laissait là, en équilibre sur le bord inférieur. Ensuite, elle reprenait les thermomètres et inscrivait les températures sur les feuilles *ad hoc*. Un après-midi, quand elle eut achevé son premier tour de salle et revint une deuxième fois auprès du soldat en blanc, elle regarda son thermomètre et constata qu'il était mort.

« Assassin », chuchota Dunbar.

Le Texan leva les yeux vers lui avec un sourire perplexe.

« Tueur, dit Yossarian.

— Qu'est-ce que vous racontez, les gars ? demanda le Texan avec nervosité.

— Tu l'as assassiné, dit Dunbar.

— Tu l'as tué », fit Yossarian.

Le Texan eut un mouvement de recul : « Vous êtes cinglés, les gars ? Je l'ai même pas touché.

— Tu l'as assassiné, répéta Dunbar.

— Je t'ai entendu le tuer, dit Yossarian.

— Tu l'as tué parce que c'était un nègre, fit Dunbar.

— Vous êtes toqués, les gars, hurla le Texan. On n'admet pas les nègres ici. Ils ont leur salle à eux.

- Le sergent la fait entrer en douce, affirma Dunbar.
- Le sergent communiste, ajouta Yossarian.
- Et tu le savais. »

À gauche de Yossarian, le sous officier n'avait pas accordé la moindre attention à l'incident du soldat en blanc. D'ailleurs, rien n'éveillait son attention et il n'ouvrait la bouche que pour manifester son agacement.

La veille du jour où Yossarian fit la connaissance de l'aumônier, un poêle explosa dans le mess et mit le feu à une partie de la cuisine, dégageant une chaleur intense. Même dans la salle de Yossarian, à près de cent mètres de la cuisine, on entendait le feu rugir et les poutres craquer. Un quart d'heure après, les camions du service de sécurité de l'aérodrome arrivèrent pour combattre l'incendie. Pendant une angoissante demi-heure, l'issue du combat demeura incertaine. Puis les pompiers commencèrent à prendre le dessus. Mais soudain, on entendit le vrombissement monotone des bombardiers rentrant de mission, et les pompiers durent remballer leurs manches et retourner dare-dare au terrain d'aviation, au cas où un avion s'écraserait et prendrait feu. Les avions atterrirent sans incident. Dès que le dernier se fut posé, les pompiers retournèrent en vitesse à l'hôpital pour reprendre leur lutte contre l'incendie. Mais celui-ci s'était éteint. Éteint de lui-même, totalement, sans qu'il restât la moindre braise à arroser, et les pompiers frustrés n'eurent plus qu'à boire du café tiède et à traîner dans l'espoir de baiser une infirmière.

L'aumônier s'amena le lendemain de l'incendie. Yossarian s'affairait à expurger les lettres, n'y laissant que les phrases sentimentales, quand l'aumônier vint s'asseoir sur une chaise entre les lits et lui demanda comment il se sentait. Il s'était placé légèrement de biais, si bien que les barrettes de capitaine sur la patte de son col de chemise étaient les seuls insignes que Yossarian pouvait voir. Ne connaissant pas cet homme, Yossarian le catalogua d'emblée : c'était soit un médecin, soit un cinglé.

« Oh ! pas trop mal, répondit-il. J'ai une légère douleur au foie, et mes fonctions naturelles me posent quelques problèmes ces temps-ci, mais tout compte fait, je dois reconnaître que je ne me sens pas trop mal.

- C'est une bonne chose, fit l'aumônier.
- Oui, dit Yossarian. Oui, c'est une bonne chose.
- Je voulais venir plus tôt, reprit l'aumônier, mais je n'étais pas en forme.
- C'est bien triste, dit Yossarian.
- Un simple rhume, ajouta vivement l'aumônier.
- J'ai 37°9, ajouta tout aussi vivement Yossarian.

— C'est bien triste, dit l'aumônier.

— Oui, accorda Yossarian. Oui, c'est bien triste. »

L'aumônier s'agita sur sa chaise. « Puis-je faire quelque chose pour vous ? demanda-t-il au bout d'un moment.

— Non, non, soupira Yossarian. Les médecins font tout ce qu'il est humainement possible de faire.

— Non, non. » L'aumônier rougit légèrement. « Ce n'est pas ce que je voulais dire. Je pensais à des cigarettes... des livres... ou des jeux.

— Non, non, fit Yossarian. Merci. J'ai tout ce qu'il me faut – tout, sauf une bonne santé.

— C'est bien triste.

— Oui, c'est bien triste. »

L'aumônier se trémoussa de nouveau. Il tourna la tête plusieurs fois, leva les yeux au plafond, puis les baissa vers le sol. Il respira profondément et dit :

« Le lieutenant Nately vous fait ses amitiés. »

Yossarian fut ennuyé d'apprendre qu'ils avaient un ami commun. Mais après tout, c'était un sujet de conversation. « Vous connaissez le lieutenant Nately ? demanda-t-il à regret.

— Oui, je connais bien le lieutenant Nately.

— Il est un peu dingo, non ? »

L'aumônier sourit d'un air gêné : « Je ne saurais dire... Je ne le connais pas assez.

— Vous pouvez me croire sur parole : on fait pas plus dingo. »

Suivit un lourd silence, que l'aumônier rompit en demandant brusquement : « Vous êtes le capitaine Yossarian, n'est-ce pas ?

— Nately a mal débuté dans la vie : il vient d'une bonne famille.

— Je vous prie de m'excuser, insista timidement l'aumônier. Je commets peut-être une grave erreur. Êtes-vous le capitaine Yossarian ?

— Oui, avoua le capitaine Yossarian. Je suis le capitaine Yossarian.

— De la 256^e escadrille ?

— De la glorieuse 256^e. J'ignorais qu'il y eût d'autres capitaines Yossarian. D'après mes renseignements, je suis le seul capitaine Yossarian que je connaisse, mais je peux me tromper.

— Je vois, dit l'aumônier d'un ton morne.

— Je vous ferai remarquer que ça fait deux à la puissance – de feu – deux, dit Yossarian, au cas où vous songeriez à écrire un poème symbolique sur notre escadrille.

— Non, non, grommela l'aumônier. Je ne songe pas à écrire de poème symbolique sur votre escadrille. »

Yossarian se redressa vivement quand il aperçut la petite croix d'argent sur l'autre côté du col de l'aumônier. Il était stupéfait, car il n'avait jamais vraiment parlé avec un aumônier auparavant.

« Vous êtes aumônier, s'écria-t-il, extasié. Je ne savais pas que vous étiez aumônier.

— Euh, oui, répondit l'aumônier. Vous ne saviez pas que j'étais aumônier ?

— Euh, non, je ne savais pas que vous étiez aumônier. » Yossarian, fasciné, le dévisagea en souriant largement. « En fait, je n'avais encore jamais vu d'aumônier en chair et en os. »

L'aumônier rougit de nouveau et baissa les yeux sur ses mains. C'était un homme fluet, de trente-deux ans, avec des cheveux châains et des yeux bruns craintifs, un visage étroit et pâle. Les traces touchantes d'une acné juvénile constellaient le creux de ses joues. Yossarian voulut l'aider.

« Puis-je faire quelque chose pour vous aider ? » demanda l'aumônier.

Yossarian, toujours souriant, secoua la tête : « Non, merci beaucoup. J'ai tout ce dont j'ai besoin et je suis bien ici. À vrai dire, je ne suis même pas malade.

— C'est une bonne chose. » Dès que l'aumônier eut prononcé ces mots, il le regretta et se fourra les doigts dans la bouche, avec un petit rire gêné, mais Yossarian garda le silence, ce qui le déconcerta. « Je dois aller voir d'autres hommes du groupe, s'excusa-t-il piteusement. Je reviendrai vous voir, probablement demain.

— Ça me fera plaisir.

— Je ne viendrai que si vous le désirez, dit l'aumônier, qui baissa timidement la tête. J'ai remarqué que je mets beaucoup de vos camarades mal à l'aise. »

Le visage de Yossarian rayonna d'affection. « Je serai très heureux de vous revoir, dit-il. Vous ne me mettez pas mal à l'aise du tout. »

L'aumônier s'épanouit de reconnaissance, puis baissa les yeux sur un morceau de papier qu'il tenait dissimulé dans sa main depuis le début. Ses lèvres remuant sans bruit, il compta les lits pour finalement concentrer son attention sur Dunbar.

« Puis-je vous demander, murmura-t-il doucement, s'il s'agit bien du lieutenant Dunbar ?

— Effectivement, répondit Yossarian à voix haute. Il s'agit bien du lieutenant Dunbar.

— Merci. Merci beaucoup, chuchota l'aumônier. Je dois aller le voir. Je dois rendre visite à tous les membres du groupe qui sont à l'hôpital.

— Même ceux des autres salles ?

— Même ceux des autres salles.

— Soyez sur vos gardes dans les autres salles, mon Père, conseilla Yossarian. C'est là qu'on met les aliénés. Elles sont pleines de fous.

— Il n'est pas nécessaire de m'appeler Père. Je suis anabaptiste.

— Je ne plaisante absolument pas à propos des autres salles, reprit Yossarian, lugubre. Les MP's(4) ne vous protégeront pas : ce sont les plus cinglés de tous. Je vous accompagnerais bien, mais j'ai trop peur. La folie est contagieuse. Cette salle-ci est la seule de tout l'hôpital où les malades sont sains d'esprit. Ils sont tous dingues sauf nous. C'est même probablement la seule salle au monde où tous les malades aient leur raison. »

L'aumônier se leva rapidement, s'éloigna du lit de Yossarian, puis lui adressa un sourire conciliant et promit de se conduire avec toute la prudence requise. « Et maintenant, je dois aller voir le lieutenant Dunbar. » Il s'attardait, comme pris de remords. « Comment va le lieutenant Dunbar ? finit-il par demander.

— Aussi bien que possible, lui assura Yossarian. Un as. L'un des hommes les plus épatants, les plus éclectiques du monde.

— Ce n'est pas ce que je voulais dire, chuchota l'aumônier. Est-il très atteint ?

— Non, pas vraiment. En fait, il n'est même pas malade du tout.

— C'est une bonne chose. (L'aumônier poussa un soupir de soulagement.)

— Oui, fit Yossarian. Oui, c'est une bonne chose.

— Un aumônier, dit Dunbar, quand l'aumônier, sa visite terminée, fut parti. T'as vu ça ? Un aumônier.

— Un homme délicieux, non ? dit Yossarian. Peut-être qu'on devrait lui donner trois suffrages ?

— Qui ça *on* ? » interrogea Dunbar, méfiant.

Dans un lit du petit compartiment privé, au bout de la salle, travaillant inlassablement derrière la cloison de contre-plaqué vert, se trouvait l'auguste colonel entre deux âges, qui recevait tous les jours une douce et charmante jeune femme aux cheveux bouclés blond cendré, qui n'était ni une infirmière ni une WAC(5), ni un membre de la Croix-Rouge, mais qui néanmoins se manifestait ponctuellement à l'hôpital de Pianosa, chaque après-midi, portant de jolies robes d'été pastel, très élégantes, chaussée de souliers de cuir blanc et les jambes gainées de bas nylon aux coutures impeccables. Le colonel appartenait au service des transmissions et transférait de nuit comme de jour des messages glaireux issus des régions les plus reculées de son organisme dans des enveloppes carrées de gaze, qu'il cachetait méticuleusement et déposait dans un seau blanc, placé sur sa table de chevet. Le colonel était superbe. Il avait une bouche caverneuse, des joues cavernieuses, des yeux caverneux, tristes et humides. Son visage était couleur d'argent bruni. Il toussait doucement, avec élégance, et humectait lentement ses enveloppes, avec une grimace de dégoût qui était devenue automatique.

Autour du colonel s'agitait un tourbillon de spécialistes, qui

s'étaient fait une spécialité d'essayer de déterminer son mal. Ils projetaient des pinceaux lumineux dans ses yeux pour voir s'il voyait, ils lui enfonçaient des aiguilles dans les nerfs pour écouter ses réactions. Il y avait un urologue pour son urine, un lymphologue pour sa lymphe, un endocrinologue pour ses endocrines, un psychologue pour sa psyché, un dermatologue pour son derme ; plus un pathologue pour son pathos, un cytologue pour sa vessie, et un cétologue chauve et pédant, du département de zoologie de Harvard, qui avait été impitoyablement embarqué dans le service de santé par l'anode défectueuse d'une machine IBM, et profitait de ses visites au colonel agonisant pour tenter de discuter de *Moby Dick* avec lui.

Le colonel avait été examiné sous toutes les coutures. Pas un organe de son corps qui n'eût été drogué, nettoyé et récuré, palpé et photographié, prélevé, trituré et remis en place. Soignée, mince et droite, la jeune femme était constamment à son chevet et chaque fois qu'elle souriait devenait l'incarnation même de la douleur et de la dignité. Le colonel était grand, maigre et voûté. Quand il se levait pour marcher, il se courbait encore davantage, ce qui accentuait la concavité de sa silhouette ; il posait avec circonspection ses pieds sur le sol et progressait lentement, pouce par pouce. Il avait des poches violettes sous les yeux. La femme parlait doucement, plus doucement encore que ne toussait le colonel ; aucun des hommes de la salle n'entendit jamais sa voix.

En moins de dix jours, le Texan fit le vide dans la salle. Le capitaine d'artillerie partit le premier, donnant le signal de l'exode. Dunbar, Yossarian et le capitaine pilote de chasse décampèrent tous le même matin. Dunbar cessa d'avoir des vertiges et le capitaine se moucha. Quant à Yossarian, il annonça aux médecins que sa douleur au foie avait disparu. C'était aussi facile que ça. Jusqu'au sous-officier qui se tira. En moins de dix jours, le Texan réussit à faire reprendre à chacun ses activités : tous quittèrent la salle – tous sauf l'homme du CID qui avait attrapé la grippe du capitaine pilote de chasse et était maintenant immobilisé avec une pneumonie.

II. CLEVINGER

En un sens, l'homme du CID avait de la chance, car en dehors de l'hôpital la guerre continuait de faire rage. Des hommes devenaient fous et recevaient des médailles en récompense. Dans le monde entier, des jeunes gens, d'un côté du front comme de l'autre, sacrifiaient leurs vies à ce qu'on leur avait dit être leur patrie, mais

personne ne semblait y prêter attention, et moins que tous, les jeunes gens qui sacrifiaient leurs jeunes vies. On n'en voyait pas la fin. Pour Yossarian, la seule fin en vue était la sienne, et il serait bien resté à l'hôpital jusqu'au Jugement dernier sans ce Texan patriotique aux bajoues infundibuliformes et à l'indestructible sourire niais et figé qui lui fendait perpétuellement la face comme le rebord d'un chapeau de cow-boy. Le Texan voulait faire le bonheur de tous les gars de la salle, sauf Yossarian et Dunbar. Il était vraiment très atteint.

Mais Yossarian ne parvenait pas à être heureux, même si le Texan ne voulait pas qu'il le fût, car au-dehors de l'hôpital la situation n'était pas vraiment rose. La seule chose qui se passait se nommait la guerre, mais personne ne semblait y prêter attention, sauf Yossarian et Dunbar. Et quand Yossarian tentait de rappeler aux gens qu'il y avait la guerre, on s'éloignait de lui et on le prenait pour un cinglé. Même Clevinger, qui aurait dû être plus lucide, l'avait traité de cinglé lors de leur dernière rencontre, juste avant que Yossarian ne fût allé se réfugier à l'hôpital.

Clevinger lui avait lancé un regard chargé de rage meurtrière et d'indignation ; s'agrippant à la table des deux mains, il avait crié : « Z'êtes cinglé !

— Clevinger, il n'y a pas de quoi sauter au plafond ! répliqua Dunbar d'un ton las, par-dessus le brouhaha du club des officiers.

— Je ne plaisante pas, insista Clevinger.

— Ils essaient de me tuer, lui déclara calmement Yossarian.

— Personne n'essaie de te tuer, cria Clevinger.

— Alors pourquoi me tirent-ils dessus ? demanda Yossarian.

— Ils tirent sur *tout le monde*, riposta Clevinger. Ils essaient de tuer tout le monde.

— Et alors, qu'est-ce que ça change ? »

Clevinger était déjà essoufflé, il fit mine de se dresser sur sa chaise, bouleversé, les yeux humides, les lèvres tremblantes et pâles. Comme toujours quand il se querellait à propos de principes auxquels il croyait passionnément, il finissait par suffoquer furieusement et par refouler d'un battement de paupières des larmes d'amertume. Il y avait de nombreux principes auxquels Clevinger croyait passionnément. Il était fou.

— Qui ça, ils ? voulut-il savoir. Qui précisément, d'après toi, essaie de te tuer ?

— Chacun d'eux, sans exception, répondit Yossarian.

— Chacun de qui ?

— Oh, ne fais pas l'innocent.

— Je n'en ai pas la moindre idée.

— Alors comment sais-tu qu'ils n'essaient pas de me tuer ?

— Parce que... », bredouilla Clevinger, que la rage empêcha de poursuivre.

Clevinger croyait sincèrement être dans son bon droit, mais Yossarian avait des preuves de ce qu'il avançait : des étrangers qu'il ne connaissait même pas le canardaient chaque fois qu'il s'élevait dans les airs pour les arroser de bombes, et ça n'était pas drôle du tout. Et si ça n'était pas drôle, il y avait un tas de choses qui l'étaient encore moins. Rien de drôle par exemple à vivre sous une tente comme un clochard, à Pianosa, entre de grasses montagnes et une paisible mer bleue qui pouvait en un clin d'œil engloutir un homme pris de crampe et le réexpédier au rivage trois jours après, tous frais payés, boursoufflé, bleu, putrescent, de l'eau dégouttant de ses narines froides.

La tente où il vivait s'adossait à la forêt peu profonde et terne qui séparait son escadrille de celle de Dunbar. Juste à côté passait le fossé de la voie ferrée désaffectée où se nichait la conduite qui alimentait en carburant les camions-citernes de l'aérodrome. Grâce à Orr, son compagnon de chambre, c'était la tente la plus luxueuse de l'escadrille. Chaque fois que Yossarian rentrait au logis après ses petites vacances à l'hôpital ou une permission de repos à Rome, Orr lui réservait une surprise : pendant son absence, il avait encore amélioré le confort de la tente – eau courante, cheminée au feu de bois, sol cimenté. Yossarian avait choisi remplacement et les deux hommes avaient monté la tente ensemble. Orr, pygmée souriant et aviateur, avec d'épais cheveux bruns ondulés et une raie au milieu, fut le cerveau de l'entreprise, tandis que Yossarian, plus grand, plus fort et plus agile, fit la plus grande partie du travail. Les deux hommes occupaient à eux seuls une tente assez vaste pour en contenir six. Quand venait l'été, Orr relevait les panneaux latéraux pour permettre à une brise hypothétique et qui ne soufflait jamais de chasser l'air étouffant qui stagnait à l'intérieur.

Juste à côté de Yossarian campait Havermeyer, amateur de nougat aux cacahuètes, qui habitait tout seul la tente à deux places, où il pourchassait toutes les nuits de minuscules souris des champs à coups d'énormes balles du calibre 45 volé à l'homme mort dans la tente de Yossarian. Plus loin se trouvait la tente que McWatt ne partageait plus avec Clevinger, toujours absent quand Yossarian revint de l'hôpital. McWatt partageait maintenant sa tente avec Nately, qui était à Rome en train de courtiser la putain apathique dont il était tombé éperdument amoureux, et qui en avait à la fois assez de son métier et de son amant. McWatt était cinglé. Il était pilote et survolait aussi bas qu'il l'osait la tente de Yossarian juste pour voir si celui-ci en mourrait de peur ; il adorait également passer en trombe au-dessus du radeau – des planches de bois posées sur des

bidons de pétrole vides –, au-delà du banc de sable, près de la plage d'un blanc immaculé où les hommes se baignaient tout nus. Partager une tente avec un fou n'était pas de tout repos, mais Nately s'en moquait. Car lui aussi était fou : il avait l'habitude d'occuper tous ses loisirs en travaillant au club des officiers que Yossarian n'avait pas contribué à construire.

À vrai dire, les clubs d'officiers que Yossarian n'avait pas contribué à construire étaient nombreux, mais c'était de celui de Pianosa qu'il était le plus fier – témoignage vigoureux et complexe de son obstination. Yossarian n'alla jamais aider à la construction avant qu'elle ne fût terminée ; ensuite, il s'y rendit fréquemment, tant il aimait ce grand et beau bâtiment au toit couvert de bardeaux. Un édifice de toute beauté, et Yossarian, le cœur en fête, éprouvait un sentiment de satisfaction sans bornes chaque fois qu'il contemplait le bâtiment et songeait qu'il n'avait pas pris la moindre part aux travaux.

Ils étaient quatre assis ensemble à une table, au club des officiers, la dernière fois où Clevinger et lui s'étaient traités de fous. Ils étaient assis au fond, près de la table du jeu de dés, où Appleby s'arrangeait toujours pour gagner. Appleby était aussi bon aux dés qu'au ping-pong, et il était aussi bon au ping-pong qu'à n'importe quoi. Tout ce que faisait Appleby, il le faisait bien. C'était un garçon blond, de l'Iowa, qui croyait en Dieu, à la Maternité et à l'*American Way of Life*, sans jamais y avoir réfléchi. Tout le monde l'aimait.

« Je déteste cet enfant de putain », grognait Yossarian.

La dispute avec Clevinger avait éclaté quelques minutes plus tôt, quand Yossarian avait cherché, en vain, une mitraillette. Il y avait grande affluence ce soir-là, grande affluence au bar, à la table de jeu de dés et à la table de ping-pong. Les gens que Yossarian voulait mitrailler étaient au bar en train de chanter de vieux refrains sentimentaux, dont personne ne se lassait jamais. Ne disposant pas de quoi les mitrailler, il écrasa du talon la balle de ping-pong qui roulait vers lui, ratée par un des deux officiers qui jouaient.

« Ce Yossarian ! » s'écrièrent en riant les deux officiers, tout en hochant la tête, avant de prendre une autre balle dans la boîte posée sur l'étagère.

« Ce Yossarian ! leur répondit Yossarian.

— Yossarian, chuchota Nately pour l'inciter au calme.

— Tu vois comment il est ? » commenta Clevinger.

Les officiers se remirent à rire en entendant Yossarian les imiter.

« Ce Yossarian ! dirent-ils plus fort.

— Ce Yossarian ! répéta Yossarian.

— Yossarian, s'il te plaît, supplia Nately.

— Tu vois comment il est ? fit de nouveau Clevinger. Il est agressif,

asocial.

— Oh, la ferme ! » dit Dunbar à Clevinger. Dunbar aimait Clevinger parce que Clevinger l'ennuyait et ralentissait ainsi la marche du temps.

« Appleby n'est même pas ici, lança Clevinger à Yossarian d'un ton triomphant.

— Qui a parlé d'Appleby ? interrogea Yossarian.

— Le colonel Cathcart n'est pas ici non plus.

— Qui a parlé du colonel Cathcart ?

— Mais enfin, quel est l'enfant de putain que tu détestes ?

— Qu'est-ce qu'il y a ici comme enfant de putain ?

— J'ai pas envie de discuter avec toi, décida Clevinger. Tu sais même pas qui tu détestes.

— Si, tous ceux qui veulent m'empoisonner, lui dit Yossarian.

— Personne ne veut t'empoisonner.

— Ils ont empoisonné deux fois ma nourriture, non ? Est-ce qu'ils n'ont pas mis du poison dans ma nourriture pendant la mission sur Ferrare et pendant le Grrrand Siège de Bologne ?

— Ils ont mis du poison dans la nourriture de *tout le monde*, expliqua Clevinger.

— Et alors, qu'est-ce que ça change ?

— Et c'était même pas du poison ! » hurla Clevinger qui s'emportait de plus en plus, à mesure que son cerveau s'embrouillait.

Durant toute sa vie, expliqua Yossarian à Clevinger avec un sourire patient, on avait cherché à le tuer. Il y avait les gens qui l'aimaient et les autres, qui ne l'aimaient pas ; ceux qui ne l'aimaient pas voulaient tout simplement sa peau. Ils le détestaient parce qu'il était assyrien. Mais ils ne pouvaient rien contre lui, assura-t-il à Clevinger, parce qu'il avait un esprit sain dans un corps pur, et qu'il était fort comme un bœuf. Ils ne pouvaient rien contre lui parce qu'il était Tarzan, Mandrake, Flash Gordon. Il était Bill Shakespeare. Il était Caïn, Ulysse, le Hollandais volant, il était Loth à Sodome, la Walkyrie au Grand Cœur, le Rossignol de mes Amours. Il était la potion magique Z-247. Il était...

« Timbré ! gueula Clevinger. Voilà c' que t'es : timbré !

— ... immense, je suis un véritable as. L'as des as. L'intrépide, l'inégalable, l'invincible. Je suis un authentique surhomme.

— Surhomme ? cria Clevinger. Surhomme ?

— Hé, les gars, arrêtez ça, implora Natelly. Tout le monde nous regarde.

— T'es timbré, hurla Clevinger, les yeux pleins de larmes. Tu as le complexe de Jéhovah.

— Je crois que tout le monde est Nathanaël. »

Clevinger s'arrêta net dans ses imprécations, l'air soupçonneux :

« Qui est Nathanaël ?

— Nathanaël qui ? » s'enquit innocemment Yossarian.

Clevinger esquiva le piège avec brio. « Tu vois des Jéhovah partout. Tu vaux pas mieux que Raskolnikov...

— Qui ça ?

— ... oui, Raskolnikov, qui...

— Raskolnikov !

— ... qui – je parle sérieusement – estimait légitime d'avoir assassiné une vieille femme...

— Je ne vaux pas mieux ?

— ... oui, légitime, c'est ça... à la hache ! Et je peux te le prouver. » À bout de souffle, Clevinger énuméra les symptômes de Yossarian : conviction insensée que tout son entourage était cinglé, propension homicide à mitrailler des inconnus, falsification du passé, plus le fait qu'il soupçonnait sans raison les gens de le haïr et de conspirer pour le tuer.

Mais Yossarian savait qu'il était dans le vrai, parce que, comme il l'expliqua à Clevinger, il était pratiquement sûr de ne s'être jamais trompé. À chaque pas il tombait sur un toqué et c'est à peine si un jeune gentleman sensible comme lui pouvait conserver sa lucidité au milieu de tant de folie. Pourtant, il fallait coûte que coûte qu'il gardât son sang-froid parce qu'il savait que sa vie était en danger.

Yossarian observa tout le monde d'un œil méfiant quand il retourna à l'escadrille après son séjour à l'hôpital. Milo était parti à Smyrne pour la récolte des figes et malgré son absence, le mess marchait sans problème. Yossarian fut pris d'une faim de loup en sentant l'odeur appétissante d'agneau épicé, avant même d'être descendu de l'ambulance qui cahotait sur la route inégale reliant l'hôpital à l'escadrille. Il y avait du chiche-kebab au déjeuner, d'énormes morceaux d'une viande succulente, grillée au feu de bois, après avoir mariné soixante-douze heures dans une mixture secrète, dont Milo avait volé la recette à un trafiquant levantin – le tout accompagné de riz iranien et de pointes d'asperges, avec des tartelettes aux cerises comme dessert, plus du café, de la Bénédictine et du brandy. Les portions étaient gigantesques ; des nappes de damas recouvraient les tables et le service était assuré par des garçons italiens prodigieux que le major – de Coverley avait kidnappés sur le continent et donnés à Milo.

Yossarian se bâfra au mess, au point qu'il se crut près d'exploser, après quoi il s'affala sur sa chaise, repu, hébété, ses lèvres grasses maculées des restes du festin. Aucun des officiers de l'escadrille n'avait jamais fait d'aussi bons repas que ceux que Milo leur servait maintenant au mess, et Yossarian se demanda un moment si cela ne compensait pas bien des choses. Mais il rota et se rappela qu'ils

essayaient de le tuer : il sortit du mess ventre à terre et courut à la recherche de Doc Daneeka pour se faire radier des effectifs combattants et rapatrier. Il trouva Doc Daneeka assis au soleil sur un tabouret, devant sa tente.

« Cinquante missions, lui dit Doc Daneeka en secouant la tête. Le colonel veut cinquante missions.

— Mais j'en ai que quarante-quatre ! »

Doc Daneeka ne broncha pas. C'était un homme triste, à tête d'oiseau, le visage spatulé, récuré et les traits effilés d'un rat bien astiqué.

« Cinquante missions », répéta-t-il, secouant toujours la tête. « Le colonel veut cinquante missions. »

III. HAVERMEYER

Quand Yossarian revint de l'hôpital, il n'y avait personne dans les parages, sauf Orr et l'homme mort dans sa tente. L'homme mort dans la tente de Yossarian était un véritable fléau, et bien que ne l'ayant jamais vu, Yossarian ne l'aimait pas. Le savoir allongé là toute la journée ennuyait tellement Yossarian qu'il était plusieurs fois allé se plaindre au sergent Towser, qui refusait d'admettre jusqu'à l'existence de l'homme mort, ce en quoi, évidemment, il ne se trompait pas de beaucoup. Il était encore plus vain d'essayer de faire directement appel au Major Major, le long et osseux commandant d'escadrille, qui ressemblait un peu à un Henry Fonda dans la débîne, et sautait par la fenêtre de son bureau chaque fois que Yossarian réussissait à forcer la consigne du sergent Towser, pour venir lui parler de son problème. L'homme mort dans la tente de Yossarian n'était tout simplement pas facile à vivre. Il dérangeait même Orr, qui n'était pas facile à vivre non plus. Le jour où Yossarian revint, Orr était en train de rafistoler le robinet d'essence du poêle qu'il avait entrepris de construire pendant le séjour de Yossarian à l'hôpital.

« Qu'est-ce que tu fabriques ? » demanda Yossarian, méfiant, en entrant dans la tente, bien qu'il eût compris dès le premier coup d'œil.

« Il y a une fuite ici, dit Orr. J'essaie d'arranger ça.

— S'il te plaît, arrête ça ; tu me rends nerveux.

— Quand j'étais gosse, répliqua Orr, je me promenais toute la journée avec des pommes sauvages dans les joues. Une dans chaque joue. »

Yossarian rangea la musette d'où il avait commencé à sortir ses objets de toilette, et se raidit, l'air soupçonneux. Une minute s'écoula. « Pourquoi ? » se crut-il finalement obligé de demander.

Orr pouffa triomphalement : « Parce qu'elles sont meilleures que les marrons », répondit-il.

Orr était agenouillé sur le sol de la tente. Il travaillait avec acharnement, démontant le robinet, étalant avec soin les pièces, les comptant et les examinant interminablement, comme s'il n'avait jamais rien vu de semblable ou même d'approchant. Puis il remonta le tout, redémonta l'appareil, le remonta et le redémonta sans jamais perdre patience, sans donner le moindre signe de lassitude ni la moindre indication qu'il terminerait un jour son travail. Yossarian le regardait bricoler et se dit qu'il allait sûrement devoir le tuer de sang-froid s'il ne s'arrêtait pas. Son regard se dirigea vers le couteau de chasse que, le jour de son arrivée, l'homme mort avait suspendu à la barre de la moustiquaire. Le couteau pendait à côté de l'étui de revolver de l'homme mort, étui vide depuis que Havermeyer avait volé le revolver.

« Quand je ne trouvais pas de pommes sauvages, poursuivit Orr, je prenais des marrons. Les marrons sont à peu près de la même grosseur et ont même une meilleure forme, bien que la forme soit sans importance.

— Pourquoi te baladais-tu avec des pommes sauvages dans les joues ? redemanda Yossarian. Je répète ma question.

— Parce qu'elles ont une meilleure forme que les marrons ; je viens de te le dire.

— Pourquoi, explosa Yossarian, pourquoi, espèce de fils de pute à l'œil torve, bricolo paumé, pourquoi te baladais-tu avec des trucs dans les joues ?

— Je ne me baladais pas avec des trucs dans les joues. Je me baladais avec des pommes sauvages dans les joues. Quand je ne trouvais pas de pommes sauvages, j'utilisais des marrons. Dans mes joues. »

Orr gloussa. Yossarian décida de se taire. Orr attendit. Yossarian attendit plus longtemps :

« Une dans chaque joue, dit Orr.

— Pourquoi ? »

Orr bondit : « Pourquoi quoi ? »

Yossarian secoua la tête et refusa de répondre.

« Cette valve me semble vraiment bizarre, murmura Orr d'un air rêveur.

— Quoi ?

— Parce que je voulais...

— Bon dieu ! Pourquoi voulais-tu...

— ... avoir les joues comme des pommes d'api.

— ... les joues comme des pommes d'api ? demanda Yossarian.

— Je voulais avoir les joues comme des pommes d'api, répéta Orr. Déjà tout petit, je voulais avoir un jour les joues comme des pommes d'api, et j'avais décidé de faire l'impossible pour ça. Comment j'y suis arrivé ? Grâce à des pommes sauvages calées dans mes joues, toute la journée. (Il gloussa de nouveau.) Une dans chaque joue.

— Pourquoi voulais-tu avoir les joues comme des pommes d'api ?

— Je ne voulais pas avoir les joues comme des pommes d'api, répondit Orr. Je voulais de grosses joues. Et je m'y suis mis, exactement comme ces cinglés, dont on a parlé, qui serrent toute la journée des balles de caoutchouc dans leurs mains pour les muscler. J'étais d'ailleurs un de ces cinglés. Je me baladais moi aussi toute la journée avec des balles de caoutchouc dans les mains.

— Pourquoi ?

— Pourquoi quoi ?

— Pourquoi te baladais-tu toute la journée avec des balles de caoutchouc dans les mains ?

— Parce que les balles de caoutchouc..., dit Orr.

— ... marchent mieux que les pommes sauvages ? »

Orr ricana en secouant la tête. « Je faisais ça pour protéger ma réputation, au cas où quelqu'un m'aurait surpris à me balader avec des pommes sauvages dans les joues. Avec des balles de caoutchouc dans les mains, je pouvais nier avoir des pommes sauvages dans les joues. Chaque fois qu'on me demandait pourquoi je me baladais avec des pommes sauvages dans les joues, j'ouvrais simplement les mains et montrais qu'il s'agissait de balles de caoutchouc et non de pommes sauvages, et qu'elles étaient dans mes mains, pas dans mes joues. C'était un bon truc, mais je n'ai jamais su s'il avait marché ou non, car c'est assez difficile de se faire comprendre quand on parle avec deux pommes sauvages dans les joues. »

Yossarian trouva assez difficile de le comprendre, en ce moment même, et se demanda une fois de plus si Orr ne lui parlait pas en se fourrant le bout de la langue dans une de ses joues-pommes d'api.

Yossarian décida de ne pas prononcer un mot de plus. Ce serait inutile. Il connaissait Orr et savait qu'il n'y avait pas la moindre chance d'apprendre de lui pourquoi il avait voulu avoir de grosses joues. L'interroger à ce sujet serait vain, de même qu'il n'avait servi à rien de lui demander pourquoi, un matin à Rome, cette putain s'était acharnée à lui taper sur le crâne avec sa chaussure, dans l'étroit vestibule, devant la porte ouverte de la chambre où couchait la petite sœur de la poule de Natelly. C'était une belle grande fille aux longs cheveux, avec un réseau de veines bleu incandescent visibles sous sa peau couleur chocolat, là où la chair était le plus tendre, et

elle ne cessa pas de jurer, de hurler et de sauter en l'air sur ses pieds nus, afin d'être mieux placée pour lui assener sur la tête des coups de son talon aiguille. Ils étaient tous les deux nus et faisaient un boucan de tous les diables qui ameuta dans le hall les pensionnaires de l'appartement désireux de ne pas en perdre une bouchée, tous nus sauf la vieille femme en tablier et chandail qui gloussait de réprobation, et le vieillard lubrique et débauché qui riait aux éclats, l'œil égrillard et condescendant. La fille poussait des cris de paon, Orr ricanait. Chaque fois que le talon du soulier de la fille atterrissait sur le crâne de Orr, celui-ci riait de plus belle, ce qui la rendait encore plus furieuse, et elle bondissait encore plus haut dans les airs pour lui flanquer un nouveau coup, ses seins merveilleusement lourds secoués comme des pavillons ondoyant par grand vent, sa croupe et ses fortes cuisses se dandinant et ondulant, mettant horriblement en valeur ses charmes rémunérateurs. Elle continua à hurler et Orr à rire jusqu'au moment où elle l'assomma d'un coup définitif à la tempe, ce qui arrêta net ses rires et l'envoya à l'hôpital avec un trou dans la tête, peu profond, et une très légère commotion, qui lui valurent douze jours de repos seulement.

Personne ne put découvrir ce qui s'était passé, pas même le vieillard caquetant, ni la vieille pie, pourtant bien placés pour savoir tout ce qui se passait dans ce vaste et interminable bordel, avec ses nombreuses chambres disposées de part et d'autre d'étroits couloirs qui partaient en directions opposées du salon spacieux aux fenêtres voilées, éclairé par une seule lampe. Après l'incident, chaque fois qu'elle rencontrait Orr, elle retroussait ses jupes au-dessus de sa culotte blanche collante et, se moquant grossièrement de lui, l'injuriait d'un ton méprisant, lui exhibait son ventre ferme et bombé, puis éclatait d'un rire sarcastique en le voyant rire jaune et se réfugier derrière Yossarian. Ce qu'il avait fait, essayé de faire ou échoué à faire, derrière la porte fermée de la chambre où couchait la petite sœur de la putain de Nately, demeurait un secret. La fille refusait d'en parler à la putain de Nately ou aux autres pensionnaires, à Nately ou à Yossarian. Orr aurait bien sûr pu révéler la vérité, mais Yossarian avait décidé de ne plus dire un mot.

« Tu veux savoir pourquoi je voulais avoir de grosses joues ? » demanda Orr.

Yossarian garda le silence.

« Te rappelles-tu, dit Orr, ce jour à Rome où cette fille qui peut pas te sentir n'a pas arrêté de me frapper sur la tête avec son talon de chaussure ? Tu veux savoir pourquoi elle me frappait ? »

Impossible d'imaginer ce qu'il avait bien pu faire pour la rendre furieuse au point qu'elle essaye de lui défoncer le crâne pendant quinze bonnes minutes, mais cependant pas suffisamment pour

qu'elle le saisisse par les chevilles et le lui fasse éclater contre un mur. Elle était pourtant bien assez grande et Orr bien assez petit pour cela. Orr avait les dents en avant, des yeux globuleux assortis à ses joues ; il était encore plus petit que le jeune Huple qui habitait du mauvais côté de la voie ferrée dans une tente de la zone administrative, où Hungry Joe n'arrêtait pas de hurler dans son sommeil, toutes les nuits.

La zone administrative où Hungry Joe avait planté sa tente par erreur se trouvait au centre de l'escadrille, entre le fossé, avec ses rails rouillés, et la route asphaltée, noire et inégale. Les hommes draguaient facilement des filles le long de cette route, s'ils leur promettaient de les emmener où elles voulaient, des jeunes filles plantureuses au sourire édenté, qu'ils entraînaient à l'écart de la route avant de les basculer dans l'herbe ; Yossarian ne s'en privait pas chaque fois qu'il le pouvait, ce qui n'était pas aussi fréquent que l'eût voulu Hungry Joe, qui disposait d'une jeep mais ne savait pas conduire. Les tentes des hommes de troupe se trouvaient de l'autre côté de la route, à côté du cinéma en plein air où, pour la distraction quotidienne des condamnés à mort, des armées peu aguerries s'exterminaient le soir sur un écran démontable, et où, ce même soir, arriva une troupe USO⁽⁶⁾.

Les troupes USO étaient envoyées par le général P.P. Peckem, qui avait transféré son quartier général à Rome et n'avait rien de mieux à faire, en dehors de ses intrigues dirigées contre le général Dreedle. Le général Peckem était un général pour qui l'ordre et la propreté revêtaient une importance capitale. D'un dynamisme à toute épreuve, c'était un général extrêmement précis qui connaissait la circonférence de l'équateur et écrivait toujours *rehaussé* à la place d'*accru*. C'était un con – personne ne le savait mieux que le général Dreedle, qu'exaspéraient les récentes instructions du général Peckem, au terme desquelles toutes les tentes du théâtre méditerranéen d'opérations devaient être alignées en rangées parallèles, avec les entrées fièrement orientées face au Monument de Washington. Pour le général Dreedle, chef d'une unité combattante, tout ça, c'étaient des conneries. En outre, le général Peckem n'avait pas à fourrer son nez dans l'organisation des tentes situées dans la zone du général Dreedle. À la suite de quoi éclata entre ces grands seigneurs un grave différend juridique, qui fut tranché en faveur du général Dreedle par l'ex-première classe Wintergreen, vaguemestre au quartier général de la 27^e Air Force. Wintergreen résolut le problème en flanquant au panier toutes les communications provenant du général Peckem. Il les trouvait trop prolixes. Par contre, les avis du général Dreedle, rédigés dans un style moins prétentieux, plaisaient à l'ex-première classe Wintergreen, qui les transmettait avec diligence,

conformément au règlement. Le général Dreedle remporta la victoire par forfait.

Pour compenser sa perte de prestige, le général Peckem se mit à envoyer encore plus de troupes USO qu'auparavant, et chargea le colonel Cargill en personne d'éveiller suffisamment d'enthousiasme lors de leur passage.

Mais on manquait d'enthousiasme dans le groupe de Yossarian. Ce groupe se composait uniquement de soldats et d'officiers qui, en nombre sans cesse croissant, allaient solennellement et plusieurs fois par jour trouver le sergent Towser pour lui demander si l'ordre de les renvoyer en Amérique était arrivé. Ces hommes avaient achevé leurs cinquante missions. Il y en avait maintenant davantage qu'avant l'entrée de Yossarian à l'hôpital, et ils attendaient toujours. Ils se faisaient du mauvais sang et se rongeaient les ongles. Ils étaient grotesques, comme des jeunes gens inutiles en période de crise. Ils marchaient en crabe. Ils attendaient au quartier général de la 27^e Air Force l'ordre qui devait les renvoyer chez eux sains et saufs et, entre-temps, n'avaient rien d'autre à faire qu'à se ronger les sangs et les ongles, et se rendre solennellement et plusieurs fois par jour auprès du sergent Towser pour lui demander si l'ordre de rapatriement était arrivé.

C'était une course contre la montre, car ils savaient, pour en avoir fait la cruelle expérience, que le colonel Cathcart pouvait augmenter le nombre des missions d'un moment à l'autre. Ils n'avaient rien de mieux à faire qu'à attendre. Seul Hungry Joe avait quelque chose de mieux à faire chaque fois qu'il revenait de mission ; d'affreux cauchemars le faisaient hurler et il se battait à coups de poing avec le chat de Huple. Muni de son appareil photographique, il s'installait au premier rang à chaque spectacle USO et tentait de photographier les dessous de la chanteuse blonde à la poitrine opulente, dont la robe pailletée semblait toujours sur le point d'éclater. Les clichés étaient invariablement ratés.

Le colonel Cargill, le factotum du général Peckem, était un homme violent, sujet à des coups de sang. Avant la guerre, il avait été un dynamique directeur de marketing, actif et agressif. À vrai dire, un très mauvais directeur de marketing, tellement mauvais que ses services étaient très prisés des sociétés désirant vivement faire état de pertes, pour raisons fiscales. Dans tout le monde civilisé, de Battery Park à Fulton Street, il était célèbre pour assurer une rapide réduction d'impôts à n'importe quelle société. Il demandait cher ; couler une affaire n'était pas à la portée du premier venu. Il lui fallait agir avec prudence et circonspection, car avec des amis dévoués à Washington, perdre de l'argent n'était pas si simple. Cela prenait des mois de travail acharné et de fausses estimations. Un

individu pouvait faire des erreurs, désorganiser les services, se tromper dans ses calculs, tout négliger, choisir délibérément des voies de garage, mais juste au moment où il croyait toucher au but, le gouvernement lui donnait un lac, une forêt ou un gisement pétrolifère, et gâchait tout. Malgré de tels handicaps, on pouvait compter sur le colonel Cargill pour couler l'entreprise la plus prospère. C'était un *self made man* qui ne devait ses échecs à personne.

« Messieurs », commença le colonel Cargill, s'adressant à l'escadrille de Yossarian et mesurant soigneusement ses pauses, « vous êtes des officiers américains. Les officiers d'aucune autre armée au monde ne peuvent en dire autant. Songez-y. »

Le sergent Knight y songea, puis annonça poliment au colonel Cargill qu'il parlait aux hommes de troupe et que les officiers l'attendaient de l'autre côté du terrain. Le colonel le remercia sèchement et, ruisselant d'autosatisfaction, traversa le terrain à grands pas. Il était fier de constater que vingt-neuf mois de service n'avaient pas émoussé son génie de l'ineptie.

« Messieurs », dit-il aux officiers, mesurant soigneusement ses pauses, « vous êtes des officiers américains. Les officiers d'aucune autre armée au monde ne peuvent en dire autant. Songez-y. »

Il fit une pause pour leur permettre d'y songer. « Ces gens sont nos hôtes ! cria-t-il subitement. Ils ont parcouru plus de trois mille milles pour vous amuser. Que vont-ils ressentir si personne ne veut aller les voir ? Leur moral risque d'en prendre un sacré coup ! Bien entendu, ça n'est pas mes oignons. Mais cette fille qui va jouer de l'accordéon pour vous aujourd'hui est assez âgée pour être votre mère. Que ressentiriez-vous si votre propre mère faisait plus de trois mille milles pour venir jouer de l'accordéon devant des troupes qui refuseraient de l'entendre ? Que ressentira le pauvre petit dont cette joueuse d'accordéon est assez âgée pour être la mère, quand il grandira et apprendra la chose ? Nous connaissons tous la réponse. Mais comprenez-moi bien, messieurs, vous êtes bien entendu libres d'agir à votre guise. Je serais le dernier colonel au monde à vous ordonner d'aller voir ce spectacle USO et de vous amuser ; pourtant, je veux que chacun d'entre vous qui n'est pas assez malade pour être à l'hôpital aille sur-le-champ à ce spectacle USO et s'en donne à cœur joie, et ça, *c'est un ordre !* »

Yossarian se sentit presque assez malade pour retourner à l'hôpital, et encore plus malade quand, trois missions plus tard, Doc Daneeka secoua de nouveau sa tête mélancolique et refusa de l'exempter de vol.

« Tu crois être dans le pétrin ? le rembarra tristement Doc Daneeka. Qu'est-ce que je devrais dire, moi ? J'ai bouffé de la vache

enragée pendant mes huit années d'études de médecine, et après, j'ai vivoté dans mon cabinet jusqu'à ce que je me fasse une clientèle, qui couvrirait tout juste mes frais. Et puis au moment où la boutique commençait à tourner, ils m'ont envoyé à l'armée. Je ne vois pas de quoi tu te plains. »

Doc Daneeka était l'ami de Yossarian, mais il n'aurait pas levé le petit doigt pour l'aider. Yossarian écoutait très attentivement les histoires que Doc Daneeka lui racontait sur le colonel Cathcart, du groupe, qui voulait être général, sur le général Dreedle, à l'état-major, sur l'infirmière du général Dreedle, et sur tous les autres généraux du quartier général de la 27^e Air Force, qui tenaient à limiter le tour de service à quarante missions seulement.

« Garde donc le sourire et prends-en ton parti, conseilla-t-il d'un air sombre. Fais comme Havermeyer. »

Yossarian frissonna à cette seule allusion. Havermeyer était un bombardier de tête qui ne faisait jamais de manœuvre d'esquive quand il approchait de l'objectif et augmentait ainsi les risques courus par les hommes qui volaient dans sa formation.

« Havermeyer, pourquoi diable ne fais-tu jamais de manœuvre d'esquive ? demandaient-ils tous hargneusement après la mission.

— Hé ! vous autres, laissez donc le capitaine Havermeyer tranquille, ordonnait le colonel Cathcart. C'est le meilleur sacré bon dieu de bombardier que nous ayons. »

Havermeyer se fendait d'un sourire, hochait la tête et essayait d'expliquer comment il incisait l'enveloppe de ses balles avec un couteau de chasse, avant de les tirer sur les souris dans sa tente, toutes les nuits. Havermeyer était bien leur meilleur sacré bon dieu de bombardier, mais il dirigeait son appareil droit et en palier depuis le point de regroupement jusqu'à l'objectif, et même loin au-delà, jusqu'au moment où ses bombes s'écrasaient au sol et explosaient en lançant des éclairs orangés visibles au-dessous du voile de fumée tourbillonnante et des débris pulvérisés qui jaillissaient de toutes parts en immenses spirales grises et noires. Sous la conduite de Havermeyer, quelques malheureux mortels, dans six avions, restaient aussi vulnérables et immobiles que des canards au repos, pendant qu'il suivait des yeux la chute de ses bombes avec un profond intérêt, par le nez en plexiglas de l'avion, et donnait aux artilleurs allemands tout le temps nécessaire pour mettre la hausse, ajuster leur tir, lâcher la détente, tirer le cordeau, pousser leurs boutons, ou toutes les saletés dont ils se servaient quand ils voulaient tuer des gens qu'ils ne connaissaient pas.

Havermeyer était un bombardier de tête qui ne manquait jamais son but. Quant à Yossarian, il n'était plus bombardier de tête, car il se contrefoutait désormais de manquer l'objectif ou non. Il avait

décidé de vivre éternellement, quitte à se tuer à la tâche, et il estimait que sa seule mission, quand il s'envolait, était d'effrayer le vivant.

Les hommes avaient adoré voler sous la conduite de Yossarian, qui abordait l'objectif sous n'importe quel angle, à toutes les altitudes, grimant, piquant, virant sur l'aile, manœuvrant si sec que les pilotes des cinq autres appareils réussissaient à peine à se maintenir en formation derrière lui ; il ne se mettait en palier que deux ou trois secondes, le temps de larguer les bombes, puis il montait en chandelle, moteurs hurlant sous l'effort, arrachant l'avion – en se faufilant à travers les diaboliques barrages de la DCA –, avec une telle violence que les six avions ne tardaient pas à s'éparpiller dans le ciel – du gâteau pour les chasseurs allemands –, ce qui laissait Yossarian parfaitement froid, vu qu'il n'y avait plus de chasseurs allemands et qu'il ne voulait pas avoir à proximité du sien des appareils susceptibles d'exploser. C'est seulement quand le *Sturm und Drang* était loin derrière lui qu'il rejetait en arrière le casque anti-DCA qui enserrait sa tête en sueur, et cessait d'aboyer des ordres à McWatt aux commandes, lequel n'avait rien de mieux à faire en pareil moment, qu'à se demander où les bombes étaient tombées.

« Soute aux bombes dégagee, annonçait le sergent Knight, de l'arrière.

— Avons-nous touché le pont ? demandait McWatt.

— Je ne pouvais pas voir, sir. J'étais tellement secoué à l'arrière que je n'ai rien pu voir. Maintenant, tout est couvert de fumée, et je ne vois rien.

— Hé, Aarfy, est-ce que les bombes ont atteint l'objectif ?

— Quel objectif ? » faisait alors le capitaine Aardvaark, le navigateur de Yossarian, un fumeur de pipe grassouillet, sa tête émergeant d'un fouillis de cartes. « Je ne crois pas que nous soyons déjà au-dessus de l'objectif, ou est-ce que je me trompe ?

— Yossarian, les bombes ont-elles atteint l'objectif ?

— Quelles bombes ? répondait Yossarian, dont le seul objectif avait été d'éviter la DCA.

— Oh, s'écriait McWatt. Et puis tant pis ! »

Toucher ou non l'objectif, Yossarian s'en moquait éperdument, pourvu qu'Havermeyer ou un autre bombardier de tête l'eût atteint, et leur évitât de retourner sur l'objectif. De temps en temps, quelqu'un se mettait dans une telle rogne contre Havermeyer qu'il lui flanquait un coup de poing.

« Je vous ai déjà dit de laisser le capitaine Havermeyer tranquille, les avertissait le colonel Cathcart sur un ton irrité. J'ai dit qu'il était notre meilleur sacré bon dieu de bombardier, non ? »

Havermeyer accueillait l'intervention du colonel avec un grand

sourire et s'enfilait un autre morceau de nougat aux cacahuètes.

Havermeyer était devenu un as pour tuer les souris la nuit avec le revolver qu'il avait volé à l'homme mort dans la tente de Yossarian. Comme appât, il employait une barre de chocolat ; il s'asseyait dans l'obscurité et, un doigt passé dans la boucle du fil attaché à un bout au cadre de sa moustiquaire et à l'autre à la chaînette de l'ampoule du plafond, il attendait que ça morde. Le fil était aussi tendu qu'une corde de banjo et, à la moindre secousse, la lampe s'allumait et aveuglait le malheureux gibier. Havermeyer exultait et gloussait de joie en voyant le minuscule mammifère rouler des yeux terrifiés et chercher fébrilement son agresseur. Il attendait que les yeux de la souris rencontrent les siens ; alors il éclatait de rire, pressait la détente et, d'un coup de revolver retentissant, éparpillait dans tous les coins de la tente le corps nauséabond et duveteux, réexpédiant son âme effarouchée à son Créateur.

Tard une nuit, Havermeyer tira sur une souris ; la détonation attira Hungry Joe qui se précipita pieds nus dans sa tente, tempêtant de sa voix suraiguë, et déchargea son propre 45 dans la tente de Havermeyer, après quoi il franchit en trombe le fossé et disparut dans l'une des tranchées qui étaient écloses comme par magie à côté de toutes les tentes, le lendemain du bombardement de l'escadrille par Milo Minderbinder. Cela s'était passé juste avant l'aube, pendant le Grrrand Siège de Bologne, alors que les morts peuplaient les nuits comme de vivants fantômes et que Hungry Joe était à moitié fou d'inquiétude parce qu'il avait de nouveau terminé son tour de missions et n'était pas désigné pour le prochain vol. Hungry Joe délirait quand on le retira du fond humide de la tranchée ; il parlait de serpents, de rats et d'araignées. Les autres examinèrent la tranchée à la lumière de leurs torches, par acquit de conscience. Il n'y avait rien d'autre que quelques centimètres d'eau de pluie.

« Vous voyez ? cria Havermeyer. Je vous l'avais bien dit. Je vous avais dit qu'il était fou, hein ? »

IV. DOC DANEEKA

Hungry Joe était cinglé, personne ne le savait mieux que Yossarian, qui faisait l'impossible pour l'aider. Mais Hungry Joe refusait tout simplement d'écouter Yossarian. Il refusait de l'écouter parce qu'il prenait Yossarian pour un cinglé.

« Pourquoi t'écouterait-il ? demanda Doc Daneeka à Yossarian, sans lever les yeux.

— Parce qu'il a des ennuis. »

Doc Daneeka renifla de dégoût. « Il s'imagine avoir des ennuis. Qu'est-ce que je devrais dire, moi ? ajouta-t-il lentement, avec un ricanement lugubre. Oh, je ne me plains pas. Je sais que nous sommes en guerre. Je sais qu'un tas de gens vont devoir souffrir pour que nous la gagnions. Mais pourquoi devrais-je en faire partie ? Pourquoi ne pas réquisitionner quelques vieux médecins qui crient sur les toits que le service de santé est prêt à tous les sacrifices ? Moi, je veux pas faire de sacrifices, je veux faire du fric. »

Doc Daneeka était un homme très soigné, tiré à quatre épingles, dont la conception du plaisir était de ruminer des idées noires. Il avait le teint sombre, un petit visage malin et triste, et des poches mélancoliques sous les yeux. Il s'inquiétait constamment de sa santé et allait presque tous les jours à la tente-infirmerie se faire prendre la température par un des deux appelés qui se débrouillaient très bien tout seuls – en fait tellement bien qu'il ne restait à Doc Daneeka pas grand-chose à faire, sinon traîner au soleil avec son nez bouché, et se demander de quoi pouvaient bien se plaindre les autres. Les deux infirmiers, Gus et Wes, avaient réussi à élever la médecine au rang d'une science exacte. Tous les hommes se présentant à la visite avec une température supérieure à 38° étaient expédiés à l'hôpital. Quant à ceux, sauf Yossarian, dont la température était inférieure à 38°, ils leur badigeonnaient les gencives et les orteils d'une solution violette de gentiane et leur remettaient un laxatif à balancer dans les buissons. Tous ceux qui se présentaient avec une température d'exactly 38° étaient priés de revenir prendre leur température une heure plus tard. Avec sa température régulière de 37°9, Yossarian pouvait aller à l'hôpital quand il le désirait, parce que ces deux types ne l'intimidaient pas.

Le système fonctionnait donc à merveille et satisfaisait tout le monde, surtout Doc Daneeka, qui disposait ainsi de tout son temps pour regarder le vieux major – de Coverley lancer ses fers à cheval dans son terrain privé de lancement ; le major portait toujours le protège-œil transparent que Doc Daneeka lui avait fabriqué avec un morceau de celluloïd volé à la fenêtre du bureau du Major Major plusieurs mois auparavant, lorsque le major – de Coverley était revenu de Rome avec une cornée endommagée, après avoir loué là-bas deux appartements destinés aux officiers et soldats en permission. La seule fois où Doc Daneeka alla à l'infirmerie, ce fut le jour où il commença à se considérer comme très malade et demanda à Gus et Wes de l'examiner. Ils le trouvèrent en excellente santé. Sa température était toujours de 37°, ce qui leur semblait parfaitement normal, si leur malade était d'accord. Mais Doc Daneeka n'était pas d'accord. Il se mit à perdre confiance en Gus et Wes et envisagea de

les renvoyer au parc automobile pour les remplacer par quelqu'un qui *pourrait* lui trouver un symptôme quelconque.

Doc Daneeka ruminait fréquemment un certain nombre de faux problèmes. En dehors de sa santé, il avait deux sujets d'inquiétude : l'océan Pacifique et les heures de vol. La santé était un état dont personne ne pouvait être sûr qu'il durerait assez longtemps. L'océan Pacifique était une étendue d'eau menacée de tous côtés par l'éléphantiasis, entre autres maladies redoutables, et où, si jamais il mécontentait le colonel Cathcart en exemptant Yossarian de vols, il pourrait subitement se voir muter. Quant aux heures de vol, c'était le temps qu'il devait passer chaque mois en avion pour toucher sa prime de vol. Doc Daneeka détestait voler. En avion, il faisait de la claustrophobie. En avion, on ne pouvait aller nulle part ailleurs que dans une autre partie de l'avion. On avait dit à Doc Daneeka que les gens qui aimaient monter en avion obéissaient en réalité à un désir subconscient de retourner dans le sein maternel. L'information venait de Yossarian, qui s'arrangea pour que Doc Daneeka pût toucher sa prime de vol mensuelle sans jamais avoir à retourner dans le sein maternel. Yossarian persuada McWatt d'inscrire le nom de Doc Daneeka dans son livre de vol pour des missions d'entraînement ou des voyages à Rome.

« Tu sais ce que c'est, avait dit Doc Daneeka avec un clin d'œil complice. Pourquoi courir des risques quand on n'y est pas obligé ?

— Bien sûr, acquiesça Yossarian.

— Qu'est-ce que ça peut bien faire que je sois dans l'avion ou non ?

— Rien du tout.

— Exactement, j'allais le dire. Un peu d'huile dans les rouages, et le monde n'en tourne que mieux. Un prêté pour un rendu. Tu vois c' que j'veux dire ? Gratte-moi le dos et j'te rendrai la pareille. »

Yossarian voyait ce qu'il voulait dire.

« C'est pas ça que je voulais dire, fit Doc Daneeka quand Yossarian commença à lui gratter le dos. Je veux parler de coopération. De services. Tu me rends un service et je t'en rendrai un, tu piges ?

— Rends-m'en un, dit Yossarian.

— Jamais de la vie », répondit Doc Daneeka.

Doc Daneeka avait quelque chose d'effrayant et de dérisoire quand, découragé, il s'asseyait au soleil devant sa tente, vêtu d'un léger pantalon kaki et d'une chemise d'été à manches courtes, décolorée à force de lavages quotidiens. Il ressemblait à un homme qui aurait été un jour glacé d'horreur et ne s'en serait jamais complètement remis. Il restait prostré, recroquevillé, la tête enfouie dans ses épaules étroites, ses mains bronzées aux ongles brillants et blancs massant doucement ses bras nus, croisés, comme s'il avait froid. En fait,

c'était un homme très chaleureux et compatissant, qui s'apitoyait sans arrêt sur son propre sort.

« Pourquoi moi ? » se lamentait-il constamment, et la question était pertinente.

Yossarian savait qu'elle était pertinente parce qu'il faisait collection de questions pertinentes et en avait posé quelques-unes pour semer la zizanie dans les séances éducatives que dirigeait Clevinger deux fois par semaine dans la tente du capitaine Black, du service des renseignements, avec le caporal binoclard, que tout le monde suspectait de menées subversives. Le capitaine Black savait qu'il était subversif parce qu'il portait des lunettes et se servait de mots comme *panacée* et *utopie*, et qu'il n'aimait pas Adolf Hitler, qui avait pourtant si efficacement lutté contre les activités antiaméricaines en Allemagne. Yossarian assistait aux séances éducatives afin de découvrir pourquoi tant de gens s'acharnaient à vouloir le tuer. Une poignée d'autres hommes étaient également intéressés et les questions pertinentes avaient fusé quand Clevinger et le caporal subversif, ayant terminé, commirent l'erreur de demander s'il y en avait :

« Qui est l'Espagne ?

— Pourquoi Hitler ?

— Quand il aine ?

— Où était ce vieillard voulté au visage terreux, que j'appelais Poppa quand le manège est tombé en panne ?

— Quel était l'atout à Munich ?

— Ho-ho bérubéri. »

et :

« Couillonades ! »

Le tout lâché à toute vitesse, en rafales ; c'est alors que Yossarian posa la question qui n'avait pas de réponse :

« Où sont les Snowdens d'antan(7) ? »

La question les décontenança, car Snowden avait été tué au-dessus d'Avignon, le jour où Dobbs avait perdu la boule entre ciel et terre et arraché les commandes à Huple.

Le caporal fit la bête.

« Quoi ? demanda-t-il.

— Où sont les Neigedens d'antan ? dit Yossarian pour lui faciliter les choses.

— Parlez en anglais, pour l'amour du Ciel, dit le caporal. *Je ne parle pas français*(8).

— Moi non plus », répondit Yossarian, prêt à le harceler dans tous les idiomes du monde pour lui soutirer la vérité, mais Clevinger intervint, pâle, haletant, des larmes luisant déjà dans ses yeux d'anémié.

L'état-major du groupe s'alarmait, car qui pouvait prévoir ce que les hommes découvriraient quand ils se sentiraient libres de poser n'importe quelle question ? Le colonel Cathcart envoya le colonel Korn mettre le holà, et le colonel Korn y parvint en édictant une règle concernant les questions. La règle du colonel Korn était un coup de génie, expliqua le colonel Korn au colonel Cathcart. Aux termes de cette règle, seuls étaient habilités à poser des questions ceux qui n'en posaient jamais. Bientôt, les seules personnes à assister aux séances furent celles qui ne posaient jamais de questions, et les séances furent supprimées, vu que Clevinger, le caporal et le colonel Korn décidèrent à l'unanimité qu'il n'était ni possible ni nécessaire d'éduquer des gens qui ne posaient jamais de questions.

Le colonel Cathcart et le lieutenant-colonel Korn vivaient et travaillaient dans le bâtiment de l'état-major du groupe, comme tous les membres du personnel de l'état-major, à l'exception de l'aumônier. C'était un énorme et vétuste édifice plein de courants d'air, construit en pierre rouge friable et doté d'une plomberie retentissante. Derrière le bâtiment, le colonel Cathcart avait fait construire un tir aux pigeons pour le délasserment exclusif des officiers de l'administration, et où, maintenant, tous les officiers et simples soldats devaient, par ordre du général Dreedle, s'exercer au moins huit heures par mois.

Yossarian s'exerçait au tir aux pigeons, mais n'en touchait jamais aucun. Appleby, lui, n'en manquait jamais un. Yossarian était aussi mauvais au tir qu'il l'était au jeu. Il ne parvenait jamais à gagner de l'argent au jeu. Même en trichant, il n'arrivait pas à gagner, parce que les autres trichaient mieux que lui. Il s'était résigné : il ne serait jamais un bon tireur aux pigeons et ne gagnerait jamais d'argent.

« Il faut de l'intelligence pour *ne pas* gagner d'argent », écrivit le colonel Cargill dans l'une de ses notes homilétiques qu'il faisait régulièrement circuler avec la signature du général Peckem. « N'importe quel imbécile peut gagner de l'argent de nos jours, et la plupart ne s'en privent pas. Mais regardez un peu les gens doués de talent et d'intelligence. Citez-moi, par exemple, un seul poète qui gagne de l'argent.

— T.S. Eliot », dit l'ex-première classe Wintergreen dans sa cabine de tri du courrier, au quartier général de la 27^e Air Force, et il raccrocha brusquement le téléphone sans dire son nom.

À Rome, le colonel Cargill était perplexe.

« Qui était-ce ? demanda le général Peckem.

— Je ne sais pas, répondit le colonel Cargill.

— Que voulait-il ?

— Je ne sais pas.

— Enfin, qu'est-ce qu'il a dit ?

— T.S. Eliot, fit le colonel Cargill.

— Comment ?

— T.S. Eliot, répéta le colonel Cargill.

— Simplement T.S...

— Oui, sir, c'est tout ce qu'il a dit. Simplement T.S. Eliot.

— Je me demande ce que ça veut dire », fit le général Peckem.

Le colonel Cargill se le demandait aussi.

« T.S. Eliot, murmura le général Peckem, songeur.

— T.S. Eliot », répéta le colonel Cargill, du même ton funèbre et intrigué.

Au bout d'un moment, le général Peckem se secoua, un sourire onctueux et mielleux aux lèvres : il prit un air rusé, hypocrite. Une lueur malicieuse s'alluma dans ses yeux.

« Faites-moi appeler le général Dreedle, demanda-t-il au colonel Cargill. Qu'on ne lui dise pas qui l'appelle. »

Le colonel Cargill lui tendit le téléphone.

« T.S. Eliot, dit le général Peckem, et il raccrocha.

— Qui était-ce ? » demanda le colonel Moodus.

Le général Dreedle, en Corse, ne répondit pas. Le colonel Moodus était le gendre du général Dreedle, qui l'avait embarqué dans la carrière militaire à contrecœur, cédant aux instances de sa femme. Le général Dreedle fixa sur le colonel Moodus un regard haineux. Il ne pouvait pas sentir son gendre, qui était son officier d'ordonnance et, de ce fait, ne le quittait pas d'une semelle. Il avait désapprouvé le mariage de sa fille avec le colonel Moodus, parce qu'il détestait assister à des mariages. La mine menaçante et soucieuse, le général Dreedle s'approcha du long miroir de son bureau pour y observer sa silhouette courtaude. Il avait une tête grisonnante au large front, des touffes gris acier au-dessus des yeux, une mâchoire carrée et belliqueuse. Il songeait sombrement au message énigmatique qu'il venait de recevoir. Mais ses traits se détendirent lentement : il avait une idée et retroussa les lèvres avec une joie mauvaise.

« Appelez-moi Peckem, dit-il au colonel Moodus. Et arrangez-vous pour que ce salaud ne sache pas qui l'appelle. »

« Qui était-ce ? demanda le colonel Cargill à Rome.

— Le même individu, répondit le général Peckem avec une profonde inquiétude. Il s'en prend à moi maintenant.

— Qu'est-ce qu'il voulait ?

— Je ne sais pas.

— Qu'est-ce qu'il a dit ?

— La même chose.

— T.S. Eliot ?

— Oui, T.S. Eliot. C'est tout ce qu'il a dit. »

Le général Peckem eut un espoir : « Peut-être est-ce un nouveau

code ou dieu sait quoi, peut-être le mot de passe du jour ? Faites donc vérifier ça au service des transmissions. »

Le service des transmissions répondit que T.S. Eliot n'était ni un nouveau code ni le mot de passe du jour.

Le colonel Cargill eut une autre idée. « Peut-être devrais-je téléphoner à l'état-major de la 27^e Air Force pour leur demander s'ils savent quelque chose. Ils ont une sorte de postier du nom de Wintergreen que je connais bien. C'est lui qui m'a signalé que notre prose était trop prolixe. »

L'ex-première classe Wintergreen dit au colonel Cargill qu'il n'y avait pas trace d'un T.S. Eliot à l'état-major de la 27^e Air Force. Le colonel Cargill profita de ce qu'il avait Wintergreen au bout du fil pour lui demander : « Comment va notre prose ces temps-ci ? Bien meilleure, non ?

— Encore trop prolixe.

— Ça ne me surprendrait pas que le général Dreedle soit derrière toute cette affaire, finit par dire le général Peckem. Rappelez-vous le tour qu'il nous a joué avec son tir aux pigeons. »

Le général Dreedle avait ouvert le tir aux pigeons privé du colonel Cathcart à tous les officiers et appelés du groupe en service actif. Le général Dreedle voulait que ses hommes passent au tir autant de temps que le leur permettaient leurs horaires de vol. Tirer sur des pigeons huit heures par mois était un excellent exercice. Cela les exerçait au tir aux pigeons.

Dunbar aimait beaucoup le tir aux pigeons, car rien ne l'ennuyait davantage et le temps passait ainsi très lentement. Il avait calculé qu'une seule heure passée au tir avec des gens comme Havermeyer ou Appleby équivalait à onze fois dix-sept ans.

« Je crois que tes cinglé. » Clevinger avait ainsi commenté la découverte de Dunbar.

« Tout le monde s'en moque, fit Dunbar.

— Je ne plaisante pas.

— Le cadet de leurs soucis, répliqua Dunbar.

— Moi, ça m'intéresse. J'irai même jusqu'à concéder que la vie paraît plus longue...

— ... *est* plus longue...

— ...*est* plus longue – EST plus longue ? Bon, d'accord, *est* plus longue si elle est remplie de périodes d'ennui et d'inconfort, mais...

— Devine à quelle vitesse elles filent ? fit soudain Dunbar.

— Qui ça, elles ?

— Les années.

— Les années ?

— Les années, dit Dunbar, les années, les années, les années.

— Clevinger, laisse donc Dunbar tranquille, intervint Yossarian. Tu

ne vois pas que ces discussions prennent énormément de temps ?

— Oh, ça va, fit Dunbar, magnanime. J'ai quelques décennies devant moi. Sais-tu avec quelle rapidité filent les années ?

— Toi aussi, ferme-la, dit Yossarian à Orr qui ricanait tout bas.

— Je pensais juste à cette fille, dit Orr. Cette fille en Sicile. La chauve.

— Tu ferais mieux de la fermer, l'avertit Yossarian.

— C'est de ta faute, dit Dunbar à Yossarian. Pourquoi ne pas le laisser ricaner si ça lui fait plaisir ? Ça vaut mieux que de l'entendre parler.

— Bon, vas-y, ricane si ça te chante.

— Sais-tu avec quelle rapidité filent les années ? répéta Dunbar à Clevinger. Comme ça ! (Il fit claquer ses doigts.) Il y a une seconde, tu entrais à l'université, les poumons pleins d'air frais. Et aujourd'hui, tu es un vieillard.

— Un vieillard ? fit Clevinger avec surprise. Qu'est-ce que tu racontes ?

— Un vieillard.

— Je ne suis pas un vieillard.

— Tu frôles la mort chaque fois que tu pars en mission. Tu ne pourrais guère être plus vieux pour ton âge. Il y a une demi-minute, tu entrais au lycée et la vue d'un soutien-gorge dégrafé te transportait au septième ciel. Un cinquième de seconde avant, tu étais un petit garçon avec des semaines de vacances d'été, qui duraient cent mille ans et se terminaient trop tôt. Zip ! Elles filent, les secondes. Comment diable se débrouiller autrement pour ralentir la marche du temps ?

Dunbar était presque en colère quand il se tut.

« Ma foi, c'est peut-être vrai », admit Clevinger de mauvaise grâce, à mi-voix. « Peut-être une longue vie doit-elle être remplie d'une foule d'épisodes pénibles pour paraître longue ? Mais alors le jeu n'en vaut plus la chandelle.

— Pas d'accord, fit Dunbar.

— Pourquoi ? demanda Clevinger.

— Tu connais un autre jeu ? »

V. GRAND CHEF PÂLE-AVOINE

Doc Daneeka partageait une tente grise tachée avec Grand Chef Pâle-Avoine, qu'il redoutait et méprisait.

« Je m'imagine tout à fait l'état de son foie, grognait Doc Daneeka.

— Imagine donc l'état du mien, lui dit Yossarian.

— Il n'a rien, ton foie.

— Voilà qui prouve l'étendue de ton ignorance », déclara sentencieusement Yossarian avant de parler à Doc Daneeka de sa douleur au foie qui avait rendu perplexes l'infirmière Duckett, l'infirmière Cramer et tous les médecins de l'hôpital, parce qu'elle refusait d'évoluer en jaunisse et persistait.

Tout ceci n'intéressait pas Doc Daneeka : « Tu crois avoir des ennuis ? Et moi alors ? Tu aurais dû être dans mon cabinet le jour où ces jeunes mariés sont venus me trouver.

— Quels jeunes mariés ?

— Des jeunes mariés qui sont entrés dans mon cabinet un jour. Je ne t'ai jamais parlé d'eux ? Elle était ravissante. »

Exactement comme le cabinet de Doc Daneeka. Il avait enjolivé sa salle d'attente avec des poissons rouges et l'un des plus luxueux ensembles de meubles bon marché. Il acheta tout à crédit, même les poissons rouges. Pour le reste, il obtint de l'argent de parents cupides, en échange de participation aux bénéfices. Son cabinet se trouvait à Staten Island dans un immeuble dont il était pratiquement impossible de sortir en cas d'incendie, à quatre rues du débarcadère du ferry, et une rue seulement d'un supermarché, de trois instituts de beauté et de deux pharmaciens véreux. La maison était bien située, mais hélas, la population se renouvelait peu et les gens restaient attachés aux médecins qui les soignaient depuis des années. Les factures s'amoncelèrent rapidement et il dut bientôt se résigner à perdre ses instruments médicaux les plus précieux : sa calculatrice lui fut reprise, puis sa machine à écrire. Par bonheur, juste au moment où la situation semblait désespérée, la guerre éclata.

« Ce fut une bénédiction du Ciel, avoua solennellement Doc Daneeka. La plupart des autres médecins n'ont pas tardé à rejoindre les troupes, et du jour au lendemain, les affaires ont repris. La situation de l'immeuble, en coin, commença à payer, et je me suis trouvé bientôt assailli par tant de malades que je ne pouvais plus les soigner tous convenablement. J'ai exigé des pourcentages plus forts des deux pharmaciens. Les instituts de beauté me procuraient deux ou trois avortements par semaine. Bref, tout marchait à merveille ; mais écoute un peu ce qui est arrivé : il a fallu qu'ils m'envoient un gars de la Commission de recrutement. Je m'étais moi-même examiné assez à fond pour constater que j'étais inapte au service militaire. Tu dois te dire que ma parole suffisait, non ? Étant donné que j'étais un médecin d'une honorabilité reconnue par le Service de santé régional et par l'Office local de progrès médical. Eh bien non, ça ne leur suffisait pas et ils m'ont envoyé ce type pour vérifier que j'avais bien une jambe amputée à la hanche et que j'étais cloué au lit

avec une arthrite incurable. Yossarian, nous vivons un âge de méfiance et d'écroulement des valeurs spirituelles. C'est une chose terrible, ajouta Doc Daneeka d'une voix indignée et tremblante d'émotion. C'est une chose terrible quand la parole d'un médecin patenté est mise en doute par la patrie qu'il chérit. »

Doc Daneeka avait été appelé et expédié à Pianosa comme médecin d'escadrille, bien qu'il eût une peur bleue de voler.

« Je n'ai pas besoin d'aller au-devant des ennuis dans un avion, fit-il observer tout en plissant ses petits yeux bruns de myope. Ils viennent tout seuls. Comme cette vierge dont je t'ai parlé, qui ne pouvait pas avoir d'enfant.

— Quelle vierge ? demanda Yossarian. Je croyais que tu me parlais de jeunes mariés.

— C'est elle, la vierge. Une paire de vrais gosses, et ils étaient mariés, oh ! depuis plus d'un an, quand ils sont venus me consulter sans rendez-vous. Tu aurais dû la voir, elle était si douce, si jeune, si jolie. Elle a même rougi quand je lui ai parlé de ses règles. Je crois que je ne cesserai jamais d'adorer cette fille. Elle avait un corps de rêve et portait au cou une chaînette avec une médaille de saint Antoine qui descendait se nicher dans la gorge la plus merveilleuse que j'aie jamais vue. “Quelle terrible tentation pour saint Antoine”, dis-je pour plaisanter, histoire de la mettre à l'aise, tu vois. “Saint Antoine ? fit son mari. Qui est saint Antoine ?” “Demandez donc à votre femme ; elle peut vous le dire.” “Qui est saint Antoine ?” lui demanda-t-il. “Qui ça ?” dit-elle. “Saint Antoine”, répéta-t-il. Elle : “Qui est saint Antoine ?” En l'examinant dans mon cabinet, j'ai constaté qu'elle était toujours vierge. Pendant qu'elle remettait sa gaine et ses bas, j'ai pris son mari à part : “Toutes les nuits, se vantait-il, je ne manque jamais une nuit.” Il parlait sérieusement. “Je remets même souvent ça le matin, avant le petit déjeuner”, ajouta-t-il avec orgueil. Il n'y avait qu'une explication possible. Quand elle eut rejoint son mari, je leur fis à tous deux une démonstration de rapports sexuels avec des modèles en caoutchouc. Ces modèles en caoutchouc, pourvus de tous les organes de reproduction des deux sexes, je les garde sous clé dans des placards différents afin d'éviter tout scandale. En fait, je devrais dire : je les *gardais*, car je n'ai plus rien du tout, même pas de clientèle. La seule chose que j'aie conservée, c'est cette hypothermie, qui commence vraiment à m'inquiéter. Ces deux jeunes qui travaillent pour moi dans la tente-infirmerie, ils valent que dalle question diagnostic. Tout ce qu'ils savent faire, c'est se plaindre. Ils s'imaginent être dans le pétrin. Et moi donc ? Ils auraient dû se trouver dans mon cabinet le jour où ces deux jeunes mariés me dévisageaient comme si je leur apprenais l'histoire du siècle. Le mari était absolument passionné : “Vous

voulez dire comme ceci ?” m’a-t-il demandé en faisant fonctionner les modèles un moment. “Tu sais, j’imagine parfaitement que certaines personnes prennent un pied du tonnerre à faire ça. “Exactement”, lui ai-je répondu. “Maintenant rentrez chez vous et essayez pendant quelques mois ce que je vous ai montré. Okay ?” “Okay” dirent-ils, et ils m’ont payé comptant, sans discuter.

“Amusez-vous bien”, leur ai-je recommandé. Ils m’ont remercié et sont partis. Il la tenait par la taille, comme s’il pouvait à peine attendre d’être rentré chez lui pour remettre ça. Quelques jours plus tard, il est revenu seul et a déclaré à mon infirmière qu’il voulait me voir immédiatement. Dès que nous avons été seuls, il m’a flanqué son poing dans la figure.

— Il a fait quoi ?

— Il m’a traité de monsieur je-sais-tout. “Vous vous prenez pour qui, gros malin ?” a-t-il dit et il m’a allongé. Paf ! Aussi sec. Et je ne plaisante pas.

— Je sais bien que tu ne plaisantes pas, dit Yossarian. Mais pourquoi a-t-il fait ça ?

— Comment veux-tu que je sache ? riposta Doc Daneeka d’un ton irrité.

— Peut-être que ça a quelque chose à voir avec saint Antoine ? »

Doc Daneeka regarda Yossarian sans comprendre. « Saint Antoine ? fit-il, étonné. Qui est saint Antoine ?

— Comment veux-tu que je sache ? » répondit Grand Chef Pâle-Avoine qui, juste à ce moment, entra en chancelant dans la tente, une bouteille de whisky sous le bras, et s’assit entre les deux hommes sans se gêner.

Doc Daneeka se leva sans un mot, pris sa chaise et la posa devant la tente, le dos courbé sous le lourd bagage d’injustices, son perpétuel fardeau. Il ne supportait pas la compagnie de son coturne.

Grand Chef Pâle-Avoine le prenait pour un cinglé. « Je sais pas ce qui cloche chez ce gars-là, fit-il remarquer d’un ton de reproche. Il n’a pas la moindre jugeote, voilà son problème. S’il avait tant soit peu de jugeote, il prendrait une pelle et se mettrait à creuser. En plein milieu de la tente, sous ma couchette. Il atteindrait une nappe de pétrole en un rien de temps. Il doit bien connaître l’histoire de cet appelé qui a trouvé du pétrole en creusant avec une pelle, aux États-Unis ? Est-ce qu’il n’a jamais entendu parler de ce gamin du Colorado... comment s’appelait-il, déjà, cette espèce de fils de pute, ce sale petit morveux ?

— Wintergreen.

— Wintergreen.

— Il a peur, expliqua Yossarian.

— Oh non, pas Wintergreen. »

Grand Chef Pâle-Avoine secoua la tête avec, dans la voix, une sincère admiration. « Cette ordure, ce sale fils de pute pourri n'a peur de personne.

— Doc Daneeka a peur. C'est ça son problème.

— Il a peur de quoi ?

— De toi, répondit Yossarian. Il a peur que tu chopes une pneumonie et que tu en meures.

— Il a *intérêt* à avoir peur », dit Grand Chef Pâle-Avoine. Sa large poitrine fut secouée d'un rire sourd et bas. « Je n'y manquerai pas, crois-moi, à la première occasion. Attends un peu ! »

Grand Chef Pâle-Avoine était un bel Indien basané de l'Oklahoma, avec un visage lourd et anguleux, des cheveux noirs en bataille, un Creek métis qui, pour des raisons mystérieuses, avait décidé de mourir de pneumonie. Un Indien farouche, vindicatif, désabusé, qui haïssait tous les Cathcart de la terre, les Korn, Black et Havermeyer et souhaitait les voir rejoindre au plus vite leurs ignobles ancêtres.

« Tu ne me croiras peut-être pas, Yossarian », ajouta-t-il en élevant la voix pour tourmenter Doc Daneeka, « mais il faisait plutôt bon vivre dans ce pays avant qu'ils l'aient pourri avec leur sacrée bon dieu de piété. »

Grand Chef Pâle-Avoine avait décidé de se venger de l'homme blanc. Il savait à peine lire ou écrire et on l'avait attaché au capitaine Black comme officier de renseignements adjoint.

« Comment aurais-je pu apprendre à lire ou à écrire ? » fit-il avec une hargne feinte, élevant de nouveau la voix pour être entendu de Doc Daneeka. « Dès que nous plantions notre tente quelque part, on venait forer un puits de pétrole. Chaque fois qu'on forait un puits, on trouvait du pétrole. Et chaque fois qu'on trouvait du pétrole, on nous faisait plier bagage et décamper. Nous étions des baguettes de sourcier humaines. Toute notre famille avait une affinité naturelle pour les gisements pétrolifères, et bientôt toutes les compagnies de pétrole du monde lancèrent des techniciens à nos trousses. Nous voyagions sans arrêt. Comment élever un enfant dans ces conditions ? Je ne crois pas avoir passé plus d'une semaine au même endroit. »

Ses premiers souvenirs étaient d'ordre géologique.

« À chaque naissance d'un Pâle-Avoine, poursuivit-il, la Bourse manifestait une tendance à la hausse. Bientôt des équipes de forage nous suivirent avec tout leur matériel ; c'était à qui arriverait le premier. Les compagnies commencèrent à fusionner pour réduire le personnel employé à nous traquer. Mais la foule des gens qui nous talonnaient ne cessait de croître. Nous ne pouvions jamais passer une bonne nuit. Quand nous nous arrêtions, ils s'arrêtaient. Quand nous déménagions, ils déménageaient, forêts, bulldozers, derricks,

générateurs, et tout. Nous étions une vague de prospérité ambulante, et nous avons commencé à recevoir des invitations de certains des plus grands hôtels, à cause de l'extraordinaire richesse que nous drainions dans notre sillage. Certaines invitations étaient extrêmement tentantes, mais nous ne pouvions les accepter puisque nous étions indiens, et qu'aucun des meilleurs hôtels qui nous invitaient n'acceptait la clientèle indienne. Le racisme est une chose terrible, Yossarian. Vraiment terrible. Il est affreux de traiter un brave et loyal Indien comme le premier nègre, youpin, polack ou rital venu. »

Grand Chef Pâle-Avoine hocha lentement la tête.

« Ensuite, Yossarian, ça été le bouquet, le commencement de la fin. Ils se sont mis à nous suivre à l'envers, à nous précéder. Ils essayaient de deviner où nous allions nous arrêter et se mettaient à forer avant même que nous soyons arrivés, de sorte que nous ne pouvions nous installer nulle part. À peine avions-nous commencé à défaire nos couvertures qu'ils nous chassaient. Ils avaient confiance en nous. Ils n'attendaient même pas de tomber sur une nappe pour nous flanquer dehors. Nous étions tellement épuisés que tout nous était devenu indifférent. Un matin, nous nous sommes trouvés complètement encerclés par des foreurs, qui attendaient que nous venions de leur côté pour nous chasser. Où que nous tournions les yeux, il y avait un foreur sur une crête, comme des Indiens prêts à attaquer. Nous ne pouvions demeurer où nous étions car on nous chassait aussitôt. Et il ne nous restait aucun endroit où aller. L'armée m'a sauvé. Par bonheur, la guerre a éclaté juste à point, un bureau de recrutement s'est emparé de moi et m'a déposé sain et sauf à Lowery Field, Colorado. J'étais le seul survivant. »

Yossarian savait qu'il mentait, mais il ne l'interrompit pas quand Grand Chef Pâle-Avoine prétendit n'avoir plus jamais eu de nouvelles de ses parents. D'ailleurs, ça n'avait pas l'air de le tracasser outre mesure, car il n'avait que leur parole pour être sûr qu'ils étaient bien ses parents, et comme ils lui avaient menti avec constance, ils pouvaient aussi bien lui avoir menti sur ce chapitre. Il était bien mieux informé du sort d'une tribu de cousins germains qui, pour faire diversion, étaient partis vers le nord et avaient pénétré par inadvertance au Canada. Mais quand ils voulurent revenir, ils furent refoulés à la frontière par les autorités américaines d'immigration, qui refusèrent de les laisser passer. Ils ne purent retourner dans leur pays parce qu'ils avaient la peau rouge.

C'était une très mauvaise plaisanterie, qui ne fit pourtant rire Doc Daneeka que le jour où Yossarian, après avoir accompli une autre mission, vint le trouver pour le supplier une fois de plus de l'intégrer aux rampants. Doc Daneeka ricana et se replongea immédiatement

dans ses problèmes personnels : Grand Chef Pâle-Avoine lui avait lancé ce matin-là un défi à la lutte indienne, et Yossarian avait décidé séance tenante de devenir fou.

« Tu perds ton temps, fut contraint de lui dire Doc Daneeka.

— Est-ce que tu ne peux pas affecter au sol quelqu'un qui est cinglé ?

— Bien sûr. Je dois même le faire. Il y a un règlement qui me l'ordonne.

— Alors pourquoi ne pas m'affecter dans les rampants ? Je suis cinglé. Demande donc à Clevinger.

— Clevinger ? Où est Clevinger ? Trouve-moi Clevinger et je lui demanderai.

— Demande à n'importe quel autre gars. Ils te diront tous que je suis complètement toqué.

— Ils sont eux-mêmes toqués.

— Alors pourquoi ne les affectes-tu pas au service au sol ?

— Pourquoi ne le demandent-ils pas ?

— Parce qu'ils sont cinglés, voilà tout.

— Bien sûr qu'ils sont cinglés, répondit Doc Daneeka. Je viens de te le dire, non ? Et on ne peut pas laisser à des cinglés le soin de décider si toi, tu es cinglé ou non, tu comprends ? »

Yossarian le regarda posément et tenta une autre manœuvre :

« Orr est-il cinglé ?

— Bien sûr, fit Doc Daneeka.

— Peux-tu le mettre de service au sol ?

— Bien sûr que je peux. Mais il faut d'abord qu'il me le demande, c'est la règle.

— Alors pourquoi ne te le demande-t-il pas ?

— Parce qu'il est cinglé. Il faut qu'il soit cinglé pour continuer à faire des vols de bombardement après avoir si souvent frôlé la mort. Bien sûr que je peux le mettre de service à terre, mais il faut d'abord qu'il m'en fasse la demande.

— Pas d'autre démarche à faire ?

— Non, c'est tout. Qu'il me fasse sa demande.

— Et alors tu pourras l'affecter au service au sol ? questionna Yossarian.

— Non, alors je ne pourrai pas l'affecter au service au sol.

— Tu veux dire qu'il y a une entourloupe ?

— Évidemment qu'il y a une entourloupe, répondit Doc Daneeka. L'Article 22 : quiconque veut se faire dispenser de l'obligation d'aller au feu n'est pas réellement cinglé. »

Il n'y avait qu'une seule entourloupe, et c'était l'Article 22, qui spécifiait en outre que le fait de s'inquiéter de sa propre sécurité face à des dangers réels et immédiats était la manifestation d'un esprit

conséquent. Orr était cinglé et pouvait être affecté au service au sol. Il n'avait qu'à le demander ; mais à peine l'aurait-il demandé qu'il cesserait d'être cinglé et serait bon pour d'autres missions. Orr serait cinglé d'accomplir d'autres missions, et sain d'esprit s'il manifestait le désir de rester à terre, mais s'il était sain d'esprit, il fallait qu'il parte en mission. S'il acceptait de partir, il était fou et devait en être dispensé, mais s'il refusait, c'est qu'il était sain d'esprit et n'avait plus dès lors droit à aucune dispense. Profondément troublé par l'absolue simplicité de cette clause de l'Article 22, Yossarian émit un sifflement admiratif.

« Sacrée entourloupette, cet Article 22, fit-il observer.

— Je ne te le fais pas dire », acquiesça Doc Daneeka.

Yossarian en saisissait clairement toute la logique alambiquée. Dans son balancement irréfutable, il avait une précision elliptique, à la fois élégante et choquante, comme l'art moderne de bonne qualité ; cependant, Yossarian se demanda s'il avait bien saisi l'explication de Doc Daneeka – de même, il n'était jamais tout à fait sûr de bien comprendre l'art moderne, ou cette histoire de mouches que Orr voyait dans les yeux d'Appleby. Pour ce qui est des mouches volant dans les yeux d'Appleby, il devait croire Orr sur parole.

« Oh, elles sont bien là, lui avait certifié Orr, même s'il ne le sait probablement pas lui-même. C'est pour ça qu'il ne peut pas voir les choses telles qu'elles sont réellement.

— Comment se fait-il qu'il ne le sache pas ? demanda Yossarian.

— Parce qu'il a des mouches dans les yeux, expliqua Orr avec une patience infinie. Comment pourrait-il voir qu'il a des mouches dans les yeux, du moment qu'il a des mouches dans les yeux ? »

Tout compte fait, ce raisonnement n'était pas plus bête qu'un autre, et Yossarian était disposé à accorder à Orr le bénéfice du doute, vu qu'Orr venait de la campagne et non de New York, qu'il connaissait bien mieux que Yossarian le monde animal, et qu'à la différence de la mère de Yossarian, de ses père, frère, sœur, tante, oncle, beaux-parents, professeurs, conseiller spirituel, législateur, voisin et journal, Orr ne lui avait encore jamais menti sur un point capital. Yossarian avait ruminé un jour ou deux cette nouvelle fraîche concernant Appleby, après quoi il décida de faire une bonne action en la communiquant à Appleby en personne.

« Appleby, tu as des mouches qui volent dans les yeux », lui souffla-t-il quand ils se croisèrent sur le seuil de la tente aux parachutes, le jour du vol hebdomadaire à Parme pour l'approvisionnement en lait.

« Quoi ? répliqua sèchement Appleby, dérouté par le simple fait que Yossarian lui eût adressé la parole.

— Tu as des mouches qui volent dans les yeux, répéta Yossarian.

C'est probablement pour ça que tu ne peux pas les voir. »

Appleby eut un mouvement de recul, il lança à Yossarian un regard abasourdi, haineux, et se renfrogna jusqu'à ce qu'il eût retrouvé Havermeyer dans la jeep qui les emmenait par la longue route droite à la salle de *briefing*, où le major Danby, le nerveux officier d'opérations du groupe, attendait pour commencer le *briefing* préliminaire l'arrivée de tous les pilotes de tête, bombardiers et navigateurs. Appleby parlait à voix basse pour ne pas être entendu par le chauffeur ou le capitaine Black, qui était vautré, les yeux fermés, sur le siège avant de la jeep.

« Havermeyer, demanda-t-il avec hésitation, est-ce que j'ai des mouches dans les yeux ? »

Havermeyer écarquilla les yeux d'étonnement.

« Des louches ? »

— Non, des mouches. »

Havermeyer cligna de nouveau les yeux.

« Des mouches ? »

— Dans mes yeux.

— Tu dois être cinglé, fit Havermeyer.

— Non, je ne suis pas cinglé. C'est Yossarian le cinglé. Dis-moi franchement si j'ai, oui ou non, des mouches qui volent dans les yeux. Vas-y, je peux tout encaisser. »

Havermeyer se fourra dans la bouche un autre morceau de nougat aux cacahuètes et scruta très attentivement les yeux d'Appleby.

« Je ne vois rien », annonça-t-il.

Appleby poussa un immense soupir de soulagement. Havermeyer avait des morceaux de nougat collés aux lèvres, au menton et aux joues.

« Tu as des miettes de nougat sur la figure, lui fit remarquer Appleby.

— Je préfère avoir des miettes de nougat sur la figure plutôt que des mouches dans les yeux », riposta Havermeyer.

Les officiers des cinq autres avions de l'escadrille arrivèrent en camions pour le *briefing* général qui eut lieu trente minutes plus tard. Les trois simples soldats de chaque équipage furent directement conduits à l'aéroport où on leur désigna les avions dans lesquels ils devaient voler ce jour-là ; ils attendirent avec l'équipe au sol que tous leurs officiers soient descendus des camions par les bruyantes portes arrière ; ensuite vint le moment de monter à bord. Les moteurs démarrèrent de mauvaise grâce, hésitant d'abord, puis tournant sans à-coups au ralenti ; les appareils firent ensuite lentement demi-tour et avancèrent en cahotant sur le sol caillouteux, comme des infirmes aveugles et stupides ; puis ils roulèrent jusqu'au bout de la piste et décollèrent rapidement, l'un après l'autre, dans un

grondement de tonnerre, virant lentement sur l'aile pour se mettre en formation, décrivant des cercles réguliers au-dessus du terrain pour permettre aux six avions de chaque escadrille de se regrouper puis, entamant la première partie du voyage, ils survolèrent la mer d'azur et mirent le cap sur l'objectif, en Italie du Nord ou en France. Les avions prirent de l'altitude et volaient à plus de trois mille mètres quand ils pénétrèrent en territoire ennemi. Ce qui surprenait toujours, c'était cette sensation de calme, de silence absolu, seulement rompu par les salves d'essai des mitrailleuses, une remarque concise, assourdie, à l'interphone, et enfin par la voix bien réelle du bombardier de chaque avion annonçant qu'ils se trouvaient au point d'intersection et allaient se diriger vers l'objectif. Il y avait toujours du soleil, et toujours un petit serrement de gorge provenant de l'air raréfié.

Les B-25 dans lesquels ils volaient étaient des appareils d'un vert terne, stables, sûrs, avec deux moteurs, des gouvernails jumelés et de grandes ailes. Leur seul défaut, du point de vue du bombardier qu'était Yossarian, était l'étroit boyau séparant le compartiment du bombardier dans le nez en plexiglas du plus proche panneau de sauvetage. Ce boyau était un étroit tunnel carré et froid, aménagé au-dessous du poste de pilotage, et un homme corpulent comme Yossarian ne pouvait s'y faufiler qu'avec difficulté. Même problème pour un navigateur grassouillet comme Aarfy, avec sa face de lune, ses petits yeux reptiliens et sa pipe ; Yossarian le renvoyait à l'arrière lorsqu'ils approchaient de l'objectif. Suivaient alors les minutes angoissées de l'attente, sans rien à écouter, rien à voir, attendre, attendre, tandis qu'en bas, les canons de la DCA ajustaient leur tir et s'apprêtaient à faire tout leur possible pour les expédier au royaume du sommeil éternel.

Ce boyau était pour Yossarian la ligne de secours qui le reliait au panneau d'où il pourrait sauter en cas d'urgence, mais Yossarian le maudissait et l'abreuvait d'injures parce qu'il était un obstacle posé là par la Providence et s'intégrait au complot ourdi pour le détruire. Il y avait assez de place pour une autre trappe de sauvetage, juste là, dans le nez du B-25, mais personne n'y avait pensé. Pas moyen de se sauver autrement qu'en empruntant ce boyau, et depuis le désastre d'Avignon, il avait appris à en détester chaque centimètre carré, car il lui fallait d'innombrables secondes pour aller prendre son parachute, trop encombrant pour qu'il pût le garder à lavant avec lui. Et d'autres précieuses secondes pour rejoindre la trappe de sauvetage, à l'arrière du pont surélevé, près des montants de la tourelle qui le surplombait. Yossarian mourait d'envie de rejoindre Aarfy, après l'avoir chassé du nez de l'appareil. Yossarian mourait d'envie de s'asseoir sur le plancher, recroquevillé sur lui-même, juste

au-dessus de la trappe de sauvetage, enfoui dans un igloo de combinaisons anti-DCA supplémentaires qu'il eût été heureux de transporter avec lui, son parachute déjà accroché à son harnais, un poing serrant la corde d'ouverture à la poignée rouge, l'autre étreignant le déclencheur de secours de la trappe, qui l'éjecterait vers la terre dès que l'avion serait touché à mort. C'est là qu'il voulait être, là et nulle part ailleurs, au lieu de se retrouver suspendu à l'avant, comme un foutu poisson rouge pris de vertige dans un foutu bocal en équilibre instable, tandis que les affreux obus de la DCA éclataient, mugissaient et tonnaient autour de lui, au-dessus et au-dessous, avec une méchanceté croissante, ahurissante, infernale, fantasmagorique, cosmologique, et leur ébranlaient les nerfs, les secouaient et les ballottaient, les assourdisaient et les transperçaient et menaçaient de les anéantir tous en une fraction de seconde dans un gigantesque éclair de feu.

Aarfy avait toujours été inutile à Yossarian, aussi bien comme navigateur qu'à n'importe quel autre titre. Yossarian le chassait avec brusquerie du nez de l'appareil, pour qu'ils ne se bloquent pas réciproquement le chemin s'ils devaient soudain rejoindre la trappe. Quand Yossarian l'avait renvoyé, Aarfy était libre de se blottir sur le plancher, là où Yossarian brûlait de se blottir, mais il n'en faisait rien : il restait droit comme un i, ses gros bras confortablement appuyés sur les dossiers des sièges du pilote et du copilote, pipe en main, bavardant gentiment avec McWatt et le copilote du jour, et signalant aux deux hommes les petites choses futiles qui se passaient dans le ciel – mais ses interlocuteurs étaient trop occupés pour s'y intéresser. Aux commandes, McWatt était trop pris par les ordres aboyés par Yossarian, qui dirigeait l'appareil vers l'objectif, puis l'arrachait violemment de la zone critique, contournant les colonnes dévorantes d'obus qui explosaient, à coups d'ordres secs, brefs, mêlés d'obscénités, qui ressemblaient fort aux gémissements angoissés, harcelants, que poussait Hungry Joe pendant ses cauchemars nocturnes. Au milieu de cette tornade et de ce chaos, le placide Aarfy tirait sur sa pipe et contemplait le spectacle de la guerre à travers le hublot de McWatt avec une curiosité bovine, comme une lointaine perturbation qui ne pouvait en aucun cas l'affecter. Aarfy était un pilier des traditions universitaires ; il adorait les réunions d'anciens élèves, mais n'avait pas assez de jugeote pour avoir peur. Yossarian, par contre, avait suffisamment de jugeote pour ça, et la seule chose qui l'empêchait d'abandonner son poste dans le feu de l'action pour galoper à l'arrière par le boyau comme un rat pris de panique, c'était sa répugnance à confier à un autre l'initiative des manœuvres d'esquive après le survol de l'objectif. Il n'aurait honoré personne au monde d'une aussi grande responsabilité. Il ne connaissait personne

qui fût un aussi grand poltron. Pour les manœuvres d'esquive, Yossarian était le meilleur homme du groupe, mais il ignorait absolument pourquoi.

Il n'y avait pas vraiment marche à suivre pour les manœuvres d'esquive. Tout ce qu'il vous fallait, c'était de la peur, et Yossarian en avait à revendre ; de la peur, il en avait plus qu'Orr et Hungry Joe, plus même que Dunbar, qui s'était résigné à l'idée qu'il devait mourir un jour. Yossarian, lui, ne s'était pas résigné à cette idée, et à chaque mission, il détalait comme un fou pour s'en tirer, dès qu'il avait lâché ses bombes, hurlant à McWatt : « *Plus vite, plus vite, espèce d'ordure, plus vite !* », le harcelant d'une voix haineuse, comme si c'était par sa faute qu'ils se trouvaient là, en plein ciel, risquant d'être pulvérisés par des inconnus ; l'interphone était interdit à tout autre membre de l'équipage, mais le jour fatal du raid sur Avignon, Dobbs perdit la boule, transgressa la règle et se mit à implorer d'une voix déchirante :

« Allez à son secours, allez à son secours, sanglotait-il. Allez à son secours.

— Au secours de qui ? De qui ? » répondit Yossarian, quand il eut remis dans l'interphone la fiche de ses écouteurs, qui s'était détachée au moment où Dobbs avait arraché les commandes des mains de Huple et jeté brutalement l'appareil en piqué, un plongeon assourdissant, paralysant, terrifiant, qui avait aplati Yossarian au plafond de l'avion ; Huple les avait sauvés de justesse en reprenant de force les commandes à Dobbs et remettant sèchement l'appareil en palier, au beau milieu du champ de tir cacophonique de la DCA, d'où ils avaient réussi à s'échapper un instant plus tôt. « Bon dieu ! Bon dieu de bon dieu ! » gémit Yossarian qui restait collé au plafond de l'appareil sans pouvoir bouger.

« Le bombardier ! Le bombardier ! hurla Dobbs en entendant les cris de Yossarian. Il répond pas, il répond pas ! Secourez le bombardier ! Secourez le bombardier !

— C'est moi, le bombardier, lui cria Yossarian. C'est moi, le bombardier. Tout va bien, tout va bien.

— Alors allez à son secours, allez à son secours, supplia Dobbs. Allez à son aide. »

Et Snowden agonisait à l'arrière.

VI. HUNGRY JOE

Hungry Joe avait beau totaliser cinquante missions, ça ne

l'avançait à rien. Ses bagages étaient prêts mais il attendait toujours son rapatriement. La nuit, il faisait des cauchemars horribles qui réveillaient toute l'escadrille, sauf Huple, le pilote de quinze ans qui avait donné une fausse date de naissance pour entrer dans l'armée, et habitait avec son chat la même tente que Hungry Joe. Huple avait le sommeil léger, mais prétendait n'avoir jamais entendu les hurlements de Hungry Joe. Hungry Joe était malade.

« Et alors ? grogna Doc Daneeka d'un ton hargneux. C'était dans la poche, je te dis : cinquante mille dollars par an, voilà ce que je me faisais, et presque tout net d'impôts, puisque j'obligeais mes clients à me payer en espèces. En plus, j'avais le plus puissant syndicat du monde derrière moi. Et regarde un peu ce qui s'est passé : juste au moment où tout se mettait en place pour que je touche la grosse galette, il a fallu qu'ils fabriquent le fascisme et se lancent dans une guerre suffisamment horrible pour m'atteindre, même moi. Ça me fait doucement rigoler quand j'entends un type comme Hungry Joe s'esquinter les cordes vocales à hurler comme ça toutes les nuits. Ça me fait vraiment rigoler. Il se croit malade, écœuré ? Et moi alors ? »

Hungry Joe était trop profondément plongé dans ses propres malheurs pour s'inquiéter des états d'âme de Doc Daneeka. Il y avait les bruits par exemple. Les petits le mettaient en rage, et il se cassait la voix à force d'engueuler Aarfy pour les obscènes bruits de succion qu'il faisait en tirant sur sa pipe, Orr pour sa manie du bricolage, McWatt pour la violence avec laquelle il abattait les cartes quand il donnait au blackjack ou au poker, Dobbs pour la façon dont il avançait à l'aveuglette en se heurtant partout et en claquant des dents. Hungry Joe était un écorché vif, une véritable boule de nerfs ambulante. Le tic-tac régulier d'une montre dans une pièce silencieuse explosait comme une torture dans son cerveau hypersensible.

« Écoute, petit », expliqua-t-il sèchement à Huple, très tard un soir, « si tu veux vivre dans cette tente, faut qu' tu prennes modèle sur moi. Faut que tu enroules tous les soirs ta montre dans une paire de chaussettes de laine et que tu la fourres au fond de ta cantine, à l'autre bout de la tente. »

Huple avança la mâchoire d'un air de défi, pour bien faire comprendre à Hungry Joe qu'il ne fallait pas l'asticoter, après quoi il fit exactement ce qu'on lui avait demandé.

Hungry Joe était une épave crispée, émaciée, avec un visage décharné, terne et des veines sinueuses qui palpaient nerveusement dans les cavités bleues de ses orbites, comme les morceaux d'un serpent sectionné vif. Un visage ravagé, raviné, où le souci avait déposé comme une suie. Hungry Joe mangeait voracement, se rongeaient sans arrêt le bout des doigts, bégayait, suffoquait, se

grattait, suait, bavait et bondissait comme un fou d'un endroit à l'autre sans jamais quitter un appareil photographique compliqué avec lequel il essayait constamment de prendre des clichés de femmes nues. Les photos ne donnaient jamais rien. Il oubliait toujours de mettre un film dans l'appareil, d'allumer les lumières ou d'enlever le couvre-objectif. Il n'était pas facile de persuader des filles de poser nues, mais Hungry Joe avait son truc à lui.

« Moi grand homme, criait-il. Moi grand photographe du magazine *Life*. Belle photo sur couverture. *Si, si, si !* Star à Hollywood. Multi *dinero*. Multi divorces. Multi gouzi-gouzi du matin au soir. »

Rares étaient les filles capables de résister à d'aussi subtiles cajoleries, et les prostituées, loin de se faire prier, prenaient avec empressement toutes les poses fantastiques qu'il leur demandait. Les femmes tuaient Hungry Joe. Sexuellement, il leur vouait une adoration frénétique, il les idolâtrait. Elles étaient d'exquises, d'accommodantes, d'affolantes incarnations du miraculeux, les instruments d'un plaisir trop brûlant pour être compté, trop aigu pour être supporté, et trop délicieux pour être goûté par un misérable goujat. Quand il les tenait nues entre ses bras, il interprétait ce miracle comme le résultat passager d'une bévue cosmique, et se sentait toujours poussé à assouvir ses appétits charnels pendant les quelques instants fugitifs dont il pensait disposer avant que quelqu'un ne se ressaisisse et ne les fasse disparaître. Il ne parvenait jamais à décider s'il allait les baiser ou les photographier, car il avait trouvé impossible de faire les deux en même temps. En fait, il trouvait presque impossible de faire l'un ou l'autre, tant ses talents étaient troublés par la nécessité qu'il éprouvait toujours de se hâter. Les clichés ne sortaient jamais et Hungry Joe n'entrait jamais. Le plus curieux était que dans le civil, Hungry Joe avait réellement été photographe pour le magazine *Life*.

Il était maintenant un héros, le plus grand héros de l'Air Force selon Yossarian, car il avait à son actif plus de tours de service que n'importe quel autre héros de l'Air Force. Il avait accompli six tours de service. Hungry Joe avait terminé son premier tour quand vingt-cinq missions seulement suffisaient pour emballer ses affaires, écrire de joyeuses lettres à sa famille et commencer à harceler gaiement le sergent Towser pour lui demander si l'ordre de rapatriement aux États-Unis était arrivé. En attendant, il passait son temps à traîner devant la tente du service opérations, décochant bruyamment des boutades à quiconque passait à portée de voix, et traitant plaisamment le sergent Towser d'enfoiré chaque fois que ce dernier sortait de la salle de rapport.

Hungry Joe avait terminé ses vingt-cinq premières missions la semaine où avait été établie la tête de pont de Salerne, alors que

Yossarian était alité à l'hôpital avec une superbe chaude-pisse, chopée avec une WAC, au cours d'une mission en rase-mottes, très exactement dans les buissons au-dessus de la WAC, lors d'une expédition de ravitaillement à Marrakech. Yossarian fit de son mieux pour rattraper Hungry Joe, et y réussit presque, accomplissant six missions en six jours, mais la vingt-troisième avait pour objectif Arezzo où le colonel Nevers fut tué : jamais il ne fut plus près de retourner chez lui. Mais le lendemain, le colonel Cathcart apparut, arborant avec fierté son uniforme flambant neuf, et célébrant sa prise de commandement en élevant le nombre des missions requises de vingt-cinq à trente. Hungry Joe déballa ses affaires et corrigea les lettres joyeuses destinées à sa famille. Il cessa de harceler gaiement le sergent Towser ; il se mit à le haïr cordialement, le rendant responsable de tout, bien que sachant que le sergent Towser n'avait rien à voir avec l'arrivée du colonel Cathcart, ni avec le retard apporté à la transmission des ordres d'embarquement, qui auraient pu le sauver sept jours plus tôt et à cinq reprises depuis.

Hungry Joe ne supportait pas la tension de l'attente des ordres d'embarquement et s'effondrait comme une masse chaque fois qu'il terminait un tour de service. Quand il était exempté de combat, il donnait une grande soirée pour le petit cercle de ses amis. Il sortait les bouteilles de bourbon qu'il avait réussi à acheter au cours de ses circuits hebdomadaires de quatre jours avec l'avion du courrier ; il riait, chantait, hurlait – un véritable festival de joie débridée et d'ébriété –, jusqu'au moment où, paupières tombantes, il glissait paisiblement vers le sommeil. À peine Yossarian, Nately et Dunbar lavaient-ils couché, qu'il commençait à crier. Au matin, il sortait de sa tente la mine hagarde, terrifiée, coupable, coquille pourrie oscillant dangereusement au bord de l'abîme.

Les cauchemars de Hungry Joe survenaient avec une régularité astronomique chaque nuit sans exception qu'il passait à l'escadrille, tout le temps que durait son supplice : quand il ne partait pas en mission de combat et attendait une fois de plus des ordres de rapatriement qui n'arrivaient jamais. Des hommes impressionnables comme Dobbs et le capitaine Flume étaient si profondément ébranlés par les cris aigus de Hungry Joe qu'ils se mirent à en faire autant, et les obscénités qu'ils proféraient chaque nuit retentissaient romanesquement dans les ténèbres, comme des duos amoureux d'oiseaux chanteurs à l'esprit salace. Le colonel Korn agit avec décision pour étouffer dans l'œuf ce qui lui paraissait le commencement d'une propension malsaine dans l'escadrille du Major Major. Il résolut la question en faisant piloter à Hungry Joe l'avion du courrier une fois par semaine, ce qui l'éloignait de l'escadrille pour quatre nuits, et le remède, comme tous les remèdes

du colonel Korn, s'avéra tout à fait efficace.

Chaque fois que le colonel Cathcart augmentait le nombre de missions et faisait reprendre à Hungry Joe du service actif, les cauchemars cessaient : Hungry Joe retournait à son état de terreur normal et souriait de soulagement. Yossarian lisait sur le visage contracté de Hungry Joe comme à livre ouvert. Quand Hungry Joe avait mauvaise mine, il allait bien ; quand Hungry Joe avait bonne mine, il était au plus mal. Cette inversion des réactions de Hungry Joe intriguait tout le monde, sauf Hungry Joe, qui niait tout en bloc.

« Qui rêve ? répondit-il à Yossarian qui lui demandait de quoi il rêvait.

— Joe, tu devrais aller voir Doc Daneeka, lui conseilla Yossarian.

— Pourquoi devrais-je aller voir Doc Daneeka ? Je ne suis pas malade.

— Et tes cauchemars, alors ?

— Je n'ai pas de cauchemars, mentit Hungry Joe.

— Il peut certainement faire quelque chose.

— Les cauchemars n'ont jamais fait de mal à personne. Tout le monde en a. »

Yossarian crut pouvoir le coincer : « Toutes les nuits ? lui demanda-t-il.

— Et pourquoi pas toutes les nuits ? » fit Hungry Joe.

Soudain, tout devint logique. Pourquoi pas toutes les nuits, en effet ? C'était logique de pousser des cris de souffrance chaque nuit. Plus logique que les agissements d'Appleby qui, très à cheval sur le règlement, avait ordonné à Kraft d'ordonner à Yossarian de prendre ses comprimés d'Atabrine au-dessus de la mer, après que Yossarian et Appleby eurent cessé de s'adresser la parole. Plus logique aussi que la mort de Kraft, balancé sans cérémonie au-dessus de Ferrare par l'explosion d'un moteur, le jour où Yossarian ramena une deuxième fois son escadrille de six avions sur l'objectif. Le groupe avait de nouveau manqué le pont de Ferrare, pour la septième fois de suite, malgré le viseur qui pouvait placer des bombes dans un baril de harengs, à douze mille mètres d'altitude, et une semaine entière s'était déjà écoulée depuis que le colonel Cathcart avait proposé ses hommes pour détruire le pont dans les vingt-quatre heures. Kraft était un gamin de Pennsylvanie, filiforme et inoffensif, qui ne demandait qu'à être aimé et devait voir son ambition déçue aussi humble et triviale fût-elle. Au lieu d'être aimé, il était mort, braise sanglante sur le bûcher barbare, sans que personne s'en rende compte en ses derniers précieux moments, tandis que l'avion, une aile arrachée, s'écrasait au sol. Il avait vécu quelques années d'innocence, puis était tombé en flammes au-dessus de Ferrare le septième jour, pendant que le Seigneur se reposait, après que,

McWatt ayant viré, Yossarian l'eut guidé une deuxième fois au-dessus de l'objectif parce qu'Aarfy avait cafouillé et que Yossarian n'avait pu larguer ses bombes la première fois.

« M'est avis qu'il va falloir retourner sur l'objectif, hein ? avait dit McWatt d'un ton sinistre, à l'interphone.

— M'est avis aussi, fit Yossarian.

— Alors on y va ?

— Ouais.

— Oh, bon, chantonna McWatt, et puis tant pis... »

Et ils y étaient retournés, pendant que les appareils des autres escadrilles, à l'abri, décrivaient des cercles à bonne distance et que tous les foutus canons de la division Hermann Goering concentraient leurs tirs sur eux seuls cette fois-ci.

Le colonel Cathcart était un brave : il n'hésitait jamais à proposer ses hommes pour le bombardement de n'importe quel objectif. Aucun objectif n'était trop dangereux pour son groupe, de même qu'au ping-pong, aucun coup n'était trop difficile pour Appleby. Appleby était un bon pilote et un as du ping-pong, qui ne perdait jamais un point, malgré les mouches qui lui volaient dans les yeux. Il ne lui fallait jamais plus de vingt et un services pour écraser son adversaire. Ses prouesses au ping-pong étaient légendaires ; Appleby gagna régulièrement tous ses matchs, jusqu'au jour où Orr se saoula au gin et balança sa raquette sur le front d'Appleby, après que celui-ci eut répondu par des smashes imparables aux cinq premiers services de Orr. Orr lança sa raquette sur son adversaire puis bondit sur la table, fit un vol plané et planta carrément ses deux pieds dans la figure d'Appleby. Chahut général. Appleby mit une bonne minute à se dégager des bras et des jambes d'Orr et à se remettre debout tant bien que mal en tenant Orr d'une main par le col de sa chemise, tout en lançant son autre bras en arrière pour lui assener un coup définitif ; mais Yossarian s'avança à ce moment pour les séparer. Ce fut une nuit riche en surprises pour Appleby, qui était aussi athlétique, robuste, que Yossarian, et lui décocha un uppercut magistral qui transporta Grand Chef Pâle-Avoine d'une telle joie qu'il flanqua au colonel Moodus un coup de poing sur le nez, lequel remplit le général Dreedle d'une telle délectation qu'il ordonna au colonel Cathcart de virer l'aumônier du club des officiers et d'installer Grand Chef Pâle-Avoine dans la tente de Doc Daneeka pour qu'il soit sous surveillance médicale vingt-quatre heures sur vingt-quatre et maintenu en suffisamment bonne santé pour reflaquer une raclée au colonel Moodus chaque fois que le général Dreedle le lui demanderait. Le général Dreedle venait même parfois tout spécialement à l'état-major, avec le colonel Moodus et son infirmière, rien que pour le plaisir de voir Grand Chef Pâle-Avoine

cogner sur son gendre.

Grand Chef Pâle-Avoine aurait préféré de beaucoup rester dans la caravane qu'il partageait avec le capitaine Flume, le taciturne officier chargé des relations publiques, qui passait la plus grande partie de ses soirées à développer des photos prises dans la journée, pour ensuite les envoyer avec ses documents publicitaires. Chaque soir, le capitaine Flume travaillait le plus longtemps possible dans sa chambre noire, puis s'allongeait sur son lit de camp, les doigts croisés, une patte de lapin autour du cou, et essayait de toutes ses forces de rester éveillé. Il vivait dans une peur panique du Grand Chef Pâle-Avoine. Il était obsédé par l'idée qu'une nuit, quand il serait profondément endormi, Grand Chef Pâle-Avoine s'approcherait de son lit de camp sur la pointe des pieds et lui trancherait la gorge d'une oreille à l'autre. Le capitaine Flume tenait cette idée du Grand Chef Pâle-Avoine en personne, qui effectivement, une nuit, alors que le capitaine s'assoupissait, s'approcha de son lit de camp pour lui annoncer d'une voix sinistre et sifflante qu'une nuit, quand Flume dormirait, il lui trancherait la gorge d'une oreille à l'autre. Le capitaine Flume se figea, ses yeux écarquillés de terreur se rivèrent sur ceux du Grand Chef Pâle-Avoine qui brillaient sauvagement, à quelques centimètres de lui.

« Pourquoi ? réussit finalement à articuler le capitaine Flume.

— Pourquoi pas ? » répondit Grand Chef Pâle-Avoine.

Toutes les nuits qui suivirent, le capitaine Flume se força à rester éveillé le plus longtemps possible. Les cauchemars d'Hungry Joe lui étaient d'un immense secours. Mais à force d'écouter aussi intensément les hurlements démentiels de Hungry Joe, nuit après nuit, le capitaine Flume se mit à le haïr et à souhaiter que Grand Chef Pâle-Avoine s'approche sur la pointe des pieds de *son* lit de camp à *lui*, et *lui* tranche la gorge d'une oreille à l'autre. En réalité, le capitaine Flume dormait comme une masse et ne faisait que *rêver* qu'il était éveillé. Mais ses rêves étaient si convaincants qu'il se réveillait tous les matins complètement épuisé, persuadé de n'avoir pas fermé l'œil de la nuit, et se rendormait aussitôt.

Grand Chef Pâle-Avoine s'était presque pris d'affection pour le capitaine Flume depuis sa stupéfiante métamorphose. Cette nuit-là, en effet, le capitaine Flume était allé se coucher en extraverti tapageur pour se réveiller le lendemain matin en introverti songeur, et Grand Chef Pâle-Avoine regardait fièrement le nouveau capitaine Flume comme sa propre créature. Il n'avait jamais eu l'intention de trancher la gorge du capitaine Flume. La menace n'était que sa façon à lui de plaisanter, comme l'histoire de mourir de pneumonie, de coller son poing dans la figure du colonel Moodus, ou de défier Doc Daneeka à la lutte indienne. Quand Grand Chef Pâle-Avoine rentrait

chaque soir, ivre mort, il désirait simplement s'endormir au plus vite, mais Hungry Joe rendait souvent cela impossible. Les cauchemars de Hungry Joe lui mettaient les nerfs en pelote, et il souhaitait souvent que quelqu'un pénètre sur la pointe des pieds dans la tente de Hungry Joe, lui enlève du visage le chat de Huple et lui tranche la gorge d'une oreille à l'autre, pour que tout le monde dans l'escadrille puisse enfin passer de bonnes nuits, sauf le capitaine Flume.

Grand Chef Pâle-Avoine avait beau flanquer son poing dans la figure du colonel Moodus à intervalles réguliers pour la plus grande joie du général Dreedle, il était toujours un exclu, un paria. Tout comme le Major Major, le chef d'escadrille qui avait découvert son *statut* en même temps que sa nomination au poste de chef d'escadrille, de la bouche du colonel Cathcart, qui arriva en trombe dans sa jeep cahotante le lendemain de la mort du major Duluth. Freinant *in extremis*, le colonel Cathcart arrêta sa jeep à quelques centimètres du fossé de la voie ferrée qui le séparait du terrain de basket-ball en montagnes russes, d'où le Major Major s'était fait chasser à coups de pied, de poing, d'épaule et de pierre par ceux qui étaient presque devenus ses amis.

« Vous êtes le nouveau chef d'escadrille, avait beuglé le colonel Cathcart par-dessus le fossé. Mais ne vous imaginez pas que ça signifie quoi que ce soit. Tout ce que ça signifie, c'est que vous êtes le nouveau chef d'escadrille. »

Et le colonel Cathcart partit sur les chapeaux de roue, aussi brusquement qu'il était arrivé. Il emballa son moteur pour démarrer et envoya au visage du Major Major un nuage de sable fin. La nouvelle avait littéralement pétrifié le Major Major. Il demeura sans voix, cloué au sol, l'air idiot, un ballon de basket éraflé dans ses longues mains, tandis que les germes de rancœur semés si brusquement par le colonel Cathcart prenaient racine au cœur des soldats qui avaient joué au basket avec lui et lui avaient donné l'impression de pouvoir devenir des amis, chose qui ne lui était jamais arrivée. Le blanc de ses yeux ronds s'agrandit et s'humecta de larmes, alors que sa bouche luttait désespérément pour dissiper cette solitude familière et invincible qui s'abattait de nouveau sur lui comme un brouillard suffocant.

Pareil à tous les autres officiers du quartier général du groupe, excepté le major Danby, le colonel Cathcart était pénétré d'esprit démocratique : d'après lui, tous les hommes naissaient égaux, et il méprisait donc avec une égale ferveur tous les hommes ne faisant pas partie de l'état-major. Néanmoins, il croyait en ses hommes. Comme il le leur disait souvent dans la salle de *briefing*, il estimait qu'ils avaient au moins dix missions d'avance sur n'importe quelle autre unité, et déclarait que ceux qui ne partageaient pas la

confiance dont il les gratifiait pouvaient aller se faire voir ailleurs. Mais le seul moyen d'aller se faire voir ailleurs, comme l'apprit Yossarian quand il alla en avion rendre visite à l'ex-première classe Wintergreen, c'était d'accomplir dix missions de plus.

« Je ne comprends toujours pas, protesta Yossarian. Est-ce que Doc Daneeka dit la vérité ou non ?

— Combien a-t-il dit ?

— Quarante.

— Doc Daneeka a dit la vérité, admit l'ex-première classe Wintergreen. Quarante missions, c'est tout ce que tu dois faire, d'après l'état-major de la 27^e Air Force.

Yossarian jubilait : « Alors je peux rentrer aux États-Unis, exact ? J'en ai fait quarante-huit.

— Absolument pas. Tu ne peux pas rentrer, répliqua l'ex-première classe Wintergreen. T'es timbré ou quoi ?

— Pourquoi pas ?

— Article 22.

— Article 22 ? » Yossarian était ahuri... « Qu'est-ce que l'article 22 vient faire là-dedans ?

— L'Article 22, répondit patiemment Doc Daneeka, spécifie que tu dois toujours suivre les ordres de ton chef de corps.

— Mais la 27^e Air Force m'assure que je peux rentrer avec quarante missions.

— Mais ils ne disent pas que tu *dois* rentrer. Et le règlement stipule que tu dois obéir à tous les ordres. C'est ça l'entourloupe. Même si le colonel désobéissait à un ordre de la 27^e Air Force en te faisant effectuer des missions supplémentaires, tu es censé obtempérer, sinon tu te rends coupable de désobéissance à un supérieur. Et alors l'état-major de la 27^e Air Force te saute salement dessus. »

Yossarian courba la tête sous le poids de la déception. « Alors il faut vraiment que je fasse ces cinquante missions, gémit-il.

— Cinquante-cinq, rectifia Doc Daneeka.

— Comment ça, cinquante-cinq ?

— Les cinquante-cinq missions que le colonel veut que vous fassiez tous maintenant. »

Hungry Joe poussa un immense soupir de soulagement en entendant la nouvelle et arbora un large sourire. Yossarian saisit Hungry Joe par la peau du cou et se fit reconduire illico auprès de l'ex-première classe Wintergreen.

« Qu'est-ce qu'ils me feraient, demanda-t-il sur un ton confidentiel, si je refusais ?

— Nous te fusillerions probablement, répondit l'ex-première classe Wintergreen.

— *Nous* ? s'écria Yossarian, stupéfait. Comment ça, *nous* ? Depuis

quand es-tu de leur bord ?

— Si tu dois être fusillé, de quel bord veux-tu que je sois ? »

Yossarian grimâça : le colonel Cathcart l'avait encore floué.

VII. McWATT

McWatt était le pilote attitré de Yossarian ; il se rasait devant sa tente tous les matins en pyjama rouge pompier, et faisait partie des phénomènes étranges, déroutants et incompréhensibles qui entouraient Yossarian. McWatt était probablement le plus cinglé de tous les combattants, car il était parfaitement sain d'esprit et restait pourtant indifférent à la guerre. Court sur pattes, large d'épaules, cette jeune âme souriante sifflait continuellement des airs endiablés et abattait sèchement les cartes quand il donnait au blackjack ou au poker, jusqu'au jour où Hungry Joe, à bout de nerfs, exaspéré par cette pétarade infernale, craqua et le couvrit d'injures pour qu'il cesse de faire claquer ses cartes.

« Espèce d'enfant de putain, tu fais uniquement ça pour me faire souffrir », hurla Hungry Joe, fou de colère, pendant que Yossarian essayait de le retenir et de le calmer. « Y fait ça uniquement parce qu'il aime m'entendre crier – sacré bon dieu d'enfant de putain ! »

McWatt plissait son petit nez couvert de taches de rousseur, s'excusait et jurait de ne plus recommencer, mais il oubliait régulièrement son serment. McWatt portait des pantoufles fourrées avec son pyjama rouge et dormait dans des draps de couleur repassés de frais semblables à celui dont Milo avait récupéré une moitié pour lui, des mains du voleur gourmand au sourire narquois, sans même avoir à lui donner en échange les dattes dénoyautées qu'il avait empruntées à Yossarian. McWatt vouait une grande admiration à Milo qui, au vif amusement du caporal Snark, son chef de popote, achetait des œufs sept *cents* pièce, et les revendait cinq *cents*. Mais si McWatt était déconcerté par le comportement de Milo, Milo le fut bien davantage quand il lut la lettre que Yossarian avait obtenue de Doc Daneeka pour son foie.

« Qu'est-ce que c'est que ça ? » avait crié Milo d'un ton inquiet en tombant sur les énormes cartons ondulés remplis de paquets de fruits secs, de jus de fruits et de desserts, que deux des ouvriers italiens kidnappés par le major – de Coverley pour sa cuisine transportaient dans la tente de Yossarian.

« C'est le capitaine Yossarian », dit le caporal Snark, avec un sourire supérieur. Le caporal Snark était un snob intellectuel qui

croyait avoir vingt ans d'avance sur son temps et n'aimait guère mettre sa cuisine à la portée des masses. « Il possède une lettre de Doc Daneeka qui lui donne droit à autant de fruits et de jus de fruits qu'il en désire.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? » s'écria Yossarian, tandis que Milo, pâle comme la mort, était pris d'un tremblement.

« C'est le lieutenant Milo Minderbinder, sir, dit le caporal Snark avec un clin d'œil ironique. Un de nos nouveaux pilotes. Il a été nommé officier de mess pendant votre dernier séjour à l'hôpital. »

« Qu'est-ce que c'est que ça ? hurla McWatt, en fin d'après-midi, quand Milo lui remit la moitié de son drap.

— C'est la moitié du drap qui vous a été volé ce matin, expliqua Milo, nerveux et suffisant, sa moustache rousse agitée de soubresauts. Je parie que vous ne vous étiez même pas rendu compte du vol...

— Quelle drôle d'idée, de voler la moitié d'un drap ! » fit Yossarian.

Milo se troubla. « Vous ne comprenez pas », dit-il.

Yossarian ne comprenait pas non plus pourquoi Milo s'intéressait tant à la lettre de Doc Daneeka, qui arrivait juste à point. « Fournissez à Yossarian tous les fruits secs et jus de fruits qu'il désire, avait écrit Doc Daneeka. Il dit qu'il a le foie malade. »

« Une lettre comme celle-ci, murmura Milo d'un air abattu, démolirait n'importe quel officier de mess du monde. »

Milo était venu dans la tente de Yossarian simplement pour relire la lettre ; il suivit son carton de provisions perdues comme un cortège funèbre. « Je dois vous en fournir autant que vous en demandez. Mais la lettre ne dit pas que vous devez manger tout vous-même.

— C'est très bien comme ça, lui répondit Yossarian, parce que je n'en mange jamais. J'ai le foie malade.

— Ah oui, j'oubliais, fit respectueusement Milo en baissant la voix. Alors, ça va mal ?

— Juste assez, répondit Yossarian, ravi.

— Je vois. Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Ça veut dire que ça ne pourrait pas aller mieux...

— Je crains de ne pas comprendre.

— ... sans aller plus mal. Vous pigez maintenant ?

— Oui, maintenant, je pige. Mais je ne comprends toujours pas.

— Eh bien, ne vous en faites donc pas pour ça. Laissez-moi ce soin. Voyez-vous, je n'ai pas réellement le foie malade. Je n'en ai que les symptômes. J'ai le syndrome de Garnett-Fleischaker.

— Je vois, dit Milo. Et qu'est-ce que le syndrome de Garnett-Fleischaker ?

— Une maladie de foie.

— Je vois », répéta Milo. Et il se mit à masser ses sourcils noirs avec une expression de souffrance, comme s'il attendait que disparût une douleur cuisante. « Dans ce cas, reprit-il, je suppose que vous devez faire très attention à ce que vous mangez, non ?

— Très attention. Un bon syndrome de Garnett-Fleischaker n'est pas facile à obtenir, et pour rien au monde je ne voudrais perdre le mien : c'est pour ça que je ne mange jamais de fruits.

— Maintenant je comprends : les fruits sont mauvais pour votre foie ?

— Pas du tout. Les fruits sont excellents pour mon foie, c'est pourquoi je n'en mange jamais.

— Alors, qu'est-ce que vous en faites ? » demanda Milo, poursuivant avec ténacité son interrogatoire, malgré un désarroi grandissant, pour finir par poser la question qui lui brûlait les lèvres : « Vous les vendez ?

— Je les donne.

— À qui ? cria Milo, consterné.

— À tous ceux qui en veulent. »

Milo émit un cri plaintif, chancela et recula, son visage terreux subitement recouvert de gouttes de sueur. Il tripota distraitement sa malheureuse moustache, tremblant de tous ses membres.

« J'en donne beaucoup à Dunbar, reprit Yossarian.

— Dunbar ? répéta Milo d'un air absent.

— Oui, Dunbar a beau manger autant de fruits qu'il veut, ça ne risque pas de lui faire le moindre bien. Je laisse le carton là, dehors, à la disposition de tous les amateurs ; ils n'ont qu'à se servir. Aarfy vient prendre des pruneaux parce qu'il prétend n'en avoir jamais assez au mess. À propos, vous pourriez peut-être résoudre son problème quand vous aurez une minute ; ça n'a rien de drôle d'avoir sans arrêt Aarfy sur le dos. Quand mon stock s'épuise, je n'ai qu'à demander au caporal Snark de me réapprovisionner. Nately emporte toujours un chargement de fruits quand il va à Rome. Il est amoureux d'une putain de la capitale, qui me déteste et se moque de lui comme de l'an quarante. Elle a une petite sœur qui ne les laisse jamais seuls au lit ensemble ; elles vivent dans un appartement avec un vieux et une vieille, plus un tas d'autres filles aux jolies cuisses rondelettes qui n'arrêtent pas de blaguer. Nately leur apporte un plein carton de fruits chaque fois qu'il va les voir.

— Est-ce qu'il les leur vend ?

— Non, il les *donne*. »

Milo sourcilla. « Eh bien, c'est très généreux de sa part, fit-il observer sans enthousiasme.

— Oui, très généreux, accorda Yossarian.

— Et je suis sûr que c'est parfaitement légal, puisque cette marchandise vous appartient, du moment que vous la tenez de moi. Je suppose que par les temps qui courent, ces gens sont ravis de l'aubaine.

— Oui, absolument ravis, lui assura Yossarian. Les deux filles vendent le tout au marché noir pour acheter des bijoux tape-à-l'œil et du parfum bon marché. »

Milo dressa l'oreille. « Des bijoux ! s'écria-t-il. Je ne savais pas ça. Combien payent-elles le parfum ?

— Le vieux, avec sa part, achète du tord-boyaux et des photos pornos. C'est un vieux cochon.

— Un vieux cochon ?

— Vous n'avez pas idée.

— Est-ce qu'il y a un gros marché à Rome pour les photos pornos ? questionna Milo.

— Vous n'avez pas idée. Prenez Aarfy par exemple ; à le voir comme ça, on ne s'en douterait jamais, n'est-ce pas ?

— Qu'il est un vieux cochon ?

— Non, qu'il est navigateur. Vous connaissez le capitaine Aardvaark ? C'est ce gentil gars qui est venu à votre rencontre le jour de votre arrivée à l'escadrille, pour vous dire : "Aardvaark est mon nom, et la navigation mon violon." Il portait une pipe sur le visage et vous a sûrement demandé de quelle université vous sortiez. Vous voyez qui je veux dire ? »

Milo ne faisait plus attention. « Prenez-moi comme associé ! » glapit-il, implorant.

Yossarian refusa, bien qu'il sût qu'ils *pourraient* disposer de pleins camions de fruits, une fois que lui-même les aurait réquisitionnés au mess sur présentation de la lettre de Doc Daneeka. Milo était accablé, mais dorénavant, il confia à Yossarian tous ses secrets sauf un, car il se disait, non sans perspicacité, qu'un homme qui refusait de voler la patrie qu'il chérissait ne volerait personne. Milo confia tous ses secrets à Yossarian, excepté l'emplacement des caches où il se mit à enterrer son argent à son retour de Smyrne avec une pleine cargaison de figes, quand il apprit de Yossarian qu'un homme du CID était arrivé à l'hôpital. Pour Milo, qui avait été assez naïf pour se porter volontaire, sa fonction d'officier de mess était une mission sacrée.

« Je ne me rendais même pas compte que nous ne servions pas assez de pruneaux. Je suppose que c'est parce que je suis encore un bleu. Mais j'en parlerai à mon premier cuistot. »

Yossarian lui lança un regard pénétrant : « Quel premier cuistot ? Vous n'avez pas de premier cuistot.

— Le caporal Snark, expliqua Milo en détournant la tête d'un air

penaud. En tant que mon seul cuistot, il est donc mon premier cuistot, même si j'envisage de le faire muter dans l'administration. Le caporal Snark a tendance à se montrer un peu trop créatif à mon goût. Il considère le métier de chef de popote comme une activité artistique, et se plaint continuellement d'avoir à prostituer ses talents. Mais on ne lui en demande pas tant. À propos, savez-vous pourquoi il a été cassé de son grade et n'est plus que caporal ?

— Oui, dit Yossarian. Il a empoisonné l'escadrille. »

Milo blêmit de nouveau. « Il a fait *quoi* ?

— Il a transformé en purée des centaines de pains de savon pour ensuite les mélanger aux patates douces, afin de démontrer que les gens sont des philistins incapables de distinguer la bonne cuisine de la mauvaise. Tous les hommes de l'escadrille ont été malades et les missions annulées.

— Eh bien dites donc ! » s'exclama Milo, les lèvres pincées en une moue désapprobatrice. « Il a certainement constaté à quel point *il* se trompait, non ?

— Bien au contraire, il a constaté à quel point il avait *raison*. Nous en avalions de pleines assiettes et en redemandions à cor et à cri. Nous savions tous que nous étions malades, mais sans nous douter que nous avions été empoisonnés. »

Atterré, Milo renifla deux fois, comme un lièvre aux abois. « En ce cas, j'ai bien l'intention de le faire muter dans l'administration. Je ne veux pas d'incident de ce genre tant que je serai en poste. Voyez-vous, ajouta-t-il d'un ton sincère, ce que j'espère faire, c'est fournir aux hommes de cette escadrille les meilleurs repas de la terre. C'est vraiment quelque chose qui vaut le coup d'être tenté, non ? Si un officier de mess vise moins haut, il me semble qu'il ne mérite pas d'être officier de mess. Vous n'êtes pas de mon avis ? »

Yossarian se tourna lentement et dévisagea Milo d'un air soupçonneux. Il découvrit un visage simple, sincère, incapable de subtilité ou de ruse, un visage honnête, franc, avec de grands yeux écartés, des cheveux couleur de rouille, des sourcils noirs et une piteuse moustache roussâtre. Milo avait un long nez aquilin, des narines renflantes, humides, déviant nettement vers la droite, toujours à la traîne du reste de son visage. C'étaient là les traits d'un homme d'une intégrité à toute épreuve, aussi incapable de violer les principes moraux soutenant sa vertu que de se transformer en infâme crapaud. Selon un de ces principes moraux, ce n'était pas pécher que demander le prix maximum, compte tenu des impératifs du marché. Il entraît parfois dans de violentes crises de rage et fut par exemple indigné au-delà de toute expression quand il apprit qu'un homme du CID était dans le secteur et le cherchait.

« Ce n'est pas vous qu'il cherche, dit Yossarian pour le calmer. Il

cherche un type de l'hôpital qui a signé du nom de Washington Irving les lettres qu'il censurait.

— Je n'ai jamais signé Washington Irving sur aucune lettre.

— Bien sûr que non.

— Ça, c'est tout simplement une ruse pour me faire avouer que j'ai gagné de l'argent au marché noir. » Milo tira violemment sur une mèche hirsute de sa moustache pâlotte.

« Je n'aime pas ce genre d'individu : toujours en train de fourrer leur nez partout. Pourquoi le gouvernement ne s'intéresse-t-il pas à l'ex-première classe Wintergreen, s'il veut se rendre utile ? Ce Wintergreen n'a aucun respect pour les statuts et règlements ; en plus, il n'arrête pas de casser le marché. »

La moustache de Milo était piteuse parce que dissymétrique – comme ses yeux écartés, qui ne regardaient jamais la même chose en même temps. Milo pouvait voir plus de choses que la plupart des gens, mais il n'en voyait aucune clairement. Contrastant avec sa réaction à l'intrusion de l'homme du CID dans sa vie privée, il fit preuve de courage et de sérénité quand Yossarian lui annonça que le colonel Cathcart avait élevé le nombre des missions à cinquante-cinq.

« Nous sommes en guerre, dit-il. Et ça ne rime à rien de se plaindre du nombre des missions qu'on nous impose. Si le colonel dit que nous devons accomplir cinquante-cinq missions, nous devons les accomplir.

— Eh bien ! pas moi, affirma Yossarian. J'irai voir le Major Major.

— Comment ferez-vous ? Le Major Major ne reçoit jamais personne.

— Alors je retournerai à l'hôpital.

— Vous venez à peine d'en sortir il y a dix jours, lui rappela Milo, plein de réprobation. Vous ne pouvez tout de même pas vous précipiter à l'hôpital chaque fois que vous recevez une mauvaise nouvelle. Non, le mieux à faire, c'est d'accomplir les missions. C'est notre devoir. »

Milo avait des principes très stricts qui lui interdisaient même d'emprunter au mess un paquet de dattes dénoyautées, car les marchandises entreposées au mess étaient encore propriété exclusive du gouvernement.

« Mais je peux vous en emprunter à vous, expliquait Milo à Yossarian, puisque tous les fruits vous appartiennent une fois que je vous les ai remis, conformément à la lettre de Doc Daneeka. Vous pouvez en faire ce que vous voulez, même les vendre très cher, au lieu de les donner gratis. Vous ne voudriez pas qu'on s'en occupe ensemble ?

— Non. »

Milo déclara forfait. « Alors prêtez-moi un paquet de dattes dénoyautées. Je vous les rendrai, parole d'honneur, avec un petit cadeau en prime. »

Milo tint parole, et remit à Yossarian un quart du drap jaune de McWatt, quand il revint avec le paquet de dattes intact, accompagné du voleur gourmand au sourire narquois, qui avait dérobé le drap dans la tente de McWatt. Le morceau de drap appartenait maintenant à Yossarian. Il l'avait gagné en dormant, mais ne comprenait pas comment. McWatt n'y comprenait rien non plus.

« Qu'est-ce que c'est que ça ? cria McWatt, stupéfait, en voyant sa moitié de drap jaune.

— C'est la moitié du drap volé dans votre tente ce matin, expliqua Milo. Je parie que vous ne vous étiez même pas rendu compte du vol.

— Quelle drôle d'idée de voler la moitié d'un drap ! » fit Yossarian. »

Milo s'énerma. « Vous ne comprenez pas. Il a volé le drap tout entier, et j'ai remis la main dessus grâce au paquet de dattes que vous m'avez donné. Voilà pourquoi le quart du drap est à vous. Votre placement vous a rapporté un joli bénéfice, sans compter que vous récupérez toutes les dattes dénoyautées que vous m'avez données. » Milo s'adressa ensuite à McWatt : « La moitié du drap est à vous parce que, *primo*, c'était votre drap et, *secundo*, je ne vois pas de quoi vous pouvez vous plaindre, puisque vous n'en auriez pas récupéré le moindre bout si le capitaine Yossarian et moi n'étions pas intervenus en votre faveur.

— Qui se plaint ? s'écria McWatt. J'essaie tout simplement d'imaginer ce que je peux faire d'une moitié de drap.

— On peut faire des tas de choses avec une moitié de drap, lui assura Milo. L'autre quart du drap, je me le suis gardé pour me récompenser de mes efforts, de mon travail et de mon initiative. Ce n'est pas pour moi tout seul, comprenez-le bien, mais pour le syndicat. Voilà quelque chose que vous pourriez faire de votre moitié de drap : la laisser au syndicat et la regarder fructifier.

— Quel syndicat ?

— Le syndicat que j'aimerais fonder un jour, pour pouvoir vous donner, à vous, la bonne cuisine que vous méritez.

— Vous voulez fonder un syndicat ?

— Oui. Ou plutôt non : un comptoir. Vous savez ce que c'est, un comptoir ?

— C'est un endroit où on achète des trucs, non ?

— Et où l'on en vend, précisa Milo.

— Où l'on en vend.

— Toute ma vie, j'ai rêvé de diriger un comptoir. On peut faire un

tas de choses quand on possède un comptoir, mais il faut commencer par en avoir un.

— Vous voulez diriger un comptoir ?

— Et chacun aura sa part. »

Yossarian n'y comprenait de nouveau rien, car on parlait affaires et le domaine des affaires restait pour lui légèrement nébuleux.

« Laissez-moi vous réexpliquer la chose », proposa Milo, avec une lassitude et une exaspération grandissantes ; il montra du doigt le voleur gourmand au sourire narquois qui souriait toujours auprès de lui. « Je savais qu'il avait plus envie de dattes que du drap. Comme il ne comprend pas un mot d'anglais, j'ai pris bien soin de mener toute la transaction en anglais.

— Pourquoi ne lui avez-vous pas flanqué un bon coup sur le crâne pour lui reprendre le drap ? » demanda Yossarian.

Les lèvres pincées, très digne, Milo secoua la tête. « Ç'aurait été extrêmement injuste. Je désapprouve l'usage de la violence ; de la violence ne peut naître que la violence. J'ai trouvé beaucoup mieux : quand je lui ai tendu les dattes et que j'ai avancé la main pour reprendre le drap, il croyait probablement que je lui proposais un troc.

— Il se trompait ?

— Non : je proposais *effectivement* un troc, mais comme il ne comprend pas l'anglais, je pouvais toujours le nier.

— Et s'il s'énerve et exige les dattes ?

— Eh bien nous l'assommons, tout bonnement, et nous lui reprenons les dattes », répondit Milo sans hésiter. Son regard alla de Yossarian à McWatt. « Je ne vois vraiment pas de quoi vous vous plaignez. Nous avons tous gagné à l'affaire. Tout le monde y trouve son compte, sauf le voleur, mais ce n'est pas la peine de s'en faire pour lui, puisqu'il ne parle même pas notre langue et a bien mérité ce qui lui arrive. Vous ne comprenez pas ? »

Yossarian ne comprenait toujours pas – pas plus qu'il ne comprenait comment Milo pouvait acheter des œufs à Malte sept cents pièce et les revendre cinq cents à Pianosa en faisant un bénéfice.

VIII. LE LIEUTENANT SCHEISSKOPF

Même Clevinger ne comprenait pas comment Milo s'y prenait ; pourtant, Clevinger était omniscient. Il connaissait la guerre sur le bout des doigts, excepté un point : pourquoi Yossarian devait-il mourir alors que le caporal Snark pouvait continuer à vivre, ou

pourquoi le caporal Snark devait-il mourir alors que Yossarian pouvait continuer à vivre ? C'était une guerre terne et sordide ; sans elle, Yossarian aurait pu vivre – peut-être éternellement. Seule une fraction de ses compatriotes devaient sacrifier leur vie pour gagner la guerre, mais Yossarian n'avait aucunement l'ambition d'en faire partie. Mourir ou ne pas mourir, telle était la question, et Clevinger s'exténua à essayer d'y répondre. L'Histoire n'exigeait pas la fin prématurée de Yossarian, la justice pouvait s'en passer, le progrès ne dépendait pas d'elle, la victoire non plus. Certes, la mort de certains hommes était inévitable ; mais l'identité des condamnés n'était qu'affaire de circonstances, et Yossarian ne désirait pas le moins du monde être victime des circonstances. Mais c'était la guerre. Le seul argument qu'il pouvait trouver en sa faveur, c'est qu'elle rapportait gros et affranchissait les enfants de l'influence pernicieuse de leurs parents.

Clevinger était omniscient parce qu'il était un génie empoté au cœur palpitant et au visage pâlot, un cerveau fiévreux au regard anémié. À Harvard, il avait raflé presque tous les prix, presque tous seulement parce qu'il passait un temps fou à signer des pétitions, à faire circuler des pétitions, à attaquer des pétitions, à défendre des pétitions, à participer à des groupes de discussion pour ensuite s'en désolidariser, à suivre des réunions de jeunes, à en boycotter d'autres, et à organiser des comités d'étudiants pour défendre des membres de la faculté congédiés. Tout le monde s'accordait à dire que Clevinger irait loin dans la carrière universitaire. En bref, il était de ces gens dotés d'une grande intelligence, mais dépourvus de jugeote – tout le monde le savait, sauf ceux qui n'allaient pas tarder à le découvrir.

En un mot, c'était un imbécile. Yossarian le comparait souvent à ces individus dont les portraits figurent dans les musées d'art moderne, avec les deux yeux d'un seul côté de la figure. Bien sûr, c'était une illusion, due à la tendance très nette de Clevinger à considérer uniquement un seul côté de chaque question et à laisser l'autre dans l'ombre. Politiquement, il était humanitariste, il savait distinguer la droite de la gauche et se trouvait toujours coincé entre les deux. Il prenait constamment la défense de ses amis communistes devant ses ennemis de droite, et celle de ses amis de droite devant ses ennemis communistes ; les deux groupes le détestaient cordialement et ne le défendaient jamais, parce qu'ils le considéraient comme un imbécile.

Mais c'était un imbécile très sérieux, très sincère et très consciencieux. Impossible d'aller au cinéma avec lui sans se faire entraîner dans une discussion sur l'empathie, Aristote, les Universaux, les messages et les devoirs du cinéma en tant que forme

artistique dans une société matérialiste. Les filles qu'il invitait au théâtre devaient attendre le dernier entracte pour savoir si elles voyaient une bonne ou une mauvaise pièce – ce qui leur permettait de tomber immédiatement d'accord avec lui. C'était un idéaliste militant qui menait campagne contre le sectarisme racial en s'évanouissant devant ses adversaires. Il savait tout de la littérature, sauf y prendre plaisir.

Yossarian essaya de l'aider. « Ne fais pas l'imbécile », lui avait-il conseillé quand ils étaient tous deux à l'École de cadets de Santa Ana, Californie.

« Je vais lui parler », insista Clevinger qui, assis avec Yossarian en haut des tribunes, regardait le lieutenant Scheisskopf arpenter le terrain de manœuvres, tel un Roi Lear imberbe.

« Pourquoi moi ? se lamentait le lieutenant Scheisskopf.

— Reste tranquille, imbécile, conseilla fermement Yossarian à Clevinger.

— Tu sais pas de quoi tu parles, objecta Clevinger.

— J'en sais suffisamment pour rester peinard, abruti. »

Le lieutenant Scheisskopf s'arrachait les cheveux et grinçait des dents. Des bouffées d'angoisse secouaient ses bajoues. Son problème, c'était un peloton de cadets au moral catastrophique qui marchaient au pas de façon atroce pendant les concours de défilés qui avaient lieu tous les dimanches après-midi. Leur moral était catastrophique parce qu'ils détestaient défiler tous les dimanches après-midi et que le lieutenant Scheisskopf avait désigné lui-même les cadets officiers, au lieu de permettre au peloton de les choisir.

« Je *veux* que quelqu'un me le dise, les adjura le lieutenant Scheisskopf. Si j'ai commis la moindre faute, je *veux* qu'on me le dise.

— Il *veut* que quelqu'un lui dise, commenta Clevinger.

— Il veut que tout le monde la ferme, imbécile, répondit Yossarian.

— Tu ne l'as pas entendu ? contesta Clevinger.

— Si, je l'ai entendu, riposta Yossarian. Je l'ai entendu dire à haute et intelligible voix qu'il veut que nous la fermions tous, et pour notre plus grand bien.

— Je ne vous punirai pas, jura le lieutenant Scheisskopf.

— Il dit qu'il ne me punira pas, fit observer Clevinger.

— Il te châtrera, dit Yossarian.

— Je jure que je ne vous punirai pas, répéta le lieutenant Scheisskopf. Je serai reconnaissant à celui qui me dira la vérité.

— Il te haïra, affirma Yossarian. Il te haïra jusqu'à sa mort. »

Le lieutenant Scheisskopf, diplômé d'une école militaire, était plutôt content que la guerre eût éclaté, car elle lui donnait l'occasion de porter tous les jours un uniforme d'officier et de dire « Soldats ! »

d'une voix tranchante et militaire aux bandes de gosses qu'il brisait toutes les huit semaines avant de les envoyer à l'abattoir. Il était ambitieux et dénué d'humour, affrontait avec calme ses responsabilités et ne souriait que lorsqu'un officier rival de la base de l'Air Force de Santa Ana était atteint d'une maladie grave. Il avait une mauvaise vue et une sinusite chronique qui lui permettaient de jouir de l'état de guerre sans souci, puisqu'il ne courait pas le moindre risque d'être envoyé outre-mer. Ce qu'on appréciait le plus chez lui, c'était sa femme, et ce qu'on appréciait le plus chez sa femme, c'était une de ses amies, Dori Duz, qui ne pensait qu'à ça et portait un uniforme de WAC que la femme du lieutenant Scheisskopf mettait chaque week-end et enlevait chaque week-end pour la plus grande joie de tous les cadets de son mari qui désiraient s'immiscer en elle.

Dori Duz était une joyeuse petite garce, vert cuivré et or, qui adorait faire ça, surtout dans les cabanes à outils, les cabines téléphoniques et les arrêts d'autobus. Elle avait presque tout essayé. À dix-neuf ans, elle était impudique, mince et agressive. Elle détruisait les personnalités à une cadence rapide : au matin, les hommes se réveillaient dégoûtés d'eux-mêmes en songeant à la façon dont elle les avait dragués, utilisés et rejetés. Yossarian l'adorait. C'était un morceau de choix qui ne le trouvait, lui Yossarian, que très ordinaire. Il adora sentir ses muscles déliés onduler sous sa peau et sous ses mains, la seule fois qu'elle le lui permit. Yossarian aimait tant Dori Duz qu'il ne pouvait s'empêcher de s'envoyer la femme du lieutenant Scheisskopf chaque semaine, afin de se venger du lieutenant Scheisskopf pour la façon dont ledit lieutenant se vengeait sur Clevinger.

La femme du lieutenant Scheisskopf se vengeait elle-même du lieutenant Scheisskopf à cause d'un crime impardonnable qu'il avait commis et qu'elle avait oublié. C'était une fille bien en chair, rose et paresseuse, qui lisait de bons livres et pressait constamment Yossarian de ne pas se montrer aussi bourgeois. Elle gardait toujours un bon livre à portée de la main, même quand elle était au lit, sans rien d'autre sur elle que Yossarian et le ruban du chien de Dori Duz. Elle ennuyait Yossarian, mais il était amoureux d'elle. Elle avait décroché haut la main le premier prix de mathématiques à l'École commerciale de Wharton, mais ne pouvait pas compter jusqu'à vingt-huit chaque mois sans s'embrouiller.

« Chéri, nous allons de nouveau avoir un bébé, disait-elle tous les mois à Yossarian.

— T'es complètement cinglée, répliquait-il.

Je ne plaisante pas, mon chou.

— Moi non plus. »

« Chéri, nous allons de nouveau avoir un bébé, disait-elle à son mari.

— J'ai pas le temps, grommelait alors le lieutenant Scheisskopf sur un ton énervé. Tu ne sais donc pas qu'il y a un défilé aujourd'hui ? »

Le lieutenant Scheisskopf tenait coûte que coûte à gagner les concours de défilés et à faire comparaître Clevinger devant le conseil de discipline sous prétexte qu'il conspirait pour évincer les cadets officiers nommés par le lieutenant. Clevinger était un fauteur de troubles doublé d'un petit malin. Le lieutenant Scheisskopf savait que Clevinger lui causerait d'autres ennuis s'il restait en liberté. Hier c'étaient les cadets officiers, demain ce serait autre chose. Clevinger était un petit futé, et le lieutenant Scheisskopf savait que les petits futés de son espèce ont tendance à devenir passablement effrontés. Ces hommes étaient dangereux, et même les nouveaux cadets officiers dont Clevinger avait appuyé la nomination mouraient d'envie de témoigner contre lui. Le cas Clevinger était donc réglé comme du papier à musique. Restait simplement à trouver un motif d'inculpation.

Impossible d'aller chercher du côté des défilés, car Clevinger les prenait presque autant au sérieux que le lieutenant Scheisskopf lui-même. Au début de chaque dimanche après-midi, les hommes rompaient les rangs et allaient au radar s'aligner par rangées de douze devant la caserne. Ressentant encore leur gueule de bois, ils clopinaient jusqu'à leur place sur le terrain principal de manœuvres, où ils restaient immobiles dans la chaleur une heure ou deux, en compagnie des hommes de soixante ou soixante-dix autres pelotons de cadets, jusqu'à ce qu'un nombre suffisant d'entre eux se fussent écroulés. Au bout du terrain était garée une rangée d'ambulances avec des équipes de brancardiers munis d'émetteurs-récepteurs. Sur les toits des ambulances, des guetteurs observaient les cadets à la jumelle. Un bureaucrate-pointeur tenait la marque. Toute cette phase de l'opération était supervisée par un médecin de l'armée spécialiste des calculs mentaux, qui prenait les pouls et contrôlait les chiffres du bureaucrate-pointeur. Dès que les ambulances avaient leur contingent de cadets évanouis, le médecin de l'armée faisait signe au chef d'orchestre d'attaquer un morceau pour marquer la fin de la revue. Les pelotons remontaient alors le terrain à la queue leu leu, exécutaient un demi-tour acrobatique autour des tribunes et redescendaient le terrain avant de regagner leurs casernes.

Chaque peloton était noté quand il passait devant la tribune, où siégeaient un colonel congestionné à grosse moustache et d'autres officiers. Le meilleur peloton de chaque groupe gagnait un fanion jaune fixé à une hampe, objet parfaitement inutile. Le meilleur peloton de la base gagnait un fanion rouge fixé à une hampe plus

longue, objet encore plus inutile étant donné que la hampe était plus lourde et plus encombrante à trimbaler toute la semaine, jusqu'à ce qu'un autre peloton en hérite le dimanche suivant. Pour Yossarian, cette idée de fanions distribués en guise de prix était absurde. On n'y gagnait aucun avantage palpable, aucun privilège de classe. Comme les médailles olympiques et les trophées de tennis, ils signifiaient simplement que le vainqueur avait fait quelque chose de parfaitement inutile avec plus de talent que ses concurrents.

Les défilés paraissaient aussi absurdes. Yossarian les détestait. Les défilés étaient tellement martiaux. Il détestait les entendre, détestait les voir, il détestait être pris dans un embouteillage par leur faute. Il détestait devoir y participer. C'était déjà bien assez dur d'être un cadet sans avoir à jouer au soldat par une chaleur torride tous les dimanches après-midi. C'était déjà bien assez dur d'être un cadet, car maintenant il sautait aux yeux que la guerre serait loin d'être terminée avant la fin de son entraînement. Telle était d'ailleurs la seule raison qui l'avait poussé à se porter volontaire pour suivre les cours de cadets. En tant que soldat admis à l'école des cadets d'aviation, il avait des semaines et des semaines devant lui, et encore d'innombrables semaines de formation opérationnelle avant d'être affecté à une classe, des semaines et des semaines encore avant de devenir bombardier-navigateur pour se préparer au service outremer. Il semblait donc à l'époque inconcevable que la guerre pût durer aussi longtemps, car Dieu était du côté des Américains, lui avait-on dit, et Dieu, lui avait-on également dit, pouvait faire tout ce qu'il voulait. Cependant, la guerre était loin d'être terminée et il avait presque achevé sa période d'instruction.

Le lieutenant Scheisskopf souhaitait désespérément gagner les concours de défilés et restait debout la moitié de la nuit à y travailler, tandis que sa femme l'attendait amoureusement au lit en feuilletant Krafft-Ebing à la recherche de ses passages favoris. Lui lisait des manuels traitant de l'art du défilé. Il s'exerçait avec des soldats en chocolat, qui finissaient par lui fondre entre les doigts, puis faisait manœuvrer, par rangs de douze, un jeu de cow-boys en plastique, achetés par correspondance sous un faux nom et qu'il gardait sous clé à l'abri des regards indiscrets pendant la journée. L'étude des planches anatomiques de Léonard de Vinci se révéla indispensable. Un soir, il éprouva le besoin d'avoir un modèle vivant et ordonna à sa femme de marcher dans sa chambre.

« Nue ? » demanda-t-elle, pleine d'espoir.

Exaspéré, le lieutenant Scheisskopf porta les mains à ses yeux. C'était le désespoir de sa vie d'être enchaîné à une femme incapable de voir, au-delà de ses sordides appétits sexuels, les luttes titanesques dans lesquelles un esprit noble et héroïque se trouvait engagé.

« Pourquoi ne me fouettes-tu jamais ? maugréa-t-elle un soir.

— Parce que j'ai pas le temps, aboya-t-il avec impatience. Tu ne sais donc pas qu'il y a défilé aujourd'hui ? »

C'était la vérité : il n'avait absolument pas le temps. On était déjà dimanche : plus que sept jours avant la prochaine revue. Les heures filaient sans qu'il s'en rendît compte. Ses trois dernières places de dernier avaient donné au lieutenant Scheisskopf une mauvaise réputation : pour améliorer son classement, il envisagea toutes les solutions – il songea même à attacher les douze hommes de chaque rangée à une longue perche de chêne, afin de les garder bien en ligne. Mais ce n'était pas faisable, car pour accomplir le quart de tour réglementaire dans ces conditions, il aurait fallu fixer des pivots de nickel au creux des reins de chaque homme, et le lieutenant Scheisskopf se voyait quand même mal demander autant de pivots en nickel à l'officier magasinier pour ensuite mobiliser les chirurgiens de l'hôpital.

La semaine suivant la décision du lieutenant Scheisskopf de laisser les hommes choisir eux-mêmes leurs officiers (le lieutenant avait enfin écouté Clevinger), le peloton remporta le fanion jaune. Le lieutenant Scheisskopf fut tellement transporté par cet exploit inattendu qu'il assena à sa femme un bon coup de hampe sur la tête, quand elle tenta de l'entraîner au lit pour fêter ce succès et montrer leur mépris des pratiques sexuelles de la petite bourgeoisie de la civilisation occidentale. La semaine suivante, le peloton obtint le fanion rouge et le lieutenant Scheisskopf ne se tenait plus de joie. Et la semaine d'après, son peloton entra dans la légende en remportant le fanion rouge deux semaines consécutives ! Le lieutenant Scheisskopf se sentait maintenant assez sûr de lui pour dévoiler sa sensationnelle innovation. Au cours de ses recherches approfondies, le lieutenant Scheisskopf avait découvert que les mains des marcheurs, au lieu de se balancer librement selon la coutume du moment, ne devraient jamais s'éloigner de plus de sept centimètres de la couture du pantalon, ce qui revenait à dire qu'il ne fallait presque pas les balancer.

Les préparatifs du lieutenant Scheisskopf furent minutieux et clandestins. Tous les cadets de son peloton durent jurer le secret et répétèrent nuitamment sur le terrain de manœuvres auxiliaire. Ils manœuvrèrent dans la nuit noire et se cognèrent les uns contre les autres, mais ne s'affolèrent pas ; ils apprenaient à marcher sans balancer les mains. L'idée première du lieutenant Scheisskopf avait été de demander à l'un de ses amis employé à l'atelier de tôlerie d'enfoncer des chevilles de nickel dans les fémurs de chaque cadet et de les relier au poignet par des fils de cuivre, avec exactement sept centimètres de jeu, mais le temps manquait le temps manquait

toujours –, et le fil de cuivre de bonne qualité était difficilement trouvable en temps de guerre. Il se dit aussi qu'ainsi entravés, les hommes seraient incapables de s'écrouler proprement pendant l'impressionnante cérémonie des évanouissements qui précédait le défilé, et que cette incapacité à s'évanouir proprement risquait d'affecter le classement de son unité.

Toute la semaine, il gloussa d'une satisfaction mal déguisée au club des officiers. Les conjectures allaient bon train, parmi ses amis les plus intimes.

« Je me demande ce que nous prépare ce merdeux(9) », dit le lieutenant Engle.

Aux questions de ses collègues, le lieutenant Scheisskopf répondait avec un sourire entendu : « Vous verrez ça dimanche. Vous verrez... »

Le lieutenant Scheisskopf révéla sa découverte historique avec tout l'aplomb d'un imprésario chevronné. Il ne dit rien pendant que les autres pelotons défilaient gauchement devant les tribunes, comme d'habitude. Il ne sourcilla même pas quand apparurent les premiers rangs de son peloton et que ses camarades officiers, stupéfaits, réprimaient des hoquets de surprise. Il se retint encore jusqu'au moment où le colonel congestionné à grosse moustache se tourna rageusement vers lui, le visage rubicond de colère, et alors il donna l'explication qui le rendit immortel :

« Regardez, colonel : pas de mains. »

À un public pétrifié de stupeur, il distribua alors des photocopies certifiées de l'obscur règlement sur lequel il avait fondé son inoubliable triomphe. Ce fut le plus beau jour de sa vie. Comme de bien entendu, il remporta le concours haut la main et on lui octroya le fanion rouge pour le restant de ses jours, ce qui mit fin aux revues dominicales, puisque de bons fanions rouges étaient aussi difficiles à obtenir en temps de guerre que du bon fil de cuivre. Le lieutenant Scheisskopf fut sur-le-champ promu capitaine et commença une fulgurante carrière militaire. Rares étaient ceux qui ne le considéraient pas comme un authentique génie militaire pour son importante découverte.

« Ce lieutenant Scheisskopf, observa le lieutenant Travers, c'est un génie militaire.

— Oui, sans aucun doute, acquiesça le lieutenant Engle. Dommage que ce connard refuse de fouetter sa femme.

— Je ne vois pas le rapport, répondit froidement le lieutenant Travers. Le lieutenant Bemis fouette superbement M^{me} Bemis chaque fois qu'ils font l'amour, et il ne vaut pas un clou aux concours de défilés.

— Je parle de flagellations, riposta le lieutenant Engle. Tout le

monde se fout des défilés ! »

Tout le monde, effectivement, sauf le lieutenant Scheisskopf et, plus que tous, le colonel congestionné à grosse moustache, président du conseil de discipline, et qui se mit à vociférer contre Clevinger, dès que ce dernier entra doucement dans la salle pour plaider non coupable face aux accusations du lieutenant Scheisskopf. Le colonel abattit son poing sur la table, se fit mal à la main, n'en fut que plus enragé contre Clevinger, si bien qu'il frappa la table de son poing encore plus fort, et se fit encore plus mal. Le lieutenant Scheisskopf, lèvres pincées, observait froidement Clevinger, mortifié de le voir faire aussi piteuse impression.

« Dans soixante jours, vous vous battez contre les Fritz, beugla le colonel à grosse moustache. Vous trouvez ça désopilant ?

— Je ne trouve pas cela désopilant, répondit Clevinger.

— Ne m'interrompez pas.

— Oui, sir.

— Et dites "sir" quand vous interrompez, ordonna le major Metcalf.

— Bien, sir.

— Est-ce qu'on ne vient pas de vous ordonner de ne pas interrompre ? questionna froidement le major Metcalf.

— Mais je n'ai pas interrompu, sir, protesta Clevinger.

— Si, et vous n'avez pas dit "sir" non plus. Ajoutez ça aux autres charges retenues contre l'accusé, commanda le major Metcalf au caporal sténographe breveté : "Oublie de dire 'sir' à ses officiers supérieurs quand il ne les interrompt pas".

— Metcalf, dit le colonel, vous êtes un sacré imbécile, vous savez ? »

Le major Metcalf déglutit avec difficulté. « Oui, sir.

— Alors fermez votre grande gueule. Vous dites des âneries. »

Le conseil de discipline se composait de trois membres : le colonel congestionné à grosse moustache, le lieutenant Scheisskopf et le major Metcalf, qui essayait de se donner un regard d'acier. En qualité de membre du conseil de discipline, le lieutenant Scheisskopf devait, avec ses collègues, juger des accusations portées contre Clevinger par le plaignant. Le lieutenant Scheisskopf était également le plaignant. Mais Clevinger avait un officier pour le défendre. L'officier chargé de sa défense était le lieutenant Scheisskopf.

Tout ceci déroutait le pauvre Clevinger, qui se mit à trembler de terreur quand le colonel sauta sur ses pieds, comme pris d'un irrépressible rot, et menaça de lui arracher l'un après l'autre tous les membres de son corps pourri et puant. Un jour, Clevinger avait trébuché en se rendant à la classe ; le lendemain, on l'avait formellement accusé « de rompre les rangs alors qu'il était en

formation, de conduite subversive, de comportement anormal, de morosité, haute trahison, provocations, d'être prétentieux, d'aimer la musique classique, etc. » Bref, on ne lui fit grâce de rien, et le voilà, terrifié, devant le colonel congestionné qui hurlait une fois de plus que dans soixante jours, il combattrait les Fritz, et lui demandait si ça lui plairait d'être cassé et expédié aux îles Salomon comme fossoyeur. Clevinger répondit que ça ne lui plairait pas du tout ; il était de ces imbéciles qui préfèrent encore être un cadavre plutôt que d'en enterrer. Le colonel s'assit et se renversa dans son fauteuil, subitement calme et méfiant, poli et insinuant.

« Que vouliez-vous dire, demanda-t-il lentement, quand vous prétendiez que nous ne pouvions pas vous punir ?

— Quand, sir ?

— C'est moi qui pose les questions et c'est à vous d'y répondre.

— Oui, sir, je...

— Vous croyez que nous vous avons fait venir ici pour poser des questions et pour que j'y réponde ?

— Non, sir, je...

— Pourquoi vous avons-nous amené ici ?

— Pour répondre à des questions.

— Vous avez bougrement raison, rugit le colonel. Et si vous commenciez à répondre à certaines, avant que je vous défonce votre sacrée caboche ? Que diable vouliez-vous dire, espèce de salaud, quand vous avez déclaré que nous ne pouvions pas vous punir ?

— Je ne pense pas avoir jamais fait cette déclaration, sir.

— Voulez-vous parler plus fort, je vous prie ? Je ne vous entends pas.

— Oui, sir, je...

— Parlez plus fort, s'il vous plaît. Il ne vous entend pas.

— Oui, sir, je...

— Metcalf.

— Sir ?

— Est-ce que je ne vous ai pas déjà dit de fermer votre grande gueule ?

— Oui, sir.

— Alors fermez votre grande gueule quand je vous dis de fermer votre grande gueule. Vous comprenez ? Parlez plus fort, s'il vous plaît, je ne vous ai pas entendu.

— Oui, sir, je...

— Metcalf, c'est sur votre pied que je marche ?

— Non, sir, ce doit être le pied du lieutenant Scheisskopf.

— Ce n'est pas mon pied, dit le lieutenant Scheisskopf.

— Alors c'est peut-être le mien, après tout, dit le major Metcalf.

— Enlevez-le.

— Oui, sir. Mais il faudrait d'abord que vous enleviez le vôtre, mon colonel. Il est sur le mien.

— Comme ça, vous m'ordonnez d'enlever mon pied... ?

— Non, sir. Oh ! non, sir.

— Alors enlevez le vôtre en vitesse et fermez votre grande gueule. Parlez plus fort, s'il vous plaît, je ne vous entends toujours pas.

— Oui, sir. Je disais que je n'ai pas dit que vous ne pouviez pas me punir.

— De quoi diable parlez-vous ?

— Je réponds à votre question, sir.

— Quelle question ?

— “Que diable vouliez-vous dire, espèce de salaud, quand vous avez déclaré que nous ne pouvions pas vous punir ?” lut le caporal sur son bloc-sténo.

— Bon, dit le colonel. Et alors, que *diable* vouliez-vous dire ?

— Je n'ai pas dit que vous ne pouviez pas me punir, sir.

— Quand ? demanda le colonel.

— Quand quoi, sir ?

— Voilà que vous me posez de nouveau des questions.

— Je m'excuse, sir. Je crains de ne pas comprendre votre question.

— Quand n'avez-vous pas dit que nous ne pouvions pas vous punir ? Vous ne comprenez pas ma question ?

— Non, sir. Je ne la comprends pas.

— Vous venez juste de nous dire ça. Si vous répondiez à ma question, maintenant ?

— Mais comment puis-je y répondre ?

— Vous persistez à me poser des questions !

— Je suis navré, sir. Mais je ne sais pas comment répondre. Je n'ai jamais dit que vous ne pouviez pas me punir.

— Bon. Vous nous racontez que vous ne l'avez pas dit. Ce que je vous demande maintenant, c'est de nous dire *quand* vous ne l'avez pas dit. »

Clevinger reprit son souffle. « J'ai toujours persisté à ne pas dire que vous ne pouviez pas me punir, sir.

— Voilà qui est beaucoup mieux, monsieur Clevinger, bien que ce soit un fieffé mensonge. La nuit dernière, aux cabinets, n'avez-vous pas murmuré que nous ne pouvions pas vous punir, à l'oreille de cet autre sale fils de putain que nous n'aimons pas ? Comment s'appelle-t-il déjà ?

— Yossarian, sir, dit le lieutenant Scheisskopf.

— C'est ça, Yossarian. Yossarian... Yossarian ? C'est vraiment son nom ? Qu'est-ce que c'est que ce foutu nom ? »

La réaction du lieutenant Scheisskopf fut foudroyante : « C'est le nom de Yossarian, expliqua-t-il.

— Oui, je suppose. N’avez-vous pas chuchoté à Yossarian que nous ne pouvions pas vous punir ?

— Oh ! non, sir. Je lui ai chuchoté que vous ne pouviez pas me déclarer coupable...

— Je suis peut-être idiot, interrompit le colonel, mais je ne vois pas la différence. Je *dois* être passablement idiot, mais je ne vois pas la différence.

— Je...

— Vous êtes un sacré con, hein ? Personne ne vous a demandé des éclaircissements, et vous m’en donnez quand même. Pas moyen de placer un mot avec vous. Z’êtes un sacré con, hein ?

— Non, sir.

— *Non, sir.* Vous me traitez de menteur, maintenant ?

— Oh non, sir.

— Alors vous êtes un sacré con, hein ?

— Non, sir.

— Vous essayez de me provoquer.

— Non, sir.

— Êtes-vous un sacré con, oui ou non ?

— Non, sir.

— Merde alors, vous essayez vraiment de m’énervé. Un mot de plus et je saute par-dessus cette grosse table pour vous faire sauter les tripes.

— Allez-y ! Allez-y ! hurla le major Metcalf.

— Vous, Metcalf, je ne vous ai pas sonné. Je ne vous ai pas déjà dit de boucler votre grande gueule puante ?

— Oui, sir. Excusez-moi, sir.

— Alors fermez-la.

— Je voulais seulement m’instruire. La seule façon d’apprendre à nager, c’est de se jeter à l’eau.

— Qui a dit ça ?

— Tout le monde, sir. Même le lieutenant Scheisskopf.

— C’est vrai ?

— Oui, sir, répondit le lieutenant Scheisskopf. Mais tout le monde le dit.

— Eh bien, Metcalf, tâchez donc de la boucler une minute. Ça vous fera beaucoup de bien. Voyons, où en étions-nous ? Relisez-moi la dernière ligne.

— “Relisez-moi la dernière ligne”, lut le caporal sténo.

— Pas *ma* dernière ligne, imbécile ! cria le colonel. Une autre.

— Relisez-moi la dernière ligne”, lut de nouveau le caporal.

— C’est encore ma dernière ligne ! rugit le colonel qui s’empourpra de colère.

— Oh ! non, sir, fit le caporal. Ça, c’est ma dernière ligne, à moi.

Je vous l'ai lue il n'y a pas une seconde. Vous ne vous rappelez pas, sir ?

— Oh, bon dieu ! relisez-moi sa dernière ligne, imbécile. Au fait, comment vous appelez-vous ?

— Popinjay, sir.

— Eh bien ça va être ta fête, Popinjay. Dès que ce procès est terminé, le vôtre commence. Vu ?

— Oui, sir. De quoi vais-je être inculpé ?

— Quelle importance ?! Vous entendez ce qu'il m'a demandé ? Vous le saurez bien assez tôt, Popinjay – dès que nous en aurons fini avec Clevinger. Clevinger, qu'est-ce que... – vous êtes bien le cadet Clevinger, et non Popinjay ?

— Oui, sir.

— Bien. Qu'est-ce que...

— Je suis Popinjay, sir.

— Popinjay, votre père est-il millionnaire ou membre du Sénat ?

— Non, sir.

— Tant mieux. Z'êtes dans la merde jusqu'au cou, Popinjay, et c'est pas fini. Au fait, il n'est pas non plus général ou haut fonctionnaire par hasard ?

— Non, sir.

— Tant mieux. Que fait votre père ?

— Il est mort, sir.

— De mieux en mieux. Vous êtes vraiment dans la mouise, Popinjay. À propos, vous vous appelez vraiment Popinjay ? Ça n'est pas un nom, ça, Popinjay ! Je ne l'aime pas.

— C'est le nom de Popinjay, sir, expliqua le lieutenant Scheisskopf.

— Eh bien ! je ne l'aime pas, et j'ai une terrible envie de vous arracher vos sales membres dégueulasses l'un après l'autre. Cadet Clevinger, voudriez-vous, je vous prie, répéter ce que vous chuchotiez ou ne chuchotiez pas à Yossarian, tard hier soir, dans les cabinets ?

— Oui, sir. J'ai dit que vous ne pouviez pas me déclarer coupable...

— Nous partirons de là. Que vouliez-vous dire exactement, cadet Clevinger, en déclarant que nous ne pouvions pas vous reconnaître coupable ?

— Je n'ai pas dit que vous ne pouviez pas me reconnaître coupable, sir.

— Quand ?

— Quand quoi, sir ?

— Bon sang de bonsoir, vous recommencez à me pomper l'air ?

— Non, sir. Excusez-moi, sir.

— Alors répondez à ma question. Quand n'avez-vous pas dit que

nous ne pouvions pas vous reconnaître coupable ?

— Tard hier soir, aux cabinets, sir.

— Est-ce la seule fois que vous ne l'avez pas dit ?

— Non, sir. J'ai toujours persisté à ne pas dire que vous ne pouviez pas me déclarer coupable. Ce que j'ai dit à Yossarian, c'était...

— Personne ne vous a demandé ce que vous avez dit à Yossarian. Nous vous demandons ce que vous ne lui avez pas dit. Ce que vous avez dit à Yossarian ne nous intéresse aucunement. Est-ce clair ?

— Oui, sir.

— Alors poursuivons. Qu'avez-vous dit à Yossarian ?

— Je lui ai dit, sir, que vous ne pouviez pas me reconnaître coupable de l'infraction qu'on me reproche d'avoir commise, sans cesser d'être fidèle à la cause de...

— De quoi ? Vous marmonnez.

— Arrêtez de marmonner.

— Oui, sir.

— Et marmonnez "sir" quand vous marmonnez.

— Metcalf, bouclez-la.

— Oui, sir, marmonna Clevinger. La cause de la justice, sir. Que vous ne pouviez pas...

— Ce n'est pas ça la justice, railla le colonel, qui se remit à écraser son poing sur la table. Ça, c'est du Karl Marx. Je vais vous dire ce qu'est la justice. La justice, c'est un coup de genou au ventre dans l'obscurité, un coup de couteau dans le magasin d'un vaisseau de guerre avec sacs de sable, sans un mot d'avertissement. Le garrot. Voilà pour la justice ; nous devons être suffisamment purs et durs pour combattre les Boches. Au-dessous de la ceinture, compris ?

— Non, sir.

— Ne dites pas "sir" !

— Oui, sir.

— Et dites "sir" quand vous ne le dites pas », ordonna le major Metcalf.

Clevinger était bien sûr coupable, sinon il n'aurait pas été accusé, et comme la seule façon de le prouver était de le déclarer coupable, c'était leur devoir de patriotes de le déclarer coupable. On le condamna à accomplir à la marche cinquante-sept tours de punition. Popinjay fut mis sous les verrous, pour lui apprendre à vivre, et le major Metcalf fut expédié aux îles Salomon pour enterrer des cadavres. Le châtiment de Clevinger consistait à faire les cent pas pendant cinquante minutes chaque week-end, devant le bâtiment de la prévôté, avec un fusil très lourd sur l'épaule.

Clevinger était dépassé par les événements. Il se passait beaucoup de choses étranges, mais pour lui, la plus étrange de toutes était la haine, la haine brutale, déclarée, implacable, des membres du conseil

de discipline aux visages impénétrables, durs, sans pitié, inexorables, et aux yeux flamboyant de haine, tels des charbons ardents. Ce spectacle stupéfia Clevinger. Ils l'auraient lynché, s'ils avaient pu.

Trois adultes ligués contre un jeune homme, trois hommes qui le détestaient et souhaitaient sa mort. Ils l'avaient haï avant de le voir, le haïrent quand il comparut devant eux, le haïrent après son départ, et enfouirent cette haine au plus profond d'eux-mêmes, comme un trésor inestimable.

Yossarian avait fait de son mieux pour le prévenir, la veille au soir : « T'as pas la moindre chance, petit, lui avait-il dit d'un air sombre. Ils détestent les juifs.

— Mais j'suis pas juif, répondit Clevinger.

— Ça n'a aucune importance ; ils en ont après tout le monde. »

Leur haine fit reculer Clevinger comme une lumière aveuglante. Ces trois hommes qui le haïssaient parlaient sa langue et portaient son uniforme, mais il voyait leurs visages insensibles, pour toujours figés en une hostilité féroce, et il comprit instantanément que nulle part ailleurs, ni dans les tanks, les avions ou les sous-marins fascistes, ni dans les nids de mitrailleuses, de mortiers ou derrière les lance-flammes rugissants, ni même parmi les meilleurs artilleurs de la division d'élite Hermann Goering, ou parmi les sinistres comploteurs de toutes les brasseries de Munich et du monde – il ne rencontrerait des hommes qui le haïraient davantage.

IX. LE MAJOR MAJOR MAJOR

Le Major Major Major avait eu bien des déboires depuis le début.

Comme Miniver Cheevy⁽¹⁰⁾, il était né trop tard – exactement trente-six heures trop tard pour le bien-être physique de sa mère, une femme douce et malade qui, après avoir atrocement souffert pendant un jour et demi avant d'accoucher, fut trop épuisée pour discuter plus longtemps le nom du nouveau-né. Dans le couloir de l'hôpital, son mari faisait les cent pas avec la détermination farouche de qui sait de quoi il retourne. Le père du Major Major était un homme imposant, carré, chaussé de lourds souliers et vêtu d'un costume de laine noire. Il remplit le bulletin de naissance d'une main sûre, sans trahir la moindre émotion, et le tendit à l'infirmière de service. Celle-ci lui reprit le papier sans un mot et s'en alla ; il l'observa de dos en se demandant ce qu'elle portait sous sa blouse.

Quand il retourna dans la salle, il trouva sa femme anéantie sous les couvertures, tel un vieux légume desséché et ridé, ses membres

affaiblis complètement immobiles. Son lit se trouvait à l'extrémité de la salle, près d'une fenêtre cassée, couverte de poussière. La pluie giclait d'un ciel barbouillé ; la journée était morne et froide. Dans l'hôpital, des gens au teint crayeux et aux lèvres bleuies par l'âge mouraient à leur heure. L'homme se tint tout droit à côté du lit et contempla la femme un long moment.

« J'ai appelé le garçon Caleb, lui annonça-t-il enfin d'une voix douce. Comme tu le désirais. » La femme ne répondit pas, et l'homme sourit lentement. Il n'avait rien laissé au hasard, car sa femme dormait et ne saurait jamais qu'il lui avait menti, alors qu'elle était allongée dans cette modeste salle de l'hôpital du comté.

De cette piètre ascendance était issu un indigent chef d'escadrille qui passait maintenant le plus clair de son temps à signer du nom de Washington Irving des documents officiels. Le Major Major signait habilement de la main gauche pour éviter qu'on reconnaisse son écriture, protégé de toute intrusion indésirable par la haute autorité dont il venait d'être investi malgré lui, et rendu méconnaissable par une fausse moustache et des lunettes noires, garantie supplémentaire contre l'indiscrétion de quiconque risquerait un coup d'œil par la fenêtre en celluloïd, dont un voleur avait découpé un morceau. Entre ces deux coups durs – sa naissance et sa promotion –, s'étendaient trente et une mornes années de solitude et de frustration.

Major Major était né trop tard et trop médiocre. Certains hommes naissent médiocres, d'autres le deviennent, et à d'autres encore, la médiocrité est imposée. Major Major cumulait les trois cas. Même au milieu d'hommes sans distinction, il se faisait remarquer par un manque de distinction plus grand encore, et les gens qui le rencontraient étaient toujours impressionnés de le voir aussi peu impressionnant.

Depuis sa mise au monde, Major Major avait eu à supporter trois handicaps : sa mère, son père et Henry Fonda, à qui, pour son malheur, il ressemblait depuis sa naissance ou presque. Il ignorait encore tout de Henry Fonda qu'il se trouvait déjà en butte à des comparaisons peu flatteuses partout où il allait. Des étrangers qu'il ne connaissait ni d'Ève ni d'Adam jugeaient à propos de le dénigrer, avec pour lui, comme résultat, un sentiment précoce d'effroi et de culpabilité à l'égard de ses congénères, et une propension obséquieuse à s'excuser auprès de la société de *n'être pas* Henry Fonda. Ce n'était pas facile de ressembler toute une vie durant à Henry Fonda, mais il ne songea jamais à mettre les pouces, car il avait hérité la persévérance de son père, un homme grand et sec, doté d'un sens de l'humour développé.

Le père de Major Major était un homme sobre, craignant Dieu ; mentir sur son âge était pour lui le summum de la gaudriole. C'était

un agriculteur aux longues jambes et aimant la liberté, un individualiste farouche, respectueux des lois, qui estimait qu'une aide fédérale accordée à tout autre qu'aux agriculteurs relevait d'un socialisme éhonté. Il préconisait l'épargne et le labeur, réprouvait les femmes de mauvaise vie, qui l'envoyaient sur les roses. Sa spécialité était la luzerne : il réalisait d'énormes bénéfices en n'en cultivant pas du tout. Le gouvernement le payait grassement pour chaque boisseau de luzerne qu'il ne faisait pas pousser. Moins il en cultivait, plus le gouvernement le payait, et tous les sous qu'il ne faisait rien pour gagner, il les investissait dans l'achat de nouvelles terres, afin d'augmenter la quantité de luzerne qu'il ne cultivait pas. Le père de Major Major travaillait d'arrache-pied à ne pas cultiver de luzerne. Pendant les longues soirées d'hiver, il restait chez lui, les doigts de pied en éventail, et sautait du lit sur le coup de midi pour s'assurer que les travaux quotidiens de la ferme ne seraient pas effectués. Il faisait des placements avantageux en terres et réussit bientôt à ne pas produire davantage de luzerne que n'importe qui d'autre dans le comté. Les voisins venaient lui demander conseil à tout propos, car il avait gagné beaucoup d'argent et était par conséquent un sage. « Tu récolteras ce que tu as semé », leur déclarait-il invariablement, et tous répondaient « Amen ».

Le père de Major Major était un partisan acharné de l'austérité en matière économique, à condition qu'elle n'entame pas le devoir sacré incombant au gouvernement de payer royalement les agriculteurs pour toute la luzerne qu'ils produisaient – et dont personne ne voulait –, ou pour ne pas produire de luzerne du tout. C'était un homme fier et indépendant, ennemi déclaré des assurances contre le chômage, et qui n'hésitait jamais à gémir, pleurnicher et se lamenter pour extorquer un maximum à n'importe qui et à tout le monde. C'était un homme pieux, qui citait la Bible n'importe où et partout.

« Le Seigneur nous a donné, à nous autres bons fermiers, deux mains solides pour que nous puissions saisir tout ce que nous pouvons avec ces deux mains », prêchait-il avec ardeur sur les marches du palais de justice, ou devant le grand magasin A & P, en attendant que sorte la jeune caissière désagréable et mâcheuse de chewing-gum qu'il draguait. « Si le Seigneur n'avait pas voulu que nous prenions tout ce que nous pouvons, il ne nous aurait pas donné deux bonnes mains. » Et les autres murmuraient « Amen ».

En bon calviniste, le père de Major Major croyait à la prédestination, et ne doutait pas une seconde que les malheurs de l'humanité, à l'exception des siens, ne fussent l'expression de la volonté divine. Il fumait des cigarettes et buvait du whisky ; il aimait la vivacité d'esprit et l'émulation d'une conversation intellectuelle, particulièrement la sienne, quand il mentait sur son âge ou racontait

cette bonne vanne à propos de Dieu et des difficultés qu'avait eues sa femme pour mettre au monde Major Major : il n'avait fallu à Dieu que six jours pour créer le monde, tandis que sa femme avait été un bon jour et demi dans les douleurs, rien que pour fabriquer Major Major. Un homme d'une trempe inférieure à la sienne aurait pu hésiter ce jour-là, dans le couloir de l'hôpital, un homme plus faible aurait pu s'accommoder d'approximations acceptables, telles que Tambour Major, Mineur Major, Sergent Major, mais le père de Major Major avait attendu Quatorze ans ce jour, et il n'était pas homme à le laisser passer sans agir. « L'occasion ne frappe qu'une seule fois à votre porte », se plaisait-il à dire. Le père de Major Major répétait cette excellente plaisanterie à tout propos.

Sa navrante ressemblance de naissance avec Henry Fonda fut le premier d'une longue série de coups durs dont, tout au long de sa triste vie, le major Major Major allait être la malheureuse victime. À cela vint s'ajouter son nom de baptême, Major Major, qui resta longtemps un secret connu de son seul père. Ce n'est que lorsque Major Major entra au jardin d'enfants que son nom fut découvert, et les effets en furent désastreux. Cette révélation tua sa mère, qui perdit toute volonté de vivre, dépérit et mourut, ce qui arrangea tout à fait son mari, qui avait décidé d'épouser la caissière acariâtre de l'A & P, s'il y était obligé, et n'avait pas considéré avec beaucoup d'optimisme ses chances de se débarrasser de sa femme sans lui verser d'indemnité ou la battre.

Les conséquences furent à peine moins catastrophiques pour Major Major. C'est avec consternation qu'il apprit, à un âge aussi tendre, qu'il n'était pas Caleb Major, comme on le lui avait toujours dit, mais un parfait inconnu nommé Major Major, dont il ne savait absolument rien et dont personne n'avait entendu parler. Les quelques amis qu'il avait se détournèrent irrémédiablement de lui, enclins à se méfier de tous les étrangers, particulièrement d'un garçon qui les avait déjà trompés en prétendant être quelqu'un qu'ils connaissaient depuis des années. Personne ne voulait plus rien avoir à faire avec lui. Il commença à laisser tomber des objets, à trébucher. Il se montrait craintif et plein d'espoir à chaque nouvelle rencontre, et toujours il était déçu. Il avait désespérément besoin d'un ami et n'en trouvait donc aucun. Il devint un grand garçon gauche, étrange et rêveur, aux yeux fragiles et à la bouche délicate, dont le sourire hésitant s'éteignait instantanément à chaque nouvelle rebuffade.

Il était poli envers ses aînés, qui le trouvaient antipathique. Tout ce que lui disaient ses aînés, il le faisait. Ils lui dirent de regarder avant de sauter, et il regarda toujours avant de sauter. Ils lui dirent de ne jamais remettre au lendemain ce qu'il pouvait faire le jour même, et il les écouta. On lui dit d'honorer son père et sa mère, et il honora

son père et sa mère. On lui dit de ne pas tuer et il ne tua point, au moins jusqu'à son entrée dans l'armée. Là, on lui dit de tuer, et il tua. Il tendait l'autre joue en toute occasion et traitait toujours les autres comme il eût voulu qu'on le traitât. Quand il faisait la charité, sa main gauche ignorait toujours ce que faisait la droite. Pas une fois il n'invoqua le nom du Seigneur en vain, pas une fois il ne commit l'adultère ou convoita la femme de son voisin. En fait, il aimait son voisin et ne faisait jamais de faux témoignage contre lui. Les aînés de Major Major le trouvaient antipathique à cause de son anticonformisme vraiment excessif.

Comme les occasions de montrer son zèle manquaient, il s'appliqua à être un brillant élève. À l'université d'État, il prit ses études tellement au sérieux que les homosexuels le soupçonnèrent d'être communiste et les communistes d'être homosexuel. Il passa l'examen d'histoire anglaise, ce qui était une erreur.

« L'histoire *anglaise* ! » rugit, indigné, le sénateur doyen de son État. « Que reproche-t-on à l'histoire américaine ? L'histoire américaine est aussi valable que n'importe quelle autre ! »

Major Major s'attaqua donc immédiatement à la littérature américaine, mais entre-temps, le FBI s'intéressa à lui. Six personnes plus un scotch-terrier habitaient la ferme retirée que Major Major appelait son « home », et cinq d'entre elles plus le scotch-terrier se trouvèrent être des agents du FBI. Ils eurent bientôt suffisamment de mauvais renseignements sur Major Major pour le tenir à leur merci. Mais la seule chose qu'ils trouvèrent à faire de lui fut de l'envoyer dans l'armée en qualité de simple soldat et de le nommer major quatre jours plus tard, pour que des membres oisifs du Congrès pussent trotter dans les rues de Washington en chantant : « Qui a promu Major Major ? Qui a promu Major Major(11) ? »

En fait, Major Major devait sa promotion à une machine IBM dotée d'un sens de l'humour presque aussi développé que celui de son père. Quand la guerre éclata, il était encore docile et soumis. On lui dit de s'engager et il s'engagea. On lui dit de postuler pour des cours de cadets d'aviation et il postula, si bien que, dès la nuit suivante, il se retrouva pieds nus dans la boue glacée, à trois heures du matin, face à un sergent du Sud-Ouest, brutal et belliqueux, qui leur déclara qu'il pouvait réduire en bouillie n'importe quel soldat de son peloton et qu'il était prêt à le prouver séance tenante. Les caporaux aux ordres du sergent venaient tout juste de secouer sans ménagements les recrues pour leur ordonner de se rassembler devant la tente de l'administration. Il continuait de pleuvoir sur la tête de Major Major. Les hommes se mirent en rang, portant encore les vêtements civils avec lesquels ils avaient rejoint le camp trois jours plus tôt. Ceux qui s'étaient attardés pour mettre leurs chaussettes et leurs souliers

furent renvoyés dans leurs tentes froides, humides et sombres, avec ordre de les retirer, et les voilà tous nu-pieds dans la boue, tandis que le sergent promenait son regard d'acier sur leurs visages et leur répétait qu'il pouvait réduire en bouillie n'importe quel soldat de son peloton. Personne n'avait la moindre envie de le contredire.

La promotion-surprise de Major Major au grade de major, le lendemain, plongea le sergent belliqueux dans un abîme de mélancolie, car il ne pouvait désormais plus se vanter de pouvoir réduire en bouillie n'importe quel soldat de son peloton. Des heures durant, il rumina dans sa tente, tel Saül, refusant de voir personne, tandis que ses caporaux d'élite, abattus, montaient la garde au-dehors. À trois heures du matin, il trouva la solution. Le Major Major et les autres recrues furent de nouveau réveillés en sursaut, et reçurent l'ordre de se rassembler pieds nus sous la bruine, devant la tente de l'administration, où le sergent les attendait déjà, l'air hargneux, les poings sur les hanches, si pressé de prendre la parole qu'il pouvait à peine se retenir jusqu'à ce qu'ils soient tous rassemblés.

« Moi et le Major Major, se vanta-t-il du même ton bourru et cassant que la veille, nous pouvons réduire en bouillie n'importe quel soldat de mon peloton. »

Les officiers de la base discutèrent le problème de la présence du Major Major le jour même. Quelle attitude adopter envers un major comme le Major Major ? L'humilier personnellement reviendrait à humilier tous les autres officiers de même ou de moindre grade. D'un autre côté, il était hors de question de le traiter avec courtoisie. Par bonheur, le Major Major avait postulé pour les cours de cadets d'aviation. Son ordre de transfert fut envoyé à la salle des téléscribes tard dans l'après-midi, et à trois heures du matin, le Major Major fut une fois de plus réveillé en sursaut ; le sergent lui souhaita bon voyage et il fut mis dans un avion en partance pour l'Ouest.

Le lieutenant Scheisskopf devint pâle comme la mort quand le Major Major se présenta devant lui, en Californie, pieds nus et les orteils couverts de boue. Le Major Major, tenant pour acquis qu'on venait le réveiller en sursaut une fois encore pour aller derechef se mettre en rang pieds nus dans la boue, avait laissé souliers et chaussettes dans la tente. Le costume civil qu'il portait quand il se présenta devant le lieutenant Scheisskopf était fripé et sale. Le lieutenant Scheisskopf, qui n'avait pas encore gagné sa réputation de grand maître ès parades, frémit d'horreur en songeant au spectacle qu'offrirait le Major Major défilant pieds nus dans son groupe le dimanche suivant.

« Allez immédiatement à l'hôpital, marmonna-t-il quand il fut

capable de parler, et dites que vous êtes malade. Restez-y jusqu'à ce que vous touchiez votre indemnité d'habillement, et alors achetez des uniformes. Et des chaussures. N'oubliez pas les chaussures.

— Oui, sir.

— Je ne pense pas que vous ayez à me dire "sir", fit observer le lieutenant Scheisskopf. Votre grade est supérieur au mien.

— Oui, sir. C'est peut-être vrai, sir, mais je suis malgré tout sous votre commandement.

— Oui, sir. C'est exact, accorda le lieutenant Scheisskopf. Vous êtes malgré tout sous mon commandement. Vous ferez donc bien d'obéir à mes ordres, sinon vous aurez des ennuis. Allez à l'hôpital et dites-leur que vous êtes malade, sir. Et restez-y jusqu'à ce que vous puissiez acheter des uniformes.

— Oui, sir.

— Et des chaussures. N'oubliez pas d'acheter des chaussures dès que vous le pourrez, sir.

— Oui, sir. Entendu, sir.

— Merci, sir. »

Pour le Major Major, sa vie à l'école des cadets ne transforma en rien ses habitudes. Quiconque se trouvait en sa compagnie souhaitait invariablement être avec quelqu'un d'autre. Ses instructeurs le traitèrent avec un soin tout particulier, pour le faire avancer rapidement et se débarrasser de lui au plus vite. En un rien de temps, il obtint son diplôme de pilote et se retrouva outre-mer, où sa situation commença soudain à s'améliorer. Toute sa vie, le Major Major n'avait rêvé que d'une chose : être accepté par la société, et à Pianosa, il finit par l'être, du moins pour un temps. Le grade n'avait guère d'importance pour les hommes en service actif, et les rapports entre officiers et soldats étaient détendus et cordiaux. Des hommes dont il ne connaissait même pas le nom le saluaient familièrement et l'invitaient à aller nager ou à jouer au basket. Il passa ses plus belles heures à faire d'interminables parties de basket-ball, que personne ne se souciait de gagner. On ne comptait jamais les points et le nombre des joueurs variait de un à trente-cinq. Le Major Major n'avait jamais joué au basket-ball ni à aucun autre jeu, mais sa grande taille et son enthousiasme frénétique contribuèrent à compenser sa maladresse innée et son manque d'expérience. Le Major Major connut un authentique bonheur sur ce terrain de basket-ball en montagnes russes, avec les officiers et les soldats qui étaient presque ses amis. S'il n'y avait pas de gagnants, il n'y avait pas non plus de perdants, et le Major Major prit le plus vif plaisir à ces ébats sportifs, jusqu'au jour où le colonel Cathcart arriva en trombe dans sa jeep, après la mort du major Duluth, et mit une croix sur les plaisirs futurs du Major Major.

« Vous êtes le nouveau chef d'escadrille », lui avait crié grossièrement le colonel Cathcart, par-dessus la tranchée du chemin de fer. « Mais ne vous imaginez pas que ça signifie quoi que ce soit. Tout ce que ça signifie, c'est que vous êtes le nouveau chef d'escadrille. »

Depuis longtemps déjà, le colonel Cathcart nourrissait une haine implacable pour le Major Major. Un major superflu sur ses rôles, cela désorganisait ses tableaux et donnait des arguments aux hommes de l'état-major de la 27^e Air Force, qui étaient – le colonel Cathcart en avait la certitude – ses ennemis jurés. Le colonel Cathcart avait ardemment désiré un coup de chance, tel que la mort du major Duluth. Mais l'adjonction d'un major supplémentaire lui avait empoisonné l'existence ; il disposait maintenant d'une place de major vacante. Il annonça au Major Major sa nomination au poste de chef d'escadrille, puis démarra sur les chapeaux de roue, aussi brusquement qu'il était arrivé.

Pour le Major Major, cette promotion sonnait le glas de son euphorie. Le sang lui monta au visage et il resta cloué sur place, interdit, tandis que des nuages de pluie convergeaient de nouveau sur lui. Quand il se retourna vers ses compagnons de jeu, il découvrit une barrière de visages intrigués, moroses, fermés et hostiles. Il frissonna de honte. Lorsque la partie reprit, le cœur n'y était plus : quand il dribblait, personne n'essayait de l'arrêter ; quand il réclamait une passe, celui qui avait le ballon le lui passait ; quand il manquait un panier, personne ne lui disputait le ballon après le rebond. Comme s'il était tout seul sur le terrain. Le lendemain, ce fut pareil, et le surlendemain, il déclara forfait.

Avec un bel ensemble, tous les hommes de l'escadrille cessèrent de lui adresser la parole et se mirent à le dévisager. Il vivait dans une gêne perpétuelle, yeux baissés et joues en feu, en butte au mépris, à la jalousie, à la méfiance, à la rancœur et aux insinuations malveillantes. Des gens qui, auparavant, avaient à peine remarqué sa ressemblance avec Henry Fonda, en parlaient maintenant sans arrêt et certains insinuaient même méchamment que le Major Major avait été promu chef d'escadrille *parce qu'il* ressemblait à Henry Fonda. Le capitaine Black, qui avait lui-même brigué le poste, soutenait que le Major Major *était* réellement Henry Fonda, mais qu'il avait la trouille de l'admettre.

Hébété, le Major Major tombait de Charybde en Scylla. Sans le consulter, le sergent Towser fit déménager ses affaires dans la spacieuse caravane que le major Duluth avait occupée à lui tout seul ; et quand, hors d'haleine, le Major Major se précipita dans la salle de rapport pour signaler le vol de ses bagages, le jeune caporal de service lui fit une peur bleue en se levant d'un bond pour hurler :

« À vos rangs, fixe ! » Le Major Major se mit aussi sec au garde-à-vous avec tous les autres, se demandant quel important personnage était entré derrière lui. Les minutes passèrent dans un silence glacial, et tout le monde serait resté au garde-à-vous jusqu'au Jugement dernier si le major Danby n'était pas entré par hasard vingt minutes plus tard pour féliciter le Major Major et ordonner : « Repos ! »

Au mess, les choses furent pires encore pour le Major Major. Milo, tout sourires et courbettes, l'attendait pour le conduire fièrement à une petite table qu'il avait installée sur le devant et décorée d'une nappe brodée et d'un petit bouquet dans un vase de cristal rose. Horrifié, le Major Major recula, mais n'osa pas se rebiffer car tous les officiers l'observaient. Même Havermeyer, la mâchoire lourde et pendante, avait levé la tête de son assiette et le regardait, bouche bée. Le Major Major se soumit humblement aux desiderata de Milo et se recroquevilla en pénitence à sa table réservée pendant tout le repas. La nourriture avait un goût de cendres, mais il se força à manger tout ce qu'on lui servit, de peur d'offenser le personnel de la cuisine. Se trouvant seul avec Milo plus tard, le Major Major sentit pour la première fois monter en lui un mouvement de révolte et déclara qu'il préférerait continuer à manger à la table des officiers. Milo lui répondit que ça ne marcherait sûrement pas.

« Et pourquoi ça ? Ça marchait bien avant.

— Vous n'étiez pas chef d'escadrille.

— Le major Duluth commandait bien l'escadrille, et il mangeait à la même table que les autres.

— Ce n'était pas pareil avec le major Duluth, sir.

— Comment ça, ce n'était pas pareil avec le major Duluth ?

— Je préférerais que vous ne me demandiez pas ça, sir, dit Milo.

— Est-ce parce que je ressemble à Henry Fonda ? demanda le Major Major après avoir rassemblé tout son courage.

— Certains affirment que vous êtes Henry Fonda, répondit Milo.

— Eh bien, je ne suis pas Henry Fonda, s'écria le Major Major d'une voix tremblante d'exaspération. Et je ne lui ressemble pas pour deux sous. Et même si je lui ressemblais, quelle différence cela ferait-il ?

— Aucune différence, sir. C'est ce que j'essaie de vous expliquer. Seulement, avec le major Duluth, la situation n'était pas la même. »

Effectivement, la situation n'était pas la même : quand le Major Major, au repas suivant, s'apprêta à s'asseoir à la table des autres officiers, il se heurta au mur impénétrable de leurs visages fermés et resta comme pétrifié, son plateau tremblant dans les mains, jusqu'à ce que Milo vînt en silence à son secours et le conduisît, comme un mannequin inerte, à sa table réservée. Après cela, le Major Major s'avoua vaincu et prit tous ses repas seul à sa table, le dos tourné aux

autres. Ils lui en voulaient sûrement à cause de sa promotion, qui le plaçait au-dessus d'eux. Il n'y avait jamais de conversation au mess quand le Major Major y était. Il se rendit compte que les autres officiers évitaient de manger en même temps que lui et tout le monde fut bien soulagé quand il renonça à venir au mess et décida de prendre ses repas dans sa caravane.

Le Major Major commença à signer des documents officiels du nom de Washington Irving le lendemain de la visite du premier agent du CID, venu l'interroger à propos d'un homme qui signait de ce nom à l'hôpital – ce qui lui donna l'idée d'en faire autant. Sa nouvelle position l'ennuyait terriblement. On l'avait nommé chef d'escadrille, mais il ignorait tout de ce qu'il était censé *faire* en tant que chef d'escadrille : peut-être rien d'autre que signer Washington Irving au bas des documents officiels, et écouter le cliquetis et les coups sourds des fers à cheval du major – de Coverley, tombant sur le sol devant la fenêtre de son petit bureau, derrière la salle de rapport. Il était constamment hanté par la pensée que des devoirs essentiels restaient inaccomplis et attendait en vain qu'on lui expliquât son travail. Il ne sortait qu'en cas d'absolue nécessité car il ne s'habitua pas à être dévisagé. De temps en temps, la monotonie de son existence était rompue par un officier ou un soldat que le sergent Towser lui adressait pour une affaire qui ne relevait pas de sa compétence, et qu'il renvoyait aussitôt au sergent Towser en le priant de trouver une solution acceptable. Tout ce qu'il était censé accomplir en tant que chef d'escadrille se trouvait apparemment accompli sans son concours. Il devint morose et déprimé. Parfois, il songeait sérieusement à aller exposer ses malheurs à l'aumônier, mais celui-ci semblait déjà tellement débordé par ses propres soucis que le Major Major hésitait à y ajouter les siens. En outre, il n'était pas absolument sûr que les aumôniers fussent destinés aux chefs d'escadrille.

Il n'avait jamais été tout à fait sûr, non plus, des fonctions du major – de Coverley qui, lorsqu'il n'était pas parti louer des appartements ou kidnapper de la main-d'œuvre étrangère, n'avait rien de plus urgent à faire qu'à lancer des fers à cheval. Le Major Major passait de longues heures à observer attentivement les fers tomber mollement à terre ou s'enrouler autour des petits piquets d'acier fichés dans le sol. Il passait des heures à regarder en coin le major – de Coverley, et s'émerveillait qu'un personnage aussi auguste n'ait rien de plus important à faire. Il était souvent tenté de se joindre à lui, mais lancer des fers à cheval toute la journée paraissait presque aussi monotone que signer des documents officiels « Major Major Major », et l'allure générale du major – de Coverley était tellement rébarbative que le Major Major redoutait de

l'approcher.

Le Major Major s'interrogeait sur son rapport au major – de Coverley et sur le rapport du major – de Coverley à lui-même. Il savait que le major – de Coverley était son commandant en second, mais il ne parvenait pas à décider si, en la personne du major – de Coverley, il se trouvait gratifié d'un supérieur débonnaire ou d'un subordonné indiscipliné. Il préférait ne pas se renseigner auprès du sergent Towser, qu'il craignait sans trop savoir pourquoi, et il n'y avait personne d'autre à qui demander, moins que tous au major – de Coverley. Peu de gens osaient approcher le major – de Coverley, et le seul officier suffisamment stupide pour toucher à l'un de ses fers fut atteint le lendemain même de la fièvre pianosienne la plus carabinée que Gus, Wes, ou même Doc Daneeka aient jamais vue. Tout le monde s'accordait à dire que la maladie était le châtiment infligé au malheureux officier par le major – de Coverley, bien que personne ne sût comment il s'y était pris.

La plupart des documents officiels qui atterrissaient sur le bureau du Major Major ne le concernaient pas. La grande majorité d'entre eux se référaient à des communications antérieures dont le Major Major ignorait tout. Il était parfaitement inutile de les examiner, vu que les instructions portaient invariablement la mention : « Annule et remplace le précédent document. » En une seule minute de travail effectif, il pouvait donc parapher vingt documents, chacun l'avisant de ne prêter aucune attention aux précédents. Du bureau du général Peckem, sur le continent, arrivaient quotidiennement des bulletins prolixes portant en exergue de réjouissantes homélies telles que : « Ne remettez jamais au lendemain ce que vous pouvez faire aujourd'hui », ou « Propreté est source de Sainteté ».

Les communications du général Peckem relatives à la propreté et à la temporisation donnaient au Major Major l'impression qu'il était lui-même un ignoble temporisateur, si bien qu'il se débarrassait au plus vite de toute cette paperasse. Les seuls documents officiels qui l'intéressaient étaient ceux concernant le malheureux lieutenant qui avait trouvé la mort au cours de la mission sur Orvieto, moins de deux heures après son arrivée à Pianosa, et dont les bagages à moitié défaits étaient toujours dans la tente de Yossarian. Puisque l'infortuné lieutenant s'était présenté à la tente du service opérations et non à la salle de rapport, le sergent Towser avait jugé plus prudent de le porter sur ses tablettes comme n'ayant jamais émargé, et les quelques documents le concernant évoquaient le fait qu'il semblait s'être évaporé purement et simplement – ce qui, d'une certaine façon, était précisément le cas. À la longue, le Major Major vit avec plaisir les documents officiels s'accumuler sur son bureau, car passer toute la journée dans son bureau à les signer était moins ennuyeux

que passer toute la journée dans son bureau à ne pas les signer. Ça l'occupait.

Régulièrement, chaque document qu'il signait lui était retourné au bout de deux à dix jours, augmenté d'une nouvelle page, qui exigeait de lui une nouvelle signature. La nouvelle mouture était toujours beaucoup plus volumineuse, car entre le feuillet portant son dernier paraphe et le feuillet ajouté pour son nouveau paraphe, se trouvaient intercalés les feuillets portant les plus récents paraphes de tous les autres officiers disséminés dans diverses localités, qui devaient comme lui apposer leur signature sur les mêmes documents officiels. Le Major Major finit par se décourager à force de voir de simples communications gonfler prodigieusement pour se transformer en énormes dossiers. Il avait beau avoir signé une communication un nombre incalculable de fois, elle lui revenait toujours pour être de nouveau paraphée, et il se mit à désespérer d'en voir jamais la fin. Un jour – le lendemain de la première visite de l'agent du CID – le Major Major signa l'un des documents du nom de Washington Irving au lieu du sien, juste pour voir. Cela lui plut. Cela lui plut tellement que tout le reste de l'après-midi, il fit de même avec tous les documents officiels. C'était un geste impulsif et frivole, un geste de révolte, qui lui vaudrait, il le savait, une sévère punition. Le lendemain matin, il entra dans son bureau en proie à une violente agitation ; il attendait de voir ce qui arriverait. Il n'arriva rien.

Il avait péché, et c'était agréable, d'autant plus qu'aucun des documents qu'il avait signés du nom de Washington Irving ne lui fut jamais retourné ! Enfin un progrès, et le Major Major se lança dans sa nouvelle carrière avec entrain et jubilation. Signer du nom de Washington Irving n'était peut-être pas fameux comme carrière, mais c'était toujours moins monotone que signer Major Major Major. Quand Washington Irving devenait à son tour monotone, il pouvait toujours intervertir les noms et signer Irving Washington, jusqu'à ce que ça aussi devint monotone. Et le résultat obtenu était sans précédent, car aucun des documents signés de l'un ou l'autre nom ne revint jamais à l'escadrille.

Ce qui survint, par contre, ce fut un *second* agent du CID, déguisé en pilote. Les hommes savaient qu'il était un agent du CID parce qu'il le leur avait confié, tout en recommandant à chacun d'eux de ne pas le révéler aux autres, à qui il avait confié qu'il était un agent du CID.

« Vous êtes le seul homme de l'escadrille qui sache que je suis un agent du CID, confia-t-il au Major Major, et il est d'une importance capitale que cela demeure secret, pour que je puisse agir efficacement. Vous comprenez ?

— Le sergent Towser est au courant.

— Oui, je sais. J'ai dû le lui dire pour qu'il me laisse entrer dans votre bureau. Mais je sais qu'en aucun cas il ne le répètera.

— Il me l'a dit à moi, répondit le Major Major. Il m'a dit qu'il y avait un agent du CID qui voulait me voir.

— Le salaud. Il va falloir que je le fasse surveiller. À votre place, je ne laisserais traîner aucun document ultra-secret. Tout au moins jusqu'à ce que je fasse mon rapport.

— Je ne reçois pas de documents ultra-secrets, dit le Major Major.

— C'est de ceux-là que je parle. Enfermez-les dans votre classeur, afin que le sergent Towser ne puisse pas mettre la main dessus.

— Le sergent Towser possède la seule clé du classeur.

— J'ai l'impression que nous perdons notre temps », fit l'agent du CID d'un ton froid. C'était un individu alerte, replet et nerveux, dont les gestes étaient vifs et précis. Il sortit plusieurs photocopies d'une grande chemise rouge à soufflet, qu'il avait ostensiblement cachée sous une veste d'aviateur en cuir, décorée avec mauvais goût d'images d'avions volant à travers les éclairs orangés de la DCA, et de rangées régulières de petites bombes, signifiant cinquante-cinq missions de bombardement à son actif. « Avez-vous déjà vu ces papiers ? »

Le Major Major jeta un regard inexpressif sur des copies de lettres personnelles écrites à l'hôpital, et sur lesquelles l'officier censeur avait signé « Washington Irving » ou « Irving Washington ».

« Non.

— Et ceux-là ? »

Le Major Major examina des copies de documents officiels adressés à lui-même et sur lesquels il avait apposé les mêmes signatures.

« Non.

— L'homme qui a signé de ces noms fait-il partie de votre escadrille ?

— Lequel ? Il y a deux noms.

— N'importe lequel. Nous estimons que Washington Irving et Irving Washington ne font qu'un et que l'individu en question se sert de deux noms pour brouiller les pistes. Ça se fait très souvent, vous savez.

— Je ne pense pas qu'il y ait un homme de ce nom ou de l'autre dans l'escadrille. »

Le deuxième homme du CID parut déçu. « Il est bien plus malin que nous ne le pensions, fit-il remarquer. Il utilise un troisième nom et se fait passer pour quelqu'un d'autre. Et je crois... oui, je crois que je sais quel est ce troisième nom. » D'un air fébrile et inspiré, il tendit au Major Major une autre photocopie : « Et ça ? »

Le Major Major se pencha légèrement et vit une copie de la lettre que Yossarian avait entièrement caviardée, ne laissant que le nom de

Mary, avec ces quelques mots ajoutés : « Je brûle tragiquement de désir pour toi. A.T. Tappman, aumônier, US Army. » Le Major Major secoua la tête.

— « Je ne l'ai jamais vue.

— Savez-vous qui est A.T. Tappman ?

— C'est l'aumônier du groupe.

— Voilà qui résout toute l'affaire, dit le deuxième homme du CID. Washington Irving est l'aumônier du groupe. »

Le Major Major fut pris d'un doute : « A.T. Tappman est l'aumônier du groupe, corrigea-t-il.

— Vous êtes sûr ?

— Oui.

— Pourquoi l'aumônier du groupe ferait-il une chose pareille ?

— Peut-être quelqu'un d'autre a-t-il écrit cette phrase et contrefait son écriture ?

— Pourquoi quelqu'un voudrait-il contrefaire l'écriture de l'aumônier ?

— Pour vous mettre sur une fausse piste.

— Vous avez peut-être raison, décida l'homme du CID après mûre réflexion, et il fit claquer ses lèvres. Peut-être sommes-nous en présence d'un gang, de deux hommes opérant ensemble qui se trouvent avoir les mêmes noms, mais inversés. Oui, je suis sûr que c'est ça. L'un d'eux, ici, à l'escadrille, un autre à l'hôpital et un autre avec l'aumônier. Ça fait trois hommes, non ? Êtes-vous absolument certain de n'avoir jamais vu ces documents officiels ?

— Je les aurais signés si je les avais vus.

— De quel nom ? rusa l'homme du CID. Du vôtre ou de celui de Washington Irving ?

— De mon nom à moi. Je ne connais même pas le nom de Washington Irving. »

Un grand sourire illumina le visage de l'agent du CID.

« Major, je suis heureux que vous soyez en dehors de toute cette affaire. Nous pourrions donc travailler de concert, et j'aurai besoin du concours de chacun. Quelque part, dans ce théâtre européen d'opérations, il y a un homme qui met la main sur les communications qui vous sont adressées. Soupçonnez-vous quelqu'un ?

— Non.

— Eh bien moi si », fit le second agent du CID, qui se pencha et chuchota d'un ton confidentiel : « Ce salaud de Towser. Pourquoi croyez-vous qu'il irait crier mon identité sur tous les toits ? Gardez les yeux en face des trous et appelez-moi dès que vous entendrez quelqu'un mentionner le nom de Washington Irving. Je vais faire faire une enquête sur l'aumônier et sur toutes les autres personnes

des environs. »

Dès qu'il fut parti, le premier agent du CID sauta par la fenêtre dans le bureau du Major Major et voulut savoir qui était l'homme qui venait de s'enfuir. C'est à peine si le Major Major le reconnut.

« C'était un homme du CID, répondit le Major Major.

— Qu'il dit ! C'est moi l'agent du CID ici. »

Si le Major Major avait du mal à le reconnaître, c'est qu'il portait une robe de chambre en velours délavé, avec des coutures ajourées sous les bras, un pyjama de flanelle et des pantoufles usées dont la semelle claquait. C'était la tenue d'hôpital réglementaire, se rappela le Major Major. L'homme avait pris dix bons kilos et semblait péter de santé.

« Je suis vraiment très malade, gémit-il. À l'hôpital, un pilote de chasse m'a refilé sa grippe, une grippe qui a dégénéré en une sale pneumonie.

— Vous m'en voyez désolé, fit le Major Major.

— Ça me fait une belle jambe, répliqua l'homme du CID d'un ton larmoyant. Je n'ai que faire de votre compassion. Je désire simplement que vous sachiez tout ce que j'endure. Je suis venu vous avertir que Washington Irving semble avoir transféré sa base d'opérations de l'hôpital à votre escadrille. Vous n'avez entendu personne ici parler de Washington Irving, dites-moi ?

— À vrai dire, si. L'homme qui était ici à l'instant : il parlait de Washington Irving.

— Non ? cria le premier homme du CID, absolument ravi. Voilà qui pourrait bien nous suffire pour faire toute la lumière sur cette ténébreuse affaire. Surveillez ses faits et gestes vingt-quatre heures sur vingt-quatre ; moi je rentre dare-dare à l'hôpital demander de nouvelles instructions à mes supérieurs. » Il sauta par la fenêtre du Major Major et disparut.

Une minute après, la portière séparant le bureau du Major Major de la salle de rapport s'ouvrit brutalement et le second homme du CID réapparut, soufflant comme un phoque. D'une voix haletante, il cria : « Je viens de voir un homme en pyjama rouge sauter de votre fenêtre et remonter la route en courant. L'avez-vous vu ?

— Il était venu ici pour me parler.

— Ça m'a paru très louche, un homme sautant par votre fenêtre en pyjama rouge. » L'homme arpentait d'un pas vif le petit bureau. « D'abord, j'ai cru que c'était vous, qui fuyiez incognito au Mexique. Mais maintenant, je vois que ce n'était pas vous. A-t-il dit quelque chose à propos de Washington Irving ?

— Effectivement, il a parlé de lui.

— Pas possible ? cria l'homme du CID. Splendide ! Voilà qui pourrait bien nous suffire pour faire toute la lumière sur cette

ténébreuse affaire. Savez-vous où nous pouvons le trouver ?

— À l'hôpital. Il est vraiment très malade.

— Bravo ! s'écria l'autre. Je vais immédiatement lui mettre le grappin dessus. Vaut mieux que j'y aille incognito. J'expliquerai la situation à l'infirmier et je leur demanderai de m'hospitaliser.

— Ils refusent de m'hospitaliser si je ne suis pas malade, revint-il annoncer au Major Major. En fait, je ne me sens pas très bien. Je voulais depuis longtemps me faire faire un *check-up*, et je crois que je vais profiter de l'occasion. Je retourne de ce pas à l'infirmier leur dire que je suis malade, pour qu'ils m'envoient à l'hôpital. »

Il revint au bout d'un moment, les gencives violettes : « Regardez ce qu'ils m'ont fait », dit-il au Major Major. Il était atterré. Il tenait à la main ses souliers et ses chaussures, et exhibait ses orteils également badigeonnés avec une solution violette de gentiane. « Un agent du CID avec des gencives violettes ! On n'a jamais vu ça », se lamenta-t-il.

Il quitta la salle de rapport la tête basse, tomba dans un fossé et se cassa le nez. Sa température persistait à être normale, mais Gus et Wes firent une exception et l'envoyèrent à l'hôpital en ambulance.

Le Major Major avait menti, et c'était bon. Mais il n'en était pas réellement surpris, car il avait observé que les gens qui mentaient étaient, tout compte fait, plus ingénieux, plus ambitieux, et réussissaient mieux que les gens qui ne mentaient pas. S'il avait dit la vérité au deuxième homme du CID, il se serait attiré des ennuis. Mais il avait menti et se trouvait libre de poursuivre son travail.

Le visite du deuxième homme du CID le rendit plus circonspect. Il signa tous ses papiers de la main gauche, et uniquement dissimulé derrière ses lunettes noires et sa fausse moustache, qu'il avait employées sans succès pour essayer de recommencer à jouer au basket. Par mesure de précaution supplémentaire, il abandonna gaiement Washington Irving pour John Milton. John Milton était souple et concis. Comme Washington Irving, le nom pouvait être inversé sans problème quand il devenait monotone. En outre, il permettait au Major Major de doubler sa production car John Milton, infiniment plus court que son propre nom ou celui de Washington Irving, prenait beaucoup moins de temps à écrire. John Milton présentait encore un autre avantage : il se prêtait à toutes les combinaisons, et le Major Major ne tarda pas à l'incorporer dans des fragments de dialogues imaginaires. C'est ainsi qu'on put lire sur des documents officiels des phrases du genre : « John, Milton est un sadique » ou « Y en a-t-il mille tonnes, John ? » John Milton ouvrait des horizons entièrement nouveaux, fourmillant de possibilités charmantes et qui promettaient d'écarter à jamais toute impression de monotonie. Le Major Major retourna à Washington Irving quand

John Milton devint trop monotone.

Le Major Major avait acheté ses lunettes noires et sa fausse moustache à Rome, dans l'espoir futile de s'arracher à la range où il s'enlisait chaque jour davantage. Tout d'abord, il y eut la terrible humiliation de la Grande Croisade des Serments de Fidélité : pas une des trente ou quarante personnes qui faisaient circuler des serments de fidélité concurrents ne voulut lui permettre de signer. Ensuite, juste quand cette tempête se fut calmée, voilà l'avion de Clevinger qui disparaît mystérieusement dans les airs avec tous les membres de l'équipage, et qui rend-on responsable de cet étrange accident ? Lui-même, sous prétexte qu'il n'a jamais signé de serment de fidélité.

Les lunettes noires avaient une grosse monture couleur magenta. La fausse moustache noire, flamboyante, lui donnait un air de joueur d'orgue de Barbarie, et il portait les deux quand il rejoignit le terrain de basket, un jour où sa solitude lui était devenue intolérable. Il prit un air dégagé et pénétra nonchalamment sur le terrain, tout en priant pour qu'on ne le reconnût pas. Les autres firent semblant de ne pas le reconnaître et il commença à s'amuser. À peine avait-il fini de se féliciter de sa ruse innocente, qu'un de ses adversaires le bouscula rudement et le fit tomber à genoux. Peu après, il fut de nouveau durement malmené, et il commença à comprendre qu'ils l'avaient reconnu et profitaient de son déguisement pour se permettre de le gratifier de coups de coude, de crocs-en-jambe, et de le rudoyer. On ne voulait pas de lui. Et au moment précis où il le comprit, les joueurs de son équipe fusionnèrent instinctivement avec leurs adversaires pour former une seule bande hurlante et assoiffée de sang, qui lui tomba dessus de tous côtés à coups de poing et en l'injuriant grossièrement. Ils le jetèrent par terre, le frappèrent, et l'attaquèrent de nouveau dès qu'il se fut relevé tant bien que mal. Il se couvrit le visage de ses mains pour ne plus voir ses assaillants. Ce fut alors la curée, les hommes pris de folie se précipitèrent sur lui pour l'assommer, le frapper, l'éborgner et le piétiner. Il fut roué de coups, roula jusqu'au bord du fossé dans lequel on le fit dégringoler tête la première. Au fond, il reprit pied, escalada l'autre versant et s'éloigna en chancelant sous une grêle de huées et de pierres qui s'abattit sur lui jusqu'à ce qu'il se fût réfugié en titubant derrière un coin de la tente de la salle de rapport. Durant toute l'agression, son principal souci fut de garder en place ses lunettes noires et sa fausse moustache pour pouvoir continuer à prétendre qu'il n'était pas celui qu'on croyait et à ne pas être contraint de faire usage de son autorité.

De retour dans son bureau, il pleura ; quand il eut fini de pleurer, il essuya le sang de sa bouche et de son nez, nettoya les écorchures sur son front et ses joues, et appela le sergent Towser.

« À partir de maintenant, dit-il, j'interdis à tous les visiteurs l'entrée de mon bureau quand j'y suis. Compris ?

— Oui, sir. Est-ce que ça s'applique aussi à moi ?

— Oui.

— Je vois. Puis-je disposer ?

— Oui.

— Que dois-je dire aux gens qui viennent vous voir quand vous êtes là ?

— Dites-leur que je suis là et que je les prie d'attendre.

— Bien, sir. Pendant combien de temps ?

— Jusqu'à ce que je sois parti.

— Et alors, que dois-je faire ?

— Ça m'est égal.

— Puis-je les faire entrer après que vous serez parti ?

— Oui.

— Mais vous ne serez plus là, c'est bien ça ?

— Exactement.

— Très bien, sir. Puis-je disposer ?

— Oui.

— Très bien, sir.

— À partir de maintenant, dit le Major Major au soldat qui entretenait sa caravane, je ne veux plus que vous veniez ici quand j'y suis, pour me demander si vous pouvez faire quelque chose pour moi. Compris ?

— Oui, sir, répondit l'ordonnance. Quand devrai-je venir voir si vous voulez que je fasse quelque chose pour vous ?

— Quand je ne serai pas là.

— Oui, sir. Et que devrai-je faire ?

— Tout ce que je vous dirai de faire.

— Mais vous ne serez pas là pour me le dire, n'est-ce pas ?

— Non.

— Alors, que devrai-je faire ?

— Tout ce qu'il y a à faire.

— Entendu, sir.

— Vous pouvez disposer, dit le Major Major.

— Oui, sir. Puis-je disposer ?

— Non, reprit le Major Major. N'entrez plus ici faire le ménage non plus. N'entrez sous aucun prétexte, à moins que vous ne soyez sûr que je suis absent.

— Oui, sir. Mais comment puis-je en être sûr ?

— Si vous n'en êtes sûr, faites comme si j'étais là, et disparaissez jusqu'à ce que vous en soyez sûr. Compris ?

— Oui, sir.

— Je regrette d'avoir à vous dire tout ça, mais je n'ai pas le choix.

Au revoir.

— Au revoir, sir.

— Et merci pour tout.

— Oui, sir. »

« À partir de maintenant, dit le Major Major à Milo Minderbinder, je n'irai plus au mess. Qu'on me serve tous mes repas dans ma caravane.

— Excellente idée, sir. Comme ça, je pourrai vous servir des plats spéciaux, à l'insu des autres officiers. Je suis sûr qu'ils vous plairont. Le colonel Cathcart les apprécie beaucoup.

— Je ne veux pas de plats spéciaux. Je veux rigoureusement la même chose que les autres. Dites à l'homme qui apportera mes repas de frapper une fois à la porte et de laisser le plateau sur le seuil. Est-ce clair ?

— Oui, sir. C'est très clair. J'ai justement de côté quelques homards du Maine, vivants ; je peux vous en préparer un pour ce soir, avec une excellente salade au roquefort et deux éclairs importés en fraude de Paris pas plus tard qu'hier, en compagnie d'un héros de la Résistance française. Cela ira-t-il, pour commencer ?

— Non.

— Oui, sir, je comprends. »

À dîner, ce soir-là, Milo lui servit du homard grillé avec une excellente salade au roquefort et deux éclairs. Le Major Major était embêté : s'il renvoyait son dîner, ses plats seraient perdus ou iraient à un autre et le Major Major avait un faible pour le homard grillé. Il se régala donc avec mauvaise conscience. Le lendemain, au déjeuner, il y avait de la tortue Maryland accompagnée d'une bouteille de Dom Pérignon 1937, et le Major Major engloutit le tout sans la moindre arrière-pensée.

Restait à régler le problème des hommes présents dans la salle de rapport : le Major Major les évitait en entrant dans son bureau et en en sortant par la fenêtre crasseuse en celluloïd. Cette fenêtre se déboutonnait et était assez grande et basse pour qu'on pût sauter à travers, dans un sens comme dans l'autre. Pour accomplir le trajet entre la salle de rapport et sa caravane, il contournait la tente à toute vitesse quand la voie était libre, bondissait dans la tranchée du chemin de fer et galopait, tête baissée, vers l'abri de la forêt. Arrivé à hauteur de sa caravane, il sortait de la tranchée et se frayait un chemin à travers les broussailles touffues, où la seule personne qu'il eût jamais rencontrée était le capitaine Flume, qui, hagard et fantomatique, faillit le faire mourir de peur un soir au crépuscule, en se matérialisant sans crier gare hors d'un buisson de mûres, pour se plaindre que Grand Chef Pâle-Avoine l'avait menacé de lui trancher la gorge d'une oreille à l'autre.

« Si jamais vous recommencez à m’effrayer comme ça, lui dit le Major Major, c’est *moi* qui vous trancherai la gorge d’une oreille à l’autre. »

Le capitaine Flume en eut le souffle coupé, battit en retraite et s’évapora dans son buisson de mûres ; le Major Major ne le revit jamais.

Quand le Major Major songeait à ce qu’il avait accompli, il était satisfait. Dans cette minuscule île étrangère où grouillaient plus de deux cents personnes, il avait réussi à devenir un anachorète. Moyennant un peu d’ingéniosité, il s’était débrouillé pour que personne ne pût lui parler, ce qui arrangeait tout le monde, remarqua-t-il, vu que, l’un dans l’autre, personne ne désirait lui parler. Personne, apparemment, sauf ce cinglé de Yossarian qui le plaqua d’une prise imparable, un jour où il filait au fond de sa tranchée vers sa caravane, pour déjeuner.

Le Major Major n’aimait pas se faire plaquer, mais par Yossarian, c’était un comble. Il y avait quelque chose d’intrinsèquement repoussant chez Yossarian, Yossarian qui faisait un tapage de tous les diables à propos de l’homme mort dans sa tente – qui n’y était même pas – ; Yossarian, qui avait enlevé tous ses vêtements après le raid sur Avignon et s’était présenté, nu comme un ver, devant le général Dreedle qui s’apprêtait à lui épingler une médaille sur la poitrine en récompense de son héroïsme au-dessus de Ferrare. Personne au monde n’avait le pouvoir de retirer de la tente de Yossarian les vêtements épars de l’homme mort. Le Major Major s’était lavé les mains de l’affaire le jour où il avait permis au sergent Towser de déclarer dans son rapport que le lieutenant, tué au-dessus d’Orvieto moins de deux heures après son arrivée à l’escadrille, n’y était jamais arrivé. Pour le Major Major, seul Yossarian avait le droit d’enlever les affaires de l’homme mort, mais pour le Major Major, Yossarian n’en avait pas le droit.

Le Major Major poussa un gémissement après le plaquage éclair de Yossarian et se tortilla pour se remettre sur pieds ; mais Yossarian le maintenait cloué au sol.

« Le capitaine Yossarian, dit-il, demande la permission de parler immédiatement au major d’une question de vie ou de mort.

— Laissez-moi me lever, je vous prie, lui demanda le Major Major avec humeur. Je ne peux pas vous rendre votre salut, avec mon bras coincé sous moi. »

Yossarian le lâcha. Ils se levèrent lentement. Yossarian salua de nouveau et répéta sa demande.

« Allons dans mon bureau, dit le Major Major. Nous y serons plus à l’aise pour discuter.

— Oui, sir. »

Ils frottèrent leurs vêtements pour en enlever le sable et partirent en silence, d'une démarche raide, vers la salle de rapport.

« Attendez-moi ici une minute, le temps que je mette du mercurochrome sur ces égratignures. Dites ensuite au sergent Towser de vous faire entrer.

— Bien, sir. »

Le Major Major traversa avec dignité la salle de rapport, sans accorder un coup d'œil aux employés et dactylos qui remplissaient des fiches à leurs tables. Il referma derrière lui la portière séparant la salle de son bureau ; dès qu'il fut seul, il courut à la fenêtre et sauta dehors pour détalier comme un lapin. Mais il tomba sur Yossarian qui lui barrait le passage. Il attendait au garde-à-vous et salua de nouveau.

« Le capitaine Yossarian demande la permission de parler immédiatement au major d'une question de vie ou de mort.

— Permission refusée, aboya le Major Major.

— Réponse inacceptable. »

Le Major Major s'inclina. « Bon, je vais vous écouter ; sautez dans mon bureau.

— Après vous. »

Ils sautèrent tous deux dans le bureau. Le Major Major s'assit à sa table ; Yossarian alla se placer en face de lui et lui déclara qu'il ne voulait plus accomplir de missions de bombardement. *Que faire ?* se demanda le Major Major. Il ne pouvait que suivre les instructions du colonel Korn et espérer que tout s'arrangerait.

« Et pourquoi donc ? demanda-t-il.

— J'ai peur.

— Il n'y a pas de honte à cela, répliqua le Major Major avec bonté. Nous avons tous peur.

— Je n'ai pas honte, répondit Yossarian, j'ai simplement peur.

— Vous ne seriez pas normal si vous n'aviez pas peur. Les hommes les plus braves connaissent la peur. L'une des choses les plus difficiles dans une bataille, c'est de surmonter notre peur.

— Oh ! Ça va, Major. On pourrait pas laisser tomber tous ces boniments à la con ? »

Le Major Major baissa les yeux, dérouté, et se tripota les doigts. « Que voulez-vous que je vous dise ?

— Que j'ai accompli suffisamment de missions et que je peux rentrer en Amérique.

— Combien en avez-vous fait ?

— Cinquante et une.

— Il ne vous en reste donc plus que quatre.

— Il en augmentera le nombre. Chaque fois que je touche au but, il augmente le quota.

— Peut-être ne le fera-t-il pas cette fois-ci ?

— De toute façon, il ne rapatrie jamais personne. Il garde les hommes en réserve jusqu'à ce qu'il ne lui en reste plus assez pour les équipages, et alors il augmente le nombre des missions et flanque de nouveau tous ses hommes dans les cadres combattants. Il fait ça sans arrêt depuis qu'il est ici.

— Vous ne devez pas rendre le colonel Cathcart responsable du retard que subissent les ordres, fit le Major Major. C'est à la 27^e Air Force qu'il incombe de transmettre les ordres rapidement, une fois qu'elle les a reçus de nous.

— Il pourrait tout de même demander des effectifs de remplacement et nous renvoyer chez nous quand les ordres arriveraient. On m'a dit que la 27^e Air Force n'exige que quarante missions et que lui seul s'est mis dans le crâne de nous en faire faire cinquante-cinq.

— Je ne sais rien de tout ça, répondit le Major Major. Le colonel Cathcart est notre officier commandant et nous devons lui obéir. Pourquoi ne faites-vous pas ces quatre missions supplémentaires ? Vous verrez bien ce qui se passera ensuite.

— Je ne veux pas. »

Que pouvait-on faire ? se demanda de nouveau le Major Major. Que faire d'un homme qui déclare, en vous regardant dans le blanc des yeux, qu'il préfère mourir plutôt que d'être tué au combat, un homme au moins aussi mûr et intelligent que vous, et qu'il faut feindre de prendre pour un imbécile ? Que pouvait-on lui dire ?

« Et si nous vous laissions choisir vos missions, des raids d'approvisionnement de lait par exemple ? proposa le Major Major. Comme ça, vous pourriez faire vos quatre missions sans courir le moindre risque.

— Je ne veux pas de missions d'approvisionnement. J'en ai marre de la guerre.

— Voudriez-vous voir notre pays vaincu ?

— Nous ne serons pas vaincus. Nous avons davantage d'hommes, d'argent et de matériel. Il y a dix millions d'hommes sous les drapeaux qui pourraient me remplacer. Certains se font tuer, mais il y en a bien plus qui font fortune et se donnent du bon temps. Qu'un autre se fasse tuer à ma place.

— Et si tous les nôtres se disaient la même chose ?

— Eh bien, je serais sûrement un sacré imbécile de me singulariser. Non ? »

Que pouvait-on lui dire ? se demanda sombrement le Major Major. Une chose à ne pas dire en tout cas, c'était qu'il ne pouvait rien faire. Dire qu'il ne pouvait rien faire sous-entendait qu'il *ferait* quelque chose s'il le pouvait, et que la ligne de conduite du colonel Korn était

erronée ou injuste. Or le colonel Korn avait été formel sur ce point : il ne devait jamais dire qu'il ne pouvait rien faire.

« Je regrette, dit-il. Mais je ne peux rien faire. »

X. WINTERGREEN

Clevinger était mort. C'était là le grand point faible de sa philosophie. Dix-huit avions avaient amorcé leur descente à travers un lumineux nuage blanc, au large de l'île d'Elbe, un après-midi qu'ils revenaient du raid d'approvisionnement en lait hebdomadaire sur Parme ; dix-sept sortirent du nuage. Aucune trace ne fut jamais trouvée du dix-huitième, ni dans les airs, ni à la surface lisse des eaux vert de jade. Pas de débris. Des hélicoptères volèrent autour du nuage blanc jusqu'au coucher du soleil. Pendant la nuit le nuage se dissipa, et au matin on eut la certitude que Clevinger était bel et bien mort.

Désintégration étonnante, aussi étonnante sans doute que la Grande Conspiration de Lowery Field, quand les soixante-quatre hommes d'une caserne se volatilèrent un jour de paie et ne donnèrent plus jamais signe de vie. Jusqu'au jour de la stupéfiante disparition de Clevinger, Yossarian avait supposé que les hommes s'étaient unanimement décidés à partir en permission non autorisée le même jour. En fait, cette désertion générale, ce mépris des devoirs les plus sacrés l'avaient tellement enthousiasmé qu'il courut, transporté de joie, annoncer l'incroyable nouvelle à l'ex-première classe Wintergreen.

« Qu'y a-t-il là de tellement passionnant ? » dit l'ex-première classe d'un ton sarcastique et désagréable, en posant son soulier crotté de GI sur sa bêche pour s'adosser paresseusement avec un air mauvais contre la paroi de l'un des profonds trous carrés qu'il creusait – car tel était son travail à l'armée.

L'ex-première classe Wintergreen était un petit salopard qui s'amusait à mettre des bâtons dans les roues de tout le monde. Chaque fois qu'il faisait le mur, il était pris et condamné à creuser, puis reboucher, des trous de deux mètres sur deux mètres sur deux mètres, pendant tant de jours. Dès qu'il avait purgé sa peine, il refaisait le mur. L'ex-première classe Wintergreen accomplissait sans broncher ses devoirs de terrassier et apportait à son travail toute la conscience d'un véritable patriote.

« Ça n'est pas une mauvaise vie, faisait-il observer avec philosophie. Il faut bien que quelqu'un le fasse, j'imagine... »

Il était suffisamment sage pour comprendre qu'il y avait pire, en temps de guerre, que de creuser des trous au Colorado. Vu que la demande pour les trous n'était pas excessive, il pouvait les creuser et les boucher sans se presser et il était rarement surmené. Cependant, il se trouvait rétrogradé au rang de deuxième classe chaque fois qu'il passait en conseil de guerre et la perte de son grade le consternait.

« C'était plutôt chouette d'être première classe, disait-il avec regret. J'avais un rang social – tu vois ce que je veux dire... –, je fréquentais les meilleurs milieux. » Son visage s'assombrit : « Mais tout ça, c'est du passé maintenant. La prochaine fois que je partirai en vadrouille, ce sera en qualité de deuxième classe, et ce ne sera pas la même chose. » Creuser des trous était une profession sans avenir. « Le travail n'est même pas régulier. Je perds mon emploi chaque fois que j'ai fini de purger ma peine et il faut que je refasse le mur si je veux retrouver mon job. Et encore, je ne peux même pas compter dessus, car il y a un os, l'Article 22. Maintenant, si je fais le mur, c'est la prison qui m'attend. Qu'est-ce que je vais devenir ? Je pourrais même me retrouver outre-mer un de ces quatre, si je ne fais pas attention. » Il ne tenait pas à creuser des trous pendant le restant de ses jours, mais ne voyait aucun inconvénient à en creuser tant que la guerre durerait et que cela ferait partie de l'effort de guerre. « C'est une question de devoir, déclarait-il, et nous avons chacun le nôtre à accomplir. Mon devoir à moi est de continuer à creuser des trous, et j'ai fait du tellement bon travail que je viens d'être proposé pour la médaille de Bravoure. Ton devoir à toi, c'est de crapahuter à l'école des cadets en espérant que la guerre sera finie avant que tu en sortes. Le devoir des hommes au front est de gagner la guerre, et je voudrais bien qu'ils fassent leur devoir aussi bien que je fais le mien. Ce serait quand même pas juste que je doive aller en Europe faire leur travail par-dessus le marché, non ? »

Un jour, en creusant un trou, l'ex-première classe Wintergreen creva une canalisation d'eau et faillit périr noyé avant qu'on l'eût repêché, quasiment évanoui. Le bruit se répandit que c'était du pétrole et Grand Chef Pâle-Avoine fut expulsé de la base. Bientôt, tous les hommes qui purent dénicher une pelle se mirent à creuser fébrilement un peu partout pour trouver du pétrole. Les pelletées de terre volaient de tous côtés, et la scène en rappelait une autre, sept mois plus tard, un matin, à Pianosa, après que Milo eut bombardé de nuit l'escadrille, l'aérodrome, le dépôt de munitions et les hangars, avec tous les avions disponibles de son syndicat M & M ; tous les survivants creusaient des abris profonds dans le sol dur et les recouvraient de plaques de blindage volées dans les ateliers et de lambeaux de toiles de tente imperméables qu'ils s'étaient volés les uns aux autres. Grand Chef Pâle-Avoine fut muté loin du Colorado

dès qu'il fut question de pétrole et atterrit finalement à Pianosa pour remplacer le lieutenant Coombs, qui avait participé à une mission en qualité de spectateur pour voir un bombardement de près, et avait trouvé la mort au-dessus de Ferrare dans le même avion que Kraft. Yossarian se sentait coupable chaque fois qu'il songeait à Kraft, coupable parce que Kraft avait été tué au cours du second passage de Yossarian au-dessus de l'objectif, coupable aussi parce que Kraft s'était trouvé mêlé bien malgré lui à la Splendide Insurrection contre l'Atabrine, née à Porto Rico lors de la première étape de leur vol transatlantique, et terminée dix jours plus tard à Pianosa, quand Appleby, n'écoulant que son devoir, était allé *illico presto* à la salle de rapport signaler que Yossarian avait refusé de prendre ses comprimés d'Atabrine. Le sergent de service l'invita à s'asseoir.

« Merci, sergent, ce n'est pas de refus, dit Appleby. Combien de temps devrai-je attendre ? J'ai encore un tas de choses à faire aujourd'hui pour être fin prêt et en forme demain matin afin de partir au combat dès qu'on m'en donnera l'ordre.

— Sir ?

— Qu'y a-t-il, sergent ?

— Quelle était votre question ?

— Combien de temps devrai-je attendre avant de voir le major ?

— Exactement jusqu'au moment où il partira déjeuner, répondit le sergent Towser. Alors, vous pourrez entrer immédiatement.

— Mais alors il ne sera plus dans son bureau, n'est-ce pas ?

— Non, sir. Le Major Major ne reviendra à son bureau qu'après déjeuner.

— Je vois, dit Appleby, indécis. Je pense qu'il vaut mieux que je revienne après déjeuner. »

Appleby sortit de la salle de rapport tout décontenancé. Au moment précis où il mit le pied dehors, il crut apercevoir un grand officier brun, qui ressemblait un peu à Henry Fonda, sauter par la fenêtre de la salle de rapport, prendre ses jambes à son cou et disparaître derrière la tente. Appleby s'arrêta pour se frotter vigoureusement les yeux. Il était en proie au doute et à l'inquiétude : souffrait-il d'une crise de malaria, ou pire, d'une surdose d'Atabrine ? Appleby avait pris quatre fois la dose prescrite d'Atabrine, car il voulait être un pilote quatre fois meilleur que les autres. Il avait toujours les yeux fermés quand le sergent Towser lui tapa légèrement sur l'épaule et lui dit que maintenant, s'il le désirait, il pouvait entrer, vu que le Major Major venait de sortir. Appleby fut rassuré sur sa santé.

« Merci, sergent. Est-ce qu'il sera de retour bientôt ?

— Juste après déjeuner. À ce moment-là, il faudra que vous sortiez immédiatement pour l'attendre dehors jusqu'à ce qu'il sorte dîner. Le

Major Major ne reçoit personne dans son bureau quand il est dans son bureau.

— Sergent, pourriez-vous répéter ce que vous venez de dire ?

— J'ai dit que le Major Major ne reçoit jamais personne dans son bureau quand il est dans son bureau. »

Appleby regarda fixement le sergent Towser et s'efforça de prendre un ton ferme : « Sergent, est-ce que vous vous payez ma tête sous prétexte que je suis nouveau dans l'escadrille et que vous êtes ici depuis longtemps ?

— Oh non, sir, répondit le sergent avec déférence. Je ne fais qu'obéir aux ordres. D'ailleurs, vous pourrez demander au Major Major quand vous le verrez.

— C'est précisément ce que j'ai l'intention de faire, sergent. *Quand* puis-je le voir ?

— Jamais. »

Cramoisi d'humiliation, Appleby rédigea son rapport concernant Yossarian et les comprimés d'Atabrine sur un bloc-notes fourni par le sergent et partit rapidement, en se disant que de tous les hommes portant l'uniforme d'officier, Yossarian n'était peut-être pas le seul à être fou.

Quand le colonel Cathcart eut élevé le nombre des missions à cinquante-cinq, le sergent Towser commença à croire que tous les hommes portant un uniforme étaient peut-être fous. Le sergent Towser était maigre et anguleux avec de beaux cheveux blonds très clairs, presque incolores, des pommettes saillantes et des dents comme de gros *marshmallows* blancs. C'est lui qui faisait marcher l'escadrille, mais ça ne l'amuse guère. Des hommes comme Hungry Joe lui lançaient des regards farouches et haineux, et Appleby des insultes et des grossièretés, maintenant qu'il s'était imposé comme pilote hors pair et joueur de ping-pong imbattable. Le sergent Towser faisait marcher l'escadrille parce qu'il n'y avait personne d'autre dans l'escadrille pour la faire marcher. La guerre ou l'avancement ne l'intéressaient pas. Il s'intéressait uniquement aux tessons de poteries et aux meubles Roche & Bobois.

Presque à son insu, le sergent Towser avait pris l'habitude de voir dans l'homme mort dans la tente de Yossarian ce que Yossarian y voyait lui-même – à savoir un homme mort dans la tente de Yossarian. Mais en réalité, il ne s'agissait pas de cela. C'était simplement un pilote de remplacement qui avait été tué au combat avant d'être officiellement porté rentrant. Il s'était arrêté à la tente du service opérations pour demander le chemin de la salle de rapport, mais on l'avait envoyé ventre à terre en mission, parce que tant d'hommes avaient achevé les trente-cinq missions requises à l'époque que le capitaine Piltchard et le capitaine Wren avaient du

mal à réunir le nombre d'équipages spécifié par l'état-major. Comme il ne s'était jamais porté officiellement rentrant à l'escadrille, on ne put jamais l'en porter officiellement sortant, et le sergent Towser avait l'impression que les dépêches, déjà nombreuses, relatives au malheureux, continueraient à se multiplier éternellement.

Il s'appelait Mudd. Le sergent Towser, qui éprouvait une égale aversion pour la violence et le gaspillage, considérait comme une abominable extravagance d'avoir trimbalé Mudd à travers tout l'océan, uniquement pour l'envoyer se faire réduire en miettes au-dessus d'Orvieto moins de deux heures après son arrivée. Personne ne se rappelait qui il était ou à quoi il ressemblait, et moins que tous les capitaines Piltchard et Wren, qui se souvenaient seulement qu'un nouvel officier s'était pointé à la tente des opérations, pour aller se faire tuer peu après ; ils rougissaient et prenaient un air gêné chaque fois qu'on évoquait l'homme mort dans la tente de Yossarian. Les seuls hommes qui auraient pu voir Mudd, ceux qui se trouvaient dans le même avion, avaient tous été pulvérisés avec lui.

Yossarian, par contre, savait parfaitement qui était Mudd. Mudd était le soldat inconnu, qui depuis toujours n'avait pas la moindre chance de s'en tirer ; c'était la seule chose certaine à propos de tous les soldats inconnus : ils n'avaient pas une chance sur mille. Il fallait qu'ils fussent morts. Et ce mort-là était vraiment inconnu, quand bien même ses affaires traînaient toujours sur son lit de camp dans la tente de Yossarian, dans l'état où il les avait laissées trois mois plus tôt, le jour où il n'était jamais arrivé – le tout puant la mort moins de deux heures après, de même que tout puait la mort, la semaine suivante, au cours du Grrrand Siègne de Bologne, alors que l'odeur moisie de la mort flottait dans le ciel brumeux couleur de soufre et imprégnait tous les hommes qui partaient en mission.

Pas moyen d'échapper à la mission sur Bologne, une fois que le colonel Cathcart avait proposé son groupe pour bombarder les dépôts de munitions que les bombardiers lourds basés sur le continent italien et volant à plus haute altitude avaient été incapables de détruire. De jour en jour, les hommes prenaient davantage conscience du danger et l'atmosphère s'assombrissait. La conviction tenace, écrasante, d'une mort inéluctable se propageait implacablement, tandis que la pluie tombait régulièrement, décomposant les traits sur tous les visages, telle l'action corrosive d'une infection mortelle. Tout le monde sentait le formol. Et il n'y avait pas d'échappatoire : même l'infirmerie avait été fermée sur ordre du colonel Korn, afin que personne ne pût se porter malade, comme cela était arrivé le seul beau jour qu'il y ait eu, avec l'apparition d'une mystérieuse épidémie de diarrhée, qui avait entraîné un nouvel ajournement. Avec cette interdiction et la porte de l'infirmerie condamnée, Doc Daneeka passait son temps entre deux averses, perché sur un haut tabouret, à observer l'explosion collective de peur avec une impassibilité attristée, juché telle une buse mélancolique au-dessous de l'inquiétant écriteau fixé sur la porte fermée de l'infirmerie par le capitaine Black en guise de plaisanterie, et laissé en place par Doc Daneeka parce qu'il ne lui trouvait rien de drôle. L'écriteau était bordé de noir et disait : FERMÉ JUSQU'À NOUVEL ORDRE POUR CAUSE DE DÉCÈS.

La peur se répandait partout, jusque dans l'escadrille de Dunbar ; un soir, Dunbar passa la tête par la porte de la tente-infirmerie et interpella respectueusement le D^r Stubbs, dont on apercevait la silhouette indécise, assis devant une bouteille de whisky et une carafe d'eau filtrée.

« Vous êtes malade ? demanda-t-il avec sollicitude.

— Terriblement, répondit le D^r Stubbs.

— Que faites-vous ici ?

— J'reste assis.

— Je croyais qu'il n'y avait plus de visites pour les malades.

— Il n'y en a plus.

— Alors pourquoi restez-vous assis ?

— Où voudriez-vous que j'aille m'asseoir ? Au foutu club des officiers avec le colonel Cathcart et Korn ? Savez-vous ce que je fais ici ?

— Vous restez assis.

— Dans l'escadrille, je veux dire. Pas dans la tente. Ne faites pas le malin. Pouvez-vous imaginer ce que fait un médecin ici, dans l'escadrille ?

— On a condamné les entrées des infirmeries dans les autres escadrilles, fit remarquer Dunbar.

— Eh bien, si un malade passe cette porte, je le flanque de service à terre, affirma le D^r Stubbs. Je me contrefous de ce qu'ils diront.

— Vous ne pouvez exempter personne de vol. Vous connaissez les ordres, non ?

— Je te l'aplatis sur le cul avec une bonne piquûre, et il sera cloué au sol pour de bon. » Le D^r Stubbs lâcha un rire sardonique et amusé. « Ils croient pouvoir supprimer la visite pour les malades. Les salauds. Bon dieu, voilà que ça recommence. » La pluie se remit à tomber, d'abord sur les arbres, puis dans les flaques de boue, enfin, faiblement, comme un doux murmure, sur le toit de la tente. « Tout est humide, dit le D^r Stubbs d'un air dégoûté. Même les latrines et les urinoirs débordent, histoire de protester. Le monde entier a des relents de charnier. »

Un profond silence suivit ses paroles. On avait l'impression d'être isolé de tout.

« Allumez l'électricité, suggéra Dunbar.

— Il n'y en a pas ; j'ai pas envie de mettre en marche ma dynamo. Autrefois, je prenais mon pied à sauver des vies, mais maintenant, je me demande à quoi ça rime, puisque de toute façon, tous doivent mourir.

— Oh, ça vaut quand même le coup, lui assura Dunbar.

— Quoi donc ?

— De leur éviter de mourir aussi longtemps que vous le pouvez.

Ouais, mais à quoi bon, puisque de toute façon ils sont tous condamnés ?

— Ce qu'il faut, c'est ne pas y penser.

— Qu'on y pense ou pas, à quoi ça rime ? »

Dunbar réfléchit : « Qui diable le sait ? »

Dunbar ne savait pas. Pourtant, l'expédition de Bologne aurait dû transporter Dunbar au septième ciel, car les minutes lambinaient et les heures traînaient comme des siècles. Au contraire, cette attente le torturait, car il savait qu'il allait être tué.

« Voulez-vous réellement encore un peu de codéine ? demanda le D^r Stubbs.

— C'est pour mon ami Yossarian. Il est sûr qu'il va être tué.

— Yossarian ? Qui diable est Yossarian ? Quel sacré bon dieu de nom, en tout cas ! Yossarian ! Ce n'est pas lui qui était saoul l'autre soir au club des officiers et qui s'est battu avec le colonel Korn ?

— C'est bien lui. Il est assyrien.

— Ce cinglé d'enfant de putain.

— Il n'est pas tellement cinglé, fit Dunbar. Il jure qu'il n'ira pas à Bologne.

— Exactement ce que je veux dire, répondit le D^r Stubbs. Il ne reste peut-être qu'un seul type sensé, et c'est ce cinglé d'enfant de putain

XI. LE CAPITAINE BLACK

Le caporal Kolodny fut le premier à apprendre la nouvelle par un coup de fil de l'état-major du groupe ; il en fut tellement bouleversé qu'il traversa sur la pointe des pieds la tente du service des renseignements pour s'approcher du capitaine Black qui somnolait, les pieds sur sa table, et lui communiqua l'information d'une voix basse et hachée.

Le visage du capitaine Black s'illumina aussitôt : « Bologne ? s'exclama-t-il avec ravissement. C'est pas possible ! » Il éclata d'un rire sonore. « Bologne, hein ? » Il rit encore et secoua la tête, délicieusement surpris. « Oh ! bon sang ! Quelle gueule ces salauds vont tirer quand ils sauront qu'ils partent à Bologne. Ha, ha, ha ! »

C'était la première fois que le capitaine Black riait de bon cœur depuis que le Major Major lui avait damé le pion en se faisant nommer chef d'escadrille. Il se leva, ne se tenant plus de joie et se posta derrière le comptoir pour tirer le maximum de jouissance de l'événement, quand les pilotes bombardiers viendraient chercher leurs cartes.

« Exactement, les gars : Bologne », répétait-il à tous les pilotes incrédules qui lui demandaient s'ils allaient vraiment à Bologne. « Ha, ha, ha ! Ça va chier, mes salauds. Cette fois-ci, vous n'y coupez pas. »

Le capitaine Black suivit au-dehors le dernier pilote pour observer avec délices l'effet produit par la nouvelle sur tous les autres officiers et soldats qui se rassemblaient avec leurs casques, parachutes et combinaisons anti-DCA, autour des quatre camions qui attendaient au centre du terrain. Le capitaine était grand, filiforme et maussade, avec un visage apathique et rébarbatif. Il rasait son pâle visage en lame de couteau tous les trois ou quatre jours et arborait le plus souvent une moustache rousse au-dessus de sa mince lèvre supérieure. Il ne fut pas déçu par ce qu'il vit. La consternation se lisait sur tous les visages, et il bâilla voluptueusement, frotta ses yeux encore à moitié endormis, et éclatait d'un rire strident chaque fois qu'il disait à un homme que ça allait chier.

Dans la vie du capitaine Black, l'affaire de Bologne fut l'événement dont il tira le plus d'avantages – depuis la mort du major Duluth au-dessus de Pérouse, s'entend, quand il fut à deux doigts de le remplacer. Quand la nouvelle de la mort du major Duluth fut

annoncée par radio, le capitaine Black fut saisi d'une joie intense. Bien qu'il n'eût jamais réellement envisagé cette possibilité, il comprit aussitôt qu'il devait logiquement succéder au major à la tête de l'escadrille. D'abord, il était l'officier de renseignements de l'escadrille, donc l'homme le plus intelligent du groupe(12). Contrairement au major Duluth et à la quasi-totalité des commandants d'escadrille, il ne participait pas aux combats, mais c'était finalement un argument de plus en sa faveur, vu que, sa vie n'étant pas en danger, il pourrait remplir ses fonctions aussi longtemps que son pays aurait besoin de lui. Plus le capitaine y songeait, plus l'affaire lui semblait dans le sac. Il suffirait tout bonnement de glisser au bon moment le mot opportun à l'oreille des gens opportuns. Il regagna rapidement son bureau pour réfléchir à son plan d'attaque. Il se renversa dans son fauteuil tournant, les pieds sur la table, yeux fermés, et se mit à songer à la belle vie qui l'attendait une fois qu'il serait chef d'escadrille.

Pendant que le capitaine Black songeait, le colonel Cathcart, lui, agissait et le capitaine Black fut sidéré par la promptitude avec laquelle le Major Major lui dama le pion. Il fut écoeuré par la nomination du Major Major au poste de chef d'escadrille, mais en éprouva aussi de la colère et de l'amertume, qu'il ne chercha pas à dissimuler. Quand des officiers lui exprimaient leur étonnement du choix fait par le colonel Cathcart, le capitaine Black insinuait qu'il se passait de drôles de choses ; quand ils faisaient des conjectures sur la signification politique de la ressemblance du Major Major avec Henry Fonda, le capitaine affirmait que le Major Major *était* Henry Fonda ; et quand ils remarquaient que le Major Major était un peu bizarre, le capitaine Black déclarait qu'il était communiste.

« Ces gens-là sont partout, disait-il, outré. Eh bien, vous autres, vous pouvez bien regarder tout ça sans rien faire, mais moi pas : je vais intervenir. Dorénavant, à chaque fils de putain qui vient dans ma tente des renseignements, je m'en vais faire signer un serment de fidélité. Et je ne laisserai pas cette crapule de Major Major en signer un, même s'il me supplie à genoux. »

Du jour au lendemain, la Glorieuse Croisade du Serment de Fidélité prit un départ foudroyant et le capitaine Black fut ravi de se voir à la tête du mouvement. Il avait indéniablement découvert un filon. Tous les soldats et officiers devaient signer un serment de fidélité pour sortir leurs poches à cartes du service des renseignements, un deuxième serment pour obtenir une combinaison anti-DCA et un parachute à la tente des parachutes, un troisième serment de fidélité destiné au lieutenant Balkington, l'officier du parc automobile, pour être autorisé à monter dans un camion reliant l'escadrille à l'aérodrome. Ils ne pouvaient pas faire un pas sans devoir signer un

serment de fidélité. Ils en signaient pour toucher leur solde, pour obtenir leurs provisions du PX, pour se faire couper les cheveux par les coiffeurs italiens. Aux yeux du capitaine Black, tout officier qui appuyait sa Glorieuse Croisade du Serment de Fidélité était un concurrent, et il se démenait comme un beau diable vingt-quatre heures sur vingt-quatre pour garder un serment d'avance sur les autres. Question patriotisme, il ne voulait le céder à personne. Quand d'autres officiers suivirent ses recommandations et imposèrent des serments de fidélité de leur cru, il enchérit en obligeant quiconque venait dans sa tente à signer deux serments de fidélité, puis trois, puis quatre ; après quoi il instaura le serment d'allégeance, et après cela, le chant de l'Hymne national américain – un couplet, deux couplets, trois couplets, quatre couplets. Chaque fois que le capitaine Black l'emportait sur ses concurrents, il leur reprochait avec mépris de n'avoir pas pu suivre son exemple ; chaque fois qu'ils suivaient son exemple, il devenait nerveux et se creusait la cervelle pour trouver un nouveau stratagème qui lui permettrait de nouveau de les accabler de son mépris.

Sans comprendre comment c'était arrivé, les hommes en service actif découvrirent qu'ils étaient à la merci des administratifs payés pour les aider. Ils étaient malmenés, insultés, harcelés, bousculés du matin au soir. Quand ils se fâchaient, le capitaine Black répliquait que des gens vraiment loyaux ne verraient pas d'inconvénient à signer tous les serments de fidélité qu'on exigeait d'eux. À quiconque exprimait des doutes concernant l'efficacité des serments de fidélité, il ripostait que les hommes réellement loyaux et dévoués à leur pays seraient fiers d'engager leur parole aussi souvent qu'il les obligeait à le faire. Et à quiconque contestait la valeur morale de cet engagement, il répondait que l'Hymne américain était la plus belle partition jamais composée. Plus on signait de serments de fidélité, plus on était fidèle, tel était l'alpha et l'oméga du capitaine Black qui ordonna au caporal Kolodny de signer chaque jour de son nom des centaines de serments, pour pouvoir prouver à tout instant que personne n'était plus fidèle que lui.

« L'essentiel, c'est de pouvoir les faire signer sans arrêt, expliqua-t-il à ses amis. Peu importe qu'ils soient sincères ou non. C'est pour ça qu'on demande aux bambins de vouer allégeance au drapeau(13) avant même de comprendre ce que signifie "vouer" et "allégeance". »

Quant aux capitaines Piltchard et Wren, la Glorieuse Croisade du Serment de Fidélité les faisait glorieusement chier, car elle compliquait leur tâche chaque fois qu'ils devaient mettre sur pied des équipages pour des missions de bombardement. Les hommes passaient leur temps à signer, prêter serment et chanter : les missions s'en trouvaient retardées d'autant. Toute intervention d'urgence

efficace devint impossible, mais les capitaines Piltchard et Wren étaient trop timides pour s'insurger contre le capitaine Black qui appliquait scrupuleusement la doctrine de « Continuelle Réaffirmation », dont il était l'auteur, doctrine destinée à dépister les hommes devenus infidèles après avoir signé la veille un serment de fidélité. Le capitaine Black prit les devants et alla prêter main-forte aux capitaines Piltchard et Wren qui se débattaient dans des problèmes inextricables. Accompagné d'une délégation, il leur conseilla carrément d'exiger de tous les hommes qu'ils signent un serment de fidélité avant de pouvoir partir en mission de bombardement.

« Bien entendu, ça ne me regarde pas, fit observer le capitaine Black. Personne n'essaie de vous influencer. Mais tous les autres officiers vont signer des serments de fidélité, et le FBI va trouver ça rudement bizarre, que vous soyez les deux seuls à ne pas vous soucier suffisamment de votre patrie pour faire signer aux hommes des serments de fidélité. Si vous tenez à vous faire une mauvaise réputation, ça ne regarde que vous. Nous, nous voulons simplement vous rendre service. »

Milo n'était pas convaincu et refusa catégoriquement de priver de nourriture le Major Major, même s'il était communiste, ce dont Milo doutait dans son for intérieur. Par nature, Milo était opposé à toute innovation qui menaçait de bouleverser l'ordre des choses. Milo s'en tint fermement à ses principes et refusa absolument de participer à la Glorieuse Croisade du Serment de Fidélité, si bien que le capitaine Black vint le voir avec sa délégation pour lui demander de revenir sur son refus.

« La défense nationale concerne *tout le monde*, répliqua le capitaine Black aux objections de Milo. Nous ne forçons personne, Milo – n'oubliez surtout pas ça. Les hommes ne sont pas forcés de signer le serment de fidélité de Piltchard et Wren. Mais s'ils ne veulent pas le signer, alors nous avons besoin de vous pour les faire mourir de faim. C'est exactement comme l'Article 22. Vous comprenez ? Vous n'êtes pas contre l'Article 22, tout de même ? »

Doc Daneeka, lui, se montra inflexible.

« Qu'est-ce qui vous fait croire que le Major Major est communiste ?

— Vous ne l'avez jamais entendu dire le contraire, jusqu'au jour où nous avons commencé à l'accuser d'en être un ? D'ailleurs, vous l'avez déjà vu signer un de nos serments de fidélité ?

— Vous ne lui donnez jamais l'occasion d'en signer un.

— Bien sûr que non, expliqua le capitaine Black. Cela irait à l'encontre des objectifs fondamentaux de notre croisade. Écoutez, vous n'êtes pas obligé de vous joindre à nous. Mais à quoi bon

travailler d'arrache-pied comme nous le faisons, si vous persistez à soigner le Major Major dès que Milo commence à le faire mourir de faim ? Je me demande ce qu'ils vont penser, à l'état-major, de l'homme qui sape tout notre programme de sécurité... Ils vous transféreront probablement dans le Pacifique. »

Doc Daneeka capitula sans conditions. « Je vais dire à Gus et Wes de faire tout ce que vous voudrez. »

À l'état-major, le colonel Cathcart commençait à se demander ce qui se passait.

« C'est cet imbécile de Black qui s'est lancé dans une orgie de patriotisme, annonça le colonel Korn avec un sourire. À mon avis, vous feriez mieux de ne pas le contrarier pour l'instant, car c'est vous qui avez promu le Major Major chef d'escadrille.

— C'était votre idée, l'accusa violemment le colonel Cathcart. Je n'aurais jamais dû vous écouter.

— C'était une sacrée bonne idée, rétorqua le colonel Korn, puisqu'elle vous a permis d'éliminer de vos rôles ce major en excédent, le cauchemar de vos services administratifs. Ne vous en faites pas, tout cela finira probablement en eau de boudin. Pour le moment, le mieux serait d'envoyer au capitaine Black une lettre lui affirmant votre soutien inconditionnel et d'espérer qu'il tombera raide mort avant de causer trop de dégâts. » Une idée absurde traversa soudain l'esprit du colonel Korn : « Je me demande une chose... Vous ne pensez pas que ce crétin va essayer de déloger le Major Major de sa caravane, tout de même ?... »

« Maintenant, ce que nous devons faire, décida le capitaine Black, c'est déloger cette ordure de Major Major de sa caravane. J'aimerais bien chasser aussi dans les bois sa femme et ses enfants, mais c'est hors de question : il n'a ni femme ni enfant. Il faudra donc que nous nous contentions de lui. À propos, qui est le responsable des tentes ?

— Lui.

— Je vous le disais bien ! hurla le capitaine Black. Ces gens-là sont *vraiment* partout ! Eh bien ! je ne tolérerai pas ça. J'irai exposer toute l'affaire au major – de Coverley en personne, s'il le faut. Je dirai à Milo de lui parler dès son retour de Rome. »

Le capitaine Black se fiait aveuglément à la sagesse, au pouvoir et à l'esprit de justice du major – de Coverley, bien qu'il ne lui eût jamais adressé la parole (il n'en avait jamais eu le courage). Il délégua Milo pour parler à sa place et tempêta tout le temps qu'il dut attendre le commandant en second. Comme tous les membres de l'escadrille, il éprouvait une crainte profonde et respectueuse de ce majestueux major aux cheveux blancs, à la figure ravagée et à l'allure biblique, qui revint finalement de Rome avec un œil blessé recouvert d'un « pansement » en celluloïd et qui, d'un seul geste,

anéantit toute la Glorieuse Croisade.

Prudent, Milo ne dit rien quand le major – de Coverley entra au mess avec dignité, la mine farouche et austère, le jour de son retour, et trouva son chemin bloqué par un mur d'officiers qui faisaient la queue pour signer des serments de fidélité. À l'autre extrémité du comptoir, un groupe d'hommes arrivés plus tôt, tenant d'une main leur plateau, vouaient allégeance au drapeau pour être autorisés à s'asseoir. Déjà installés, des hommes arrivés plus tôt encore chantaient l'Hymne national pour être autorisés à se servir de sel, de poivre et de ketchup. Le vacarme commença lentement à s'apaiser quand le major – de Coverley s'arrêta sur le seuil, l'air intrigué, le sourcil froncé et désapprobateur. Il avança droit en avant et le mur d'officiers s'ouvrit sur son passage, comme la mer Rouge. Ne regardant ni à droite ni à gauche, il marcha énergiquement vers le comptoir, et de la voix claire et bourrue d'un homme âgé conscient de sa force et de son autorité, il dit :

« Donnez-moi à bouffer ! »

Au lieu de nourriture, le caporal Snark tendit au major – de Coverley un serment de fidélité à signer. Le major – de Coverley le balaya de la main avec colère, son œil valide fulminant, et son énorme visage ridé empourpré par l'indignation qui montait en lui.

« À manger, j'ai dit », ordonna-t-il d'une voix impérieuse, qui retentit comme un sinistre coup de tonnerre dans la tente silencieuse.

Le caporal Snark pâlit et se mit à trembler. Il lança à Milo un regard suppliant. Pendant quelques terribles secondes, pas un son ne se fit entendre. Puis Milo hocha la tête.

« Donnez-lui à manger », dit-il.

Le caporal Snark obtempéra. Le major – de Coverley s'éloigna du comptoir avec son plateau garni et s'arrêta net. Son regard tomba sur des groupes d'autres officiers qui le regardaient d'un air implorant et, animé d'une juste colère, il hurla :

« Donnez à bouffer à *tout le monde* !

— Donnez à bouffer à *tout le monde* ! » répéta Milo, heureux et soulagé. Et c'est ainsi que prit fin la Glorieuse Croisade des Serments de Fidélité.

Le capitaine Black fut catastrophé de se voir aussi traîtreusement poignardé dans le dos par une haute personnalité sur qui il avait été sûr de pouvoir compter. Le major – de Coverley l'avait froidement laissé tomber.

« Oh, ça ne m'ennuie pas le moins du monde », répondait-il gaiement à tous ceux qui venaient lui exprimer leur sympathie. « Nous avons réussi. Nous voulions simplement effrayer les individus que nous n'aimons pas et attirer l'attention sur le danger que présente le Major Major : nous avons sans aucun doute réussi sur ce

point. Puisque de toute façon nous n'allions pas le laisser signer de serments de fidélité, peu importe maintenant que nous ne disposions plus de cette arme. »

En voyant tous les membres de l'escadrille qu'il n'aimait pas de nouveau terrifiés pendant l'atroce et interminable Grrrand Siège de Bologne, le capitaine Black songea avec nostalgie au bon vieux temps de sa Glorieuse Croisade du Serment de Fidélité, quand il était vraiment un homme important, et que même des personnages de premier plan comme Milo Minderbinder, Doc Daneeka, Piltchard ou Wren tremblaient devant lui et rampaient à ses pieds. Pour prouver aux nouveaux arrivants qu'il avait réellement été jadis un homme important, il conservait précieusement la lettre de soutien reçue du colonel Cathcart.

XII. BOLOGNE

En fait, ce ne fut pas le capitaine Black mais le sergent Knight qui déclencha la panique générale le jour du raid sur Bologne, en descendant sans bruit du camion pour aller chercher deux combinaisons anti-DCA supplémentaires dès qu'il apprit la nature de l'objectif ; il inaugura la procession maussade des aviateurs dans la tente des parachutes, qui dégénéra bientôt en émeute à cause des combinaisons anti-DCA.

« Hé ! qu'est-ce qui se passe ? demanda nerveusement Kid Sampson. Bologne, c'est pas l'enfer tout de même ? »

Nately, assis comme paralysé sur le plancher du camion, avait enfoui son jeune visage grave dans ses mains, et ne lui répondit pas.

Tout était de la faute du sergent Knight et de la cruelle série d'ajournements, car juste au moment où les équipages montaient dans leurs avions ce matin-là, une jeep arriva avec la nouvelle qu'il pleuvait à Bologne et que la mission était reportée. Quand les hommes retournèrent à l'escadrille, il pleuvait aussi à Pianosa, et toute la journée ils n'eurent rien d'autre à faire qu'à contempler d'un œil glauque la ligne de bombardement tracée sur la carte étalée devant la tente du service des renseignements et à méditer sur leur destin de condamnés. Preuve tangible de leur sentence, le mince ruban rouge barrait le continent italien : les forces terrestres en Italie, clouées sur place à quarante-deux infranchissables milles au sud de l'objectif, n'avaient aucune chance de s'emparer de la ville à temps. Rien ne pouvait épargner aux hommes de Pianosa la mission sur Bologne. Ils étaient faits.

Leur seul espoir était qu'il ne cesserait jamais de pleuvoir, mais ils désespéraient, sachant pertinemment que la pluie s'arrêterait un jour. Quand il cessait de pleuvoir à Pianosa, il pleuvait à Bologne. Quand il cessait de pleuvoir à Bologne, il recommençait à pleuvoir à Pianosa. S'il n'y avait pas de pluie du tout, il se produisait des phénomènes inquiétants, inexplicables, comme l'épidémie de diarrhée ou la ligne de bombardement qui se déplaçait mystérieusement. Quatre fois au cours des six premiers jours, on les rassembla, on leur donna leurs instructions, puis on les renvoya. Un jour, ils décollèrent et volaient déjà en formation quand la tour de contrôle leur ordonna d'atterrir. Plus il pleuvait, plus ils souffraient. Plus ils souffraient, plus ils priaient pour qu'il continue de pleuvoir. Toute la nuit, les hommes scrutaient le ciel et découvraient avec tristesse des étoiles. Toute la journée, ils regardaient la ligne de bombardement sur la grande carte d'Italie posée sur un chevalet, secouée par le vent, et qu'on rentrait sous la tente des renseignements chaque fois qu'il commençait de pleuvoir. La ligne de bombardement était une étroite bande violette de satin qui indiquait la position la plus avancée des forces terrestres alliées dans chaque secteur du continent italien.

Le lendemain de la bagarre entre Hungry Joe et le chat de Huple, la pluie cessa à la fois à Bologne et à Pianosa. Le terrain commença à sécher, mais il mettrait vingt-quatre heures pour durcir. Le ciel restait dégagé. L'irritation qui couvait chez tous les hommes se transforma en haine. D'abord, ils haïrent les fantassins parce qu'ils n'avaient pas réussi à prendre Bologne. Puis ils se mirent à haïr la ligne de bombardement elle-même. Pendant des heures, ils gardaient les yeux fixés sur le ruban violet et le haïssaient parce qu'il refusait de monter suffisamment au nord pour empiéter sur la ville. La nuit, ils se réunissaient dans les ténèbres, munis de lampes de poche, et poursuivaient leur veillée macabre devant la ligne de bombardement, le regard sombre et suppliant, comme s'ils espéraient faire monter le ruban grâce à l'action collective de leurs prières lugubres.

« Incroyable ! » dit Clevinger à Yossarian avec des trémolos d'indignation et de surprise. « C'est un retour radical aux superstitions primitives. Ils confondent la cause et l'effet. Tout ça est aussi rationnel que de toucher du bois ou de croiser les doigts. Ils croient dur comme fer que nous ne devons pas accomplir cette mission demain si quelqu'un va sur la pointe des pieds au milieu de la nuit coller la ligne de bombardement sur Bologne. Tu te rends compte ? Toi et moi devons être les seuls types sains d'esprit qui restent. »

Au milieu de la nuit, Yossarian toucha du bois, croisa les doigts et

sortit de sa tente sur la pointe des pieds pour coller la ligne de bombardement sur Bologne.

Tôt le lendemain matin, le caporal Kolodny entra à pas feutrés dans la tente du capitaine Black, passa la main à l'intérieur de la moustiquaire et secoua doucement l'épaule moite que ses doigts rencontrèrent. Le capitaine Black ouvrit les yeux.

« Pourquoi me réveillez-vous ? gémit le capitaine Black.

— Ils ont pris Bologne, sir. J'ai pensé que vous voudriez le savoir. La mission est-elle annulée ? »

La capitaine Black s'assit dans son lit et gratta méthodiquement ses cuisses décharnées. Peu après, il s'habilla et émergea de sa tente, vaseux, furieux et pas rasé. Le ciel était clair, il faisait chaud. Il scruta sans émotion la carte. C'était bien vrai, ils avaient pris Bologne. Dans la tente du service des renseignements, le caporal Kolodny enlevait déjà les cartes de Bologne des trousses des navigateurs. Le capitaine Black s'assit, émit un bâillement sonore, posa ses pieds sur sa table et téléphona au colonel Korn.

« Pourquoi me réveillez-vous ? gémit le colonel Korn.

— Ils ont pris Bologne au cours de la nuit, sir. La mission est-elle annulée ?

— Qu'est-ce que vous me racontez, Black ? grogna le colonel Korn. Pourquoi la mission devrait-elle être annulée ?

— Parce qu'ils ont pris Bologne, sir. La mission n'est pas annulée ?

— Évidemment que la mission est annulée. Vous ne croyez tout de même pas que nous allons bombarder nos propres troupes maintenant ?... »

« Pourquoi me réveillez-vous ? gémit le colonel Cathcart quand le colonel Korn entra dans sa tente.

— Ils ont pris Bologne. J'ai pensé que vous voudriez le savoir.

— Qui a pris Bologne ?

— Nous. »

Le colonel Cathcart était aux anges : enfin libéré de l'embarrassant engagement de bombarder Bologne, sans risquer de ternir sa réputation de bravoure, acquise en offrant généreusement ses hommes pour la mission. Le général Dreedle était également enchanté de la prise de Bologne, bien qu'il en voulût au colonel Moodus de l'avoir réveillé pour lui annoncer la nouvelle. L'état-major, lui aussi, était enchanté, et décida de décerner une médaille à l'officier qui avait pris la ville. Il n'y avait pas d'officier qui eût pris la ville, si bien qu'ils donnèrent la médaille au général Peckem, parce que le général Peckem fut le seul officier à avoir suffisamment de présence d'esprit pour la réclamer.

Dès que le général Peckem eut reçu sa médaille, il se mit à réclamer un élargissement de ses responsabilités. D'après lui, toutes

les unités combattantes du théâtre d'opérations devaient être placées sous la juridiction du *Special Service Corps*, qu'il dirigeait. Si lâcher des bombes sur l'ennemi n'était pas un service spécial, disait-il souvent à haute voix, avec le doux sourire d'un martyr, allié fidèle de toutes ses diatribes – alors il ne pouvait s'empêcher de se demander ce qui diable en était un. Aimablement et avec regret, il déclina l'offre d'un poste de combat sous les ordres du général Dreedle.

« Effectuer des missions de combat pour le général Dreedle n'est pas exactement ce que j'avais dans l'idée, expliqua-t-il avec suffisance et un léger rire. Je songeais davantage à *remplacer* le général Dreedle, ou peut-être à un poste *au-dessus* du général Dreedle, qui me permettrait de superviser un grand nombre d'autres généraux. Voyez-vous, mes plus précieuses qualités sont essentiellement administratives. J'ai un don certain pour mettre d'accord des gens d'opinions contraires... »

« Il a effectivement le don de mettre tout le monde d'accord sur le fait qu'il est le roi des cons, confia méchamment le colonel Cargill à l'ex-première classe Wintergreen, dans l'espoir que ce dernier diffuserait cet avis venimeux au QG de la 27^e Air Force. Si quelqu'un mérite ce poste dans les cadres combattants, c'est bien moi. C'est même moi qui ai eu l'idée de demander la médaille.

— Vous voulez vraiment aller vous battre ? fit l'ex-première classe Wintergreen.

— Me battre ? » Le colonel Cargill demeura bouche bée. « Oh... non, vous m'avez mal compris. Naturellement, j'irais volontiers me battre, mais mes plus grandes qualités sont avant tout administratives. Moi aussi j'ai un don certain pour mettre les gens d'accord... »

« Lui aussi a un don certain pour mettre tout le monde d'accord sur sa réputation de roi des cons », confia en riant l'ex-première classe Wintergreen à Yossarian, quand il vint à Pianosa tirer au clair les rumeurs qui circulaient sur Milo et le coton égyptien. « Si quelqu'un mérite une promotion, c'est bien moi. » En fait, il s'était déjà élevé au grade d'ex-caporal ; il était rapidement sorti du rang après son transfert comme vaguemestre au quartier général de la 27^e Air Force, et avait été cassé en moins de deux, pour avoir fait publiquement d'odieuses comparaisons concernant ses officiers. La saveur capiteuse du succès lui était montée à la tête et attisa son désir de réalisations plus ambitieuses. « Veux-tu m'acheter des briquets Zippo ? demanda-t-il à Yossarian. Ils ont tous été volés à l'intendance.

— Milo sait-il que tu vends des briquets ?

— Est-ce que ça le regarde ? Milo ne s'occupe pas du marché des briquets maintenant, non ?

— Bien sûr que si. Et les siens ne sont pas volés.

— C'est ce que tu crois, glapit l'ex-première classe Wintergreen. Je vends les miens un dollar pièce. Combien vend-il les siens ?

— Un dollar et un *cent*. »

L'ex-première classe Wintergreen ricana triomphalement.

« Je le bats à tous les coups, se vanta-t-il. À propos, qu'est-ce que c'est que cette histoire de coton égyptien qu'il a sur les bras ? Combien en a-t-il acheté ?

— Tout.

— Dans le monde entier ? Eh ben ça alors ! coassa l'ex-première classe avec une joie mauvaise. Quel imbécile ! Tu étais au Caire avec lui ? Pourquoi l'as-tu laissé faire ?

— Moi ? fit Yossarian. Je n'ai aucune influence sur lui C'est la faute à ces téléscripteurs qu'on trouve dans tous les bons restaurants là-bas. Milo n'avait jamais vu de téléx de sa vie, et par le plus grand des hasards le cours du coton égyptien s'est affiché juste au moment où il demandait au maître d'hôtel comment marchait le téléx. "Coton égyptien, dit Milo avec sa voix si caractéristique. Quel est le cours du coton égyptien ?" Et ni une ni deux, il achète toute la sacrée récolte. Et maintenant il n'arrive pas à en revendre un gramme.

— Il manque d'imagination. Moi, je peux en vendre plein au marché noir, s'il accepte de traiter avec moi.

— Milo connaît le marché noir. En ce moment, personne ne veut de coton.

— D'accord, mais tout le monde veut du matériel sanitaire. Je peux enrouler le coton sur des cure-dents en bois et les fourguer comme cotons-tiges. Est-ce qu'il me fera un prix ?

— Il ne te vendra rien, à aucun prix, répondit Yossarian. Il t'en veut à mort de lui avoir fait concurrence. D'ailleurs, il en veut à tout le monde d'avoir eu la diarrhée le week-end dernier : ça donne mauvaise réputation à son mess. Mais au fait, tu peux nous aider. » Yossarian lui saisit brusquement le bras : « Tu ne pourrais pas fabriquer un ordre officiel sur ton miméographe pour nous éviter la mission de Bologne ? »

L'ex-première classe Wintergreen recula lentement avec un regard de mépris. « Bien sûr que je pourrais, dit-il avec orgueil. Mais jamais je ne ferai un truc pareil.

— Et pourquoi donc ?

— Parce que c'est votre boulot. Nous avons tous nos boulots à faire. Le mien consiste à vendre des briquets Zippo avec bénéfice autant que possible, et à acheter à Milo une partie de son coton égyptien. Le tien consiste à bombarder les dépôts de munitions de Bologne.

— Mais je vais être tué à Bologne, dit Yossarian. Nous allons tous

être tués.

— Eh bien, il faut que tu t'y fasses. Sois donc fataliste, comme moi. Si je dois vendre ces briquets Zippo avec bénéfice et soutirer à Milo – bon marché, s'entend – un peu de son coton égyptien, alors il faudra bien que j'accepte mon sort. Et si tu dois mourir au-dessus de Bologne, alors c'est que tu dois mourir ; tu ferais aussi bien d'y aller et de mourir en brave. Ça m'ennuie de te dire ça, Yossarian, mais tes Jérémiades deviennent chroniques. »

Clevinger était du même avis que l'ex-première classe Wintergreen : c'était le boulot de Yossarian de se faire tuer au-dessus de Bologne, et il blêmit de réprobation quand Yossarian avoua que c'était lui qui avait déplacé la ligne de bombardement et provoqué l'annulation de la mission.

« Merde alors, pourquoi pas ? » fit Yossarian d'un ton hargneux, soutenant son point de vue avec d'autant plus de véhémence qu'il craignait d'avoir tort. « Suis-je censé en prendre plein la gueule uniquement parce que le colonel veut être nommé général ?

— Et les hommes sur le continent ? demanda Clevinger avec une émotion tout aussi vive. Sont-ils censés en prendre plein la gueule uniquement parce que tu ne veux pas te battre ? Ces hommes ont droit au soutien de l'aviation !

— Mais pas nécessairement au mien. Écoute, ils se foutent que ce soit nous ou une autre escadrille qui détruise ces dépôts de munitions. La seule raison de notre mission, c'est que ce fils de pute de Cathcart nous a portés volontaires d'office.

— Oh, je sais tout ça », lui assura Clevinger, son visage décharné virant au blanc et ses yeux bruns ruisselant de sincérité. « Mais il n'en reste pas moins que ces dépôts de munitions sont toujours là. Tu sais parfaitement que je ne soutiens pas plus le colonel Cathcart que toi. » Clevinger fit une pause pour renforcer l'effet de ses paroles, les lèvres tremblantes, puis abattit doucement son poing sur son sac de couchage. « Mais ce n'est pas à nous de décider quels objectifs doivent être détruits, ou qui doit les détruire, ou...

— Ou qui va se faire tuer pour les détruire ? Et pourquoi ?

— Oui, même ça. Nous n'avons aucun droit de contester...

— Tu es fou !

— ... aucun droit de contester...

— Tu veux vraiment dire que ce n'est pas mes oignons de savoir comment ou pourquoi je me fais tuer, mais ceux du colonel Cathcart ? C'est vraiment ce que tu veux dire ?

— Oui, insista Clevinger, sans conviction. Il y a des hommes à qui on a confié le soin de gagner la guerre, et qui sont bien mieux placés que nous pour décider quels objectifs doivent être bombardés.

— Nous parlons de deux choses différentes, répondit Yossarian en

exagérant sa lassitude. Tu parles du rapport entre l'Air Force et l'infanterie, et moi je parle de mes rapports avec le colonel Cathcart. Tu parles de gagner la guerre, et moi je parle de gagner la guerre sans y laisser ma peau.

— Exactement, aboya Clevinger avec suffisance. Et qu'est-ce qui importe le plus, d'après toi ?

— Pour qui ? riposta Yossarian. Ouvre les yeux, Clevinger. Un mort se fout complètement de *qui* a gagné la guerre. »

Clevinger resta un moment hébété, comme si on l'avait giflé. « Félicitations ! » s'écria-t-il avec aigreur, ses lèvres pincées frangées d'une mince ligne d'un blanc laiteux. « Je ne peux imaginer meilleure attitude susceptible de renforcer le moral de l'ennemi.

— L'ennemi, rétorqua Yossarian en pesant ses mots, c'est quiconque t'envoie à la mort, de *n'importe quel* côté qu'il soit, colonel Cathcart inclus. Surtout n'oublie pas ça, parce que plus longtemps tu t'en souviendras, plus longtemps tu resteras en vie. »

Mais Clevinger l'avait oublié, et maintenant il était mort. Sur le moment, Clevinger fut tellement bouleversé par l'incident que Yossarian n'eut pas le courage de lui dire qu'il était également responsable de l'épidémie de diarrhée, à l'origine de l'autre ajournement. Milo était encore plus bouleversé à l'idée qu'on avait pu de nouveau empoisonner son escadrille et dans tous ses états il alla demander de l'aide à Yossarian.

« Je vous en prie, tâchez de savoir si le caporal Snark a de nouveau mis du savon à lessive dans les patates douces, le pria-t-il à voix basse. Le caporal Snark a confiance en vous et vous dira la vérité, si vous lui donnez votre parole que ses confidences resteront entre vous. Et dès qu'il vous l'aura dit, venez tout me raconter... »

« Évidemment que j'ai mis du savon à lessive dans les patates douces, avoua le caporal Snark à Yossarian. C'est bien ce que vous m'aviez demandé de faire, non ? Du savon à lessive, y a pas mieux.

— Il jure devant Dieu qu'il n'a rien à voir avec toute cette affaire », rapporta immédiatement Yossarian à Milo.

Milo fit une moue dubitative : « Dunbar prétend que Dieu n'existe pas. »

Il n'y avait plus le moindre espoir. Vers le milieu de la deuxième semaine, tous les hommes de l'escadrille se mirent à ressembler à Hungry Joe, qui ne figurait pas sur la liste de vol et hurlait horriblement dans son sommeil. Il était le seul à pouvoir dormir. Toute la nuit, les hommes allaient et venaient devant leurs tentes, comme des spectres fumant des cigarettes. Le jour, déprimés et oisifs, ils fixaient des yeux la ligne de bombardement ou la silhouette paisible de Doc Daneeka, assis devant la porte bouclée de l'infirmerie, sous le lugubre écriteau. Ils commencèrent à se raconter

des plaisanteries sinistres et macabres ; des rumeurs plus que pessimistes couraient sur le désastre qui les attendait à Bologne.

Un soir qu'il était saoul au club des officiers, Yossarian se glissa près du colonel Korn pour se payer sa tête à propos du nouveau canon Lepage dont se servaient les Allemands.

« Quel canon Lepage ? demanda le colonel Korn avec curiosité.

— Le nouveau canon-glu Lepage de 344 mm. Il “colle” ensemble toute une formation d'avions au milieu des airs. »

Le colonel Korn sursauta de colère et dégagea brutalement son coude de l'étreinte de Yossarian. « Lâchez-moi, idiot ! » cria-t-il, furieux, en lançant un regard approbateur à Nately qui bondit sur le dos de Yossarian pour lui faire lâcher prise. « Qui est ce toqué, au fait ? »

Le colonel Cathcart gloussa de joie. « C'est l'homme à qui vous m'avez fait décerner une médaille après Ferrare. Par-dessus le marché, vous avez insisté pour que je le nomme capitaine, vous vous rappelez ? C'est bien fait pour vous. »

Nately, plus léger que Yossarian, avait bien du mal à faire traverser la salle à cette masse titubante nommée Yossarian, et à l'amener jusqu'à une table inoccupée. « T'es cinglé ? » répétait Nately d'une voix chevrotante. « C'était le colonel Korn. T'es cinglé, ou quoi ? »

Yossarian voulait boire un autre verre et promit de partir discrètement si Nately lui en apportait un. Après quoi il s'en fit apporter deux autres par Nately. Au moment où Nately avait enfin amené Yossarian jusqu'à la porte, le capitaine Black entra avec fracas, faisant claquer bruyamment ses souliers crottés sur le parquet et répandant de l'eau par tout.

« Mes petits salauds, cette fois-ci, vous êtes cuits ! annonça-t-il en trépignant de joie et en s'éloignant de la mare qui se formait à ses pieds. Je viens d'avoir un coup de fil du colonel Korn. Vous savez ce qui vous attend à Bologne ? Ha ! Ha ! Ils ont le nouveau canon-glu Lepage. Il colle ensemble toute une formation d'avions en plein ciel.

— Nom de dieu ! C'était vrai ! hurla Yossarian avant de s'écrouler contre Nately.

— Dieu n'existe pas, répliqua calmement Dunbar, qui arrivait d'un pas mal assuré.

— Hé, donne-moi un coup de main, veux-tu ? Il faut que je le ramène à sa tente.

— Qui a dit ça ?

— Moi. La vache, qu'est-ce qui tombe !

— Il nous faut une voiture.

— Pique donc celle du capitaine Black, dit Yossarian. C'est ce que je fais toujours.

— Impossible. Depuis que tu t'es mis à voler la première voiture

venue, tout le monde enlève sa clé de contact.

— Montez », dit Grand Chef Pâle-Avoine qui, ivre mort, arrêta sa jeep couverte devant eux. Il attendit qu'ils se fussent tous entassés dans sa voiture, puis démarra si brusquement que ses passagers furent soudain renversés en arrière. Leurs jurons le firent éclater de rire. Il fonça droit devant lui en quittant le parking et heurta le talus de l'autre côté de la route. Ses passagers furent projetés pêle-mêle en avant et recommencèrent à jurer. « J'ai oublié de tourner, expliqua-t-il.

— Fais un peu attention, lui recommanda Nately. Tu devrais allumer tes phares. »

Grand Chef Pâle-Avoine fit marche arrière, demi-tour, et lança sa jeep à fond de train. Les roues crissèrent sur le macadam.

« Moins vite, insista Nately.

— Je préférerais que tu me déposes d'abord à ton escadrille, pour que je puisse t'aider à le mettre au lit. Après, tu pourrais me reconduire à mon escadrille.

— Qui diable es-tu ?

— Dunbar.

— Hé, allume tes phares, cria Nately. Et regarde la route !

— Ils sont allumés. Yossarian est-il dans la voiture ? C'est uniquement à cause de lui que je vous ai laissés monter, bande d'abrutis ! » Grand Chef Pâle-Avoine se retourna vivement pour examiner la banquette arrière.

« Regarde la route !

— Yossarian ? Est-ce que Yossarian est là ?

— Je suis là, Grand Chef. Et maintenant, rentrons. Pour qui te prends-tu, tu n'as même pas répondu à ma question.

— Vous voyez ? Je vous avais bien dit qu'il était là !

— Quelle question ?

— À propos de ce dont nous parlions.

— Était-ce si important ?

— Je ne me rappelle pas. Bon dieu, j'aimerais bien me souvenir.

— Dieu n'existe pas.

— Voilà de quoi nous parlions, hurla Yossarian. Espèce de gros malin.

— Hé, tu es sûr que tes phares sont allumés ? brailla Nately.

— Oui, oui. Qu'est-ce qu'il me veut, celui-là ? C'est la pluie sur le pare-brise qui te fait croire qu'ils ne sont pas allumés.

— Merveilleuse, cette pluie.

— Si seulement la pluie pouvait durer éternellement ! Pluie, va...

— ... t'en. Re...

— ... viens un autre...

— ... jour. Yo-yo veut...

— ... jouer. Dans les...

— ... champs, dans... »

Grand Chef Pâle-Avoine manqua le virage suivant et la jeep grimpa jusqu'au sommet d'un remblai pentu. De là, elle roula en arrière, capota et se coucha mollement dans la boue. Suivit un lourd silence.

« Rien de cassé ? » demanda Grand Chef Pâle-Avoine d'une voix étouffée. Personne n'était blessé et il poussa un grand soupir de soulagement. « Vous savez, grogna-t-il, c'est stupide, mais je n'écoute jamais personne. L'un de vous me répétait sans arrêt d'allumer mes phares, mais je n'ai rien voulu savoir.

— C'est moi qui te répétais d'allumer tes phares.

— Je sais, je sais. Et j'ai pas voulu t'écouter, n'est-ce pas ?

J'aimerais bien boire quelque chose. Mais, j'oubliais, j'ai tout ce qu'il faut. Regardez, la bouteille n'est même pas cassée.

— Il pleut là-dedans, fit remarquer Nately. Je suis trempé. »

Grand Chef Pâle-Avoine ouvrit la bouteille de rye, but une gorgée et la passa à ses compagnons. Empilés les uns sur les autres, ils burent tous, sauf Nately qui cherchait à tâtons et en vain la poignée de la porte. La bouteille lui tomba sur la tête avec un *clonk !* et du whisky lui dégouлина dans le cou. Il se tortilla comme un ver.

« Hé, il faut que nous sortions de là ! cria-t-il. Nous allons tous nous noyer.

— Il y a quelqu'un là-dedans ? demanda Clevinger avec inquiétude. Il alluma sa lampe de poche.

— C'est Clevinger ! s'écrièrent-ils en essayant de le faire entrer par la fenêtre de la voiture alors que lui-même essayait de les en faire sortir.

— Regardez-moi ça ! cria Clevinger, indigné, à McWatt qui rigolait, assis au volant de la voiture d'état-major. Vautrés dans la fange comme des porcs ! Toi aussi, Nately ? Tu devrais avoir honte ! Viens donc m'aider à les sortir de là avant qu'ils n'attrapent tous une pneumonie.

— Tu sais, ça n'est pas vraiment une mauvaise idée, fit Grand Chef Pâle-Avoine après mûre réflexion. Ça me dit assez de mourir de pneumonie.

— Pourquoi ?

— Pourquoi pas ? répondit Pâle-Avoine, qui se recoucha voluptueusement dans la boue, la bouteille de rye serrée dans ses bras.

— Allons bon, regardez un peu ce qui lui prend, s'exclama Clevinger, furibond. Veux-tu te lever et monter dans la voiture pour que nous rentrions tous à l'escadrille ?

— Nous ne pouvons pas rentrer tous. Quelqu'un doit rester ici pour aider le Grand Chef à dépanner cette voiture qu'il a sortie du parc

automobile contre reçu. »

Pâle-Avoine s'installa dans la voiture d'état-major et ricana, amusé et satisfait. « C'est la voiture du capitaine Black, leur annonça-t-il triomphalement. Je viens de la lui barboter au club des officiers, avec un jeu de clés de rechange qu'il croyait avoir perdu ce matin.

— Eh bien ça c'est fort ! Faut arroser ça.

— Vous n'avez pas encore assez bu ? les sermonna Clevinger, dès que McWatt eut mis la voiture en marche. Mais regardez-vous un peu ! Ça vous est égal d'attraper la mort en buvant, ou en vous noyant, hein ?

— Tant que nous ne l'attrapons pas en volant...

— Doc Daneeka a raison, continua Clevinger. Les gens sont suffisamment idiots pour ne plus prendre soin d'eux-mêmes. Vous me dégoûtez, tous autant que vous êtes.

— Okay, grande gueule, sors de la voiture, ordonna Grand Chef Pâle-Avoine. Tout le monde descend, sauf Yossarian. Où est Yossarian ?

— Laisse-moi tranquille, fit Yossarian en riant. Tu es plein de boue. »

Clevinger s'en prit à Nately : « Je ne m'attendais vraiment pas à ça de ta part. Tu pues l'alcool. Au lieu d'essayer de lui éviter des ennuis, tu te cuites comme lui. Imagine qu'il se bagarre de nouveau avec Appleby, hein ? » Les yeux de Clevinger s'écarrillèrent d'inquiétude quand il entendit Yossarian glousser. « Il ne s'est pas encore battu avec Appleby, au moins ?

— Pas cette fois-ci, dit Dunbar.

— Non, pas cette fois-ci ; aujourd'hui, j'ai trouvé mieux.

— Cette fois-ci, il s'est bagarré avec le colonel Korn.

— Non ? éructa Clevinger.

— Formidable ! s'esclaffa Grand Chef Pâle-Avoine avec ravissement. Faut arroser ça !

— Mais c'est terrible, déclara Clevinger, profondément alarmé. Pourquoi, Seigneur, a-t-il fallu que tu t'en prennes au colonel Korn ? Dites donc, pourquoi les phares ne marchent-ils pas ? Pourquoi fait-il si sombre ?

— Je les ai éteints, répondit McWatt. Tu sais, le Grand Chef a raison. C'est beaucoup mieux avec les phares éteints.

— Tu es cinglé ? » hurla Clevinger qui se jeta en avant pour allumer les phares. Au bord de l'hystérie, il se tourna brusquement vers Yossarian : « Tu vois ce que tu fais... Tu les contamines tous ! Imagine que la pluie s'arrête et que nous devons partir à Bologne demain matin : tu serais dans une forme éblouissante...

— Y cessera jamais de pleuvoir. Non, une pluie pareille peut vraiment durer éternellement.

— Il a cessé de pleuvoir ! dit quelqu'un, et un profond silence s'abattit sur la voiture.

— Pauvres types, murmura Grand Chef Pâle-Avoine avec compassion.

— Il ne pleut vraiment plus ? » demanda faiblement Yossarian.

McWatt arrêta l'essuie-glace. La pluie avait cessé. Le ciel s'éclaircissait. La lune se montrait derrière une brume diaphane.

« Oh ! et puis tant pis, chantonna McWatt.

— Vous faites pas de mouron, les gars, dit Grand Chef Pâle-Avoine. Le terrain est trop mou pour qu'on puisse l'utiliser demain. La pluie reprendra peut-être avant qu'il sèche complètement. »

« Espèce d'ignoble raclure de fils de pute ! hurla Hungry Joe de sa tente, lorsqu'ils arrivèrent à l'escadrille.

— Seigneur, déjà de retour ! Je le croyais encore à Rome avec l'avion du courrier.

— Oh ! Oooh ! Ooooooh ! » criait Hungry Joe.

Grand Chef Pâle-Avoine frissonna. « Ce gars-là me flanque la pétoche, murmura-t-il d'un ton maussade. Hé, qu'est devenu le capitaine Flume ?

— En voilà un qui me flanque la pétoche. Je l'ai vu dans les bois la semaine dernière en train de manger des mûres. Il ne dort plus jamais dans sa caravane. Il tirait une tête de trente-six pieds de long.

— Hungry Joe a peur de devoir remplacer quelqu'un qui s'est fait porter malade, bien qu'il n'y ait plus de visite de malades. Tu l'as vu l'autre soir, quand il voulait tuer Havermeyer et qu'il est tombé dans la tranchée de Yossarian ?

— Oooh ! brailla Hungry Joe. Oh ! Oooh ! Oooooooh !

— Mais quel plaisir de ne plus voir Flume au mess. Finis, tous ces "Passe-moi le sel, Marcel."

— Ou "Envoie-moi le pain, Firmin".

— Ou "File-moi une betterave, Gustave".

— Tirez-vous ! Tirez-vous ! rugit Hungry Joe. J'ai dit tirez-vous, espèces d'ignobles raclures de fils de pute.

— Au moins, nous avons découvert de quoi il rêve, fit observer Dunbar : il rêve d'ignobles raclures de fils de pute. »

Tard dans la nuit, Hungry Joe rêva que le chat de Huple dormait sur son visage et l'étouffait ; quand il s'éveilla, le chat de Huple dormait *effectivement* sur son visage. Il fut pris d'une terreur atroce ; le hurlement perçant et glaçant qu'il poussa éclata dans les ténèbres faiblement éclairées par la lune et se répercuta pendant quelques secondes, telle une onde de choc dévastatrice. Après une minute d'un profond silence, on entendit à l'intérieur de sa tente comme un bruit d'émeute.

Yossarian fut parmi les premiers sur les lieux du sinistre et se

précipita dans la tente : Hungry Joe avait dégainé son revolver et se débattait pour se libérer de la prise de Huple, afin de descendre le chat qui, de son côté, crachait férocement et faisait mine de lui sauter dessus pour l'empêcher de tirer sur Huple. Les deux humains n'avaient sur eux que leurs sous-vêtements militaires. L'ampoule du plafond oscillait follement au bout de son fil ; les ombres noires et informes dansaient et tourbillonnaient, donnant l'impression que la tente tout entière tournoyait. Yossarian avança instinctivement les mains pour conserver son équilibre, puis se lança en avant en un plongeon prodigieux qui écrasa les trois combattants au sol. Il émergea de la mêlée avec la peau d'un cou dans chaque main – le cou de Hungry Joe et celui du chat. Hungry Joe et le chat se lançaient des regards féroces. Le chat crachait vicieusement au visage de Hungry Joe, et Hungry Joe tentait de lui assener un coup de poing.

« Une lutte loyale », décréta Yossarian, et tous les autres, attirés et horrifiés par le tohu-bohu, se mirent à pousser des hurrahs frénétiques, immensément soulagés par l'origine du vacarme. « Nous allons organiser un combat loyal », expliqua-t-il solennellement à Hungry Joe et au chat après les avoir portés dehors ; il les tenait toujours par la peau du cou. « Poings, crocs et griffes. Mais pas d'arme à feu, signifia-t-il à Hungry Joe, et pas de crachats, ordonna-t-il sévèrement au chat. Quand je vous lâcherai tous les deux, allez-y. En cas de corps à corps, séparez-vous immédiatement, et reprenez le combat. Allez-y ! »

Le duel avait attiré une foule de spectateurs, assoiffés de distractions, mais le chat se dégonfla dès que Yossarian lui rendit sa liberté, et se sauva ignominieusement, comme un malpropre. Hungry Joe fut déclaré vainqueur. Il s'éloigna tout heureux, arborant le fier sourire d'un champion, portant haut sa tête ratatinée et bombant son torse émacié. Il se remit au lit, victorieux, et rêva derechef que le chat de Huple dormait sur son visage et l'étouffait.

XIII. LE MAJOR – DE COVERLEY

Les Allemands ne furent pas dupes du déplacement de la ligne de bombardement – contrairement au major – de Coverley, qui prépara sa musette, réquisitionna un avion et, persuadé que Florence avait également été prise par les Alliés, se fit transporter dans cette ville afin de louer deux appartements pour les officiers et les hommes de l'escadrille en permission. Il n'était toujours pas de retour le jour où

Yossarian sauta par la fenêtre du bureau du Major Major en se demandant à qui il pourrait maintenant avoir recours.

Le major – de Coverley était un splendide et terrifiant vieillard doté d'une face massive et léonine, d'une tignasse blanche, rebelle et hirsute, semblable à une tempête de neige déchaînée autour de son austère visage de patricien. En tant que commandant en second de l'escadrille, ses fonctions consistaient uniquement, comme l'avaient soupçonné Doc Daneeka et le Major Major, à lancer des fers à cheval, kidnapper des travailleurs italiens et louer des appartements pour les hommes et officiers en permission – toutes disciplines dans lesquelles il était passé maître.

Chaque fois que la chute d'une ville comme Naples, Rome ou Florence semblait imminente, le major – de Coverley préparait sa musette, réquisitionnait un avion plus un pilote, et s'envolait – le tout sans prononcer un traître mot, par la seule grâce de son visage impérieux, solennel et les intimations péremptoires de son index ridé. Un jour ou deux après la chute de la ville, il revenait avec des baux pour deux grands appartements luxueux, un pour les officiers, l'autre pour les soldats, tous deux déjà pourvus de cuisinières et de femmes de chambre compétentes et avenantes. Quelques jours plus tard, des journaux paraissaient dans le monde entier avec des photos des premiers soldats américains se frayant un chemin dans la ville en ruine, à travers décombres et fumée. L'inévitable major – de Coverley figurait parmi eux, trônant droit comme un *i* dans une jeep empruntée Dieu sait où, ne regardant ni à droite ni à gauche, tandis que le feu de l'artillerie faisait rage autour de sa tête invulnérable et que de jeunes et prestes fantassins armés de carabines sautillaient le long des trottoirs à l'abri des bâtiments en flammes, ou tombaient morts sous des porches. Il paraissait indestructible, assis là dans sa jeep, environné de dangers, le visage figé en un rictus farouche, royal et impérieux, bien connu et révérend de tous les hommes de l'escadrille.

Pour les services secrets allemands, le major – de Coverley constituait une irritante énigme ; pas un des centaines de prisonniers américains ne donnait jamais la moindre information concrète sur cet officier âgé aux cheveux blancs, aux sourcils froncés et menaçants, à l'œil d'aigle, qui semblait précéder toute percée stratégique avec tant d'intrépidité et de succès. Pour les autorités américaines aussi, son identité restait une énigme ; tout un régiment d'as du CID avait été dépêché au front pour découvrir le secret du major – de Coverley, tandis qu'un bataillon d'élite d'officiers des relations publiques se tenait en alerte vingt-quatre heures sur vingt-quatre avec ordre de ne pas le quitter d'une semelle dès qu'ils l'auraient repéré.

À Rome, le major – de Coverley s'était surpassé, question appartements. Pour les officiers, qui arrivaient par groupes de quatre ou cinq, il y avait une immense chambre à deux lits par personne, dans un nouvel immeuble en pierre blanche, avec trois spacieuses salles de bains aux murs revêtus de carreaux brillants couleur aigue-marine, et une mince femme de chambre, Michaela, qui s'esclaffait à tout propos et tenait l'appartement dans un état de propreté irréprochable. À l'étage inférieur vivaient les propriétaires, des gens obséquieux. À l'étage supérieur habitaient la ravissante et riche comtesse aux cheveux de jais et sa ravissante et riche belle-fille aux cheveux de jais, qui toutes deux n'acceptaient de les ouvrir que pour Nately, trop timide pour profiter de l'occasion, et pour Aarfy, trop guindé pour coucher avec elles et qui s'efforçait de les dissuader de séduire d'autres hommes que leurs maris, lesquels avaient préféré rester dans le Nord pour surveiller les affaires de famille.

« C'est vraiment une paire de braves petites », confia sincèrement Aarfy à Yossarian, qui rêvait fréquemment d'être lascivement allongé entre les corps nus et laiteux de ces deux riches et ravissantes braves petites.

Les hommes de troupe fondaient sur Rome par bandes de douze ou plus, avec des appétits gargantuesques et de lourdes caisses pleines de conserves qu'ils se faisaient préparer et servir par les femmes, dans la salle à manger de leur appartement, au sixième étage d'un bâtiment de brique rouge pourvu d'un ascenseur bruyant. Il y avait toujours plus d'animation chez les simples soldats que chez les officiers. D'abord, les soldats étaient plus nombreux, tout comme les femmes qui cuisinaient, servaient à table, balayaient et nettoyaient, et puis il y avait les jeunes filles gaies, niaises et sensuelles, que Yossarian avait dénichées, plus celles que les soldats retournant à Pianosa, épuisés après sept jours de débauche, avaient fait venir et abandonnaient derrière eux, à la disposition des suivants. Les filles étaient nourries et logées aussi longtemps qu'elles le désiraient. Tout ce qu'elles devaient faire en retour consistait à se mettre à l'horizontale avec tous les hommes qui le leur demandaient, ce qui semblait parfaitement leur convenir.

Tous les quatre jours environ, Hungry Joe débarquait en trombe, hagard, éreinté et affolé s'il avait eu la malchance de finir de nouveau son tour de missions et se trouvait affecté à l'avion du courrier. D'habitude, il dormait dans l'appartement des soldats. Personne ne savait au juste combien de chambres le major – de Coverley avait louées, même pas la grosse femme au corset noir du premier étage avec qui il avait traité. Les appartements occupaient tout le sixième étage, mais Yossarian savait que le cinquième leur était aussi réservé, car c'est dans la chambre de Snowden, au

cinquième, qu'il avait fini par trouver la femme de chambre à la culotte jaune, en train d'épousseter les meubles, le lendemain du raid sur Bologne. Peu avant, Hungry Joe l'avait surpris au lit avec Luciana dans l'appartement des officiers et était sorti à fond de train pour aller chercher son appareil photo.

La femme de chambre à la culotte jaune était une femme enjouée, grasse et obligeante d'environ trente-cinq ans, aux cuisses molles et aux fesses ballottantes serrées dans sa culotte jaune, qu'elle enlevait pour le premier venu. Elle avait un large visage lisse, et c'était la femme la plus serviable du monde : elle s'offrait *au premier venu*, indépendamment de la race, de la religion, de la couleur ou du lieu de naissance. Elle se donnait par esprit de sociabilité, pour prouver son hospitalité, et ne prenait même pas le temps de poser torchon ni balai quand on la sautait. Son charme provenait de son accessibilité ; comme le mont Everest, elle était immuable, et les hommes grimpaient dessus chaque fois qu'ils le désiraient. Yossarian était amoureux de la femme de chambre à la culotte jaune parce qu'elle semblait être la seule femme avec qui il pût faire l'amour sans en tomber amoureux. Même la chauve de Sicile continuait à faire surgir en lui un intense sentiment de pitié, de tendresse et de regret.

Malgré les multiples périls auxquels le major – de Coverley s'exposait chaque fois qu'il partait louer des appartements, la seule blessure qu'il reçut, ce fut, comble de l'ironie, lorsqu'il entra dans Rome ville ouverte, à la tête du cortège triomphal ; il fut blessé à l'œil par une fleur, décochée à bout portant par un ignoble vieux poivrot surexcité et diabolique qui bondit malicieusement sur la voiture du major – de Coverley, empoigna d'une main brutale et méprisante sa vénérable tête blanche et l'embrassa d'un air moqueur sur les deux joues, en lui soufflant à la figure son haleine empestant le vin, le fromage et l'ail, après quoi il éclata d'un grand rire sec et caverneux et se laissa retomber dans la foule en liesse. Avec l'abnégation d'un Spartiate héroïque, le major – de Coverley endura cette odieuse épreuve sans la moindre plainte, et ne se fit soigner qu'à son retour à Pianosa, une fois terminé son travail à Rome.

Il décida de conserver sa vision binoculaire et spécifia bien à Doc Daneeka qu'il voulait un couvre-œil transparent pour pouvoir continuer à lancer ses fers, kidnapper de la main-d'œuvre italienne et louer des appartements avec une vue parfaite. Pour les hommes de l'escadrille, le major – de Coverley était un Titan, mais ils n'avaient jamais osé le lui dire. Le seul qui eût jamais osé s'adresser à lui était Milo Minderbinder qui, dès sa deuxième semaine à l'escadrille, s'approcha du terrain de lancement du major, tenant à la main un œuf dur, qu'il brandit en l'air pour que le major – de Coverley le voie bien. Le major – de Coverley se raidit, stupéfait de l'effronterie de

Milo et concentra sur lui toute la fureur de son visage surmonté d'un front crevassé, anguleux, flamboyant de colère, l'énorme promontoire de son nez crochu saillant énergiquement de sa face avec toute la fougue d'un arrière de football américain. Milo tint bon, abrité derrière son œuf dur qu'il levait devant son visage comme un talisman protecteur. Au bout d'un moment, la tornade s'apaisa, le danger passa.

« Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda finalement le major – de Coverley.

— Un œuf, répondit Milo.

— Quelle sorte d'œuf ? demanda le major – de Coverley.

— Un œuf dur, répondit Milo.

— Quelle sorte d'œuf dur ? demanda le major – de Coverley.

— Un œuf dur frais, répondit Milo.

— D'où vient cet œuf frais ? demanda le major – de Coverley.

— D'une poule, répondit Milo.

— Où est la poule ? demanda le major – de Coverley.

— La poule est à Malte, répondit Milo.

— Combien de poules y a-t-il à Malte ? demanda le major – de Coverley.

— Suffisamment pour fournir des œufs à tous les officiers de l'escadrille à cinq *cents* pièce, prélevés sur les fonds du mess, répondit Milo.

— J'ai un faible pour les œufs frais, avoua le major – de Coverley.

— Si l'on met un avion à ma disposition, je pourrai aller là-bas une fois par semaine et rapporter tous les œufs frais qu'il nous faut, dit Milo. Après tout, Malte n'est pas si loin.

— Malte n'est pas si loin, fit observer le major – de Coverley. Vous pourriez probablement y aller une fois par semaine dans un avion de l'escadrille et rapporter tous les œufs frais qu'il nous faut.

— Oui, acquiesça Milo. Je pense en être capable si quelqu'un me le demandait et mettait un avion à ma disposition.

— J'aime les œufs frais sur le plat, se souvint le major – de Coverley. Dans du beurre frais.

— Je peux trouver tout le beurre frais dont nous avons besoin en Sicile pour vingt-cinq *cents* la livre, répondit Milo.

Vingt-cinq *cents* la livre, c'est donné. Il y a assez d'argent dans les fonds du mess, et nous pourrions probablement en revendre une partie avec bénéfice aux autres escadrilles, et ainsi récupérer notre mise initiale.

— Quel est ton nom, fils ? demanda le major – de Coverley.

— Milo, sir. J'ai vingt-sept ans.

— Tu es un bon officier de mess, Milo.

— Je ne suis pas officier de mess, sir.

- Tu es un bon officier de mess, Milo.
- Merci, sir. Je ferai l'impossible pour être un bon officier de mess.
- Dieu te bénisse, mon garçon. Prends donc un fer.
- Merci, sir. Que dois-je en faire ?
- Le jeter.
- À la poubelle ?
- Non, sur le piquet, là-bas. Ensuite tu le ramasses pour le lancer sur cet autre piquet. C'est un jeu, vu ? Tu conserves ton fer.
- Oui, sir, je vois. Les fers, ça va chercher dans les combien ? »

L'odeur exotique d'œufs frais grésillant dans le beurre frais s'envola au loin sur les alizés méditerranéens et provoqua l'arrivée rapide du général Dreedle, connu pour son appétit vorace, accompagné de son infirmière qui le suivait comme son ombre, et de son gendre, le colonel Moodus. Au début, le général Dreedle engloutit tous ses repas au mess de Milo. Ensuite, les trois autres escadrilles du groupe du colo Cathcart confièrent à Milo la direction de leurs mess et lui donnèrent chacune un avion et un pilote pour qu'il leur achète aussi des œufs et du beurre frais. Les avions de Milo faisaient la navette sept jours sur sept, et les officiers des quatre escadrilles au grand complet se lancèrent dans de véritables orgies d'œufs frais. Le général Dreedle dévorait des œufs frais au petit déjeuner, au déjeuner et au dîner (entre les repas il en dévorait d'autres), jusqu'à ce que Milo eût localisé des sources abondantes de veau frais, de bœuf, canards, côtes d'agneau, champignons, brocolis, queues de langoustes sud-africaines, crevettes, jambons, puddings, raisins, crèmes glacées, fraises et artichauts. Il y avait trois autres groupes de bombardiers dans le corps du général Dreedle qui, poussés par la jalousie, envoyèrent leurs propres avions à Malte pour se ravitailler en œufs frais, mais découvrirent que les œufs frais s'y vendaient sept *cents* pièce. Comme ils pouvaient les acheter cinq *cents* à Milo, il leur parut raisonnable de s'en remettre à son syndicat pour l'approvisionnement de *leur* mess, et de lui fournir les avions et pilotes nécessaires au transport de toutes les denrées de luxe qu'il promettait de leur acheminer.

Ces nouveaux arrangements enchantèrent tout le monde, et plus que tous le colonel Cathcart, persuadé d'avoir ajouté un fleuron à sa couronne. Il saluait Milo avec bonhomie chaque fois qu'il le rencontrait, et, soudain pris d'une crise de contrition et de générosité, il recommanda la nomination du Major Major au grade supérieur. Sa demande fut immédiatement rejetée au quartier général de la 27^e Air Force par l'ex-première classe Wintergreen, qui pondit une note sèche et anonyme, signalant que l'armée ne possédait qu'un seul et unique major Major Major et n'avait pas

l'intention de s'en défaire uniquement pour les beaux yeux du colonel Cathcart. Le colonel Cathcart fut piqué au vif par cette dure rebuffade et se cloîtra dans sa chambre comme un coupable pour ruminer ce revers de fortune. Il attribua cet échec au Major Major et décida de le rétrograder au rang de lieutenant le jour même.

« Ils ne vous laisseront probablement pas faire », fit remarquer le colonel Korn avec un sourire condescendant, savourant la situation. « Précisément pour les mêmes raisons invoquées pour vous empêcher de le nommer à un grade supérieur. En outre, on va vous prendre pour un idiot de vouloir le rétrograder au rang de lieutenant juste après l'avoir proposé pour le même grade que le mien. »

Le colonel Cathcart se sentait complètement coincé. Il avait réussi beaucoup plus facilement à obtenir une médaille pour Yossarian après la débâcle de Ferrare, dont le pont sur Pô était toujours intact, sept jours après que le colonel Cathcart eut offert ses hommes pour le détruire. Les escadrilles étaient parties le bombarder neuf fois en six jours, et le pont ne fut détruit qu'au cours du dixième raid, le septième jour, raid où Yossarian provoqua la mort de Kraft et de son équipage en menant une deuxième fois son escadrille de six avions au-dessus de l'objectif. Yossarian, qui à l'époque était encore courageux, amorça soigneusement sa deuxième attaque. Il enfouit sa tête dans son viseur jusqu'à ce que ses bombes fussent toutes larguées ; quand il releva les yeux, l'intérieur de l'avion était inondé d'une étrange lueur orange. Il crut d'abord que son appareil brûlait. Puis il repéra un avion avec le moteur en feu juste au-dessus de lui et hurla à McWatt par l'interphone de virer sec à gauche. Une seconde plus tard, l'aile de l'avion de Kraft explosa. L'épave en flammes tomba, le fuselage d'abord, puis l'aile, en tournoyant, tandis qu'une pluie de minuscules fragments de métal s'abattait sur le toit de l'avion de Yossarian avec un bruit de claquettes, et que les incessants *bouhoun ! bouhoun ! bouhoun !* de la DCA retentissaient autour de lui.

De retour à terre, tous les yeux se fixèrent sévèrement sur lui et le regardèrent avancer d'un air abattu vers la salle de *briefing* pour faire son rapport ; on lui annonça que le colonel Cathcart et le colonel Korn l'attendaient à l'intérieur. Le major Danby barrait la porte, écartant d'un geste tous les intrus, au milieu d'un silence de mort. Blême de fatigue, Yossarian mourait d'envie d'enlever ses vêtements poisseux.

Il entra dans la salle de *briefing* l'esprit confus, indécis quant à ses réactions à la mort de Kraft et des autres, tous tués après une muette et solitaire agonie, au moment où lui-même pataugeait dans l'habituel et terrible dilemme : faire son devoir ou se faire damner.

Le colonel Cathcart était bouleversé : « Deux fois ? demanda-t-il.

— Je l'aurais manqué la première fois », répondit doucement Yossarian, tête basse.

Leurs voix résonnaient faiblement dans le bungalow long et étroit.

« Mais *deux fois* ? répéta le colonel Cathcart, ne parvenant pas à y croire.

— Je l'aurais manqué la première fois, répéta Yossarian.

— Mais Kraft serait encore en vie.

— Et le pont serait encore intact.

— Un bombardier digne de ce nom est censé larguer ses bombes au premier passage, lui rappela le colonel Cathcart. Les cinq autres bombardiers ont bien largué leurs bombes au premier passage.

— Et manqué l'objectif. Nous aurions dû tout reprendre à zéro.

— Et peut-être alors auriez-vous atteint l'objectif la première fois.

— Et peut-être ne l'aurais-je pas atteint du tout.

— Mais il n'y aurait peut-être pas eu de pertes.

— Peut-être y en aurait-il eu davantage, et le pont serait peut-être toujours intact. Je croyais que vous vouliez que le pont soit détruit ?

— Ne me contredisez pas, dit le colonel Cathcart. Nous avons déjà suffisamment d'ennuis comme ça.

— Je ne vous contredis pas, sir.

— Si. Et par-dessus le marché, vous vous obstinez.

— Oui, sir. Excusez-moi. »

Le colonel Cathcart fit violemment craquer ses jointures. Le colonel Korn, un homme brun, corpulent et flasque, à la bedaine avachie, était affalé sur un banc au premier rang, les mains jointes sur sa tête chauve et basanée. Ses yeux étaient goguenards derrière ses lunettes miroitantes sans monture.

« Nous essayons d'être parfaitement objectifs en cette affaire, souffla-t-il au colonel Cathcart.

— Nous essayons d'être parfaitement objectifs en cette affaire, dit le colonel Cathcart à Yossarian comme si l'idée venait de lui traverser l'esprit. Non que je sois sentimental ou Dieu sait quoi. Je me contrefous des hommes ou de l'appareil, mais ça fait tellement mauvais effet dans un rapport. Comment vais-je m'y prendre pour maquiller cette histoire dans mon rapport ?

— Pourquoi ne me donnez-vous pas une médaille ? suggéra timidement Yossarian.

— Pour vous y être repris à deux fois ?

— Vous en avez bien donné une à Hungry Joe quand il a bousillé un avion. »

Le colonel Cathcart émit un petit ricanement méprisant. « Vous pouvez vous estimer heureux qu'on ne vous colle pas un conseil de guerre.

— Mais j'ai touché le pont à mon deuxième survol, protesta

Yossarian. Je croyais que vous vouliez que le pont soit détruit ?

— Oh, je ne sais pas ce que je voulais, cria le colonel au comble de l'exaspération. Naturellement, je voulais que le pont soit détruit. Ce pont m'empêche de dormir depuis que j'ai décidé de vous envoyer le faire sauter. Mais pourquoi n'avez-vous pas pu le faire sauter la première fois ?

— Je n'ai pas eu le temps. Mon navigateur n'était pas sûr d'avoir bien identifié la ville.

— Comment ça ? Le colonel Cathcart n'en croyait pas ses oreilles. Vous essayez maintenant de rejeter la faute sur Aarfy ?

— Non, sir. C'est moi qui ai eu tort de le laisser me distraire. Tout ce que je veux dire, c'est que je ne suis pas infallible.

— Personne n'est infallible », fit sèchement le colonel Cathcart. Après quoi il ajouta, comme pour lui-même : « Personne n'est indispensable non plus. »

Sa remarque resta sans réponse. Le colonel Korn s'étira paresseusement. « Nous devons prendre une décision, dit-il au colonel Cathcart d'un air détaché.

— Nous devons prendre une décision, déclara le colonel Cathcart à Yossarian. Tout ça, c'est de votre faute. Pourquoi a-t-il fallu que vous vous y preniez à deux fois ? Pourquoi n'avez-vous pas pu larguer vos bombes la première fois, comme tous les autres ?

— J'aurais manqué le pont la première fois.

— Il me semble que nous aussi, nous manquons notre objectif, ironisa le colonel Korn avec un rire étouffé.

— Mais qu'allons-nous faire ? s'écria le colonel Cathcart, désolé. Les autres attendent tous dehors.

— Pourquoi ne lui *donnons-nous pas* une médaille ? proposa le colonel Korn.

— Pour s'y être repris à deux fois ? Pour quelle raison pouvons-nous lui donner une médaille ?

— Pour s'y être repris à deux fois, répondit le colonel Korn avec un sourire réfléchi, suffisant. Après tout, je suppose qu'il lui a fallu un sacré courage pour survoler cet objectif une deuxième fois, sans avoir de couverture pour détourner le feu de la DCA. Et il a mis dans le mille. Vous savez, c'est probablement ça la solution – se vanter de quelque chose dont on devrait avoir honte. C'est un truc infallible.

— Vous croyez vraiment que ça marchera ?

— J'en suis sûr. Et nommons-le capitaine pendant qu'on y est, histoire de marquer le coup.

— Vous ne pensez pas que c'est aller un peu plus loin que nécessaire ?

— Non. Deux précautions valent mieux qu'une. Et capitaine, ça ne fait pas grande différence.

— Bon, décida le colonel Cathcart. Nous lui décernerons une médaille pour avoir eu le courage de survoler l'objectif deux fois ; et nous le nommerons aussi capitaine. »

Le colonel Korn prit son képi.

« On sort avec le sourire », plaisanta-t-il. Il passa son bras autour des épaules de Yossarian, et les deux hommes franchirent la porte.

XIV. KID SAMPSON

Quand arriva l'heure de la mission sur Bologne, Yossarian était devenu assez courageux pour ne pas survoler l'objectif du tout, pas même une seule fois, et lorsqu'il se trouva finalement au milieu des airs dans le nez de l'avion de Kid Sampson, il appuya sur le bouton de son micro pour demander :

« Eh bien ? Qu'est-ce qui cloche dans l'avion ? »

Kid Sampson poussa un cri perçant : « Il y a quelque chose qui cloche ? Que se passe-t-il ? »

Le cri de Kid Sampson glaça Yossarian. « Il y a quelque chose qui cloche ? hurla-t-il, terrifié. Faut-il évacuer l'appareil ?

— Je ne sais pas, répondit Kid Sampson, d'une voix angoissée et gémissante. Quelqu'un a parlé d'évacuation ! Au fait, à qui est-ce que je parle ? À qui est-ce que je parle ?

— Ici Yossarian, à l'avant ! Yossarian. Je t'ai entendu dire que quelque chose clochait. Tu n'as pas dit que quelque chose clochait ?

— Je croyais que c'était toi qui avais dit ça. Tout me semble okay. Tout va bien. »

Le cœur de Yossarian se serra. Quelque chose allait complètement de travers si tout allait bien, s'il n'y avait pas le moindre prétexte pour faire demi-tour. Soucieux, il hésita un moment.

« Je ne t'entends pas, dit-il.

— J'ai dit que tout allait bien. »

Le soleil d'un blanc aveuglant se reflétait sur l'eau d'azur et les ailes étincelantes des autres avions. Yossarian empoigna les fils colorés reliant ses écouteurs au panneau central de l'interphone et les arracha.

« Je ne t'entends toujours pas. »

Il n'entendait rien. Lentement, il ramassa sa poche à cartes, ses trois combinaisons anti-DCA et rampa vers la cabine de pilotage. Natelly, assis avec raideur dans le siège du copilote, le regarda du coin de l'œil s'approcher de Kid Sampson, au poste de pilotage. Il sourit d'un air résigné à Yossarian ; il semblait étonnamment jeune et

timide, engoncé dans le carcan de ses écouteurs, casque, micro, combinaison anti-DCA et parachute. Yossarian se pencha à l'oreille de Kid Sampson :

« Je ne t'entends toujours pas », cria-t-il pour couvrir le vrombissement régulier des moteurs.

Kid Sampson se retourna pour lui lancer un regard surpris. Kid Sampson avait un visage anguleux, comique, avec des sourcils arqués et une blonde moustache clairsemée.

« Quoi ? fit-il par-dessus son épaule.

— Je ne t'entends toujours pas, répéta Yossarian.

— Parle plus fort, dit Kid Sampson. Je ne t'entends toujours pas.

— Je dis que je ne t'entends toujours pas ! hurla Yossarian.

— Je n'y peux rien, hurla Kid Sampson à son tour. Je ne peux pas crier plus fort.

— Je ne t'entendais pas sur mon interphone, mugit Yossarian en désespoir de cause. Il faut que tu fasses demi-tour.

— Pour un interphone défectueux ? demanda Kid Sampson, incrédule.

— Fais demi-tour, dit Yossarian, avant que je te casse la gueule. »

Kid Sampson se tourna vers Natelly en quête d'un soutien moral, mais Natelly regarda ostensiblement ailleurs. Yossarian était leur supérieur à tous deux. Kid Sampson résista un moment, sans conviction, puis capitula sans condition et poussa un *hourra* triomphal.

« Ça me va au poil », annonça-t-il d'un ton joyeux, avant de lâcher une série de sifflements aigus à travers sa moustache.

« Oui, et comment, ça va au poil au vieux Kid Sampson. » Il siffla de nouveau et cria dans l'interphone : « Maintenant, écoutez bien, mes petits agneaux. Ici l'amiral Kid Sampson qui vous parle. Ici l'amiral Kid Sampson, qui fait couac-couac, la gloire des Marines de la Reine. Oui, m'sieurs. Nous faisons demi-tour, les gars, parfaitement, *nous faisons demi-tour !* »

Natelly arracha prestement son casque et ses écouteurs et se mit à se balancer joyeusement d'avant en arrière, comme un poupon sur sa chaise à bascule. Le sergent Knight dégringola de la tourelle supérieure et, débordant d'enthousiasme, distribua à la ronde de grandes tapes dans le dos. Kid Sampson dégacha l'appareil de la formation, décrivit avec grâce un large cercle et mit le cap sur l'aérodrome. Quand Yossarian brancha ses écouteurs sur le central auxiliaire, les deux mitrailleurs de queue chantaient en chœur *La Cucaracha*.

De retour au terrain, leur gaieté tomba d'un coup. Un silence gêné lui succéda, et Yossarian avait le visage grave et contraint lorsqu'il descendit de l'appareil et monta dans la jeep qui les attendait déjà.

Aucun des hommes n'ouvrit la bouche pendant tout le trajet de retour, à travers le paysage de lourdes montagnes étouffantes, hypnotiques, bordées de mer et de forêts. Le sentiment de désolation persista quand ils quittèrent la route pour rejoindre l'escadrille. Yossarian descendit de voiture le dernier. Une minute plus tard, Yossarian et une douce brise chaude étaient les seules choses à troubler la paix obsédante qui pesait comme une drogue sur les tentes vides. L'escadrille semblait morte, privée de toute présence humaine, hormis Doc Daneeka, tristement juché, tel un busard frissonnant, à côté de la porte close de l'infirmerie, son nez bouché reniflant, essayant de capter les odeurs de la brume ensoleillée. Yossarian savait que Doc Daneeka n'irait pas se baigner avec lui. Doc Daneeka n'irait plus jamais se baigner. On risquait de s'évanouir ou d'être victime d'une légère thrombose coronaire dans quatre ou cinq centimètres d'eau et de se noyer, d'être emporté au large par un courant sous-marin ou d'attraper une prédisposition à la poliomyélite, à la méningomyélite à cause du froid ou du surmenage. La menace que Bologne faisait peser sur les autres avait insufflé au cœur de Doc Daneeka une sollicitude encore plus vive pour sa propre sauvegarde. Maintenant, il entendait des cambrioleurs la nuit.

À travers la pénombre violette de l'entrée de la tente Opérations, Yossarian aperçut Grand Chef Pâle-Avoine, qui s'appropriait diligemment des rations de whisky en contrefaisant les signatures des abstinents, et versait rapidement l'alcool avec lequel il s'empoisonnait dans plusieurs bouteilles, pour en voler le maximum avant que le capitaine Black n'ait la même idée et n'arrive précipitamment sur les lieux, d'un air dégagé, afin de voler le reste.

La jeep redémarra doucement. Kid Sampson, Nately et les autres se dispersèrent et furent engloutis dans le silence jaune et fade. La jeep disparut en toussotant. Yossarian était seul au milieu de ce calme lourd, élémentaire, où ce qui était vert paraissait noir et tout le reste de la couleur du pus. La brise faisait bruire les feuilles dans le lointain, aride et diaphane. Il se sentait nerveux, il avait peur et sommeil. L'épuisement cernait ses yeux de bistre. D'un air las, il entra dans la tente aux parachutes, avec sa longue table de bois poli ; un doute lancinant s'attardait douloureusement dans sa conscience, autrement parfaitement tranquille. Il déposa sa combinaison anti-DCA et son parachute, puis retourna sur ses pas au-delà de la citerne d'eau, vers la tente du service des renseignements pour rendre sa poche à cartes au capitaine Black, qui somnolait dans son fauteuil, ses longues jambes maigres sur sa table, et qui demanda avec une curiosité mitigée pourquoi l'avion de Yossarian avait fait demi-tour. Yossarian ignore sa question. Il posa les cartes sur la table et sortit.

Une fois de retour dans sa tente, il s'extirpa de son harnais de

parachute, puis de ses vêtements. Orr était à Rome, d'où il devait revenir dans l'après-midi, après une permission gagnée pour avoir fait tomber son avion dans la mer, au large de Gênes. Nately était sûrement déjà en train de faire ses bagages pour le remplacer, s'extasiant d'être encore en vie, et sans doute impatient de reprendre son flirt navrant et sans espoir avec sa prostituée romaine. Quand Yossarian se fut déshabillé, il s'assit sur son lit de camp et se reposa. Il n'était jamais à son aise dans des vêtements et se sentait toujours beaucoup mieux nu. Au bout d'un moment, il enfila un short propre et des mocassins, jeta une serviette de bain kaki sur son épaule et partit pour la plage.

Le sentier qui reliait l'escadrille à la plage le mena dans les bois, près d'un mystérieux emplacement de tir ; deux des trois appelés qui campaient là étaient allongés, endormis sur le cercle des sacs de sable, tandis que le troisième mangeait une grenade violette dont il avalait de grosses bouchées et recrachait la peau dans les buissons. Chaque fois qu'il mordait dans le fruit, du jus rouge lui coulait sur le menton. Yossarian repartit dans la forêt en caressant avec plaisir son ventre nu et frémissant, comme pour s'assurer de sa présence intacte. Il retira un morceau de gaze de son nombril. Soudain, des deux côtés du sentier, il aperçut par douzaines des champignons, dont la pluie récente avait fait sortir les doigts noduleux de la terre moite, comme des tiges de chair morte, en une telle profusion macabre qu'ils semblaient proliférer sous ses yeux. Il y en avait des milliers poussant dans les sous-bois, aussi loin que portait son regard ; au fur et à mesure qu'il les observait, ils paraissaient croître et se multiplier. Avec un étrange frisson de terreur, il accéléra le pas pour s'en éloigner et ne ralentit qu'en sentant le sol se transformer en sable sec et cassant sous ses pieds ; les champignons étaient derrière lui, mais il se retourna avec appréhension, s'attendant un peu à découvrir les flasques tiges blanches rampant derrière lui en une poursuite aveugle ou grimant vers la cime des arbres en une masse convulsée, imprévisible et innommable.

La plage était déserte. Seuls des sons étouffés se faisaient entendre – le gargouillement sourd du ruisseau, le bruissement des herbes hautes et des buissons derrière lui, le mugissement profond et indifférent des vagues translucides. La barre était toujours faible, l'eau claire et fraîche. Yossarian déposa ses affaires sur le sable et entra dans les vagues au point d'être complètement immergé. Au loin s'étendait une bande inégale de terre sombre, voilée de brume, presque invisible. Il nagea langoureusement jusqu'au radeau, s'y accrocha un moment, puis revint langoureusement jusqu'au banc de sable où il avait pied. Il plongea plusieurs fois dans l'eau verte avant de se sentir l'esprit clair et bien réveillé, après quoi il s'allongea à

plat ventre sur le sable et s'endormit, jusqu'au moment où les avions revenant de Bologne furent presque au-dessus de lui ; le ronflement impressionnant des moteurs interrompit son somme avec la violence d'un roulement de tonnerre.

Il s'éveilla en clignant les yeux, avec un léger mal de tête, et découvrit un univers chaotique, sens dessus dessous, et pourtant en ordre parfait. Il sursauta, stupéfait devant le spectacle inimaginable des douze escadrilles volant calmement en formation impeccable. La scène était trop ahurissante pour être vraie : il n'y avait pas d'avion prenant la tête avec des blessés, pas d'avion à la traîne, endommagé. Aucune fusée de détresse ne s'élevait dans le ciel. Aucun avion ne manquait, sinon le sien. L'espace d'un instant, il fut paralysé, il crut devenir fou. Puis il comprit, et l'ironie du sort faillit le faire pleurer. L'explication était simple : les nuages avaient recouvert l'objectif avant que les avions pussent le bombarder, et la mission de Bologne était partie remise.

Il se trompait. Il n'y avait pas eu de nuages. Bologne avait bel et bien été bombardée, mais la mission avait ressemblé à un raid de ravitaillement : il n'y avait pas eu de DCA.

XV. PILTCHARD & WREN

Le capitaine Piltchard et le capitaine Wren, les officiers d'opérations de l'escadrille, étaient tous deux des hommes inoffensifs, doux et conciliants, d'une taille inférieure à la moyenne, qui adoraient effectuer des missions de combat et ne demandaient rien d'autre à la vie et au colonel Cathcart que la possibilité de continuer à en effectuer. Ils en avaient accompli des centaines, et désiraient en accomplir des centaines d'autres. Ils se portaient eux-mêmes volontaires pour chacune d'elles ; ils n'avaient jamais rien vécu d'aussi palpitant que la guerre et redoutaient la fin prématurée de leurs aventures. Ils exerçaient leurs fonctions humblement, discrètement, avec un minimum de publicité, et faisaient l'impossible pour ne contrarier personne. Ils adressaient un rapide sourire à tous ceux qu'ils croisaient. Quand ils parlaient, ils marmonnaient. Ils étaient vifs, enjoués, obséquieux, ne se sentaient à l'aise qu'ensemble, et ne regardaient jamais personne en face – pas même Yossarian, le jour où ils tinrent une réunion en plein air pour le réprimander publiquement d'avoir ordonné à Kid Sampson de rebrousser chemin pendant la mission sur Bologne.

« Les amis », commença le capitaine Piltchard, qui avait des

cheveux bruns clairsemés et un sourire contraint, « quand vous faites demi-tour en cours de mission, tâchez de vous assurer que c'est pour un motif valable, d'accord ? Pas pour une vétille quelconque... comme un interphone défectueux... ou dieu sait quoi. Okay ? Le capitaine Wren désire ajouter quelque chose à ce sujet.

— Le capitaine Piltchard a raison, les gars, dit le capitaine Wren. Et je n'ai rien à ajouter à ce sujet. Eh bien, nous avons enfin réussi à aller à Bologne aujourd'hui, pour constater que c'était du gâteau. Mais apparemment, nous étions tous un peu nerveux et nous n'avons pas fait beaucoup de dégâts. Maintenant, écoutez-moi bien : le colonel Cathcart nous a obtenu la permission de remettre ça. Et demain, nous allons vraiment arroser pour de bon ces dépôts de munitions. Hein, qu'est-ce que vous en dites ? »

Et pour prouver à Yossarian qu'ils n'étaient pas rancuniers, ils lui attribuèrent gracieusement le poste de bombardier de tête avec McWatt, dans la première formation, lorsqu'ils retournèrent à Bologne le lendemain.

Yossarian amorça son approche sur l'objectif en toute confiance, comme un Havermeyer, sans la moindre manœuvre d'esquive, quand, tout à coup, il eut l'impression qu'on lui faisait sauter les tripes.

Une DCA terrible, partout ! On l'avait roulé, dupé, embobiné – et rien d'autre à faire que rester assis comme un imbécile, à regarder les horribles flocons noirs des obus éclater partout pour le tuer. Rien d'autre à faire avant que ses bombes soient larguées, sinon scruter son appareil de visée, où les fils en croix de la lentille étaient collés magnétiquement au-dessus de l'objectif, à l'endroit exact où il les avait placés, se croisant pile dans la cour du pâté de dépôts de munitions camouflé, juste devant le premier bâtiment. Il tremblait de tous ses membres, l'avion semblait faire du sur place. Il entendait les *boum-boum-boum-boum* cavernaux de la DCA tout autour de lui, battant une mesure saccadée à quatre temps, le *crack !* sec et perçant d'un obus isolé explosant soudain à proximité. Sa tête éclatait, traversée de mille velléités contradictoires, et il priait Dieu que les bombes tombent le plus tôt possible. Il aurait voulu sangloter. Enfin les aiguilles de l'appareil de visée se chevauchèrent, déclenchant le largage successif des huit bombes de cinq cents livres. Allégé, l'avion s'éleva d'un coup. Yossarian abandonna son viseur et se pencha à tâtons pour examiner le compteur, à sa gauche. Quand l'indicateur fut à zéro, il ferma les portes de la soute aux bombes et hurla dans l'interphone :

« À droite, toute ! »

McWatt obéit instantanément. Les moteurs rugirent, McWatt vira sèchement sur l'aile et arracha l'appareil au feu conjugué de deux

batteries de DCA, repérées par Yossarian et dont le tir se rapprochait dangereusement. Puis Yossarian ordonna à McWatt de grimper, toujours plus haut, pour enfin crever le plafond nuageux et émerger dans un ciel calme, d'un bleu de diamant, ensoleillé et pur à perte de vue, seulement strié au loin de longues traînées blanches et floconneuses. Le vent tapait doucement sur les hublots cylindriques de l'appareil et il ne se détendit vraiment que lorsqu'ils eurent repris de la vitesse ; il fit alors virer McWatt à gauche et plonger vers le sol. Avec un transport de joie éphémère, il remarqua les champignons de plus en plus serrés de la DCA qui éclataient haut au-dessus de lui, à droite, exactement là où serait l'avion s'il n'avait pas viré à gauche et plongé. Puis il cria hargneusement à McWatt de se remettre en palier, le fit tourner de nouveau, puis remonter en chandelle dans un pan de ciel bleu, vierge de fumée, juste au moment où les bombes qu'il avait larguées commencèrent à toucher l'objectif. La première tomba dans la cour, à l'endroit exact qu'il avait visé, puis les autres bombes de son appareil et des avions de son escadrille éclatèrent au sol, illuminant d'éclairs orangés les toits des bâtiments, qui s'effondrèrent instantanément dans d'immenses volutes bouillonnantes de fumée rose, grise et charbonneuse, qui s'élevaient convulsivement dans toutes les directions, et se tordaient comme frappées par la foudre, avec des éclairs diffus, rouges, bleus et dorés.

« Bon sang, regarde un peu ça ! » s'exclama Aarfy d'une voix sonore et émerveillée. Juste derrière Yossarian, sa figure poupine, joufflue et épanouie rayonnait de joie. « Il devait y avoir un dépôt de munitions, là en bas. »

Yossarian avait oublié Aarfy. « Fiche-moi le camp d'ici ! lui cria-t-il. Tire-toi de lavant ! »

Aarfy sourit poliment et désigna du doigt l'objectif, invitant gracieusement Yossarian à jeter un coup d'œil. Yossarian se mit à lui flanquer des claques et lui désigna d'un geste autoritaire l'entrée du boyau de secours.

« Retourne dans l'appareil ! cria Yossarian, au comble de la rage. Retourne dans l'appareil ! »

Aarfy haussa les épaules avec amabilité. « Je ne t'entends pas », expliqua-t-il.

Yossarian le saisit par les courroies de son harnais de parachute et le poussa vers le boyau, juste au moment où l'avion fut touché ; l'embarquée fut terrible ; Yossarian sentit ses os craquer et son sang se figer dans ses veines. Il sut immédiatement que leur dernière heure avait sonné.

« Grimpe ! hurla-t-il à McWatt par l'interphone, quand il se rendit compte qu'il était encore vivant. Grimpe, abruti ! Grimpe ! Grimpe ! »

L'avion se cabra et monta en chandelle. Suivant à la lettre les instructions de Yossarian, McWatt redressa ensuite l'appareil, puis le lança dans un virage à quarante-cinq degrés, qui lui arracha les entrailles et le laissa flottant sans force au milieu des airs ; Yossarian ordonna alors à McWatt de se remettre en palier, puis il le fit se jeter à corps perdu vers la droite et, moteurs lancés à fond, dans un piqué vertigineux. L'appareil traversa d'innombrables explosions noires et spectrales ; les flocons de suie venaient s'écraser contre le tendre nez en plexiglas de l'avion, comme une vapeur humide, charbonneuse et diabolique se collant à ses joues. Son cœur battait de nouveau la chamade ; Yossarian était précipité tantôt en haut, tantôt en bas, au milieu du feu aveugle de la DCA qui s'acharnait impitoyablement sur lui, puis fléchissait. La sueur ruisselait à flots de son cou, lui dégoulinait sur la poitrine et la taille comme une humeur visqueuse. Un instant, il prit conscience du fait que les avions de sa formation n'étaient plus là, puis il concentra toute son attention sur lui-même. Sa gorge le brûlait, comme tailladée par les ordres qu'il aboyait à McWatt. Le vrombissement des moteurs prenait une tonalité stridente, assourdissante, angoissante, chaque fois que McWatt virait. Loin devant l'appareil, le feu de la DCA faisait toujours rage dans le ciel, provenant maintenant d'autres batteries qui cherchaient la bonne altitude et attendaient avec sadisme qu'il vînt à leur portée.

Une autre explosion violente, assourdissante, secoua durement l'appareil qui faillit se retourner ; le nez se remplit aussitôt de nuages de fumée bleue. *Il y a le feu quelque part !* Yossarian se retourna brusquement vers le boyau de secours et se cogna contre Aarfy, qui avait frotté une allumette et tirait paisiblement sur sa pipe. Complètement abasourdi, Yossarian resta bouche bée devant son navigateur à face de lune, souriant. Il se dit que l'un d'entre eux devait être fou.

« Bon dieu ! » hurla-t-il à Aarfy, au comble de l'énervement. « Fous le camp de l'avant ! Tes cinglé ? Tire-toi de là !

— Quoi ? dit Aarfy.

— Tire-toi de là ! » cria-t-il d'une voix hystérique. Il se mit à frapper Aarfy des deux poings. « Tire-toi !

— Je ne t'entends toujours pas », rétorqua Aarfy, avec une expression de doux reproche et de perplexité. « Parle donc un peu plus fort.

— Tire-toi de l'avant ! hurla Yossarian. Ils essaient de nous tuer ! Tu es donc aveugle ! Ils essaient de nous tuer !

— Merde ! De quel côté dois-je aller ? » cria McWatt d'une voix furieuse, suraiguë, par l'interphone. « De quel côté dois-je aller ?

— Vire à gauche ! À gauche, espèce de salaud d'enfant de putain ! À gauche, et sec ! »

Aarfy rampa jusqu'à Yossarian derrière son dos et lui enfonça sans prévenir l'embout de sa pipe dans les côtes. Yossarian sauta au plafond avec un cri de surprise, puis se rétablit sur les genoux, blanc comme un linge et tremblant de rage. Aarfy lui adressa un clin d'œil d'encouragement, désigna McWatt du pouce et fit une grimace comique :

« Qu'est-ce qui lui prend ? » demanda-t-il en riant.

Le temps d'un éclair, Yossarian eut l'impression d'une scène totalement irréelle.

« Veux-tu partir d'ici ? » l'adjura Yossarian, en poussant Aarfy de toutes ses forces. « Tu es sourd ou quoi ? Retourne à l'arrière ! » Et à McWatt, il hurla : « Pique ! Pique ! »

Ils plongèrent une fois de plus dans le barrage épais, terrifiant et dévorant de la DCA ; Aarfy en profita pour s'approcher de nouveau de Yossarian par-derrière pour lui donner des coups secs dans les côtes. Yossarian sursauta encore et poussa un autre gémissement.

« Je ne t'entends toujours pas, dit Aarfy.

— Je te dis de te tirer *d'ici* ! » cria Yossarian, et il fondit en larmes. Il se remit à cogner sur Aarfy des deux mains, de toutes ses forces. « Va-t'en ! Va-t'en ! »

Cogner sur Aarfy lui donnait l'impression d'enfoncer ses poings dans un sac de caoutchouc mousse : pas de résistance, pas la moindre réaction de la part de la masse molle et inerte, si bien qu'au bout d'un moment, la fougue de Yossarian s'éteignit et ses bras retombèrent, inutiles. Un humiliant sentiment d'impuissance l'envahit et il fondit en larmes.

« Qu'est-ce que tu as dit ? demanda Aarfy.

— Va-t'en, je t'ai assez vu », répondit Yossarian, maintenant suppliant. « Retourne dans l'appareil.

— Je ne t'entends toujours pas.

— Peu importe, gémit Yossarian, peu importe. Laisse-moi tranquille, par pitié.

— Peu importe quoi ? »

Yossarian se prit la tête entre les mains. Puis il empoigna Aarfy par le devant de sa chemise et le traîna, comme un gros sac encombrant, jusqu'à l'entrée du boyau de secours. Un obus éclata avec une violence inouïe juste derrière lui, alors qu'il regagnait à quatre pattes le nez de l'appareil ; une partie intacte de son cerveau s'étonna qu'ils ne fussent pas tous morts. Les moteurs hurlèrent de nouveau, de douleur aurait-on dit ; dans l'avion, l'air puait l'essence et l'odeur des machines. Soudain, il crut rêver : *il neigeait* !

De minuscules confetti de papier blanc tombaient par milliers comme des flocons de neige à l'intérieur du cockpit, tournoyant en une masse tellement drue autour de sa tête qu'ils collaient à ses cils

chaque fois que, incrédule, il clignait les yeux, et voletaient sur ses narines et ses lèvres chaque fois qu'il respirait. Quand il se retourna, hébété, il découvrit Aarfy souriant fièrement d'une oreille à l'autre, d'un sourire inhumain, et qui tenait à bout de bras une carte réduite en miettes, pour la montrer à Yossarian. Un gros éclat d'obus avait éventré le plancher, traversé la pile colossale des cartes d'Aarfy, et déchiré le toit à quelques centimètres de leurs têtes. La joie d'Aarfy était sans bornes.

« Regarde un peu ça ! » dit-il en agitant facétieusement sous le nez de Yossarian deux de ses doigts boudinés passés à travers le trou d'une des cartes. « Regarde un peu Ça ! »

Yossarian était stupéfait de voir son navigateur dans un pareil état d'extase. Aarfy ressemblait à un ogre de conte de fées, indestructible, inévitable ; Yossarian le redoutait pour de multiples raisons qu'il était trop médusé pour démêler. Le vent qui s'engouffrait par la brèche du plancher faisait tournoyer les innombrables confetti, telles des paillettes d'albâtre dans un presse-papiers, et contribuait à donner à la scène une sorte d'irréalité, d'opacité sous-marine. Tout paraissait étrange, grotesque et difforme. Des cris stridents lui vrillaient sans répit les tympanes et résonnaient douloureusement dans sa tête. C'était McWatt qui réclamait des instructions d'une voix furieuse et incohérente. Mais, fasciné et horrifié, Yossarian continua à dévisager la face sphérique d'Aarfy, rayonnant de sérénité et de niaiserie au milieu du tourbillon des confetti blancs ; il en conclut qu'il était fou à lier. Au même instant, huit obus de DCA éclatèrent coup sur coup à hauteur d'œil, sur la droite, puis huit autres, et encore huit, les derniers tirés un peu à gauche, si bien qu'à la prochaine salve, ils étaient bons.

« À gauche, toute ! » hurla-t-il à McWatt, pendant qu'Aarfy continuait à sourire béatement, et McWatt vira sec à gauche, mais la DCA vira aussi sec à gauche, les rattrapant rapidement ; Yossarian aboya de nouveau : « J'ai dit à *gauche toute, toute, mon salaud ! À gauche, toute !* »

McWatt fit accomplir à l'avion un virage encore plus serré, et soudain, miraculeusement, ils furent hors de portée. La DCA se tut. Les canons cessèrent de tonner. Ils étaient vivants.

Derrière eux, des hommes mouraient. Égrenées sur des kilomètres en une ligne tortueuse, zigzagante et mortelle, les autres escadrilles parcouraient le même trajet périlleux en direction de l'objectif et s'insinuaient rapidement dans la masse de plus en plus dense des explosions passées et présentes, telle une bande de rats courant à travers leurs propres excréments. Un avion, en feu, dérivait tout seul, comme un monstrueux oiseau blessé battant des ailes, ou une gigantesque étoile rouge sang. Yossarian vit l'appareil basculer et

descendre lentement en larges spirales ; le fuselage flamboyait d'un éclat orangé et laissait derrière lui une longue et tourbillonnante traînée de fumée et de feu. Des hommes sautèrent en parachute, un, deux, trois... quatre, puis l'appareil se mit en vrille, tomba comme une pierre et s'écrasa au sol, palpitant au milieu du bûcher comme un lambeau de papier de soie. Une formation tout entière d'une autre escadrille avait dû se disperser sous le feu de l'ennemi.

Yossarian soupira, son travail de la journée terminé. Il se sentait vidé, gluant. McWatt baissa le régime des moteurs, qui se mirent à ronronner doucement, pour permettre aux autres avions de l'escadrille de le rattraper. Le calme soudain semblait trompeur, artificiel, légèrement insidieux. Yossarian défit sa combinaison anti-DCA et retira son casque. Il soupira de nouveau, ferma les yeux et essaya de se détendre.

« Où est Orr ? » demanda tout à coup quelqu'un à l'interphone.

Yossarian tressaillit et éructa avec angoisse ce nom monosyllabique, unique explication rationnelle du mystérieux phénomène de la présence de la DCA à Bologne : *Orr* ! Il plongea par-dessus son viseur et scruta l'espace en dessous de lui à travers le nez en plexiglas, dans l'espoir d'apercevoir Orr, l'homme qui avait attiré la DCA comme un aimant, et sans doute le grand responsable de la venue à Bologne des batteries d'élite de la division Hermann Goering, absentes quand lui-même était encore à Rome. Une seconde plus tard, Aarfy se précipita lui aussi à l'avant, et l'arête saillante de son casque heurta le nez de Yossarian. Les yeux remplis de larmes, celui-ci le traita de tous les noms.

« Le voilà », déclara Aarfy d'un ton lugubre en montrant du doigt une charrette de foin et deux chevaux arrêtés devant la grange d'une ferme en pierre grise. « Réduit en miettes. Son compte est bon. »

Yossarian abreuva une fois encore Aarfy d'injures et poursuivit minutieusement ses recherches, rempli d'appréhension et de compassion pour son bizarre petit compagnon de tente aux dents saillantes, qui avait un jour ouvert le front d'Appleby en lui jetant une raquette de ping-pong à la tête, et lui faisait une fois de plus, à lui-même, une peur bleue. Enfin Yossarian repéra le bimoteur aux gouvernails jumelés, qui apparut, se détachant sur un fond de forêts vertes, au-dessus d'un champ jaune. L'une des hélices était en drapeau, totalement immobile, mais l'appareil ne perdait pas d'altitude et semblait manœuvrable. Yossarian murmura sans s'en rendre compte une prière d'action de grâces, puis concentra sauvagement toute sa fureur sur Orr, partagé entre la colère et le soulagement.

« Quel salaud ! Quel ignoble fils de putain ! Espèce d'avorton, quel crétin, avec ses dents saillantes et son rire idiot !

— Quoi ? dit Aarfy.

— Ce salaud de nabot aux joues en pomme d'api, aux yeux globuleux, ce sous-développé, ce couillon d'enfant de putain ! marmonna Yossarian.

— Quoi ?

— *Oublie-moi !*

— Je ne t'entends toujours pas », fit Aarfy.

Yossarian se retourna posément et fit face à Aarfy : « Et toi, pauvre type...

— Moi ?

— Oui, toi, sale vantard, rondouillard, collant, stupide, bête... »

Aarfy restait impassible. Il frotta calmement une allumette et tira bruyamment sur sa pipe, prenant l'air bienveillant et magnanime de celui qui oublie et pardonne. Il sourit amicalement et ouvrit la bouche pour parler, mais Yossarian mit sa main sur les lèvres d'Aarfy et le repoussa d'un air las. Il ferma les yeux et fit semblant de dormir pendant tout le trajet de retour, jusqu'à l'aérodrome, pour ne pas avoir à écouter Aarfy ni à le voir.

Yossarian alla à la salle de *briefing* faire son rapport au capitaine Black, puis attendit impatiemment avec les autres le retour d'Orr, que son unique moteur valide maintenait toujours vaillamment dans les airs. Tous retinrent leur souffle. Le train d'atterrissage refusait de sortir. Yossarian resta juste le temps de voir Orr se poser sain et sauf sur le ventre, puis il s'appropriä la première jeep venue dont la clé de contact n'avait pas été enlevée, et fonça vers sa tente pour faire fiévreusement sa valise, car il avait décidé de s'offrir d'urgence une permission à Rome, où il retrouva Luciana et sa cicatrice invisible le soir même.

XVI. LUCIANA

Il trouva Luciana seule à une table au night-club des officiers alliés ; déjà ivre, le major australien qui l'avait invitée s'était montré assez stupide pour la délaissier et rejoindre au bar quelques camarades qui chantaient des chansons paillardes.

« D'accord, je danse avec vous », déclara-t-elle avant même que Yossarian ait dit quoi que ce soit. « Mais je ne vous laisserai pas coucher avec moi.

— Je ne vous ai rien demandé, rétorqua Yossarian.

— Vous ne voulez pas coucher avec moi ? s'écria-t-elle, éberluée.

— Je ne veux pas danser avec vous. »

Elle saisit la main de Yossarian et l'entraîna sur la piste de danse. Elle dansait encore plus mal que lui, mais se démenait au rythme du jitterbug avec une frénésie qu'il n'avait jamais vue chez aucune autre fille ; il sentit finalement ses jambes s'engourdir d'ennui et l'emmena de force vers la table où la fille qu'il aurait dû baiser ce soir-là était toujours assise, éméchée, un bras passé autour du cou d'Aarfy et son corsage de satin orange largement ouvert sur son soutien-gorge blanc à dentelle ; elle échangeait sans pudeur des propos obscènes avec Huple, Orr, Kid Sampson et Hungry Joe. Juste au moment où Yossarian arriva à hauteur de leur table, Luciana le poussa fermement au-delà du groupe, et ils se retrouvèrent seuls. C'était une grande fille exubérante, dotée d'une longue chevelure et d'un beau visage, une fille bien en chair, délicieuse et séduisante.

« Bon, fit-elle, je vous laisserai me payer à dîner. Mais je ne vous laisserai pas coucher avec moi.

— Personne ne vous a rien demandé.

— Vous ne voulez pas coucher avec moi ?

— Je ne veux pas vous payer à dîner. »

Elle le fit sortir du night-club et le traîna dans la rue, puis au bas d'une volée de marches, dans un restaurant du marché noir, rempli de filles joyeuses, gazouillantes et attirantes qui semblaient toutes se connaître, et d'officiers guindés de différents pays, qui les accompagnaient. La cuisine était raffinée et coûteuse, et les recoins de la salle bondés de gros propriétaires rubiconds, chauves et hilares. L'ambiance était surchauffée, délirante de gaieté et de chaleur.

Yossarian fut proprement stupéfait par la façon grossière dont Luciana l'ignore pendant qu'elle engloutissait son repas. Elle bouffa comme une bête, jusqu'à la dernière bouchée de sa dernière assiette, après quoi elle posa son couvert sur la table en guise de conclusion, et s'installa confortablement sur sa chaise avec la mine rêveuse et congestionnée du goinfre repu. Elle sourit, poussa un profond soupir de contentement et considéra Yossarian d'un œil humide et langoureux.

« Okay, Joe, susurra-t-elle, le regard somnolent et reconnaissant. Maintenant, je te laisserai coucher avec moi.

— Je m'appelle Yossarian.

— Okay, Yossarian », répondit-elle avec un petit rire, faisant mine de s'excuser. « Maintenant, je te laisserai coucher avec moi.

— Personne ne t'a rien demandé », fit Yossarian.

Luciana était stupéfaite. « Tu ne veux pas coucher avec moi ? »

Yossarian éclata de rire, signifia énergiquement que si et glissa la main sous la jupe de Luciana qui sursauta, horrifiée. Elle recula ses jambes instantanément en tortillant des fesses. Rougissant d'inquiétude et de gêne, elle rajusta sa jupe et lança de droite et de

gauche des regards offusqués.

« Maintenant, je te laisserai coucher avec moi », expliqua-t-elle prudemment, avec indulgence et appréhension. « Mais pas tout de suite.

— Évidemment. Quand nous serons dans ma chambre. »

La fille secoua la tête, le regarda avec méfiance et serra les genoux. « Non, à présent il faut que je retourne à la maison, chez Mamma : Mamma n'aime pas que j'aille danser avec des soldats ou que je me laisse inviter à dîner ; elle sera très fâchée contre moi si je ne rentre pas à la maison maintenant. Mais tu peux écrire pour moi ton adresse sur un bout de papier. Et demain matin, je viendrai dans ta chambre pour faire gouzi-gouzi, avant d'aller à mon bureau de l'ambassade française. *Capisci* ?

— N'importe quoi ! s'écria Yossarian, furieux et déçu.

— *Cosa vuol dire* n'importe quoi ? »

Yossarian éclata de rire et lui répondit finalement avec bonne humeur : « Ça veut dire que maintenant, je vais t'accompagner à ton arrêt de bus, après quoi je foncerai au night-club avant qu'Aarfy ne soit parti avec cette merveilleuse nana, sans me laisser le temps de demander à la fille si elle n'a pas une tante ou une amie qui lui ressemble.

— *Come* ?

— *Subito, subito*, railla-t-il tendrement. Mamma attend, rappelle-toi.

— *Sì, sì, Mamma.* »

Yossarian se laissa entraîner par la fille dans l'exquise nuit printanière de Rome, jusqu'à un invraisemblable dépôt d'autobus : au milieu de la cacophonie des klaxons et du flamboiement des lumières rouges et jaunes, les chauffeurs mal rasés s'abreuyaient d'injures hargneuses et répugnantes, invectivaient leurs passagers et les groupes de piétons étonnés qui leur barraient la route sans leur prêter la moindre attention jusqu'au moment où ils étaient heurtés par les autobus et se mettaient à rendre leurs injures aux chauffeurs. Luciana disparut à bord d'un petit véhicule vert, et Yossarian retourna aussi vite qu'il put au cabaret, pour retrouver la blonde décolorée aux yeux glauques et son corsage de satin rose largement échancré. Apparemment, elle s'était entichée d'Aarfy, mais sur le chemin du retour, Yossarian songeait avec délices à une tante aussi affriolante qu'elle, une amie, sœur, cousine ou mère exactement aussi libidineuse, dépravée, excitante. Yossarian la trouvait parfaite, cette souillon débauchée, grossière, vulgaire, amoral, appétissante, qu'il désirait et idolâtrait depuis des mois. Un véritable bijou. Elle payait elle-même ses verres, possédait une automobile, un appartement et une bague couleur saumon ornée d'un camée, où

étaient gravées les ravissantes silhouettes d'un garçon et d'une fille nus sur un rocher, une bague dont Hungry Joe était littéralement fou. Hungry Joe reniflait, piaffait et trépignait de convoitise ; il en bavait, prêt à toutes les bassesses pour se l'approprier, mais la fille ne voulait pas la lui vendre, bien qu'il lui eût proposé tout l'argent qu'il avait dans ses poches, et son appareil photo compliqué en sus. Mais l'argent et les appareils photo ne l'intéressaient pas : elle s'intéressait à la fornication.

Elle était partie quand Yossarian arriva au cabaret. Tout le monde était parti ; il s'en alla immédiatement et déambula à travers les rues sombres, presque désertes, abattu et découragé. Yossarian souffrait rarement de la solitude, mais c'était maintenant le cas, tant il enviait Aarfy qui, il le savait, était en ce moment même au lit avec la fille qui lui convenait tellement bien, à lui, Yossarian ; Aarfy qui, chaque fois qu'il le désirait – *s'il le désirait* –, pouvait s'envoyer l'une ou l'autre des deux femmes minces, aristocratiques et étourdissantes qui habitaient l'appartement du dessus et hantaient avec régularité les fantasmes sexuels de Yossarian : la ravissante et riche comtesse aux cheveux bruns, aux lèvres rouges, pulpeuses, humides, et sa ravissante et riche belle-fille, également brune. Quand il rentra à l'appartement des officiers, Yossarian était follement amoureux de toutes les femmes, amoureux de Luciana, de la fille saoule et lascive au corsage de satin défait, de la riche et ravissante comtesse et de sa riche et ravissante belle-fille, qui toutes deux ne le laisseraient jamais les toucher, ni même flirter avec elles. Ces deux chattes amoureuses raffolaient de Nately, se soumettaient passivement aux désirs d'Aarfy, mais prenaient Yossarian pour un cinglé et le repoussaient avec mépris chaque fois qu'il leur glissait une proposition indécente ou essayait de les peloter en les croisant dans l'escalier. Toutes deux étaient de superbes créatures aux langues charnues, brillantes et pointues, aux bouches évoquant des prunes rondes et tièdes, douces et poisseuses, légèrement blettes. Elles avaient de la classe ; Yossarian ne savait pas très bien ce qu'était la classe, mais il savait qu'elles en avaient, que lui n'en avait pas, et qu'elles le savaient. Il se plaisait à imaginer les sous-vêtements qui enserraient leurs hanches sveltes, des dessous diaphanes, doux et collants, noir foncé ou d'un pastel opalescent, aux bords fleuris de dentelle, exhalant les parfums provocants de leur peau soignée et de sels de bain odorants, qui montaient en vagues ensorcelantes de leurs seins laiteux. De nouveau, il s'imagina à la place d'Aarfy, en train de forniquer joyeusement, brutalement, avec une putain saoule et juteuse, qui se souciait de lui comme d'une guigne et ne penserait plus jamais à lui.

Mais quand Yossarian arriva à l'appartement, Aarfy était déjà de retour, et Yossarian le regarda d'un air hébété, se sentant aussi

persécuté et stupéfait que le matin même, au-dessus de Bologne, par sa présence obstinée, diabolique et inamovible dans le nez de l'appareil.

« Qu'est-ce que tu fais ici ? lui demanda-t-il.

— Exactement ! Demande-lui donc ! s'écria Hungry Joe avec fureur. Fais-lui dire ce qu'il fabrique ici ! »

Kid Sampson poussa un long ululement théâtral, joignit son pouce et son index pour simuler un revolver et se fit sauter la cervelle. Huple mâchonnait un bout de chewing-gum avec, sur son visage adolescent, une expression d'innocence et de vide. Aarfy tapotait paisiblement le fourneau de sa pipe sur sa paume et faisait les cent pas d'un air suffisant, manifestement ravi d'être au centre des débats.

« T'as pas raccompagné cette fille ? interrogea Yossarian.

— Qu'est-ce que tu crois ? Évidemment que je l'ai raccompagnée, gloussa Aarfy. Tu ne penses quand même pas que j'allais la laisser rentrer chez elle toute seule, non ?

— Elle t'a pas laissé passer la nuit avec elle ?

— Et comment que si, qu'elle voulait que je passe la nuit avec elle, rétorqua Aarfy. Ne vous faites donc pas de mauvais sang pour ce bon vieil Aarfy. Mais je n'allais pas abuser d'une gentille petite môme comme elle, simplement parce qu'elle avait un verre de trop dans le nez. Je ne suis pas comme ça, *moi*.

— Qui a parlé d'abuser d'elle ? cria Yossarian, ébahi. Tout ce qu'elle voulait, c'était coucher avec un homme. Elle n'a fait que parler de ça toute la soirée.

— Oh ! elle était un peu éméchée, voilà tout, expliqua Aarfy. Mais je lui ai fait la morale et je crois vraiment l'avoir ramenée à la raison.

— Espèce de salaud ! » s'exclama Yossarian, avant de s'effondrer sur le divan à côté de Kid Sampson. « Pourquoi diable ne pas l'avoir refilée à l'un d'entre nous, si tu n'en voulais pas ?

— Tu vois ? fit Hungry Joe. Il a vraiment une case en moins, ce type. »

Yossarian opina du bonnet et regarda Aarfy avec perplexité. « Dis-moi une chose, Aarfy. Ça t'arrive d'en baiser ? »

Aarfy gloussa de nouveau, au comble de l'amusement. « Oh ! bien sûr que je les baise, te fais donc pas de bile pour ça. Mais jamais les gentilles filles. Je sais quel genre de fille baiser, et celles qui valent mieux que ça. Moi, je ne tringle jamais les gentilles filles. Et celle-là est un amour. On voit bien que sa famille a de l'argent. Figure-toi que j'ai même obtenu d'elle qu'elle jette sa fameuse bague par la fenêtre de la voiture. »

Hungry Joe sauta en l'air et poussa un cri de douleur. « T'as fait quoi ? » hurla-t-il. Au bord des larmes, il se mit à marteler les épaules

et les bras d'Aarfy des deux poings. « Tu mériterais que je te tue, après ce que t'as fait, ignoble salaud. C'est un *criminel*, voilà ce qu'il est. Il a l'âme pourrie, pas vrai ? C'est pas vrai qu'il a l'âme pourrie ?

— Tout ce qu'il y a de plus pourrie, acquiesça Yossarian.

— Qu'est-ce que vous racontez, les gars ? » demanda Aarfy, sincèrement surpris, la tête rentrée sous l'écran protecteur de ses épaules ovales. « Oh ! allez, Joe, supplia-t-il, arrête de me taper dessus, hein ? »

Mais Hungry Joe ne voulait pas arrêter de lui taper dessus, et Yossarian dut l'empoigner et le pousser dans sa chambre. Écœuré, Yossarian partit dans la sienne, se déshabilla, se coucha et s'endormit. Une seconde plus tard, il faisait jour et quelqu'un le secouait.

« Pourquoi me réveille-t-on ? » gémit-il.

C'était Michaela, la mince femme de chambre égrillarde au visage ingrat, qui venait lui annoncer une visite. *Luciana* ! Il n'en croyait pas ses oreilles. Et la voilà seule dans la chambre avec lui après le départ de Michaela, adorable, épanouie, sculpturale, débordant de vitalité et de tendresse, bien qu'elle restât immobile et le regardât de travers, tel un jeune colosse féminin planté sur ses jambes nerveuses comme sur deux colonnes chaussées de souliers blancs à talons aiguilles, vêtue d'une ravissante robe verte et balançant un grand sac à main de cuir blanc, dont elle lui assena un coup magistral sur la tête quand il sauta du lit pour la saisir. Abasourdi, Yossarian recula en trébuchant et, incrédule, frotta sa joue meurtrie.

« Porc ! » cracha-t-elle rageusement, ses narines frémissant d'un juste courroux. « *Vive com' un animale* ! »

D'une voix gutturale et sauvage, elle éructa un gros juron méprisant, puis traversa la chambre pour ouvrir en grand les trois hautes fenêtres, laissant entrer à flots le soleil et l'air frais qui chassèrent l'odeur de renfermé. Elle posa son sac à main sur une chaise et entreprit de mettre de l'ordre dans la pièce, ramassant les affaires qui traînaient par terre et sur les meubles, jetant chaussettes, mouchoirs et sous-vêtements dans un tiroir vide de la commode, et pendant sa chemise et son pantalon dans un placard.

Yossarian se précipita dans la salle de bains, où il se brossa les dents. Il se lava les mains et la figure et se peigna. À son retour, la chambre était impeccable, et Luciana presque déshabillée. Elle paraissait adoucie. Elle posa ses boucles d'oreilles sur la commode et trottina pieds nus jusqu'au lit, simplement vêtue d'une chemise de rayonne rose qui lui couvrait à peine les hanches. Elle jeta un coup d'œil circonspect dans la chambre pour s'assurer qu'elle avait bien tout rangé, puis tira le couvre-lit, s'allongea voluptueusement et prit une pose d'attente féline. Brûlant de désir, elle lui fit signe

d'approcher, en riant doucement.

« Maintenant », murmura-t-elle, les deux bras impatientement tendus vers lui, « maintenant je vais te laisser coucher avec moi. »

Mais elle lui raconta d'abord quelques mensonges, à propos d'un seul et unique week-end passé au lit avec son fiancé, un soldat de l'armée italienne tué depuis. Pourtant, tout ce qu'elle avait dit était vrai, car elle cria *finito* ! dès qu'il eut commencé et se demanda pourquoi il ne s'arrêtait pas, jusqu'à ce qu'il eût « *finité* » également et lui eût fourni les explications nécessaires.

Il alluma deux cigarettes. Luciana se pâmait devant le bronzage uniforme du corps de Yossarian, qui s'étonna de sa volonté inflexible de garder sur elle sa chemise rose, coupée comme un tricot de corps masculin, avec des bretelles étroites, et qui dissimulait la cicatrice de son dos, qu'elle refusait de lui laisser voir. Elle se tendit comme un arc quand, du bout des doigts, il palpa la cicatrice qui partait de son omoplate et descendait jusqu'à la base de sa colonne vertébrale. Il fut saisi de pitié en songeant aux nuits de souffrance qu'elle avait passées à l'hôpital, au milieu des odeurs tenaces et inévitables d'éther, de matières fécales, de désinfectant, et de chair humaine blessée et pourrissante, des nuits peuplées d'uniformes blancs, du chuintement des chaussures à semelles de crêpe et des lueurs fantomatiques des veilleuses allumées jusqu'à l'aube dans les couloirs. Elle avait été blessée pendant un raid aérien.

« *Dove* ? demanda-t-il, et il retint son souffle.

— *Napoli.*

— *Germans* ?

— *Americani.* »

Son cœur se brisa et son amour décupla. Il se demanda si elle accepterait de l'épouser.

« *Tu sei pazzo*, lui dit-elle avec un petit rire.

— Pourquoi suis-je cinglé ?

— *Perchè non posso sposare.*

— Pourquoi ne peux-tu pas te marier ?

— Parce que je ne suis pas vierge, répondit-elle.

— Qu'est-ce que ça a à voir avec le mariage ?

— Qui m'épousera ? Personne ne veut d'une fille qui n'est pas vierge.

— Moi, je t'épouserai.

— *Ma non posso sposarti.*

— Pourquoi ne peux-tu pas m'épouser ?

— *Perchè sei pazzo.*

— Pourquoi suis-je cinglé ?

— *Perchè vuoi sposarmi.* »

Yossarian plissa le front d'amusement et de perplexité. « Tu ne

veux pas m'épouser parce que je suis cinglé, et tu dis que je suis cinglé parce que je veux t'épouser ? C'est bien ça ?

— *Si.*

— *Tu sei pazz !* lui cria-t-il.

— *Perchè ?* » répliqua-t-elle, indignée, en s'asseyant brusquement sur le lit, sa plantureuse poitrine tressautant sous sa chemise rose. « Pourquoi suis-je cinglée ?

— Parce que tu ne veux pas m'épouser.

— *Stupido !* » répondit-elle, et elle lui flanqua du revers de la main un grand coup sur la poitrine. « *Non posso sposarti ! Non capisci ? Non posso sposarti !*

— Oh, je comprends. Et pourquoi ne puis-je pas t'épouser ?

— *Perchè sei pazzo !*

— Et pourquoi suis-je cinglé ?

— *Perchè vuoi sposarmi !*

— Parce que je veux t'épouser ! *Carina, ti amo* », expliqua-t-il avant de la renverser doucement sur l'oreiller. « *Ti amo molto.*

— *Tu sei pazzo,* murmura-t-elle, flattée.

— *Perchè ?*

— Parce que tu dis que tu m'aimes. Comment peux-tu aimer une fille qui n'est plus vierge ?

— Parce que je ne peux pas t'épouser. »

Elle se redressa d'un bond, l'air menaçant. « Pourquoi ne peux-tu pas m'épouser ? » fit-elle, prête à le déroutier de nouveau si la réponse manquait de galanterie. « Uniquement parce que je ne suis pas vierge ?

— Non, non, chérie. Parce que tu es cinglée. »

Elle le considéra un moment d'un air froissé, puis rejeta la tête en arrière et éclata d'un rire approbateur. Elle le gratifia d'un regard satisfait et l'épiderme souple et sensible de son visage brun se fit plus brun encore. Ses yeux devinrent deux fentes. Il écrasa leurs cigarettes dans le cendrier, puis ils s'étreignirent silencieusement ; à cet instant précis, Hungry Joe entra dans la pièce sans frapper pour demander à Yossarian de venir draguer des filles avec lui, mais il s'arrêta net en les voyant et fila hors de la chambre. Yossarian bondit du lit encore plus vite et cria à Luciana de s'habiller. La fille était médusée. Il la tira brutalement hors du lit, lui lança ses vêtements à la tête, puis sauta vers la porte, juste à temps pour la claquer au nez de Hungry Joe qui accourait avec son appareil photo. Mais Hungry Joe avait déjà glissé son pied dans l'entrebâillement, et refusait de le retirer.

« Laisse-moi entrer, suppliait-il, en se trémoussant et se tordant comme un fou. Laisse-moi entrer ! » Il s'arrêta un instant pour jeter un regard à Yossarian par la fente de la porte, et lui décocher son célèbre sourire irrésistible. « Moi pas Hungry Joe, déclara-t-il avec le

plus grand sérieux. Moi très grand photographe du magazine *Life*. Très grandes photos sur très grandes couvertures. Je fais de vous grande star Hollywood, Yossarian. *Multi dinero*. Multi divorces. Multi gouzi-gouzi toute la journée. *Si, si, si !* »

Hungry Joe recula légèrement pour essayer de prendre une photo de Luciana en train de s'habiller, et Yossarian en profita pour claquer la porte. Hungry Joe s'attaqua sauvagement au panneau de bois massif, recula pour rassembler ses forces et se rua de nouveau en avant. Dans l'intervalle, Yossarian enfila ses vêtements. Luciana avait passé sa robe d'été verte et blanche, et tenait sa jupe retroussée au-dessus de sa taille. Une immense détresse fondit sur lui, en la voyant sur le point de faire disparaître sous sa culotte et pour toujours ses formes adulées. Il l'attira vers lui en tendant la jambe. Elle s'approcha à cloche-pied et se pressa contre lui.

Yossarian embrassa romantiquement ses oreilles et ses yeux fermés, et lui caressa les cuisses ; elle gémissait déjà de volupté, quand Hungry Joe se lança une nouvelle fois à l'attaque avec l'énergie du désespoir et faillit bien renverser le couple enlacé. Yossarian repoussa Luciana.

« *Vite ! Vite** ! gronda-t-il. Habille-toi.

— Qu'est-ce qui te prend ?

— *Vite ! Vite !* Tu ne comprends donc pas l'anglais non plus ! Grouille-toi !

— *Stupido !* répondit-elle d'un ton hargneux. *Vite* est français, pas italien. *Subito, subito !* C'est ça que tu veux dire, *subito !*

— *Si, si !* Exactement. *Subito, subito !*

— *Si, si* », acquiesça-t-elle, et elle courut mettre ses souliers et ses boucles d'oreilles.

Hungry Joe avait momentanément suspendu ses attaques pour prendre des photos à travers la porte fermée. Yossarian entendait le déclic du déclencheur. Quand Luciana et lui furent prêts, il attendit le prochain assaut de Hungry Joe et ouvrit brusquement la porte : Hungry Joe vint s'étaler dans la chambre comme une grenouille dans la vase. Yossarian contourna lestement son corps et fila dans le couloir avec Luciana. Ils descendirent l'escalier quatre à quatre, riant à en perdre haleine, et leurs souliers claquant bruyamment sur les marches. À chaque pause qu'ils faisaient pour reprendre leur souffle, ils se cognaient la tête et riaient aux éclats. Au bas de l'escalier, ils croisèrent Natelly qui montait ; leur rire tourna court. Natelly était vidé, sale et désespéré. Sa cravate était de travers, sa chemise fripée, il avait les mains dans les poches et un air de chien battu.

« Qu'est-ce qui cloche, p'tit ? lui demanda Yossarian.

— Je suis de nouveau complètement fauché, expliqua Natelly avec un pauvre sourire. Qu'est-ce que je vais faire ? »

Yossarian n'en savait rien. Nately avait passé les dernières trente-deux heures à vingt dollars de l'heure avec la putain apathique qu'il adorait, et il ne lui restait rien de sa paye ni de la pension, pourtant rondelette, qu'il recevait chaque mois de son riche et généreux père. Ce qui signifiait qu'il ne pourrait plus la voir. Elle ne lui permettait pas de l'accompagner dans la rue quand elle racolait d'autres soldats, et entraînait dans des colères noires si elle l'apercevait dans les parages. Il était autorisé à rôder autour de son appartement si ça lui chantait, mais rien ne lui garantissait qu'elle s'y trouvait. De toute façon, elle ne lui donnait rien gratuitement. Le sexe ne l'intéressait pas. Nately aurait bien aimé avoir au moins l'assurance qu'elle ne couchait pas avec un homme insignifiant ou de sa connaissance. Chaque fois qu'il allait à Rome, le capitaine Black mettait son point d'honneur à acheter les services de la fille, afin de pouvoir tourmenter Nately en lui annonçant qu'il avait une fois de plus tringlé sa bien-aimée, et voir son visage se décomposer quand il lui décrivait les atroces outrages auxquels il l'avait forcée à se soumettre.

La mine désolée de Nately attendrit Luciana, mais elle partit d'un immense éclat de rire quand elle sortit dans la rue ensoleillée avec Yossarian et entendit Hungry Joe les implorer, du haut de la fenêtre, de remonter et de se déshabiller, sous prétexte qu'il était réellement un photographe du magazine *Life*. Luciana fila le long du trottoir sur ses souliers blancs à hauts talons, traînant Yossarian en remorque, avec la même ardeur enjouée que la veille, au cabaret. Yossarian la rattrapa, lui entoura la taille de son bras, mais au coin de la rue, elle se dégagea, s'arrêta, sortit un petit miroir de son sac à main, s'arrangea les cheveux et se mit du rouge à lèvres.

« Pourquoi ne me demandes-tu pas d'écrire mon nom et mon adresse sur un bout de papier pour pouvoir me retrouver quand tu reviendras à Rome ? suggéra-t-elle.

— Pourquoi ne veux-tu pas le faire ?

— Pourquoi ? » fit-elle d'un ton agressif, les coins des lèvres retroussés de dédain, les yeux étincelant de colère.

« Pour que tu déchires le papier en petits morceaux dès que j'aurai le dos tourné ?!

— Le déchirer ! Qu'est-ce que tu racontes ? demanda Yossarian en ouvrant de grands yeux.

— Oui, toi ! Tu le déchireras en petits morceaux dès que je serai partie et tu t'en iras en roulant les épaules parce qu'une grande jeune fille ravissante comme moi, Luciana, t'a laissé coucher avec elle sans te demander un sou.

— Combien veux-tu ?

— *Stupido !* s'écria-t-elle, bouleversée. Je ne te demande pas d'argent ! » Elle tapa du pied, leva le bras et gesticula de telle façon

que Yossarian craignit qu'elle ne se remette à lui flanquer de grands coups de son sac à main. Mais non, elle griffonna simplement son nom et son adresse sur un morceau de papier, qu'elle lui tendit. « Voici », fit-elle avec un petit rire sardonique, en se mordant les lèvres pour réprimer un léger tremblement. « N'oublie pas. N'oublie pas de le déchirer en petits morceaux dès que j'aurai le dos tourné. »

Après quoi elle le gratifia d'un sourire serein, lui serra la main, murmura un *Addio* vibrant et se serra contre lui un moment ; puis elle se redressa et s'éloigna avec une grâce et une dignité dont elle n'avait même pas conscience.

À peine eut-elle disparu que Yossarian déchira le morceau de papier et prit la tangente en roulant les épaules, parce qu'une ravissante jeune fille comme Luciana avait couché avec lui sans lui demander un sou. Il était fort satisfait de lui-même. Il passa prendre son petit déjeuner au mess de la Croix-Rouge, où se pressaient par douzaines des militaires aux uniformes excentriques. Soudain, des images de Luciana affluèrent à son cerveau : Luciana se déshabillant, se rhabillant, le caressant et se chamaillant avec lui, sa chemise de rayonne rose qu'elle refusait d'enlever. Yossarian faillit s'étrangler en avalant ses œufs et son toast, en songeant à l'erreur impardonnable qu'il avait commise en déchirant, avec ce papier, ce jeune corps svelte et vibrant, de l'avoir lui aussi jeté dédaigneusement au ruisseau ! Elle lui manquait déjà terriblement. Il y avait autour de lui, dans la salle à manger, tant de gens bruyants et sans visage. Il éprouva une envie folle de se retrouver de nouveau seul avec elle, quitta précipitamment sa table et se rua dans la rue, vers l'appartement, dans l'espoir de retrouver les morceaux de papier dans le caniveau, mais le tuyau d'arrosage d'un balayeur les avait chassés dans un égout.

Ce soir-là, il ne la vit pas au night-club des officiers alliés, ni dans la chaleur étouffante et orgiaque du restaurant du marché noir, avec ses grands plateaux de mets raffinés et sa troupe gazouillante de filles superbes et hilares. En fait, il ne réussit même pas à retrouver le restaurant. Il passa la nuit seul, rêva qu'il esquivait de nouveau les obus de la DCA au-dessus de Bologne, et que Aarfy était toujours odieusement penché sur son épaule, avec son air narquois et diabolique. Au matin, il courut à la recherche de Luciana dans toutes les administrations françaises qu'on lui indiqua, mais personne ne semblait la connaître, ce qui le mit dans un tel état d'énervement, d'affolement et de surexcitation qu'il erra au hasard, comme un somnambule, et finit par échouer à l'appartement des hommes de troupe, où il tomba sur la petite femme de chambre à culotte jaune ; il la trouva occupée à épousseter la chambre de Snowden, au cinquième étage, vêtue de son vieux pull-over brun et de sa lourde

jupe noire. Snowden vivait encore à l'époque, et Yossarian reconnut sa chambre à cause du nom imprimé en blanc sur le sac bleu, contre lequel il buta en franchissant la porte, ce qui l'entraîna inévitablement sur la fille. La femme l'attrapa par les poignets avant qu'il ne soit à terre, se laissa tomber sur le lit, le renversa sur elle et lui offrit l'hospitalité de son corps flasque et accueillant, tout en brandissant comme une bannière son chiffon à poussière, levant avec tendresse vers Yossarian son large visage bestial fendu d'un sourire avenant. L'élastique de sa culotte jaune claqua sèchement quand elle la fit glisser.

Il lui fourra de l'argent dans la main quand ils eurent fini. Elle l'étreignit de gratitude. Il la serra contre lui. Elle l'étreignit de nouveau et l'entraîna une fois encore sur le lit. Après quoi il lui redonna un billet et fila hors de la pièce avant qu'elle ne recommençât à lui manifester sa gratitude. De retour à son appartement, il rassembla en vrac ses affaires, laissa l'argent qui lui restait pour Natelly et profita d'un avion de ravitaillement pour rentrer à Pianosa, avec la ferme intention de s'excuser auprès de Hungry Joe pour lui avoir claqué la porte au nez. Ses excuses se révélèrent superflues, car Hungry Joe était d'excellente humeur quand Yossarian le retrouva ; il souriait béatement et Yossarian, qui comprit immédiatement la raison de sa joie, faillit en être malade.

« Quarante missions », annonça Hungry Joe de but en blanc, d'un ton lyrique, soulagé et joyeux. « Le colonel a de nouveau élevé le quota. »

Yossarian était accablé : « Mais j'en ai fait trente-deux, bon sang de bonsoir ! Trois de plus, et c'était marre. »

Hungry Joe haussa les épaules avec indifférence. « Le colonel veut quarante missions », répéta-t-il.

Yossarian l'écarta brusquement de son chemin et courut à l'hôpital.

XVII. LE SOLDAT EN BLANC

Yossarian courut illico presto à l'hôpital, bien décidé à y rester pour toujours plutôt que d'accomplir une seule mission de plus. Dix jours plus tard, il changea d'avis et quitta l'hôpital ; le colonel éleva alors le nombre des missions à quarante-cinq, et Yossarian fila ventre à terre à l'hôpital, bien décidé à y rester *ad vitam æternam*, plutôt que d'accomplir une seule mission de plus que les six qu'il venait de terminer.

Yossarian pouvait courir à l'hôpital et y rester chaque fois qu'il le

désirait, à cause de son foie et de ses yeux : les médecins ne pouvaient ni établir le moindre diagnostic concernant son foie, ni le regarder dans les yeux quand il leur parlait de ses douleurs au foie. Il s'amusait convenablement à l'hôpital, tant qu'il n'y avait personne de vraiment malade dans la salle. Son organisme était suffisamment résistant pour supporter sans inconvénient majeur la malaria ou la grippe d'autrui. Il pouvait surmonter les amygdalectomies des autres sans choc post-opératoire, et même endurer leurs hernies et leurs hémorroïdes, avec malgré tout un peu de dégoût et de répugnance. Mais c'était à peu près tout ce qu'il pouvait supporter sans tomber malade. Au-delà, il pliait bagage. Mais il pouvait se reposer à l'hôpital, car personne n'attendait rien de lui. En fait, à l'hôpital, tout ce qu'on attendait de lui, c'était de mourir ou guérir, et comme il était en parfaite santé, guérir ne présentait aucune difficulté.

Un séjour à l'hôpital valait mieux qu'un vol au-dessus de Bologne ou d'Avignon, avec Huple et Dobbs aux commandes et Snowden agonisant à l'arrière.

Yossarian remarqua que, en règle générale, il n'y avait pas autant de malades à l'intérieur de l'hôpital qu'à l'extérieur. De plus, les malades étaient souvent bien moins atteints au dedans qu'au-dehors, le taux de mortalité beaucoup plus bas, et bien plus rationnel. Peu d'hommes mouraient par hasard. Les gens en savaient beaucoup plus long sur l'art de mourir à l'intérieur de l'hôpital et faisaient leur boulot de façon beaucoup plus propre et fonctionnelle. Ils ne parvenaient certes pas à domestiquer la Mort, mais avec eux, elle n'avait qu'à bien se tenir. Ils lui avaient appris les bonnes manières. Impossible malgré tout d'empêcher la Mort d'entrer, mais quand elle était là, elle devait se conduire comme une *lady*. Les malades passaient à l'état de fantômes avec tact et délicatesse : finie l'ostentation grossière et pénible qu'on mettait si souvent à mourir au-dehors de l'hôpital. Ici, les gens n'explosaient pas en plein ciel comme Kraft ou l'homme mort dans la tente de Yossarian, ils ne mouraient pas de froid dans l'été brûlant, comme Snowden, qui avait murmuré son secret à Yossarian dans l'avion :

« J'ai froid, j'ai froid.

— Là, là, ce n'est rien », avait dit Yossarian pour tenter de le réconforter.

Ils ne s'évaporaient pas bizarrement dans un nuage, comme Clevinger. Ils ne se transformaient pas sans prévenir en une masse informe de chair sanguinolente. Ils ne se noyaient pas, n'étaient pas foudroyés, lacérés par une machine ou écrasés par un glissement de terrain. Ils ne se faisaient pas abattre pendant un hold-up, étrangler durant un viol, poignarder dans un bar ou assassiner à la hache par des parents ou des enfants ; ici, le Destin n'entraînait pas sans frapper.

Personne ne mourait étouffé. Ici, on agonisait, exsangue, en gentleman, sur la table d'opération, on expirait sans commentaire sous la tente à oxygène. Il n'y avait pas tout ce cinéma m'as-tu-vu dont on faisait grand cas hors de l'hôpital. Pas de famines ou d'inondations. Les enfants ne s'étouffaient pas dans leur berceau ou dans une glacière, ils ne tombaient pas sous un camion. Personne n'était bastonné à mort. Pas de désespérés qui se fourrent la tête dans le fourneau à gaz ouvert à fond, sautent sous le métro ou dégringolent d'une fenêtre d'hôtel comme des poids morts, leur chute s'accélérait à raison de neuf mètres par seconde, pour finir par s'écraser avec un *plop* ! sinistre sur le trottoir, comme un sac plein de glace à la fraise chevelue, et mourir en public de façon dégoûtante, dans le sang, les orteils de travers.

Tout bien réfléchi, Yossarian préférait l'hôpital, malgré ses défauts. Le personnel était souvent trop zélé, les règlements, si on les observait, abusifs, et la direction vraiment trop tatillonne. Puisqu'on acceptait même les malades à l'hôpital, il n'était jamais sûr d'y être entouré d'une joyeuse bande de gais lurons, si bien que l'ambiance laissait parfois à désirer. Il devait se rendre à l'évidence : la vie à l'hôpital se détériorait régulièrement, à mesure que la guerre se poursuivait et qu'on se rapprochait du front ; le nombre des malades était particulièrement élevé dans les zones de combat. Plus on s'approchait du front, plus il y avait de malades, la preuve en était la présence du soldat en blanc à l'hôpital, qui n'aurait pas pu être plus malade sans être mort, ce qu'il fut bientôt.

Le soldat en blanc était entièrement constitué de gaze, de plâtre et d'un thermomètre, ornement posé en équilibre matin et soir sur le trou noir de sa bouche, par les infirmières Cramer et Duckett, jusqu'à l'après-midi fatal où l'infirmière Cramer examina le thermomètre et constata que le soldat en blanc était mort. Maintenant que Yossarian y repensait, il lui semblait que c'était l'infirmière Cramer, plutôt que le Texan bavard, qui avait tué le soldat en blanc ; car, si elle n'avait pas regardé le thermomètre et noté ce qu'elle y avait vu, le soldat en blanc serait peut-être encore allongé sur son lit, aussi vivant que d'habitude, encastré des pieds à la tête dans du plâtre et de la gaze, avec ses jambes rigides hissées à partir des hanches et ses deux bras étranges fixés à la verticale, ses quatre membres plâtrés et inutiles soulevés en l'air par des câbles d'acier rigide reliés à d'énormes poids de plomb sombrement suspendus au-dessus de lui. Être ainsi étendu là, ce n'était pas une vie, mais le malheureux n'avait guère le choix d'une autre vie, et selon Yossarian, la décision d'y mettre un terme n'aurait pas dû incomber à l'infirmière Cramer.

Le soldat en blanc ressemblait à une momie percée d'un trou ou à un bloc de pierre d'où émergeait un tuyau de zinc. À l'exception du

Texan, les autres patients de la salle l'évitèrent tout en le plaignant dès qu'ils le virent. Ils se rassemblèrent gravement dans le coin le plus éloigné de la salle pour se livrer à des conjectures offensées ou malicieuses, se révolter contre cette présence qu'on leur imposait comme un dur rappel à la terrible réalité. Tous redoutaient qu'il ne se mît à gémir.

« Je ne sais pas ce que je ferai s'il se met à gémir », grogna le jeune pilote de chasse à la moustache dorée. « Dans ce cas-là, il gémit aussi la nuit, car il n'aura plus la moindre notion de l'heure. »

Mais tout le temps qu'il resta dans la salle, aucun son ne sortit du soldat en blanc. Le trou rond à hauteur de sa bouche était profond, d'un noir de jais et ne laissait apparaître ni lèvres, ni dents, ni palais, ni langue. Le seul qui approcha jamais d'assez près pour se rendre compte *de visu* fut le Texan affable qui venait plusieurs fois par jour bavarder avec lui à propos des votes supplémentaires qu'il voulait accorder aux gens bien, et entamait invariablement la conversation par la formule rituelle : « Alors, qu'est-ce qu'on raconte aujourd'hui ? Ça va mieux ? » Les autres hommes les évitaient, vêtus de leurs robes de chambre réglementaires de velours marron enfilées par-dessus leurs pyjamas effilochés ; ils se demandaient qui était le soldat en blanc, pourquoi il se trouvait là et à quoi il pouvait bien ressembler sans sa carapace.

« Il va bien, je vous assure », leur annonçait le Texan d'un ton encourageant après chacune de ses conversations-monologues. « Tout au fond de lui-même, c'est vraiment un chic type. Il est juste un peu timide et mal à l'aise parce qu'il ne connaît personne et ne peut pas parler. Pourquoi n'iriez-vous pas jusqu'à son lit pour vous présenter ? Il ne mord pas.

— Qu'est-ce que tu nous chantes ? répondit Dunbar. Il ne sait même pas de quoi tu lui parles.

— Mais si, il me comprend parfaitement. Ce n'est pas un imbécile. Il est tout à fait normal, ce type.

— Peut-il t'entendre ?

— Heu... je ne sais pas s'il m'entend ou non, mais je suis persuadé qu'il sait de quoi je parle.

— Est-ce que le trou noir qu'il a sur la bouche bouge parfois ?

— En voilà une drôle de question ! fit le Texan, mal à l'aise.

— Comment sais-tu qu'il respire, s'il ne bouge jamais ?

— Comment sais-tu que c'est un homme, et pas une femme ?

— Est-ce qu'il a des compresses sur les yeux, sous les bandages qui lui recouvrent le visage ?

— Est-ce que tu l'as vu bouger ses orteils ou le bout de ses doigts ? »

Le Texan recula, l'esprit en déroute. « En voilà des drôles de

questions ! Vous êtes complètement timbrés, les gars, ou quoi ? Venez donc autour de son lit faire sa connaissance. C'est vraiment un chic type, je vous assure. »

Le soldat en blanc ressemblait davantage à une momie rembourrée et naturalisée qu'à un chic type. L'infirmière Duckett et l'infirmière Cramer le briquaient constamment. Elles époussetaient ses bandages avec une balayette et récuraient le plâtre de ses bras, jambes, épaules, poitrine et pelvis à l'eau savonneuse, sans oublier de passer un coup de toile émeri sur le triste tuyau qui sortait de son aine. Plusieurs fois par jour, avec des serviettes humides, elles nettoyaient les tuyaux de caoutchouc qui reliaient le soldat en blanc à deux grands bouches, l'un, suspendu à côté de son lit, servant à le nourrir grâce à une ouverture ménagée dans son plâtre à hauteur du bras, et l'autre se remplissant de ses déjections grâce au tuyau de zinc qui lui sortait de l'aine. Les deux jeunes infirmières astiquaient les bouches sans relâche. Elles étaient fières de leur travail. La plus zélée des deux était l'infirmière Cramer, une jolie fille asexuée au beau visage dépourvu de charme. L'infirmière Cramer avait un joli nez, un visage frais et rayonnant, parsemé d'adorables taches de rousseur, que Yossarian détestait. Le soldat en blanc lui inspirait une pitié sans bornes. Les yeux vertueux, bleu pâle et globuleux de l'infirmière se remplissaient de larmes sans raison, ce qui rendait Yossarian fou furieux.

« Mais bon dieu, comment savez-vous même qu'il est là-dedans ? lui demanda-t-il.

— Comment osez-vous me dire des choses pareilles ? riposta-t-elle, indignée.

— Vous voyez bien, vous ne savez même pas si c'est vraiment lui.

— Qui ça, lui ?

— Celui qui est supposé être dans tous ces bandages. Vous verrez, un jour vous découvrirez que vous avez pleuré pour un autre... Comment même savez-vous qu'il est toujours vivant ?

— Vous êtes horrible ! s'écria l'infirmière Cramer. Allons, remettez-vous immédiatement au lit et cessez de plaisanter à ses dépens.

— Je ne plaisante pas. N'importe qui pourrait être là-dedans. Et même peut-être Mudd, qui sait ?

— Qu'est-ce que vous racontez ? fit l'infirmière, d'une voix tremblotante.

— Peut-être que l'homme mort est là.

— Quel homme mort ?

— J'ai un homme mort dans ma tente, personne ne peut m'en débarrasser. Il s'appelle Mudd. »

L'infirmière Cramer blêmit et chercha en Dunbar un allié : « Faites-le cesser de dire des choses pareilles, le supplia-t-elle.

— Après tout, suggéra Dunbar pour l'aider, il n'y a peut-être personne à l'intérieur des bandages. On nous a peut-être envoyé tous ces bandages ici pour nous faire une farce. »

Elle recula d'horreur. « Vous êtes fous ! » cria-t-elle, en proie à la panique. « Vous êtes fous tous les deux ! »

L'infirmière Duckett survint à ce moment et les renvoya au lit, tandis que l'infirmière Cramer changeait les bouches du soldat en blanc. Changer les bouches du soldat en blanc ne posait pas de problème, car le même liquide translucide lui était régulièrement injecté par la saignée du coude, sans diminution de volume apparente. Quand le bocal supérieur était presque vide, le bocal inférieur était presque plein, et les deux étaient intervertis prestement pour que le liquide continue de couler en lui. Le changement des bouches n'en déconcertait pas moins les hommes qui assistaient à cette opération toutes les heures.

« Pourquoi ne relient-elles pas les deux bouches l'un à l'autre ? Cela permettrait d'éliminer toutes ces opérations », commenta le capitaine d'artillerie avec qui Yossarian ne jouait plus aux échecs. « Ça leur ferait gagner du temps.

— Je me demande ce qu'il a fait pour mériter ça », se lamenta le sous-officier affligé de malaria et d'une piqûre de moustique au cul. L'infirmière Cramer venait de lire le thermomètre du soldat en blanc et de constater son décès.

« Il a fait la guerre, suggéra le pilote de chasse à la moustache blonde.

— Nous avons tous fait la guerre, riposta Dunbar.

— C'est exactement ce que je veux dire, continua le sous-officier atteint de malaria. Pourquoi lui ? Ce système de récompenses et de punitions semble manquer de la logique la plus élémentaire. Si j'avais chopé la syphilis ou une blénorrhée pendant les cinq minutes où j'ai fait l'amour sur la plage, au lieu de cette foutue piqûre de moustique, j'y comprendrais quelque chose. Mais la malaria ? *La malaria* ? J'aimerais qu'on m'explique comment on peut choper la malaria en forniquant. » Le sous-officier hocha la tête d'un air perplexe.

« Et moi alors ? fit Yossarian. Un soir à Marrakech, je suis sorti de ma tente pour aller chercher une barre de chocolat et une WAC que je ne connaissais ni d'Ève ni d'Adam m'a aplati dans les buissons pour me refiler votre blénorrhée. J'avais juste envie d'une barre de chocolat, mais personne n'aurait pu refuser.

— D'accord, ça ressemble tout à fait à ma blénorrhée, acquiesça le sous-officier. Mais n'empêche que je me retrouve avec la malaria de quelqu'un d'autre. J'aimerais bien arriver à m'y retrouver dans tout ça, que chacun reçoive son dû, ni plus, ni moins, Ça me donnerait un

peu plus confiance dans cet univers.

— Moi, j'ai les trois cent mille dollars de quelqu'un d'autre, renchérit le jeune pilote de chasse à la moustache dorée. Je déconne depuis le jour de ma naissance. Au lycée et en faculté, j'ai toujours passé mes examens en trichant, et tout ce que j'ai fait depuis, c'est m'envoyer des jolies filles persuadées que je ferais un bon mari. Je n'ai pas la moindre ambition. Tout ce que je veux faire après la guerre, c'est épouser une fille plus riche que moi et m'envoyer des tas d'autres jolies filles. Les trois cent mille dollars me furent légués avant ma naissance, par un grand-père qui fit fortune en vendant des eaux usées à l'échelle internationale. Je sais bien que je ne mérite pas tout cet argent, mais je veux bien être pendu si je le rends. Je me demande à qui il devrait revenir.

— Il appartient peut-être à mon père, suggéra Dunbar. Il a trimé toute sa vie, sans jamais gagner assez d'argent pour nous envoyer à l'université, ma sœur et moi. Maintenant il est mort, si bien que tu ferais aussi bien de garder ton magot.

— Ah, si seulement nous pouvions découvrir à qui appartient ma malaria, nous serions sauvés. Non que j'aie quoi que ce soit contre la malaria : c'est une raison comme une autre de tirer au cul. Mais quand même, il y a de l'injustice ; pourquoi faut-il que j'aie la malaria d'un autre et que vous, vous ayez ma chaude-pisse ?

— Moi, fit Yossarian, en plus de votre chaude-pisse, il faut que j'accomplisse des missions de combat, à cause de votre chaude-pisse justement, et ce jusqu'à ce que mort s'ensuive.

— C'est lamentable, il n'y a plus de justice.

— Il y a deux semaines et demie, j'avais un ami, un certain Clevinger, qui, lui, trouvait tout ça on ne peut plus juste... »

« C'est la plus haute forme de justice, avait glapi Clevinger en applaudissant joyeusement. Cela me rappelle tout à fait l'*Hippolyte* d'Euripide, où les incartades de Thésée dans sa jeunesse sont probablement responsables de l'ascétisme de son fils, une des causes majeures de la tragédie qui les emporte tous. À défaut d'autre chose, cet épisode avec la WAC devrait t'enseigner les méfaits de l'immoralité sexuelle.

— Il m'a enseigné les méfaits du chocolat.

— Tu ne vois donc pas que tu es à l'origine de tes propres malheurs ? avait poursuivi Clevinger avec un plaisir manifeste. Si tu n'étais pas resté dix jours dans cet hôpital africain à cause de ta maladie vénérienne, tu aurais probablement terminé tes vingt-cinq missions à temps pour être rapatrié avant que le colonel Nevers soit tué et remplacé par le colonel Cathcart.

— Et toi alors ? avait répliqué Yossarian. Tu n'as pas chopé de blenno à Marrakech et tu es dans le même pétrin que moi.

— Je ne sais pas, avoua Clevinger, jouant vaguement l'inquiétude. J'ai dû commettre une mauvaise action en mon temps.

— Tu crois vraiment à ce que tu dis ? »

Clevinger rit. « Non, bien sûr que non. J'aime bien te faire marcher, parfois. »

Trop de dangers menaçaient Yossarian pour qu'il pût tous les esquiver. Il y avait Hitler, Mussolini et Tojo, par exemple, qui faisaient l'impossible pour le tuer. Il y avait le lieutenant Scheisskopf avec sa passion pour les défilés, et le colonel congestionné à grosse moustache avec sa passion des sanctions – eux aussi voulaient le tuer. Il y avait Appleby, Havermeyer, Black et Korn ; l'infirmière Cramer et l'infirmière Duckett qui, il en était quasiment certain, voulaient elles aussi le tuer, tout comme le Texan et l'homme du CID, sur les intentions de qui il n'avait aucun doute. Il y avait des barmen, des maçons et des chauffeurs d'autobus dans le monde entier qui souhaitaient sa mort, des propriétaires et des locataires, des traîtres et des patriotes, des lyncheurs, des lâcheurs et des lêcheurs, tous étaient ligüés contre lui. Tel était le secret que Snowden lui avait confié lors de la mission sur Avignon – tous voulaient sa mort ; et ce pauvre Snowden agonisait à l'arrière de l'avion.

Il y avait les glandes lymphatiques qui pouvaient le lâcher, les reins, les artères, les globules. Les tumeurs au cerveau. La maladie de Hodgkins, la leucémie, la sclérose amyloïde latérale. Il y avait les fertiles terrains rouges du tissu épithélial, propices au développement d'une cellule cancéreuse. Il y avait les maladies de peau, les maladies des os, des poumons, de l'estomac, du cœur, du sang et des artères. Il y avait les maladies de la tête, les maladies du cou, de la poitrine, les maladies des intestins ou de l'aine. Il y avait même des maladies des pieds. Il y avait des milliards de cellules consciencieuses, s'oxydant nuit et jour en un labeur aveugle et complexe destiné à le garder en vie et en bonne santé, et chacune d'entre elles était une traîtresse ou une ennemie en puissance. Il y avait tant de maladies qu'il fallait vraiment être cinglé pour y songer aussi souvent que lui-même ou Hungry Joe.

Hungry Joe collectionnait des listes de maladies mortelles, qu'il classait par ordre alphabétique, de façon à pouvoir retrouver rapidement celle qui lui servirait à se ronger les sangs. La moindre erreur de classement, la moindre omission le mettait dans tous ses états ; il courait alors demander son aide à Doc Daneeka.

« Donne-lui donc une tumeur d'Ewing », conseilla Yossarian à Doc Daneeka, qui consultait toujours Yossarian à propos de Hungry Joe. « Après ça, flanque-lui un bon mélanome. Hungry Joe adore les maladies qui traînent, mais il leur préfère encore les foudroyantes. »

Doc Daneeka ne connaissait ni les unes ni les autres.

« Comment fais-tu pour rester à la page sur tant de maladies ? demanda-t-il à Yossarian avec la profonde admiration qu'on manifeste à un confrère.

— Je lis le *Reader's Digest* à l'hôpital. »

Yossarian redoutait tellement de maux qu'il était parfois tenté de se faire hospitaliser *ad vitam æternam*, et de passer le restant de ses jours allongé sous une tente à oxygène, avec une kyrielle de spécialistes et d'infirmières à son chevet vingt-quatre heures sur vingt-quatre, et au moins un chirurgien armé d'un bistouri prêt à foncer et à charcuter dès que nécessaire. Les anévrismes par exemple : comment, autrement, intervenir à temps en cas d'anévrisme de l'aorte ? Yossarian se sentait bien plus en sécurité à l'intérieur de l'hôpital qu'au-dehors, bien qu'il détestât le chirurgien et son bistouri plus que tout au monde. À l'hôpital, s'il se mettait à hurler, on viendrait au moins essayer de l'aider, alors qu'en dehors, s'il se mettait à hurler à cause d'une des innombrables raisons qui devraient, selon lui, faire hurler les gens, on le jetterait en prison ou on le ferait entrer à l'hôpital. Car il y avait vraiment de quoi hurler en songeant que le bistouri du chirurgien l'attendait immanquablement, lui et tous ceux qui avaient vécu suffisamment longtemps pour mourir. Il se demandait souvent à quels signes il reconnaîtrait le premier frisson, éternuement, lapsus, rot, quinte, douleur, coup de sang, la première perte d'équilibre ou le premier trou de mémoire qui marquerait l'inévitable commencement de l'inévitable fin.

Il craignait aussi que Doc Daneeka s'obstinât à refuser de l'aider, après que le Major Major l'eut évincé. Il avait raison.

« Tu te crois vraiment à plaindre ? » fit Doc Daneeka en levant son fin visage bronzé pour lancer à Yossarian un regard outré et larmoyant. « Et moi alors ? Mes précieuses connaissances médicales rouillent sur cette saleté d'île, pendant qu'un tas d'autres médecins font leur beurre. Tu crois que ça m'amuse de passer mes journées sur une chaise à refuser de t'aider ? Je ne me plaindrais pas trop si je pouvais carrément refuser de t'envoyer aux États-Unis ou à Rome ; mais je te jure, ça m'est souvent difficile de te dire non.

— Alors dis-moi oui. Dispense-moi de vols.

— Je ne peux pas, grogna Doc Daneeka. Combien de fois faudra-t-il te le dire ?

— Mais si, tu peux. Le Major Major ma dit que tu étais la seule personne de l'escadrille qui *puisse* le faire. »

Doc Daneeka sursauta. « Le Major Major t'a dit ça ? Quand ?

— Quand je l'ai plaqué dans le fossé.

— Le Major Major t'a dit ça ? Dans un fossé, en plus ?

— Non, dans son bureau, quand on est sorti du fossé pour entrer par la fenêtre de son bureau. Il m'a recommandé de ne le répéter à personne, alors garde-le pour toi.

— Ah, quel salaud ! Foutu menteur ! s'écria Doc Daneeka. Il était censé garder le secret. T'a-t-il dit comment je pouvais te faire dispenser de vols ?

— Simplement en remplissant un petit formulaire spécifiant que je suis au bord de la dépression nerveuse, et en l'envoyant au groupe. Le docteur Stubbs fait ça tout le temps dans son escadrille, alors pourquoi pas toi ?

— Et qu'est-ce qui arrive aux hommes après que Stubbs les a mis de service au sol ? ricana Doc Daneeka. Ils retournent illico en missions de combat, non ? Et ce cher docteur Stubbs n'a servi à rien. Bien sûr, je peux te mettre de service au sol en remplissant un formulaire disant que tu es inapte à voler. Mais il y a une entourloupe.

— L'Article 22 ?

— Exactement. Si je te dispense de missions de combat, l'état-major doit approuver ma décision, et je te garantis qu'il ne le fera pas. On te remettra immédiatement sur la liste des missions, et devine ce que j'y aurai gagné ? Un aller simple pour le Pacifique, tout simplement ! Non merci, je ne vais pas courir un risque pareil pour tes beaux yeux.

— Peut-être pourrais-tu essayer ? argumenta Yossarian. Pianosa, ce n'est tout de même pas le paradis...

— Pianosa est un enfer, mais un enfer plus vivable que le Pacifique. J'accepterais volontiers d'être envoyé dans un lieu civilisé où je pourrais me faire un dollar ou deux de temps en temps avec des avortements. Mais le Pacifique, ça se résume à la jungle et à la mousson. Aucune envie d'y pourrir.

— Tu pourris, ici. »

Doc Daneeka s'empourpra de colère : « Ah oui ? Eh bien moi, au moins, je sortirai vivant de cette guerre. Tu ne peux sûrement pas en dire autant !

— Bon dieu, c'est exactement ce que j'essaie de t'expliquer. Je te demande de me sauver la vie.

— Ce n'est pas mon boulot de sauver des vies, répondit Doc Daneeka d'un ton maussade.

— Alors c'est quoi, ton boulot ?

— Je ne sais pas. Tout ce qu'on m'a appris, c'est de respecter l'éthique de ma profession et de ne jamais témoigner contre un autre médecin. Écoute. Tu crois être le seul dont la vie soit en danger ? Et moi alors ? Les deux rigolos qui travaillent pour moi à l'infirmerie ne parviennent toujours pas à savoir de quoi je souffre.

— C'est peut-être une tumeur d'Ewing, murmura sarcastiquement Yossarian.

— Tu crois vraiment ? s'exclama Doc Daneeka, soudain inquiet.

— Oh, je n'en sais rien, répondit Yossarian, excédé. Tout ce que je sais, c'est que j'en ai fini avec les missions de combat. On ne va quand même pas me fusiller pour ça, non ? J'en ai accompli cinquante et une.

— Pourquoi ne pas terminer les cinquante-cinq avant de prendre une décision ? Avec tout ton cirque, tu n'as jamais fini le moindre tour de service.

— Comment aurais-je pu ? Le colonel augmente le quota chaque fois que j'en vois la fin.

— Tu ne termines jamais tes tours de missions parce que tu files à l'hôpital ou à Rome à tout bout de champ. Ta position sera beaucoup plus défendable quand tu auras accompli tes cinquante-cinq missions et que tu refuseras de voler. Alors, je verrai peut-être ce que je peux faire pour toi.

— Tu me le promets ?

— Je te le promets.

— Qu'est-ce que tu me promets ?

— Je te promets que je songerai peut-être à faire quelque chose pour toi quand tu auras achevé tes cinquante-cinq missions, et à condition que tu obliges McWatt à inscrire mon nom sur le journal de vol, pour que je continue à toucher mes primes de vol sans mettre les pieds dans un avion. Les avions me font peur. À propos, tu as vu cet avion qui s'est écrasé dans l'Idaho il y a trois semaines ? Six morts. Horrible ! Je ne comprends pas pourquoi ils veulent que je fasse quatre heures de vol par mois pour que je puisse toucher mes primes de vol. Comme si je n'avais pas assez de soucis comme ça, sans en plus me faire du mauvais sang à l'idée de mourir dans un accident d'avion.

— Moi aussi, j'ai peur des accidents d'avion, fit Yossarian. Tu n'es pas le seul.

— Ouais, mais ce qui m'inquiète aussi pas mal, c'est cette histoire de tumeur d'Ewing. » Doc Daneeka faisait l'important. « Tu crois que c'est pour ça que j'ai tout le temps le nez bouché et que je me sens frigorifié ? Prends-moi donc le pouls. »

Tumeur d'Ewing et mélanome inquiétaient également Yossarian. D'innombrables catastrophes le menaçaient à chaque instant. Quand il songeait à toutes les maladies, à tous les accidents possibles auxquels il avait échappé jusqu'ici, il était littéralement stupéfait d'avoir réussi à demeurer en bonne santé pendant aussi longtemps. Un vrai miracle. Chaque jour qui commençait était comparable à une nouvelle et périlleuse mission contre les germes de la mortalité. Cela

faisait maintenant vingt-huit ans qu'il leur résistait.

XVIII. LE SOLDAT QUI VOYAIT DOUBLE

Yossarian devait sa bonne santé à la pratique du sport, au grand air et au travail d'équipe, et c'était pour échapper à tout cela qu'il était entré à l'hôpital. Quand l'officier moniteur de gymnastique, à Lowery Field, ordonna un après-midi à tous les appelés de se livrer à des exercices individuels, Yossarian, alors simple soldat, alla aussitôt émarger à l'infirmerie, où il se plaignit d'une douleur au côté droit.

« Barrez-vous, dit le médecin de service, plongé dans ses mots croisés.

— Nous ne pouvons pas lui dire de se barrer, intervint le caporal. Il y a de nouvelles consignes pour les douleurs abdominales. Maintenant, il faut garder les types en observation pendant cinq jours, car du temps où on leur disait de se barrer, il y en avait un nombre appréciable qui mouraient.

— D'accord, grommela le médecin. Mettez-le en observation pendant cinq jours, et *ensuite* foutez-le dehors. »

Ils prirent les vêtements de Yossarian et le placèrent dans une salle où il fut parfaitement heureux, tant qu'on ne ronflait pas dans le voisinage. Le lendemain matin, un jeune et avenant interne anglais entra à l'improviste pour lui demander des nouvelles de son foie.

« En fait, je crois que c'est plutôt l'appendice, lui dit Yossarian.

— Une appendicite, ce n'est pas ce qu'il y a de mieux, déclara l'Anglais avec autorité. Si votre appendice vous fait souffrir, nous pouvons vous l'enlever et vous faire reprendre du service en un rien de temps. Par contre, venez donc nous voir avec une douleur au foie, et vous pouvez nous faire marcher pendant des semaines. Voyez-vous, pour nous, le foie est un grand et terrible mystère. Si vous avez déjà mangé du foie, vous devez comprendre ce que je veux dire. Aujourd'hui, nous sommes quasiment certains que le foie existe, et nous connaissons relativement bien ce qu'il fait, quand il fait ce qu'il est censé faire. Mais au-delà, nous sommes dans le noir le plus complet. Après tout, qu'est-ce qu'un foie ? Mon père, par exemple, est mort d'un cancer du foie, alors qu'il n'a jamais été malade de sa vie jusqu'au jour où le mal l'a tué. Jamais la moindre douleur. D'un autre côté, c'est vraiment dommage, car je détestais mon père. Amour exclusif pour ma mère, vous comprenez... »

« Qu'est-ce que vient faire ici un médecin militaire anglais ? » se demandait Yossarian.

L'officier rit. « Je vous dirai tout quand je viendrai vous voir, demain matin. En attendant, jetez ce ridicule sac de glace si vous ne voulez pas mourir de pneumonie. »

Yossarian ne le revit jamais. C'était là un côté sympathique de tous les médecins de l'hôpital ; on ne les voyait jamais deux fois. Ils entraient, repartaient, puis disparaissaient purement et simplement. Le lendemain, à la place de l'interne anglais, il reçut la visite d'un groupe de médecins qu'il n'avait jamais vus et qui venaient s'enquérir de son appendice.

« Mon appendice ne me pose pas de problème, leur annonça Yossarian. Hier, le médecin a dit que c'était le foie.

— Peut-être est-ce le foie », répliqua l'officier aux cheveux blancs qui dirigeait le groupe. « Qu'est-ce que donne l'analyse de sang ?

— On ne lui en a pas fait.

— Faites-en une immédiatement. Nous ne pouvons nous permettre de courir le moindre risque avec un malade dans son état. Nous devons être couverts, au cas où il mourrait. » Il prit des notes sur son bloc, puis s'adressa à Yossarian : « En attendant, gardez ce sac de glace sur le ventre, c'est très important.

— Je n'ai pas de sac de glace.

— Eh bien, demandez-en un. Il doit bien traîner un sac de glace quelque part. Et appelez si les douleurs deviennent intolérables. »

Au bout de dix jours, un nouveau groupe de médecins vint au chevet de Yossarian, porteur de mauvaises nouvelles : il était en excellente santé et devait quitter l'hôpital. Il fut sauvé de justesse par un malade installé de l'autre côté de la salle qui se mit à tout voir en double. Sans crier gare, il se dressa dans son lit et hurla :

« Je vois tout en double ! »

Une infirmière cria, un infirmier s'évanouit. Des médecins accoururent de toutes parts, armés de seringues, de lampes, de tubes, maillets caoutchoutés et autres oscillographes. Ils apportèrent des instruments compliqués montés sur roues. Il n'y avait pas assez de place pour tous les spécialistes autour du malade ; certains s'énervaient et criaient à leurs collègues de se dépêcher pour ne pas monopoliser le malheureux. Un colonel au large front et aux lunettes à monture d'écaille formula bientôt son diagnostic :

« C'est une méningite ! » déclara-t-il sentencieusement, écartant ses confrères d'un geste. « Dieu m'est pourtant témoin que je n'ai pas remarqué le moindre symptôme de méningite.

— Alors, pourquoi la méningite ? s'enquit un major en gloussant doucement. Et pas, mettons, une néphrite aiguë ?

— Parce que je suis spécialiste de la méningite, voilà pourquoi, et que je ne connais rien à la néphrite aiguë, riposta la colonel. Et je vous préviens que je ne suis pas d'humeur à céder mon spécimen à

l'un ou l'autre d'entre vous, les obsédés des reins. J'étais ici le premier. »

Finalement, les médecins tombèrent tous d'accord. Ils reconnurent ne rien comprendre au mal du soldat qui voyait double ; ils le firent conduire dans une chambre et mirent en quarantaine pendant quatorze jours tous les hommes de la salle.

Yossarian passa la fête de *Thanksgiving Day*⁽¹⁴⁾ à l'hôpital et sans histoires. Le seul point noir fut la dinde servie au dîner, qui n'était après tout pas si mauvaise. Ce fut le *Thanksgiving* le plus rationnel qu'il eût jamais passé, et il se jura solennellement de célébrer désormais cette fête dans l'abri monacal d'un hôpital. Il devint parjure dès l'année suivante et passa le jour férié dans une chambre d'hôtel à discuter de sujets hautement intellectuels avec la femme du lieutenant Scheisskopf qui, pour l'occasion, avait emprunté les rubans de Dori Duz, et reprocha durement à Yossarian de considérer avec cynisme et désinvolture la fête de *Thanksgiving*, bien qu'elle-même ne crût pas davantage en Dieu que lui.

« Je suis probablement tout aussi bonne athée que toi, se vanta-t-elle. Mais je trouve néanmoins que nous avons tous mille raisons de nous montrer reconnaissants, et que nous ne devrions pas en avoir honte.

— Cite-moi donc une chose dont je devrais être reconnaissant, la défia Yossarian, sans passion.

— Heu... » La femme du lieutenant Scheisskopf réfléchit un moment. « Eh bien, moi par exemple.

— Tu plaisantes ? » se moqua-t-il.

Elle leva les sourcils de surprise. « Ma présence ne te remplit pas de reconnaissance ? » Elle plissa le front, blessée dans son amour-propre. « Personne ne m'oblige à baiser avec toi, tu sais, lui dit-elle d'un ton froid et digne. Mon mari a une escadrille pleine de cadets d'aviation qui ne seraient que trop heureux de baiser avec la femme de leur commandant, rien que pour le piquant de la chose. »

Yossarian décida de changer de sujet : « Voilà maintenant que tu changes de sujet, fit-il observer avec diplomatie. Je parie que pour une chose qui, d'après toi, mérite notre gratitude, je peux en trouver deux qui font notre malheur.

— Sois reconnaissant de ma présence à tes côtés, insista-t-elle.

— Je le suis, chérie. Mais je suis aussi sacrément malheureux de ne pas avoir Dori Duz de nouveau dans mon lit. Ou les centaines de femmes inapprochables que je verrai et désirerai pendant le peu de temps qu'il me reste à vivre.

— Sois reconnaissant d'être en bonne santé.

— Ça risque de ne pas durer longtemps.

— Sois heureux d'être simplement en vie.

— Et *furieux* d'avoir à mourir.

— La situation pourrait être bien pire, s'écria-t-elle.

— La situation pourrait être sacrément meilleure, répondit-il vivement.

— Tu ne cites qu'une seule chose, protesta-t-elle. Tu avais promis d'en citer deux.

— Et ne viens pas me raconter que les voies du Seigneur sont impénétrables, poursuivit Yossarian en ignorant l'objection. Il n'y a rien d'impénétrable là-dedans. Les voies du Seigneur n'existent tout simplement pas. Il s'amuse, ou alors il nous a oubliés. Le voilà bien, votre Dieu – un pécore, un cul-terreux maladroit, stupide, vaniteux et balourd. Seigneur, comment pouvez-vous respecter un Être suprême qui trouve nécessaire d'inclure dans sa divine création des phénomènes tels que la pituite ou la carie dentaire. On se demande ce qui lui est passé par sa tête de plouc sadique quand il a privé les vieillards du pouvoir de contrôler les mouvements de leurs sphincters ? Et pourquoi a-t-il créé la douleur ?

— La douleur ? » La femme du lieutenant Scheisskopf bondit sur le mot comme sur une proie. « La douleur est un symptôme utile. La douleur nous avertit des dangers qui menacent notre corps.

— Et qui a créé les dangers ? » demanda Yossarian. Il eut un rire sarcastique. « Oh ! Il a vraiment été d'une infinie bonté avec nous, en nous faisant don de la douleur ! Pourquoi n'aurait-Il pas pu utiliser une sonnette pour nous avertir, ou l'un de Ses chœurs célestes ? Ou un système de tubes au néon bleus et rouges fichés dans le front de chaque être humain ? N'importe quel fabriquant de juke-box un peu compétent sait faire ça. Pourquoi pas Lui ?

— Quand même, on aurait l'air bizarre, avec des tubes au néon rouges plantés en plein milieu du front.

— Les gens sont certainement plus séduisants dans les convulsions de l'agonie ou abrutis par la morphine, hein ? Quel gaffeur colossal, immortel ! Quand on songe aux possibilités et au pouvoir dont Il disposait pour réaliser un truc fantastique, et regarde un peu ce qu'il en a fait : un méli-mélo stupide, sordide, un gâchis de première ! Pas un homme d'affaires aimant son métier n'engagerait un pareil incapable, même à un poste de commis ! »

La femme du lieutenant Scheisskopf blêmit. Elle lui jetait des regards alarmés et désapprobateurs. « Tu ferais mieux de ne pas parler de Lui sur ce ton, chéri, lui conseilla-t-elle d'une voix basse et hostile. Il pourrait bien te punir.

— Comme s'il ne me punissait pas déjà assez ! glapit Yossarian. Mais tu sais, nous n'allons pas Le laisser s'en tirer à aussi bon compte. Il faudra qu'il paye pour toute la douleur qu'il nous inflige. Un jour, je Le ferai payer. Je sais même quand. Le jour du Jugement

dernier. Oui, ce jour-là, je me trouverai assez près de Lui pour attraper ce salopard par la peau du cou et...

— Tais-toi ! Tais-toi ! » hurla soudain la femme du lieutenant Scheisskopf, qui se mit à le frapper des deux poings sur la tête, sans lui faire mal. « Tais-toi ! »

Yossarian s'abrita la tête sous le bras, tandis qu'elle le giflait à toute volée, prise d'une passagère fureur féminine, mais il la saisit énergiquement par les poignets et l'obligea tendrement à se rallonger sur le lit. « Qu'est-ce qui te met dans un état pareil ? » lui demanda-t-il, partagé entre l'étonnement et l'amusement. « Je pensais que tu ne croyais pas en Dieu.

— Je ne crois pas en Dieu, sanglota-t-elle avant de fondre en larmes. Mais le Dieu auquel je ne crois pas est un Dieu bon, juste, miséricordieux. Ce n'est pas le Dieu mesquin et stupide dont tu parles. »

Yossarian éclata de rire et libéra les bras de sa compagne. « Soyons ensemble un peu plus libres en matière religieuse, proposa-t-il obligeamment. Tu ne crois pas au Dieu de ton choix, et je ne crois pas au Dieu de mon choix. Marché conclu ? »

Ce fut le plus absurde *Thanksgiving* qu'il eut souvenir d'avoir passé et ses pensées se reportèrent avec regret aux quatorze jours idylliques de quarantaine à l'hôpital, l'année précédente ; mais même cette période bénie s'était terminée sur une note tragique : il était toujours en bonne santé au bout des quatorze jours et on lui répéta qu'il devait quitter l'hôpital pour aller à la guerre. Dès qu'il apprit cette mauvaise nouvelle, Yossarian se dressa dans son lit et hurla :

« Je vois tout en double ! »

Un désordre indescriptible s'abattit une fois encore sur la salle. Les spécialistes accoururent de toutes les directions pour se presser autour de lui avec un tel zèle qu'il sentait sur différentes parties de son corps leurs haleines humides et nauséabondes. Ils examinèrent ses yeux et ses oreilles au moyen de minces pinceaux lumineux, s'attaquèrent à ses jambes et à ses pieds avec des maillets caoutchoutés et des diapasons, lui firent des prises de sang et placèrent dans son champ visuel tout ce qui leur tombait sous la main.

Le chef de cette équipe de médecins était un digne gentleman qui tendit un doigt juste sous le nez de Yossarian et lui demanda : « Combien de doigts voyez-vous ?

— Deux, répondit Yossarian.

— Et maintenant, combien de doigts voyez-vous ? questionna le médecin en tenant deux doigts en l'air.

— Deux.

— Combien maintenant ? demanda le médecin en cachant ses

maines.

— Deux », fit Yossarian.

Le visage du médecin s'illumina d'un sourire : « Nom d'un petit bonhomme, il a raison, déclara-t-il, aux anges. Il voit *vraiment* tout en double. »

Ils placèrent Yossarian sur une civière et le transportèrent dans la chambre du soldat qui voyait tout en double. Les autres malades de la salle furent mis en quarantaine pour quatorze jours supplémentaires.

« Je vois tout en double ! s'écria le soldat qui voyait tout en double quand ils amenèrent Yossarian.

— Je vois tout en double ! lui répondit Yossarian avec autant de force, en lui lançant un clin d'œil subreptice.

— Les murs ! Les murs ! hurla l'autre soldat. Repoussez les murs !

— Les murs ! Les murs ! hurla Yossarian. Repoussez les murs ! »

L'un des médecins fit semblant de repousser les murs. « Est-ce assez loin ? »

Le soldat qui voyait tout en double hocha faiblement la tête et se renversa dans son lit. Yossarian hocha lui aussi la tête, observant son génial compagnon de chambre avec une humilité et une admiration sans bornes. Il savait qu'il avait affaire à un maître. Ce soldat génial méritait de toute évidence d'être étudié et imité. Pendant la nuit, le soldat génial mourut, et Yossarian décida de ne pas pousser plus loin son imitation.

« Je vois tout une seule fois ! » s'écria-t-il sans tarder.

Un autre groupe de spécialistes se rua à son chevet avec leurs instruments pour voir s'il avait dit vrai.

« Combien de doigts voyez-vous ? demanda le médecin-chef en montrant un.

— Un.

Le médecin tendit deux doigts. « Combien en voyez-vous maintenant ?

— Un. »

Le médecin leva dix doigts. « Et maintenant ?

— Un. »

Émerveillé, le médecin se tourna vers ses collègues : « Il voit vraiment tout une seule fois ! s'écria-t-il. Nous l'avons rudement bien soigné.

— Et juste à temps, qui plus est », ajouta un médecin qui resta ensuite seul avec Yossarian, un homme grand et avenant au visage en forme de torpille, mal rasé, et fumant cigarette sur cigarette, nonchalamment appuyé contre le mur. « Il y a ici des parents à vous qui désirent vous voir. Oh ! ne vous en faites pas, rectifia-t-il en riant : ce ne sont pas vraiment vos parents. Il s'agit de la mère, du

père et du frère de ce type qui vient de mourir. Ils ont traversé tout le pays depuis New York pour voir un soldat à l'agonie, et vous êtes l'homme qui fait le mieux l'affaire.

— Qu'est-ce que vous me racontez ? demanda Yossarian, soudain méfiant. Je ne suis pas à l'agonie.

— Bien sûr que si. Nous sommes tous en train de mourir. Comment croyez-vous que toutes nos aventures vont se terminer ?

— Mais ils ne sont pas venus me voir, *moi*, objecta Yossarian. Ils sont venus voir leur fils.

— Ils devront se contenter de ce qu'on leur offre. De notre point de vue, un type qui meurt en vaut un autre. Pour l'homme de science, toutes les agonies se valent. J'ai une proposition à vous faire : vous les laissez entrer et jeter un coup d'œil sur vous, et en échange, je ne dirai à personne que vous avez menti à propos de vos symptômes hépatiques.

— Ah bon ? Vous savez que j'ai menti ? (Yossarian était de plus en plus méfiant.)

— Bien sûr. Nous ne sommes pas complètement stupides, ricana le médecin en allumant une autre cigarette. Comment voulez-vous être crédible avec votre maladie de foie si vous continuez à peloter les seins des infirmières dès qu'elles passent à portée de la main ? Non, si vous voulez convaincre les gens que vous avez le foie malade, il va bien falloir que vous renonciez au sexe.

— C'est un sacré prix à payer, rien que pour rester en vie. Pourquoi n'avez-vous pas craché le morceau, puisque vous saviez que je bluffais ?

— Pourquoi diable l'aurais-je fait ? fit le médecin, légèrement surpris. Nous sommes tous confrères au pays de l'illusion, et c'est toujours avec plaisir que je donne un coup de main à un collègue qui bluffe pour survivre, à condition qu'il soit prêt à me renvoyer l'ascenseur. Ces gens viennent de loin ; les décevoir m'ennuierait. Les personnes âgées me rendent sentimental.

— Mais ils sont venus voir leur fils.

— Ils sont arrivés trop tard. Peut-être ne remarqueront-ils même pas la différence ?

— Et s'ils se mettent à pleurer ?

— Ils pleureront probablement. Ils sont entre autres venus pour ça. Je serai derrière la porte et interviendrai si la situation devient trop pénible. »

C'est une histoire de fou, songea Yossarian. « Au fait, pourquoi tiennent-ils tant à voir leur fils mourir ?

— Voilà une question à laquelle je n'ai jamais pu répondre, reconnut le médecin, mais ils sont tous comme ça. Alors, qu'en dites-vous ? Vous n'aurez qu'à rester allongé dans un lit pendant quelques

minutes, et à mourir un peu. Est-ce trop vous demander ?

— D'accord, consentit Yossarian, si ça ne dure que quelques minutes et que vous restiez derrière la porte. » Il se piqua au jeu. « Dites donc, pourquoi ne pas m'envelopper de bandages, pour faire bon effet ?

— Excellente idée », approuva le médecin.

Ils enroulèrent Yossarian dans des mètres et des mètres de bandages. Des infirmiers posèrent des stores sur les deux fenêtres et plongèrent la pièce dans une pénombre sinistre. Yossarian suggéra des fleurs et le médecin envoya un infirmier chercher deux petits bouquets de fleurs presque fanées qui exhalaient une odeur forte et écœurante. Quand le décor fut en place, ils dirent à Yossarian de se remettre au lit et de s'allonger. Puis ils firent entrer les visiteurs.

Les visiteurs entrèrent d'un pas mal assuré, comme des gens conscients de déranger et s'excusant par avance, d'abord le père et la mère éplorés, puis le frère, un solide marin à l'air maussade et aux pectoraux avantageux. L'homme et la femme pénétrèrent gauchement dans la pièce, côte à côte ; ils paraissaient sortir tout droit d'un daguerréotype familial bien qu'ésotérique, pris à l'occasion d'un anniversaire. Tous deux étaient petits, contraints et fiers ; ils ressemblaient à deux mannequins faits de fer et de vieux vêtements sombres. La femme avait un long visage ovale et triste couleur d'ambre bruni, et d'épais cheveux grisonnants, séparés par une raie austère et tirés en arrière, sans boucles, ondulation ni ornement. Sa bouche était renfrognée, ses lèvres pincées. Le père se tenait très raide, vêtu d'un étrange costume croisé aux épaules rembourrées, qui lui donnait un air étriqué. Sa poitrine était large et musclée ; une superbe moustache argentée et frisée barrait son visage craquelé. Ses yeux étaient ridés et chassieux, il semblait tragiquement mal à son aise, et tripotait gauchement son feutre noir entre ses fortes mains de travailleur réunies devant les revers de sa veste. La misère et le dur labeur avaient laissé leur empreinte sur lui comme sur elle. Quant au frère, il donnait l'impression de chercher la bagarre. Il avait rejeté sur sa nuque son bonnet blanc, gardait les poings fermés et lançait à la ronde des regards féroces et outragés.

Les trois entrèrent timidement, au coude à coude, comme un groupe compassé suivant un corbillard. Ils avancèrent pouce par pouce jusqu'au lit, puis s'arrêtèrent, les yeux fixés sur Yossarian. Suivit un silence macabre et exaspérant qui menaçait de s'éterniser. Finalement, Yossarian n'y tint plus et s'éclaircit la gorge. Le vieux prit la parole :

« Il a une mine terrible, dit-il.

— Il est malade, Pa.

— Giuseppe, dit la mère, qui s'était assise sur une chaise, ses mains

veinées croisées dans son giron.

— Je m'appelle Yossarian, fit Yossarian.

— Il s'appelle Yossarian, Ma. Yossarian, tu ne me reconnais pas ? Je suis ton frère John. Tu ne te souviens pas de moi ?

— Bien sûr que si. Tu es mon frère John.

— Il me reconnaît ! Pa, il sait qui je suis. Yossarian, voici Papa. Dis bonjour à Papa.

— Bonjour Papa, dit Yossarian.

— Bonjour Giuseppe.

— Il s'appelle Yossarian, Pa.

— Il a vraiment une mine épouvantable, je n'en reviens pas, dit le père.

— Il est très malade, Pa. Le docteur dit qu'il va mourir.

— Je ne savais pas s'il fallait se fier au docteur ou non, déclara le père. Tu sais bien, ce sont presque tous des escrocs.

— Giuseppe, répéta la mère, d'une faible voix brisée par l'émotion.

— Il s'appelle Yossarian, Ma. Elle perd un peu la mémoire ces temps-ci. Alors, mon gars, comment te traite-t-on ici ? Pas trop mal ?

— Pas trop mal, répondit Yossarian.

— Tant mieux ! Surtout ici, ne te laisse pas marcher sur les pieds. Tu as les mêmes droits qu'un autre, même si tu es italien. »

Yossarian sursauta et ferma les yeux pour ne pas avoir à regarder son frère John. Il avait mal au cœur.

« Il a vraiment une mine de déterré, fit remarquer le père.

— Giuseppe, dit la mère.

— Ma, il s'appelle Yossarian, interrompit le frère, impatientement. Tu oublies tout le temps !

— Aucune importance, l'interrompit Yossarian. Elle peut m'appeler Giuseppe, si elle veut.

— Giuseppe, lui dit-elle.

— T'en fais pas, Yossarian, dit le frère. Tout va s'arranger.

— T'en fais pas, Ma, dit Yossarian. Tout va s'arranger.

— As-tu vu un prêtre ? demanda le frère.

— Oui, mentit Yossarian, dont le malaise croissait.

— Tant mieux ! commenta le frère. Rien à dire tant qu'on te fournit tous les services auxquels tu as droit. Nous sommes venus d'une seule traite de New York. Nous avons peur d'arriver trop tard.

— Trop tard pour quoi ?

— Trop tard pour te voir avant que tu meures.

— Qu'est-ce que ça aurait changé ?

— Nous ne voulions pas que tu meures tout seul.

— Qu'est-ce que ça aurait changé ?

— Voilà qu'il délire, dit le frère. Il répète sans arrêt la même chose.

— C'est vraiment bizarre, fit le père. J'avais toujours cru qu'il

s'appelaït Giuseppe, et maintenant je découvre que son nom est Yossarian. C'est vraiment très bizarre.

— Ma, réconforte-le, intervint le frère. Dis-lui quelque chose de gentil.

— Giuseppe.

— Ce n'est pas Giuseppe, Ma. C'est Yossarian.

— Qu'est-ce que ça change ? répondit la mère, de la même voix éplorée, sans lever les yeux. Il est en train de mourir. »

Ses yeux globuleux s'emplirent de larmes et elle se mit à sangloter, tout en se balançant lentement d'avant en arrière sur sa chaise, les mains jointes dans son giron, tels des papillons morts. Yossarian craignait qu'elle ne commençât à gémir. Le père et le frère se mirent eux aussi à pleurer. Yossarian se rappela soudain la raison de leurs pleurs, et fondit en larmes. Un médecin que Yossarian n'avait jamais vu entra dans la chambre et annonça courtoisement aux visiteurs qu'il était l'heure de partir. Le père se redressa cérémonieusement pour prendre congé.

« Giuseppe, commença-t-il.

— Yossarian, corrigea le fils.

— Yossarian, dit le père.

— Giuseppe, corrigea Yossarian.

— Bientôt, tu vas mourir. »

Yossarian se remit à pleurer. Le médecin lui lança un regard noir, du fond de la chambre, et Yossarian refoula ses larmes.

Tête baissée, le père reprit solennellement : « Quand tu parleras au Voisin d'au-dessus, je veux que tu Lui dises quelque chose de ma part. Dis-Lui que c'est pas juste que les gens meurent quand ils sont jeunes. Vraiment. Dis-Lui aussi ça : s'il faut vraiment mourir, autant mourir vieux. Je veux que tu Lui dises tout ça. J'crois pas qu'il sache que c'est pas juste, parce qu'il est censé être bon et que cette injustice dure depuis un sacré bout de temps. Okay ?

— Et surtout, lui rappela le frère, ne laisse personne te marcher sur les pieds. Au ciel, tu auras les mêmes droits qu'un autre, même si tu es italien.

— Couvre-toi bien », fit la mère d'un air entendu.

XIX. LE COLONEL CATHCART

À trente-six ans, le colonel Cathcart était un parvenu malheureux, rusé et brouillon qui clopinait d'un pas lourd et voulait être général. Il était téméraire et timoré, imperturbable et abattu, amer. Vaniteux

autant que complexé, il utilisait avec audace tous les stratagèmes administratifs pouvant le signaler à l'attention de ses supérieurs, mais redoutait intensément l'échec de ses intrigues. Il était beau et terne, prétentieux, brusque et suffisant, avec une tendance à l'embonpoint. Sujet à des crises chroniques et prolongées d'anxiété, le colonel Cathcart était très fier de son grade de colonel affecté à un poste de commandement au front à trente-six ans seulement, mais le colonel Cathcart se sentait abattu à l'idée qu'il n'était encore que colonel, bien qu'il eût déjà trente-six ans.

La notion d'absolu n'avait pas prise sur le colonel Cathcart. Il ne pouvait apprécier sa situation qu'en la comparant à celle d'autrui et pour lui, la perfection consistait à faire chaque chose au moins aussi bien que les hommes de son âge qui le faisaient encore mieux que lui. Qu'il y eût des milliers d'hommes de son âge, ou plus âgés, qui n'avaient même pas atteint le grade de major, le plongeait dans des transports de joie et le persuadait de sa haute valeur personnelle ; à l'inverse, qu'il y eût des hommes de son âge, ou plus jeunes, qui étaient déjà généraux éveillait en lui un sentiment d'échec désespérant ; il se rongait alors les ongles, en proie à une invincible angoisse, plus intense encore que celle de Hungry Joe.

Le colonel Cathcart était un homme corpulent aux larges épaules, aux cheveux bruns, frisés et drus, grisonnant aux tempes, affligé d'un fume-cigarette de mauvais goût, qu'il avait acheté la veille de son arrivée à Pianosa pour prendre le commandement de son groupe. Il exhibait son fume-cigarette avec panache en toute occasion et s'était entraîné à le manier adroitement. Ainsi, par le plus grand des hasards, il avait découvert au plus profond de lui-même une indubitable vocation pour le maniement du fume-cigarette. C'était à sa connaissance le seul fume-cigarette de tout le théâtre méditerranéen d'opérations, fait à la fois flatteur et troublant. Il avait la quasi-certitude qu'un homme aussi distingué et intellectuel que le général Peckem approuvait l'emploi d'un fume-cigarette, même si les deux hommes ne se voyaient que rarement, ce qui en un sens valait mieux – reconnu le colonel Cathcart avec soulagement –, car après tout, le général Peckem aurait pu désapprouver l'usage d'un fume-cigarette. Quand des doutes de cet ordre assaillaient le colonel Cathcart, il étouffait un sanglot et voulait se débarrasser de ce foutu instrument, mais l'en empêchait son inébranlable conviction que le fume-cigarette ajoutait à son physique viril et martial une brillante auréole d'héroïsme sophistiqué, qui lui conférait d'éclatants avantages sur tous les autres colonels de l'armée américaine avec qui il se trouvait en concurrence. Mais comment en être absolument sûr ?

Le colonel Cathcart était infatigable ; en fin stratège, il calculait

nuît et jour comment servir au mieux ses intérêts. C'était un habile diplomate qui se reprochait avec dégoût toutes les occasions qu'ils avaient manquées et battait sa coulpe pour toutes les erreurs qu'il avait commises. Il était nerveux, irritable, dur et plein de morgue. C'était un opportuniste intrépide qui sautait voracement sur toutes les intrigues que lui suggérait le colonel Korn, pour ensuite trembler de terreur en songeant aux éventuelles conséquences malheureuses de son acte. Il dressait l'oreille à la moindre rumeur et collectionnait les ragots. Il croyait toutes les nouvelles qu'il entendait, mais n'ajoutait foi à aucune. Il était constamment à l'affût du moindre signal, grandement préoccupé par des rapports et des situations inexistantes – le genre d'homme apparemment dans le coup, mais qui se démène comme un beau diable pour découvrir ce qui se passe. C'était une grande gueule tonitruante qui ne se consolait pas de l'impression terrible et ineffaçable qu'il était certain de produire sur de hauts personnages qui, en fait, ignoraient presque jusqu'à son existence.

Tout le monde le persécutait. Le colonel Cathcart se battait dans un monde instable et arithmétique de coups durs et de victoires, d'écrasants triomphes imaginaires et de défaites catastrophiques tout aussi imaginaires. Il oscillait avec la régularité d'un pendule entre l'angoisse et l'exaltation, amplifiait démesurément la grandeur de ses victoires, et exagérait tragiquement la gravité de ses revers. On ne le surprenait jamais en train de faire la sieste. Si on lui rapportait que le général Dreedle ou le général Peckem avait souri, froncé les sourcils, ou était resté de glace, il n'avait de cesse qu'il n'eût trouvé une interprétation plausible et grommelait d'un air boudeur jusqu'à ce que le colonel Korn l'eût persuadé de se détendre et de ne pas trop s'en faire.

Le lieutenant-colonel Korn était un allié loyal et indispensable qui tapait sur les nerfs du colonel Cathcart. Le colonel Cathcart lui vouait une reconnaissance éternelle pour les manœuvres subtiles qu'il imaginait, puis une haine féroce quand il s'apercevait qu'elles pouvaient fort bien se retourner contre lui. Le colonel Cathcart devait beaucoup au colonel Korn, et ne l'aimait pas du tout. Ils étaient très intimes. Le colonel Cathcart était jaloux de l'intelligence du colonel Korn et devait souvent se dire que le colonel Korn n'était toujours que lieutenant-colonel – bien que de presque dix ans son aîné – et que Korn sortait d'une université d'État. Le colonel Cathcart maudissait le Ciel de lui avoir donné pour précieux assistant quelqu'un d'aussi vulgaire. Il était humiliant d'avoir à dépendre aussi entièrement d'un individu sortant d'une université d'État. S'il fallait vraiment que quelqu'un lui devînt indispensable, ç'aurait quand même pu être un homme riche et élégant, un homme d'un meilleur

milieu, plus raffiné, et qui ne traiterait pas son désir de devenir général avec autant de légèreté qu'il soupçonnait secrètement le colonel Korn de le faire en secret.

Le colonel Cathcart désirait si ardemment devenir général qu'il était prêt à tout – y compris la religion – pour arriver à ses fins. Un matin, après qu'il eut élevé le nombre des missions à soixante, il convoqua l'aumônier dans son bureau, et lui désigna brusquement du doigt l'exemplaire du *Saturday Evening Post* étalé sur sa table. Le colonel avait le col de sa chemise kaki grand ouvert, révélant ainsi les poils de barbe noirs et raides de son cou livide ; sa bouche lippue était boudeuse. Il ne bronzait jamais et, craignant les coups de soleil, évitait autant que possible la lumière du jour. Le colonel avait une bonne tête de plus que l'aumônier, et une carrure au moins deux fois aussi large ; face à son air autoritaire et arrogant, l'aumônier se sentit tout frêle et malingre.

« Jetez donc un coup d'œil là-dessus, l'aumônier », lui intima le colonel Cathcart, tout en vissant une cigarette dans son fume-cigarette et s'installant confortablement dans son fauteuil tournant, derrière son bureau. « Dites-moi ce que vous en pensez. »

L'aumônier s'exécuta et baissa les yeux sur le magazine ouvert à la page de l'éditorial ; il était question d'un groupe de bombardiers américains basés en Angleterre, dont l'aumônier récitait des prières dans la salle de *briefing* avant chaque mission. L'aumônier faillit pleurer de joie quand il comprit que le colonel ne l'avait pas convoqué pour l'engueuler. Les deux hommes ne s'étaient pas dit deux mots depuis la soirée orageuse pendant laquelle le colonel Cathcart l'avait vidé du club des officiers, à la demande du général Dreedle, après que Grand Chef Pâle-Avoine eut flanqué son poing sur le nez du colonel Moodus. L'aumônier avait d'abord craint que le colonel n'ait voulu lui passer un savon pour être retourné sans permission au club des officiers, la veille. Il y était allé avec Yossarian et Dunbar qui, à sa grande surprise, étaient venus le chercher à sa tente dans la clairière. Tout intimidé qu'il fût par le colonel Cathcart, il trouva plus facile d'encourir sa colère plutôt que de décliner l'aimable invitation de ses deux nouveaux amis, rencontrés lors d'une de ses visites à l'hôpital, quelques semaines auparavant, et qui s'étaient employés si efficacement à le protéger des mille vicissitudes sociales liées à ses fonctions officielles qui l'obligeaient à connaître intimement plus de neuf cents officiers et soldats, de parfaits inconnus qui le prenaient pour un drôle d'olibrius.

L'aumônier colla littéralement ses yeux contre les pages du magazine. Il étudia par deux fois toutes les photos et lut les légendes avec la plus grande attention, tout en élaborant sa réponse à la

question du colonel en forme de phrase grammaticalement complète, qu'il répéta et réarrangea mentalement un bon nombre de fois, avant de trouver le courage de se jeter à l'eau :

« Je pense que réciter des prières avant chaque mission est une procédure hautement louable et morale, sir », proposa-t-il timidement. Puis il attendit le verdict.

« Ouais, dit le colonel. Mais je voudrais savoir si, d'après vous, les gens d'ici marcheraient.

— Oui, sir, répondit l'aumônier après une seconde d'hésitation. Je crois que oui.

— En ce cas, j'aimerais faire un essai. » Les joues blanches et empâtées du colonel devinrent soudain vermeilles d'enthousiasme. Il se leva et arpenta fébrilement la pièce. « Regardez, ils y ont vraiment gagné, nos compatriotes basés en Angleterre. Voici la photo d'un colonel, publiée dans le *Saturday Evening Post*, dont l'aumônier récite des prières avant chaque mission. Si les prières lui réussissent, elles devraient aussi nous réussir. Si nous disons des prières, ils publieront peut-être *mon* portrait dans le *Saturday Evening Post*. »

Le colonel se rassit et sourit rêveusement, perdu dans une contemplation béate. L'aumônier n'avait pas la moindre idée de ce qu'il était maintenant censé dire. Son pâle visage oblong restait pensif ; son regard se fixa machinalement sur plusieurs rangées de paniers remplis de tomates rouges posés contre les murs. Il faisait semblant de préparer sa réponse. Au bout d'un moment, il s'aperçut qu'il regardait fixement d'innombrables rangées de paniers de tomates rouges : que faisaient donc toutes ces tomates rouges dans le bureau d'un chef de groupe ? Il en oublia complètement l'affaire des réunions de prières, jusqu'à ce que le colonel Cathcart, en une géniale digression, lui demande :

« Vous aimeriez en acheter, l'aumônier ? Elles viennent tout droit de la ferme que le colonel Korn et moi possédons dans les collines. Je peux vous laisser un panier au prix de gros.

— Oh non, sir. Je ne peux accepter...

— À votre aise, répondit le colonel, conciliant. Personne ne vous y oblige. D'ailleurs, Milo est trop content de sauter sur l'occasion : il rafle toute notre production. Ces tomates ont été cueillies hier. Regardez comme elles sont fermes et mûres, on dirait des seins de jeunes filles. »

L'aumônier rougit et le colonel comprit aussitôt qu'il avait gaffé. Il baissa la tête de honte et son gros visage s'empourpra. Il ne savait que faire de ses mains. Il en voulut terriblement à l'aumônier d'être aumônier et d'avoir transformé en grossière maladresse une remarque qui, en d'autres circonstances, eût passé pour charmante et spirituelle. Il chercha pitoyablement un moyen de les sortir tous

deux de cette ornière, mais se rappela soudain que l'aumônier n'était que capitaine, et se redressa aussitôt, suffoquant sous le choc et l'outrage. Ses joues se creusèrent de fureur à l'idée qu'il venait de se laisser humilier par un homme de son âge, un subalterne de surcroît ; il se retourna brusquement vers l'aumônier, pour lui lancer un regard chargé d'une telle haine meurtrière que l'aumônier en trembla. Pour le punir, le colonel braqua longuement sur lui des yeux mauvais, pleins d'une haine sadique.

« Nous parlions d'autre chose, finit-il par dire d'un ton cassant. Nous ne parlions pas des seins fermes et mûrs de belles jeunes filles, mais d'un sujet entièrement différent. Nous parlions d'organiser des services religieux dans la salle de *briefing* avant chaque mission. Y a-t-il quelque chose qui s'y oppose ?

— Non, sir, bafouilla l'aumônier.

— Dans ce cas, nous commencerons avec la mission de cet après-midi. » L'hostilité du colonel tombait à mesure qu'il songeait aux détails de l'opération. « Bon. Je veux que vous réfléchissiez bien au genre de prières que nous allons réciter. Je ne veux rien de lourd ou de triste. Je vous demanderai légèreté et vivacité – bref : de quoi remonter le moral des hommes avant le décollage. Comprenez-vous ce que je veux dire ? Je ne veux pas de ces histoires de Royaume de Dieu ou de Vallée de Larmes. Tout ça est beaucoup trop négatif. Pourquoi faites-vous cette tête d'enterrement ?

— Excusez-moi, sir, balbutia l'aumônier. Juste au moment où vous disiez cela, je pensais au psaume XXIII.

— Qu'est-ce qu'il raconte, celui-là ?

— C'est précisément celui dont vous parliez : “Le Seigneur est mon berger ; je...”

— C'est bien celui dont je parlais. Pas question ! Qu'avez-vous d'autre à proposer ?

— “Sauve-moi, ô mon Dieu, car les eaux déferlent...”

— Pas d'eaux », décida le colonel en soufflant vigoureusement dans son fume-cigarette, après avoir jeté le mégot dans le cendrier. « Pourquoi ne pas essayer quelque chose de musical ? Les harpes sur les saules, par exemple ?

— Les rivières de Babylone figurent dans ce psaume, sir, répliqua l'aumônier. “...là nous nous sommes assis, et nous avons pleuré en songeant à Sion.”

— Sion ? Celui-là est éliminé *d'office*. Je me demande même comment on a osé écrire une chose pareille... Vous n'avez donc pas quelque chose de plaisant, sans rien à voir avec l'eau, les vallées, ou Dieu ? J'aimerais si possible éviter toute allusion religieuse. »

L'aumônier s'excusa. « Je suis navré, sir, mais presque toutes les prières que je connais sont plutôt sombres et font, au moins

passagèrement, référence à Dieu.

— Alors, fabriquons-en de nouvelles. Les hommes gueulent déjà suffisamment à cause des missions que je leur fais faire ; inutile de les assombrir davantage en leur infligeant des sermons sur Dieu, la mort ou le paradis. Pourquoi ne pouvons-nous pas prier pour quelque chose de plus positif – une grille de bombardement plus serrée, par exemple ?

— Ma foi, sir, pourquoi pas ? hésita l'aumônier. Vous n'auriez même pas besoin de moi pour ça. Vous pourriez très bien vous en charger vous-même.

— Je sais bien que je pourrais, riposta durement le colonel. Mais pourquoi croyez-vous donc être ici ? Je pourrais aussi faire mon marché moi-même, mais c'est le boulot de Milo, qui le fait d'ailleurs pour tous les groupes de la région. Votre boulot à vous, c'est de guider nos prières, et dorénavant vous allez nous faire prier avant chaque mission pour une grille de bombardement plus serrée. Vu ? Je suis certain qu'il vaut la peine de prier pour une grille de bombardement plus serrée. Le général Peckem nous en saura gré à tous. Il trouve que la photo aérienne est bien plus jolie quand toutes les bombes explosent dans un mouchoir de poche.

— Le général Peckem, sir ?

— Parfaitement, l'aumônier, répondit le colonel, riant de la mine stupéfaite de son interlocuteur. Gardez ça pour vous, mais il semble que le général Dreedle soit en disgrâce, et que le général Peckem soit appelé à le remplacer. À parler franc, ce n'est pas moi qui m'en plaindrai. Le général Peckem est un homme remarquable, et je crois que nous serons tous bien mieux lotis sous ses ordres. D'un autre côté, ce changement n'interviendra peut-être jamais, nous resterions alors sous le commandement du général Dreedle. À parler franc, cette solution ne me déplairait pas davantage, car le général Dreedle est également un homme remarquable et je crois que nous serons tous bien mieux lotis sous ses ordres. Je compte sur vous pour ne répéter ça à personne, l'aumônier. Je ne voudrais pas qu'aucun d'eux croie que je soutiens l'autre.

— Entendu, sir.

— Parfait, s'écria le colonel en se levant gaiement. Mais tout ce bavardage ne nous ouvre pas les portes du *Saturday Evening Post*, hein, l'aumônier ? Voyons voir quelle ligne de conduite nous devrions adopter. À propos, l'aumônier, pas un mot de tout ce qui précède au colonel Korn, compris ?

— Bien, sir. »

Plongé dans ses pensées, le colonel Cathcart arpentait les étroits passages laissés entre les paniers de tomates, sa table et les chaises en bois de son bureau. « Je crois que nous devons vous faire

attendre dehors la fin du *briefing* car les informations sont strictement secrètes. Nous pourrons vous faire entrer pendant que le major Danby synchronise les montres. Je ne pense pas que l'heure exacte doive être tenue secrète. Nous vous allouerons une minute et demie environ sur l'horaire. Ça sera suffisant ?

— Oui, sir. Si ça n'inclut pas le temps nécessaire pour permettre aux athées de sortir et aux hommes de troupe d'entrer. »

Le colonel Cathcart s'arrêta net. « Quels athées ? » beugla-t-il, changeant brusquement d'attitude, son visage prenant en un éclair l'expression d'un homme outragé, indigné et prêt à bondir. « Il n'y a pas d'athées dans mon groupe ! L'athéisme est illégal, non ?

— Non, sir.

— Ah bon ? Le colonel était surpris. Alors, c'est antiaméricain, n'est-ce pas ?

— Je n'en suis pas certain, sir.

— Eh bien moi, si ! déclara le colonel. Je n'ai pas l'intention de chambouler nos services religieux pour faire plaisir à une bande d'ignobles athées. Ce n'est pas moi qui vais leur faire de cadeau. Ils resteront dans la salle et prieront avec nous. Et qu'est-ce que c'est que cette histoire d'hommes de troupe ? Que viennent-ils faire là-dedans ? »

L'aumônier sentit le sang lui monter au visage. « Excusez-moi, sir. Je pensais simplement que vous voudriez que les soldats soient présents, puisqu'ils participent aux missions.

— Absolument pas. Ils ont un Dieu et un aumônier à eux, non ?

— Non, sir.

— Qu'est-ce que vous me chantez ? Vous insinuez que dans leurs prières, ils s'adressent au même Dieu que nous ?

— Oui, sir.

— Et il les *écoute* ?

— Je le crois, sir.

— Ça, c'est trop fort », éructa le colonel en reniflant bruyamment, tant il trouvait drôle la plaisanterie. Mais sa bonne humeur le quitta soudain et il se passa nerveusement la main dans ses courtes boucles grisonnantes. « Vous croyez vraiment que c'est une bonne idée de laisser entrer les simples soldats ? lui demanda-t-il avec appréhension.

— D'après moi, ce ne serait que justice, sir.

— J'aimerais pourtant les laisser dehors », déclara le colonel en faisant sauvagement craquer ses jointures. « Oh, ne vous méprenez pas, l'aumônier. Ce n'est pas que je considère les soldats comme sales, vulgaires ou inférieurs. Simplement, nous manquons de place. Mais franchement, j'aimerais autant qu'officiers et soldats ne fraternisent pas dans la salle de *briefing*. Ils se voient déjà bien assez

comme ça pendant les missions. J'ai de très bons amis parmi les soldats, vous savez, mais il ne s'agirait pas qu'ils se croient tout permis. En toute franchise, l'aumônier, vous ne voudriez pas que votre sœur épouse un homme de troupe, n'est-ce pas ?

— Ma sœur est homme de troupe, sir. »

Le colonel s'arrêta net une fois encore et jeta à l'aumônier un regard soupçonneux, pour s'assurer qu'il ne se moquait pas de lui. « Que voulez-vous dire, au juste ? Vous essayez de faire le mariolle ?

— Oh ! non, sir, se hâta d'expliquer l'aumônier, affreusement gêné. Ma sœur est caporal-chef dans les marines. »

Le colonel n'avait jamais aimé l'aumônier mais maintenant il le détestait et se méfiait de lui. Un nouveau danger semblait le menacer ; il se demanda si l'aumônier lui aussi complotait contre lui, si son air effacé et timide n'était pas le masque sinistre d'une ambition féroce, d'une ruse profonde et sans scrupules. L'aumônier avait quelque chose de bizarre, et le colonel en découvrit bientôt la raison : son interlocuteur était toujours au garde-à-vous, car le colonel avait oublié de lui dire : « Repos ». Eh bien ! qu'il y reste, au garde-à-vous, décida sadiquement le colonel, histoire de lui montrer qui était le patron et pour s'éviter à lui-même l'humiliation de reconnaître son oubli.

Le colonel Cathcart fut irrésistiblement attiré vers la fenêtre. Il ruminait de sombres pensées. Les hommes de troupe étaient toujours perfides, décida-t-il. Il jeta un coup d'œil amer sur le champ de tir aux pigeons qu'il avait fait aménager pour les officiers de son état-major et se rappela l'après-midi maudit où, devant le colonel Korn et le major Danby, il s'était fait humilier par le général Dreedle, qui lui avait ordonné d'ouvrir le tir aux pigeons à tous les officiers et soldats en service actif. Le tir aux pigeons lui avait causé un tort inestimable, reconnu le colonel Cathcart. Il était sûr et certain que le général Dreedle n'avait pas oublié l'incident, même s'il était sûr et certain que le général Dreedle ne s'en souvenait même plus, ce qui était vraiment trop injuste, se lamentait le colonel Cathcart, vu que l'idée d'un tir aux pigeons aurait dû lui attirer maints avantages, même si en définitive il n'en avait récolté que des déboires. Le colonel Cathcart était incapable d'évaluer exactement combien de terrain il avait perdu ou gagné avec cette saleté de tir aux pigeons, et il souhaita que le colonel Korn fût dans son bureau pour lui résumer une fois encore toute l'histoire et apaiser ses craintes.

Tout cela était très troublant, très décourageant. Le colonel Cathcart retira de sa bouche son fume-cigarette, le rangea dans la poche de sa chemise et se mit à se ronger rageusement les ongles des deux mains. Tout le monde était contre lui et en ce moment de crise, il regrettait amèrement l'absence du colonel Korn, qui l'eût aidé à

prendre une décision au sujet des réunions de prières. Il n'avait aucune confiance en l'aumônier, qui n'était encore que capitaine. « Pensez-vous, demanda-t-il, que le fait de tenir les soldats à l'écart puisse diminuer nos chances de succès ? »

L'aumônier hésita, se sentant de nouveau en terrain peu sûr. « Oui, sir, finit-il par répondre. Je crois qu'il est concevable qu'une telle manière d'agir puisse amoindrir nos chances de voir exaucées les prières que nous dirons en faveur d'une grille de bombardement plus serrée.

— Je ne songeais même pas à ça ! explosa le colonel, les yeux exorbités. Vous insinuez que Dieu pourrait même décider de me punir en nous infligeant une grille de bombardement *plus lâche encore* ?

— Oui, sir, fit l'aumônier. On peut imaginer qu'il le pourrait.

— Dans ce cas, au diable les réunions de prières, décida le colonel dans un élan d'indépendance. Je ne vais pas mettre sur pied ces foutues réunions de prières pour qu'elles aggravent encore la situation. » Il ricana avec mépris, s'installa derrière son bureau, replaça son fume-cigarette vide entre ses lèvres et se replia dans un lourd silence. « Maintenant que j'y repense », admit-il, s'adressant à lui-même autant qu'à l'aumônier, « ces prières n'étaient sûrement pas une idée vraiment géniale. Les rédacteurs du *Saturday Evening Post* auraient très bien pu ne pas marcher. »

Le colonel abandonna son projet à regret, car il l'avait conçu entièrement seul et espérait ainsi démontrer de façon éclatante que le colonel Korn ne lui était pas vraiment indispensable. Une fois le projet mis au rancart, il fut ravi d'en être débarrassé, car depuis le début de l'affaire, il ne se sentait pas sûr de son coup sans demander son avis au colonel Korn. Il poussa un immense soupir de soulagement. Maintenant qu'il avait renoncé à son plan, il avait une bien plus haute idée de lui-même car, se dit-il, sa décision était fort sage et, point crucial en cette affaire, il l'avait prise sans consulter le colonel Korn.

« Puis-je disposer, sir ? demanda l'aumônier.

— Ouais. À moins que vous n'ayez autre chose à suggérer ?

— Non, sir. Seulement... »

Le colonel leva les yeux, comme insulté, et examina l'aumônier avec une méfiance hautaine. « Seulement quoi, l'aumônier ?

— Sir, reprit l'aumônier, on remarque chez certains hommes un état d'agitation extrême, depuis que vous avez élevé le nombre des missions à soixante. Ils m'ont demandé de vous en parler. »

Le colonel resta silencieux. L'aumônier rougit jusqu'à la racine de ses cheveux blonds. Le colonel appuya sur lui un long regard indifférent, dénué de toute émotion et le laissa mijoter dans son jus.

« Dites-leur qu'on est en guerre, déclara-t-il enfin d'une voix plate.

— Merci, sir. Je n'y manquerai pas », fit l'aumônier, débordant de gratitude envers le colonel, qui avait daigné lui répondre. « Ils se demandaient pourquoi vous ne pouviez réquisitionner quelques-uns des équipages de remplacement qui attendent en Afrique, afin qu'eux-mêmes puissent rentrer en Amérique.

— Il s'agit d'un problème administratif, dit le colonel. Ça ne les regarde en aucune façon. » Il allongea nonchalamment la main vers le mur. « Prenez donc une tomate, l'aumônier. Allez-y, c'est ma tournée.

— Merci, sir. Sir...

— Il n'y a pas de quoi. Ça vous plaît de vivre là-bas, dans les bois ? Tout va bien ?

— Oui, sir.

— Tant mieux. N'hésitez pas à venir nous voir, si vous avez besoin de quoi que ce soit.

— Oui, sir. Merci, sir. Sir...

— Votre visite m'a fait très plaisir, l'aumônier. Mais maintenant, j'ai du pain sur la planche. Si vous avez une idée pour que nos noms paraissent dans le *Saturday Evening Post*, faites-moi signe, d'accord ?

— Bien, sir, je n'y manquerai pas. » L'aumônier s'arma de tout son courage, fit un effort prodigieux et se lança audacieusement : « Je suis particulièrement inquiet de l'état d'un des bombardiers, sir, Yossarian. »

Le colonel leva vivement les yeux, comme si le nom lui disait quelque chose. « Qui ça ? demanda-t-il, sur le qui-vive.

— Yossarian, sir.

— Yossarian ?

— Oui, sir, Yossarian. Il va très mal, sir. Je crains qu'il ne soit incapable d'autres souffrances sans se livrer à un acte désespéré.

— Vous en êtes certain, l'aumônier ?

— Oui, sir, je le crains. »

Le colonel réfléchit longuement dans le plus grand silence. « Dites-lui d'avoir confiance en Dieu, conseillait-il finalement.

— Merci, sir, répondit l'aumônier. Je n'y manquerai pas. »

XX. LE CAPORAL WHITCOMB

Le soleil de cette matinée de la fin août était chaud ; l'atmosphère était humide et il n'y avait pas un souffle d'air sur le balcon. L'aumônier marchait lentement ; il se sentait découragé et bourré

de remords quand il sortit sans bruit du bureau du colonel, sur ses chaussures marron à semelles de crêpe. Il se reprochait amèrement ce qu'il prenait pour sa propre lâcheté, car il avait eu l'intention d'adopter une attitude beaucoup plus ferme sur la question des soixante missions, de parler avec courage, logique et éloquence d'un sujet qu'il s'était mis à prendre très à cœur. Au lieu de quoi il avait échoué lamentablement et avalé sa langue une fois de plus devant une personnalité plus forte. C'était pour lui une expérience familière, ignominieuse ; il ne se sentait pas fier.

Il fut encore plus mal à l'aise une seconde plus tard, en apercevant la silhouette pansue et monochrome du colonel Korn qui montait le large escalier tournant de pierre jaune, venant du grand hall délabré aux murs de marbre fissurés, et avançait vers lui avec une nonchalance affectée. L'aumônier redoutait encore plus le colonel Korn que le colonel Cathcart. Avec ses lunettes glacées sans monture, son crâne brillant et déplumé qu'il caressait constamment de ses doigts pensifs, le lieutenant-colonel basané détestait l'aumônier et se montrait souvent impoli envers lui. Ses remarques cinglantes et ironiques, ses yeux cyniques et malins que l'aumônier n'avait jamais le courage de regarder en face, maintenaient le malheureux dans un perpétuel état de terreur. Machinalement, alors qu'il se faisait tout petit devant lui, l'aumônier concentra son attention sur l'estomac du colonel Korn, où les pans de sa chemise ballonnaient et débordaient de sa ceinture mal serrée, lui donnant l'aspect d'un petit bibendum débraillé. Le colonel Korn était un homme brouillon et méprisant à la peau grasse, affligé de deux profonds sillons qui descendaient de son nez à travers ses bajoues crépusculaires jusqu'à son menton carré nanti d'une fossette. Il avait un visage sévère et jeta un coup d'œil absent à l'aumônier quand il le croisa dans l'escalier.

« Hello, mon Père, dit-il d'une voix atone, sans le regarder. Ça va ?

— Bonjour, sir, répondit l'aumônier, comprenant avec sagacité que le colonel Korn n'attendait pas d'autre réponse. »

Le colonel Korn poursuivit sa montée sans ralentir le pas et l'aumônier résista à la tentation de lui rappeler une fois encore qu'il n'était pas catholique mais anabaptiste, et qu'il n'était par conséquent ni nécessaire ni souhaitable qu'on l'appelât *Père*. Il était maintenant convaincu que le colonel Korn s'en souvenait parfaitement et ne persistait à lui donner du *mon Père* que pour l'humilier de n'être qu'un anabaptiste.

Le colonel Korn dépassa l'aumônier, puis s'arrêta brusquement, redescendit quelques marches et fondit sur l'aumônier d'un air furieux et soupçonneux. Le malheureux était médusé.

« Qu'est-ce que vous faites avec cette tomate, l'aumônier ? » demanda sèchement le colonel.

L'aumônier regarda la tomate qu'il tenait toujours à la main. « Elle vient du bureau du colonel Cathcart, sir, réussit-il à répondre.

— Le colonel sait-il que vous l'avez prise ?

— Oui, sir. C'est lui qui me l'a donnée.

— Oh ! dans ce cas, je n'ai rien à dire », fit le colonel Korn, adouci. Il sourit sans chaleur et rentra les pans chiffonnés de sa chemise dans son pantalon. Une lueur malicieuse brillait dans ses yeux. « Pourquoi le colonel Cathcart désirait-il vous voir, mon Père ? » demanda-t-il soudain.

L'aumônier, indécis, resta muet un moment. « Je ne crois pas pouvoir...

— Les réunions de prières pour les éditeurs du *Saturday Evening Post* ? »

L'aumônier faillit sourire : « Oui, sir. »

Le colonel Korn était ravi d'avoir deviné. Il eut un rire méprisant. « Vous savez, dès qu'il a vu le *Saturday Evening Post* de cette semaine, j'ai craint qu'il ne s'embarque dans ce projet ridicule. J'espère que vous avez réussi à lui montrer combien son idée était saugrenue.

— Il a décidé d'y renoncer, sir.

— Fort bien. Je suis heureux que vous l'ayez convaincu que les éditeurs du *Saturday Evening Post* n'allaient sûrement pas publier la même histoire deux fois de suite, uniquement pour les beaux yeux d'un obscur colonel. Comment va la vie à la campagne, mon Père ? Tout se passe comme vous voulez ?

— Oui, sir. Tout va bien.

— Parfait. Je suis heureux d'entendre que vous ne vous plaignez de rien. N'hésitez pas à venir nous voir, si vous avez besoin de quoi que ce soit pour votre confort. Nous tenons tous à ce que votre séjour ici soit le plus agréable possible.

— Merci, sir. Je n'y manquerai pas. »

Un vacarme grandissant montait du hall. Il était presque l'heure du déjeuner, et les premiers arrivants gagnaient les mess du quartier général, soldat et officiers se rendant dans leurs salles respectives, de part et d'autre de l'antique rotonde. Le colonel Korn cessa de sourire.

« Vous avez déjeuné avec nous ici il y a un jour ou deux, n'est-ce pas, mon Père ? insinua-t-il.

— Oui, sir. Avant-hier.

— C'est bien ce que je pensais », dit le colonel Korn, qui fit une pause pour permettre à sa remarque de faire son effet. « Eh bien, ne vous en faites pas, mon Père. Je vous reverrai quand vous viendrez ici prendre un repas.

— Merci, sir. »

L'aumônier ne savait pas exactement auquel des cinq mess d'officiers et des cinq mess de la troupe il devait déjeuner ce jour-là,

car le système de roulement élaboré par le colonel Korn était compliqué, et il avait oublié son agenda dans sa tente. L'aumônier était le seul officier attaché à l'état-major du groupe à ne pas résider dans l'édifice délabré en pierre rouge, ou dans l'un des bâtiments annexes, plus petits, construits dans le plus grand désordre. L'aumônier vivait dans une clairière, au milieu des bois, à quatre milles environ, entre le club des officiers et la première des quatre zones affectées aux escadrilles. L'aumônier occupait seul une spacieuse tente carrée qui lui servait également de bureau.

Les échos des réjouissances nocturnes émanant du club des officiers arrivaient jusqu'à lui, l'empêchaient souvent de dormir et le faisaient se tourner et se retourner sur son lit de camp, dans son exil à moitié volontaire. Il ne parvenait pas à estimer l'effet des somnifères anodins qu'il prenait occasionnellement pour l'aider à dormir, et se sentait ensuite coupable d'en avoir pris, des jours durant.

Dans la clairière, l'aumônier avait pour seul voisin le caporal Whitcomb, son assistant. Le caporal Whitcomb, athée convaincu, était un subordonné acariâtre qui se croyait capable de faire le boulot de l'aumônier bien mieux que l'aumônier lui-même, et se considérait donc comme une victime caractérisée de l'injustice sociale. Il habitait seul une tente aussi spacieuse et carrée que celle de l'aumônier. Il devint grossier et méprisant avec son supérieur dès qu'il s'aperçut que celui-ci ne réagissait pas. Un ou deux mètres seulement séparaient les deux tentes.

C'est le colonel Korn qui avait conçu ce mode de vie pour l'aumônier. Dans le but d'installer l'aumônier loin du bâtiment de l'état-major, le colonel Korn s'était appuyé sur cette théorie que l'aumônier devait vivre sous la tente, comme la plupart de ses ouailles, pour être en contact plus étroit avec elles. Mais il y avait une autre raison : la présence continue de l'aumônier à l'état-major indisposait les autres officiers. Maintenir une liaison avec le Seigneur était une chose – et tout le monde l'approuvait, mais L'avoir constamment dans les parages en était une autre. Cela dit, comme le colonel Korn l'affirma au major Danby, le trépidant officier d'opérations aux yeux en boules de loto, l'aumônier se la coulait douce ; il n'avait guère autre chose à faire qu'à écouter les hommes se plaindre, enterrer les morts, visiter les malades et s'occuper des services religieux. Et il n'y avait plus tellement de morts à enterrer, soulignait le colonel Korn, vu que la chasse allemande était presque réduite à néant, et que près de 90 % des accidents mortels qui survenaient encore se produisaient derrière les lignes ennemies, ou dans les nuages, régions situées en dehors du rayon d'action de l'aumônier. En outre, les services religieux ne le surmenaient pas,

n'ayant lieu qu'une fois par semaine à l'état-major du groupe et n'attirant que peu d'hommes.

En réalité, l'aumônier commençait à apprécier la vie dans sa clairière, au milieu des bois. On leur avait fourni, à Whitcomb et à lui, tout le confort possible, afin que ni l'un ni l'autre ne pût jamais invoquer la précarité de leur installation pour demander l'autorisation de revenir habiter dans le bâtiment de l'état-major. L'aumônier prenait alternativement ses petits déjeuners, déjeuners et dîners dans les huit mess des escadrilles et faisait un repas sur cinq au mess des hommes de troupe et un sur dix au mess des officiers, au quartier général du groupe. Chez lui, dans le Wisconsin, l'aumônier avait été un passionné du jardinage ; il s'émerveillait devant la fécondité et la fertilité de la nature chaque fois qu'il contemplait les rameaux épineux des arbres rabougris, les herbes et les buissons qui montaient à mi-corps et l'emmuraient presque. Au printemps, il aurait volontiers entouré sa tente d'un mince parterre de bégonias et de zinnias, mais s'était finalement abstenu, craignant les sarcasmes du caporal Whitcomb. L'aumônier chérissait l'intimité et l'isolement de son refuge verdoyant, propices à la rêverie et à la méditation. Moins de gens venaient lui parler de leurs ennuis, et de cela aussi il était reconnaissant. L'aumônier n'avait pas l'instinct grégaire ; toute conversation le mettait mal à l'aise. Sa femme et ses trois enfants lui manquaient, et réciproquement.

Ce qui déplaisait le plus au caporal Whitcomb chez l'aumônier, en dehors du fait qu'il croyait en Dieu, c'était son manque d'initiative et de dynamisme. Le caporal Whitcomb considérait la faible fréquentation des services religieux comme la conséquence déplorable de l'injustice qui le frappait. Dans son esprit bouillonnaient quantité d'idées nouvelles destinées à faire éclater la grande renaissance spirituelle dont il rêvait d'être l'architecte – pique-niques, bonnes œuvres, formulaires destinés aux familles des tués et des blessés, censure, parties de bingo. Mais l'aumônier faisait de l'obstruction systématique. Fou de rage, le caporal Whitcomb rongea son frein, car il voyait partout des améliorations à apporter. C'est à des gens comme l'aumônier, concluait-il, que la religion devait sa mauvaise presse, c'est lui qui faisait d'eux des parias. Contrairement à l'aumônier, le caporal Whitcomb détestait la vie solitaire dans les bois. L'une des premières choses qu'il comptait faire, après avoir limogé l'aumônier, serait de réintégrer le bâtiment du quartier général, où il pourrait enfin agir efficacement.

Quand l'aumônier revint dans la clairière, après son entrevue avec le colonel Korn, le caporal Whitcomb était dehors dans la brume légère et parlait avec des airs de conspirateur à un étrange homme trapu, vêtu d'une robe de chambre en velours marron et d'un pyjama

de flanelle grise. L'aumônier reconnut la tenue réglementaire de l'hôpital. Aucun des deux hommes n'eut l'air de le remarquer. L'inconnu avait les gencives violettes ; sa robe de chambre en velours portait dans le dos un dessin représentant un B-25 piquant à travers les éclairs orangés de la DCA, et devant, six rangées impeccables de petites bombes, pour signifier soixante missions à son actif. L'aumônier fut tellement frappé par ce spectacle qu'il s'arrêta pour regarder. Les deux hommes interrompirent alors leur conversation et attendirent dans un silence glacé qu'il parte. L'aumônier entra sans plus attendre dans sa tente. Il les entendit, ou s'imagina les entendre, ricaner.

Le caporal Whitcomb entra peu après : « Alors, quoi de neuf ?

— Rien, répondit l'aumônier en détournant les yeux. Personne n'est venu me voir ?

— Uniquement cet imbécile de Yossarian, une fois de plus. Un sacré casse-pieds, non ?

— Je n'en suis pas si sûr, fit l'aumônier.

— C'est ça ! Prenez son parti », fit le caporal d'un ton blessé. Et il s'en alla.

L'aumônier ne parvenait pas à croire que le caporal Whitcomb, de nouveau vexé, était parti. Dès que son cerveau admit la chose, le caporal Whitcomb était de retour.

« Vous soutenez toujours les autres, accusa le caporal. Jamais vos propres hommes. C'est là un de vos grands défauts.

— Je ne voulais pas soutenir sa cause, s'excusa l'aumônier. J'ai simplement émis mon opinion.

— Que voulait le colonel Cathcart ?

— Rien d'important. Il désirait simplement discuter la possibilité de réciter des prières dans la salle de *briefing* avant chaque mission.

— Très bien, ne me dites rien », aboya le caporal, qui sortit de nouveau.

L'aumônier était navré. Il avait beau essayer de se montrer courtois, il trouvait apparemment toujours moyen de froisser le caporal Whitcomb. Plein de remords, il baissa les yeux et s'aperçut que le planton chargé de l'entretien de sa tente et imposé par le colonel Korn avait encore oublié de cirer ses chaussures.

Le caporal Whitcomb revint dans la tente. « Vous ne me faites jamais part d'aucune information, se plaignit-il amèrement. Vous n'avez pas confiance en vos hommes. C'est là un autre de vos grands défauts.

— Mais si, j'ai confiance en vous, lui assura l'aumônier avec un air coupable. J'ai entièrement confiance en vous.

— Alors, et ces lettres ?

— Non, pas maintenant, plaida humblement l'aumônier. Pas les

lettres. Je vous en prie, ne me reparlez pas de ça. Je vous préviendrai si je change d'avis. »

Le caporal Whitcomb semblait furieux. « Alors c'est comme ça ? Ça vous va bien de vous planquer ici toute la sainte journée, de dire non à tout, pendant que je fais tout le boulot. Avez-vous vu ce type dehors, avec ses dessins sur sa robe de chambre ?

— Est-il venu ici pour me voir ?

— Non », dit le caporal Whitcomb avant de sortir.

Il faisait chaud et humide dans la tente et l'aumônier se sentait devenir moite. Il écoutait malgré lui le bourdonnement assourdi et indistinct des voix, au-dehors. Il s'assit lourdement à la table de bridge branlante qui lui servait de bureau ; ses lèvres étaient pincées, son regard vide, et son visage couleur d'ocre pâle, parsemé de minuscules traces d'acné, ressemblait à une coquille d'amande. Il se creusait la tête pour trouver une raison à l'animosité du caporal Whitcomb. Sans savoir pourquoi, il était persuadé de lui avoir causé un tort irréparable. Il semblait incroyable qu'une rancœur aussi durable pût provenir de son interdiction des parties de bingo ou de l'envoi de formulaires aux familles des hommes tués au front. Sa propre impuissance désespérait l'aumônier. Depuis plusieurs semaines, il désirait avoir une discussion à cœur ouvert avec le caporal Whitcomb, afin de découvrir la raison de son attitude, mais il avait peur de ce qu'il pourrait découvrir.

Devant sa tente, le caporal Whitcomb ricanait. L'autre homme gloussait. Pendant quelques brèves secondes, l'aumônier éprouva l'étrange et mystérieuse sensation d'avoir vécu la même scène à une époque ou dans une existence antérieures. Il s'efforça de circonscrire et d'amplifier cette sensation, pour prévoir et peut-être contrôler les événements futurs, mais le souffle divin s'évanouit, comme il l'avait d'ailleurs prévu. *Déjà vu**. La confusion subtile et répétitive entre illusion et réalité, qui caractérisait la paramnésie, fascinait l'aumônier qui savait un certain nombre de choses à ce sujet. Il savait par exemple qu'on appelait ça la paramnésie et s'intéressait également aux phénomènes optiques afférents tels que les impressions de *jamais vu* et de *presque vu**. Soudain, des objets, des concepts, ou même des gens, que l'aumônier connaissait quasiment depuis toujours, prenaient un aspect étrange, irrégulier et terrifiant, qu'il ne connaissait pas et trouvait pour le moins insolite : *jamais vu*. À d'autres moments, il entrevoyait presque la vérité absolue dans toute son éblouissante clarté : *presque vu*. Pourtant, l'épisode de l'homme nu dans l'arbre, à l'enterrement de Snowden, le déroutait complètement. Ce n'était pas du déjà-vu, car à l'époque il n'eut pas l'impression d'avoir déjà vu un homme nu dans un arbre à l'enterrement de Snowden. Ce n'était pas du *jamais vu*, puisque

l'apparition n'était pas d'un être ou d'un objet familier qui se montrait à lui sous des airs étranges. Et ce n'était sûrement pas du *presque vu*, car l'aumônier avait vu l'homme nu des ses propres yeux...

Après quelques pétarades, une jeep démarra en trombe juste devant la tente, et s'éloigna. L'homme nu dans l'arbre à l'enterrement de Snowden n'avait-il été qu'une simple hallucination ? Ou une authentique révélation ? L'aumônier frémit rien que d'y penser. Il brûlait de se confier à Yossarian, mais chaque fois qu'il songeait à l'incident, il décidait de ne plus y songer, et pourtant, maintenant qu'il y songeait, il n'était pas sûr qu'il y *eût* jamais réellement songé.

Le caporal Whitcomb fit sa énième entrée, arborant cette fois-ci un sourire felleux et mauvais. Il prit une pose provocante et s'accouda au mât central de la tente de l'aumônier.

« Savez-vous qui était le type en robe de chambre rouge ? fit-il pour se vanter. C'est un homme du CID qui s'est fracturé le nez. Il dirige une enquête. »

L'aumônier leva vivement les yeux et répondit d'un ton de profonde compassion : « J'espère que vous n'avez pas d'ennuis. Puis-je vous aider ?

— Non, ce n'est pas moi qui ai des ennuis, se moqua le caporal Whitcomb. C'est vous. Ils vont vous tomber sur le paletot pour avoir signé toutes ces lettres du nom de Washington Irving. Alors, qu'est-ce que vous en dites ?

— Je n'ai jamais signé la moindre lettre du nom de Washington Irving.

— Vous fatiguez donc pas à me mentir, fit le caporal Whitcomb. Ce n'est pas moi que vous devez convaincre.

— Mais je ne mens pas.

— Je me moque que vous mentiez ou pas. Ils vont aussi vous coincer pour avoir intercepté le courrier du Major Major, qui contient des tas de trucs ultra-secrets.

— Quel courrier ? demanda l'aumônier avec une exaspération croissante. Je n'ai jamais vu la moindre lettre destinée au Major Major.

— Vous fatiguez donc pas à me mentir, répéta le caporal Whitcomb. Ce n'est pas moi que vous devez convaincre.

— Mais je ne mens pas ! protesta l'aumônier.

— Je ne vois pas pourquoi vous criez comme ça », rétorqua le caporal Whitcomb d'un air offensé. Il quitta le mât central et agita son index sous le nez de l'aumônier : « Je viens de vous rendre le plus grand service qu'on vous ait jamais rendu, et vous ne vous en rendez pas compte. Chaque fois que ce type veut vous donner à ses

supérieurs, quelqu'un à l'hôpital censure ses lettres et supprime les détails. Il devient complètement dingue, à force d'essayer de vous coincer depuis des semaines. Quant à moi, j'appose mon tampon *Lu et approuvé* sur sa lettre, sans même la lire. Ça va vous faire une sacrée publicité au QG du CID. Au moins, ils sauront que nous ne craignons pas de faire toute la lumière sur votre compte. »

L'aumônier fut pris de vertige. « Mais vous n'êtes pas autorisé à censurer les lettres, n'est-ce pas ?

— Bien sûr que non. Seuls les officiers en ont le droit. J'ai censuré en votre nom.

— Mais je ne suis pas habilité à censurer les lettres non plus, il me semble.

— J'ai pris vos précautions – si j'ose dire –, le rassura le caporal Whitcomb. J'ai signé d'un autre nom à votre place.

— C'est un faux, alors ?

— Oh ! ne vous en faites pas pour ça non plus. La seule personne pouvant déposer une plainte en faux est la personne dont vous avez imité la signature ; pour vous éviter le moindre ennui, j'ai choisi le nom d'un mort. J'ai utilisé le nom de Washington Irving. » Le caporal Whitcomb scruta minutieusement le visage de l'aumônier, à la recherche d'un signe de rébellion, puis, rassuré, ajouta avec bonhomie et une ironie cachée : « C'était sacrément astucieux de ma part, hein ?

— Je ne sais pas, gémit faiblement l'aumônier, le visage grotesquement tordu par l'anxiété et l'incompréhension. Je ne crois pas avoir compris tout ce que vous avez dit. Par exemple, vous avez signé du nom de Washington Irving, et non du mien : je ne vois pas ce que j'y gagne.

— Ils sont convaincus que vous êtes Washington Irving. Vous ne voyez pas ? Ils sauront que c'est vous.

— Mais n'est-ce pas précisément le malentendu que nous voulons dissiper ? Ça ne risquerait pas plutôt de confirmer leurs soupçons ?

— Si j'avais su que vous feriez tant d'histoires, je ne me serais pas décarcassé pour vous », déclara le caporal Whitcomb, indigné. Et il sortit. Deux secondes après, il réapparut. « Je viens de vous rendre le plus grand service qu'on vous ait jamais rendu, et vous ne vous en rendez même pas compte. Vous êtes un ingrat. C'est là un autre de vos grands défauts.

— Je suis désolé, s'excusa platement l'aumônier. Je suis sincèrement désolé. Simplement, je suis tellement surpris par tout ce que vous me racontez, que je ne sais même plus ce que je dis. Je vous suis très reconnaissant.

— Alors, vous allez enfin me laisser envoyer ces formulaires ? demanda à brûle-pourpoint le caporal. Je peux commencer à m'y

mettre ? »

L'aumônier n'en croyait pas ses oreilles. « Non, non, grogna-t-il. Pas maintenant. »

Le caporal Whitcomb était scandalisé. « Je suis votre meilleur ami, et vous ne vous en rendez même pas compte », aboya-t-il hargneusement, avant de sortir de la tente de l'aumônier. Il revint la seconde d'après. « Je suis de votre bord, et vous ne vous en rendez même pas compte. Vous savez, vous êtes dans un sale pétrin. Cet homme du CID est retourné à fond de train à l'hôpital pour rédiger un nouveau rapport à votre sujet, à propos de la tomate.

— Quelle tomate ? s'écria l'aumônier, ahuri.

— La tomate que vous cachiez dans votre main en arrivant ici. Tenez, la voilà. La tomate que vous tenez encore à la main, juste maintenant ! »

L'aumônier desserra les doigts et constata avec surprise qu'il tenait toujours à la main la tomate donnée par le colonel Cathcart. Il la posa vivement sur la table de bridge. « C'est le colonel Cathcart qui m'a offert cette tomate », fit-il, et il comprit aussitôt le ridicule de son explication. « Il a insisté pour que je la prenne.

— Vous fatiguez donc pas à me mentir, répondit le caporal Whitcomb. Je me moque que vous la lui ayez volée ou non.

— Volée ? s'exclama l'aumônier, stupéfait. Pourquoi irais-je voler une tomate ?

— C'est exactement la question que nous nous sommes posée, l'homme du CID et moi. Et lui s'est dit que vous aviez sûrement un message secret caché à l'intérieur de cette tomate. »

L'aumônier se voûta, écrasé sous le poids de son désespoir. « Il n'y a pas de message secret caché à l'intérieur de cette tomate, déclara-t-il simplement. Je n'en voulais même pas, de cette tomate. Tenez, prenez-la et voyez par vous-même.

— Je n'en veux pas.

— Je vous en prie, supplia l'aumônier d'une voix à peine audible. Je veux en être débarrassé.

— Je n'en veux pas », glapit encore le caporal Whitcomb, qui sortit à grands pas, le visage furieux, mais réprimant un sourire de satisfaction, car il avait noué une nouvelle et puissante alliance avec l'homme du CID, et réussi à convaincre l'aumônier qu'il était réellement fâché.

Pauvre Whitcomb, soupira l'aumônier, qui se reprocha les coups de sang de son assistant. Il resta assis, immobile, accablé sous le poids d'une absurde mélancolie, attendant avec impatience le retour du caporal Whitcomb. Hélas, il entendit le craquement péremptoire des pas du caporal se fondre graduellement dans le silence. Il n'avait envie de rien et décida de manger un biscuit *Milky Way* et un *Baby*

Ruth en guise de déjeuner, le tout arrosé de quelques gorgées d'eau tiède de sa gourde. Il se sentait prisonnier de brouillards denses et effrayants, au travers desquels ne pointait nulle lumière. Il appréhendait ce que penserait le colonel Cathcart en apprenant qu'il était soupçonné d'être Washington Irving, puis s'inquiéta de ce que pensait déjà de lui le colonel pour avoir osé aborder le problème des soixante missions. Il y avait tant de malheurs en ce bas monde, soupira-t-il, courbant tristement la tête, et il ne pouvait venir en aide à personne, surtout pas à lui-même.

XXI. LE GÉNÉRAL DREEDLE

Le colonel Cathcart ne pensait rien de spécial de l'aumônier, mais il se trouvait aux prises avec un nouveau problème lourd de menaces : *Yossarian* !

Yossarian ! aux seules sonorités affreuses de ce nom exécrationnel, son sang se figeait dans ses veines et l'air refusait d'entrer dans ses poumons. À peine l'aumônier avait-il fait mention de *Yossarian* ! que ce nom avait résonné au plus profond de sa mémoire comme un gong de mauvais augure. Dès que la porte se fut refermée, le souvenir humiliant de l'homme nu dans les rangs se précisa dans son esprit, suscitant un flot suffocant de détails cuisants. Il se mit à transpirer et à trembler. Il se trouvait confronté à une horrible et invraisemblable coïncidence, trop diabolique dans ses implications pour être autre chose que le plus sinistre des présages. Le nom de l'homme qui s'était ce jour-là présenté nu pour recevoir sa *Distinguished Flying Cross* des mains du général Dreedle, c'était aussi... *Yossarian* ! Et maintenant, c'était encore un certain *Yossarian* qui menaçait de faire un esclandre à propos des soixante missions qu'il venait d'imposer à son groupe. Le colonel Cathcart se demanda sombrement s'il s'agissait du même *Yossarian*.

Il se leva en tirant une tête de trente-six pieds de long et se mit à arpenter son bureau. Il se sentait en présence du Mystère. Cet homme nu dans les rangs, reconnu-il tristement, avait été pour lui un sacré coup dur. De même le tripatouillage de la ligne de bombardement avant la mission de Bologne, et le retard de sept jours apporté à la destruction du pont de Ferrare, même si finalement, se rappela-t-il avec joie, la destruction du pont de Ferrare avait été un sacré titre de gloire, malgré la perte d'un avion lors du deuxième survol de l'objectif, se souvint-il avec accablement – un autre coup dur –, même s'il avait remporté un autre sacré titre de gloire en

obtenant une médaille pour le bombardier qui, en retournant une deuxième fois sur l'objectif, était à l'origine de ce dernier coup dur. Le nom de ce bombardier, il s'en souvint subitement, stupéfait : *Yossarian* ! Maintenant ils étaient *trois* ! Ses yeux chassieux s'écarquillèrent de saisissement et il se retourna prestement pour voir s'il n'y avait personne derrière son dos. Quelques secondes auparavant, il n'y avait pas de *Yossarian* dans sa vie ; maintenant, ils se multipliaient comme des feux follets. Il s'efforça de retrouver son calme. *Yossarian* n'était pas un nom ordinaire ; peut-être en réalité n'y avait-il pas trois, mais seulement deux *Yossarian*, et peut-être même un seul – *mais ça ne changeait absolument rien à l'affaire* ! Le colonel n'en était pas moins en grand danger. Son intuition l'avertissait de l'approche d'un immense cataclysme cosmique et impénétrable, et sa large charpente corpulente tremblait de la tête aux pieds, à l'idée que ce *Yossarian*, quel qu'il fût en fin de compte, incarnait sa Némésis.

Le colonel Cathcart n'était pas superstitieux, mais il croyait aux présages ; il s'assit à sa table et traça un signe cryptique dans son agenda, pour tirer au clair séance tenante l'étrange apparition de tous ces *Yossarian*. Il écrivit cette note d'une main lourde et ferme, l'enrichissant d'une série de signes de ponctuation ésotérique, et le soulignant deux fois, ce qui donnait :

Yossarian !! (?) !

Puis le colonel se renversa dans sa chaise, extrêmement satisfait de la promptitude de sa réaction, face à une crise d'une ampleur sans précédent. *Yossarian* – il frémissait à la seule vue de ce nom. Il comportait tellement d's ! Indice indubitable de menées subversives. Il ressemblait au mot *subversif*. Il ressemblait à *séditieux*, à *insidieux* aussi, et à *socialiste*, *suspicieux*, *fasciste* et *communiste*. C'était un nom étranger, antipathique et puant, un nom qui n'inspirait pas confiance. Tellement différent des noms américains brefs, francs et honnêtes, tels que Cathcart, Peckem ou Dreedle.

Le colonel Cathcart se leva lentement et se remit à déambuler dans son bureau. Presque inconsciemment, il prit une tomate dans un panier et mordit voracement dedans. Il fit aussitôt une grimace et jeta le restant de la tomate dans sa corbeille à papiers. Le colonel n'aimait pas les tomates, pas même les siennes, et celles-ci ne lui appartenaient même pas. Le colonel Korn les avait achetées sous divers noms d'emprunt dans plusieurs marchés de Pianosa, puis transportées de nuit à la ferme du colonel dans les collines, et redescendues le lendemain matin au quartier général pour les vendre à Milo, qui les payait au prix fort au colonel Cathcart et au colonel Korn. Le colonel Cathcart se demandait souvent si leur trafic de

tomates était légal, mais le colonel Korn le certifiait, et il essayait de ne pas trop y penser. Il ne savait pas non plus si la maison dans les collines était légale, puisque le colonel Korn s'était occupé de tout. Le colonel Cathcart ignorait s'il possédait la maison ou la louait, et à quel prix. Le colonel Korn était juriste, et si le colonel Korn lui assurait que la fraude, l'extorsion de fonds, le trafic de devises, les fausses déclarations d'impôt ou le marché noir étaient légaux, le colonel Cathcart était mal placé pour le contredire.

Tout ce que le colonel Cathcart savait de sa maison dans les collines, c'est qu'il pouvait en disposer et la détestait. Rien ne l'ennuyait davantage que d'y passer deux ou trois jours une semaine sur deux, histoire d'entretenir l'illusion que sa ferme humide et pleine de courants d'air était un palais des mille et une nuits, un royaume de volupté. Car dans tous les clubs d'officiers circulaient des descriptions vagues, mais pleines de sous-entendus, de secrètes et extraordinaires orgies sexuelles, de nuits d'extases intimes en compagnie des plus belles, des plus étourdissantes, des plus excitées et aisément satisfaites courtisanes italiennes, actrices de cinéma, mannequins et comtesses. Mais aucune orgie sexuelle, aucune beuverie n'avait jamais eu lieu dans cette maison. Il aurait pu en être autrement si le général Dreedle ou le général Peckem avait manifesté le désir de participer à une orgie en sa compagnie, mais ce ne fut jamais le cas, et le colonel n'allait évidemment pas gaspiller son temps et son énergie à faire l'amour à des femmes ravissantes, puisque a priori il n'avait rien à y gagner.

Le colonel redoutait les nuits froides et solitaires qu'on passait à la ferme, et les journées mornes, monotones. Il s'amusait beaucoup plus au groupe, où il pouvait houspiller tous les hommes dont il n'avait pas peur. Pourtant, comme le lui rappelait continuellement le colonel Korn, il n'y avait guère de gloire à posséder une maison dans les collines si l'on n'y allait jamais. Il faisait grise mine chaque fois qu'il partait à sa ferme. Il emmenait une carabine dans sa jeep et passait le temps à tirer sur les oiseaux et sur les tomates qui poussaient irrégulièrement et ne valaient même pas la peine d'être cueillies.

Parmi les officiers de grade inférieur envers qui le colonel Cathcart jugeait prudent de se montrer respectueux figurait le major – de Coverley. Le major représentait pour lui une grande énigme, comme pour tout le monde d'ailleurs. Le colonel Cathcart ne savait pas s'il fallait traiter le major – de Coverley de haut ou lui rendre certains hommages. Car le major – de Coverley n'était que major, quoique bien plus âgé que le colonel Cathcart ; en même temps, tellement de gens vouaient au major – de Coverley une vénération et une crainte si profondes que le colonel Cathcart se demandait s'il n'en savaient pas tous plus long que lui-même. La présence du major – de Coverley

était inquiétante, incompréhensible, et le maintenait dans un état de constante nervosité. Même le colonel Korn avait tendance à se méfier. Tout le monde le craignait, mais personne ne savait pourquoi. Personne ne connaissait même le prénom du major – de Coverley, car personne n'avait jamais eu la témérité de le lui demander. Le colonel Cathcart savait que le major – de Coverley était absent, et il s'en réjouit, jusqu'au moment où il se demanda si le major – de Coverley n'était pas parti conspirer contre lui, si bien qu'il se mit à souhaiter que le major – de Coverley fût de retour à l'escadrille, pour qu'on pût au moins le surveiller.

Au bout d'un certain temps, les voûtes plantaires du colonel Cathcart commencèrent à le faire souffrir, à force de tourner en rond dans son bureau. Il s'assit une nouvelle fois à sa table et résolut de procéder à une évaluation systématique et réfléchie de la situation militaire. Prenant l'air compétent de celui qui connaît son affaire, il ouvrit un grand bloc-notes, y traça une ligne verticale, divisant ainsi la page blanche en deux colonnes d'égale largeur. Il fit une pause pour réfléchir d'un œil critique à son projet. Puis il se recroquevilla sur sa table et, en haut de la colonne de gauche, écrivit d'une écriture appliquée et tremblante *Coups durs !!!* En haut de la colonne de droite, il écrivit *Titres de gloire !!!!!* Il recula pour contempler son tableau avec admiration et objectivité. Après quelques secondes de méditation solennelle, il lécha soigneusement la pointe de son crayon et écrivit sous la rubrique *Coups durs !!!* :

Ferrare

Bologne (ligne de bombardement déplacée sur la carte).

Tir aux pigeons.

Homme nu dans les rangs (après Avignon).

Puis il ajouta :

Nourriture empoisonnée (pendant Bologne).

et :

Gémissements (épidémie de... pendant le briefing d'Avignon).

Il ajouta encore ceci :

Aumônier (traîne tous les soirs au club des officiers).

Il décida de se montrer magnanime envers l'aumônier, bien qu'il ne l'aimât pas, et, sous la rubrique *Titres de gloire !!!!!*, écrivit :

Aumônier (traîne tous les soirs au club des officiers).

Les deux notes concernant l'aumônier se neutralisaient donc. En marge de *Ferrare* et de *Homme nu dans les rangs (après Avignon)*, il écrivit ensuite :

Yossarian !

En marge de *Bologne (ligne de bombardement déplacée sur la carte)*, de *Nourriture empoisonnée (pendant Bologne)*, et de *Gémissements (épidémie de... pendant le briefing d'Avignon)*, il traça d'une main

ferme :

?

Les notes accompagnées de « ? », il voulait enquêter immédiatement à leur sujet, pour déterminer si Yossarian y avait joué un rôle quelconque.

Soudain, son bras se mit à trembler ; il fut incapable de continuer à écrire. Terrifié, il sauta sur ses pieds et se précipita à la fenêtre ouverte pour aspirer goulûment une bouffée d'air frais. Mais son regard tomba sur le terrain de tir aux pigeons et il recula avec un cri aigu de détresse ; ses yeux fiévreux se mirent alors à scruter frénétiquement les murs de son bureau, à la recherche d'éventuels Yossarian.

Personne ne l'aimait. Le général Dreedle le détestait, mais le général Peckem l'aimait, lui, bien qu'il ne pût en être certain, puisque le colonel Cargill, son aide de camp, avait certainement des ambitions personnelles et ne manquait probablement pas une occasion de le dénigrer auprès du général Peckem. Hormis lui-même, décida-t-il, il n'y avait de bon colonel que mort. Le seul colonel en qui il eût confiance était le colonel Moodus, et même *lui* était en bisbille avec son beau-père. Milo, bien sûr, était son plus beau titre de gloire, même si le bombardement du groupe par les avions de Milo avait probablement été pour lui un terrible coup dur, bien qu'en fin de compte Milo ait calmé tous les esprits en divulguant l'énorme bénéfice réalisé par son syndicat sur le marché conclu avec l'ennemi, et en convainquant tout le monde que le bombardement de ses propres troupes était par conséquent une opération extrêmement lucrative du point de vue de la libre entreprise. Mais le colonel n'était pas sûr de Milo, car d'autres colonels essayaient de se l'approprier ; et le colonel Cathcart avait toujours dans son groupe ce plouc de Grand Chef Pâle-Avoine, que ce plouc de capitaine Black tenait pour le seul et unique responsable du déplacement de la ligne de bombardement pendant le Grrrand Siège de Bologne. Le colonel Cathcart aimait Grand Chef Pâle-Avoine, car celui-ci, chaque fois qu'il était saoul, cassait la figure à ce plouc de colonel Moodus. Il souhaitait que Grand Chef Pâle-Avoine cassât aussi la figure au gros colonel Korn. Le colonel Korn était un pédant doublé d'un emmerdeur. Quelqu'un au QG de la 24^e Air Force avait une dent contre le colonel Cathcart et lui retournait tous ses rapports avec des critiques cinglantes, si bien que le colonel Korn avait soudoyé un vaguemestre débrouillard nommé Wintergreen pour essayer de découvrir l'impertinent. La perte de l'avion au-dessus de Ferrare pendant le deuxième survol de l'objectif n'avait rien fait pour redorer son blason, c'était évident, de même que la disparition de cet autre

avion dans les nuages – *cette affaire-là, il ne l'avait même pas notée !* Au fait, ce Yossarian ne se serait-il pas volatilisé en même temps que l'appareil ? Mais non, c'était impossible, puisqu'il était toujours là, à faire un raffut de tous les diables à propos des cinq malheureuses missions qui lui restaient à accomplir.

Peut-être était-il exagéré d'exiger soixante missions de ses hommes, puisque Yossarian refusait de les accomplir, mais le colonel Cathcart se souvint alors que l'obligation qu'il faisait à ses hommes d'effectuer plus de missions que tous les autres était la réalisation la plus tangible qu'il eût à son actif. Comme le lui rappelait souvent le colonel Korn, la guerre était infestée de commandants de groupe qui s'acquittaient tout juste de leurs devoirs, et l'ordre donné à ses escadrilles d'effectuer plus de missions de combat que n'importe quelle autre mettait magnifiquement en valeur ses qualités uniques de meneur d'hommes. Aucun général ne semblait désapprouver ses décisions, mais aucun non plus ne semblait particulièrement impressionné, ce qui l'incitait à penser que soixante missions de combat n'étaient pas encore tout à fait suffisantes, et qu'il devrait immédiatement en élever le nombre à soixante-dix, quatre-vingts, cent, ou même deux cents, trois cents ou six mille !

Il serait sûrement bien mieux loti sous les ordres d'un homme suave comme le général Peckem que sous le commandement d'un chef grossier et insensible tel que le général Dreedle, car le général Peckem possédait le discernement, l'intelligence et la culture nécessaires pour l'apprécier à sa juste valeur et goûter sa compagnie, bien que le général Peckem ne lui eût jamais donné la moindre preuve qu'il l'appréciât ou goûtât sa compagnie. Mais le colonel Cathcart savait intuitivement que les signes visibles de considération n'étaient jamais nécessaires entre gens sophistiqués et sûrs d'eux-mêmes, comme lui-même et le général Peckem, qui pouvaient se congratuler à distance grâce à une compréhension réciproque innée. Ils étaient du même monde et le colonel savait qu'il convenait simplement d'attendre discrètement les marques d'estime du général ; pourtant, l'amour-propre du colonel était touché au vif quand il remarquait que le général Peckem ne recherchait jamais sa compagnie et qu'il ne se fatiguait pas plus pour l'impressionner de ses épigrammes et de son érudition que n'importe qui d'autre, y compris les simples soldats. Soit le colonel Cathcart ne parvenait pas à se faire bien voir du général Peckem, soit ce dernier n'était pas le personnage brillant, incisif, intellectuel et dynamique qu'il prétendait être, auquel cas c'était en fait le général Dreedle le personnage sensible, charmant, séduisant et sophistiqué, sous les ordres de qui il serait sûrement bien mieux loti. Soudain, le colonel Cathcart ne fut plus certain d'aucun de ses appuis ; il frappa comme un sourd sur sa

sonnette pour appeler le colonel Korn, afin que celui-ci lui assure que tout le monde l'aimait, que Yossarian n'était que le pur produit de son imagination et que l'éblouissante campagne qu'il menait pour devenir général progressait à pas de géant.

En réalité, le colonel Cathcart n'avait pas une chance sur mille de devenir général. *Primo*, il y avait l'ex-première classe Wintergreen, qui voulait aussi devenir général et dénaturait, détruisait, rejetait ou déroutait avec application toute correspondance envoyée par, pour, ou au sujet du colonel Cathcart, et qui pût jouer en sa faveur. *Deuxio*, il y avait déjà un général, le général Dreedle, qui savait que le général Peckem convoitait son poste, mais ne savait pas comment riposter à ses manœuvres.

Le général Dreedle, chef d'état-major, la cinquantaine, était un bibendum à l'esprit obtus. Il avait le nez rouge et épaté, des paupières blanches et flasques qui entouraient ses petits yeux gris d'une auréole de lard. Il avait une infirmière et un gendre, plus une tendance marquée à de longs et lourds silences, quand il n'avait pas trop bu. Le général Dreedle avait perdu trop de temps dans l'armée à bien faire son métier, et maintenant il n'était plus dans le coup. De nouvelles alliances s'étaient combinées sans lui, il était dépassé par les événements. Quand il se croyait seul, son dur visage fermé prenait une expression sombre et soucieuse de défaite et de frustration. Le général Dreedle buvait beaucoup. Son humeur était capricieuse, imprévisible. « La guerre, c'est l'enfer », déclarait-il souvent, ivre ou non ; il parlait sérieusement, ce qui ne l'empêchait tout de même pas d'en tirer de substantiels profits et de les partager avec son gendre, malgré leurs disputes continuelles.

« Ce salaud », grognait-il d'un ton méprisant à quiconque se trouvait à côté de lui au bar du club des officiers, « tout ce qu'il possède, c'est à moi qu'il le doit, ce sacré fils de putain. Il a pas suffisamment de jugeote pour faire quoi que ce soit par lui-même.

— Il croit avoir la science infuse », ripostait le colonel Moodus d'une voix maussade à l'autre bout du bar, s'adressant à son propre auditoire. « Il ne supporte pas la critique et n'accepte aucun conseil.

— Tout ce qu'il sait faire, c'est donner des conseils », aboyait alors rageusement le général Dreedle. « Sans moi, il serait toujours caporal. »

Le général Dreedle ne se séparait jamais du colonel Moodus ni de son infirmière, une superbe poupée, comme on en voit rarement. L'infirmière du général Dreedle était potelée, petite et blonde ; elle avait des joues rondes, à fossettes, des yeux bleus rieurs et des cheveux bouclés. Elle souriait à tout le monde et n'ouvrait jamais la bouche, sauf pour répondre à une question. Sa poitrine plantureuse, son teint clair étaient irrésistibles et les hommes s'écartaient soigneusement d'elle. Elle était succulente, douce, docile et bête, elle rendait tout le monde cinglé, sauf le général Dreedle.

« Vous devriez la voir nue », gloussait le général Dreedle avec délectation, l'intéressée se tenant à son côté, souriant fièrement. « Dans ma chambre, à l'état-major, elle a un uniforme de soie mauve qui est si collant que ses mamelons pointent comme des cerises. Milo m'a procuré le tissu. Il ne reste même pas de place pour mettre une culotte ou un soutien-gorge. Certains soirs, je lui fais porter cet uniforme rien que pour affoler Moodus. » Le général Dreedle partait d'un grand éclat de rire. « Vous devriez voir le remue-ménage dans son corsage dès qu'elle change de position. Ça le rend complètement cinglé. Mais si jamais je le pince en train de la peloter, elle ou n'importe quelle autre femme, je le dégrade, ce salaud d'obsédé, et je le flanque au service de cuisine pour un an... »

« Il la garde uniquement pour me rendre cinglé, accusait hargneusement le colonel Moodus à l'autre bout du bar. À l'état-major, elle a un uniforme de soie mauve qui est si collant que ses mamelons pointent comme des cerises. Il ne reste même pas de place pour mettre une culotte ou un soutien-gorge. Vous devriez entendre le froissement de cette soie, chaque fois qu'elle change de position. Mais si jamais je la drague, elle ou n'importe quelle fille, il me dégradera et me flanquera de corvée de cuisine pour un an. Elle me rend complètement dingo... »

« Il a pas baisé depuis notre arrivée en Europe », confiait le général Dreedle. Sa tête carrée et grisonnante tressautait alors d'un rire sadique et diabolique. « Je ne le perds jamais de vue, entre autres pour qu'il n'ait pas l'occasion de courir le jupon. Vous imaginez le

calvaire qu'endure ce pauvre con ? »

« Je n'ai pas couché avec une seule femme depuis notre arrivée en Europe, gémissait le colonel Moodus. Vous imaginez mon calvaire ? »

Le général Dreedle pouvait se montrer tout aussi désagréable avec n'importe qui. Il n'aimait pas les simagrées, les manières de salon ou les salamalecs ; son credo de militaire de carrière était simple et concis : les jeunes gens placés sous ses ordres devaient accepter de sacrifier leur vie aux idéaux, aspirations et autres idiosyncrasies des vieillards qui lui transmettaient leurs directives. Officiers et hommes de troupe dépendant de lui existaient simplement comme entités militaires. Il leur demandait uniquement de faire leur travail ; pour le reste, ils étaient libres d'agir à leur guise. Ils étaient libres – comme l'était le colonel Cathcart – d'obliger leurs hommes à accomplir soixante missions, s'ils le désiraient, et ils étaient libres – comme l'avait été Yossarian – de prendre place nu dans les rangs si ça leur chantait, bien que ce jour-là, la mâchoire de granit du général Dreedle se fût affaissée ; il passa dans les rangs, tel un dictateur, pour s'assurer qu'il y avait réellement un homme uniquement vêtu de mocassins attendant au garde-à-vous de recevoir de lui sa médaille. Le général Dreedle resta sans voix. Le colonel Cathcart faillit s'évanouir en voyant Yossarian, mais le colonel Korn s'approcha de lui par-derrière et lui serra fortement le bras. Un silence grotesque plana sur l'assemblée. Une brise tiède et régulière soufflait de la plage et une vieille charrette remplie de paille boueuse cahotait sur la route, tirée par un âne noir et conduite par un fermier coiffé d'un large chapeau, qui ne prêta pas la moindre attention à la cérémonie militaire qui se déroulait dans un petit champ, à sa droite.

Le général Dreedle retrouva enfin l'usage de la parole : « Retournez à la voiture », glapit-il à son infirmière, par-dessus son épaule. L'infirmière sourit et trottina vers la voiture d'ordonnance marron, garée à une vingtaine de mètres, à l'orée de la clairière rectangulaire. Le général Dreedle attendit dans un silence glacial que la portière de la voiture eût claqué, puis demanda : « Qui est-ce ? »

Le colonel Moodus consulta son tableau de service. « Il s'appelle Yossarian, Dad. Il reçoit une *Distinguished Flying Cross*.

— Eh bien zut alors ! » grommela le général Dreedle avec un sourire amusé qui atténua la sévérité de son faciès. « Pourquoi ne portez-vous pas de vêtements, Yossarian ?

— Je ne veux pas en porter.

— Qu'est-ce que vous me racontez ? Pourquoi diable ne voulez-vous pas en porter ?

— Simplement, je ne veux pas, sir.

— Pourquoi ne porte-t-il pas de vêtements ? » demanda le général Dreedle au colonel Cathcart, par-dessus son épaule.

« Il vous parle », chuchota le colonel Korn à l'oreille du colonel Cathcart en lui donnant un bon coup de coude dans le dos.

« Pourquoi ne porte-t-il pas de vêtements ? » demanda au colonel Korn le colonel Cathcart en lui jetant un regard de souffrance et en se frottant tendrement l'endroit où le colonel Korn venait de le frapper.

« Pourquoi ne porte-t-il pas de vêtements ? » demanda le colonel Korn au capitaine Piltchard et au capitaine Wren.

« Un homme a trouvé la mort dans son avion au-dessus d'Avignon, la semaine dernière, et l'a aspergé de son sang, répondit le capitaine Wren. Il a juré de ne plus jamais porter l'uniforme.

— Un homme a trouvé la mort dans son avion au-dessus d'Avignon, la semaine dernière, et l'a aspergé de son sang, répéta aussitôt le colonel Korn au général Dreedle. Son uniforme n'est pas encore revenu du blanchissage.

— Où sont ses autres uniformes ?

— Ils sont aussi au blanchissage.

— Et ses sous-vêtements ? demanda le général Dreedle.

— Au blanchissage également, répondit le colonel Korn.

— Ça ma tout l'air d'un tas de bobards, déclara le général Dreedle.

— C'est effectivement un tas de bobards, dit Yossarian.

— Ne vous inquiétez pas, sir, promit le colonel Cathcart en lançant à Yossarian un regard menaçant. Vous avez ma parole d'officier que cet homme sera sévèrement châtié.

— Qu'est-ce que vous voulez que ça me foute qu'il soit châtié ou pas ? répliqua le général Dreedle, surpris et irrité. Il a gagné une médaille, oui ou non ? S'il tient à être décoré à poil, ça ne vous regarde absolument pas.

— C'est exactement ce que je pense, sir ! » Le colonel Cathcart répéta l'avis du général Dreedle avec un enthousiasme tonitruant et s'épongea le front avec son mouchoir blanc. « Mais maintiendriez-vous votre opinion, sir, au vu du récent mémorandum du général Peckem concernant l'habillement de nos hommes pendant les combats ?

— Peckem ? » Le visage du général Dreedle s'assombrit.

« Oui, sir, fit obséquieusement le colonel Cathcart. Le général Peckem insiste même pour que nous envoyions nos hommes au combat en grande tenue, de façon à ce qu'ils fassent bonne impression sur l'ennemi s'ils sont abattus.

— Peckem ? » répéta le général Dreedle, qui en louchait de stupéfaction. « Bon dieu, dites-moi un peu ce que Peckem vient foutre là-dedans. »

Le colonel Korn flanqua de nouveau un bon coup de coude dans le dos du colonel Cathcart.

« Absolument rien, sir ! » répondit vivement le colonel Cathcart, qui grimaça de douleur et se frotta délicatement l'endroit où le colonel Korn venait encore de le frapper. « Voilà pourquoi j'ai préféré ne prendre aucune décision avant d'avoir l'occasion d'en parler avec vous. Devons-nous passer l'éponge, sir ? »

Le général Dreedle ignora la question et s'éloigna d'un air mauvais et méprisant pour remettre à Yossarian sa médaille dans un écrin.

« Allez chercher ma petite amie », aboya-t-il brusquement au colonel Moodus. Il attendit sombrement le retour de son infirmière.

« Envoyez illico un message au bureau pour annuler les instructions que je viens de donner, ordonnant aux hommes de mettre une cravate quand ils partent en mission, murmura du coin de la bouche le colonel Cathcart au colonel Korn.

— Je vous avais prévenu, ricana le colonel Korn. Mais vous n'avez pas voulu m'écouter.

— Chhchhtt ! fit le colonel Cathcart. Merde, Korn, vous m'avez sûrement cassé une côte. »

Le colonel Korn ricana de nouveau.

L'infirmière du général Dreedle suivait le général dans tous ses déplacements. Elle était donc avec lui dans la salle de *briefing* avant la mission sur Avignon, debout au bord de l'estrade tout près du général, avec un sourire stupide, épanouie comme une oasis en fleur, vêtue d'un uniforme rose et vert. Yossarian la regarda et tomba amoureux d'elle, passionnément. Son cœur défailloit, le laissant vide et cotonneux. Il était plongé dans l'adoration béate de ses lèvres rouges et pulpeuses, de ses joues à fossettes, pendant que le major Danby décrivait d'une voix monotone et didactique la lourde concentration de DCA qui les attendait à Avignon. En proie à un profond désespoir, il gémit soudain en pensant qu'il ne reverrait peut-être jamais cette femme superbe, à qui il n'avait jamais dit un mot, et qu'il aimait à présent d'un amour dévorant. Son cœur battait la chamade ; il mourait de désir, de peur et de douleur : elle était si belle. Il adorait la terre qu'elle foulait. Il humecta ses lèvres sèches et altérées de sa langue râpeuse et gémit une nouvelle fois de désespoir, suffisamment fort pour s'attirer les regards alarmés et interrogateurs des hommes assis autour de lui sur les bancs de bois en combinaisons couleur chocolat et harnachés de leurs parachutes blancs.

Nately, inquiet, se tourna vivement vers lui : « Qu'est-ce que t'as ? murmura-t-il. Ça va pas ? »

Yossarian ne l'entendait pas. Il était malade de concupiscence, hypnotisé par l'amertume. L'infirmière du général Dreedle était un peu forte, mais la masse lumineuse de ses cheveux blonds, le pressentiment du doux attouchement de ses doigts, la plénitude inconnue de ses seins nubles à peine cachés par sa chemise rose de

l'armée, le triangle suggestif au confluent de son ventre et de ses cuisses moulés dans son élégant pantalon d'officier en gabardine vert foncé – tout cela l'affolait. Il la dévorait, de la tête aux ongles vernis de ses orteils. Il voulait ne jamais la perdre. « Ooooooooooooooooooh », gémit-il de nouveau, et cette fois-ci toute la salle sursauta en entendant ce cri vibrant et prolongé. Une vague de malaise et de stupéfaction s'abattit sur les officiers organisateurs du *briefing*, et même le major Danby, qui avait commencé à synchroniser les montres, fut troublé dans son compte à rebours et dut presque s'y reprendre à deux fois. Nately suivit le regard mesmétrisé de Yossarian sur toute la longueur de l'auditorium, découvrit qu'il aboutissait à l'infirmière du général Dreedle et blêmit de terreur en comprenant ce qui bouleversait Yossarian.

« Arrête ça, veux-tu ? susurra brusquement Nately.

— Ooooooooooooooooooooooooooh, gémit Yossarian une quatrième fois, assez fort pour être entendu distinctement de tout le monde.

— Tu es cinglé ? fit Nately d'une voix véhémence. Tu vas t'attirer des ennuis.

— Ooooooooooooooooooooooooooh. » C'était Dunbar qui répondait à Yossarian de l'autre bout de la salle.

Nately reconnut la voix de Dunbar. La situation échappait maintenant à tout contrôle, et il détourna la tête avec un petit gémissement :

« Ooh.

— Ooooooooooooooooooooooooooh, lui répondit Dunbar.

— Ooooooooooooooooooooooooooh, gémit Nately aussi fort, exaspéré de s'être pris lui aussi à gémir.

— Ooooooooooooooooooooooooooh, lui répondit encore Dunbar.

— Ooooooooooooooooooooooooooh », ulula quelqu'un d'entièrement nouveau, dans un autre coin de la salle, et Nately sentit ses cheveux se dresser sur sa tête.

Yossarian et Dunbar répondirent en chœur tandis que Nately rentrait la tête dans les épaules, cherchant en vain un trou où se terrer et entraîner Yossarian. Quelques hommes pouffaient. Soudain une impulsion diabolique s'empara de Nately et il gémit intentionnellement dès qu'il y eut une accalmie. Une voix nouvelle lui répondit. Un vent de révolte soufflait sur l'assemblée. Nately gémit consciemment une fois encore. Une voix nouvelle lui fit écho. La salle bascula irrémédiablement dans l'anarchie la plus complète. Un étrange brouhaha s'éleva, les hommes frottaient leurs chaussures contre le plancher, des objets se mirent à leur tomber des mains – crayons, machines à calcul, poches à cartes, casques anti-DCA en acier... Certains hommes, qui ne gémissaient pas, gloussaient ouvertement et dieu sait jusqu'où serait allée cette épidémie de

gémissements, si le général Dreedle en personne ne s'était pas avancé avec détermination sur le devant de l'estrade pour la dompter ; il se planta juste devant le major Danby qui, tête baissée, persévérait dans sa tâche, se concentrait obstinément sur sa montre-bracelet et disait : « ... vingt-cinq secondes... vingt... quinze... » Le visage rubicond et autoritaire du général Dreedle était tordu de stupeur et figé dans une résolution inébranlable.

« Ça suffit comme ça », ordonna-t-il sèchement, les yeux brillants de colère, le menton en avant. Cela suffit effectivement. « Je dirige une unité de combat », leur dit-il gravement quand le calme total fut revenu et que les hommes, sagement assis sur leurs bancs, eurent repris leur air penaud, « et il n'y aura plus de gémissements dans ce groupe, aussi longtemps que j'en aurai le commandement. M'entendez ? »

Tout le monde entendit, sauf le major Danby qui se concentrait toujours sur sa montre-bracelet et terminait à haute voix son compte à rebours : « ... quatre... trois... deux... un... top ! » annonça-t-il avant de lever triomphalement les yeux pour découvrir que personne ne l'avait écouté et qu'il lui faudrait tout recommencer. « Ooooh », gémit-il de désespoir.

« *Quoi ? Qu'est-ce que c'est ?* » hurla le général Dreedle qui n'en crut pas ses oreilles. Saisi d'une rage meurtrière, il se précipita sur le major Danby qui, terrifié, recula en chancelant et fut soudain inondé de sueur. « *Qui est cet homme ?* »

— Le m-major Danby, sir, bafouilla le colonel Cathcart. Mon officier d'opérations du groupe.

— Emmenez-le et fusillez-le, ordonna le général Dreedle.

— S-sir ?

— J'ai dit : emmenez-le et fusillez-le. Compris ?

— Bien, sir ! répondit vivement le colonel Cathcart, avalant sa salive. Il se tourna brusquement vers son chauffeur et son météorologue. Emmenez le major Danby dehors et fusillez-le.

— S-sir ? bégayèrent le chauffeur et le météorologue.

— J'ai dit : emmenez le major Danby et fusillez-le. Compris ? » Les deux jeunes lieutenants hochèrent la tête sans conviction, s'observèrent d'un air hébété, comme cloués sur place, chacun attendant que l'autre prenne l'initiative d'emmener le major Danby au-dehors pour le fusiller. Aucun d'entre eux n'avait encore emmené le major Danby dehors pour le fusiller. Ils s'avancèrent centimètre par centimètre vers le major Danby. Celui-ci était blême de terreur. Ses jambes se dérochèrent soudain sous son corps et il faillit tomber, mais les deux jeunes lieutenants bondirent à son secours et le saisirent sous les aisselles pour l'empêcher de s'écrouler. Maintenant qu'ils tenaient le major Danby, le reste n'était plus qu'un jeu

d'enfant, mais il n'y avait pas d'armes. Le major Danby se mit à pleurer. Le colonel Cathcart mourait d'envie de courir le réconforter, mais il craignit de passer pour une femmelette aux yeux du général Dreedle. Il se rappela qu'Appleby et Havermeyer emportaient toujours en mission leur automatique 45, et il les chercha du regard dans les rangs.

Dès les premiers pleurs du major Danby, le colonel Moodus, qui tirait une mine pitoyable un peu à l'écart, ne put s'empêcher de s'avancer timidement vers le général Dreedle, de l'air écœuré de celui qui va au sacrifice. « Je crois que vous feriez mieux d'attendre une minute, Dad, suggéra-t-il d'une voix mal assurée. Je ne pense pas que vous *puissiez* le faire fusiller. »

L'intervention de son gendre rendit furieux le général. « Quel abruti peut m'interdire de faire ça ? » tonna-t-il avec hargne, d'une voix de stentor qui fit trembler tout le bâtiment. Rouge de confusion, le colonel Moodus se pencha pour lui chuchoter quelque chose à l'oreille. « Pourquoi diable ne le puis-je pas ? » gueula le général Dreedle. Le colonel Moodus lui chuchota de nouveau à l'oreille. « Vous voulez dire que je ne peux pas faire fusiller un homme quand ça me chante ? » interrogea le général Dreedle, au comble de l'indignation. Il tendit l'oreille pendant que le colonel Moodus poursuivait ses explications. « Vraiment ? » demanda-t-il, sa rage cédant maintenant le pas à la curiosité.

« Oui, Dad. Je le crains.

— Après ça, j'imagine que tu te prends pour un sacré petit futé, hein ? » lança de but en blanc le général au colonel.

Le colonel Moodus devint écarlate une fois de plus : « Non, Dad, ce n'est pas...

— Bon, relâchez cet enfant de putain indiscipliné », grogna à contrecœur le général Dreedle en se détournant de son gendre avec humeur, pour aboyer au chauffeur et au météorologue du colonel Cathcart : « Mais foutez-le-moi dehors, et qu'il y reste, surtout. Terminons cette connerie de *briefing*, avant la fin de la guerre si possible. Je n'ai jamais vu un tel désordre. »

Le colonel Cathcart opina servilement du bonnet et fit aussitôt signe à ses hommes d'expulser le major Danby. Mais dès que le major Danby fut expulsé de la salle, il ne resta plus personne pour reprendre le *briefing*. Tous les officiers se jetaient des regards interrogateurs. Le général Dreedle devint cramoisi de rage. Le colonel Cathcart ne savait que faire. Il allait se mettre à gémir, quand le colonel Korn vola à son secours en s'avancant sur le devant de l'estrade pour prendre les choses en main. Le colonel Cathcart poussa un énorme soupir de soulagement, il débordait de gratitude et avait les larmes aux yeux.

« Bon, maintenant, nous allons synchroniser nos montres », commença sèchement le colonel Korn d'une voix cassante et autoritaire, tout en lançant un regard flagorneur au général Dreedle. « Nous allons synchroniser nos montres une bonne fois pour toutes. Et si cette fois-là ne suffit pas, alors le général Dreedle et moi interviendrons. Compris ? » Il fit de nouveau de l'œil au général Dreedle pour s'assurer qu'il avait fait mouche. « Maintenant, réglez vos montres sur neuf heures dix-huit. »

Le colonel Korn synchronisa les montres sans le moindre accroc et poursuivit le *briefing* avec assurance. Il donna aux hommes les consignes du jour et passa en revue les conditions météorologiques avec vivacité et compétence ; de temps à autre, il jetait au général Dreedle un regard de connivence et se sentait encouragé par l'expression satisfaite de son supérieur. Minaudant et se pavanant, il cabotinait obséquieusement sur l'estrade ; il redonna aux hommes les consignes du jour, puis se lança dans un discours vibrant sur l'importance stratégique du pont d'Avignon et sur le devoir qui incombait à chaque homme de placer l'amour de la patrie au-dessus de l'instinct de conservation. Quand il eut terminé son discours martial, il donna une nouvelle fois les consignes du jour, insista sur l'angle d'attaque et passa de nouveau en revue les conditions météorologiques. Le colonel Korn se sentait à l'apogée de sa gloire. Il était enfin devenu une *vedette*.

La compréhension se fraya lentement un chemin dans l'esprit du colonel Cathcart ; mais quand il comprit, il en fut médusé. Son visage s'allongeait démesurément, à mesure que se poursuivait l'action perfide du colonel félon, et il eut presque peur de ce qu'il allait entendre quand le général Dreedle s'approcha de lui et lui chuchota – suffisamment fort pour être entendu de toute la salle : « Qui est cet homme ? »

Le colonel Cathcart lui répondit de la voix blanche du condamné ; le général Dreedle plaça alors sa main devant sa bouche et murmura quelque chose qui fit rayonner le visage du colonel Cathcart d'une immense joie. Le colonel Korn s'en aperçut et tressaillit malgré lui. Venait-il d'être promu colonel sur le champ de bataille par le général Dreedle ? Il ne pouvait supporter d'attendre. D'un geste impérieux, il mit fin au *briefing* et se retourna, persuadé de recevoir les chaleureuses félicitations du général Dreedle – qui déjà sortait à grands pas du bâtiment sans jeter un regard derrière lui, traînant dans son sillage son infirmière et le colonel Moodus. Cette sortie imprévue stupéfia le colonel Korn, mais pour un instant seulement. Ses yeux tombèrent sur le colonel Cathcart, qui n'avait pas bougé, un large sourire aux lèvres ; il se précipita vers lui, aux anges, et le tira par le bras.

« Qu'est-ce qu'il a dit sur moi ? » demanda-t-il fébrilement, savourant d'avance sa fierté et son bonheur. « Qu'est-ce qu'a dit le général Dreedle ? »

— Il voulait savoir qui vous étiez.

— Je sais, je sais. Mais qu'a-t-il dit sur moi ? Qu'est-ce qu'il a dit ?

— Que vous lui donnez des boutons. »

XXII. MILO LE MAIRE

Lors d'une mission, Yossarian perdit son sang-froid. Yossarian perdit son sang-froid pendant la mission sur Avignon, parce que Snowden perdait ses tripes, et Snowden perdait ses tripes parce que, ce jour-là, leur pilote était Huple, qui n'avait que quinze ans, et leur copilote, Dobbs, qui était encore pire et voulait que Yossarian complote avec lui pour assassiner le colonel Cathcart. Huple était bon pilote, Yossarian le savait, mais ce n'était qu'un gamin ; Dobbs n'avait aucune confiance en lui et lui arracha les commandes des mains, juste après le largage des bombes ; il perdit la tête et lança l'appareil dans un piqué vertigineux, assourdissant et terrifiant, qui fit sauter la fiche du casque de Yossarian et le plaqua comme une crêpe au toit du nez de l'avion.

Bon dieu ! avait hurlé silencieusement Yossarian en sentant l'appareil tomber comme une pierre. *Bon dieu ! Bon dieu de bon dieu de bon dieu !* avait-il hurlé en une supplique que ses lèvres serrées ne parvenaient pas à articuler, pendant que l'avion dégringolait et qu'il pendillait, lui, dans un environnement sans pesanteur, la tête collée au toit de son compartiment avant, jusqu'au moment où Huple réussit à récupérer les commandes et redressa le zinc, qui se retrouva en plein milieu de la gorge profonde et chaotique où se déchaînait le feu de la DCA qu'ils avaient esquivé en prenant de l'altitude ; maintenant, tout était à recommencer. Presque aussitôt, il y eut un bruit sourd et un trou de la taille d'un poing apparut dans le plexiglas. Les joues de Yossarian furent cinglées d'une pluie d'éclats, mais il ne saignait pas.

« Que se passe-t-il ? Que se passe-t-il ? » cria-t-il. Il se mit à trembler de la tête aux pieds, quand il s'aperçut qu'il n'entendait pas sa propre voix. Le silence de mort qui régnait dans l'interphone l'épouvanta ; paralysé par la peur, il se tapit comme une souris prise au piège, à quatre pattes, et attendit en retenant son souffle ; c'est alors qu'il aperçut le *jack* brillant et cylindrique de ses écouteurs, qui se balançait devant ses yeux, et le renfonça dans son trou, les doigts

tremblants. *Bon dieu !* hurla-t-il de nouveau, sans que sa terreur diminuât, car la DCA tonnait et se concentrait tout autour de lui. *Bon dieu !*

Dobbs pleurait quand Yossarian, ayant replacé sa fiche dans l'interphone, put de nouveau entendre.

« Allez à son secours, allez à son secours, sanglotait Dobbs. Allez à son secours.

— Au secours de qui ? De qui ? répondit Yossarian. Au secours de qui ?

— Le bombardier ! Le bombardier ! hurla Dobbs. Il répond pas. Venez au secours du bombardier.

— C'est moi le bombardier, lui cria Yossarian. C'est moi le bombardier. Tout va bien, tout va bien.

— Alors allez à son secours, allez à son secours, supplia Dobbs.

— Au secours de qui ? Au secours de qui ?

— Le mitrailleur-radio. Allez secourir le mitrailleur-radio.

— J'ai froid », gémit faiblement Snowden sur l'interphone, puis en un murmure plaintif d'agonisant : « Je vous en prie, sauvez-moi. J'ai froid. »

Yossarian se faufila par le boyau de secours, passa au-dessus de la soute aux bombes et redescendit dans le compartiment de queue de l'appareil, où Snowden gisait sur le plancher, blessé et mourant de froid dans une tache jaune de soleil, à côté du nouveau mitrailleur arrière, étendu près de lui sans connaissance.

On ne pouvait imaginer plus mauvais pilote que Dobbs, et elle le savait, cette navrante caricature d'un jeune homme viril qui essayait continuellement de persuader ses supérieurs qu'il n'était plus en état de piloter. Mais aucun de ses supérieurs ne l'écoutait. C'est le jour où le nombre des missions fut porté à soixante que Dobbs entra à pas de loup dans la tente de Yossarian, profitant de l'absence d'Orr – parti chercher des obturateurs de joints – pour lui dévoiler le complot qu'il avait ourdi en vue d'assassiner le colonel Cathcart. Il avait besoin de l'aide de Yossarian.

« En somme, tu veux qu'on le tue de sang-froid ? objecta Yossarian.

— Exact », acquiesça Dobbs avec un sourire enthousiaste. Décidément, Yossarian comprenait tout à demi-mot. « Nous le descendrons avec le Luger que j'ai ramené en douce de Sicile.

— Je ne crois pas que je pourrais faire ça », conclut Yossarian après quelques instants de réflexion silencieuse.

Dobbs était surpris :

« Pourquoi pas ?

— Écoute. Rien ne me plairait autant que de voir ce salaud se casser le cou ou se tuer dans un accident, ou d'apprendre qu'un autre l'a tué. Mais je ne pense pas que je pourrais le tuer.

— C'est lui qui te tuera, argumenta Dobbs. C'est même toi qui m'as dit qu'il faisait *tout* pour nous tuer en augmentant le nombre des missions.

— Mais je ne me sens pas capable de lui rendre la monnaie de sa pièce. Après tout, il a le droit de vivre, il me semble.

— Sûrement pas tant qu'il essaie de nous priver, toi et moi, de notre droit de vivre. Qu'est-ce qui te prend ? » Dobbs n'en revenait pas. « Je t'ai déjà entendu discuter de ça avec Clevinger. Et regarde un peu ce qui lui est arrivé : volatilisé dans un nuage.

— Cesse de crier, veux-tu ? le rabroua Yossarian.

— Je ne crie pas ! » hurla Dobbs, le visage empourpré d'enthousiasme révolutionnaire. Ses yeux et ses narines coulaient ; sa lèvre inférieure cramoisie et palpitante était couverte d'écume. « Il devait y avoir dans le groupe près de cent hommes qui avaient terminé leurs cinquante-cinq missions, quand il éleva le quota à soixante. Il devait y en avoir au moins cent autres dans ton cas, à qui il ne restait que deux missions avant de retourner aux États-Unis. Il va tous nous tuer, si on le laisse faire éternellement. Mous devons donc le tuer d'abord. »

Yossarian approuva mollement, sans trop s'engager. « Tu crois qu'on peut s'en tirer ?

— J'ai tout prévu. Je...

— Arrête de crier, pour l'amour du Ciel !

— Je ne crie pas. J'ai tout...

— Tu vas cesser de crier, oui ou non ?!

— J'ai tout prévu », chuchota Dobbs, qui broyait un montant du lit de camp d'Orr entre ses phalanges blanches et crispées. « Jeudi matin, à l'heure où il revient toujours de sa putain de ferme dans les collines, je me glisserai à travers bois jusqu'à l'épingle à cheveux de la route ; là je me cacherai dans les buissons. Il est obligé de ralentir à cet endroit, et moi, je peux surveiller la route dans les deux sens pour m'assurer que nous sommes bien seuls. Quand je le vois arriver, je barre la route avec un tronc d'arbre pour l'obliger à s'arrêter. Ensuite je sors des buissons, le Luger au poing, et je le descends d'une balle dans la tête. J'enterre le revolver, rejoins l'escadrille à travers bois et fais comme si de rien n'était. C'est dans la poche, non ? »

Yossarian avait suivi chaque phase de l'opération avec la plus grande attention. « Et moi, quel est mon rôle ? demanda-t-il.

— Je ne peux rien faire sans toi, expliqua Dobbs. J'ai besoin de toi pour que tu me dises de tenir le coup. »

Yossarian trouvait le morceau difficile à avaler. « C'est tout ce que je dois faire ? Simplement te dire de tenir le coup.

— Ni plus, ni moins, répondit Dobbs. Dis-moi simplement de tenir

le coup et d'aller de l'avant, et je lui fais sauter la cervelle, à moi tout seul, après-demain. » Sous le coup de l'émotion, son débit s'accélérait et sa voix s'enflait. « Pendant que j'y suis, j'aimerais bien descendre aussi le colonel Korn, mais je préférerais épargner le major Danby, si tu n'y vois pas d'inconvénient. Ensuite, je compte refroidir Appleby et Havermeyer et, quand on en aura fini avec ces deux-là, je voudrais liquider McWatt.

— McWatt ? cria Yossarian qui sursauta, horrifié. McWatt est un ami à moi. Qu'est-ce que tu as contre McWatt ?

— Je ne sais pas, avoua Dobbs, l'air gauche et embarrassé. Je me suis dit que, puisqu'on supprimait Appleby et Havermeyer, on pouvait régler son compte à McWatt par la même occasion. Tu ne veux pas éliminer McWatt ? »

Yossarian fut catégorique : « Écoute, je ne m'intéresserai à ton projet que si tu arrêtes de gueuler comme un putois et si tu te bornes à assassiner le colonel Cathcart. Mais si c'est un bain de sang que tu envisages, alors là ne compte pas sur moi.

— D'accord, d'accord, fit Dobbs, conciliant. Uniquement le colonel Cathcart. Dois-je le faire ? Dis-moi d'aller de l'avant. »

Yossarian secoua la tête. « Je ne pense pas pouvoir te dire d'aller de lavant. »

Dobbs était hors de lui. « Je te propose un compromis : tu n'es pas obligé de me dire d'aller de l'avant ; dis-moi simplement que c'est une bonne idée. Okay ? Est-ce une bonne idée ? »

Yossarian secoua de nouveau la tête. « Ça aurait été une idée géniale si tu l'avais appliquée sans m'en parler. Mais maintenant, c'est trop tard. Je ne peux plus rien te dire. Donne-moi un peu de temps, je changerai peut-être d'avis.

— Mais alors, *il sera trop tard.* »

Yossarian secouait toujours la tête. Dobbs était déçu. Il resta assis un moment, profondément abattu, puis sauta soudain sur ses pieds et se précipita dehors pour essayer une fois de plus de convaincre Doc Daneeka de le dispenser de vol ; dans sa hâte, il renversa le lavabo de Yossarian et trébucha sur le tuyau d'alimentation du poêle qu'Orri bricolait. Doc Daneeka riposta en force à l'attaque et aux gesticulations de Dobbs par une rafale de hochements de tête négatifs, et l'envoya à l'infirmerie décrire ses symptômes à Gus et Wes, qui lui badigeonnèrent les gencives d'une solution de gentiane violette dès qu'il ouvrit la bouche pour parler. Ils lui badigeonnèrent également les orteils et lui firent avaler de force un laxatif dès qu'il ouvrit la bouche pour se plaindre ; puis ils le congédièrent.

Dobbs était encore plus atteint que Hungry Joe qui, lui du moins, pouvait accomplir des missions quand il n'avait pas de cauchemars. Dobbs était presque aussi déprimé qu'Orri, qui semblait pourtant gai

comme un petit pinson rabougrì au pépiement grinçant, aux dents déchaussées et proéminentes, et qui fut envoyé, en guise de permission de détente, au Caire avec Yossarian et Milo pour le ravitaillement en œufs ; mais au lieu d'œufs, Milo acheta du coton et décolla à l'aube pour Istanbul, dans son avion bourré jusqu'aux tourelles de poêles à frire exotiques et de bananes rouges pas encore mûres. Orr comptait parmi les types les plus fous que Yossarian eût jamais rencontrés, et parmi les plus loufoques. Un visage boursoufflé, taillé à coups de serpe, des yeux noisette proéminents, des cheveux épais, bouclés, d'une couleur indéfinissable, relevés sur le sommet du crâne en un pic pommadé. Orr se retrouvait dans l'eau ou avec un moteur hors service à peu près chaque fois qu'il s'envolait ; il se mit à secouer le bras de Yossarian comme un dément, après qu'ils eurent décollé de Naples et atterri en Sicile pour découvrir que le maquereau de dix ans les attendait, cigare aux lèvres, en compagnie de deux sœurs vierges de douze ans, juste devant l'hôtel où il ne restait qu'une seule chambre de libre, réservée à Milo. Yossarian repoussa fermement Orr et contempla d'un air inquiet et ahuri l'Etna au lieu du Vésuve, se demandant ce qu'ils fabriquaient en Sicile au lieu d'être à Naples, tandis qu'Orr, frémissant d'une concupiscence volcanique, suppliait Yossarian de le suivre derrière le maquereau matois de dix ans et ses sœurs vierges de douze, qui n'étaient pas réellement vierges, pas réellement sœurs et n'avaient en réalité que vingt-huit ans.

« Allez avec lui, ordonna laconiquement Milo à Yossarian. Souvenez-vous de votre mission.

— D'accord, acquiesça Yossarian, se souvenant de sa mission. Mais laissez-moi au moins trouver une chambre d'hôtel d'abord, que je puisse passer une bonne nuit. »

Ils ne fermèrent pas l'œil de la nuit, car Orr et Yossarian se retrouvèrent coincés dans le même lit à deux places entre les deux prostituées de douze-vingt-huit ans, obèses, huileuses, et qui les réveillèrent tous les quarts d'heure pour leur demander de changer de partenaire. Les facultés perceptives de Yossarian furent bientôt si approximatives qu'il ne prêta pas la moindre attention au turban beige que la grosse, celle qui se collait contre lui, garda sur la tête jusqu'au lendemain matin, quand le maquereau matois de dix ans, un havane au bec, pris d'un cruel caprice, le lui arracha en public et exhiba au brillant soleil sicilien un crâne nu, choquant et difforme. Des voisins vindicatifs le lui avaient rasé parce qu'elle avait couché avec des Allemands. La fille, blessée dans son amour-propre de femme, hurla et poursuivit comiquement le maquereau matois, son scalp profané, pâle et macabre surplombant grotesquement la tache sombre de son visage comme une improbable obscénité blanchâtre.

Yossarian n'avait jamais rien vu d'aussi nu. Le maquereau brandissait le turban comme un trophée et gambadait en se maintenant à quelques centimètres des doigts de la fille qui le poursuivait autour de la place bondée de gens hilares qui montraient Yossarian du doigt en se moquant de lui, quand soudain Milo arriva, l'air sévère, et retroussa ses lèvres de dégoût, outré par tant de vice et de frivolité. Il tint à partir immédiatement pour Malte.

« Nous avons sommeil, geignit Orr.

— C'est de votre faute, les sermonna vertement Milo. Si vous aviez tranquillement passé la nuit à votre hôtel au lieu de batifoler avec ces deux filles de mauvaise vie, vous seriez en aussi bonne forme que moi, aujourd'hui.

— Mais vous nous avez dit de les suivre, rétorqua Yossarian, indigné. En plus, nous n'avions pas de chambre d'hôtel. Vous étiez le seul à en avoir une.

— Ce n'était pas de ma faute non plus, expliqua Milo d'un ton supérieur. Comment aurais-je pu savoir que tous les acheteurs seraient en ville pour la récolte des pois chiches ?

— Vous le saviez parfaitement, l'accusa Yossarian. C'est d'ailleurs pour ça que nous sommes ici en Sicile au lieu d'être à Naples. L'avion est même sûrement déjà rempli à ras bord de pois chiches.

— Chhcht ! l'avertit sévèrement Milo en jetant à Orr un regard plein de sous-entendus. Pensez à votre mission. »

La soute à bombes, les compartiments de queue et la plupart des tourelles supérieures étaient bourrés de boisseaux de pois chiches, quand ils arrivèrent à l'aéroport et décollèrent pour Malte.

La mission de Yossarian pendant le voyage consistait à détourner l'attention de Orr, pour qu'il ne remarque pas où Milo achetait ses œufs, bien qu'Orr fût partie du syndicat de Milo et eût droit à sa part comme n'importe quel membre. Mission stupide, estimait Yossarian, puisqu'il était de notoriété publique que Milo achetait ses œufs à Malte sept *cents* pièce et les revendait cinq *cents* aux mess de son syndicat.

« Simplement, je n'ai pas confiance en lui », ruminait Milo dans l'avion, en faisant un signe de tête vers Orr qui était roulé en boule comme une corde emmêlée, sur des boisseaux de pois chiches et essayait désespérément de dormir. « Et j'aimerais autant acheter mes œufs quand il n'est pas dans les parages à tenter d'apprendre mes secrets professionnels. Autre chose qui vous intrigue ? »

Yossarian était assis à côté de lui dans le siège du copilote. « Je ne comprends pas pourquoi vous achetez des œufs sept *cents* pièce à Malte pour les revendre cinq.

— Pour faire un bénéfice.

— Mais comment pouvez-vous faire un bénéfice ? Vous perdez

deux *cents* par œuf ?

— Mais j'en gagne trois un quart par œuf en les vendant quatre *cents* un quart aux gens de Malte à qui je les achète sept *cents*. Naturellement, ce n'est pas *moi* qui empêche le bénéfice, c'est le syndicat. Et chacun a sa part. »

Yossarian avait l'impression de commencer à comprendre.

« Et les gens à qui vous vendez les œufs quatre *cents* un quart réalisent un bénéfice de deux *cents* trois quarts quand ils vous les revendent sept *cents* pièce. C'est bien ça ? Pourquoi ne vous vendez-vous pas les œufs directement à vous-même, pour éliminer les gens à qui vous les achetez ?

— Parce que *je suis* les gens à qui je les achète, expliqua Milo. Je gagne trois *cents* un quart par œuf quand je me les vends, et deux *cents* trois quarts quand je me les rachète. Ce qui fait un bénéfice total de six *cents* par œuf. Je ne perds que deux *cents* quand je les vends aux mess cinq *cents*, et voilà comment je m'y prends pour gagner de l'argent en achetant des œufs sept *cents* pièce et en les revendant cinq *cents*. Je ne les paye que un *cent* au poulailler où je les achète en Sicile.

— À Malte, corrigea Yossarian. Vous achetez vos œufs à Malte, pas en Sicile. »

Milo gloussa de fierté. « Je n'achète pas d'œufs à Malte », avoua-t-il avec une expression amusée et mystérieuse – la seule fois où Yossarian le vit se départir de son air sérieux et préoccupé. « Je les achète en Sicile un *cent* pièce et je les achemine clandestinement à Malte, au prix de quatre *cents* et demi, de façon à faire monter le prix des œufs à sept *cents* quand les gens viennent à Malte en acheter.

— Pourquoi les gens viennent-ils à Malte en acheter, s'ils sont hors de prix ?

— Parce qu'ils ont toujours fait ainsi.

— Pourquoi ne vont-ils pas en Sicile ?

— Parce qu'ils n'ont jamais fait ainsi.

— Maintenant, je n'y comprends plus rien. Pourquoi ne vendez-vous pas vos œufs aux mess sept *cents* pièce au lieu de cinq ?

— Parce que, dans ce cas, les mess n'auraient plus besoin de moi. N'importe qui est capable de payer sept *cents* des œufs qui en coûtent sept.

— Pourquoi ne vous court-circuitent-ils pas pour vous acheter directement les œufs à Malte quatre *cents* un quart pièce ?

— Parce que je ne les leur vendrais pas.

— Pourquoi donc ?

— Parce que ma marge bénéficiaire serait alors trop faible. De cette façon, au moins, je touche ma commission en tant qu'intermédiaire.

— Vous faites donc un bénéfice personnel, déclara Yossarian.

— Bien sûr. Mais tout va au syndicat. Et chacun a sa part. Vous ne comprenez pas ? C'est exactement la même chose avec les tomates que je vends au colonel Cathcart.

— *Achète*, rectifia Yossarian. Vous ne vendez pas de tomates au colonel Cathcart et au colonel Korn ; vous leur en achetez.

— Non, je leur en *vends*, corrigea à son tour Milo. Je distribue mes tomates sur tous les marchés de Pianosa sous un faux nom, pour que le colonel Cathcart et le colonel Korn puissent me les acheter, sous leurs faux noms à eux, quatre *cents* pièce et me les revendre le lendemain cinq *cents*. Ils réalisent un bénéfice de un *cent*, moi de trois *cents* et demi, et tout le monde est content.

— Tout le monde, sauf le syndicat, marmonna Yossarian. Le syndicat paye cinq *cents* des tomates qui ne vous coûtent qu'un demi-*cent*. Comment le syndicat y retrouve-t-il son compte ?

— Le syndicat y trouve son compte quand j'y trouve mon compte, expliqua sentencieusement Milo, car chacun a sa part. De plus, le syndicat bénéficie du soutien du colonel Cathcart et du colonel Korn qui me laissent effectuer des missions comme celle-ci. Vous verrez ce qu'une affaire comme la mienne peut rapporter, quand nous atterrirons à Palerme, dans une quinzaine de minutes.

— Malte, corrigea Yossarian. Nous volons vers Malte, pas vers Palerme.

— Non, nous volons vers Palerme, répondit Milo. À Palerme, je dois m'entretenir une minute avec un exportateur d'endives, à propos d'une cargaison avariée de champignons livrée à Berne.

— Milo, comment faites-vous pour vous y retrouver ? s'enquit Yossarian avec un sourire ébahi et admiratif. Vous remplissez une fiche de vol pour une destination bien précise, et vous atterrissez ailleurs. Les gars des tours de contrôle ne gueulent jamais ?

— Ils font tous partie du syndicat, dit Milo. Ils savent que ce qui est bon pour le syndicat est bon pour le pays, car telle est la carotte que je leur ai tendue. Les gars des tours de contrôle ont aussi leur part. Voilà pourquoi ils doivent toujours faire le maximum pour aider le syndicat.

— Est-ce que j'ai une part ?

— Chacun a sa part.

— Orr a-t-il une part ?

— Chacun a sa part.

— Et Hungry Joe ? Lui aussi a une part ?

— Chacun a sa part.

— Ça alors... », murmura Yossarian, pour la première fois profondément impressionné par l'idée de participation.

Milo se tourna vers lui, l'œil brillant d'une lueur machiavélique.

« J'ai un plan infailible pour extorquer six mille dollars au gouvernement. Nous pouvons chacun gagner trois mille dollars sans le moindre risque. Ça vous intéresse ?

— Non. »

Milo regarda Yossarian avec une profonde émotion. « C'est ça que j'aime chez vous, s'écria-t-il. Vous êtes honnête ! Vous êtes le seul homme que je connaisse en qui je puisse avoir confiance. Voilà pourquoi j'aimerais beaucoup que vous m'aidiez davantage. Vous m'avez vraiment déçu, hier, en partant avec ces deux traînées, à Catane. »

Yossarian jeta à Milo un regard ahuri. « Milo, c'est vous qui m'avez dit de les suivre. Vous ne vous rappelez pas ?

— Je ne pouvais pas faire autrement, expliqua Milo, très digne. Il fallait que je me débarrasse d'Orr d'une manière ou d'une autre. Ce sera très différent à Palerme. Dès que nous atterrirons à Palerme, je veux que vous et Orr quittiez immédiatement l'aéroport avec les deux filles qui vous y attendent.

— Avec quelles filles ?

— J'ai envoyé un message radio et me suis arrangé avec un maquereau de quatre ans pour qu'il vous fournisse deux vierges de huit ans, qui sont à demi espagnoles. Il sera à l'aéroport dans une limousine. Montez dedans dès votre descente d'avion.

— Rien à faire, dit Yossarian en secouant la tête. Le seul endroit où j'irai, c'est dans un lit, et seul. »

Milo blêmit d'indignation ; son long nez aquilin frémissait spasmodiquement entre ses sourcils noirs et sa moustache brun-orangé asymétrique, comme la mince flamme pâle d'une bougie. « Yossarian, rappelez-vous votre mission, lui répéta-t-il.

— Au diable ma mission, répondit Yossarian avec indifférence, et au diable le syndicat, bien que j'y aie une part. Je ne veux pas de vierge de huit ans, même à demi espagnole.

— Comme je vous comprends. Mais ces vierges de huit ans n'en ont en fait que trente-deux, et ne sont pas vraiment à demi espagnoles, mais seulement un tiers estoniennes.

— Je me fous des vierges.

— Mais elles ne sont pas vierges, plaida Milo. Celle que je vous ai choisie a été mariée pendant peu de temps avec un vieil instituteur qui ne couchait avec elle que le dimanche, si bien qu'elle est comme neuve. »

Mais Orr avait sommeil lui aussi, et les deux hommes montèrent avec Milo dans la camionnette qui les emmena de l'aéroport à Palerme, où ils découvrirent qu'il n'y avait pas non plus de chambre pour eux à l'hôtel et, détail non négligeable, que Milo était maire de la ville.

Les premiers signes de l'étrange et invraisemblable accueil que Palerme réservait à Milo se manifestèrent à l'aéroport, où des ouvriers qui le reconnurent interrompirent leur travail pour le regarder passer, avec un air de vénération et d'enthousiasme contenus. La nouvelle de son arrivée se propagea dans la ville comme le feu le long d'une traînée de poudre, et les faubourgs regorgeaient déjà d'une foule de citoyens en liesse qui l'acclamaient, au passage de la camionnette découverte. Muets de stupéfaction, Yossarian et Orr se serraient contre Milo.

À mesure que la camionnette approchait du centre, les ovations se faisaient plus nourries. On avait fermé les écoles ; les petits garçons et les petites filles, alignés au premier rang de la foule en habits du dimanche, agitaient des drapeaux en papier. Orr et Yossarian étaient maintenant complètement médusés. Les rues étaient encombrées d'une foule joyeuse, et ornées d'immenses banderoles où figurait le portrait de Milo. Milo avait posé pour ces portraits en blouse grise de paysan avec un haut col rond ; son visage scrupuleux et paternel respirait la bonté, la sagesse, la force et la détermination, avec sa moustache en bataille et ses yeux qui louchaient et dominaient la populace de leur regard omniscient. Des infirmes lui envoyaient des baisers par les fenêtres. Des boutiquiers en tablier l'acclamaient frénétiquement du seuil étroit de leurs échoppes. Des tubas retentissaient. Ça et là, quelqu'un s'affaissait et était piétiné à mort. Des vieilles femmes sanglotantes se bouscullaient hystériquement autour de la camionnette pour toucher l'épaule de Milo ou lui presser la main. Milo recevait ces hommages délirants avec bonhomie et bienveillance. Il répondait courtoisement à tous les saluts et lançait par poignées entières des bonbons *Hershey* à la foule en délire. Derrière lui sautillaient des rangées de jeunes gens et de jeunes filles qui, bras dessus bras dessous, scandaient d'une voix forte et vibrante : « *Mi-lo ! Mi-lo ! Mi-lo !* »

Maintenant que son secret était dévoilé, Milo adoptait une attitude plus détendue avec Orr et Yossarian. Sa poitrine se gonflait d'orgueil et le rouge lui montait aux joues. Milo avait été élu maire de Palerme – ainsi que des villes voisines de Carini, Monreale, Bagheria, Termini Imerese, Cefali, Mistretta et Nicosie, pour cette simple raison qu'il avait introduit le scotch en Sicile.

Yossarian n'en revenait pas. « Les gens d'ici aiment tant le scotch que ça ?

— Ils n'en boivent pas une goutte, expliqua Milo. Le scotch coûte très cher et ces gens sont très pauvres.

— Alors pourquoi en importez-vous en Sicile, si personne n'en boit ?

— Pour faire monter les prix. J'importe le scotch de Malte pour

augmenter ma marge bénéficiaire quand je le revends pour quelqu'un d'autre. J'ai créé ici une industrie entièrement nouvelle. Aujourd'hui, la Sicile est le troisième exportateur mondial de scotch et voilà pourquoi ils m'ont élu maire.

— Vous nous dégouterez donc une chambre d'hôtel sans problème, puisque ici vous êtes une grosse légume », bredouilla Orr d'une voix impertinente et fatiguée.

Milo répondit avec contrition : « C'est exactement ce que je vais faire, promit-il. Je m'excuse d'avoir oublié de vous réserver des chambres par radio. Mais accompagnez-moi à mon bureau, j'en parlerai à mon premier adjoint. »

Le bureau de Milo était une boutique de coiffeur, et le premier adjoint un gros barbier aux lèvres obséquieuses qui débordait de gratitude et de flatteries, comme la mousse qu'il faisait monter du bol à barbe de Milo.

« Eh bien, Vittorio, dit Milo qui s'installa paresseusement dans un fauteuil, quoi de neuf depuis la dernière fois ?

— Rien d'extraordinaire, signor Milo. Beaucoup de tristesse. Mais maintenant que vous êtes de retour, tout le monde se réjouit de nouveau.

— J'ai été étonné de voir une foule aussi dense. Comment se fait-il que tous les hôtels soient pleins ?

— Parce qu'énormément de gens sont venus des autres villes pour vous voir, signor Milo. Et aussi parce que tous les acheteurs sont en ville pour la foire aux artichauts. »

Comme un aigle, la main de Milo s'éleva verticalement dans les airs pour arrêter le blaireau de Vittorio. « C'est quoi, les artichauts ? demanda Milo.

— L'artichaut, signor Milo ? L'artichaut est un légume extrêmement savoureux, et qui est populaire partout. Vous devez profiter de votre séjour ici pour en goûter, signor Milo. Nous produisons les meilleurs du monde.

— Vraiment ? fit Milo. Et à combien sont les artichauts cette année ?

— Il semble que ce soit une année exceptionnelle pour les artichauts : la récolte a été catastrophique.

— Pas possible ? » Milo rêvassa un moment puis fila comme une flèche, glissant si prestement de sa chaise que la serviette qu'il portait au cou resta une seconde ou deux comme suspendue en l'air avant de tomber à terre. Quand Yossarian et Orr se ruèrent vers la porte pour se lancer à sa poursuite, il était déjà loin.

« Au suivant de ces messieurs ! brailla le premier adjoint. À qui le tour ? »

Yossarian et Orr sortirent écoeurés de la boutique du barbier.

Abandonnés par Milo, ils errèrent comme deux épaves au milieu de la foule en liesse, cherchant vainement un endroit où dormir. Yossarian était épuisé. Son cœur lui faisait mal et il s'en prenait pour un rien à Orr, qui, ayant trouvé deux pommes sauvages, se les était fourrées dans les joues, mais Yossarian s'en aperçut et les lui fit enlever. Après quoi Orr trouva deux marrons d'Inde, qu'il se cala derrière les gencives, jusqu'à ce que Yossarian le sommât de nouveau de cracher ce qu'il avait dans la bouche. Orr sourit largement, répondit que ce n'étaient pas des pommes sauvages mais des marrons d'Inde, et qu'ils n'étaient pas dans sa bouche, mais dans ses mains. Yossarian ne comprenait pas un traître mot de ce qu'il disait, à cause des marrons d'Inde, qu'il lui fit néanmoins enlever. Une lueur de malice passa dans les yeux d'Orr. Il se frotta vigoureusement le front avec ses phalanges, comme un homme abruti par l'alcool, puis ricana cyniquement.

« Tu te souviens de cette fille... » Il s'interrompit pour lâcher un rire grivois. « Tu te souviens de cette fille qui me tapait sur la tête avec sa chaussure dans l'appartement à Rome ? Nous étions tous les deux nus. » Il prit un air rusé et attendit que Yossarian hochât prudemment la tête. « Eh bien ! si tu me laisses remettre mes marrons d'Inde dans la bouche, je te raconterai pourquoi elle me tapait dessus. Marché conclu ? »

Yossarian fit signe qu'il était d'accord et Orr lui raconta en détail l'histoire fantastique qui avait amené cette fille nue à lui cogner sur la tête avec sa chaussure dans l'appartement de la putain de Nately ; mais Yossarian n'en comprit pas un mot, car les marrons d'Inde avaient repris leur place dans la bouche d'Orr. Yossarian éclata de rire, bien qu'il eût été roulé, et à la tombée de la nuit, ils échouèrent dans un restaurant miteux où on leur servit des plats douteux, après quoi ils retournèrent en auto-stop à l'aéroport pour s'allonger sur le plancher métallique et glacé de l'avion, où ils se tournèrent et se retournèrent en gémissant, jusqu'à l'arrivée des camionneurs, moins de deux heures plus tard, qui les chassèrent pour installer leurs caisses d'artichauts à bord. Une pluie diluvienne se mit alors à tomber. Orr et Yossarian étaient trempés jusqu'aux os quand les camions repartirent, et n'avaient d'autre alternative que de se reglisser dans l'avion et de se rouler en boule, tels des anchois frissonnants, entre les caisses branlantes d'artichauts qu'à l'aube Milo transporta à Naples et échangea contre de la cannelle, des clous de girofle, de la vanille et du poivre, qu'il ramena le jour même à Malte, dont, apparemment, Milo était gouverneur général adjoint. Il n'y avait pas de chambre non plus à Malte pour Orr et Yossarian. À Malte, Milo était le major sir Milo Minderbinder et possédait un bureau gigantesque dans l'immeuble du gouverneur général. Sa table

en acajou était immense. Sur un panneau de la boiserie en chêne, au-dessous de drapeaux anglais entrecroisés, on voyait une photographie dramatique et impressionnante du major sir Milo Minderbinder en uniforme d'apparat des fusiliers royaux de Galles. Sur la photo, sa moustache était courte et mince, son menton délicatement ciselé et ses yeux aussi perçants que des épingles. Milo avait été fait chevalier, nommé major dans les fusiliers royaux de Galles et gouverneur général adjoint de Malte, parce qu'il avait introduit à Malte le commerce des œufs. Généreusement, il autorisa Orr et Yossarian à passer la nuit sur l'épais tapis de son bureau, mais juste après son départ arriva un planton en *battle-dress* qui les expulsa de l'immeuble à la pointe de sa baïonnette. Épuisés, ils gagnèrent l'aéroport dans un taxi dont le chauffeur bourru leur fit payer un prix exorbitant, et ils retournèrent coucher dans l'appareil, maintenant plein de sacs de cacao et de café fraîchement torréfié, qui sentaient si fort que le lendemain matin à l'aube, Milo les découvrit qui vomissaient contre le train d'atterrissage. Milo arriva en limousine, frais comme un gardon, et décolla aussitôt pour Oran, où il n'y avait de nouveau pas de chambre pour Orr et Yossarian, et où Milo était vice-chah. Il avait à sa disposition de somptueux appartements dans un palais rose saumon, mais ni Orr ni Yossarian ne furent autorisés à l'accompagner à l'intérieur car ils n'étaient que des chrétiens infidèles. De colossaux gardes berbères armés de cimeterres les arrêtaient à la grille et les chassèrent. Orr, affligé d'une sinusite aiguë, éternuait et reniflait. Quant à Yossarian, il était tout courbatu et rêvait de tordre le cou à Milo, mais ce dernier, en sa qualité de vice-chah d'Oran, était une personne sacrée. Ils découvrirent que Milo était non seulement vice-chah d'Oran, mais encore calife de Bagdad, imam de Damas et cheikh d'Arabie. Milo était le dieu du blé, le dieu de la pluie et le dieu du riz dans des régions reculées où des peuplades ignorantes et superstitieuses adoraient encore des divinités aussi grossières, et au fin fond de la jungle africaine, laissait-il entendre avec une modestie de bon aloi, de grandes effigies de son visage moustachu, sculptées dans la pierre, se dressaient au-dessus d'autels primitifs rougis de sang humain. Partout où ils passaient, Milo était acclamé et honoré ; de ville en ville, les ovations succédaient aux triomphes. Enfin, ils revinrent sur leurs pas à travers tout le Moyen-Orient et atteignirent Le Caire, où Milo rafla tout le coton – dont personne ne voulait – et se retrouva promptement au bord de la faillite. Au Caire, il y avait enfin de la place à l'hôtel pour Orr et Yossarian. Les lits étaient moelleux, les oreillers rebondis et confortables, et les draps propres et empesés. Il y avait des toilettes et des placards pour leurs vêtements. Il y avait de l'eau pour se laver. Yossarian et Orr plongèrent leurs corps

crasseux et rances dans un bain brûlant, puis allèrent avec Milo prendre des cocktails de crevettes et des filets mignons dans un excellent restaurant doté d'un télex dans l'entrée, qui afficha par hasard le dernier cours du coton égyptien au moment où Milo demandait au maître d'hôtel à quoi servait cet étrange instrument. Milo n'avait jamais imaginé qu'il pût y avoir machine aussi merveilleuse.

« Vraiment ? » s'écria-t-il quand le maître d'hôtel eut terminé son explication. « Et à quel prix se vend le coton égyptien ? » Le maître d'hôtel le lui dit et Milo acheta toute la récolte.

L'achat massif de coton égyptien inquiétait Yossarian ; mais l'inquiétaient bien davantage les régimes de bananes rouges encore vertes que Milo avait repérés au marché en allant en ville, et ses craintes se trouvèrent justifiées, car juste après minuit Milo l'arracha à un sommeil profond pour lui coller sous le nez une banane à moitié pelée.

« Goûtez-la », lui intima Milo qui, malgré les contorsions de Yossarian, persistait à fourrer la banane sous le nez du malheureux.

« Milo, espèce de salaud, gémit Yossarian, j'ai besoin de dormir.

— Mangez-moi ça et dites-moi ce que vous en pensez, insista Milo. Surtout ne racontez pas à Orr que je vous l'ai donnée. Je lui ai vendu la sienne deux piastres. »

Yossarian mangea docilement la banane, dit à Milo qu'elle était bonne et ferma les yeux, mais Milo le secoua une nouvelle fois pour lui ordonner de s'habiller aussi vite que possible, car ils partaient sur-le-champ pour Pianosa.

« Il faut que vous et Orr chargiez immédiatement les bananes dans l'appareil, expliqua-t-il. Surtout, faites bien attention aux araignées : il paraît qu'il y en a plein les régimes.

— Milo, ça ne peut pas attendre demain matin ? implora Yossarian. J'ai absolument besoin de dormir.

— Elles mûrissent très vite, répondit Milo. Nous n'avons pas un instant à perdre. Pensez donc à la joie de vos camarades d'escadrille, quand ils dégusteront ces bananes. »

Mais les camarades d'escadrille n'eurent même pas la chance d'entrevoir la moindre banane, car le marché était à court de bananes à Istanbul, et à Beyrouth, Milo put se procurer à bon prix des graines de cumin, qu'il transporta aussitôt à Benghazi après avoir vendu ses bananes, et quand ils retournèrent à toute vitesse à Pianosa six jours plus tard, la permission d'Orr était terminée et l'avion chargé des meilleurs œufs blancs de Sicile, que Milo fit passer pour des œufs égyptiens et vendit à ses mess quatre cents seulement, afin que tous les officiers commandants de son syndicat l'implorèrent de retourner sur-le-champ au Caire pour acheter davantage de

régimes de bananes rouges encore vertes, les revendre en Turquie et racheter des graines de cumin si prisées à Benghazi. Et chacun avait une part.

XXIII. LE PÈRE DE NATELY

Le seul homme de l'escadrille qui vit une des bananes de Milo fut Aarfy, qui en obtint deux d'un camarade d'université de l'intendance quand les bananes mûrirent et commencèrent à affluer en Italie par les voies normales du marché noir. Le même Aarfy était avec Yossarian à l'appartement des officiers le soir où Nately finit par retrouver sa putain après tant de semaines de vaines recherches, et l'entraîna dans l'appartement avec deux de ses amies, en leur promettant trente dollars à chacune.

« Trente dollars chacune ? » s'étonna lentement Aarfy, jugeant les trois créatures de l'œil sceptique du connaisseur. « Trente dollars, ça fait beaucoup pour des spécimens de votre espèce. D'ailleurs, je n'ai jamais déboursé un rond pour ça.

— Je ne te demande pas de payer, lui assura vivement Nately. Je paierai pour les trois. Je veux simplement que vous vous occupiez des deux autres. Vous pouvez bien faire ça pour moi. »

Aarfy grimaça d'un air supérieur et secoua sa tête ronde aux traits mous. « Personne n'a besoin de payer à la place de ce bon vieil Aarfy. Je n'ai qu'à lever le petit doigt pour trouver toutes les poules que je veux. Mais pour l'instant, je n'ai pas envie.

— Pourquoi ne pas payer les trois et renvoyer les deux qui ne t'intéressent pas ? suggéra Yossarian.

— Parce qu'alors la mienne m'en voudrait de la faire travailler pour de l'argent », répondit Nately tout en jetant un regard anxieux à sa fille qui faisait grise mine et se mit à maugréer. « Elle dit que si je l'aimais vraiment, je la renverrais, *elle*, et coucherais avec l'une des deux autres.

— J'ai une meilleure idée, se vanta Aarfy. Pourquoi ne les garderions-nous pas toutes les trois jusqu'au couvre-feu, pour ensuite les menacer de les flanquer à la rue – où on les arrêterait –, à moins qu'elles nous refilent tout leur argent ? Nous pourrions aussi les menacer de les jeter par la fenêtre ?

— Aarfy ! » Nately était horrifié.

« J'essayais seulement de t'aider », dit Aarfy d'un air penaud. Aarfy essayait sans arrêt d'aider Nately parce que le père de Nately était riche, influent et tout à fait susceptible d'aider Aarfy après la guerre.

« Oh là là ! gémit-il pour se défendre. À l'école, nous faisons tout le temps des trucs comme ça. Un jour, je me souviens, nous avons entraîné deux lycéennes un peu sottes dans le local des élèves, où nous les avons obligées à se désaper et à coucher avec tous les copains en les menaçant de téléphoner à leurs parents pour leur dire qu'elles se désapient devant nous. On les força à rester au lit pendant plus de dix heures. On les a même un peu cognées quand elles ont ronchonné. Ensuite, on leur a pris leurs billets, leur monnaie et leurs chewing-gums avant de les virer. Vous savez, les gars, on s'amusait rudement bien dans notre local. » Ses bajoues se coloraient de plaisir à l'évocation de ce souvenir touchant. « On n'arrêtait pas de se bagarrer. Même entre nous. »

Mais Aarfy ne fut d'aucune aide à Nately quand la dulcinée de ce dernier se mit à abreuver son admirateur d'injures de plus en plus violentes. Heureusement, Hungry Joe fit irruption dans la pièce, et tout serait rentré dans l'ordre si Dunbar n'était pas arrivé une minute après, ivre mort, pour embrasser une des filles qui gloussaient bêtement. Il y avait maintenant quatre hommes pour trois filles ; les sept laissèrent Aarfy dans l'appartement et montèrent dans un fiacre, qui resta immobile au coin de la rue tant que les filles n'eurent pas touché leur argent. Nately, grand seigneur, leur donna leurs quatre-vingt-dix dollars, après en avoir emprunté vingt à Yossarian, trente-cinq à Dunbar et dix-sept à Hungry Joe. Les filles s'adoucirent alors et lancèrent une adresse au cocher, qui leur fit traverser au pas la moitié de la ville, pour finalement s'arrêter dans un quartier qu'ils ne connaissaient pas, dans une rue sombre, devant un vieil immeuble élevé. Les filles leur firent monter quatre étages par un escalier raide et grinçant, et les introduisirent dans leur splendide et luxueux appartement, où évoluaient comme par miracle une nuée d'innombrables jeunes filles nues et souples, sans oublier le vieillard lubrique et malfaisant dont le rire sarcastique horripilait Nately, et la vieille pie en chandail de laine grise qui réprouvait toutes les lubricités du lieu et faisait de son mieux pour y mettre bon ordre.

Cet endroit surprenant, véritable corne d'abondance, grouillait de seins et de nombrils féminins. Il n'y eut d'abord que leurs trois filles dans ce salon marron faiblement éclairé, d'où partaient les trois couloirs sinistres qui menaient aux chambres les plus reculées de cet étrange et merveilleux bordel.

Les filles se déshabillèrent immédiatement, en prenant leur temps pour mettre en valeur leurs dessous criards et bavarder avec le vieillard décharné aux longs cheveux blancs grasseyés et à la chemise blanche négligemment déboutonnée qui, assis dans un fauteuil moisi au centre de la pièce, lançait des remarques paillardes et accueillit Nately et ses compagnons avec une hypocrite courtoisie. La vieille

sortit en clopinant chercher une fille pour Hungry Joe et revint avec deux beautés à la poitrine plantureuse ; l'une était déjà nue, et l'autre ne portait qu'un cache-sexe rose transparent dont elle se débarrassa lestement en ondulant des hanches pour s'asseoir. Trois autres filles nues arrivèrent d'une autre direction et s'installèrent pour bavarder, puis deux autres. Quatre filles encore traversèrent indolemment le salon, absorbées dans leur conversation ; trois étaient pieds nus, et la quatrième trébuchait à chaque pas sur une paire de chaussons de danse dénoués en lamé argent qui ne semblaient pas lui appartenir. Une autre fille apparut, vêtue seulement d'un slip, et s'assit, portant ainsi, en quelques minutes, le nombre des femmes à onze, dont toutes, sauf une, étaient complètement dévêtues.

Il y avait de la chair nue un peu partout, le plus souvent potelée, et Hungry Joe crut avoir une attaque. Il restait debout, raide et figé en une stupeur cataleptique, tandis que les filles se pavanaient et se mettaient à l'aise. Soudain, il poussa un cri perçant, fit un demi-tour ultra-rapide vers la porte, et fonça en direction de l'appartement des soldats pour aller chercher son appareil photo, mais il s'arrêta net en poussant un autre cri aigu, saisi par la terrible et glaçante prémonition que, s'il le quittait ne fût-ce qu'un instant des yeux, cet adorable paradis païen de luxure et de volupté lui serait irrémédiablement arraché. Il fit halte sur le pas de la porte et marmonna quelque chose ; les veines saillantes et les tendons de son cou palpaient violemment. Le vieux l'observait avec une allégresse triomphante, assis dans son fauteuil moisi comme un dieu satanique et hédoniste, ses jambes noueuses enveloppées dans une couverture volée à l'armée américaine. Il rit doucement, ses yeux caves et malins étincelèrent d'une joie cynique et mauvaise. Il avait bu. Nately éprouva une aversion immédiate pour ce vieillard dépravé, pervers et fort peu patriote, assez âgé pour lui rappeler son père, et qui faisait des plaisanteries déplacées sur l'Amérique.

« L'Amérique, dit le vieux, perdra la guerre. Et l'Italie la gagnera.

— L'Amérique est la nation la plus puissante et la plus prospère du monde, lui rétorqua Nately avec ferveur et dignité. Et le soldat américain est incomparable.

— Exactement, accorda le vieux d'une voix affable et moqueuse. À l'inverse, l'Italie est une des nations les moins prospères du monde. Et mieux vaut ne pas comparer aux autres le soldat italien. Voilà justement pourquoi mon pays se tire tellement bien de cette guerre, tandis que votre pays s'en tire si mal. »

Nately éclata de rire, puis rougit de son impolitesse. « Excusez-moi de m'être moqué de vous », dit-il sincèrement, et il poursuivit d'un ton à la fois respectueux et condescendant : « Mais voyons, l'Italie

vient d'être occupée par les Allemands, et maintenant c'est nous qui l'occupons. C'est ça que vous appelez bien s'en tirer ?

— Mais parfaitement, s'écria gaiement le vieux. Les Allemands ont été chassés, et nous sommes toujours là. Dans quelques années, vous aussi serez partis, et nous serons toujours là. Voyez-vous, si l'Italie est si forte, c'est qu'elle est très pauvre et faible. Les soldats italiens ne se font plus tuer, contrairement aux soldats américains et allemands. C'est ça ce que j'appelle bien s'en tirer. Oui, je suis persuadé que l'Italie survivra à cette guerre et existera longtemps encore après que votre pays aura été détruit. »

Nately n'en croyait pas ses oreilles. Jamais il n'avait entendu blasphèmes aussi choquants, et il se demanda instinctivement ce qu'attendait la police militaire pour mettre en prison cet ignoble traître. « L'Amérique ne sera pas détruite ! s'écria-t-il avec passion.

— Jamais ? s'enquit doucement le vieux.

— Euh... », balbutia Nately.

Le vieillard rit avec indulgence, réprimant son envie de manifester plus bruyamment son triomphe. Il modéra ses moqueries. « Rome a été détruite. La Grèce a été détruite. La Perse également, et l'Espagne. Toutes les grandes nations ont été détruites. Pourquoi pas la vôtre ? Combien de temps pensez-vous que durera votre pays ? Éternellement ? Souvenez-vous que la terre elle-même doit être détruite par le soleil dans vingt-cinq millions d'années environ. »

Mal à l'aise, Nately se contorsionna sur sa chaise. « D'accord, éternellement... c'est beaucoup dire.

— Un million d'années ? » insista sadiquement le vieux, qui s'amusait énormément. « Un demi-million ? La grenouille est apparue voici bientôt cinq cents millions d'années. Prétendriez-vous en toute bonne foi que l'Amérique, avec toute sa puissance et sa prospérité, son incomparable soldat et son niveau de vie – le plus élevé du monde –, durera aussi longtemps... que la grenouille ? »

Nately mourait d'envie de balancer son poing dans sa face narquoise. Il chercha avidement autour de lui quelqu'un pour l'aider à défendre l'avenir de son pays contre les odieuses calomnies, les insinuations insultantes de son adversaire. En vain. Yossarian et Dunbar étaient on ne peut plus occupés à peloter lubriquement quatre ou cinq filles consentantes et à descendre six bouteilles de vin rouge. Quant à Hungry Joe, il y avait belle lurette qu'il était sorti par un des mystérieux couloirs en poussant avec concupiscence devant lui autant de jeunes prostituées aux larges hanches que pouvaient en contenir ses bras frêles, pour les fourrer toutes ensemble dans un lit à deux places.

Nately ne savait que faire. Sa fille était vautrée sur un sofa encombré, avec l'air de mourir d'ennui. Nately ne supportait pas son

indifférence bovine, cette inertie et cette léthargie qui l'avaient pourtant charmé lors de leur première rencontre, à l'occasion d'une partie de blackjack dans le salon de l'appartement des soldats. Sa bouche molle et ouverte formait un O parfait et Dieu seul savait ce que contemplaient ses yeux éteints et apathiques. Le vieux attendait tranquillement, tout en l'observant avec un fin sourire à la fois sardonique et sympathique. Une blonde souple et sinueuse aux jambes superbes et à la peau couleur de miel s'installa confortablement sur le bras du fauteuil du vieux et se mit à peloter langoureusement son pâle visage anguleux. Nately se crispa en une attitude hostile et scandalisée au spectacle d'une telle lubricité chez un homme de cet âge. Il se détourna avec horreur et se demanda ce qui le retenait d'entraîner sa fille dans un lit.

Ce vieillard sordide, crapuleux et diabolique fit songer Nately à son propre père, parce que les deux hommes n'avaient justement rien en commun. Le père de Nately était un courtois gentleman à cheveux blancs qui s'habillait avec raffinement ; ce vieux n'était qu'un affreux clochard. Le père de Nately était sobre, responsable et plein de sagesse ; ce vieux était versatile et dévergondé. Le père de Nately était discret et cultivé ; le vieux était un rustre. Le père de Nately croyait à l'honneur et avait réponse à tout ; ce vieux ne croyait à rien et ne savait que poser des questions. Le père de Nately arborait une moustache blanche distinguée ; ce vieux n'arborait rien du tout. Le père de Nately – comme tous les pères qu'il avait rencontrés – était digne, sage et vénérable ; le vieux était parfaitement repoussant, et Nately entama le deuxième *round* de discussion avec la détermination farouche de réfuter ses insinuations infamantes à coups d'arguments qui captiveraient l'attention endormie de la fille flegmatique dont il était follement amoureux et qui, dès lors, l'admirerait éternellement.

« Pour parler franc, reprit-il fermement, je ne sais pas combien de temps durera l'Amérique. Il est évident que nous ne durerons pas éternellement, puisque l'univers lui-même sera un jour détruit. Mais je sais pertinemment que nous survivrons et resterons en tête pendant très, très longtemps.

— Pendant combien de temps ? » se moqua le vieillard avec une lueur de joie malicieuse dans le regard. « Même pas aussi longtemps que la grenouille ?

— Beaucoup plus longtemps que vous ou moi, en tout cas, répondit médiocrement Nately.

— Oh, c'est tout ? Ça risque de ne pas faire bien longtemps, compte tenu de votre vantardise et de votre témérité d'une part, et de mon grand âge, de l'autre.

— Quel âge avez-vous ? demanda Nately, intrigué et charmé

malgré lui par le vieillard.

— Cent sept ans. » Le vieux rit de bon cœur en voyant la mine déconfitte de Nately. « Apparemment, vous ne croyez pas cela non plus.

— Je ne crois rien de ce que vous dites, rétorqua Nately avec un sourire timide. Mais il y a une chose que je crois, c'est que l'Amérique gagnera la guerre.

— Vous êtes tellement acharné à *gagner* des guerres ! ricana le vieux grigou. La vraie astuce consiste à *perdre* des guerres, à savoir quelles guerres on peut perdre. Cela fait des siècles que l'Italie perd la guerre, et regardez notre prospérité. La France gagne continuellement des guerres et est perpétuellement en crise. L'Allemagne perd et prospère. Regardez notre histoire récente. L'Italie a gagné une guerre en Éthiopie pour connaître immédiatement les plus graves ennuis. La victoire nous avait donné de telles illusions de grandeur que nous avons contribué à faire éclater une guerre mondiale que nous n'avions aucune chance de gagner. Mais maintenant que nous perdons de nouveau, tout s'arrange, et nous retrouverons sûrement notre ancienne gloire si nous réussissons à nous faire battre. »

Nately était proprement médusé. « Maintenant je ne comprends absolument plus rien de ce que vous dites. Vous parlez comme un fou.

— Mais j'agis comme un sage. J'étais fasciste quand Mussolini était au pouvoir et je suis antifasciste maintenant qu'il est limogé. J'étais fanatiquement pro-allemand quand les Allemands étaient ici pour nous protéger des Américains, et maintenant que les Américains sont ici pour nous protéger des Allemands, je suis fanatiquement pro-américain. Je puis vous assurer, mon jeune ami scandalisé – les yeux malins et méprisants du vieillard pétillaient davantage à mesure que croissait l'effarement de Nately –, que vous et votre pays n'aurez pas en Italie de partisan plus loyal que moi – mais seulement tant que vous *resterez* en Italie.

— Mais, s'écria Nately, stupéfait, vous n'arrêtez pas de retourner votre veste ! Vous êtes un traître ! Un ignoble opportuniste sans scrupules !

— J'ai cent sept ans, lui rappela doucement le vieillard.

— Vous n'avez donc aucun principe ?

— Bien sûr que non.

— Aucun sens moral ?

— Oh ! je suis un homme très moral », assura le vieux cynique avec un aplomb imperturbable, tout en caressant la cuisse nue d'une brune plantureuse à fossettes qui s'était juchée sur l'autre bras du fauteuil et prenait des poses lascives. Assis entre ces deux filles nues,

une main de propriétaire posée sur chacune, suffisant et misérable, il adressa un rire sarcastique à Nately.

« Je n'arrive pas à y croire », fit maussadement Nately en détournant la tête pour ne plus voir ce pacha trôner entre ses esclaves. « Je n'arrive tout simplement pas à y croire.

— Mais c'est pourtant la pure vérité. Quand les Allemands sont entrés dans la ville, j'ai dansé dans les rues comme une jeune ballerine et hurlé "*Heil Hitler !*" jusqu'à l'extinction de voix. J'ai même agité un petit drapeau nazi, arraché à une jolie fillette pendant que sa mère regardait ailleurs. Quand les Allemands ont quitté la ville, je me suis précipité pour accueillir les Américains avec une bouteille d'excellent brandy et une corbeille de fleurs. Je me réservais le brandy, cela va sans dire, mais voulais arroser de fleurs nos libérateurs. Dans la première voiture, il y avait un major très raide et très guindé ; je lui ai carrément envoyé une rose rouge dans l'œil. En plein dans le mille ! Vous auriez dû voir sa tête. »

Nately faillit s'étrangler et bondit sur ses pieds : « Le major – de Coverley ! cria-t-il.

— Vous le connaissez ? s'enquit le vieillard au comble de la joie. Quelle charmante coïncidence ! »

Nately était trop abasourdi pour entendre la remarque.

« Alors, c'est *vous* qui avez blessé le major – de Coverley ! s'exclama-t-il, indigné. Comment avez-vous pu faire une chose pareille ? »

Le vieillard diabolique resta impassible. « Comment aurais-je pu résister, vous voulez dire. Vous auriez dû voir cette vieille chouette arrogante, siégeant pompeusement dans cette voiture, se prenant pour le Tout-Puissant en personne, avec sa grosse tête raide et son solennel visage d'imbécile. Quelle cible tentante ! Je l'ai touché à l'œil avec une rose *American Beauty*. J'ai trouvé que cela convenait à merveille, vous ne pensez pas ?

— Moi, je trouve ça *horrible* ! hurla Nately. Une agression ignoble et criminelle ! Le major – de Coverley est le commandant en second de notre escadrille !

— Vraiment ? se moqua l'autre, qui se gratta le menton en feignant le repentir. En tout cas, vous devrez reconnaître mon impartialité : quand les Allemands sont arrivés, j'ai bien failli tuer un jeune et robuste *Oberleutnant* avec une tige d'edelweiss. »

L'inaptitude de cet abominable blasphémateur à reconnaître l'étendue de sa faute épouvantait littéralement Nately. « Vous ne vous rendez pas compte de ce que vous avez fait ? le sermonna-t-il avec véhémence. Le major – de Coverley est un homme exceptionnel, d'une noblesse que tout le monde admire.

— C'est un vieil imbécile qui a le tort de se conduire comme un

jeune imbécile. Qu'est-il devenu ? Mort ? »

Nately répondit d'une voix basse et mystérieuse : « Personne ne sait. Il semble qu'il ait disparu.

— Vous voyez ? A-t-on idée à son âge de risquer le peu de vie qui vous reste pour une chose aussi absurde qu'un pays ? »

Nately prit immédiatement la mouche : « Il n'y a rien d'absurde à risquer sa vie pour son pays !

— Tiens donc ! Qu'est-ce qu'un pays ? Tout simplement un morceau de terre entouré de tous côtés par des frontières, artificielles en général. Les Anglais meurent pour l'Angleterre, les Américains meurent pour l'Amérique, les Allemands pour l'Allemagne et les Russes pour la Russie. Il y a maintenant cinquante ou soixante pays engagés dans cette guerre. Ces pays ne valent sûrement pas *tous* la peine qu'on meure pour eux.

— N'importe quelle raison de vivre, rétorqua dignement Nately, est aussi une raison de mourir.

— N'importe quelle raison de mourir, répondit le sacrilège, est aussi une excellente raison de vivre. Vous savez, vous êtes un jeune homme si pur et naïf que vous me faites presque pitié. Quel âge avez-vous ? Vingt-cinq ans ? Vingt-six ?

— Dix-neuf. J'aurai vingt ans en janvier.

— Si vous vivez jusque-là. » Le vieil homme secoua la tête, empruntant un instant à la vieille son expression de désapprobation touchante et méditative. « Ils vont vous tuer, si vous ne faites pas attention, et je vois bien que vous ne ferez pas attention. Vous devriez faire preuve d'un peu de jugeote, essayer de prendre exemple sur moi. Vous pourriez peut-être vivre jusqu'à cent sept ans, vous aussi.

— Mieux vaut mourir debout que vivre à genoux, riposta Nately avec une conviction triomphante et hautaine. Vous connaissez sans doute ce dicton ?

— Oui, évidemment, chuchota le vieux renard qui souriait de nouveau. Mais je crains fort que vous ne l'ayez cité à l'envers : mieux vaut vivre debout que mourir à genoux. *Voilà* le texte exact.

— Vous êtes sûr ? demanda candidement Nately. Ma version me semblait la bonne.

— Non, c'est la mienne. Demandez donc à vos amis. »

Nately se retourna pour demander à ses amis, mais constata qu'ils avaient disparu. Yossarian et Dunbar étaient partis. Le vieux éclata d'un rire joyeux et méprisant en voyant la mine surprise et penaude de Nately. Nately rougit de honte. Il hésita quelques secondes, puis partit comme une flèche dans le couloir le plus proche, espérant retrouver Yossarian et Dunbar pour les convaincre de venir l'aider avec l'extraordinaire nouvelle de l'incident entre le vieux et le

major – de Coverley. Dans tous les couloirs, les portes étaient closes. Il n'y avait de lumière sous aucune. Il était déjà très tard. Désespéré, Nately abandonna ses recherches. Il comprit finalement qu'il ne lui restait rien d'autre à faire que de retrouver sa dulcinée pour s'allonger à ses côtés, lui faire l'amour tendrement et délicatement, et parler de leur avenir commun ; mais elle aussi était partie dormir quand il revint au salon, et il ne lui restait rien d'autre à faire qu'à reprendre cette absurde discussion avec l'affreux vieillard, qui se leva alors de son fauteuil, s'excusa avec une civilité ironique et partit se coucher, abandonnant Nately aux deux filles aux yeux glauques, qui furent incapables de lui dire dans quelle chambre sa putain s'était retirée, et qui s'en allèrent quelques secondes plus tard après lui avoir fait de vaines avances, le laissant passer la nuit seul dans le salon, sur le petit sofa inconfortable.

Nately était un beau garçon riche et sensible aux cheveux bruns, aux yeux francs, qui se réveilla le lendemain matin avec un torticolis et se demanda où il était. Naturellement doux et poli, il avait vécu presque vingt ans sans traumatisme, sans tension, haine ni névrose, ce qui pour Yossarian prouvait à quel point il était cinglé. Il avait eu une enfance heureuse, bien que soumise à de nombreuses règles. Il s'entendait bien avec ses frères et sœurs et ne haïssait ni son père ni sa mère, bien qu'ils eussent tous deux été très bons pour lui.

Nately avait appris dès son plus jeune âge à détester des gens comme Aarfy, que sa mère qualifiait d'arrivistes, et des gens comme Milo, que son père qualifiait d'intrigants, mais il n'avait jamais compris l'origine de ces vocables, n'ayant jamais rencontré de gens de cette sorte. Aussi loin que remontent ses souvenirs, les résidences familiales de Philadelphie, New York, du Maine, de Palm Beach, Southampton, Londres, Deauville, Paris et sur la Côte d'Azur n'avaient jamais été fréquentées que par des dames et des messieurs qui n'étaient ni des arrivistes, ni des intrigants. La mère de Nately, une descendante des Thornton de Nouvelle-Angleterre, appartenait à l'une des plus anciennes familles américaines. Quant à son père, c'était un Fils de Putain.

« Rappelle-toi toujours, lui disait fréquemment sa mère, que tu es un Nately. Tu n'es pas un Vanderbilt, dont la fortune a été amassée par un vulgaire capitaine de remorqueur, ni un de ces Rockefeller, qui doivent leur richesse à des spéculations inavouables sur le pétrole, ni un Reynolds ou un Duke, qui tirent leurs revenus de la vente à un public sans méfiance de produits contenant des résines et des goudrons cancérigènes ; et tu n'es assurément pas un Astor, dont la famille continue à louer des chambres, j'imagine. Tu es un Nately, et les Nately n'ont *jamais levé le petit doigt* pour acquérir leur fortune.

— Ce que veut dire ta mère, mon fils, intervint un jour son père,

avec cette courtoisie, cette grâce et cet art de l'ellipse que Nately admirait tant, c'est que les vieilles fortunes sont préférables aux récentes et qu'il ne faut jamais estimer les nouveaux riches plus que les nouveaux pauvres. C'est bien cela, très chère ? »

Le père de Nately abondait en conseils sagaces et sophistiqués de cet ordre. Il était aussi pétillant et chaleureux qu'un vin mousseux et Nately l'adorait, bien qu'il détestât le mousseux. À la déclaration de guerre, la famille de Nately décida de l'envoyer à l'armée, vu qu'il était trop jeune pour entrer dans les services diplomatiques et que son père tenait de source autorisée que la Russie allait s'effondrer d'un jour à l'autre et qu'ensuite, Hitler, Churchill, Roosevelt, Mussolini, Gandhi, Franco, Peron et l'empereur du Japon signeraient tous un traité de paix et feraient désormais bon ménage. C'est le père de Nately qui eut l'idée de le faire engager dans l'armée de l'air, où il pourrait obtenir tranquillement son brevet de pilote en attendant la capitulation des Russes et la mise au point des derniers détails de l'armistice, et où, comme officier, il ne fréquenterait que des gentlemen.

Hélas, il se retrouva avec Yossarian, Dunbar et Hungry Joe dans un bordel romain, éperdument amoureux d'une fille apathique, avec qui il finit tout de même par coucher le lendemain de la nuit qu'il passa seul dans le salon. Mais il fut presque immédiatement interrompu par l'incorrigible petite sœur de la fille, qui fit soudain irruption dans leur chambre, folle de jalousie, et s'installa dans le lit pour que Nately lui fît aussi l'amour. La putain de Nately se leva d'un bond, sortit ses griffes et la tira du lit par les cheveux. La petite de douze ans faisait à Nately l'effet d'un poulet plumé, ou d'une brindille écorcée ; son corps plein de sève et ses tentatives précoces d'imitation de ses aînées embarrassaient tout le monde ; on passait son temps à lui courir après pour l'habiller et la flanquer dans la rue afin qu'elle joue avec les enfants de son âge. Maintenant, les deux sœurs s'injuriaient et se giflaient sauvagement ; elles firent un tel boucan qu'une foule de spectateurs hilares accoururent dans la chambre. Exaspéré, Nately abandonna la partie ; il demanda à sa fille de s'habiller et l'emmena prendre un petit déjeuner. La petite sœur refusa de les quitter et tous trois prirent leur petit déjeuner à la terrasse d'un café voisin ; Nately se sentait l'âme d'un respectable père de famille, mais sa poule s'ennuyait déjà quand ils prirent le chemin du retour et décida d'aller faire le trottoir avec deux autres filles, plutôt que de rester une minute de plus avec lui. Nately et la petite sœur les suivirent discrètement à vingt mètres, la petite désirant acquérir les rudiments du métier et Nately remâchant sa frustration. Tous deux s'attristèrent de voir les filles abordées par des soldats motorisés, puis embarquées.

Nately retourna au café et offrit des glaces au chocolat à la même qui retrouva son entrain, puis il revint avec elle à l'appartement, où Yossarian et Dunbar étaient affalés dans le salon avec un Hungry Joe épuisé, qui arborait encore sur son visage ingrat le sourire béat et triomphant avec lequel il avait abandonné son harem ce matin-là, comme un homme blessé après une bataille épique. Le vieillard lubrique contemplait avec ravissement les lèvres fendues et les yeux au beurre noir de Hungry Joe. Il accueillit Nately avec chaleur, toujours emmitouflé dans ses haillons de la veille au soir. Son aspect minable et louche dégoûtait Nately qui, chaque fois qu'il revenait à l'appartement, espérait que l'immonde crapule porterait une chemise propre de chez *Brooks*, une veste de tweed et une élégante moustache blanche, se serait rasé et coiffé, pour que Nately n'ait plus à rougir de sa présence, qui lui rappelait invinciblement son père.

XXIV. MILO

En avril, Milo avait connu ses plus grandes joies. Les lilas fleurissaient en avril et le raisin mûrissait dans les vignes. Les cœurs battaient plus vite, les désirs endormis par l'hiver se réveillaient. En avril, le plumage lisse des colombes prenait des reflets irisés. Avril, c'était le printemps, et ce printemps-là, l'esprit fertile de Milo Minderbinder était préoccupé de mandarines.

« Des mandarines ?

— Oui, sir.

— Mes hommes seraient enchantés de manger des mandarines, reconnut en Sardaigne le colonel qui commandait quatre escadrilles de B-26.

— Je vous livrerai autant de mandarines que vous pourrez m'en payer sur vos fonds de mess, lui assura Milo.

— Des pastèques ?

— Se vendent pour une bouchée de pain à Damas.

— J'ai un faible pour les pastèques. J'ai toujours eu un faible pour les pastèques.

— Vous n'avez qu'à me prêter un avion de chaque escadrille, et je vous livrerai autant de pastèques que vous pourrez m'en payer.

— Nous achetons au syndicat ?

— Et chacun a sa part.

— C'est stupéfiant, positivement stupéfiant. Comment vous débrouillez-vous ?

— Acheter en gros, toujours acheter en gros... telle est ma devise.

Tenez, prenez les côtelettes de veau panées... »

« Je ne suis pas un fana des côtelettes de veau panées, grommela sceptiquement le commandant des B-25, dans le nord de la Corse.

— Les côtelettes de veau panées sont très nourrissantes, lui expliqua pieusement Milo. Elles contiennent des jaunes d'œufs et de la chapelure. Les côtelettes de mouton sont, elles aussi, excellentes pour la santé.

— Ah, les côtelettes de mouton, répéta le commandant des B-25. De bonnes côtelettes de mouton ?

— Les meilleures de tout le marché noir, fit Milo.

— Des côtelettes d'agneau ?

— Enveloppées dans de ravissantes petites culottes en papier rose. Se vendent pour une bouchée de pain au Portugal.

— Je ne peux pas envoyer d'avion au Portugaise n'y suis pas autorisé.

— Mais moi, je peux y aller si vous me prêtez un avion, avec un pilote. Et, songez-y –, vous aurez la visite du général Dreedle.

— Vous croyez que le général reviendrait manger à mon mess ?

— Comme un porc, si vous le gavez de mes meilleurs œufs frais, frits dans mon beurre de qualité supérieure. Il y aura aussi des mandarines, des pastèques, des melons d'eau, des filets de sole normande, du haddock et des fruits de mer.

— Et chacun a sa part ?

— C'est là, dit Milo, le côté mirobolant de l'affaire... »

« Je n'aime pas du tout ça », grogna en secouant la tête le commandant d'une escadrille de chasse dans le Nord, qui n'aimait pas Milo non plus.

« Il y a dans le Nord un chef d'escadrille de chasse qui refuse de coopérer et a une dent contre moi, se plaignit Milo au général Dreedle. Il suffit d'une seule personne pour ruiner toute mon entreprise et vous empêcher de manger vos œufs frais frits dans mon beurre de qualité supérieure. » Le chef d'escadrille qui refusait de coopérer, le général Dreedle le fit muter aux îles Salomon pour y creuser des tombes, et le remplaça par un colonel sénile atteint d'une inflammation du scrotum et raffolant de litchis, qui présenta Milo au général des B-17 sur le continent, grand amateur de saucisses polonaises.

« À Cracovie, on échange sans problème des cacahuètes contre des saucisses polonaises, lui apprit Milo.

— Les saucisses polonaises... soupira le général avec nostalgie. Vous savez, je donnerais n'importe quoi pour manger une bonne saucisse polonaise. N'importe quoi.

— Inutile de me donner *n'importe quoi*. Donnez-moi simplement un avion pour chaque mess et un pilote placé sous mes ordres. Plus une

avance minime comme preuve de votre bonne foi.

— Mais Cracovie est à des centaines de milles derrière les lignes ennemies. Comment arriverez-vous jusqu'aux saucisses ?

— Il y a un marché international de saucisses polonaises à Genève. Je transporterai les cacahuètes en Suisse pour les échanger contre des saucisses polonaises au cours du marché. Ils expédieront les cacahuètes à Cracovie et moi, je vous apporterai les saucisses polonaises. Le syndicat vous permet d'acheter autant de saucisses polonaises que vous le désirez. Il y aura aussi des mandarines, additionnées d'un minimum de colorant. Plus des œufs de Malte et du scotch de Sicile. L'argent que vous déboursez, c'est à vous-même que vous le payez quand vous payez le syndicat, puisque chacun a sa part, si bien que tout ce que vous achetez ne vous coûte rien. Vous saisissez ?

— C'est tout simplement génial. Mais sacredieu, comment avez-vous eu cette idée ?

— Je m'appelle Milo Minderbinder. J'ai vingt-sept ans. »

Les avions de Milo Minderbinder arrivaient de partout ; avions de chasse, bombardiers, avions-cargos atterraient sans discontinuer sur le terrain du colonel Cathcart, pilotés par des hommes à la solde de Milo. Les avions étaient décorés de flamboyants emblèmes symbolisant des idéaux aussi louables que Courage, Puissance, Justice, Vérité, Liberté, Amour, Honneur et Patrie, qui furent immédiatement recouverts d'une double couche de peinture blanche par les mécaniciens de Milo et remplacés par le sigle ENTREPRISES M & M, FRUITS ET PRODUITS DE QUALITÉ, peint en violet vif. Le « M & M » signifiait Milo & Minderbinder, et le « & » avait été intercalé, révélait candidement Milo, pour ne pas donner l'impression que le syndicat appartenait à un seul individu. Les avions de Milo arrivaient d'aérodromes d'Italie, d'Afrique du Nord et d'Angleterre, des bases de transport aérien du Liberia, de l'île de l'Ascension, du Caire et de Karachi. Les avions de chasse servaient d'avions-cargos de réserve ou transportaient les denrées périssables ou de petits colis ; l'armée de terre fournissait des camions et des tanks pour l'acheminement des marchandises en surface. Chacun avait sa part, les hommes faisaient du lard et se déplaçaient lentement, un cure-dent serré entre leurs lèvres grasses. Milo supervisait en personne la marche de sa florissante entreprise. Des rides profondes creusaient son visage rongé par les soucis et lui donnaient l'air surmené d'un homme d'affaires méfiant. Tout le monde excepté Yossarian considérait Milo comme un plouc, d'abord pour s'être porté volontaire au poste d'officier de mess, ensuite pour prendre son travail tellement au sérieux. Yossarian aussi prenait Milo pour un plouc, mais il savait également que Milo était un génie.

Un jour, Milo partit pour l'Angleterre réceptionner une cargaison de loukoums turcs, mais revint de Madagascar avec, dans son sillage, quatre bombardiers allemands remplis d'ignames, de frisées, de graines de moutarde et de pois secs de Géorgie. Milo fut sidéré de découvrir, en descendant de son avion, une section armée de la police militaire qui s'apprêtait à arrêter les pilotes allemands et à confisquer leurs appareils. *Confisquer !* Rien que le mot le dégoûtait ; il fut pris d'une rage terrible et brandit furieusement un index vengeur sous le nez du colonel Cathcart, du colonel Korn et du malheureux capitaine de la police militaire qui commandait la section.

« Nous sommes donc en Russie ! leur hurla Milo d'une voix de fausset. *Confisquer ?* cria-t-il, comme s'il n'en croyait pas ses oreilles. Depuis quand le gouvernement américain a-t-il décidé de confisquer la propriété privée de ses citoyens ? Honte à vous ! Honte à vous tous pour avoir pu songer à une chose aussi ignoble !

— Mais Milo, intervint timidement le major Danby, nous sommes en guerre avec l'Allemagne, et ces avions sont allemands.

— Jamais de la vie ! riposta violemment Milo. Ces avions appartiennent au syndicat, et chacun a sa part. *Confisquer ?* Ça alors ! Je n'ai jamais rien entendu d'aussi ridicule. Comment pouvez-vous confisquer vos propres biens ? »

Milo avait bien sûr raison, car ils découvrirent, en levant les yeux, que les mécaniciens de Milo avaient recouvert d'une double couche de peinture blanche les croix gammées des ailes, de la queue et du fuselage pour y peindre à la place ENTREPRISES M & M, FRUITS ET PRODUITS DE QUALITÉ. Ainsi venait-il de transformer sous leurs yeux son syndicat en une multinationale.

Les flottes de Milo remplissaient maintenant les airs. Des avions arrivaient de Norvège, du Danemark, de France, d'Allemagne, d'Autriche, d'Italie, de Yougoslavie, de Roumanie, de Bulgarie, de Suède, de Finlande, de Pologne – bref de tous les pays d'Europe sauf la Russie, avec lesquels Milo refusait de commercer. Quand toutes les parties intéressées eurent adhéré aux Entreprises M & M, Fruits et Produits de Qualité, Milo créa une filiale, ENTREPRISES M & M, PÂTISSERIES DE LUXE, et obtint d'autres avions et de nouvelles commandes des mess qui réclamaient des petits pains et des crêpes des îles Britanniques, des pruneaux et des fromages danois de Copenhague, des éclairs, choux à la crème, napoléons et petits fours de Paris, Reims et Grenoble, du *Kugelhophf* et du *Pumpernickel* de Berlin, des tartes *Linzen* et *Dobos* de Vienne, du *Strudel* de Hongrie et des *baklavas* d'Ankara. Chaque matin, Milo dépêchait au-dessus de toute l'Europe et de l'Afrique du Nord des avions publicitaires qui traînaient de longues banderoles rouges annonçant en énormes

lettres carrées les spécialités du jour : SOLES, 79 cents... MERLANS, 21 cents. Il augmentait les revenus du syndicat en louant ses banderoles publicitaires à diverses firmes alimentaires. Épris de civisme, il allouait régulièrement au général Peckem un certain espace publicitaire pour la propagation de maximes d'intérêt public telles que LA PROPRIÉTÉ ÇA COMPTE, NE PAS CONFONDRE VITESSE ET PRÉCIPITATION, et FAMILLE PIEUSE, FAMILLE HEUREUSE. Milo se paya quelques spots publicitaires dans les émissions berlinoises de propagande de Axis Sally et Lord Haw Haw pour que personne n'ignore son nom. Les affaires marchaient à merveille sur tous les fronts.

Les avions de Milo étaient connus de tous. Ils passaient sans encombre d'un pays à l'autre et un jour, Milo s'engagea auprès des autorités militaires américaines à bombarder le pont d'Orvieto, tenu par les Allemands, et auprès des autorités militaires allemandes à défendre ce même pont contre sa propre attaque avec des batteries de DCA. Ses honoraires payables par les Américains pour l'attaque du pont étaient l'équivalent du coût total de l'opération plus 6 %, et ceux payables par les Allemands pour le défendre étaient les mêmes, plus une prime de mille dollars pour chaque avion américain abattu. La signature de ces contrats, fit-il observer, représentait une importante victoire pour la libre entreprise, vu que les armées des deux pays étaient des institutions sociales. Mais une fois les contrats signés, il ne rimait plus à rien de mettre le syndicat à contribution pour bombarder et défendre le pont, car les deux gouvernements avaient sur place assez d'hommes et de matériel pour mener à bien l'entreprise, si bien que Milo réalisa un profit astronomique d'un côté comme de l'autre, en apposant simplement sa signature au bas de deux feuilles de papier.

Les arrangements étaient équitables pour les deux parties. Puisque Milo avait partout liberté de passage, ses avions pouvaient lancer une attaque surprise qui prendrait au dépourvu la DCA allemande ; et puisqu'il connaissait tous les détails de l'opération, il pouvait alerter la DCA allemande à temps pour qu'elle ait parfaitement réglé son tir quand les avions arriveraient à portée. C'était une combinaison idéale pour tout le monde, sauf pour l'homme mort dans la tente de Yossarian, qui fut tué au-dessus de l'objectif le jour même de son arrivée.

« Ce n'est pas moi qui l'ai tué ! » répétait passionnément Milo pour se défendre des violents reproches de Yossarian. « Je n'étais même pas là ce jour-là. Vous vous imaginez peut-être que j'étais près du pont, au commandement d'une batterie de DCA, quand les avions sont arrivés ?

— Mais vous avez mis sur pied toute l'affaire, vrai ou faux ? »

répliqua Yossarian dans l'obscurité mauve qui tombait sur le sentier menant du parking au cinéma en plein air.

« Je n'ai rien mis sur pied du tout », protesta Milo d'un ton indigné, en aspirant de grandes bouffées d'air par ses pâles narines frémissantes. « Les Allemands tenaient le pont et nous devons le bombarder. Moi, je n'ai rien à faire là-dedans. Simplement, j'y ai vu une occasion inespérée de faire un peu de bénéfice. Il n'y a aucun mal à ça.

— Il n'y a aucun mal à ça ! Milo, il y a dans ma tente un homme qui a été tué pendant cette mission, avant même qu'il ait pu déballer ses affaires.

— Mais ce n'est pas moi qui l'ai tué.

— Vous avez pourtant touché une prime de mille dollars pour l'avoir descendu.

— Mais je ne l'ai pas tué. Je n'étais même pas là-bas, je vous dis ! J'étais à Barcelone en train d'acheter de l'huile d'olive et des filets de sardine, j'ai même encore les factures. Et ce n'est pas moi qui ai touché les mille dollars, c'est le syndicat, et chacun a sa part, même vous. » Milo mettait tout en œuvre pour convaincre Yossarian. « Écoutez, ce n'est pas moi qui ai déclenché cette guerre, quoi qu'en dise l'ignoble Wintergreen. J'essaie simplement de la rendre rentable. Quel mal y a-t-il à cela ? Vous savez, Yossarian, mille dollars, ce n'est pas un mauvais prix pour un bombardier moyen et son équipage. Si je réussis à persuader les Allemands de me payer mille dollars pour chaque avion abattu, pourquoi ne les prendrais-je pas ?

— Parce qu'il s'agit d'un trafic avec l'ennemi, voilà pourquoi. Vous ne comprenez donc pas que nous sommes en guerre ? Des hommes meurent. Regardez autour de vous, pour l'amour du Ciel ! »

Milo secoua la tête avec lassitude et patience. « Les Allemands ne sont pas nos ennemis. Oh ! je sais bien ce que vous allez me répondre. Bien sûr, nous sommes en guerre avec eux. Mais les Allemands sont aussi d'honorables membres du syndicat, et c'est mon devoir de protéger leurs droits d'actionnaires. Peut-être ont-ils commencé cette guerre, peut-être sont-ils en train de tuer des millions de gens, mais n'empêche qu'ils payent leurs factures beaucoup plus rapidement que certains de nos alliés que je ne nommerai pas. Vous ne comprenez donc pas que je dois respecter le caractère sacré de mon contrat avec l'Allemagne ? Vous ne comprenez donc pas mon point de vue ?

— Non », répliqua sèchement Yossarian.

Milo fut blessé et ne fit aucun effort pour dissimuler sa peine. C'était une nuit moite de pleine lune, où vrombissaient moucheron, papillons et moustiques. Milo leva brusquement un bras et le tendit

vers le cinéma en plein air, où le rayon laiteux qui accrochait les poussières jaillissait à l'horizontale du projecteur, traçait un cône mouvant dans l'obscurité et recouvrait d'une membrane fluorescente les rangées de spectateurs fascinés qui regardaient l'écran. Les yeux mouillés de Milo ruisselaient d'intégrité ; un mélange de sueur et de crème anti-moustique luisait sur son visage honnête et ingrat.

« Regardez-les, s'écria-t-il d'une voix brisée par l'émotion. Voilà mes amis, mes compatriotes, mes compagnons d'armes. Jamais personne n'eut meilleurs copains. Sincèrement, pensez-vous que je leur ferais du mal, si je n'y étais pas obligé ? N'ai-je pas déjà assez de soucis comme ça ? Ne voyez-vous pas que je suis obsédé par tout ce coton qui s'entasse sur les quais en Égypte ? » La voix de Milo se brisa et il s'accrocha à la chemise de Yossarian, comme s'il allait se noyer. Ses yeux brillaient comme deux chenilles brunes. « Yossarian, que vais-je faire de tout ce coton ? Tout ça, c'est de votre faute, vous auriez dû m'empêcher de l'acheter. »

Le coton s'amoncelait sur les quais d'Égypte et personne n'en voulait. Milo ne s'était jamais douté que la vallée du Nil pût être si fertile ou qu'il n'y avait aucune demande pour la récolte qu'il avait achetée. Les mess de son syndicat refusaient de l'aider ; avec un bel ensemble, ils rejetèrent sa proposition de les taxer en fonction du nombre de leurs membres, de façon à ce que chacun possédât sa part de coton égyptien. Même ses bons amis les Allemands le lâchèrent : ils préféraient l'ersatz. Les mess de Milo ne voulurent même pas l'aider à entreposer le coton, si bien que ses frais de stockage montèrent en flèche et creusèrent un trou énorme dans ses réserves liquides. Les bénéfices tirés de la mission d'Orvieto furent rapidement engloutis. Il réclama à sa famille, en Amérique, l'argent qu'il y avait envoyé en des jours meilleurs ; celui-ci s'épuisa bientôt. Et de nouvelles balles de coton arrivaient quotidiennement sur les quais d'Alexandrie. Chaque fois qu'il parvenait à en écouler à perte sur le marché mondial, la marchandise était récupérée par de rusés courtiers égyptiens, qui la lui revendaient au prix fixé dans le contrat, de sorte que sa situation ne cessait d'empirer.

Les Entreprises M & M étaient au bord de la faillite. Milo se maudissait journallement pour son incroyable gourmandise et sa stupidité, qui lui avaient fait acheter toute la récolte de coton égyptien, mais un contrat était un contrat : il fallait l'honorer. Un soir, après un dîner somptueux, tous les chasseurs et bombardiers de Milo décollèrent, se mirent immédiatement en formation et commencèrent à bombarder le groupe. Il avait décroché un autre contrat avec les Allemands, cette fois-ci pour bombarder sa propre unité. Les avions de Milo se séparèrent pour amorcer une attaque soignée, bombardèrent les réservoirs d'essence, les dépôts de

l'intendance, les ateliers et les B-25 en cours de révision. Ses équipages épargnèrent le terrain d'atterrissage et les salles de mess pour pouvoir se poser sans risques une fois leur mission terminée et casser une petite croûte avant d'aller dormir. Ils bombardaient avec leurs phares d'atterrissage allumés, puisqu'il n'y avait pas de DCA. Les quatre escadrilles y passèrent, le club des officiers et le bâtiment du QG de groupe. Les hommes jaillissaient de leurs tentes, terrifiés, et ne savaient de quel côté fuir. Bientôt les cris des blessés se multiplièrent. Un chapelet de bombes à fragmentation explosa dans la cour du club des officiers ; les éclats perforèrent un côté du bâtiment en bois, ainsi que les ventres et les dos d'une rangée de lieutenants et de capitaines accoudés au bar. Ils se tordirent de douleur et s'écroulèrent. Pris de panique, les autres officiers se ruèrent vers les deux sorties mais, ne sachant où aller, encombrèrent le passage, digue hurlante de chair humaine.

Le colonel Cathcart joua des poings et des coudes pour se frayer un chemin à travers cette masse confuse d'hommes désespérés et se retrouva enfin dehors. Il regarda le ciel, muet de stupéfaction et d'horreur. Les avions de Milo, volant sereinement au-dessus de la cime fleurie des arbres, soutes à bombes ouvertes, ailerons baissés, leurs phares d'atterrissage aveuglants, monstrueux et scintillant féroce, étaient le spectacle le plus apocalyptique qu'il eût jamais vu. Le colonel Cathcart eut un haut-le-cœur d'épouvante et s'engouffra dans sa jeep, au bord des larmes. Il trouva la clé de contact, l'accélérateur et fonça vers l'aéroport, ses énormes mains flasques et exsangues cramponnées au volant ou klaxonnant furieusement. Il faillit se tuer en faisant une embardée désespérée et freina à mort pour éviter un groupe d'hommes en sous-vêtements qui couraient comme des fous vers les collines, leurs visages hagards baissés vers le sol et leurs frêles bras pressés contre leurs tempes, dérisoires boucliers. Des flammes jaunes, orange et rouges jaillissaient des deux côtés de la route. Tentes et arbres avaient pris feu et les avions de Milo revenaient inlassablement avec leurs éblouissants phares d'atterrissage blancs et leurs soutes à bombes ouvertes. La jeep du colonel Cathcart faillit capoter quand elle s'arrêta dans un crissement de freins au pied de la tour de contrôle. Il sauta de la voiture alors qu'elle roulait encore et monta en trombe jusqu'à la salle principale où trois hommes s'affairaient devant les voyants lumineux. Il se rua sur le microphone en renversant deux des hommes ; ses yeux brillaient sauvagement et son visage bovin était tordu d'angoisse. Sa main se crispa sur le micro et il cria hystériquement :

« Milo, espèce d'enfant de putain ! Vous êtes cinglé ? Qu'est-ce qui vous prend ? Redescendez ! Redescendez !

— Cessez de gueuler, voulez-vous ? » répondit Milo, qui se tenait juste à côté de lui dans la tour de contrôle, avec son propre micro : « Je suis ici. » Milo lui jeta un regard réprobateur et reprit son travail. « Très bien, les gars, très bien, chanta-t-il dans son micro. Mais je vois encore un atelier debout. Ça ne va pas du tout, Purvis – je n’aime pas le travail bâclé, je vous l’ai déjà dit. Bon, vous retournez tout de suite là-bas pour une nouvelle tentative. Et cette fois-ci, approchez lentement... lentement. Ne pas confondre vitesse et précipitation, Purvis. Ne pas confondre vitesse et précipitation. Je vous l’ai déjà dit cent fois, Purvis : ne pas confondre vitesse et précipitation. »

Le haut-parleur de la salle se mit à grésiller. « Milo, ici Alvin Brown. J’ai lâché toutes mes bombes. Quelles sont vos instructions ?

— Marmitage, dit Milo.

— *Marmitage* ? (Alvin Brown était outré.)

— Nous n’avons pas le choix, lui répondit Milo d’un ton résigné. C’est dans le contrat.

— Oh, okay alors, fit Alvin Brown. Dans ce cas, je vais marmiter. »

Cette fois-ci, Milo était allé trop loin. Bombarder les hommes et les avions de son propre groupe, même l’observateur le plus flegmatique ne pouvait digérer cela et la carrière de Milo semblait bel et bien terminée. De nombreux hauts fonctionnaires du gouvernement vinrent enquêter sur place. Les journaux se répandirent en invectives contre Milo ; des membres du Congrès dénoncèrent l’atrocité de ses agissements et réclamèrent à cor et à cri un châtiment exemplaire. Des mères, dont les fils étaient sous les drapeaux, se groupèrent en comités de défense pour réclamer vengeance. Pas une voix ne s’éleva pour le soutenir. L’indignation des Américains moyens était unanime et Milo fut traîné dans la boue – jusqu’au jour où il présenta ses livres de comptes au public et révéla le formidable profit qu’il avait tiré de l’opération. Il était en mesure de rembourser au gouvernement toutes les pertes subies, tant en hommes qu’en matériel, et il lui restait encore assez d’argent pour continuer à acheter du coton égyptien. Chacun, cela va de soi, avait sa part. Et le plus cocasse de l’affaire fut qu’il n’avait aucunement besoin de rembourser quoi que ce soit au gouvernement.

« En démocratie, le gouvernement est le peuple, expliqua Milo. Nous sommes le peuple, n’est-ce pas ? Alors pourquoi ne pas garder cet argent et éliminer l’intermédiaire ? Sincèrement, j’aimerais bien que le gouvernement retire ses billes de la guerre pour laisser le champ libre à l’industrie privée. Si nous payons toutes nos dettes au gouvernement, cela ne fera qu’augmenter la puissance de l’État, et décourager d’autres individus de bombarder leurs propres hommes et avions. Autant essayer de faire avancer un âne sans carotte. »

Milo avait évidemment raison sur toute la ligne, comme tout le monde le reconnut bientôt, à part quelques ratés aigris tels que Doc Daneeka qui bouda ostensiblement et bredouilla d'injurieuses insinuations concernant la moralité de toute l'opération, jusqu'au jour où Milo s'acquitta ses bonnes faveurs en lui faisant don, au nom du syndicat, d'une chaise de jardin pliante en aluminium, que Doc Daneeka pourrait transporter facilement hors de sa tente chaque fois que Grand Chef Pâle-Avoine y entrerait, et rapporter dans sa tente chaque fois que Grand Chef Pâle-Avoine en sortirait. Doc Daneeka avait perdu la tête pendant le bombardement de Milo ; en effet, au lieu de courir s'abriter, il était resté à découvert pour faire son devoir, rampant habilement sur le sol au milieu des shrapnells, des obus et des bombes incendiaires, comme un lézard agile et vif, allant de blessé en blessé, faisant des garrots, des piqûres de morphine, des pansements de premier secours, administrant des sulfamides d'un air sérieux et concentré, sans jamais dire un mot de plus que nécessaire, voyant dans chaque plaie sanglante le sinistre présage de sa propre et inéluctable pourriture. Il se creva au travail avant que la longue nuit fût terminée et le lendemain, il avait un rhume qui le fit courir à l'infirmerie pour que Gus et Wes prennent sa température et lui donnent un cataplasme à la moutarde et un vaporisateur.

En pansant les blessés gémissants de cette nuit-là, Doc Daneeka portait sur son visage renfrogné la même expression de profonde douleur que le jour de la mission d'Avignon, à l'aéroport, quand Yossarian descendit nu comme un ver de son avion, totalement hébété, ses pieds, orteils, genoux, bras et doigts tout barbouillés du sang de Snowden, et qu'il tendit silencieusement la main vers l'intérieur de l'avion, où le jeune radio-mitrailleur gisait, mourant de froid, à côté du mitrailleur de queue, plus jeune encore, qui s'évanouissait chaque fois qu'il ouvrait les yeux et voyait Snowden agoniser.

Attendri, Doc Daneeka jeta une couverture sur les épaules de Yossarian, dès que Snowden eut été sorti de l'avion et transporté jusqu'à une ambulance sur un brancard. McWatt l'aida à emmener Yossarian à sa jeep et les trois hommes partirent en silence à la tente-infirmerie de l'escadrille, où McWatt et Doc Daneeka installèrent Yossarian sur une chaise pour éponger avec du coton le sang de Snowden dont il était couvert. Doc Daneeka lui administra une pilule et une piqûre qui le firent dormir douze heures d'affilée. Quand Yossarian se réveilla et vint le voir, Doc Daneeka lui administra une autre pilule et une autre piqûre, qui le firent de nouveau dormir douze heures d'affilée. Quand Yossarian se réveilla de nouveau et revint le trouver, Doc Daneeka s'apprêtait à lui redonner le même traitement.

« Combien de temps vas-tu continuer à me donner ces pilules et ces piqûres ? lui demanda Yossarian.

— Jusqu'à ce que tu te sentes mieux.

— Je me sens parfaitement bien, maintenant. »

Le front bronzé et chétif de Doc Daneeka se rida de surprise. « Alors pourquoi ne t'habilles-tu pas ? Pourquoi te balades-tu à poil ?

— Je ne veux plus jamais porter l'uniforme. »

Doc Daneeka accepta l'explication et rangea sa seringue. « Tu te sens vraiment bien ? Tu es sûr ?

— Parfaitement bien. Je suis juste un peu abruti par toutes tes pilules et tes piqûres. »

Yossarian passa le reste de la journée dans le costume d'Adam et était toujours nu tard le lendemain matin, quand Milo, qui l'avait cherché partout, le découvrit finalement perché dans un arbre, tout près de l'étrange petit cimetière militaire où l'on enterrait Snowden. Milo portait sa tenue habituelle – pantalon vert olive, chemise et cravate vert olive, avec une barrette argentée de lieutenant étincelant sur son col et une casquette réglementaire à visière de cuir.

« Je vous ai cherché partout, cria Milo à Yossarian sur un ton de reproche.

— Vous auriez dû regarder plus tôt dans cet arbre, répondit Yossarian. J'y ai passé toute la matinée.

— Descendez de là, goûtez ceci et dites-moi si c'est bon. C'est très important. »

Yossarian secoua la tête. Il était assis nu sur la branche la plus basse et se balançait en tenant à deux mains la branche directement au-dessus de lui. Il refusa de bouger et Milo n'eut pas le choix : il agrippa le tronc à bras-le-corps et se mit à grimper à contrecœur. Il se hissa maladroitement en poussant des grognements et en gémissant ; ses vêtements étaient tout froissés et déformés quand il réussit enfin à passer une jambe par-dessus la branche et fit une courte pause pour reprendre son souffle. Sa casquette, de travers, menaçait de tomber. Milo la rattrapa *in extremis*. Des gouttes de sueur brillaient comme des perles transparentes autour de sa moustache et se gonflaient comme des cloques sous ses yeux. Yossarian l'observait sans mot dire. Avec précaution Milo pivota pour faire face à Yossarian. Il sortit d'un papier de soie un objet mou, rond et brun, qu'il tendit à Yossarian.

« Goûtez ceci, s'il vous plaît, et dites-moi ce que vous en pensez. J'aimerais pouvoir servir ça aux hommes.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Yossarian en mordant dedans.

— Du coton enrobé de chocolat. »

Yossarian eut un haut-le-cœur et recracha sa bouchée de coton au

chocolat dans la figure de Milo. « Tenez, reprenez-moi ça ! cria-t-il en colère. Bon dieu ! Vous êtes devenu cinglé, ou quoi ? Vous n'avez même pas enlevé ces saletés de pépins.

— Un peu d'indulgence, par pitié, supplia Milo. Ce n'est sûrement pas aussi mauvais que vous le dites, hein ?

— C'est pire que ça.

— Mais il faut à tout prix que les mess le servent aux hommes.

— Jamais ils n'avaleront ça.

— Il *faut* qu'ils l'avalent », décréta Milo avec toute l'autorité d'un dictateur. Il faillit se casser la figure quand il lâcha la branche pour pointer vers le ciel un index vengeur.

« Montez donc jusqu'ici, l'invita Yossarian. Vous serez bien mieux installé et vous pourrez tout voir. »

S'agrippant des deux mains à la branche supérieure, Milo se mit à grimper, centimètre par centimètre, avec prudence et appréhension. Son visage se contractait sous l'effort et il poussa un soupir de soulagement en s'asseyant sain et sauf à côté de Yossarian. Il tapa affectueusement sur le tronc de l'arbre. « C'est un arbre vraiment chouette », fit-il remarquer avec admiration et la gratitude du propriétaire.

« C'est l'arbre de la vie, répondit Yossarian en remuant les orteils, et de la connaissance du bien et du mal. »

Milo observait attentivement l'écorce et les branches.

« Non, ce n'est pas l'arbre de la vie, fit-il. C'est un noisetier. Je suis payé pour le savoir, puisque je vends des noisettes.

— Comme vous voudrez. »

Ils restèrent assis en silence sur leur branche pendant quelques secondes, jambes ballantes, les deux mains cramponnées à la branche supérieure, l'un complètement nu à l'exception de ses pieds chaussés de sandales à semelles de crêpe, l'autre vêtu de pied en cap d'un uniforme vert olive à la cravate bien serrée. Milo examinait timidement Yossarian du coin de l'œil, hésitant manifestement à lui poser une question.

« J'aimerais vous demander quelque chose, dit-il enfin. Vous ne portez aucun vêtement. Je ne veux pas me mêler de ce qui ne me regarde pas, mais j'aimerais bien savoir. Pourquoi ne portez-vous pas votre uniforme ?

— Je refuse. »

Milo approuva rapidement, comme un moineau qui picore. « Je vois, je vois », déclara-t-il tout à trac, avec l'air de celui qui ne voit rien du tout. « Je comprends parfaitement. J'ai entendu Appleby et le capitaine Black dire que vous étiez devenu cinglé et je voulais en avoir le cœur net. » Une fois de plus, il hésita poliment avant de poser une nouvelle question. « Vous ne comptez plus jamais remettre

votre uniforme ?

— Non, je ne pense pas. »

Milo approuva vigoureusement pour signaler qu'il comprenait toujours, puis se retrancha dans un silence méditatif. Un oiseau à crête écarlate fila sous leurs jambes, ses ailes sombres frôlant un buisson. Yossarian et Milo étaient à l'abri dans leur berceau de verdure, entourés d'autres noisetiers gris et d'un pin argenté. Le soleil était haut dans un ciel de saphir, moucheté çà et là de bas nuages pommelés d'un blanc immaculé. Il n'y avait pas de brise et les feuilles pendaient, immobiles. L'ombre était douce. Tout reposait en paix – tout sauf Milo, qui se dressa soudain en poussant un cri et en montrant quelque chose, au comble de l'excitation.

« Regardez ! s'écria-t-il, terrifié. Regardez ! Il y a un enterrement là, en bas. On dirait un cimetière, non ? »

Yossarian lui répondit d'une voix lente et posée. « On enterre le gamin qui a été tué dans mon avion l'autre jour, au-dessus d'Avignon. Snowden.

— Que lui est-il arrivé ? demanda Milo d'une voix assourdie par l'angoisse.

— Il s'est fait tuer.

— C'est horrible », geignit Milo, dont les grands yeux bruns s'emplirent de larmes. « Pauvre gosse. C'est trop horrible. » Il se mordit la lèvre jusqu'au sang et l'émotion enfla sa voix. « Et ce sera encore pire si les mess n'acceptent pas d'acheter mon coton. Yossarian, qu'est-ce qui leur prend ? Ils ne comprennent donc pas qu'il s'agit de leur syndicat ? Ne savent-ils pas qu'ils ont tous une part ?

— L'homme mort dans ma tente avait-il une part ? demanda ironiquement Yossarian.

— Bien sûr qu'il en avait une, lui assura fièrement Milo. Tous les membres de l'escadrille en ont une.

— Il a été tué avant même de se faire inscrire à l'escadrille. »

Milo se composa une grimace de circonstance et détourna la tête. « J'aimerais que vous cessiez de me casser les pieds avec cet homme mort dans votre tente, fit-il avec humeur. Je vous ai déjà dit que je n'étais pour rien dans sa mort. Est-ce ma faute si j'ai saisi cette merveilleuse occasion de rafler tout le marché du coton égyptien pour nous coller dans ce pétrin ? Étais-je censé savoir qu'il n'y avait aucune demande pour cet article ? À l'époque, je ne savais même pas ce qu'étaient l'offre et la demande. L'occasion de monopoliser un marché ne se présente pas tous les jours et j'ai quand même eu assez de nez pour sauter dessus. » Milo refoula un sanglot en voyant six porteurs en uniforme sortir de l'ambulance le simple cercueil en pin et le poser doucement sur le sol à côté du trou béant fraîchement

creusé. « Et maintenant, je ne réussis même pas à en revendre un gramme », se lamenta-t-il.

Ni le rite solennel de la cérémonie funèbre ni les jérémiades de Milo ne touchaient Yossarian. La voix de l'aumônier lui parvenait par intermittence, murmure monotone et inintelligible. Yossarian reconnut le Major Major à sa silhouette élancée, et crut reconnaître le major Danby qui s'essuyait le front avec un mouchoir. Le major Danby avait la tremblote depuis son altercation avec le général Dreedle. Entouraient les trois officiers, une rangée de soldats raides comme des piquets et quatre fossoyeurs nonchalants en treillis rayé, paresseusement appuyés sur leurs pelles, à côté du tas incongru de terre rouge cuivré. L'aumônier leva vers Yossarian un regard plein de béatitude, puis se mit la main devant les yeux en une attitude de profonde affliction, regarda de nouveau Yossarian en le cherchant parmi les arbres, et inclina la tête, concluant ce que Yossarian prit pour la partie essentielle de la cérémonie funèbre. Les quatre hommes en treillis soulevèrent le cercueil avec des élingues et le firent descendre dans la tombe. Milo tremblait de tous ses membres.

« Je ne supporte pas de voir ça, cria-t-il en se détournant, bouleversé. Je ne supporte pas de voir ça pendant que les mess laissent mourir mon syndicat. » Il grinça des dents et secoua la tête, en proie au désespoir et au ressentiment. « S'ils avaient la moindre honnêteté, ils achèteraient mon coton, rien que mon coton, tout mon coton. Ils brûleraient leurs sous-vêtements et leurs uniformes d'été pour accroître la demande. Mais ils ne veulent pas lever le petit doigt. Yossarian, essayez de manger le reste de ce chocolat fourré au coton, faites-le pour moi. Peut-être lui trouverez-vous maintenant un goût délicieux ? »

Yossarian repoussa sa main. « Laissez tomber, Milo. Personne ne peut manger du coton. »

Le visage de Milo prit une expression sournoise. « Ce n'est pas vraiment du coton, fit-il pour l'amadouer. Je plaisantais. En fait, il s'agit d'une friandise ouatée, une délicieuse friandise ouatée. Essayez voir.

— Vous me racontez des histoires.

— Je ne raconte jamais d'histoires ! se vanta Milo avec dignité.

— Là, vous me racontez des histoires.

— Je n'en raconte qu'en cas de force majeure », dit Milo pour se défendre. Il détourna les yeux puis fit un clin d'œil à Yossarian. « Ce truc-là est meilleur que n'importe quelle friandise ouatée, réellement. C'est fabriqué avec du vrai coton. Yossarian, il faut que vous m'aidiez à le faire manger par les hommes. Le coton égyptien est le meilleur du monde.

— Mais il est indigeste, insista Yossarian. Ça les rendra malades,

voyez-vous. Essayez donc de ne vous nourrir que de ça, si vous ne me croyez pas.

— J'ai essayé, avoua tristement Milo. Et ça m'a rendu malade. »

Le cimetière était jaune comme du foin et vert comme du chou bouilli. Au bout d'un moment, l'aumônier recula et le demi-cercle beige de silhouettes humaines commença à se disloquer, telle une épave. Les hommes se dirigèrent lentement et sans bruit vers les véhicules garés au bord de la route inégale en terre battue. La tête tristement baissée, l'aumônier, le Major Major et le major Danby regagnèrent leurs jeeps, chacun se tenant froidement à l'écart des deux autres.

« C'est terminé, dit Yossarian.

— C'est la fin, acquiesça Milo, d'un air abattu. Il n'y a plus d'espoir. Tout ça parce que je les ai laissés libres de choisir ce qu'ils voulaient. Ça m'apprendra à être plus dur, la prochaine fois que je me lancerai dans une affaire de ce genre.

— Pourquoi ne pas vendre votre coton au gouvernement ? » suggéra Yossarian à tout hasard, en regardant les quatre hommes en treillis lancer des pelletées de terre rouge sur le cercueil.

Milo repoussa d'emblée cette proposition. « C'est une question de principe, expliqua-t-il d'un ton ferme. Le gouvernement n'a rien à faire dans les affaires, et je serai la dernière personne au monde à mêler le gouvernement à mes affaires. Pourtant, le boulot du gouvernement, *c'est* les affaires », se rappela-t-il soudain, et il poursuivit dans l'allégresse : « Calvin Coolidge l'a dit, et Calvin Coolidge était président, ça doit donc être vrai. Il incombe donc au gouvernement la responsabilité d'acheter tout le coton égyptien que je possède et dont personne ne veut, de sorte que je puisse faire mon bénéfice, c'est vrai, non ? » Le visage de Milo s'assombrit instantanément et son moral retomba à zéro. « Mais comment faire pour que le gouvernement s'intéresse à mon coton ?

— Soudoyez-le.

— Le soudoyer ! » Milo, scandalisé, faillit de nouveau perdre l'équilibre et se casser le cou. « Honte à vous ! » gronda-t-il sévèrement. Ses yeux fulminaient et sa respiration saccadée faisait trembloter sa moustache rousse. « La corruption est illégale, et vous le savez. Mais le profit n'est pas illégal, n'est-ce pas ? Il ne peut donc être illégal de soudoyer quelqu'un pour faire un profit raisonnable, d'accord ? Mais oui, naturellement ! » Il retomba dans sa morosité et son désespoir. « Mais comment saurai-je à qui graisser la patte ?

— Oh ! ne vous en faites pas pour ça », le rassura Yossarian en ricanant doucement, alors que les moteurs des jeeps et de l'ambulance brisaient le lourd silence et que les véhicules s'ébranlaient. « Proposez un pot-de-vin suffisamment important et ils

vous trouveront à coup sûr. Que tout le monde sache ce que vous désirez et ce que vous offrez en échange. Mais si jamais vous trahissez la moindre culpabilité ou la moindre mauvaise conscience, vous aurez des ennuis.

— Si seulement vous pouviez venir avec moi ! pleurnicha Milo. Je ne me sentirai pas en sécurité au milieu de gens aussi corrompus. Ce sont tous des escrocs.

— Vous vous en tirerez très bien, lui assura Yossarian. Et si vous avez le moindre ennui, dites bien haut à tout le monde que la sécurité du pays dépend d'une industrialisation massive basée sur le coton égyptien.

— C'est indéniable, déclara solennellement Milo. Une industrialisation massive basée sur le coton égyptien a pour conséquence immédiate une Amérique beaucoup plus puissante.

— Cela tombe sous le sens. Mais si ce truc ne marche pas, faites valoir le grand nombre de familles américaines dont le revenu dépend de ce secteur d'activité.

— Les revenus d'un grand nombre de familles américaines en dépendent effectivement.

— Vous voyez bien ? fit Yossarian. Vous vous en tirerez beaucoup mieux que moi. À vous entendre, on croirait presque que c'est la vérité.

— C'est la vérité, s'exclama Milo d'une voix digne et chevrotante.

— Exactement ce que je veux dire. Vous y mettez toute la conviction voulue.

— Vous ne voulez vraiment pas m'accompagner ? »

Yossarian secoua la tête.

Milo avait hâte de mettre son plan à exécution. Il fourra le reste de son coton chocolaté dans sa poche de chemise et progressa avec précaution le long de la branche jusqu'au tronc gris et lisse. Il empoigna le tronc, l'étreignit d'un geste généreux et maladroit, puis entama sa descente ; les côtés de ses chaussures en cuir glissaient constamment et plusieurs fois il faillit tomber et se blesser. À mi-chemin, il se ravisa et regrimba à l'arbre. Il avait des morceaux d'écorce dans la moustache et son visage était congestionné par l'effort.

« Vous ne pourriez pas remettre votre uniforme au lieu de vous balader tout nu de cette façon ? » lui suggéra-t-il d'un air soucieux avant de redescendre définitivement. « J'ai peur que vous ne lanciez une mode, auquel cas je n'arriverai jamais à me débarrasser de ce foutu coton. »

Depuis un certain temps déjà, l'aumônier s'interrogeait sur le sens de l'existence. Dieu existait-il ? Comment en être sûr ? Même dans les meilleures conditions, la position de pasteur anabaptiste dans l'armée américaine était difficilement tenable ; mais sans le secours de la foi, cette fonction devenait un calvaire.

Les gens doués d'une voix forte l'effrayaient. Devant d'intrépides et vaillants hommes d'action comme le colonel Cathcart, il se sentait impuissant, seul. L'aumônier était un étranger pour tous les militaires. En sa présence, simples soldats et officiers ne se comportaient pas comme ils se conduisaient avec les autres soldats et officiers, et jusqu'aux aumôniers qui ne se montraient pas aussi aimables avec lui qu'ils l'étaient d'ordinaire entre eux. Dans un monde où le succès tenait lieu de vertu cardinale, il s'était résigné à l'échec. Il lui manquait l'aplomb et le *savoir-faire* ecclésiastique, qui permettaient à tant de ses collègues d'autres religions et d'autres sectes de progresser dans leur carrière. Il avait conscience de cette carence et en souffrait, mais il n'était pas fait pour la perfection. Il se trouvait laid ; tous les jours, sa femme et son foyer lui manquaient.

En fait, avec son visage agréable et sensible, aussi pâle et cendreuse que du grès, l'aumônier était presque beau garçon. C'était un homme ouvert à tous les points de vue.

Peut-être était-il réellement Washington Irving, peut-être avait-il réellement signé du nom de Washington Irving ces lettres dont il ne se souvenait pas. Semblables trous de mémoire abondaient dans les annales médicales, il le savait pertinemment. Mais il savait aussi autre chose : il n'y avait aucun moyen de savoir quoi que ce soit avec certitude, et on ne pouvait même pas avoir la certitude qu'il n'y avait aucun moyen de savoir quoi que ce soit avec certitude. Il se rappelait parfaitement – ou croyait se rappeler parfaitement – l'impression d'avoir déjà vu Yossarian quelque part, avant le jour de leur première rencontre à l'hôpital. Il se souvint d'avoir refait la même expérience troublante presque deux semaines plus tard, quand Yossarian était venu à sa tente lui demander d'être exempté de service actif. Mais évidemment, cette fois-là, l'aumônier avait *déjà* rencontré Yossarian dans cette étrange salle d'hôpital où chaque malade semblait un simulateur, à l'exception du malheureux soldat couvert de bandages blancs et de plâtre de la tête aux pieds, qu'un beau jour on trouva mort avec un thermomètre dans la bouche. Mais dans l'esprit de l'aumônier, sa première rencontre avec Yossarian remontait à une époque reculée, révolue et peut-être même totalement imaginaire, où il lui avait déjà avoué en termes

identiques et définitifs qu'il ne pouvait rien faire, absolument rien faire pour lui venir en aide.

Des doutes de ce genre rongeaient perpétuellement l'esprit fragile et douloureux de l'aumônier. N'y avait-il qu'une seule vraie foi ? Y avait-il une vie après la mort ? Combien d'anges pouvaient danser sur une tête d'épingle ? Et que faisait donc Dieu pendant les éternités qui précédèrent la Création ? Pourquoi fut-il nécessaire de placer un sceau protecteur sur le front de Caïn, s'il n'y avait plus personne contre qui le protéger ? Adam et Ève ont-ils eu des filles ? Tels étaient les vastes et complexes problèmes ontologiques qui le tourmentaient. Pourtant, ils ne lui semblaient jamais aussi fondamentaux que celui de la bonté et des bonnes manières. Il se débattait désespérément dans le dilemme épistémologique des sceptiques, refusant d'accepter des solutions toutes faites à des problèmes qu'il ne voulait pas écarter comme insolubles. Jamais il ne cessait de souffrir, et jamais d'espérer.

« Avez-vous déjà – demanda-t-il avec hésitation dans sa tente à Yossarian, qui tenait à deux mains la bouteille tiède de Coca-Cola avec quoi l'aumônier avait réussi à le consoler – avez-vous déjà vécu une situation qui vous semblait familière, tout en étant sûr que vous la viviez pour la première fois ? » Yossarian acquiesça pour la forme, mais la respiration de l'aumônier s'accéléra : il se réjouissait à l'avance de joindre ses efforts à ceux de Yossarian pour arracher enfin les épais voiles noirs qui obscurcissaient les mystères éternels de l'existence. « C'est bien ce que vous ressentez maintenant ? »

Yossarian secoua la tête et expliqua que la sensation de *déjà-vu* provenait simplement d'un décalage infinitésimal et momentané entre deux centres nerveux coactifs qui d'habitude fonctionnent simultanément. L'aumônier l'écouta distraitemment. Il était déçu, mais peu enclin à croire Yossarian, car il se savait marqué d'un signe, d'une vision secrète, énigmatique, qu'il n'osait toujours pas divulguer. On ne pouvait se dérober aux implications terribles de la révélation de l'aumônier : il s'agissait soit d'une vision d'origine divine, soit d'une hallucination ; il était un élu de Dieu, ou bien perdait l'esprit. Et les deux éventualités l'effrayaient, l'opprimaient tout autant. Ce n'était ni du *déjà-vu*, ni du *presque vu*, ni du *jamais vu*. Mais peut-être y avait-il d'autres *vus* dont il n'avait jamais entendu parler, et que l'un de ces autres *vus* expliquait en un tour de main le phénomène déroutant dont il avait été à la fois le témoin et le protagoniste ; d'un autre côté, il était même possible que rien de ce qu'il pensait avoir eu lieu n'ait *vraiment* eu lieu, qu'il se trouvait confronté à une aberration de la mémoire plutôt que de la perception, qu'il *n'avait jamais* réellement cru avoir vu ce qu'il croyait jadis avoir vu, que son impression présente d'avoir eu ce

sentiment n'était que l'*illusion* d'une illusion, et qu'il ne faisait maintenant qu'imaginer s'être jadis imaginé voir un homme nu perché dans un arbre, près du cimetière.

Il apparaissait maintenant clairement à l'aumônier que son travail ne lui convenait pas très bien, et il se demandait souvent s'il ne serait pas plus heureux dans un autre service, comme simple soldat dans l'artillerie ou l'infanterie, ou même comme parachutiste. Il n'avait pas de vrais amis. Avant de rencontrer Yossarian, il ne se sentait à l'aise avec aucun membre du groupe, et il n'était pas tellement à son aise avec Yossarian, dont les fréquents coups de tête et les sorties imprévisibles mettaient ses nerfs à rude épreuve, tout en l'emplissant d'une joie ambiguë. L'aumônier se savait en sécurité quand il était au club des officiers avec Yossarian et Dunbar, et même seulement avec Nately et McWatt. En leur compagnie, il ne ressentait pas le besoin de changer de table ; le problème angoissant de savoir où s'asseoir s'envolait et il se sentait à l'abri de tous ces officiers antipathiques qui l'accueillaient régulièrement avec une cordialité excessive et attendaient impatiemment son départ. Il mettait tellement de gens mal à l'aise. Tout le monde lui manifestait son amitié, mais personne n'était jamais très gentil avec lui ; tout le monde lui parlait, mais personne ne lui disait jamais rien. Yossarian et Dunbar étaient bien plus décontractés ; l'aumônier ne se sentait jamais gêné en leur compagnie. Ils prirent même sa défense le soir où le colonel Cathcart tenta de le virer une nouvelle fois du club des officiers. Yossarian bondit de sa chaise pour intervenir et Nately cria « *Yossarian !* » pour le retenir. Le colonel Cathcart devint blanc comme un linge en entendant le nom de Yossarian et, à la surprise générale, battit précipitamment en retraite et bouscula le général Dreedle, qui le repoussa du coude d'un air ennuyé et lui ordonna sur-le-champ d'ordonner à l'aumônier de revenir tous les soirs au club des officiers.

Savoir s'il devait à tout prix ou en aucun cas aller au club des officiers donnait à l'aumônier autant de mal que de se souvenir auquel des dix mess du groupe il était censé prendre son prochain repas. Il aurait préféré rester banni du club des officiers, n'eût été le plaisir qu'il y trouvait maintenant avec ses nouveaux compagnons. Mais le soir, en dehors du club des officiers, il n'y avait nulle part où aller. Il restait assis à la table de Yossarian et Dunbar, souriait timidement, avec réserve, ne parlait que si on lui adressait la parole, ne trempait qu'à peine ses lèvres dans le verre de vin doux posé devant lui, et jouait maladroitement avec une petite pipe filiforme, qu'il bourrait de temps à autre et fumait pour se donner une contenance. Il aimait écouter Nately, dont les lamentations aigres-douces le renvoyaient à son propre désarroi romantique et éveillaient

à chaque fois son désir ardent de retrouver sa femme et ses enfants. Amusé par la candeur de Nately, son manque de maturité, l'aumônier l'encourageait en hochant la tête. Nately avait la modestie de ne pas se vanter de la profession de sa petite amie, mais l'aumônier l'apprit du capitaine Black, qui ne passait jamais devant leur table sans lui lancer un clin d'œil appuyé et à Nately une plaisanterie blessante visant son amie. L'aumônier n'aimait guère le capitaine Black et trouvait difficile de ne pas lui souhaiter les pires malheurs.

Personne, pas même Nately, ne semblait se douter que lui, l'aumônier Albert Taylor Tappman, n'était pas uniquement un aumônier, mais aussi un être humain, qu'il avait *le droit* d'avoir une femme charmante et passionnée qu'il aimait à la folie, ainsi que trois petits enfants aux yeux bleus, aux visages oubliés, qui un jour le regarderaient comme un hurluberlu et ne lui pardonneraient peut-être jamais les vexations en tous genres dont sa vocation serait la cause. Pourquoi personne ne comprenait-il qu'il n'était pas un hurluberlu, mais un adulte normal et solitaire s'efforçant de mener la vie normale d'un adulte solitaire ? Si on le blessait, ne saignait-il pas ? Si on le chatouillait, ne riait-il pas⁽¹⁵⁾ ? Aucun d'entre eux ne s'était apparemment aperçu qu'il avait, comme tout le monde, des yeux, des mains, des organes, des sens et des sentiments, qu'il était vulnérable aux mêmes armes qu'eux, sensible aux mêmes climats et qu'il mangeait la même nourriture, bien que, devait-il admettre, dans des mess différents à chaque repas. Seul le caporal Whitcomb semblait se douter qu'il éprouvait des sentiments, puisqu'il venait de réussir à les froisser en allant, sans le consulter, proposer au colonel Cathcart d'envoyer des formulaires de condoléances aux familles des morts et des blessés.

La femme de l'aumônier était la seule chose au monde dont il *pût* être certain, et cela lui aurait suffi si on l'avait laissé vivre en paix avec elle et ses enfants. L'épouse de l'aumônier, âgée d'à peine trente ans, était une petite femme charmante et réservée, très brune et très séduisante, nantie d'une taille fine, d'yeux calmes et intelligents, de petites dents brillantes dans un visage enfantin, enjoué et menu ; il oubliait constamment à quoi ressemblaient ses enfants, et chaque fois qu'il ressortait leurs photos, c'était comme s'il voyait leurs visages pour la première fois. L'amour de l'aumônier pour sa femme et ses enfants atteignait à une telle intensité qu'il se sentait souvent l'envie de tomber à genoux pour sangloter comme un paria ou un lépreux. Des fantasmes morbides incluant sa famille le tourmentaient sans pitié, présages sinistres et terrifiants de maladies et d'accidents.

Des prémonitions de maladies incurables, telles la tumeur d'Ewing ou la leucémie, troublaient ses méditations ; deux ou trois fois par

semaine, il voyait mourir son benjamin, un bébé, parce qu'il n'avait jamais appris à sa femme comment arrêter une hémorragie artérielle ; en pleurs, atterré, il assistait à la mort de tous les membres de sa famille, électrocutés à tour de rôle en touchant une prise de courant, parce qu'il n'avait jamais dit à son épouse que le corps humain était conducteur de l'électricité ; presque chaque nuit, tous les quatre se transformaient en torches vivantes après l'explosion du chauffe-eau, qui mettait le feu aux deux étages de sa maison en bois ; il voyait, dans les moindres détails atroces et répugnants, le corps soigné et frêle de sa pauvre chère épouse réduit en une bouillie visqueuse écrasée contre le mur en briques d'un magasin par un chauffard alcoolique et débile, tandis que sa fille de cinq ans, en proie à une crise d'hystérie, était entraînée loin du carnage par un vieux gentleman affable aux cheveux blancs qui la violait et l'assassinait maintes et maintes fois dans une sablière déserte, pendant que ses deux plus jeunes enfants mouraient de faim à la maison, car la mère de sa femme – qui les gardait – avait succombé à une crise cardiaque en apprenant l'accident de sa fille au téléphone. L'épouse de l'aumônier était une douce femme reposante, respectable ; il brûlait de toucher la chair tiède de son bras fluet, de caresser ses cheveux noirs et soyeux, d'entendre sa voix tendre et réconfortante. Elle avait beaucoup plus de personnalité que son mari. Une ou deux fois par semaine, il lui écrivait des lettres brèves et posées. Mais il rêvait de passer ses journées à lui écrire des lettres enflammées, des pages et des pages de confessions désespérées et sincères de son humble adoration, du besoin qu'il avait d'elle, et d'instructions minutieuses relatives à la respiration artificielle. Il rêvait de se répandre en lamentations, de révéler au grand jour sa solitude et son désespoir insupportables, de lui dire de ne jamais laisser l'acide borique ou l'aspirine à portée des enfants et de traverser dans les passages cloutés. Mais il ne voulait pas la tracasser. La femme de l'aumônier était un ange de dévouement doué d'une compassion infinie. Chaque fois qu'il rêvassait à ses retrouvailles avec sa femme, ses visions se terminaient sur une scène de copulation.

L'aumônier se savait indigne de célébrer des funérailles, et n'aurait pas été surpris d'apprendre que l'apparition dans l'arbre, ce jour-là, était une manifestation de la colère du Tout-Puissant stigmatisant le blasphème et la vanité de son clergé. Feindre la douleur et la gravité, prétendre à une connaissance surnaturelle de l'au-delà en une circonstance aussi terrible et mystérieuse que la mort, c'était là péché inexpiable. Il se rappelait parfaitement – ou était presque convaincu de se rappeler – toute la scène du cimetière. Il voyait encore le Major Major et le major Danby debout à ses côtés comme

de sombres colonnes de pierre brisées, le nombre exact des soldats et l'endroit où ils se tenaient, il voyait encore les quatre hommes immobiles armés de pelles, l'ignoble cercueil, le grand tas triomphant de terre rouge-brun et le ciel imposant, calme et sans profondeur, si étrangement blanc et bleu qu'on l'aurait dit empoisonné. Il se souviendrait toujours de ces détails, car ils faisaient partie intégrante de l'événement le plus extraordinaire qu'il eût jamais vécu – un événement relevant soit du miraculeux, soit du pathologique –, la vision de l'homme nu dans l'arbre. Comment l'expliquer ? Ce n'était pas du déjà-vu, du jamais vu, et certainement pas du presque vu. Aucune des trois catégories n'était assez élastique pour englober pareil phénomène. Était-ce un spectre ? L'âme du mort ? Un ange descendu du ciel ou un suppôt de Satan ? Ou bien tout cet épisode fantastique n'était-il que le fruit d'une imagination malade – la sienne –, d'un esprit dérangé, d'un cerveau détraqué ? La possibilité qu'il y ait vraiment eu un homme nu dans l'arbre – en fait deux, car le premier avait rapidement été rejoint par un second, vêtu des pieds à la tête de sinistres habits sombres (sans oublier une moustache brune), qui se balançait rituellement sur sa branche en tendant au premier un gobelet marron –, cette possibilité ne traversa jamais l'esprit de l'aumônier.

Au fond, l'aumônier était un homme très serviable, mais totalement incapable de rendre le moindre service à quiconque, y compris Yossarian. Il se décida pourtant à prendre le taureau par les cornes et à consulter secrètement le Major Major pour lui demander si, comme le prétendait Yossarian, le colonel Cathcart avait réellement contraint les hommes de son groupe à accomplir plus de missions de combat que les hommes de n'importe quel autre groupe. Démarche osée, entreprise sous le coup d'une impulsion soudaine, sitôt après une querelle avec le caporal Whitcomb et l'ingestion d'un verre d'eau tiède destiné à faire passer un morne déjeuner de biscuits *Milky Way* et *Baby Ruth*. Il partit à pied, pour que le caporal Whitcomb ne s'aperçoive de rien, s'engagea silencieusement dans la forêt, puis se glissa dans le fossé de la voie de chemin de fer désaffectée, où le terrain était plus sûr. Il se hâtait le long des rails, la révolte grondait dans son cœur. Ce matin-là, il avait successivement été rudoyé et humilié par le colonel Cathcart, le colonel Korn et le caporal Whitcomb. Il fallait *absolument* qu'il prenne sa revanche ! Il fut bientôt à bout de souffle. Il marchait d'un pas aussi rapide que possible, s'empêchant de courir, craignant que sa résolution ne s'évapore s'il ralentissait. Il vit alors une silhouette en uniforme venir vers lui, entre les rails rouillés. Il escalada aussitôt le remblai, plongea dans un bosquet touffu d'arbustes et poursuivit sa route à toute vitesse à travers la forêt sur un étroit sentier moussu

qui serpentait entre les arbres. Le sentier était mal tracé, mais il se rua en avant avec la même détermination farouche, glissant et trébuchant souvent, piquant ses mains nues aux maudites branches qui lui barraient le chemin ; enfin, les buissons et les hautes fougères se raréfièrent, il passa à côté d'une caravane militaire vert olive parfaitement visible à travers les sous-bois clairsemés. Il longea ensuite une tente devant laquelle un superbe chat gris perle prenait un bain de soleil, puis une autre caravane posée sur des cales, avant de déboucher dans la clairière où campait l'escadrille de Yossarian. Des perles de sueur salée ourlaient ses lèvres. Il traversa en trombe la clairière jusqu'à la salle de rapport, où un sergent-chef – dos voûté, pommettes saillantes et longs cheveux blond clair – l'accueillit et lui dit aimablement qu'il pouvait entrer sur-le-champ dans le bureau du Major Major puisque ce dernier n'y était pas.

L'aumônier le remercia d'un hochement de tête, puis s'avança entre les tables et les machines à écrire vers la cloison en toile du fond. Il passa par l'ouverture triangulaire et se retrouva seul dans un bureau vide. Le battant de la cloison se referma derrière lui. Il haletait et transpirait abondamment. Le bureau restait vide. Il crut entendre des chuchotements. Dix minutes s'écoulèrent. Il avait une crispation des muscles de la mâchoire, était fort mécontent, promenait son regard autour de lui, puis eut soudain une sueur froide en se souvenant des paroles du sergent-chef : il pouvait entrer dans le bureau puisque le Major Major n'y était pas. *Les appelés lui faisaient une farce !* Épouvanté, l'aumônier s'éloigna de la cloison, ses yeux se mouillèrent de larmes amères. Un gémissement sourd s'échappa de ses lèvres tremblantes. Le Major Major était sorti et les soldats de la pièce voisine avaient fait de lui leur tête de Turc. Il les imaginait parfaitement, accroupis de l'autre côté de la cloison, attendant leur proie comme d'immondes bêtes féroces, gourmandes et omnivores, prêtes à lui sauter dessus sauvagement dès qu'il se montrerait. Il maudit sa propre naïveté et, dans sa panique, regretta de ne pas avoir un masque par exemple, ou une paire de lunettes de soleil et une fausse moustache pour se déguiser, ou alors la voix profonde et énergique du colonel Cathcart, de larges épaules et de gros biceps qui lui permettraient de sortir la tête haute et d'écraser ses persécuteurs d'une morgue et d'une assurance propres à les faire rentrer sous terre. Mais il n'avait pas le courage de les affronter. La seule autre issue était la fenêtre. La route était libre et l'aumônier sauta par la fenêtre du bureau du Major Major, fila ventre à terre le long de la tente, obliqua, puis plongea dans la tranchée du chemin de fer pour se cacher.

Courbé en deux, il fonça le long des rails, son visage crispé grimaçait intentionnellement un sourire décontracté et amical, au

cas où quelqu'un le verrait. Il abandonna la tranchée pour les bois, dès qu'il aperçut un homme qui venait à sa rencontre ; il traversa comme un fou la forêt touffue, les joues rouges de honte. Il entendait tout autour de lui des éclats de rire sauvages, moqueurs et diaboliques et entrevoyait vaguement des faces d'ivrognes ricanant au fond des taillis et, au-dessus de lui, dans le feuillage des arbres. Des spasmes douloureux lui traversèrent la poitrine, l'obligèrent à ralentir son pas. Il zigzagua, chancela, sentit qu'il ne pouvait aller plus loin et s'écroula contre un pommier noueux en se cognant la tête contre le tronc, alors qu'il l'agrippait à bras-le-corps pour ne pas tomber. Sa respiration rauque et sifflante battait dans ses oreilles. Il mit plusieurs minutes – qui lui semblèrent des heures – avant de comprendre que le rugissement infernal qui le submergeait provenait de l'air qui entraînait dans ses poumons. Sa douleur à la poitrine diminuait. Bientôt, il se sentit assez fort pour se relever. Il tendit l'oreille. La forêt était silencieuse. Personne ne le poursuivait en lançant des éclats de rire démoniaques. Mais il était trop fatigué, trop déprimé et sale pour se sentir soulagé. De ses doigts gourds et tremblants, il remit de l'ordre dans ses vêtements et marcha jusqu'à la clairière en se forçant à prendre un air dégagé. L'aumônier songeait souvent aux conséquences funestes d'une crise cardiaque.

La jeep du caporal Whitcomb se trouvait encore dans la clairière. L'aumônier contourna sur la pointe des pieds la tente du caporal, pour ne pas se faire voir ni insulter par lui. Il poussa un grand soupir de satisfaction, se glissa furtivement dans sa propre tente et découvrit le caporal Whitcomb couché en chien de fusil sur son lit de camp. Les godillots boueux du caporal s'épalaient sur la couverture de l'aumônier et il mangeait une de ses tablettes de chocolat, tout en feuilletant d'un air méprisant l'une des bibles de l'aumônier.

« D'où sortez-vous donc ? » lui demanda-t-il sèchement, sans grand intérêt et sans lever les yeux.

L'aumônier rougit et répondit évasivement : « Je suis allé me promener dans les bois.

— Fort bien, glapit le caporal Whitcomb. Laissez-moi donc croupir dans l'ignorance. Mais je vous préviens, mon moral va s'en ressentir. » Il mordit voracement dans la tablette de chocolat de l'aumônier et continua la bouche pleine. « Vous avez eu une visite pendant votre absence. Le Major Major. »

L'aumônier se retourna brusquement et s'écria : « Le Major Major ? Le Major Major est venu *ici* ?

— C'est bien de lui qu'on parle, non ?

— Où est-il allé ?

— Il a filé dans la tranchée du chemin de fer et détalé comme un lapin, ce rustre !

— A-t-il dit ce qu'il voulait ?

— Il a dit qu'il avait besoin de votre aide dans une affaire de la plus haute importance. »

L'aumônier était stupéfait. « Le Major Major a dit ça ?

— Il n'a pas *dit* ça, corrigea le caporal Whitcomb avec mépris et précision. Il l'a écrit dans une lettre cachetée qu'il vous a laissée sur votre bureau. »

L'aumônier jeta un coup d'œil à la table de bridge qui lui servait de bureau et n'y vit que l'abominable tomate rouge-orangé que le colonel Cathcart lui avait donnée le matin même, et qui traînait encore là où il l'avait oubliée, symbole indestructible et incarnat de sa propre ineptie. « Où est la lettre ?

— Je l'ai jetée après l'avoir ouverte et lue. » Le caporal Whitcomb ferma bruyamment la bible et sauta sur ses pieds. « Qu'est-ce qui ne va pas ? Vous ne me croyez pas sur parole ? » Il s'en alla, pour revenir la seconde d'après se cogner contre l'aumônier qui sortait précipitamment afin de retourner voir le Major Major. « Vous êtes incapable de déléguer vos responsabilités, lui lança le caporal Whitcomb, maussade. C'est là un autre de vos grands défauts. »

L'aumônier hocha la tête d'un air soumis, puis fila, incapable de prendre le temps de s'excuser. Il sentait sur sa nuque la main impérieuse du destin. Deux fois déjà aujourd'hui – il s'en rendait compte maintenant –, le Major Major était venu à sa rencontre dans la tranchée, et par deux fois, l'aumônier avait stupidement éludé la rencontre fatale en s'esquivant dans la forêt. Il se tança durement, tout en marchant aussi rapidement que le permettaient les traverses fendues et irrégulièrement espacées du chemin de fer. Le sable et le gravillon qui s'étaient introduits dans ses chaussettes lui mettaient les orteils en sang. Son visage blême aux traits tirés se tordait en une grimace de douleur. Il faisait de plus en plus chaud et humide en cet après-midi du début d'août. Il y avait près d'un mille de sa tente à l'escadrille de Yossarian. En y arrivant, sa chemise était trempée de sueur et il s'élança à bout de souffle dans la tente de rapport, où il fut arrêté d'un geste péremptoire par le même sergent-chef hypocrite et mielleux aux lunettes rondes et aux pommettes saillantes, qui lui intima l'ordre de rester dehors car le Major Major était dans son bureau, et lui apprit qu'il ne pourrait entrer que lorsque le Major Major serait sorti. L'aumônier lui lança un regard d'incompréhension hébétée. Pourquoi le sergent le haïssait-il ? Ses lèvres pâles tremblaient. Il mourait de soif. Qu'avaient donc tous les gens ? N'y avait-il pas assez de tragédies comme ça ? Le sergent avança la main pour soutenir l'aumônier qui vacillait.

« Je suis désolé, sir, dit-il d'une voix basse, courtoise, mélancolique. Mais ce sont les ordres du Major Major. Il ne veut

jamais voir personne.

— Il veut me voir, moi, argumenta l'aumônier. Il est venu me voir à ma tente pendant que j'étais ici à l'attendre.

— Le Major Major a fait ça ? demanda le sergent.

— Parfaitement. Allez donc lui demander.

— Je crains de ne pouvoir entrer, sir. Il ne veut jamais me voir, moi non plus. Peut-être pourriez-vous laisser un mot ?

— Je ne veux pas laisser de mot. Ne fait-il jamais d'exception ?

— Seulement pour les cas exceptionnels. La dernière fois qu'il a quitté sa tente, c'était pour assister à l'enterrement d'un soldat. Et la dernière fois qu'il a reçu quelqu'un dans son bureau, c'était contraint et forcé. Un bombardier, un certain Yossarian, la obligé à...

— Yossarian ? » Cette nouvelle coïncidence ravit l'aumônier. Y avait-il un autre miracle en préparation ? « Mais c'est justement à son sujet que je veux le voir ! Ont-ils parlé du nombre de missions que Yossarian doit accomplir ?

— Oui, sir. C'était précisément le sujet de leur entretien. Le capitaine Yossarian avait accompli cinquante et une missions et il a supplié le Major Major de l'intégrer dans les rampants, pour ne pas avoir à effectuer quatre missions de plus. Le colonel Cathcart n'exigeait que cinquante-cinq missions à l'époque.

— Et qu'a répondu le Major Major ?

— Il lui a répondu qu'il ne pouvait absolument rien faire. »

Le visage de l'aumônier s'allongea. « Le Major Major a dit ça ?

— Oui, sir. En fait, il a conseillé à Yossarian d'aller vous demander votre aide. Vous ne voulez vraiment pas laisser un mot, sir ? J'ai justement un crayon et un papier sous la main. »

L'aumônier secoua la tête en mordillant sa lèvre inférieure déshydratée d'un air maussade, et sortit. La journée avait à peine commencé et il s'était déjà passé tant de choses. L'air était plus frais dans la forêt. Sa gorge le brûlait. Il marchait lentement tout en se demandant quelle nouvelle tuile allait lui tomber dessus, quand l'ermite fou des bois bondit vers lui de derrière un mûrier. L'aumônier poussa un hurlement de terreur.

L'inconnu, de haute taille, à la mine cadavérique, recula d'effroi et s'écria : « Ne me faites pas de mal !

— Qui êtes-vous ? cria l'aumônier.

— Je vous en prie, ne me faites pas de mal ! cria l'homme à son tour.

— Je suis l'aumônier !

— Alors pourquoi voulez-vous me faire du mal ?

— Je ne veux pas vous faire de mal ! répéta l'aumônier avec une exaspération croissante. Dites-moi simplement qui vous êtes et ce que vous voulez de moi.

— J'aimerais seulement savoir si Grand Chef Pâle-Avoine est déjà mort de pneumonie, hurla l'inconnu. C'est tout. Je vis ici. Je m'appelle Flume. J'appartiens à l'escadrille, mais je vis ici, dans les bois. Vous pouvez demander à n'importe qui. »

L'aumônier retrouvait lentement son visage habituel et étudiait attentivement cet étrange individu angoissé. Une paire de barrettes de capitaine toutes rouillées pendait sur son col de chemise en loques. Il avait une verrue noire et poilue sous une narine et une moustache hirsute, fournie, couleur écorce de peuplier.

« Pourquoi vivez-vous dans les bois si vous appartenez à l'escadrille ? s'enquit l'aumônier par curiosité.

— Je n'ai pas le choix, je dois vivre dans les bois », répondit le capitaine, agacé, comme si l'aumônier avait dû être au courant. Il se redressa lentement, sans quitter l'aumônier des yeux, bien qu'il eût une bonne tête de plus que lui. « Vous ne les avez donc pas entendus parler de moi ? Grand Chef Pâle-Avoine a juré de me trancher la gorge une nuit, pendant mon sommeil, et je n'ose plus coucher dans ma tente à l'escadrille tant qu'il est vivant. »

L'aumônier écouta avec méfiance cette invraisemblable explication. « Mais c'est incroyable, répliqua-t-il. Ce serait un meurtre avec préméditation. Pourquoi n'avez-vous pas raconté tout ça au Major Major ?

— Je l'ai fait, dit tristement le capitaine, mais le Major Major m'a dit que c'est *lui* qui me trancherait la gorge si jamais je lui adressais de nouveau la parole. » L'homme regarda l'aumônier d'un air terrifié. « Vous aussi, vous allez me trancher la gorge ?

— Oh, non, non, non ! lui assura l'aumônier. Bien sûr que non. Vous vivez réellement dans la forêt ? »

Le capitaine fit signe que oui et l'aumônier observa avec un mélange de pitié et d'admiration son teint gris terreux dû à la fatigue et à la malnutrition. L'homme n'avait plus que la peau sur les os, et, sur la peau, un uniforme fripé qui pendait comme un sac, recouvert de brins d'herbe séchée. Il avait besoin d'une bonne coupe de cheveux. De profonds cernes violacés lui entouraient les yeux. L'aspect éreinté et dépenaillé du capitaine émut l'aumônier presque jusqu'aux larmes ; il se sentit rempli de respect et de compassion pour toutes les épreuves que le malheureux devait endurer quotidiennement. D'une voix assourdie par la pitié, il lui dit :

« Qui s'occupe de votre linge ? »

Le capitaine pinça les lèvres et répondit d'un air entendu : « Je le fais laver par une blanchisseuse, dans une des fermes au bas de la route. Je garde mes affaires dans ma caravane et m'y glisse une ou deux fois par semaine quand j'ai besoin d'un mouchoir ou d'un sous-vêtement propre.

— Que ferez-vous cet hiver ?

— Oh ! je compte être de retour à l'escadrille avant, répondit le capitaine avec la confiance d'un martyr. Grand Chef Pâle-Avoine criait sur les toits qu'il allait mourir de pneumonie ; m'est avis que je n'ai qu'à patienter jusqu'à ce qu'il fasse un peu plus froid et humide. » Il dévisagea l'aumônier d'un air perplexe. « Ne savez-vous pas tout ça ? Vous n'avez pas remarqué que tout le monde parlait de moi ?

— Je ne crois pas avoir jamais entendu quelqu'un mentionner votre nom.

— Ça alors ! je n'y comprends plus rien. » Le capitaine était vexé, mais poursuivit avec un optimisme forcé. « Enfin, nous voici bientôt en septembre, je n'aurai plus à attendre longtemps. La prochaine fois qu'on vous demande de mes nouvelles, eh bien ! répondez que je serai de retour pour concocter ces bons vieux textes de propagande dès que l'hiver sera là et aura fait mourir Grand Chef Pâle-Avoine de pneumonie. D'accord ? »

L'aumônier se concentra solennellement pour se souvenir des paroles prophétiques du capitaine, exalté par leur sens ésotérique. « Vous nourrissez-vous de mûres, d'herbes et de racines ?

— Non, évidemment pas, répondit le capitaine, surpris. Je me faufile dans le mess par la porte de derrière et mange dans la cuisine. Milo me fournit des sandwiches et du lait.

— Que faites-vous quand il pleut ? »

La réponse du capitaine fut claire et nette : « Je me fais mouiller.

— Où dormez-vous ? »

Le capitaine se ramassa sur lui-même et recula : « Vous aussi ? hurla-t-il hystériquement.

— Oh, non, s'écria l'aumônier. Je vous assure que non.

— Vous aussi, vous voulez me trancher la gorge ! insista le capitaine.

— Je vous donne ma parole... », fit l'aumônier, mais trop tard, car l'affreux spectre hirsute avait déjà disparu ; il s'était volatilisé avec art dans les taches innombrables et fragmentées des feuilles, des ombres et de la lumière. L'aumônier se prit à douter qu'il eût même été là. Il était confronté à tant de prodiges qu'il ne savait plus distinguer entre les miracles et les apparitions ordinaires. Il voulait se renseigner dès que possible sur le fou de la forêt, vérifier si un capitaine Flume avait jamais *réellement* existé, mais il se souvint à contrecœur qu'il lui fallait avant tout apaiser le caporal Whitcomb, qui lui reprochait de ne pas lui déléguer assez de responsabilités. Il clopina sur le sentier qui zigzaguait à travers la forêt, la bouche sèche, épuisé. Penser au caporal Whitcomb lui donnait des remords, mais il priait pour que le caporal fût absent quand il atteignit la

clairière, car il désirait se déshabiller seul, se laver les bras, la poitrine et les épaules, boire de l'eau, s'allonger en savourant son bien-être et peut-être même dormir quelques minutes. Mais il était bon pour une autre déception et une autre mauvaise surprise, car le caporal Whitcomb, devenu entre-temps le *sergent* Whitcomb, était assis torse nu dans son fauteuil, en train de coudre ses nouveaux galons de sergent sur sa manche avec l'aiguille et le fil à coudre de l'aumônier. Le caporal Whitcomb venait d'être promu par le colonel Cathcart, qui voulait voir immédiatement l'aumônier au sujet des lettres.

« Oh, non », gémit l'aumônier en s'effondrant sur sa couchette. Sa cantine était vide et il était trop bouleversé pour se souvenir de sa gourde qui pendait à l'ombre entre les deux tentes. « Ce n'est pas possible. Ce n'est pas possible qu'on puisse croire sérieusement que j'ai imité la signature de Washington Irving.

— Il ne s'agit pas de ces lettres-là », rectifia le caporal Whitcomb, qui prenait grand plaisir au désarroi de l'aumônier. « Il veut vous voir à propos des lettres à envoyer aux familles des morts et des blessés.

— Ces lettres-là ? fit l'aumônier, surpris.

— Exactement, pontifia le caporal Whitcomb. Et il va vous passer un sacré savon pour avoir refusé de me laisser les envoyer. Vous auriez dû voir son enthousiasme, dès que je lui ai dit que les lettres porteraient sa signature. C'est pour ça qu'il m'a accordé une promotion. Il est sûr et certain que grâce à ces lettres, il aura son nom dans le *Saturday Evening Post*. »

La stupéfaction de l'aumônier s'accrut. « Mais comment a-t-il su que nous envisagions la chose ?

— Je suis allé lui en parler à son bureau.

— Vous avez fait quoi ? » demanda l'aumônier d'une voix suraiguë en se levant d'un bond, saisi d'une rage inhabituelle. « Dois-je comprendre que vous êtes allé voir le colonel Cathcart sans me demander mon avis ni ma permission ? »

Le caporal Whitcomb sourit effrontément avec une satisfaction méprisante. « Exactement, l'aumônier, répondit-il. Et vous feriez mieux de vous tenir peinard, si vous ne voulez pas avoir d'ennuis. » Il ricana en manière de défi. « Le colonel Cathcart n'aimera sûrement pas découvrir que vous me tirez dans les pattes, sous prétexte que je lui ai présenté directement mon idée. Vous savez quoi, l'aumônier ? » continua le caporal, tout en coupant avec les dents le fil noir de l'aumônier et en boutonnant sa chemise d'un air supérieur. « Ce crétin pense réellement que c'est une des meilleures idées qu'on lui ait jamais proposées... »

« Cette idée me permettra même sûrement d'avoir mon nom dans

le *Saturday Evening Post* », se vanta dans son bureau le colonel Cathcart, qui marchait joyeusement de long en large et faisait des remontrances à l'aumônier. « Mais vous n'avez pas eu suffisamment de jugeote pour l'apprécier.

Vous tenez un homme de valeur avec le caporal Whitcomb. J'espère, l'aumônier, que vous avez suffisamment de jugeote pour apprécier ça.

— Le sergent Whitcomb », corrigea l'aumônier, qui regretta aussitôt son intervention.

Le colonel Cathcart le foudroya du regard. « *J'ai dit* : le sergent Whitcomb, répliqua-t-il. J'aimerais que de temps en temps vous essayiez d'écouter au lieu de critiquer systématiquement. Vous ne désirez pas rester capitaine toute votre vie, non ?

— Sir ?

— Eh bien, je ne vois vraiment pas comment vous pouvez espérer prendre du galon, si vous continuez sur votre lancée. Le caporal Whitcomb estime que vous autres n'avez pas eu la moindre idée nouvelle depuis mille neuf cent quarante-quatre ans, et je suis assez d'accord avec lui. Un garçon brillant, ce caporal Whitcomb. Enfin, tout ça va changer. » Le colonel Cathcart s'assit à son bureau d'un air déterminé, dégagea un large espace sur son sous-main. Ce travail terminé, il se mit à frapper son sous-main du bout de l'index : « À partir de demain, je veux que vous et le caporal Whitcomb écriviez en mon nom une lettre de condoléances à la famille de chaque homme du groupe tué, blessé ou fait prisonnier. Je tiens à ce qu'elles fourmillent de détails personnels, afin que le destinataire soit convaincu de ma profonde sincérité en lisant votre prose. Vu ? »

L'aumônier ne put s'empêcher d'avancer d'un pas pour protester. « Mais sir, c'est impossible ! Nous ne connaissons même pas tous les hommes du groupe.

— Aucune importance, fit le colonel Cathcart, qui sourit ensuite aimablement. Le caporal Whitcomb m'a apporté la lettre-formulaire type, qui recouvre presque toutes les situations. Écoutez : "Chère Madame, Monsieur, Mademoiselle, ou Monsieur et Madame, aucun mot ne saurait exprimer la profonde douleur que j'ai ressentie, quand votre mari, fils, père ou frère, a été tué, blessé ou porté disparu." Et ainsi de suite. Je trouve que cette première phrase résume parfaitement mes sentiments. Mais dites-moi, vous feriez peut-être mieux de laisser le caporal Whitcomb s'occuper de cette affaire. » Le colonel Cathcart dégaina soudain son fume-cigarette et le fit légèrement plier entre ses deux mains, comme une cravache d'onyx et d'ivoire. « Le caporal Whitcomb me dit que vous ne savez pas déléguer vos responsabilités. C'est là un de vos grands défauts, l'aumônier. Le caporal dit aussi que vous ne prenez aucune initiative.

Vous n'avez pas l'intention de me contredire, j'espère ?

— Non, sir. » L'aumônier secoua la tête, écrasé de culpabilité : non seulement il ne savait pas déléguer ses responsabilités et manquait d'initiative, mais il avait aussi été tenté de contredire le colonel. Son esprit était sens dessus dessous. Dehors, des soldats tiraient aux pigeons et il sursautait à chaque détonation. Il ne parvenait pas à s'habituer aux coups de fusil. Il était entouré de cageots de tomates et avait la quasi-certitude de s'être trouvé dans le bureau du colonel Cathcart en des circonstances analogues, entouré des mêmes cageots de tomates. Encore du *déjà-vu*. Ce décor lui semblait si familier, et pourtant tellement irréel. Ses vêtements étaient crasseux et élimés ; il avait mortellement peur de sentir mauvais.

« Vous prenez les choses trop au sérieux, l'aumônier, déclara soudain le colonel Cathcart, paternel. C'est encore un autre de vos grands défauts. Votre tête d'enterrement déprime tout le monde, vous savez. Je voudrais vous voir rire de temps à autre. Allons, l'aumônier, vous me faites un rire bien gras, en échange de quoi je vous donne un plein cageot de tomates. » Il l'observa une seconde ou deux, puis cria victoire. « Vous voyez, l'aumônier, j'ai raison. Z'êtes incapable de me sortir un rire bien gras, hein ?

— Oui, sir, reconnut faiblement l'aumônier qui déglutit avec peine. Pas en ce moment, car j'ai une soif terrible.

— Alors, prenez un verre. Le colonel Korn a du bourbon dans un des tiroirs de son bureau. Vous devriez venir nous voir, un de ces soirs, au club des officiers, histoire de passer un bon moment. Tâchez de vous déridier un peu. J'espère que vous ne vous sentez pas supérieur à nous sous prétexte que vous exercez votre métier ?

— Oh ! non, sir, lui assura l'aumônier, au comble de l'embarras. En fait, j'étais au club des officiers tous ces derniers soirs.

— Vous n'êtes que capitaine, ne l'oubliez pas, poursuivit le colonel Cathcart qui n'avait pas écouté la remarque de l'aumônier. Vous avez beau exercer votre profession, vous n'en êtes pas moins que capitaine.

— Oui, sir, je sais.

— Parfait. C'est aussi bien que vous n'ayez pas ri tout à l'heure, car de toute façon, je ne vous aurais pas donné de tomates. À propos, le caporal Whitcomb m'apprend que vous avez pris une tomate quand vous étiez ici ce matin.

— Ce matin ? Mais, sir, vous me l'avez donnée. »

Le colonel Cathcart hocha la tête d'un air sceptique. « Je n'ai pas dit que je ne vous l'avais pas donnée. J'ai simplement dit que vous l'aviez prise. Je ne vois pas de quoi vous vous sentez coupable si vous ne l'avez pas volée. Vous l'ai-je donnée ?

— Oui, sir. Je vous le jure.

— Il va donc falloir que je vous croie sur parole, bien que je n'arrive pas à comprendre pourquoi je vous aurais donné une tomate. » Le colonel Cathcart transféra avec agilité un presse-papiers en verre du rebord droit de son bureau au rebord gauche, et s'empara d'un crayon bien taillé. « Okay, l'aumônier, maintenant il faut que j'attaque un travail important, si vous n'avez plus besoin de moi. Faites-moi signe dès que le caporal Whitcomb aura envoyé une douzaine de ses lettres, et nous nous mettrons en rapport avec les rédacteurs du *Saturday Evening Post*. » C'est alors qu'il eut une brillante inspiration : « Dites donc, je crois que je vais de nouveau proposer le groupe pour Avignon ! Ça devrait accélérer les choses !

— Pour Avignon ? » Le cœur de l'aumônier s'arrêta de battre une demi-seconde ; il eut la chair de poule et se mit à trembler.

« Exactement, expliqua le colonel avec exubérance. Plus vite nous aurons quelques morts et blessés, plus vite nous toucherons au but. J'aimerais tant figurer dans le numéro de Noël... Son tirage est sûrement le plus élevé de l'année. »

Devant l'aumônier horrifié, le colonel décrocha son téléphone afin de porter son groupe volontaire pour Avignon, et tenta de nouveau de le virer du club des officiers ce même soir, mais Yossarian se leva en titubant et renversa sa chaise pour aller défendre son ami à coups de poing ; Nately cria donc son nom, lequel nom pétrifia le colonel Cathcart, qui battit prudemment en retraite et bouscula le général Dreedle, qui le repoussa d'un air dégoûté pour le rappeler la seconde d'après et lui ordonner d'ordonner de faire immédiatement rentrer l'aumônier au club des officiers. Tout ceci déroutait totalement le colonel Cathcart, d'abord le nom redouté, *Yossarian* ! résonnant de nouveau comme un présage de mauvais augure, ensuite le pied meurtri du général Dreedle et – autre défaut de l'aumônier, selon le colonel – le fait que les réactions du général Dreedle étaient *parfaitement* imprévisibles. Le colonel Cathcart n'oublierait jamais le premier soir où le général Dreedle avait remarqué la présence de l'aumônier au club des officiers ; il avait levé son lourd visage couperosé dégoulinant de sueur pour regarder fixement, à travers la brume jaune de fumée de cigarette, l'aumônier qui se terrait contre un mur, seul.

« Eh bien, ça alors ! » s'était-il écrié d'une voix rauque, ses sourcils gris et broussailleux montant et descendant. « C'est bien un aumônier que je vois là-bas ? Compliments : un soldat du Seigneur en train de traîner dans un bouge pareil avec une bande d'ivrognes et de joueurs. »

Le colonel Cathcart pinça les lèvres et se composa un visage outré. « Je ne saurais mieux dire, sir, acquiesça-t-il d'un ton ferme et théâtral. De nos jours, je ne parviens pas à comprendre l'attitude du

clergé.

— Les membres du clergé s'améliorent, leur attitude aussi, voilà tout », déclara catégoriquement le général Dreedle.

Le colonel Cathcart avala difficilement sa salive et essaya de se rattraper. « Affirmatif, sir. Le clergé s'améliore. J'y songeais juste à l'instant, sir.

— Ici, c'est un endroit rêvé pour un aumônier : en se mêlant aux hommes occupés à boire et à jouer, il est à même de mieux les comprendre et de gagner leur confiance. Comment diable les amènerait-il autrement à croire en Dieu ?

— J'y songeais encore à l'instant, sir, au moment où je lui ai ordonné de venir ici », répondit prudemment le colonel Cathcart avant d'enlacer familièrement les épaules de l'aumônier pour l'entraîner à l'écart et lui ordonner sèchement, à voix basse, de venir tous les soirs au club des officiers afin de se mêler aux hommes occupés à boire et à jouer pour mieux les comprendre et gagner leur confiance.

L'aumônier acquiesça et se présenta ponctuellement tous les soirs au club des officiers pour se mêler à des hommes qui le fuyaient comme la peste, jusqu'au soir de la bagarre autour de la table de ping-pong, où Grand Chef Pâle-Avoine pivota soudain et sans la moindre raison flanqua son poing dans la figure du colonel Moodus, qui dégringola sur les fesses, de sorte que le général Dreedle éclata d'un rire sonore et inattendu, qui se figea quand le général aperçut à côté de lui l'aumônier ébahi qui le regardait bouche bée. Sa bonne humeur envolée, le général le fusilla du regard puis se dirigea vers le bar en maugréant et roulant bord sur bord sur ses courtes jambes comme un marin aviné. Le colonel Cathcart trottnait peureusement derrière lui, implorant vainement du regard le colonel Korn de l'aider.

« C'est du joli », éructa le général Dreedle au bar en saisissant son verre vide de sa grosse main. « C'est du beau : un ecclésiastique qui traîne dans un taudis pareil avec une bande de poivrots et de joueurs. »

Le colonel Cathcart poussa un soupir de soulagement. « Oui, sir, s'écria-t-il triomphalement, c'est effectivement magnifique.

— Alors pourquoi n'y mettez-vous pas bon ordre, sacredieu ?

— Sir ? fit le colonel Cathcart en clignant les yeux.

— Vous trouvez que ça fait bon effet que votre aumônier traîne dans le coin tous les soirs ? Bon sang, chaque fois que je viens, je tombe sur lui.

— Vous avez raison, sir, cent fois raison. Ça fait très mauvais effet. Et je vais y mettre bon ordre, de ce pas, sir, de ce pas.

— Ce n'est pas vous qui lui avez ordonné de venir ici ?

— Non, sir, c'est le colonel Korn. Et j'ai bien l'intention de le punir sévèrement, lui aussi.

— S'il n'était pas aumônier, marmonna le général Dreedle, je le ferais fusiller *illico presto*.

— Il n'est pas aumônier, sir, tenta prudemment de lui apprendre le colonel Cathcart.

— Ah bon ? Mais alors, s'il n'est pas aumônier, pourquoi diable porte-t-il cette croix sur son col de chemise ?

— Il ne porte pas de croix sur son col, sir. Il s'agit d'une feuille d'argent. Il est lieutenant-colonel.

— Votre aumônier est lieutenant-colonel ? demanda le général, au comble de l'étonnement.

— Oh non, sir. Mon aumônier n'est que capitaine.

— Mais alors, dites-moi pourquoi il porte cette foutue feuille d'argent sur son col, s'il n'est que capitaine ?

— Il ne porte pas de feuille d'argent sur son col, sir. Il s'agit d'une croix.

— Tirez-vous. Je ne veux plus vous voir, espèce de con, fit le général Dreedle. Ou c'est *vous* que je vais faire fusiller.

— Bien, sir. »

Le colonel Cathcart faillit s'étrangler et quitta le général Dreedle pour flanquer l'aumônier à la porte du club des officiers – scène qui se renouvela presque mot pour mot deux mois plus tard, après que l'aumônier eut tenté de persuader le colonel Cathcart de revenir sur sa décision de porter à soixante le nombre des missions ; il avait là aussi lamentablement échoué, et était maintenant prêt à succomber au désespoir, n'eussent été le souvenir de sa femme, qu'il aimait d'un amour si exalté et sensuel, et la foi inébranlable qu'il avait depuis toujours en la sagesse et la justice d'un Dieu immortel, tout-puissant, omniscient, humain, universel, anthropomorphe, de langue anglaise, anglo-saxon et pro-américain, foi inébranlable que tous ces événements bizarres parvenaient à ébranler. Bien sûr, il y avait la Bible, mais la Bible était un livre, seulement un livre, comme *L'île au trésor*, *Ethan Frome* ou *le Dernier des Mohicans*. Était-il vraisemblable, comme il avait déjà entendu Dunbar l'affirmer, que les réponses aux énigmes de la création fussent fournies par des individus trop ignares pour comprendre le mécanisme de la pluie ? Dieu Tout-Puissant, dans Son Infinie Sagesse, avait-il réellement craint, il y a six mille ans, que des hommes ne réussissent à bâtir une tour s'élevant jusqu'au ciel ? Où diable était le ciel ? En haut ? En bas ? Mais il n'y avait ni haut ni bas dans un univers fini mais en expansion, où même l'immense, l'éblouissant, le majestueux soleil incandescent s'altérerait progressivement pour finalement, un jour, entraîner la terre dans sa ruine. Il n'y avait pas de miracles ; les prières restaient sans réponse,

et le malheur s'abattait avec une égale brutalité sur le bon comme le mauvais larron ; l'aumônier, qui avait de la conscience et du caractère, se serait rendu à la raison et aurait abjuré la croyance au Dieu de ses pères – aurait volontiers renoncé à sa fonction et à son grade pour tenter sa chance comme simple soldat dans l'infanterie ou l'artillerie, ou même comme caporal parachutiste – s'il n'avait pas assisté à une telle série de phénomènes mystérieux, comme l'apparition de l'homme nu dans l'arbre à l'enterrement de ce malheureux sergent, ou le message cryptique et hallucinant transmis cet après-midi même dans la forêt par le prophète Flume : « *Dites-leur que je serai de retour pour l'hiver.* »

XXVI. AARFY

En un sens, tout était de la faute de Yossarian, car s'il n'avait pas déplacé la ligne de bombardement pendant le Grrrand Siège de Bologne, le major – de Coverley serait peut-être toujours là pour le sauver, et s'il n'avait pas rempli l'appartement des hommes de troupe de filles sans domicile fixe, Nately ne serait peut-être jamais tombé amoureux de sa putain, assise nue en dessous de la taille dans le salon grouillant de joueurs de blackjack qui l'ignoraient. De son fauteuil jaune, Nately l'admirait à la dérobée, émerveillé par la force tranquille et le flegme éblouissant dont elle faisait preuve face au désintérêt de tous ces hommes. Elle bâilla et il fut bouleversé. Il n'avait jamais vu contenance aussi héroïque.

Cette fille avait gravi cinq étages pour se vendre à des soldats rassasiés de plaisirs par toutes les filles qu'ils hébergeaient ; aucun ne voulait d'elle, à aucun prix, même après son strip-tease peu enthousiaste qui leur avait révélé un corps élané, ferme et voluptueux. Elle paraissait plus lasse que déçue. À présent, elle prenait une pose nonchalante pour regarder la partie de cartes d'un œil distrait, puis rassembla ce qui lui restait d'énergie pour enfiler tristement ses vêtements et retourner au travail. Elle bougea. Puis elle se leva, poussa un soupir sans s'en rendre compte, remit paresseusement sa culotte de coton collante, sa jupe sombre, ses chaussures et partit. Nately sortit discrètement derrière elle ; et quand Yossarian et Aarfy entrèrent dans l'appartement des officiers près de deux heures plus tard, elle était de nouveau là en train d'enfiler sa culotte et sa jupe, scène familière que l'aumônier aurait qualifiée de *déjà-vu*, mais non Nately, qui se tourmentait et broyait du noir.

« Elle veut partir maintenant, dit-il d'une voix faible, étrange. Elle ne veut pas rester.

— Tu devrais lui proposer de l'argent pour qu'elle passe la journée avec toi, lui conseilla Yossarian.

— Elle m'a rendu mon argent, avoua Nately. Elle ne veut plus me voir, elle préfère partir chercher un autre homme. »

La fille fit une pause quand elle eut mis ses chaussures, et lança un clin d'œil suggestif à Yossarian et Aarfy. Ses seins plantureux pointaient sous son léger sweater blanc sans manches qui moulait étroitement ses formes généreuses et s'arrondissait autour de ses hanches. Yossarian répondit à son clin d'œil, visiblement séduit. Mais il secoua la tête.

« Allez ouste, bon débarras, fit Aarfy, qui restait de glace.

— Ne dis pas ça ! protesta Nately, à la fois furieux et implorant. Je veux qu'elle reste avec moi.

— Qu'est-ce qu'elle a de si spécial ? ricana Aarfy en feignant la surprise. Ce n'est qu'une putain.

— Et ne la traite pas de putain ! »

La fille haussa les épaules avec indifférence et se dirigea vers la porte. Nately se précipita pour la lui ouvrir. Il revint avec une mine effondrée, hébétée, une profonde douleur se lisant sur son visage.

« Ne t'en fais pas, lui conseilla gentiment Yossarian. Tu la retrouveras sûrement. Nous savons tous où traînent les putains.

— Je t'en prie, ne l'appelle pas comme ça, le supplia Nately, au bord des larmes.

— Excuse-moi », murmura Yossarian.

Aarfy lança d'une voix tonitruante et joviale : « Il y a des centaines de putains qui la valent bien dans les rues. Celle-là n'est même pas jolie. » Il lâcha un petit rire plein de sarcasme et de supériorité. « Dis donc, tu as foncé lui ouvrir la porte comme si tu étais amoureux d'elle.

— Je crois que je suis amoureux d'elle », confessa Nately d'un air honteux.

Une surprise comique plissa le front rose et bombé d'Aarfy. « Ho, ho, ho, ho ! Ça, c'est pas mal, fit-il en tenant les pans de sa tunique verte d'officier. *Toi*, amoureux d'elle ? Ça, c'est pas mal. » Aarfy avait rendez-vous dans l'après-midi avec une fille de la Croix-Rouge dont le père possédait une grosse usine de magnésie. « *Voilà* le genre de fille avec qui tu devrais frayer, et non de vulgaires souillons comme celle-là. Quoi, elle n'a même pas l'air propre.

— Je m'en fous ! cria Nately, désespéré. Et d'abord, ferme-la. Je ne veux pas discuter de ça avec toi.

— Ferme-la, Aarfy, dit Yossarian.

— Ho, ho, ho, ho ! continua Aarfy. Je vois d'ici ce que diraient tes

parents s'ils savaient que tu cours après des traînées pareilles. Ton père est un homme très distingué, tu sais.

— Je ne compte pas lui en parler, déclara Nately avec détermination. Je ne compte pas leur en parler, ni à lui, ni à Mère, tant que nous ne serons pas mariés.

— Mariés ? (L'hilarité d'Aarfy était à son comble.) Ho, ho, ho, ho, ho ! Voilà que tu dis n'importe quoi. Comment veux-tu savoir ce qu'est un amour véritable à ton âge ? »

Aarfy faisait autorité sur le sujet de l'amour véritable, car il était véritablement tombé amoureux du père de Nately et de la perspective de travailler pour lui après la guerre à un poste de responsabilités, en récompense des soins qu'il aurait pris de Nately junior. Aarfy était un navigateur de tête qui se cherchait encore, et ce depuis sa sortie de l'université. C'était un navigateur débonnaire et magnanime, toujours prêt à pardonner les injures dont l'abreuyaient les autres hommes de l'escadrille, chaque fois qu'il se perdait au cours d'une mission de combat et les conduisait au-dessus des concentrations de DCA. Ce même après-midi, il se perdit dans les rues de Rome et ne retrouva jamais l'intéressante fille de la Croix-Rouge, dont le père possédait une grosse usine de magnésie. Il se perdit lors de la mission sur Ferrare, le jour où Kraft fut abattu et tué, et il se perdit encore pendant le raid d'approvisionnement hebdomadaire à Parme, où il dirigea les avions vers la mer, au-dessus de Leghorn, après que Yossarian eut largué ses bombes sur l'objectif qu'aucune batterie ne défendait, et allumé une cigarette odorante en s'installant confortablement, yeux fermés, contre la paroi blindée. Soudain, des obus explosèrent, McWatt hurla par l'interphone : « La DCA ! La DCA ! Bon dieu, où sommes-nous ? Qu'est-ce qui se passe ? »

Yossarian ouvrit des yeux effarés et vit les flocons noirs, totalement inattendus, de la DCA, qui descendaient régulièrement vers eux, ainsi que le visage béat et rondouillard d'Aarfy, dont les petits yeux amusés observaient les explosions de plus en plus rapprochées. Yossarian n'en revenait pas. Sa jambe s'engourdit brusquement. McWatt avait commencé à grimper et réclamait des instructions à cor et à cri sur l'interphone. Yossarian se rua en avant pour voir où ils se trouvaient et resta sur place. Il ne pouvait pas bouger. Il se rendit alors compte qu'il était trempé. Il regarda son entrejambe et eut un malaise. Une tache cramoisie s'agrandissait rapidement en remontant sur sa chemise comme un énorme serpent de mer surgissant pour le dévorer. Il était touché ! Des filets de sang dégouлинаient sur sa jambe de pantalon, comme d'innombrables vers rouges frémissant, et s'égouttaient en une mare sur le plancher. Son cœur s'arrêta. Un nouvel obus secoua l'appareil. Yossarian frémit

d'horreur en voyant sa blessure et cria à Aarfy de venir à son aide.

« J'ai perdu mes couilles ! Aarfy, j'ai perdu mes couilles ! » Aarfy n'entendait pas et Yossarian se pencha en avant pour lui secouer le bras. « Aarfy, au secours, supplia-t-il, pleurant presque. Je suis touché ! Je suis touché ! »

Aarfy se retourna lentement avec un sourire étonné.

« Quoi ? »

— Je suis touché, Aarfy ! Aide-moi ! »

Aarfy sourit de nouveau et secoua les épaules avec amabilité. « Je ne t'entends pas, dit-il.

— Mais tu me vois, non ? » hurla Yossarian, incrédule, montrant du doigt la mare de sang qu'il sentait grandir sous lui. « Je suis blessé ! Aide-moi, pour l'amour du Ciel ! Aarfy, aide-moi !

— Je ne t'entends toujours pas », répéta calmement Aarfy, qui plaça sa grosse main en cornet derrière le pavillon rosâtre de son oreille. « Que dis-tu ? »

Yossarian répondit d'une voix chevrotante, soudain exténué d'avoir tant crié, exaspéré par le ridicule de la situation. Il était en train de mourir et personne ne le remarquait.

« Ça ne fait rien.

— Quoi ? cria Aarfy.

— Je t'ai dit que je perdais mes couilles ! Tu ne m'entends pas ? Je suis blessé à l'aîne !

— Je ne t'entends toujours pas, lui reprocha Aarfy.

— J'ai dit : *ça ne fait rien* ! » s'égosilla Yossarian, saisi d'une irrépressible terreur ; il se mit soudain à grelotter de froid et fut saisi d'une grande faiblesse.

Aarfy secoua de nouveau la tête avec regret et colla son oreille obscène et lactescente contre le visage de Yossarian. « Il faut que tu parles plus fort, mon ami. Il faut que tu parles plus fort.

— Laisse-moi tranquille, espèce d'ordure ! Espèce de connard insensible ! » sanglota Yossarian. Il voulut cogner sur Aarfy, mais n'avait pas la force de lever le bras. Il préféra chercher le sommeil et roula sur le côté, évanoui.

Il était blessé à la cuisse et, quand il reprit connaissance, ce fut pour découvrir McWatt à genoux qui s'occupait de lui. Bien qu'Aarfy fût toujours là, penchant sa face bouffie de chérubin au-dessus de l'épaule de McWatt pour observer toute l'opération, il se sentait soulagé. Yossarian sourit faiblement à McWatt et lui demanda : « Qui garde la boutique ? » McWatt ne parut pas avoir entendu la question. Avec une horreur croissante, Yossarian rassembla toute son énergie et répéta sa question aussi fort qu'il le put.

McWatt leva les yeux. « Bon sang, je suis content que tu sois vivant ! » s'exclama-t-il en poussant un énorme soupir. Les rides

amicales et joyeuses autour de ses yeux étaient blanches d'émotion et sales. Il enroulait une interminable bande Velpeau autour de l'épaisse compresse en coton plaquée contre l'intérieur de la cuisse de Yossarian. « C'est Nately qui pilote. Le pauvre gosse a bien failli craquer en apprenant que tu étais touché. Il te croit mort. Ces vaches t'ont sectionné une artère, mais je pense avoir arrêté l'hémorragie. Je t'ai donné de la morphine.

— Refais-moi une piqûre.

— C'est peut-être encore trop tôt. Je t'en referai une quand tu auras mal.

— J'ai mal.

— Oh, et puis tant pis ! » dit McWatt, et il lui fit une autre piqûre de morphine.

« Quand tu diras à Nately que je suis sauvé... », murmura Yossarian à McWatt, et il perdit conscience, les objets et les êtres devinrent flous, comme recouverts d'une pellicule de gélatine rouge framboise ; il fut aspiré dans un grand tourbillon bourdonnant et confus. Il revint à lui dans l'ambulance, adressa un sourire d'encouragement à la silhouette de charançon de Doc Daneeka, puis tout se brouilla, prit une teinte de pétale de rose pour ensuite virer au noir et rejoindre un calme sans fond.

Yossarian s'éveilla à l'hôpital et se rendormit aussitôt. Quand il se réveilla de nouveau, l'odeur d'éther avait disparu et Dunbar était allongé dans le lit d'en face, soutenant qu'il n'était pas Dunbar, mais « *a fortiori* », Yossarian se dit qu'il était timbré. Il retroussa sceptiquement les lèvres en entendant Dunbar lui apprendre la nouvelle, puis passa un jour ou deux à dormir par intermittence ; ensuite, il se réveilla pour de bon et profita de ce que les infirmières étaient occupées ailleurs pour aller y voir par lui-même. Le plancher oscillait comme le radeau de la plage et, à l'intérieur de sa cuisse, les agrafes mordaient dans sa chair comme des dents de poisson ; il clopina pour lire le nom inscrit sur la feuille de température au pied du lit de Dunbar, mais Dunbar avait cent fois raison : Dunbar n'était plus Dunbar, mais le sous-lieutenant Anthony F. Fortiori.

« Qu'est-ce que ça veut dire ? »

A. Fortiori sortit de son lit et fit signe à Yossarian de le suivre. Se tenant à tous les supports placés à portée de la main, Yossarian boitilla derrière lui jusqu'au couloir et la salle attenante, jusqu'à un lit occupé par un jeune homme hagard et boutonneux au menton fuyant. En les voyant arriver, le jeune homme se leva sur un coude en présentant tous les signes de la plus vive inquiétude. A. Fortiori agita son pouce par-dessus son épaule et dit : « Décampe ! » Le jeune homme hagard sauta à bas du lit et décampa. A. Fortiori grimpa dans le lit et redevint Dunbar.

« C'était A. Fortiori, expliqua Dunbar. Il ne restait pas un seul lit de libre dans ta salle, alors j'ai joué au gradé pour le virer de son lit et le coller dans le mien. C'est une expérience vraiment gratifiante, que de jouer au gradé. Tu devrais essayer un jour. En fait, tu devrais essayer tout de suite car on dirait que tu as les jambes flageolantes. »

Yossarian se sentait les jambes flageolantes. Il se tourna vers l'homme d'âge mûr à la mâchoire carrée et à la peau parcheminée qui occupait le lit voisin de celui de Dunbar, agita son pouce par dessus son épaule et dit : « Décampe ! » L'homme se raidit sauvagement et le foudroya du regard.

« C'est un major, dit Dunbar. Tu devrais viser un peu plus bas et devenir le sergent Homer Lumley pour un petit moment. Tu auras alors un père homme de loi et une sœur championne de ski. Dis-lui simplement que tu es capitaine. »

Yossarian se tourna vers le malade ahuri désigné par Dunbar. « Je suis capitaine, dit-il en agitant son pouce par-dessus son épaule. Dégage ! »

Terrifié, le malade sauta à bas de son lit et déguerpit. Yossarian monta dans son lit et devint le sergent Homer Lumley, qui eut soudain envie de vomir et se sentit couvert d'une sueur froide. Il dormit une heure, puis éprouva le désir de redevenir Yossarian. Ça ne valait rien d'avoir un père homme de loi et une sœur championne de ski. Dunbar le reconduisit dans sa salle où d'un coup de pouce il chassa A. Fortiori de son lit, qui redevint Dunbar pour un temps. Quant au sergent Homer Lumley, il avait disparu. Par contre, l'infirmière Cramer était là, qui crépitait d'une juste colère comme un pétard humide. Elle ordonna à Yossarian de retourner *illico presto* dans son lit et lui barra le passage pour qu'il ne puisse pas s'exécuter. Son beau visage était plus repoussant que jamais. L'infirmière Cramer était une brave fille sentimentale que comblaient d'une joie altruiste les mariages, fiançailles, naissances et anniversaires, bien qu'elle ne connût aucune des personnes intéressées.

« Vous êtes cinglé ? » gronda-t-elle en brandissant un doigt indigné devant son visage. « Je suppose que vous vous moquez de vous tuer, n'est-ce pas ?

— C'est mon affaire.

— Je suppose que vous vous moquez de perdre votre jambe, n'est-ce pas ?

— C'est ma jambe.

— Absolument pas ! rétorqua l'infirmière Cramer. Cette jambe appartient au gouvernement américain. Exactement comme un uniforme ou un pot de chambre. L'armée a engagé des fonds considérables pour faire de vous un pilote, et vous n'avez pas le droit de désobéir aux ordres du médecin. »

Yossarian n'appréciait pas sans réticences de se voir ainsi transformé en investissement. L'infirmière Cramer persistait à se tenir devant lui et à lui barrer la route. Il avait mal à la tête. L'infirmière Cramer lui cria une question qu'il ne comprit pas. Il agita son pouce par-dessus son épaule et lui dit : « Décampe ! »

L'infirmière Cramer lui flanqua une telle gifle qu'il faillit tomber. Yossarian prépara son poing pour le lui coller dans la mâchoire, mais sentit ses jambes se dérober sous lui. L'infirmière Duckett arriva juste à temps pour le soutenir. Elle s'adressa sévèrement aux deux.

« Qu'est-ce qui se passe ici ? »

— Il refuse de se remettre au lit », répondit, pleine de zèle, l'infirmière Cramer, d'une voix offensée. « Et il m'a dit quelque chose d'absolument horrible. Oh, je n'ose même pas le répéter⁽¹⁶⁾ ! »

— Elle m'a traité de pot de chambre », marmonna Yossarian.

L'infirmière Duckett fut inflexible. « Voulez-vous vous recoucher ou faut-il que je vous traîne par l'oreille jusqu'à votre lit ? »

— J'aimerais bien voir ça ! » la défia Yossarian.

L'infirmière Duckett le prit par l'oreille et le traîna jusqu'à son lit.

XXVII. L'INFIRMIÈRE DUCKETT

L'infirmière Sue Ann Duckett était une grande femme mince et mûre au dos raide, dotée d'un cul charnu et rebondi, de petits seins pointus et de traits « Nouvelle-Angleterre » anguleux et ascétiques qu'on pouvait aussi bien qualifier de ravissants ou de fades. Elle avait le teint blanc et rose, de petits yeux, un nez et un menton proéminents. Elle était capable, vive, stricte et intelligente. Elle aimait les responsabilités et gardait la tête froide en toute circonstance. Elle était énergique et indépendante, ne demandait jamais rien à personne. Yossarian eut pitié d'elle et décida de l'aider.

Le lendemain matin, alors qu'elle se tenait courbée au pied de son lit pour arranger les draps, il glissa furtivement la main entre ses jambes et, brusquement, la remonta sous sa jupe aussi loin que possible. L'infirmière Duckett hurla et sauta au plafond, mais pas assez haut : elle dut se tortiller et onduler de la croupe pendant quinze bonnes secondes avant de se libérer du sceptre divin, après quoi elle s'enfuit, affolée, dans le couloir central, le visage terreux et tremblant. Mais elle alla trop loin, et Dunbar, qui avait tout observé depuis le début, bondit de son lit sans prévenir et jeta les deux bras autour de ses seins. L'infirmière Duckett poussa un autre cri, se libéra en se tortillant et recula suffisamment loin de Dunbar pour

arriver à portée de Yossarian qui l'empoigna de nouveau par l'entrejambe. L'infirmière Duckett rebondit de nouveau dans le couloir central, comme une balle de ping-pong qui aurait eu des jambes. Dunbar attendait avec vigilance le prochain rebond. Mais elle se le rappela juste à temps et sauta de côté. Dunbar manqua complètement son plongeon, fit un vol plané par-dessus le lit et atterrit par terre sur le crâne avec un bruit sourd ; il resta étendu, K.O.

Il s'éveilla en saignant du nez, ressentant exactement le genre de migraine dont il faisait semblant de se plaindre depuis le début de son séjour. La salle était en pleine confusion. L'infirmière Duckett pleurait à chaudes larmes et Yossarian, assis à côté d'elle au bord d'un lit, lui faisait ses excuses et la consolait. Le colonel commandant l'hôpital, hors de lui, hurlait à Yossarian que jamais il ne permettrait à ses malades semblables privautés avec les infirmières.

« Qu'est-ce que vous lui reprochez ? » geignit Dunbar, toujours à terre, et dont la voix lui vrillait les tempes. « Il n'a rien fait.

— C'est de vous que je parle ! beugla le mince et pimpant colonel. Vous allez être puni pour vos incartades.

— Qu'est-ce que vous lui reprochez ? cria Yossarian. Tout ce qu'il a fait, c'est tomber sur la tête.

— Et je parle de vous aussi ! » hurla le colonel, qui se retourna rageusement vers Yossarian. « Vous allez vous mordre les doigts d'avoir saisi l'infirmière Duckett par les seins.

— Je ne l'ai pas attrapée par les seins, protesta Yossarian.

— C'est *moi* qui l'ai attrapée par les seins, dit Dunbar.

— Vous êtes cinglés, tous les deux ? glapit le médecin en reculant d'horreur.

— Oui, je crois qu'il est vraiment cinglé, Doc, lui affirma Dunbar. Il rêve toutes les nuits qu'il tient un poisson vivant dans ses mains. »

Le docteur s'arrêta net avec un air de dégoût élégant et surpris ; la salle s'apaisa soudain. « *Il fait quoi ?* demanda-t-il.

— Il rêve qu'il tient un poisson vivant dans ses mains.

— Quel genre de poisson ? demanda gravement le médecin à Yossarian.

— Je ne sais pas, répondit Yossarian. Je suis incapable de distinguer un poisson d'un autre.

— Dans quelle main le tenez-vous ?

— Ça dépend, fit Yossarian.

— Ça dépend du poisson », ajouta Dunbar pour l'aider.

Le colonel se retourna et fixa sur Dunbar un regard soupçonneux et méchant. « Tiens donc ! Et comment se fait-il que vous en sachiez autant sur ce sujet ?

— Je suis aussi dans son rêve », répliqua Dunbar le plus

sérieusement du monde.

Le colonel rougit d'embarras. Il les dévisagea tous deux d'un œil glacial, dur et méprisant. « Levez-vous et allez vous coucher, ordonna-t-il à Dunbar entre ses lèvres pincées. Et je ne veux plus entendre un mot sur ce rêve. J'ai un homme dans mon personnel spécialement chargé d'écouter les saletés de ce genre... »

« À votre avis », demanda prudemment le major Sanderson, le doux psychiatre souriant à qui le colonel avait envoyé Yossarian, « pourquoi le colonel Ferredge trouve-t-il votre rêve dégoûtant ? »

Yossarian répondit respectueusement : « Je suppose que cela tient, soit au rêve, soit au colonel Ferredge.

— Voilà qui est fort bien dit », approuva le major Sanderson qui portait des brodequins crissants, et dont les cheveux noir anthracite se dressaient droit sur son crâne. « Je ne sais pourquoi, lui confia-t-il, mais le colonel Ferredge me fait toujours penser à une mouette. Il n'a pas une confiance démesurée dans la psychiatrie, vous savez.

— Vous n'aimez pas les mouettes, on dirait ?

— Non, pas vraiment », avoua le major Sanderson avec un petit rire nerveux en tripotant son double menton qui ballottait comme une longue barbiche. « Moi, je trouve votre rêve charmant, et j'espère qu'il se reproduira souvent, pour que nous puissions continuer à en parler. Voulez-vous une cigarette ? » Il sourit quand Yossarian refusa. « À votre avis, demanda-t-il d'un air sagace, pourquoi répugnez-vous aussi fortement à accepter une de mes cigarettes ?

— Je viens à peine d'en éteindre une. Tenez, elle fume encore dans votre cendrier. »

Le major Sanderson pouffa. « Explication fort ingénieuse. Mais je pense que nous découvrirons bientôt la véritable raison. » Il fit maladroitement un double nœud au lacet de sa chaussure, puis prit sur son bureau un calepin jaune, qu'il posa sur ses genoux. « Le poisson dont vous rêvez. Parlons de lui. C'est toujours le même poisson, n'est-ce pas ?

— Je ne sais pas, répondit Yossarian. J'ai du mal à reconnaître les poissons.

— Ce poisson vous rappelle-t-il quelque chose ?

— D'autres poissons.

— Et que vous rappellent donc ces autres poissons ?

— D'autres poissons. »

Déçu, le major Sanderson se renversa dans sa chaise.

« Aimez-vous le poisson ?

— Pas spécialement.

— À votre avis, pourquoi éprouvez-vous une aversion aussi morbide pour le poisson ? demanda triomphalement le major

Sanderson.

— Parce qu'ils sont fades et qu'il y a trop d'arêtes. »

Le major Sanderson hocha la tête d'un air entendu ; il eut un sourire complaisant et faux. « Explication fort intéressante. Mais nous découvrirons bientôt la véritable raison, je pense. Aimez-vous ce poisson en particulier ? Celui que vous tenez dans votre main ?

— Je n'éprouve pas de sentiment spécial à son égard.

— Vous n'aimez pas ce poisson ? Vous inspire-t-il de la haine ou de l'agressivité ?

— Non, absolument pas. En fait, j'aime assez ce poisson.

— Alors, vous aimez ce poisson.

— Oh non ! Ce poisson me laisse totalement froid.

— Mais vous venez de me dire que vous l'aimiez, et maintenant vous me racontez qu'il vous laisse totalement froid. Je viens de vous surprendre en flagrant délit de contradiction. Vous ne voyez pas ?

— Si. Je suppose que vous venez de me surprendre en flagrant délit de contradiction. »

Le major Sanderson calligraphia fièrement « *Contradiction* » sur son bloc-notes. « À votre avis, reprit-il en levant les yeux, pourquoi avez-vous fait ces deux déclarations reflétant des réactions émotives contradictoires concernant ce poisson ?

— J'imagine que j'ai une attitude ambivalente à son égard. »

Le major Sanderson bondit de joie en entendant les mots « attitude ambivalente ». « Vous me comprenez parfaitement ! s'exclama-t-il avec ravissement en se frottant les mains. Oh ! vous ne pouvez vous douter à quel point j'ai souffert de parler jour après jour à des patients qui n'ont pas la moindre notion de psychiatrie, d'essayer de guérir des gens qui ne s'intéressent ni à moi, ni à mon travail ! Je finissais par me sentir tellement inutile. » Un voile d'angoisse assombrit son visage. « C'est un sentiment dont j'ai du mal à me débarrasser.

— Vraiment ? fit Yossarian pour combler le vide. Pourquoi vous reprochez-vous le manque d'éducation des autres ?

— C'est stupide, je sais, répondit le major Sanderson en riant pour se donner une contenance. Mais la bonne opinion des autres a toujours énormément compté pour moi. Voyez-vous, j'ai fait ma puberté un peu tard pour un garçon, et ça m'a donné une sorte de... enfin, toutes sortes de problèmes. Mais je sens que je vais prendre grand plaisir à en parler avec vous. J'ai tellement envie de commencer tout de suite que j'hésite à faire une digression en parlant de votre problème, mais je crains que cela ne soit indispensable. Le colonel Ferredge serait furieux d'apprendre que nous passons tout notre temps à discuter de mon cas personnel. J'aimerais maintenant vous montrer quelques taches d'encre pour

que vous me disiez ce que vous évoquent ces formes et ces couleurs.

— Vous pouvez vous épargner cette peine, docteur. Tout me fait penser au sexe.

— Pas possible ? s'écria le major Sanderson, ravi, n'en croyant pas ses oreilles. Nous avançons à pas de géant ! Faites-vous souvent des rêves érotiques ?

— Mon rêve de poisson est un rêve érotique.

— Non, je veux parler d'authentiques rêves érotiques – le genre de rêve où vous attrapez une putain nue par le cou pour la pincer, lui marteler le visage jusqu'au sang, après quoi vous vous jetez sur elle pour la violer, puis vous fondez en larmes parce que vous l'aimez et la détestez tellement que vous ne savez pas quoi faire d'autre. *Voilà* le genre de rêves dont j'aime parler. Vous ne faites jamais de rêves érotiques de ce genre-là ? »

Yossarian réfléchit un moment. « C'est un rêve de poisson », finit-il par dire d'un air malin.

Le major Sanderson recula, comme s'il avait reçu une gifle. « Oui, bien entendu », concéda-t-il d'un ton glacial. Il devint soudain tendu et hostile. « J'aimerais pourtant que vous fassiez un rêve de ce type, simplement pour voir vos réactions. Ce sera tout pour aujourd'hui. Entre-temps, j'aimerais aussi que vous consacriez un rêve aux réponses que vous voudriez donner à certaines de mes questions. Vous savez, ces séances ne me sont pas plus agréables qu'à vous.

— J'en parlerai à Dunbar, répondit Yossarian.

— Dunbar ?

— C'est lui qui est à l'origine de tout ça. C'est son rêve.

— Oh, Dunbar, se moqua le major Sanderson, qui reprit confiance. Je parie que Dunbar est ce sale type qui commet toujours les incartades dont on vous accuse. C'est bien ça ?

— Ce n'est pas un sale type.

— Et pourtant, vous le défendez en toutes circonstances, hein ?

— Pas forcément. »

Le major Sanderson sourit d'un air supérieur et écrivit sur son bloc-notes : « *Dunbar* ». « Pourquoi boitez-vous ? lui demanda-t-il soudain, alors que Yossarian se dirigeait vers la porte. Et que diable fait ce bandage sur votre jambe ? Vous êtes fou ou quoi ?

— J'ai été blessé à la jambe. C'est pour cela que je suis à l'hôpital.

— Oh ! non, ne me racontez pas d'histoires, fit le major Sanderson, sûr de lui. Vous êtes à l'hôpital pour un calcul de la glande salivaire. Finalement, vous êtes moins malin que je ne le pensais : vous ne savez même pas pourquoi vous êtes à l'hôpital.

— Je suis à l'hôpital pour une blessure à la jambe », insista Yossarian.

Le major Sanderson balaya l'argument d'un rire sarcastique. « Eh

bien ! saluez votre ami Dunbar de ma part. Et dites-lui bien de faire pour moi ce rêve dont nous venons de parler, d'accord ? »

Mais Dunbar souffrait de nausées et de vertiges ; il n'était pas disposé à coopérer avec le major Sanderson. Quant à Hungry Joe, il avait des cauchemars parce qu'il avait terminé ses soixante missions et attendait une fois de plus son rapatriement, mais il se refusa à mettre ses cauchemars en commun quand il vint à l'hôpital.

« Personne n'aurait un rêve pour le major Sanderson, par hasard ? demanda Yossarian. Ça m'ennuie de le décevoir. Il est déjà tellement déprimé.

— J'ai fait un rêve très bizarre depuis que j'ai appris que vous étiez blessé, confessa l'aumônier. Je rêvais toutes les nuits que ma femme agonisait ou se faisait assassiner, ou que mes enfants mouraient étouffés en mangeant. Maintenant je rêve que je nage sous l'eau et qu'un requin dévore ma jambe gauche exactement à l'endroit de votre bandage.

— Voilà un rêve fantastique, déclara Dunbar. Je parie que le major Sanderson va l'adorer... »

« Quel rêve horrible ! s'écria le major Sanderson. Saturé de souffrances, de mutilations et de mort. Je suis certain que vous ne l'avez fait que pour m'ennuyer. Vous savez, je ne suis même plus sûr que votre place soit dans l'armée, après un rêve dégoûtant comme celui-ci. »

Yossarian entrevit une lueur d'espoir. « Vous avez peut-être raison, sir, suggéra-t-il adroitement. Je devrais peut-être abandonner les cadres actifs et retourner aux États-Unis.

— Vous ne vous êtes jamais dit qu'à travers votre poursuite effrénée des femmes, vous essayiez uniquement de calmer votre crainte subconsciente d'impuissance sexuelle ?

— Oui, sir. Effectivement.

— Alors, pourquoi continuez-vous ?

— Pour calmer ma crainte d'impuissance sexuelle.

— Pourquoi ne vous trouvez-vous pas un bon *hobby* à la place ? lui demanda amicalement le major Sanderson. La pêche par exemple ? L'infirmière Duckett vous plaît donc tant que ça ? Personnellement, je la trouve plutôt osseuse. Fade et osseuse, vous savez. Comme un poisson.

— Je connais à peine l'infirmière Duckett.

— Alors pourquoi lui avoir empoigné les seins ? Histoire de passer le temps ?

— C'est Dunbar qui lui a empoigné les seins.

— Oh ! ne recommencez pas », cracha avec mépris le major Sanderson en jetant son crayon sur la table d'un air dégoûté. « Pensez-vous vraiment pouvoir vous débarrasser de votre culpabilité

en faisant semblant d'être quelqu'un d'autre ? Je ne vous aime pas, Fortiori. Savez-vous ça ? Je ne vous aime pas du tout. »

Yossarian eut une sueur froide et, rempli d'une appréhension soudaine, dit timidement : « Je ne m'appelle pas Fortiori, je m'appelle Yossarian, sir.

— Vous vous appelez comment ?

— Mon nom est Yossarian, sir ; et je suis à l'hôpital avec une jambe blessée.

— Votre nom est Fortiori, affirma le major Sanderson d'un ton péremptoire. Et vous êtes à l'hôpital pour un calcul de la glande salivaire.

— Oh, ça va, major ! explosa Yossarian. Je suis quand même capable de savoir qui je suis.

— Et moi, j'ai un dossier officiel de l'armée pour appuyer mes dires, rétorqua le major Sanderson. Vous feriez bien de vous ressaisir avant qu'il ne soit trop tard. D'abord vous êtes Dunbar. Maintenant, vous êtes Yossarian. Et pourquoi pas Washington Irving, pendant que vous y êtes ? Vous savez ce qui ne va pas chez vous ? Vous souffrez d'un dédoublement de la personnalité, voilà votre maladie.

— Vous avez peut-être raison, sir, acquiesça Yossarian avec diplomatie.

— Je sais que j'ai raison. Vous souffrez d'un complexe de persécution très marqué. Vous vous imaginez que les gens essaient de vous nuire.

— Les gens essaient *réellement* de me nuire.

— Vous voyez ? Vous n'avez aucun respect pour les abus d'autorité ou les traditions surannées. Vous êtes dangereux et dépravé et on devrait vous emmener pour vous fusiller !

— Vous plaisantez ?

— Vous êtes un ennemi du peuple !

— Vous êtes dingo ? » hurla Yossarian.

« Non, je suis pas dingo, rugit Dobbs du fond de la salle d'une voix tonitruante qu'il prenait pour un léger chuchotement. Hungry Joe les a vus, je te dis. Il les a vus hier en allant à Naples acheter des conditionneurs d'air au marché noir pour la ferme du colonel Cathcart. Il y a là-bas un énorme centre de transit bondé de centaines de pilotes, de bombardiers et de mitrailleurs en partance pour les États-Unis. Ils ont fait quarante-cinq missions, c'est tout. Certains, décorés du *Purple Heart*, en ont même moins. Les équipages de remplacement venus des États-Unis affluent dans les autres groupes de bombardement. Tout le monde doit servir au moins une fois outre-mer, même le personnel administratif. Vous ne lisez donc pas les journaux ? Il faut le tuer maintenant !

— Tu n'as plus que deux missions à faire, lui souffla Yossarian à

voix basse. Pourquoi prendre un risque inutile ?

— Deux missions, ça suffit pour se faire tuer, répondit hargneusement Dobbs de sa voix chevrotante et suraiguë. Nous pouvons le descendre demain matin, quand il rentre de sa ferme. J'ai le revolver sur moi. »

Yossarian ouvrit de grands yeux en voyant Dobbs tirer de sa poche un revolver et le brandir en l'air. « Tu es dingo ? siffla-t-il. Rentre-moi ça. Et parle plus bas, imbécile.

— Qu'est-ce qui te prend ? demanda Dobbs d'un air offensé. Personne ne peut nous entendre.

— Hé, fermez-la un peu, là-bas, cria une voix à l'autre bout de la salle. Vous ne voyez pas qu'on fait la sieste ?

— Il se prend pour qui, celui-là ? » hurla Dobbs, en se retournant, les poings serrés, prêt à bondir. Il pivota de nouveau vers Yossarian et avant de pouvoir dire un mot, éternua six fois avec un bruit de tonnerre en vacillant sur ses jambes et levant les coudes en vain pour se retenir. Les paupières de ses yeux chassieux étaient gonflées et enflammées. « Qu'est-ce qu'il se croit ? fit-il en reniflant spasmodiquement et s'essuyant le nez du revers de son gros poignet. C'est un flic ou quoi ?

— C'est un homme du CID, lui déclara tranquillement Yossarian. Il y en a trois ici maintenant, et on en attend d'autres. Oh, ne t'en fais pas. Ils cherchent un faussaire du nom de Washington Irving. Les assassins ne les intéressent pas.

— Les assassins ? (Dobbs était outré.) Pourquoi nous qualifies-tu d'assassins ? Parce que nous allons assassiner le colonel Cathcart ?

— Calme-toi, bon dieu ! lui ordonna Yossarian. Tu ne peux pas parler doucement ?

— Je parle doucement. Je...

— Tu persistes à crier.

— Non, ce n'est pas vrai. Je...

— Hé, fermez vos gueules, dans le fond. » Dans toute la salle, des malades se mirent à injurier Dobbs.

« Je vous casserai tous la figure ! » leur répondit Dobbs en hurlant. Il monta sur une chaise bancale et agita furieusement le revolver. Yossarian lui prit le bras et le fit descendre de force. Dobbs se remit à éternuer. « J'ai une allergie », expliqua-t-il quand sa crise fut passée. Son nez coulait et ses yeux ruisselaient de larmes.

« Quel dommage ! Sans ça, tu aurais fait un grand meneur d'hommes.

— C'est le colonel Cathcart l'assassin », geignit Dobbs d'une voix enrouée, quand il eut remis dans sa poche son mouchoir kaki, sale et chiffonné. « C'est le colonel Cathcart qui va tous nous assassiner, si nous ne faisons rien pour l'arrêter.

— Il n'augmentera peut-être plus le nombre des missions. Peut-être s'arrêtera-t-il à soixante ?

— Il augmente toujours le nombre des missions. Tu es mieux placé que moi pour le savoir. » Dobbs avala sa salive et approcha son visage crispé de celui de Yossarian ; des tics nerveux agitaient les muscles de sa mâchoire bronzée et virile. « Dis-moi seulement que ça colle, et je me charge de tout demain matin. Tu comprends ce que je te dis ? Je parle doucement maintenant, hein ? »

Yossarian ne put supporter le regard brûlant que Dobbs posait sur lui. « Nom de dieu, pourquoi ne fais-tu pas ce boulot tout seul ? protesta-t-il. Arrête de me parler de ça et passe à l'action.

— J'ai peur de faire ça tout seul. J'ai peur de faire n'importe quoi tout seul.

— Alors, laisse-moi en dehors du coup. Faudrait que je sois timbré pour m'embringer dans un truc pareil, à présent. J'ai une blessure à la jambe qui vaut des millions. Ils vont me rapatrier.

— Tu es toqué ? s'écria Dobbs, qui n'en croyait rien. Tu n'as qu'une simple égratignure. Tu retournes illico en mission de combat dès que tu sors de l'hôpital, avec un *Purple Heart* et tout le tremblement.

— Alors je le tuerai sans hésiter, décida Yossarian. Je viendrai te chercher et nous ferons ça ensemble.

— Faisons donc ça demain, c'est l'occasion rêvée, insista Dobbs. D'après l'aumônier, il a proposé le groupe pour une autre mission sur Avignon. Je serai peut-être tué avant que tu sortes de l'hôpital. Regarde comme mes mains tremblent. Je ne peux plus piloter. Je n'ai plus la forme. »

Yossarian avait peur d'accepter. « Je veux attendre de voir comment les choses tournent.

— Le problème avec toi, c'est que tu ne veux jamais lever le petit doigt », se lamenta Dobbs d'une voix épaisse et furieuse.

« Je fais tout mon possible », expliqua doucement l'aumônier à Yossarian après le départ de Dobbs. « Je suis même allé à l'infirmerie parler à Doc Daneeka pour lui demander de vous aider.

— Oui, je vois, fit Yossarian qui s'empêchait de sourire. Et qu'est-ce qui s'est passé ?

— Ils m'ont badigeonné les gencives en violet, répondit l'aumônier éploré.

— Ses orteils aussi, ajouta Nately, indigné. Et ensuite, ils lui ont donné un laxatif.

— N'empêche que j'y suis retourné ce matin pour le voir.

— Et ils lui ont de nouveau badigeonné les gencives en violet, dit Nately.

— Mais je suis quand même arrivé à lui parler, déclara l'aumônier d'un ton plaintif d'autojustification. Doc Daneeka semble tellement

malheureux. Il est persuadé que quelqu'un manigance pour le faire muter dans le Pacifique. Il songeait depuis longtemps à venir me demander mon aide, à *moi*. Quand je lui ai dit que j'avais besoin de son aide à *lui*, il m'a demandé si je ne pouvais pas aller voir un *autre* aumônier. » Yossarian et Dunbar éclatèrent de rire et l'aumônier attendit patiemment, abattu et résigné, la fin de leur hilarité. « Je pensais autrefois que c'était immoral d'être malheureux, reprit-il comme pour lui-même. Mais maintenant, je ne sais plus que penser. J'aimerais prendre l'immoralité comme thème de mon sermon de dimanche prochain, mais je me demande si je devrai faire un sermon, avec mes gencives violettes. Elles n'ont pas plu du tout au colonel Korn.

— Dites donc, l'aumônier, pourquoi ne venez-vous pas vous installer à l'hôpital avec nous pour un petit moment, histoire de vous donner un peu de bon temps ? lui proposa Yossarian. Vous seriez très bien ici. »

L'immoralité déclarée de cette proposition amusa et tenta l'aumônier une seconde ou deux. « Non, je ne pense pas, décida-t-il finalement, à contrecœur. J'essaie actuellement d'aller sur le continent voir un vaguemestre du nom de Wintergreen. Doc Daneeka m'a dit qu'il pourrait m'aider.

— Wintergreen est probablement l'homme le plus influent de tout le théâtre d'opérations. Non seulement il est vaguemestre, mais il a aussi accès au miméographe. Pourtant, il ne lèvera jamais le petit doigt pour personne. C'est entre autres à cause de ça qu'il ira loin.

— De toute façon, je veux lui parler. Il doit bien y avoir quelqu'un pour vous aider.

— Faites-le pour Dunbar, déclara Yossarian d'un air magnanime. Moi, j'ai cette blessure à la jambe, qui vaut un million de dollars et une dispense de vol définitive. Si par impossible ce truc-là ne marche pas, j'ai un psychiatre qui considère que je ne mérite pas d'être dans l'armée.

— C'est moi qui ne mérite pas d'être dans l'armée, se récria Dunbar, jaloux. C'était mon rêve.

— Ça n'a rien à voir avec le rêve, Dunbar, expliqua Yossarian. Il aime bien ton rêve. Non, il s'agit de ma personnalité. D'après lui, elle est dédoublée... »

« Exactement, dédoublée, fendue de haut en bas », dit le major Sanderson, qui avait exceptionnellement lacé ses brodequins et plaqué ses cheveux anthracite avec une lotion parfumée. Il affichait pour l'occasion un sourire mièvre et conciliant. « Je ne vous dis pas ça par méchanceté ou cruauté, continua-t-il avec une joie méchante et cruelle. Je ne vous dis pas ça parce que je vous hais et cherche à me venger. Je ne vous dis pas ça parce que vous m'avez repoussé et

terriblement vexé. Non, je suis un homme de science, froidement objectif. J'ai de très mauvaises nouvelles pour vous. Avez-vous suffisamment de cran pour tenir le coup ?

— Oh là là, non ! hurla Yossarian. Je sens que je vais m'évanouir. »

Le major Sanderson piqua une colère. « Il n'y a donc rien que vous puissiez faire correctement ? » l'accusa-t-il en abattant ses deux poings sur son bureau, le visage cramoisi. « L'ennui avec vous, c'est que vous vous croyez au-dessus des conventions sociales. Vous vous croyez aussi, probablement, supérieur à moi, sous prétexte que j'ai fait ma puberté en retard. Eh bien, vous savez ce que vous êtes ? Un jeune homme frustré, malheureux, aigri, indiscipliné, inadapté ! » L'humeur du major Sanderson semblait s'adoucir à mesure qu'il égrenait ses qualificatifs peu flatteurs.

« Oui, sir, acquiesça prudemment Yossarian. Vous devez avoir raison.

— Bien sûr que j'ai raison. Vous manquez de maturité. Vous avez été incapable de vous adapter à l'idée de guerre.

— Oui, sir.

— Vous éprouvez une répugnance morbide à mourir. Vous n'aimez probablement pas vous battre et risquer à tout moment d'avoir la tête fracassée.

— Enlevez le probablement, sir. Ça me met hors de moi.

— Vous désirez plus que tout continuer de vivre. Et vous ne pouvez pas sentir les bigots, les vantards, les snobs et les hypocrites. Subconsciemment, vous haïssez beaucoup de gens.

— Consciemment, sir, consciemment, rectifia Yossarian pour l'aider. Je les hais consciemment.

— Vous ne supportez pas d'être volé, exploité, humilié, abaissé ou trompé. Le malheur vous déprime. L'ignorance vous déprime. La persécution vous déprime. La violence vous déprime. Les taudis vous dépriment. La cupidité vous déprime. Le crime vous déprime. La corruption vous déprime. Vous savez, je ne serais pas étonné que vous soyez un maniaco-dépressif !

— Oui, sir, sûrement.

— Et n'essayez pas de le nier.

— Je ne le nie pas, sir, fit Yossarian, enchanté de la tournure miraculeuse que prenait leur entretien. Je suis d'accord avec tout ce que vous venez de dire.

— Vous admettez donc que vous êtes givré !

— Givré ? (Yossarian était outré.) Vous dites n'importe quoi ! Pourquoi serais-je givré ? C'est vous qui êtes givré ! »

Le major Sanderson s'empourpra de nouveau d'indignation, et abattit ses deux poings sur ses cuisses. « Me traiter de givré, moi, bredouilla-t-il de rage. Réaction paranoïaque caractérisée, sadique et

agressive. Vous êtes vraiment cinglé !

— Alors pourquoi ne me rapatriez-vous pas ?

— Et comment que je vais vous rapatrier ! »

« On va me rapatrier ! » annonça Yossarian, hilare, en revenant clopin-clopant dans la salle.

« Moi aussi ! fit A. Fortiori, tout joyeux. Ils sont venus à l'instant me l'annoncer. »

« Et moi alors ? demanda effrontément Dunbar aux médecins.

— Vous ? répondirent-ils sèchement. Vous partez avec Yossarian. Directo au front ! »

Et tous deux retournèrent au front. Yossarian enrageait quand l'ambulance le ramena à l'escadrille et il alla en boitillant réclamer justice à Doc Daneeka qui le reçut avec un mépris froid et distant.

« Toi ! » s'écria Doc Daneeka d'un ton accusateur et dédaigneux, avec ses deux poches ovoïdes sous les yeux. « Tu ne penses jamais qu'à toi ! Va donc jeter un coup d'œil à la ligne de bombardement, si tu veux savoir ce qui s'est passé depuis ton entrée à l'hôpital. »

Yossarian sursauta. « Nous perdons ?

— Perdre ! cria Doc Daneeka. La situation militaire n'a cessé de se dégrader depuis que nous avons pris Paris. Je savais que ça devait arriver. » Il s'arrêta ; sa colère devint mélancolie, mais il foudroya soudain Yossarian du regard, comme si tout était de sa faute. « Les troupes américaines progressent en territoire allemand. Les Russes ont repris toute la Roumanie. Pas plus tard qu'hier, les Grecs de la 8^e armée se sont emparés de Rimini. Les Allemands sont partout sur la défensive ! » Doc Daneeka fit une nouvelle pause, respira un grand coup et lâcha un monumental soupir de douleur. « La Luftwaffe est réduite à néant, gémit-il en sanglotant. La Ligne gothique tout entière menace de s'effondrer !

— Et alors ? fit Yossarian. Qu'est-ce qui cloche ?

— Ce qui cloche ? cria Doc Daneeka. Si un miracle n'arrive pas dans les jours qui viennent, l'Allemagne risque de capituler. Et nous serons tous mutés dans le Pacifique ! »

Yossarian dévisageait Doc Daneeka d'un air effaré. « Tu es timbré ? Tu te rends compte de ce que tu dis ?

— Ouais, ça t'est facile de rire, siffla Doc Daneeka.

— Qui est-ce qui rit, bon dieu ?

— Toi au moins, tu as une chance. Tu fais des missions de combat et tu te feras peut-être tuer. Mais moi ? Je n'ai rien à espérer.

— Tu déménages, bordel ! hurla Yossarian en le saisissant par son col de chemise. Tu sais quoi ? Tu fermes ta grande gueule et tu m'écoutes une minute. »

Doc Daneeka se libéra. « Je t'interdis de me parler sur ce ton. Je suis docteur en médecine.

— Alors ferme ta grande gueule de docteur en médecine et écoute un peu ce qu'on m'a dit à l'hôpital. Je suis givré. Tu savais ça ?

— Et alors ?

— Complètement givré.

— Et alors ?

— Je suis marteau, dingo. Tu ne comprends pas ? J'ai une case en moins. Par erreur, ils ont renvoyé quelqu'un d'autre en Amérique à ma place. À l'hôpital, il y a un docteur en psychiatrie qui m'a examiné et rendu son verdict. Je suis complètement fou.

— Et alors ?

— Alors ? » L'incompréhension de Doc Daneeka déroutait Yossarian. « Tu ne vois donc pas ce que ça veut dire ? Maintenant, tu peux me dispenser de missions de combat et me rapatrier. On ne va quand même pas envoyer les fous se faire tuer, non.

— Qui d'autre irait ? »

XXVIII. DOBBS

McWatt y alla, et pourtant McWatt n'était pas fou. Yossarian aussi, qui boitait toujours. Mais quand Yossarian y fut allé deux fois pour apprendre qu'il était question d'une nouvelle mission sur Bologne, il clopina avec détermination dans la tente de Dobbs, au début d'un bel après-midi, mit un doigt sur sa bouche, et dit : « Chut !

— Pourquoi fais-tu "chut" ? » lui demanda Kid Sampson qui pelait une mandarine avec ses incisives tout en feuilletant les pages écornées d'une revue de bandes dessinées. « Il n'a même pas ouvert la bouche.

— Décampe ! » dit Yossarian à Kid Sampson en agitant son pouce par-dessus son épaule.

Kid Sampson fronça ses sourcils blonds d'un air entendu et obtempéra. Il siffla quatre notes à travers sa moustache en accent circonflexe et fila dans les collines sur sa vieille moto verte cabossée achetée d'occasion. Yossarian attendit de ne plus entendre le ronflement du moteur. Il régnait une atmosphère bizarre dans la tente. Tout y était trop bien rangé. Dobbs l'observait avec curiosité en fumant un cigare. Maintenant que Yossarian avait décidé d'être brave, il avait mortellement peur.

« D'accord, dit-il. Assassignons le colonel Cathcart. Nous ferons ça ensemble. »

Dobbs sauta de son lit de camp, en proie à une terreur sans bornes. « Chut ! hurla-t-il. Assassiner le colonel Cathcart ? Ça va pas, non ?

— Plus bas, imbécile, glapit Yossarian. L'île tout entière va t'entendre. Tu as toujours le revolver ?

— Tu es malade, ou quoi ? cria Dobbs. Pourquoi voudrais-tu que je tue le colonel Cathcart ?

— *Pourquoi ?* » Yossarian lança à Dobbs un regard noir et incrédule. « *Pourquoi ?* Mais parce que c'était ton idée, bon sang ! N'es-tu pas venu à l'hôpital pour me demander de t'aider ? »

Dobbs faillit sourire. « Oui, d'accord, mais ça remonte à l'époque où je n'avais que cinquante-huit missions, expliqua-t-il en tirant voluptueusement sur son cigare. Alors que maintenant, j'ai fait ma valise et que j'attends l'ordre de rapatriement. J'ai terminé mes soixante missions.

— Et alors ? répliqua Yossarian. Il va augmenter le quota, c'est réglé comme du papier à musique.

— Peut-être pas cette fois-ci.

— Il l'augmente toujours. Bon dieu ! Dobbs, qu'est-ce qui te prend ? Demande donc à Hungry Joe combien de fois il a bouclé sa valise.

— Je préfère attendre et voir venir, répéta obstinément Dobbs. Faudrait que je sois dingo pour m'embringer dans une histoire pareille maintenant que je suis dispensé de missions. » Il tapota son cigare pour en faire tomber la cendre. « Non, si j'ai un conseil à te donner, c'est d'accomplir tes soixante missions comme tout le monde et d'attendre la suite des événements. »

Yossarian se retint de lui cracher au visage. « Je ne vivrai peut-être pas jusqu'à soixante missions, maugréa-t-il d'une voix pessimiste. Le bruit court qu'il a proposé le groupe pour Bologne, de nouveau.

— Ce n'est qu'un bruit, fit observer Dobbs d'un air supérieur. Il ne faut pas croire tous les bruits qui courent.

— Tu arrêtes de me donner des conseils ?

— Tu devrais consulter Orr, lui conseilla Dobbs. Orr est encore tombé à l'eau la semaine dernière pendant la seconde mission sur Avignon. Peut-être est-il suffisamment écœuré pour tuer le colonel ?

— Orr n'est pas assez intelligent pour être écœuré. »

Orr était encore tombé à l'eau pendant que Yossarian était à l'hôpital ; il avait posé son appareil endommagé en douceur sur la houle bleue au large de Marseille, avec une telle adresse qu'aucun des six membres de l'équipage n'eut la moindre égratignure. À l'avant et à l'arrière de l'avion, les trappes de sauvetage s'ouvrirent, alors que la mer blanche et verte écumait encore autour de l'appareil ; les hommes se précipitèrent dehors à quatre pattes, vêtus de leurs Mae West orange, qui refusèrent de se gonfler et pendillaient lamentablement autour de leurs cous et de leurs tailles. Les gilets de sauvetage refusèrent de se gonfler parce que Milo avait

subtilisé les cartouches de gaz carbonique pour préparer les *milk-shakes* à l'ananas et à la fraise qu'il servait au mess des officiers, et les avait remplacées par des photocopiés où on lisait : « *Ce qui profite aux Entreprises M & M profite au pays.* » Orr sortit en dernier de l'avion qui coulait.

« Vous auriez dû voir ça ! » Le sergent Knight rugissait de rire en racontant l'épisode à Yossarian. « Jamais rien vu d'aussi drôle... Aucun des Mae West ne se gonflait parce que Milo avait piqué toutes les cartouches de gaz carbonique pour préparer les *milk-shakes* dont vous vous êtes empiffrés au mess des officiers. Mais finalement, ça n'a pas été trop grave. Un seul d'entre nous ne savait pas nager, et nous l'avons hissé dans le canot de sauvetage, dès que Orr l'eut tiré par sa corde contre le fuselage – nous étions encore tous dans l'appareil à ce moment-là. Cette tête de noix avait le chic pour les trucs comme ça. L'autre canot nous a échappé et est parti à la dérive, si bien que nous nous sommes entassés à six dans le canot restant, serrés comme des harengs : au moindre mouvement, vous aviez toutes les chances de flanquer votre voisin à l'eau. L'avion coula trois secondes après que nous l'avons abandonné, et nous voilà tout seuls sur les vagues. Nous avons aussitôt dévissé les bouchons de nos Mae West pour voir ce qui clochait, et nous tombons sur les sacrés photocopiés de Milo qui nous apprennent que ce qui lui profite profite à toute la communauté. L'ordure ! On l'a tous injurié pendant un bon quart d'heure, tous sauf votre copain Orr qui continuait à sourire béatement, comme s'il reconnaissait que ce qui profitait à Milo *pourrait* nous profiter à tous.

« Oui, vous auriez dû le voir, assis sur le bord du canot, comme un capitaine au long cours, pendant que nous autres, nous l'observions et attendions ses ordres. Il se tapait sur les cuisses à intervalles réguliers, comme s'il avait la tremblote, répétait sans arrêt : "Bon, maintenant ça va, tout va bien maintenant", et ricanait comme un tordu, puis répétait : "Bon, maintenant ça va, tout va bien maintenant", et de nouveau une crise de fou rire. On aurait dit un type retombe en enfance. Mais le spectacle d'Orr nous empêcha de perdre les pédales pendant les premières minutes, car les vagues déferlaient sur le canot et emportaient quelques-uns d'entre nous à chaque fois ; nous devions alors regrimper dans le canot avant l'arrivée de la vague suivante, qui nous rejetait par-dessus bord. Une sacrée rigolade. On tombait, on remontait, et ainsi de suite. Le gars qui ne savait pas nager, nous l'avons fait s'allonger au centre du canot, mais même là il a failli se noyer, car il y avait tellement d'eau dans le fond qu'il en prenait plein la figure. Oh là là !

« Ensuite, Orr s'est mis à ouvrir les compartiments du canot, et c'est là qu'on a vraiment rigolé. D'abord il est tombé sur une boîte de

tablettes de chocolat, qu'il a passées à la ronde ; nous voilà donc tous assis en train de manger des tablettes de chocolat humide et salé, tandis que les vagues continuaient à nous balancer par-dessus bord de temps à autre. Ensuite, il a trouvé du bouillon Kub et des tasses en aluminium : il nous a préparé de la soupe. Après quoi il a trouvé du thé, et il nous a fait du thé ! Vous l'imaginez nous servant du thé alors que nous étions trempés jusqu'aux os ? J'étais pris d'un tel fou rire que je suis tombé à l'eau. Nous riions tous. Et lui restait sérieux comme un pape, exception faite de ses gloussements intermittents et de son sourire béat. Quel numéro ! Il se servait de tout ce qui lui tombait sous la main. Il a trouvé de la poudre anti-requins, qu'il a aussitôt répandue dans l'eau. Il a trouvé un colorant de repérage et l'a lancé par-dessus bord. Ensuite, il a déniché une canne à pêche et de l'appât séché, et son visage s'est illuminé comme si la vedette du sauvetage en mer appliquait à toute vapeur pour nous tirer de là avant que nous soyons morts de froid ou que les Allemands envoient un bateau de La Spezia pour nous faire prisonniers ou nous fusiller. En un rien de temps, Orr avait installé sa canne à pêche et chantonnait comme un pinson. "Qu'espérez-vous attraper, mon lieutenant ?" lui ai-je demandé. "De la morue", m'a-t-il répondu, le plus sérieusement du monde. Heureusement qu'il n'en a pas attrapé, parce qu'il l'aurait mangée toute crue, et nous aurait forcés à en manger aussi, car il avait dégoté un petit manuel qui vantait les mérites de la morue crue.

« Sa découverte suivante fut une petite pagaie bleue, de la taille d'une cuiller et, comme on s'en doute, le voilà qui se met à payer, persuadé de pouvoir faire avancer quatre cent cinquante kilos de viande avec sa petite cuiller. Vous imaginez ça ? Après quoi il met la main sur une minuscule boussole magnétique et une grande carte plastifiée ; il a étalé la carte sur ses genoux et placé la boussole dessus. Voilà à quoi il a passé le temps jusqu'à ce que la vedette nous repère, une demi-heure plus tard ; sa ligne appâtée traînait toujours derrière lui, la boussole et la carte reposaient sur ses genoux et il ramait de toutes ses forces avec sa petite pagaie bleue, comme s'il fonçait vers Majorque. Seigneur ! »

Le sergent Knight savait tout sur Majorque – Orr également, car Yossarian leur avait souvent parlé de ces endroits bénis qu'étaient l'Espagne, la Suisse et la Suède, où les aviateurs américains pouvaient se faire interner pour la durée de la guerre dans des conditions inégalables de luxe et de confort ; il suffisait de s'y poser. Dans toute l'escadrille, Yossarian faisait figure d'autorité en matière d'internement, et il envisageait un atterrissage forcé en Suisse à chaque mission vers le nord de l'Italie. Il aurait néanmoins préféré la Suède, où le QI moyen était plus élevé, où il eût pu nager nu avec

des filles ravissantes à la voix douce et posée, et engendrer par tribus entières de joyeux petits Yossarian illégitimes et turbulents, que l'État aiderait financièrement dès leur naissance à prendre un bon départ dans la vie ; mais la Suède étant hors de portée, Yossarian attendait l'éclat d'obus de DCA qui mettrait hors service un de ses moteurs au-dessus des Alpes italiennes et lui fournirait un prétexte idéal pour mettre le cap sur la Suisse. Il ne comptait même pas prévenir son pilote de sa destination. Yossarian songeait souvent à s'entendre avec un pilote en qui il avait confiance pour simuler une panne de moteur et ensuite détruire la preuve de sa supercherie en atterrissant sur le ventre, mais le seul pilote en qui il avait confiance était McWatt, qui se trouvait heureux de son sort et prenait encore un pied fantastique à survoler en rase-mottes et dans un bruit de tonnerre la tente de Yossarian, ou à surgir au ras des vagues au-dessus des baigneurs de la plage, pour que l'ouragan de ses hélices creuse de profonds sillons dans l'eau et soulève des nappes d'écume qui ne retombaient que plusieurs secondes après son passage.

Dobbs et Hungry Joe étaient exclus d'avance, tout comme Orr, qui bricolait une fois de plus la valve du poêle quand Yossarian boitilla tristement dans sa tente après que Dobbs l'eut envoyé sur les roses. Le poêle qu'Orr fabriquait à partir d'une grosse caisse en métal était posé au centre du sol cimenté de la tente. Orr était à genoux, absorbé par son travail. Yossarian se força à ne pas faire attention à lui, clopina lentement jusqu'à son lit de camp et s'assit, l'air vidé. Des gouttes de sueur se glaçaient sur son front. Dobbs l'avait déprimé. Doc Daneeka le déprimait. Une impression de catastrophe imminente le déprimait quand il regardait Orr.

Il fut secoué de tics nerveux. Ses muscles frémissaient, une veine de son poignet se mit à palpiter.

Orr observait Yossarian par-dessus l'épaule, ses lèvres humides retroussées sur ses dents proéminentes. Pivotant sur ses genoux, il sortit une bouteille de bière tiède de son placard et la tendit à Yossarian après l'avoir décapsulée. Personne ne parlait. Yossarian aspira les bulles qui s'échappaient du goulot et renversa la tête. Orr l'observait d'un air rusé en riant silencieusement. Yossarian regardait Orr en coin. Orr renifla avec un léger sifflement humide et se remit au travail. Yossarian devenait nerveux.

« Non, pas ça, le supplia-t-il d'une voix menaçante, en serrant des deux mains sa bouteille de bière. Arrête de travailler sur ce poêle. »

Orr répondit posément : « J'ai presque fini.

— Non, c'est faux. Tu commences à peine.

— Voici la valve. Tu la vois ? Elle est presque remontée.

— Et tu te prépares à la démonter. Je sais bien comment tu t'y prends, va. Je t'ai vu faire ça cent fois, mon salaud. »

Orr frissonna de joie. « Je veux trouver l'origine de cette fuite dans le circuit d'alimentation, expliqua-t-il. Il ne s'agit plus maintenant que d'un simple suintement.

— Je ne peux pas voir ça, avoua Yossarian d'une voix blanche. Quand tu travailles sur un truc spectaculaire, ça va. Mais cette valve est pleine de pièces microscopiques ; je n'ai tout bonnement pas la patience de te regarder bosser sur des machins aussi minuscules et futiles.

— Ce n'est pas parce que c'est minuscule que c'est futile.

— M'en fous.

— Oh ?

— Fais ça quand je suis pas là. Espèce d'imbécile heureux, tu es incapable de comprendre mon état. Quand tu tripotes ces petites pièces, il se passe des choses en moi que je suis incapable d'expliquer. Je m'aperçois que je ne te supporte pas. Je me mets à te détester et bientôt, je songe sérieusement à te fracasser le crâne avec cette bouteille ou à t'enfoncer ce couteau de chasse entre les omoplates. Tu comprends ? »

Orr hocha la tête de l'air de celui qui comprend. « D'accord, je ne vais pas démonter cette valve maintenant », dit-il en commençant à la démonter avec des gestes lents, mesurés et précis. Son visage grossier au ras du sol, il triturait le fragile mécanisme avec une telle concentration qu'il semblait ne même plus y penser.

Yossarian le traita de tous les noms en son for intérieur, puis décida de l'ignorer. « Pourquoi tiens-tu à réparer ce poêle en quatrième vitesse, hein ? aboya-t-il malgré lui quelques secondes plus tard. Il fait encore chaud. Nous irons sûrement nous baigner tout à l'heure ; alors pourquoi t'inquiètes-tu déjà du froid ?

— Les jours raccourcissent, fit remarquer Orr avec philosophie. Je voudrais finir tout ça pour toi pendant qu'on a encore le temps. Tu auras le meilleur poêle de l'escadrille quand j'aurai terminé. Grâce à la commande d'alimentation que je suis en train d'installer, il brûlera toute la nuit et ces plaques de métal chaufferont la tente entière. Si, avant de t'endormir, tu laisses un casque plein d'eau là-dessus, le lendemain matin tu trouveras de l'eau chaude prête pour te débarbouiller. Fantastique, non ? Et si tu veux faire cuire des œufs ou de la soupe, il suffit de poser la casserole à cet endroit et d'augmenter le débit.

— Pourquoi toujours moi ? demanda Yossarian. Et toi, où seras-tu ? »

Un rire étouffé secoua soudain le torse chétif de Orr. « Je ne sais pas », s'écria-t-il, et un étrange gloussement jaillit à l'improviste de ses dents saillantes qui claquèrent. Il riait encore quand il poursuivit, d'une voix empâtée de salive : « S'ils s'obstinent à me descendre au-

dessus de la mer, je ne sais pas ce qui va m'arriver. »

Yossarian s'attendrit. « Tu devrais essayer d'arrêter de voler, Orr. Tu as une bonne raison.

— Mais je n'ai accompli que dix-huit missions.

— D'accord, mais tu te fais descendre presque à chaque fois. Soit tu bousilles ton appareil, soit tu fais un atterrissage forcé.

— Oh ! les missions ne me dérangent pas. Je les trouve plutôt marrantes. Tu devrais demander à voler avec moi quand tu n'es pas bombardier de tête. Histoire de rigoler. Hi, hi ! » Avec une pointe de malice, Orr lança à Yossarian un regard en coin.

Yossarian évita ses yeux. « Ils m'ont mis de nouveau bombardier de tête.

— Eh bien quand tu ne seras pas bombardier de tête, tu sais ce que tu devrais faire, si tu as un peu de jugeote ? Filer voir Piltchard et Wren pour leur demander de voler avec moi.

— Et me faire descendre avec toi à chaque mission ? Non merci !

— Mais c'est justement pour ça que tu devrais le faire, insista Orr. Je crois pouvoir me vanter d'être le meilleur pilote de la base pour les atterrissages en catastrophe ou les crashes. Ce serait un excellent entraînement pour toi.

— Un excellent entraînement pour quoi ?

— Pour les atterrissages en catastrophe ou les crashes. Hi, hi, hi !

— Tu aurais une autre canette de bière ? lui demanda Yossarian d'un air morose.

— Tu as envie de me la casser sur le crâne ? »

Cette fois-ci, Yossarian éclata de rire. « Comme cette putain à l'appartement de Rome ? »

Orr pouffa grossièrement ; ses joues en forme de pommes d'api s'arrondirent encore davantage. « Tu veux vraiment savoir pourquoi elle me tapait sur la tête avec sa chaussure ? fit-il pour l'agacer.

— Je sais tout, répondit Yossarian, qui n'était pas dupe. La putain de Nately m'a tout raconté. »

Orr grimaça comme une gargouille. « Non, je ne te crois pas. »

Yossarian avait pitié de Orr. Orr était tellement petit et laid. Qui le protégerait, s'il survivait à toutes ces épreuves ? Qui défendrait un nabot chaleureux et direct comme Orr contre les voyous, les arrivistes et les athlètes endurcis comme Appleby, qui avaient des mouches dans les yeux, et le piétineraient avec mépris et suffisance à la première occasion ? Yossarian se faisait souvent du souci pour Orr. Qui le protégerait contre la violence et la fourberie, contre les ambitieux et la morgue cruelle de la femme du P-DG, contre les manœuvres louches et sordides des profiteurs, contre le brave boucher du coin et sa viande de qualité inférieure ? Orr était un candide jobard doté d'une masse épaisse de cheveux frisés et d'une

raie au milieu. Les autres n'en feraient qu'une bouchée. Ils lui prendraient son argent, baiseraient sa femme et maltraiteraient ses enfants. Yossarian se sentit submergé de compassion.

Orr était un nain excentrique, un adorable nabot à l'esprit tordu et grivois, doué de mille talents inestimables qui lui permettraient d'émarger toute sa vie parmi les classes défavorisées. Il savait se servir d'un fer à souder et clouer deux planches ensemble sans fendre le bois ni tordre un seul clou. Il savait percer des trous. Il avait profité de l'absence de Yossarian pour faire un grand nombre de nouveaux aménagements dans la tente. Il avait creusé dans le ciment un caniveau parfaitement rectiligne, pour que le tuyau d'essence soit de niveau avec le plancher, entre le poêle et le réservoir qu'il avait construit dehors sur une plate-forme surélevée. Il avait fabriqué des chenets pour la cheminée avec des pièces de bombes du surplus, et encadré de baguettes de bois teinté les photographies de filles à poitrine plantureuse découpées dans des magazines spécialisés et épinglées au-dessus de la cheminée. Orr savait ouvrir un pot de peinture. Il savait mélanger la peinture, allonger la peinture, nettoyer la peinture. Il savait couper le bois et se servir d'un mètre pliant. Il savait faire du feu. Il pouvait creuser des trous et avait un don indéniable pour leur apporter de l'eau à tous deux dans des boîtes de conserve ou des gobelets remplis au réservoir jouxtant le mess. Il pouvait s'absorber entièrement, des heures durant, dans un travail futile, sans s'ennuyer ou se lasser une seconde, aussi insensible à la fatigue qu'un tronc d'arbre, et presque aussi taciturne. Il savait énormément de choses sur la vie sauvage, ne craignait ni chiens ni chats, scarabées ou mites, et ne redoutait ni sprats ni tripes.

Yossarian poussa un soupir lugubre et se mit à songer au bruit qui courait d'une nouvelle mission sur Bologne. La valve que démontait Orr avait à peu près la taille d'un pouce et comptait trente-sept pièces distinctes, garniture exclue, dont plusieurs si minuscules qu'Orr devait les saisir délicatement entre ses ongles pour les poser soigneusement par terre en rangs réguliers, sans jamais accélérer ni ralentir ses mouvements, jamais s'énervier ni interrompre son travail méthodique et monotone, sinon pour lancer un coup d'œil diabolique à Yossarian – qui s'efforçait de ne pas le regarder. Il comptait les pièces et sentait qu'il allait craquer. Il se détourna, ferma les yeux, mais c'était pire, car il entendait maintenant l'infime et exaspérant cliquetis, l'imperceptible bruissement des mains et des pièces. La respiration d'Orr était régulière, stertoreuse, répugnante. Yossarian serra les poings, ses yeux se fixèrent sur le long couteau de chasse au manche en os qui pendait dans son étui au-dessus du lit de camp de l'homme mort. Dès que l'idée de poignarder Orr lui traversa l'esprit, sa tension diminua. L'idée d'assassiner Orr était si ridicule qu'il y

songea sérieusement, fasciné et amusé tout à la fois. Il repéra sur la nuque de Orr l'emplacement probable du bulbe rachidien. Le moindre coup porté à cet endroit le tuerait net et résoudrait tous leurs problèmes angoissants.

« Ça fait mal ? » demanda Orr à brûle-pourpoint, comme s'il avait deviné les pensées de Yossarian.

Yossarian le dévisagea attentivement. « Qu'est-ce qui fait mal ?

— Ta jambe, répondit Orr avec un rire étrange, mystérieux. Tu boites encore un peu.

— La force de l'habitude, j'imagine, dit Yossarian, soulagé. Bientôt, je serai complètement remis. »

Orr roula de côté sur le ciment et se releva sur un genou, face à Yossarian. « Tu te souviens », fit-il d'une voix languissante, comme s'il avait du mal à se rappeler, « tu te souviens de cette fille qui me tapait sur le crâne, un jour, à Rome ? » Yossarian poussa un soupir ennuyé ; Orr gloussa. « Je te propose un marché : tu réponds à une question et je te dis pourquoi cette fille me cognait sur le crâne avec sa chaussure.

— Quelle est ta question ?

— As-tu déjà baisé la fille de Nately ? »

Yossarian rit de surprise. « Moi ? Non. Maintenant, dis-moi pourquoi cette fille te tapait dessus avec sa chaussure.

— Ce n'était pas ça la question, rétorqua Orr, enchanté d'avoir roulé Yossarian. Ça, c'était histoire de parler. Elle se conduit comme si tu l'avais baisée.

— Eh bien non, ce n'est pas le cas. Comment se conduit-elle ?

— Comme si elle ne t'aimait pas.

— Elle n'aime personne.

— Elle aime le capitaine Black, lui rappela Orr.

— C'est parce qu'il la traite comme une roulure. Tout le monde peut tenir une fille comme ça.

— Elle porte un anneau d'esclave à la cheville, avec son nom gravé dessus.

— Il le lui fait porter pour agacer Nately.

— Elle lui donne même une partie de l'argent qu'elle soutire à Nately.

— Bon, où veux-tu en venir ?

— As-tu jamais baisé ma petite amie ?

— Ta petite amie ? Qui diable est ta petite amie ?

— Celle qui me cognait sur la tête avec sa chaussure.

— J'ai été avec elle une fois ou deux, reconnut Yossarian. Depuis quand est-elle ta petite amie ? Où veux-tu en venir ?

— Elle ne t'aime pas, elle non plus.

— Qu'est-ce que tu veux que ça me foute, qu'elle m'aime ou non ?

Elle m'aime autant que toi.

— Elle t'a déjà cogné sur le crâne avec sa chaussure ?

— Orr, je suis fatigué. Laisse-moi tranquille.

— Hi, hi, hi ! Et cette comtesse fluette à Rome, avec sa belle-fille fluette ? insista Orr, qui s'amusait comme un petit fou. Tu les as déjà baisées ?

— Oh là là ! j'aurais rudement aimé », avoua franchement Yossarian qui, à la seule mention de ces femmes, imagina le contact voluptueux de ses mains avides sur leurs petites croupes pulpeuses.

« Elles ne t'aiment pas non plus, déclara Orr. Elles aiment Aarfy, Nately aussi, mais toi, elles ne t'aiment pas. Les femmes n'ont pas l'air de beaucoup t'apprécier. Selon moi, elles se disent que tu as une mauvaise influence.

— Les femmes sont cinglées », répondit Yossarian, et il attendit sombrement la suite des événements.

« Et cette autre copine à toi ? demanda Orr avec une curiosité feinte. Tu sais, la grosse ? La chauve ? La grosse chauve en Sicile, avec son turban, qui a passé la nuit à nous inonder de sa transpiration ? Elle est cinglée, celle-là aussi ?

— Tu crois qu'elle ne m'aimait pas non plus ?

— Comment as-tu pu baiser une fille sans cheveux ?

— Et comment aurais-je pu savoir qu'elle n'en avait pas ?

— Je le savais, se vanta Orr. Je le savais depuis le début.

— Tu savais qu'elle était chauve ? s'écria Yossarian, stupéfait.

— Non, je savais bien que cette valve ne marcherait pas s'il manquait une pièce », répondit Orr, au comble de la joie : il venait encore de rouler Yossarian. « Pourrais-tu, s'il te plaît, me passer ce petit joint qui a roulé là-bas ? Il est juste à côté de ton pied.

— Je ne vois rien.

— Mais si, là », fit Orr, qui saisit du bout des ongles un objet invisible et le brandit sous le nez de Yossarian. « Maintenant, il faut que je recommence tout.

— Je te tue si tu fais ça. Je te tue immédiatement.

— Pourquoi ne voles-tu jamais avec moi ? » demanda soudain Orr, en regardant Yossarian droit dans les yeux pour la première fois. « En fait, c'est ça, ma question. Pourquoi ne voles-tu jamais avec moi ? »

Yossarian détourna la tête, honteux et gêné. « Je t'ai déjà dit pourquoi. Je suis presque toujours désigné pour être bombardier de tête.

— Je ne te crois pas, dit Orr en secouant la tête. Tu as été voir Piltchard et Wren après la première mission sur Avignon et tu leur as dit que tu ne voulais plus jamais voler avec moi. C'est ça la vraie raison, hein ? »

Yossarian se sentait sur des charbons ardents. « Non, ce n'est pas vrai, répondit-il en mentant.

— Si, insista Orr sans se démonter. Tu leur as demandé de ne pas t'affecter à un avion piloté par moi, Dobbs ou Huple, parce que tu n'avais pas confiance en nous. Sur quoi Piltchard et Wren t'ont répondu qu'ils ne pouvaient pas faire d'exception pour toi, vu qu'il fallait bien trouver des hommes pour voler avec nous.

— Et alors ? dit Yossarian. Tu vois bien que ça n'a rien changé.

— Mais ils ne t'ont plus jamais fait voler avec moi. »

Orr, qui s'était remis à genoux pour travailler, s'adressait à Yossarian sans amertume ni reproche, mais avec une humilité douloureuse, infiniment plus difficile à supporter, même s'il souriait toujours et ricanait comme si la situation était du plus haut comique. « Tu devrais réellement voler avec moi, tu sais. Je suis assez bon pilote et je prendrai soin de toi. Je me ferai sûrement descendre un certain nombre de fois, mais là je n'y suis pour rien et de toute façon, personne n'a jamais été blessé dans mon avion. Oui m'sieur. S'il te reste un peu de jugeote, tu sais ce que tu dois faire ? Tu files voir Piltchard et Wren pour leur demander dorénavant de voler avec moi. »

Yossarian se pencha et scruta attentivement le visage énigmatique d'Orr, où se lisaient des émotions contradictoires. « Où veux-tu en venir au juste ?

— Hi, hi, hi, hi ! fit Orr. J'essaie de te raconter pourquoi ce grand brin de fille me tapait sur le crâne avec sa chaussure l'autre jour, mais tu ne me laisses pas parler.

— Vas-y, je t'écoute.

— Voleras-tu avec moi ? »

Yossarian secoua la tête et éclata de rire. « Pour que tu te fasses encore descendre en mer ? »

Effectivement, Orr se fit encore descendre en mer au cours de la deuxième mission sur Bologne : il posa son appareil brutalement sur les vagues déferlantes et balayées par le vent, sous un ciel noir et orageux. Il mit longtemps à sortir de l'avion et sauta finalement seul dans un canot qui commença à dériver loin du canot des autres, et se trouva hors de vue quand la vedette du sauvetage en mer arriva, progressant avec peine à travers les rafales de vent et la pluie, pour les prendre à son bord. La nuit tombait déjà quand on les ramena à l'escadrille. Pas de nouvelle d'Orr.

« Ne t'en fais pas », dit d'un ton rassurant Kid Sampson, encore emmitoufflé dans les épaisses couvertures et l'imperméable dont l'avaient recouvert ses sauveteurs. « On l'a sûrement déjà retrouvé s'il ne s'est pas noyé dans le coup de vent. L'orage n'a pas duré longtemps. Je parie qu'il va arriver d'une minute à l'autre. »

Yossarian retourna à sa tente pour y attendre Orr et alluma un feu pour réchauffer l'air à son intention. Le poêle marchait à merveille ; on pouvait augmenter ou baisser le tirage, simplement en tournant le robinet qu'Orr avait finalement réussi à réparer. Une pluie légère tombait, tambourinant doucement sur la tente, les arbres et le sol. Yossarian prépara une conserve de soupe chaude pour Orr et finit par la manger. Il prépara quelques œufs durs pour Orr, qu'il mangea également. Puis il mangea toute une boîte de cheddar.

Chaque fois qu'il se surprenait à s'inquiéter, il s'obligeait à se souvenir qu'Orr savait tout faire et il se mettait à rire silencieusement en imaginant Orr dans son canot, tel que le sergent Knight lavait décrit, sérieux comme un pape, studieusement courbé sur la carte et la boussole posées sur ses genoux, enfournant d'innombrables barres de chocolat humide dans sa bouche souriante, tout en payant rythmiquement avec la dérisoire et minuscule pagaie bleu ciel, à travers les éclairs, le tonnerre et la pluie, la ligne de pêche traînant derrière lui avec son appât séché. Yossarian ne doutait pas une seconde du génie inventif de son camarade. Si l'on pouvait attraper du poisson avec cette petite ligne ridicule, Orr en attraperait, et s'il cherchait de la morue, alors Orr attraperait une morue, même si personne n'avait jamais pêché de morue dans les parages. Yossarian mit à chauffer une autre conserve de soupe, et la mangea. Dès qu'il entendait une portière de voiture claquer, son visage s'illuminait et il se tournait plein d'espoir vers l'entrée, guettant les bruits de pas. Il savait que, d'un instant à l'autre, Orr entrerait dans la tente – yeux, joues et dents saillantes brillants et trempés de pluie –, ressemblant comiquement à un joyeux écailleur de Nouvelle-Angleterre en ciré jaune vif et chapeau à large bord beaucoup trop grands pour lui, brandissant fièrement, pour la plus grande joie de Yossarian, une énorme morue morte. Mais il n'en fut rien.

XXIX. PECKEM

Pas de nouvelles d'Orr le lendemain, et le sergent Whitcomb, avec une louable promptitude et un espoir grandissant, nota dans son agenda d'envoyer un formulaire de condoléances aux parents d'Orr, signé du colonel Cathcart, quand neuf jours se seraient écoulés. Par contre, le QG du général Peckem donna de ses nouvelles et Yossarian fut attiré par la foule d'officiers et de soldats en short et maillot de bain qui se pressaient en maugréant autour du tableau d'affichage,

devant la salle de rapport.

« J'aimerais bien savoir ce que ce dimanche-ci a de particulier, vociférait Hungry Joe à Grand Chef Pâle-Avoine. Pourquoi n'aurions-nous pas de revue ce dimanche, puisque nous n'en avons jamais le dimanche ? Hein ? »

Yossarian se faufila jusqu'au premier rang et poussa un long grognement écœuré en lisant le bref avis affiché au tableau :

En raison de circonstances indépendantes de ma volonté, il n'y aura pas de grande revue ce dimanche après-midi.

COLONEL SCHEISSKOPF

Dobbs avait raison. On envoyait bien tout le monde outremer, même le colonel Scheisskopf, qui avait pourtant résisté aux nouvelles consignes avec toute la vigueur et l'habileté dont il était capable, et qui se présenta de fort mauvaise humeur au bureau du général Peckem.

Le général Peckem accueillit le colonel Scheisskopf avec enthousiasme et lui dit combien il était heureux de sa venue. Un colonel de plus dans son état-major lui permettait de commencer à réclamer deux majors supplémentaires, quatre capitaines supplémentaires, seize lieutenants supplémentaires et une quantité indéfinie de soldats supplémentaires, de machines à écrire, bureaux, classeurs, voitures et autres équipements et fournitures non négligeables, qui rehausseraient d'autant son prestige et augmenteraient la puissance de sa force de frappe dans la guerre qu'il avait déclarée au général Dreedle. Il disposait maintenant de deux colonels ; le général Dreedle n'en avait que cinq, dont quatre dirigeaient des troupes combattantes. Pour ainsi dire sans la moindre intrigue, le général Peckem avait réussi une manœuvre acrobatique qui doublait ses effectifs. Et le général Dreedle se cuitait de plus en plus souvent. Son propre avenir lui semblait radieux et il contempla son fringant nouveau colonel avec ravissement.

Pour tous les problèmes cruciaux – comme il le faisait toujours remarquer quand il allait critiquer en public le travail d'un proche collaborateur – le général P. P. Peckem était un réaliste. C'était un bel homme de cinquante-trois ans, au teint rose. Il ne portait que des uniformes coupés sur mesure, et se montrait toujours détendu et insouciant. Ses cheveux étaient gris argent, ses yeux légèrement myopes, ses lèvres lippues et sensuelles. En homme élégant, observateur et sophistiqué, il remarquait les faiblesses de chacun sauf les siennes, et jugeait tout le monde ridicule sauf lui-même. Le général Peckem attachait une importance démesurée aux moindres détails de goût et de style. Il aimait *dramatiser* les choses. Les événements ne *se produisaient* jamais : ils *surgissaient*. Il n'était pas exact qu'il écrivait des *mémoires* à sa propre louange, recommandant que son autorité fût *accrue* jusqu'à englober toutes les opérations militaires : il écrivait des *memoranda*. Et la prose des *memoranda* des autres officiers était toujours *ampoulée*, *guindée*, ou *ambiguë*. Les erreurs d'autrui étaient inévitablement *déplorables* et les règlements *incontournables* ; ses informations ne *provenaient* jamais d'une source digne de foi : elles *émanaient*. Le général Peckem se voyait souvent forcé, à *son corps défendant*. Il lui *incombait* fréquemment de prendre certaines mesures ; il n'agissait le plus souvent qu'à *regret*. Il gardait toujours présent à l'esprit que ni le noir ni le blanc n'avait d'existence réelle, il ne faisait jamais de communication *verbale*, mais toujours *orale*. Il citait avec aisance Platon, Nietzsche, Montaigne, Theodore Roosevelt, le marquis de Sade et Warren G. Harding. Un interlocuteur non prévenu comme le colonel Scheisskopf représentait pour lui un morceau de choix, une merveilleuse occasion de laisser libre cours à son érudition éblouissante, de le séduire par ses calembours, plaisanteries, calomnies, homélies, anecdotes, proverbes, épigrammes, apophtegmes, bons mots et autres irrésistibles jeux de mots. Il rayonnait d'une joie bonhomme en exposant au colonel Scheisskopf ses nouvelles fonctions.

« Mon seul défaut, fit-il observer avec bonne humeur en guettant l'effet de sa boutade, est de n'en avoir aucun. »

Le colonel Scheisskopf resta de glace et le général Peckem en fut abasourdi. Un doute cruel fit vaciller son enthousiasme. Il venait d'entamer la conversation par un de ses paradoxes les plus subtils et s'inquiétait de voir qu'aucune lueur de compréhension n'avait traversé ce visage impavide, dont le teint et la texture le firent soudain songer à une pierre ponce neuve. Sans doute le colonel Scheisskopf était-il fatigué, s'accorda charitablement le général Peckem, en guise d'excuse. Il avait fait un long voyage, tout était nouveau pour lui. L'attitude du général Peckem envers le personnel

placé sous ses ordres, officiers et soldats, était marquée par le même esprit de tolérance et de permissivité. Il racontait souvent que si les hommes qui travaillaient pour lui faisaient la moitié du chemin, il en ferait lui-même bien davantage, si bien que personne, ajoutait-il avec un gloussement satisfait, ne rencontrait jamais personne. Le général Peckem se considérait comme un esthète et un intellectuel. Si vous n'étiez pas d'accord avec lui, il vous exhortait à l'*objectivité*.

Et ce fut en toute objectivité que Peckem adressa au colonel Scheisskopf un regard d'encouragement et reprit son endoctrinement avec indulgence et magnanimité. « Vous arrivez juste à temps, Scheisskopf. L'offensive d'été a été un bide complet, à cause de l'incompétence des officiers supérieurs, et j'ai le plus grand besoin d'un officier dynamique, expérimenté et compétent comme vous pour nous aider à rédiger les *memoranda*, qui sont notre unique moyen de faire savoir au monde entier que nous sommes les meilleurs et que nous travaillons d'arrache-pied. J'espère que vous êtes un rédacteur prolix.

— Je ne connais absolument rien au travail de rédacteur, répondit sombrement le colonel Scheisskopf.

— Euh, aucune importance, continua le général Peckem en balayant d'un geste l'objection. Contentez-vous de transmettre à un subalterne le travail que je vous donnerai, et le tour est joué. C'est ce que nous appelons une délégation de responsabilité. Vers le bas de la pyramide de cet organigramme raisonné dont je représente le sommet, il y a des gens qui exécutent le travail dès qu'il leur parvient, et tout marche au quart de poil, sans trop grand effort de ma part. Je crois que c'est parce que je suis un bon organisateur. Dans notre service, rien de ce que nous faisons n'est vraiment très important, il n'y a jamais de bousculade. Mais d'un autre côté, il est d'une importance fondamentale que nous donnions l'impression d'être surchargés de travail. Faites-moi savoir si vous manquez de personnel. J'ai déjà réquisitionné deux majors, quatre capitaines et seize lieutenants pour vous aider dans votre tâche. Même si le travail que nous effectuons est sans importance, il est important que nous en fassions beaucoup. Vous n'êtes pas de cet avis ?

— Et les revues ? digressa le colonel Scheisskopf.

— Quelles revues ? fit le général Peckem avec le sentiment que sa rhétorique n'avait pas passé la rampe.

— Pourrai-je organiser une revue chaque dimanche après-midi ? demanda vivement le colonel Scheisskopf.

— Non. Bien sûr que non. D'où vous vient cette idée ?

— Mais on m'a dit que je pourrais.

— Qui vous a dit ça ?

— Les officiers qui m'ont envoyé outre-mer. Ils m'ont affirmé que

je pourrais organiser autant de revues que je voudrais.

— Ils vous ont menti.

— C'est très déplaisant, sir.

— Désolé, Scheisskopf. Je suis prêt à tout pour rendre votre séjour agréable, mais il n'est pas question de revues. Nous n'avons pas suffisamment d'hommes dans nos services pour mettre sur pied une revue digne de ce nom, et les unités combattantes entreraient en rébellion ouverte si nous essayions de les faire défiler. Je crains que vous ne deviez refréner vos envies jusqu'à ce que nous ayons la situation bien en main. Après quoi vous disposerez des hommes selon votre bon plaisir.

— Et ma femme ? réclama le colonel Scheisskopf d'un ton méfiant et renfrogné. Je pourrai la faire venir ici, n'est-ce pas ?

— Votre femme ? Pourquoi voudriez-vous la faire venir ?

— Mari et femme sont censés vivre ensemble.

— C'est également hors de question.

— Mais ils m'ont dit que je pourrais !

— Ils vous ont encore menti.

— Ils n'avaient pas le droit de me mentir ! » protesta le colonel Scheisskopf, dont les yeux se mouillèrent de larmes amères.

« Mais si, ils en avaient le droit », glapit d'un ton froid et tranchant le général Peckem, décidé à tester séance tenante, dans le feu de l'action, le courage de son nouveau colonel. « Ne faites pas l'imbécile, Scheisskopf. Les gens ont le droit de faire tout ce qui n'est pas interdit par la loi, et aucune loi n'interdit de vous mentir. *Deuxio*, ne vous avisez plus jamais de me faire perdre mon temps avec de telles platitudes sentimentales. Compris ?

— Bien, sir », murmura le colonel Scheisskopf.

Le colonel Scheisskopf se dégonfla lamentablement et le général Peckem bénit le Ciel de lui avoir envoyé une chiffé molle en guise de subalterne. Un homme efficace et zélé lui aurait mis des bâtons dans les roues. La victoire une fois acquise, le général Peckem se radoucit. Il n'aimait pas humilier ses hommes. « Si votre femme était une WAC, je pourrais probablement obtenir son transfert. Mais ne me demandez pas l'impossible.

— Une de ses amies est une WAC, répondit le colonel Scheisskopf, entrevoyant une lueur d'espoir.

— J'ai bien peur que cela ne suffise pas. Que M^{me} Scheisskopf s'engage dans les WAC, et je la ferai venir ici. Mais en attendant, cher colonel, retournons à notre petite guerre, si vous le voulez bien. Voici, brièvement, le point de la situation. » Le général Peckem se leva et se dirigea vers un présentoir tournant, d'où pendaient d'énormes cartes en couleurs.

Le colonel Scheisskopf blêmit. « Nous n'allons pas au feu, j'espère ?

bafouilla-t-il, horrifié.

— Oh non, bien sûr que non, lui assura gentiment le général Peckem, avec un petit rire de connivence. Faites-moi donc un peu confiance, voulez-vous ? C'est justement pour cela que nous sommes toujours ici, à Rome. Évidemment, j'aimerais aussi être à Florence, pour rester en contact étroit avec l'ex-première classe Wintergreen. Mais Florence est malgré tout un peu trop près du front pour me convenir. » Le général Peckem prit une règle en bois, dont il balaya gaiement l'Italie, d'une côte à l'autre. « Là, Scheisskopf, sont les Allemands. Ils sont solidement retranchés dans ces montagnes, derrière la Ligne gothique, d'où ils ne seront délogés qu'au printemps prochain, bien que ça n'empêche pas nos couillons de supérieurs d'essayer dès maintenant. Ce qui nous laisse, à nous autres des services spéciaux, près de neuf mois pour réaliser nos objectifs. Et nos objectifs consistent à nous approprier tous les groupes de bombardiers de l'US Air Force. Après tout, ajouta le général Peckem avec un léger gloussement très au point, si le fait de bombarder l'ennemi n'est pas un service spécial, je me demande bien ce qui en est un ? N'est-ce pas ? » Le colonel Scheisskopf ne manifesta aucun signe d'assentiment, mais le général Peckem était bien trop occupé à s'écouter parler pour s'en apercevoir. « Notre position actuelle est excellente. Des renforts comme vous-même ne cessent d'affluer et nous avons largement le temps d'élaborer soigneusement notre stratégie. Dans l'immédiat, notre objectif est ici. » Le général Peckem pointa sa règle au sud de l'île de Pianosa et frappa à coups répétés sur un nom écrit en grosses lettres sur la carte : DREEDLE.

Le colonel Scheisskopf s'approcha tout près de la carte, et pour la première fois depuis son entrée dans le bureau, une vague lueur de compréhension apparut sur son visage obtus. « Je crois comprendre, s'écria-t-il. Oui, maintenant j'en suis sûr : notre premier objectif consiste à enlever Dreedle à l'ennemi. Exact ? »

Le général Peckem rit de bon cœur. « Non, Scheisskopf. Dreedle est des nôtres, mais Dreedle *est* l'ennemi. Le général Dreedle commande quatre groupes de bombardiers, dont nous devons absolument nous emparer avant de poursuivre notre offensive. Nous y gagnerons les appareils et les bases indispensables à l'extension de nos opérations à d'autres zones. Et cette bataille est déjà presque gagnée. » Le général Peckem se dirigea vers la fenêtre, rit à voix basse, et s'assit sur le rebord, bras croisés, savourant son esprit et son impudence. Le tact et la justesse de son vocabulaire le ravissaient. Le général Peckem adorait s'écouter parler, et par-dessus tout s'écouter parler de lui-même. « Le général Dreedle ne sait tout simplement pas comment riposter à mes attaques, fit-il méchamment. Sans relâche je m'ingère dans ses affaires ; je lui notifie critiques et commentaires qui ne sont

nullement de mon ressort, mais il ne sait comment me renvoyer la balle. Quand il m'accuse de chercher à lui nuire, je lui réponds perfidement qu'en mettant le doigt sur ses erreurs, mon seul souci est de renforcer notre effort de guerre en éliminant l'incompétence. Après quoi je lui demande innocemment s'il s'oppose au renforcement de notre effort de guerre. Oh ! il grogne, il peste, il gueule, mais il est incapable de réagir. En fait, il manque de style. Il est de plus en plus porté sur la bouteille, vous savez. Cette pauvre andouille ne devrait même pas être général. Aucune personnalité, absolument aucune. Mais dieu merci, il ne va pas faire long feu. » Le général Peckem gloussa de plaisir et bifurqua dans la foulée vers une de ses images savantes favorites. « Je me compare parfois à Fortinbras – ha, ha ! – dans *Hamlet*, la pièce de William Shakespeare ; Fortinbras ne cesse de tourner et de tourner autour de l'action, jusqu'à ce que tout parte à vau-l'eau, après quoi il surgit à l'improviste et ramasse le paquet. Shakespeare est...

— Je ne connais rien au théâtre », coupa sèchement le colonel Scheisskopf.

Le général Peckem le dévisagea avec stupéfaction. Jamais aucune de ses allusions au sacro-saint *Hamlet* de Shakespeare n'avait été ignorée et traitée avec un tel mépris. Il commença à se demander avec inquiétude quel merdeux le Pentagone lui avait collé sur les bras. « Vous vous y connaissez en *quoi* ? demanda-t-il durement.

— En revues, répondit vivement le colonel Scheisskopf. Pourrai-je faire distribuer des mémos relatifs aux revues ?

— Oui, tant que vous n'en programmerez aucune. » Le général Peckem retourna vers son fauteuil, l'air renfrogné. « Et tant qu'elles ne vous empêcheront pas de réaliser votre objectif numéro un : insister pour que les activités militaires soient supervisées par les services spéciaux.

— Je pourrais éventuellement programmer des revues et ensuite les annuler ? »

Le général Peckem se dérida instantanément. « Bon sang ! C'est une idée de génie ! Mais contentez-vous d'envoyer des bulletins hebdomadaires ajournant les revues. Inutile de les programmer. Ce sera infiniment plus drôle. » De nouveau, le général Peckem débordait de cordialité. « Oui, Scheisskopf, votre idée est magnifique. Après tout, quel commandant d'unité combattante pourrait nous chercher noise sous prétexte que nous annonçons à ses hommes qu'il n'y aura pas de revue le dimanche suivant ? Nous ne ferons que souligner une évidence triviale. Mais les sous-entendus du communiqué sont d'une remarquable subtilité. Oui, d'une remarquable subtilité. Nous sous-entendons que nous *pourrions* programmer une revue si nous le voulions. Nous allons sympathiser,

Scheisskopf, je le sens. Présentez-vous donc au colonel Cargill, et exposez-lui vos projets. Vous êtes faits pour vous entendre, tous les deux. »

Le colonel Cargill entra en coup de vent dans le bureau du général Peckem une minute plus tard, furieux et vexé. « Je suis ici depuis plus longtemps que Scheisskopf, se plaignit-il. Pourquoi ne serait-ce pas moi qui ajournerais les revues ?

— Parce que Scheisskopf est spécialiste des revues, pas vous. Mais si ça vous chante, vous pouvez annuler les représentations USO. Au fait, pourquoi ne le faites-vous pas ? Songez un instant au nombre de bases qui n'ont pas de représentations USO, à toutes les bases où ne va *pas* un animateur célèbre... Oui Cargill, c'est une idée de génie. Vous venez de mettre le doigt sur un domaine vierge où pourraient s'exercer nos talents. Prévenez le colonel Scheisskopf que je veux qu'il œuvre dans ce sens, et sous votre haute autorité. Et dites-lui de passer me voir quand vous lui aurez donné vos instructions... »

« Le colonel Cargill m'apprend que vous voulez que je travaille au projet USO sous sa haute autorité, vint se plaindre le colonel Scheisskopf.

— Je ne lui ai jamais dit ça, répondit le général Peckem. Entre nous, Scheisskopf, je ne suis pas trop satisfait du colonel Cargill. Il est lent, autoritaire. J'aimerais que vous surveilliez de près ses activités et que vous le poussiez à travailler un peu plus... »

« Je l'ai sans arrêt sur le dos, protesta le colonel Cargill. Il m'empêche de travailler.

— Je le trouve un peu bizarre, ce Scheisskopf, accorda d'un air songeur le général Peckem. Tâchez de le surveiller de près et de découvrir ce qu'il manigance... »

« Maintenant, il se mêle sans arrêt de ce qui ne le regarde pas ! s'écria le colonel Scheisskopf.

— Ne vous en faites pas, Scheisskopf, lui répondit le général Peckem », qui se félicita de l'habileté avec laquelle il avait manipulé et intégré dans son état-major le colonel Scheisskopf. Déjà ses deux colonels ne se parlaient pour ainsi dire plus. « Le colonel Cargill vous jalouse à cause du magnifique boulot que vous faites pour les revues. Il craint que je ne vous confie les grilles de bombardement.

— Les grilles de bombardement ? » Le colonel Scheisskopf ouvrit tout grand ses oreilles. « Qu'est-ce que c'est que ça ?

— Ah, les grilles de bombardement ! répéta le général Peckem, fort content de lui, les yeux pétillants de joie. *Grille de bombardement* est une expression que j'ai inventée il y a quelques semaines. Elle ne signifie rien, mais vous seriez surpris de la rapidité avec laquelle une mode peut prendre. Voilà, toutes sortes de gens sont maintenant convaincus que je considère comme capital que les bombes explosent

tout près les unes des autres et composent une belle photographie aérienne. Il y a même un colonel à Pianosa qui ne se soucie presque plus de savoir s'il a touché l'objectif ou non. Allons donc faire un tour là-bas aujourd'hui, histoire de nous détendre. Le colonel Cargill va en faire une jaunisse et Wintergreen m'a appris ce matin que le général Dreedle sera en Sardaigne. Le général Dreedle pique une crise chaque fois qu'il apprend que j'ai inspecté l'une de ses bases pendant qu'il en inspectait une autre. Nous arriverons même peut-être à temps pour le *briefing*. Ils doivent bombarder un minuscule village non défendu et le réduire en miettes. Je tiens de Wintergreen – à propos, Wintergreen est ex-sergent à présent – que cette mission est absolument inutile. Son seul but est de retarder l'arrivée de renforts allemands, alors que nous n'envisageons pas la moindre offensive pour l'instant. Voilà ce qui arrive quand on donne du pouvoir à des imbéciles. (Il balaya d'un grand geste la carte d'Italie.) Tenez, ce village de montagne est tellement petit qu'il ne figure même pas sur la carte. »

Ils arrivèrent trop tard au groupe du colonel Cathcart pour assister au *briefing* préliminaire, et entendre le major Danby répéter : « Mais si, je vous assure, il est bien là. Tenez, juste là... là.

— Où ça ? demanda Dunbar avec méfiance, faisant semblant de ne rien voir.

— Juste là, à l'endroit où la route fait un petit virage. Vous ne voyez pas le virage sur votre carte ?

— Non, je ne le vois pas.

— Ça y est, je le vois, fit Havermeyer, qui le montra du doigt sur la carte de Dunbar. Et voilà une bonne photo du village. Le but de la mission est de détruire le village pour que ses ruines dévalent la montagne et obstruent la route. C'est bien ça ?

— Exactement, répondit le major Danby qui essuya son front en sueur avec un mouchoir. Je suis heureux que l'un de vous commence enfin à comprendre de quoi il s'agit. C'est cette route que doivent emprunter les deux divisions blindées venant d'Autriche. Le village est construit sur une paroi presque à pic, si bien que les gravats provenant des maisons que vous aurez détruites dégringoleront et s'amoncelleront sur la route.

— Autant cracher en l'air », commenta Dunbar, que Yossarian, tout excité, observait avec un mélange de terreur et d'adoration. « Y mettront un jour ou deux à dégager la route. »

Le major Danby essaya de biaiser. « Eh bien ! l'état-major, lui, trouve ça important, fit-il d'un ton conciliant. Sans cela, il n'aurait pas programmé cette mission.

— A-t-on averti les gens du village ? » demanda McWatt.

Le major Danby fut consterné de voir McWatt se rallier lui aussi à

l'opposition. « Non, je ne crois pas.

— A-t-on largué au-dessus du village des tracts pour les prévenir que cette fois-ci, on allait les survoler *et* les bombarder ? demanda Yossarian.

— Ne pourrait-on pas au moins leur envoyer des coups de semonce et leur donner le temps d'évacuer le village ?

— Non, je ne pense pas. » Le major Danby transpirait de plus en plus et jetait autour de lui des regards gênés. « Les Allemands pourraient l'apprendre et choisir une autre route. Mais je n'ai aucune certitude, ce ne sont que des hypothèses.

— Quand je pense que ces pauvres gens ne s'abriteront même pas ! fit observer Dunbar avec humeur. Ils descendront tous dans les rues pour nous faire des signes de bienvenue lorsqu'ils verront nos avions arriver, les femmes, les enfants, les chiens et les vieux. Seigneur ! Pourquoi ne pas les laisser en paix ?

— Pourquoi ne pas provoquer un éboulement ailleurs sur la route ? renchérit McWatt. Pourquoi forcément là ?

— Je ne sais pas, répondit le major Danby, mal à l'aise. Je sais pas. Écoutez, les gars, faut que nous fassions confiance à nos supérieurs. Ils savent ce qu'ils font.

— Tu parles ! fit Dunbar.

— Quelque chose qui ne va pas ? demanda le colonel Korn, qui traversa d'un pas nonchalant la salle de *briefing*, les mains dans les poches, un pan de sa chemise kaki sortant de son pantalon.

— Oh non, tout va bien, mon colonel, mentit le major Danby d'une voix mal assurée. Nous parlions simplement de la mission.

— Ils ne veulent pas bombarder le village, moucharda Havermeyer.

— Fumier ! cria Yossarian à Havermeyer.

— Laissez donc Havermeyer tranquille », ordonna sèchement le colonel Korn à Yossarian. Il reconnut en Yossarian l'ivrogne qui l'avait abordé grossièrement un soir au club des officiers, la veille de la première mission sur Bologne et, prudent, passa sa mauvaise humeur sur Dunbar : « Pourquoi ne voulez-vous pas bombarder ce village ?

— Parce que c'est cruel, voilà pourquoi.

— Cruel ? » fit le colonel Korn avec bonhomie, dominant facilement la peur occasionnée par la véhémence de la réponse de Dunbar. « Serait-ce moins cruel de laisser ces deux divisions allemandes combattre nos troupes ? Des vies américaines sont en jeu, ne l'oubliez pas. Vous préféreriez peut-être voir verser du sang américain ?

— Le sang américain coule partout. Mais les gens de ce village vivent en paix. Pourquoi ne pas les laisser tranquilles ?

— Ah vous avez la part belle, railla le colonel Korn. Vous êtes bien au chaud ici, à Pianosa. Vous vous en foutez de ces renforts allemands, n'est-ce pas ? »

Dunbar devint cramoisi de honte et répondit, d'une voix soudain conciliante : « Pourquoi ne pas provoquer l'éboulement ailleurs ? Pourquoi ne pas bombarder la montagne ou la route elle-même ? »

— Vous préférez peut-être retourner à Bologne ? » La question, posée calmement, retentit comme un coup de feu et figea la salle dans un silence glacé, lourd de menaces. Non sans honte, Yossarian pria de tout son cœur pour que Dunbar se tienne à carreau. Dunbar baissa les yeux et le colonel sut qu'il avait gagné. « Non, c'est bien ce que je pensais, continua-t-il sans cacher son mépris. Vous savez, le colonel Cathcart et moi-même nous sommes donné un mal de chien pour vous obtenir une mission de tout repos comme celle-ci. Mais si vous préférez attaquer des objectifs style Bologne, La Spezia ou Ferrare, nous pouvons arranger ça sans le moindre problème. » Une lueur inquiétante brilla dans ses yeux, derrière ses lunettes sans monture et ses bajoues se crispèrent. « Vous n'avez qu'à me le faire savoir.

— Moi, je suis partant, répondit Havermeyer avec enthousiasme. J'adore aborder Bologne bille en tête, en palier, la tête coincée dans le viseur, et écouter la DCA se déchaîner autour de moi. Et puis je prends un pied du tonnerre à voir tout le monde me sauter sur le paletot après la mission pour m'engueuler. Jusqu'aux simples soldats qui m'en veulent assez pour m'injurier et essayer de me casser la figure. »

Jovial, le colonel Korn donna une tape amicale à Havermeyer sous le menton, ignora son intervention, puis s'adressa à Dunbar et Yossarian d'un ton sec et monocorde. « Je vous le jure sur ce qui m'est le plus cher. Personne n'est plus désolé du sort qui attend ces sales métèques dans leurs collines que le colonel Cathcart et moi-même. *Mais c'est la guerre**. Tâchez de vous rappeler que ce n'est pas nous qui avons déclenché la guerre ; c'est l'Italie. Que nous ne sommes pas les agresseurs. Et que nous ne pouvons infliger autant de cruauté aux Italiens, aux Allemands, Russes et Chinois, qu'ils ne s'en infligent déjà à eux-mêmes. » Le colonel Korn serra amicalement l'épaule du major Danby, sans modifier son expression inamicale. « Continuez le *briefing*, Danby. Et assurez-vous qu'ils comprennent bien toute l'importance d'une grille de bombardement serrée.

— Oh ! non, mon colonel, laissa échapper le major Danby en regardant en l'air. Pas pour cet objectif. Je leur ai dit d'espacer leurs bombes de soixante pieds, de façon à bloquer la route sur toute la longueur du village, et non en un seul point. Le barrage sera beaucoup plus efficace avec une grille de bombardement lâche.

— Nous nous foutons du barrage, lui apprit le colonel Korn. Le colonel Cathcart veut avant tout une bonne photographie aérienne, bien nette, qu'il sera fier de faire remonter par la voie hiérarchique. N'oubliez pas que le général Peckem sera présent au *briefing* final et vous savez l'importance qu'il attache à la grille de bombardement. À propos, major, vous feriez bien d'expédier les derniers détails et de vider les lieux avant son arrivée. Le général Peckem ne peut pas vous encaisser.

— Oh non, mon colonel, corrigea le major Danby. C'est le général Dreedle qui ne peut pas m'encaisser.

— Le général Peckem ne peut pas vous encaisser non plus. En fait, personne ne peut vous encaisser. Finissez votre boulot, Danby, et disparaissez. Je m'occuperai du *briefing*... »

« Où est le major Danby ? » demanda le colonel Cathcart, qui venait d'arriver pour le *briefing* final avec le général Peckem et le colonel Scheisskopf.

« Il a demandé la permission de se retirer dès qu'il a aperçu votre voiture, répondit le colonel Korn. Il craint que le général Peckem ne l'aime pas. De toute façon, je comptais m'occuper du *briefing*. Je fais ça beaucoup mieux que lui.

— Splendide ! » commenta le colonel Cathcart. « Non ! » se ravisa-t-il l'instant d'après, se rappelant l'excellente prestation du colonel Korn devant le général Dreedle lors du *briefing* de la mission d'Avignon. « Je m'en occuperai moi-même. »

Le colonel Cathcart se donna du cœur au ventre en se disant qu'il était un des favoris du général Peckem, après quoi il prit la direction des opérations, aboyant ses phrases devant un public attentif d'officiers subalternes avec toute la froide autorité qu'il avait apprise du général Dreedle. Il savait qu'il avait fière allure, debout sur l'estrade, le col de sa chemise ouvert, avec son fume-cigarette et ses cheveux frisés, noirs, coupés ras. Il parlait magnifiquement, imitant même certains défauts de prononciation du général Dreedle, et il n'était pas le moins du monde intimidé par la présence du nouveau colonel du général Peckem, jusqu'au moment où il se rappela soudain que le général Peckem détestait le général Dreedle. Alors sa voix se brisa, il perdit sa belle assurance. Il poursuivit machinalement son discours, rongé par une cuisante humiliation. Le colonel Scheisskopf le plongea tout à coup dans une terreur sans nom. Un autre colonel dans le secteur, cela signifiait un autre rival, un autre ennemi, une autre personne qui le haïssait. Et celui-là était un dur ! Une pensée horrible traversa l'esprit du colonel Cathcart : et si le colonel Scheisskopf avait soudoyé tous les hommes présents dans la salle pour qu'ils se mettent à gémir, comme avant la première mission sur Avignon ? Comment faire pour leur imposer le

silence ? Affreux coup dur en perspective ! Le colonel Cathcart fut saisi d'une telle frayeur qu'il faillit faire appel au colonel Korn. Mais il se retint tant bien que mal et synchronisa les montres. Dès lors, il sut qu'il avait gagné, car il pouvait maintenant lever la séance quand il le voudrait. Il venait de surmonter une crise sans précédent. Il voulut lancer au visage du colonel Scheisskopf un rire triomphant et méprisant. Il s'était montré éblouissant dans des circonstances particulièrement difficiles et termina le *briefing* par une coda improvisée, dont il sentait d'instinct qu'elle était une démonstration magistrale d'éloquence, de tact et de subtilité.

« Messieurs, s'écria-t-il, nous avons aujourd'hui parmi nous un hôte de marque : le général Peckem, des services spéciaux, l'homme à qui nous devons nos battes de base-ball, nos bandes dessinées et les spectacles USO. Je veux lui dédier cette mission. Vous décollerez et bombarderez – pour moi, pour votre patrie, pour Dieu, et pour ce grand Américain qu'est le général P.P. Peckem. Et flanquez-moi ces satanées bombes dans un mouchoir de poche ! »

XXX. DUNBAR

Yossarian se foutait maintenant comme de l'an quarante où tombaient ses bombes, mais il n'allait pas aussi loin que Dunbar, qui largua les siennes à des centaines de mètres du village et risquait la cour martiale si l'on pouvait prouver qu'il l'avait fait exprès. Sans en dire un mot, même à Yossarian, Dunbar avait décidé de saboter cette mission. Sa chute à l'hôpital lui avait, soit ouvert les yeux, soit brouillé le cerveau.

Dunbar ne riait plus aussi souvent ; il dépérissait. Il provoquait ouvertement ses supérieurs, y compris le major Danby ; il se montrait grossier, agressif et injurieux, même avec l'aumônier, qui à présent redoutait Dunbar et dépérissait lui aussi. Le pèlerinage de l'aumônier auprès de Wintergreen n'avait rien donné : un autre sanctuaire était vide. Wintergreen était trop occupé pour voir l'aumônier personnellement. Un assistant narquois lui donna un briquet Zippo volé et lui fit savoir avec condescendance que Wintergreen était trop pris par les problèmes de la guerre pour s'intéresser à des questions aussi triviales que le nombre des missions imposées aux hommes. L'aumônier se faisait du mauvais sang au sujet de Dunbar et de la bile pour Yossarian, maintenant que Orr avait disparu. Pour l'aumônier, qui vivait seul dans une tente spacieuse, dont le toit pointu scellait sa solitude comme une pierre

tombale, il paraissait incroyable que Yossarian préférât vivre seul et n'acceptât aucun coturne.

De nouveau bombardier de tête, Yossarian avait McWatt comme pilote – maigre consolation, car il était toujours exposé à toutes sortes de dangers. Du poste qu'il occupait dans le nez de l'avion, il ne pouvait même pas voir McWatt et le copilote. Tout ce qu'il voyait, c'était Aarfy, dont il ne supportait plus l'abominable face de lune ; il passait des minutes terrifiantes d'angoisse et de désespoir, rêvant d'être de nouveau blâmé et affecté à un appareil équipé d'une mitrailleuse dans son compartiment, au lieu du viseur de précision dont il n'avait que faire, une mitrailleuse lourde, puissante, de calibre 50, qu'il pourrait empoigner à deux mains et vider sauvagement sur les démons qui le tyrannisaient : les flocons noirs de la DCA, les artilleurs allemands, en dessous de lui, qu'il ne pouvait même pas voir et à qui il ne pouvait faire aucun mal avec sa mitrailleuse, même s'il prenait tout son temps pour viser, Havermeyer et Appleby dans l'avion de tête à cause de leur approche bille en tête, en palier, pendant la troisième mission sur Bologne, le jour où les obus de deux cent vingt-quatre canons démolirent un des moteurs d'Orr et envoyèrent le nabot dans les flots bleus entre Gênes et La Spezia, juste avant que n'éclate un bref orage.

En fait, il n'aurait pu faire grand-chose de sa mitrailleuse lourde, sinon la charger et tirer quelques salves d'essai. Elle lui serait aussi inutile que le viseur de bombardement. Il aurait pu l'utiliser contre les chasseurs allemands, mais il n'y avait plus de chasseurs allemands, et il ne pouvait même pas la faire pivoter de 180° pour la braquer sur les visages sans défense de Huple ou Dobbs et les obliger à atterrir, comme il avait un jour obligé Kid Sampson à le faire – et telle fut précisément son intention pendant cette horrible première mission sur Avignon, dès qu'il comprit dans quel merdier il s'était mis, dès qu'il se retrouva en l'air avec Dobbs et Huple dans la formation menée par Havermeyer et Appleby. Dobbs et Huple ? Huple et Dobbs ? Qui étaient-ils ? Pure folie que de flotter en l'air à trois mille mètres d'altitude, les pieds posés sur un ou deux pouces de métal, de confier sa vie à l'habileté et l'intelligence discutables de deux inconnus douteux, un gamin imberbe nommé Huple et un cinglé de première comme Dobbs, qui perdit effectivement la boule dans le cockpit, devint fou furieux et arracha les commandes à Huple sans quitter son siège de copilote, pour les lancer dans ce piqué vertigineux qui débrancha les écouteurs de Yossarian, et les ramena en plein milieu de la concentration de DCA dont ils venaient de s'échapper. Un autre inconnu agonisait à l'arrière, un radio-mitrailleur du nom de Snowden. On ne pouvait affirmer avec certitude que Dobbs l'avait tué, car quand Yossarian remit en place le

jack de son casque, Dobbs hurlait sur l'interphone, suppliant quelqu'un de secourir le bombardier. Mais, presque immédiatement, on entendit Snowden murmurer : « Au secours. Je vous en prie, venez m'aider. J'ai froid. » Yossarian rampa lentement hors du nez de l'appareil, passa au-dessus de la soute à bombes, se faufila à l'arrière du fuselage – dépassant la trousse de premiers secours pour ensuite revenir la chercher, et finalement panser la blessure la plus bénigne de Snowden, le trou de chair à vif et sanguinolent, rond comme un melon et de la taille d'un ballon de football, sur sa cuisse, dont les muscles rouges intacts frémissaient follement comme des êtres aveugles doués d'une vie propre, cette blessure ovale et nue longue de trente centimètres, qui fit gémir d'horreur Yossarian dès qu'il la vit et lui fit remonter l'estomac dans la gorge. Le petit mitrailleur de queue, évanoui, était allongé par terre à côté de Snowden, blanc comme un linge, si bien que Yossarian s'occupa de lui en premier.

Oui, tout compte fait, il courait beaucoup moins de risques avec McWatt, même si avec McWatt les risques restaient considérables – car McWatt aimait trop voler et s'amusa à faire du rase-mottes, avec Yossarian dans le nez de l'appareil, en revenant du vol d'entraînement destiné au nouveau bombardier de l'équipage de remplacement obtenu par le colonel Cathcart après la disparition de Orr. Le terrain d'entraînement se trouvait de l'autre côté de Pianosa, et sur le chemin du retour McWatt dirigea paresseusement le ventre de son appareil au ras des montagnes puis, au lieu de maintenir son altitude, il ouvrit les gaz à fond, vira sur l'aile et, à la stupéfaction de Yossarian, se mit à épouser tous les accidents de terrain, agitant gaiement ses ailes et rasant dans un hurlement strident et inhumain tous les ressauts rocheux et les vallées du paysage, comme une mouette ivre survolant les vagues déferlantes. Yossarian était pétrifié. Assis à côté de lui, le nouveau bombardier affichait un grand sourire béat et émettait des sifflements admiratifs. Yossarian mourait d'envie de réduire en bouillie cette tête de linotte, tout en esquivant instinctivement les parois rocheuses, collines et branches d'arbres qui fonçaient vers lui et disparaissaient sous le ventre de l'appareil, sans qu'il ait le temps de distinguer quoi que ce soit bien clairement. Personne n'avait le droit d'exposer sa vie à de tels dangers.

« Remonte, remonte, remonte ! » hurla-t-il à McWatt d'une voix hystérique et venimeuse, mais McWatt, qui chantait avec entrain dans l'interphone, ne pouvait probablement pas l'entendre. Au comble de la rage, sanglotant presque, Yossarian se rua dans le boyau de secours, lutta contre la pesanteur et l'inertie, arriva au compartiment principal et se hissa dans le cockpit ; tremblant de tous ses membres, il s'arrêta derrière McWatt, derrière le siège du

pilote. Désespérément, il chercha des yeux un revolver, un 45 gris et noir, avec lequel il pourrait abattre McWatt en lui tirant une balle dans la nuque. Mais il n'y avait pas de revolver. Ni de couteau de chasse. Aucune arme contondante, aucune arme à feu. Yossarian en fut donc réduit à saisir McWatt par le col de sa combinaison de vol et à serrer en lui ordonnant de monter. Le paysage défilait toujours à toute vitesse sous eux, à gauche et à droite. McWatt se retourna vers Yossarian et rit joyeusement, comme si son bombardier trouvait très drôle sa plaisanterie. Mais Yossarian glissa ses deux mains autour du cou de McWatt et serra. McWatt se raidit.

« Monte », glapit Yossarian entre ses dents, d'une voix basse et menaçante. « Monte ou je te tue. »

Tendu, attentif, McWatt baissa le régime des moteurs et prit de l'altitude. Yossarian relâcha son étreinte et ses mains retombèrent, inertes. Sa colère s'était calmée ; maintenant il avait honte. Quand McWatt se retourna, il eût voulu que ses mains fussent celles d'un autre, s'en débarrasser à tout jamais. Elles étaient comme mortes.

McWatt le regarda longuement. Toute expression amicale avait disparu de son visage. « Mec, dit-il froidement, tu dois être complètement déglingué. Tu devrais te faire rapatrier.

— Ils ne veulent rien savoir », lui répondit Yossarian en détournant les yeux, et il partit.

Il descendit du cockpit et s'assit sur le plancher en se tenant la tête comme un coupable, bourrelé de remords. Il était couvert de sueur.

McWatt mit le cap sur l'aérodrome. Yossarian se demanda si McWatt n'irait pas directement trouver Piltchard et Wren pour leur demander de ne plus jamais l'affecter à son avion, exactement comme Yossarian était allé les trouver en douce pour leur parler de Dobbs, Huple, Orr et – vainement – de Aarfy. Il n'avait jamais vu McWatt faire la tête auparavant, il ne l'avait jamais vu autrement que joyeux et plein d'entrain. Il se demanda s'il venait de perdre un autre ami.

Mais McWatt lui lança un clin d'œil complice à leur descente d'avion et plaisanta avec les nouveaux pilote et bombardier dans la jeep qui les ramenait à l'escadrille ; pourtant, il n'adressa pas un mot à Yossarian jusqu'à ce que tous les quatre eussent rendu leurs parachutes ; l'équipage se sépara ; McWatt et Yossarian se dirigèrent ensemble vers leurs tentes. Le visage bronzé, irlandais-écossais, parsemé de taches de rousseur, de McWatt s'épanouit alors en un large sourire et il enfonça ses doigts dans les côtes de Yossarian en guise de plaisanterie.

« Espèce de salaud, dit-il en riant. Tu comptais vraiment me tuer, tout à l'heure ? »

Yossarian grimaça d'un air gêné et secoua la tête. « Non, je ne crois

pas.

— Je n'avais pas remarqué que tu étais déglingué à ce point. Tu devrais en parler à quelqu'un, mon vieux.

— J'en parle à tout le monde. Merde alors ! Je te l'ai déjà dit cent fois.

— Je ne te croyais pas.

— N'as-tu jamais peur ?

— Je sais bien que je devrais.

— Même pas pendant les missions ?

— Je dois pas avoir assez de jugeote pour avoir peur, plaisanta McWatt.

— Je connaissais déjà tellement de façons de mourir, ajouta Yossarian, mais il a fallu que tu en inventes une nouvelle. »

McWatt sourit de nouveau. « Dis-moi, ça doit te foutre une trouille bleue quand je rase ta tente, hein ?

— Une trouille bleue, c'est le mot. D'ailleurs, je te l'ai déjà dit.

— Je croyais que c'était uniquement le bruit qui t'énervait. (McWatt haussa les épaules.) Oh, et puis tant pis, chantonna-t-il. Va falloir que je renonce à ça aussi. »

Mais McWatt était incorrigible ; s'il épargna désormais la tente de Yossarian, il ne manqua jamais une occasion de survoler la plage en rase-mottes, à pleins gaz, passant dans un fracas de tonnerre au-dessus du radeau et de la tranquille anfractuosité de sable où se réfugiait Yossarian pour peloter l'infirmière Duckett ou jouer au vingt-et-un, au poker ou au blackjack avec Nately, Dunbar et Hungry Joe. Yossarian retrouvait l'infirmière Duckett presque chaque après-midi qu'ils avaient de libre, et l'emmenait à la plage de l'autre côté de la bande étroite de dunes basses qui les séparait de la zone où officiers et simples soldats se baignaient tout nus. Nately, Dunbar et Hungry Joe se joignaient souvent à eux, McWatt de temps à autre, ainsi qu'Aarfy, qui arrivait invariablement en uniforme de parade et n'enlevait jamais ses vêtements, sauf ses chaussures et son couvre-chef ; Aarfy ne se baignait jamais. Les autres hommes portaient des maillots de bain par égard pour l'infirmière Duckett, sans oublier l'infirmière Cramer, qui accompagnait inmanquablement l'infirmière Duckett et Yossarian à la plage, et s'asseyait dignement à dix mètres d'eux. Personne, sinon Aarfy, ne faisait jamais allusion aux hommes nus qui prenaient un bain de soleil plus bas sur la plage, ou plongeaient et sautaient de l'énorme radeau blanc qui dansait sur ses bidons d'huile vides au-delà du banc de sable. L'infirmière Cramer faisait bande à part parce qu'elle était fâchée avec Yossarian et que l'infirmière Duckett la décevait.

L'infirmière Sue Ann Duckett méprisait Aarfy, une de ses nombreuses qualités, auxquelles Yossarian n'était pas peu sensible. Il

aimait les longues jambes blanches de l'infirmière Sue Ann Duckett, ainsi que son cul émouvant et callipyge ; il négligeait souvent de se rappeler qu'elle était plutôt mince et fragile au-dessus de la ceinture et lui faisait mal sans s'en rendre compte dans ses moments de passion, quand il l'étreignait trop brutalement. Il aimait la sentir céder rêveusement à ses avances quand, au crépuscule, ils étaient étendus sur la plage. Sa présence le calmait, l'apaisait. Il aurait voulu toujours la toucher, rester perpétuellement en contact physique avec elle. Il aimait lui enserrer la cheville des doigts en jouant aux cartes avec Nately, Dunbar et Hungry Joe, caresser amoureusement du dos des ongles la peau duvetée de sa cuisse satinée, ou rêveusement, sensuellement, presque inconsciemment, glisser sa main de propriétaire patenté le long de son épine dorsale sculpturale, sous l'élastique du maillot de bain deux pièces, qu'elle portait toujours pour maintenir et dissimuler ses seins menus aux mamelons allongés. Il aimait les réactions saines et flatteuses de l'infirmière Duckett, l'attachement qu'elle avait pour lui et qu'elle manifestait fièrement. Hungry Joe avait tout autant envie de sauter l'infirmière Duckett, mais à chaque tentative, il se heurtait au regard fulminant de Yossarian. L'infirmière Duckett flirtait avec Hungry Joe, histoire de faire durer le suspense, et ses yeux noisette brillaient de malice chaque fois que Yossarian lui administrait un coup sec du coude ou du poignet pour la rappeler à l'ordre.

Les hommes jouaient aux cartes sur une serviette, un maillot de corps ou une couverture ; l'infirmière Duckett, adossée contre une d'une de sable, battait le jeu de cartes en vue de la partie suivante. Quand elle ne battait pas les cartes, elle scrutait son visage dans un petit miroir de poche, passait du mascara sur ses cils roux et retroussés, s'imaginant – bêtasse qu'elle était – pouvoir ainsi les allonger pour le restant de ses jours. On l'autorisait parfois à distribuer les cartes ou à les ramasser ; elle caquettait et riait comme une pie quand tous rejetaient leurs jeux d'un air dégoûté, se mettaient à la rudoyer, à la traiter de tous les noms, pour enfin l'avertir de mettre un terme à ses enfantillages. Elle gloussait absurdement au moment le plus intense de la partie, et quand ils criblaient ses bras et ses jambes de coups de poing, l'ivresse du plaisir teintait ses joues de rose. Semblables attentions la ravissaient ; elle se cachait le visage en minaudant quand Yossarian et ses amis s'occupaient ainsi d'elle. Savoir tant de garçons et d'hommes nus lézardant à portée de la main, de l'autre côté des dunes, lui donnait un bizarre sentiment de chaleur et de bien-être. Elle n'avait qu'à tendre le cou ou à se lever sous un prétexte quelconque pour contempler entre vingt et quarante corps virils et nus, paresseusement étendus ou jouant au ballon en plein soleil. Quant à

son propre corps, il lui semblait tellement familier et banal qu'elle ne comprenait pas l'extase convulsive qu'en tiraient les hommes, pas plus que le besoin irréprensible et comique qu'ils éprouvaient de le toucher, de le presser, de le malaxer, le pincer, le frotter. Elle ne comprenait pas la lubricité de Yossarian, mais sur ce chapitre, elle lui faisait une confiance aveugle.

Les soirs où Yossarian avait envie de baiser, il emmenait l'infirmière Duckett plus deux couvertures à la plage et prenait davantage de plaisir à lui faire l'amour sans s'être quasiment dévêtu, qu'il n'en éprouvait avec toutes les vigoureuses horizontales de Rome. Souvent, ils allaient à la plage la nuit ; ils ne faisaient pas l'amour, mais se serraient frileusement l'un contre l'autre sous les couvertures pour chasser l'humidité glaciale. Les nuits noires d'encre fraîchissaient, les étoiles se faisaient plus rares, plus froides. Le radeau oscillait dans le sillage spectral tracé par la lune et paraissait s'éloigner. Le temps devenait nettement plus frais. Des hommes se mirent à construire des poêles et vinrent à la tente de Yossarian s'extasier devant le chef-d'œuvre d'Orr. Un frisson de plaisir remontait le long de l'échine de l'infirmière Duckett, chaque fois que Yossarian ne pouvait s'empêcher de la caresser quand ils étaient seuls, mais elle lui interdisait de glisser la main dans son slip tant que quelqu'un pouvait les voir, même si leur seul témoin était l'infirmière Cramer qui, assise à l'écart sur l'autre versant de la d'une, humait l'air, feignait de ne rien voir et arborait son éternelle moue dégoûtée.

L'infirmière Cramer avait cessé d'adresser la parole à l'infirmière Duckett – sa meilleure amie – à cause de sa liaison avec Yossarian, mais elle n'avait pas renoncé à suivre l'infirmière Duckett comme son ombre, puisque l'infirmière Duckett était sa meilleure amie. Ni Yossarian, ni ses amis n'avaient l'heur de lui plaire. Mais quand ils se levaient pour aller se baigner avec l'infirmière Duckett, l'infirmière Cramer se levait aussi et allait se baigner avec eux, maintenant entre eux la même distance de dix mètres et un silence hautain, jusque dans l'eau. Quand ils riaient et s'éclaboussaient, elle riait et les éclaboussait ; quand ils plongeaient, elle plongeait ; quand ils nageaient jusqu'au banc de sable et s'y reposaient, l'infirmière Cramer nageait jusqu'au banc de sable et s'y reposait. Quand ils sortaient de l'eau, elle sortait de l'eau, séchait ses épaules avec sa serviette personnelle et s'asseyait à l'écart, à sa place habituelle, le dos raide sous le soleil qui agrémentait ses cheveux blonds d'un halo de lumière. L'infirmière Cramer était prête à adresser de nouveau la parole à l'infirmière Duckett si celle-ci se repentait et s'excusait. Mais l'infirmière Duckett était enchantée par le *statu quo*. Depuis longtemps elle désirait remettre l'infirmière Cramer à sa place et lui

clouer le bec.

L'infirmière Duckett trouvait Yossarian merveilleux : elle essayait déjà de le changer. Elle aimait le regarder faire un petit somme à plat ventre, un bras passé autour de sa taille, ou fixer d'un œil morne l'infini déferlement des vagues qui, tels des chiots montant à l'assaut du sable, progressaient de quelques pieds avant de se retirer. Elle respectait son silence. Elle savait qu'elle ne l'ennuyait pas ; elle se limait soigneusement les ongles, ou y passait du vernis, pendant qu'il somnolait ou rêvassait, et que la brise tiède de l'après-midi passait comme une main moite sur la plage. Elle aimait regarder la peau bronzée, lisse, de son large dos musclé. Elle aimait l'affoler en prenant soudain son oreille tout entière dans sa bouche, en caressant le devant de son corps de haut en bas. Elle adorait le faire brûler de désir et souffrir jusqu'au crépuscule, puis le satisfaire ; ensuite, elle l'embrassait avec dévotion : ne venait-elle pas de l'envoyer au septième ciel ?

Yossarian ne se sentait jamais seul en compagnie de l'infirmière Duckett, qui savait se taire quand il le fallait, et dont la fantaisie le garantissait contre l'ennui. Mais l'immensité, la profondeur de l'océan le hantaient et le tourmentaient. Tandis que l'infirmière Duckett se passait du vernis à ongles, il songeait sombrement à tous les gens morts sous l'eau. Il y en avait déjà sûrement plus d'un million. Où étaient-ils ? Quelle vermine dévorait leur chair ? Il imagina l'effroyable sensation d'étouffement, la lutte perdue d'avance contre les milliers de litres d'eau. Yossarian suivait des yeux les petites barques de pêche et les barges militaires qui faisaient la navette au loin ; elles lui semblaient irréelles. Impossible qu'il y eût à leur bord des hommes en chair et en os, qui faisaient leur boulot. Son regard tomba sur l'île d'Elbe et ses yeux cherchèrent machinalement dans le ciel le nuage blanc pommelé dans lequel Clevinger avait disparu. Il scruta la côte italienne noyée de brume et pensa à Orr. Clevinger et Orr. Où pouvaient-ils bien être ? Un jour que Yossarian se promenait à l'aube sur une jetée et observait une grosse bûche ronde dériver vers lui, portée par la marée, soudain la bûche devint la tête boursouflée d'un noyé ; c'était le premier mort qu'il eût jamais vu. Il eut soudain soif de chaleur humaine et étreignit à pleines mains la chair de Sue Ann. Il se mit à étudier avec appréhension tout objet flottant, espérant découvrir une trace de Clevinger ou d'Orr, se préparant à surmonter tout l'éventail des chocs morbides connus, tous, sauf celui que lui fit un jour McWatt en surgissant comme un éclair avec son avion, qui suivit impeccablement le rivage, passa dans un énorme rugissement de tonnerre au-dessus du radeau, sur lequel le blond et pâle Kid Sampson – dont la maigreur et la nudité étaient visibles même

d'aussi loin – sautait comme un cabri pour toucher l'appareil de la main, au moment précis où un coup de vent imprévu ou une légère erreur de calcul de McWatt plaqua l'appareil vers le radeau, juste assez bas pour qu'une hélice vînt découper en deux Kid Sampson.

Même ceux qui n'avaient pas assisté à la scène se souvenaient parfaitement. On distingua un léger *tsst !* à travers le rugissement des moteurs, après quoi il ne resta plus de Kid Sampson que deux frêles jambes pâles, encore reliées par quelques ligaments aux hanches sanglantes et sectionnées, lesquelles jambes restèrent debout sur le radeau pendant ce qui leur parut une éternité, avant de basculer en arrière dans l'eau avec un faible *plouf*, de se renverser tête-bêche, si bien que seuls les orteils grotesques et la plante des pieds blanches de Kid Sampson restèrent visibles.

Un vent de folie passa sur la plage. L'infirmière Cramer se matérialisa soudain, sanglotant hystériquement contre la poitrine de Yossarian, qui lui entourait les épaules d'un bras pour essayer de la calmer, en soutenant de l'autre l'infirmière Duckett, qui tremblait et pleurnichait contre lui, son long visage anguleux frappé d'une pâleur mortelle. Sur la plage, tout le monde criait et courait en tous sens ; on aurait dit une bande de femmes paniquées. Ils ramassaient frénétiquement leurs affaires, observaient avec méfiance chaque vaguelette s'écraser sur le sable, redoutant de découvrir quelque horrible organe sanguinolent – foie ou poumon – poussé par le courant jusqu'à leurs pieds. Ceux qui étaient encore dans l'eau se débattaient pour en sortir, oubliant de nager dans leur affolement, ils gémissaient, marchaient, freinés dans leur fuite par la mer visqueuse, s'arc-boutant comme s'ils luttaient contre un vent violent. Il avait plu du Kid Sampson un peu partout. Les hommes qui découvraient sur leurs corps des restes du malheureux reculaient d'horreur, comme s'ils voulaient se débarrasser de leur propre peau. Tous fuyaient dans un désordre indescriptible, jetant en arrière des regards horrifiés, terrorisés, remplissant l'ombre profonde des bois bruissant de leurs geignements et de leurs cris. Yossarian poussait fébrilement devant lui les deux femmes qui trébuchaient et vacillaient, mais fit volte-face en jurant quand Hungry Joe buta sur une couverture ou son appareil photo et s'étala de tout son long dans la boue d'un ruisseau.

À l'escadrille, tout le monde était déjà au courant. Là aussi, des hommes en uniforme hurlaient et couraient en tous sens ou restaient figés sur place, glacés de terreur – tels le sergent Knight et Doc Daneeka, qui levaient vers le ciel leurs visages bouleversés et observaient l'abomination volante pilotée par McWatt monter lentement en décrivant de larges cercles.

« Qui est-ce ? » s'écria Yossarian d'un ton angoissé, s'adressant à Doc Daneeka. Hors d'haleine, vidé, il courait vers lui, ses yeux

sombres reflétant une épouvante sans nom. « Qui est dans l'appareil ?

— McWatt, répondit le sergent Knight. Les deux nouveaux pilotes sont avec lui pour un vol d'entraînement. Plus Doc Daneeka.

— Pas du tout, je suis là, rectifia Doc Daneeka d'une voix bizarrement hachée, en lançant un regard angoissé au sergent Knight.

— Pourquoi ne redescend-il pas ? s'exclama Yossarian, désespéré. Pourquoi monte-t-il sans arrêt ?

— Il a sûrement peur de redescendre », fit gravement le sergent Knight sans quitter des yeux l'avion solitaire de McWatt, qui montait toujours. « Il sait qu'il est mal barré. »

Et McWatt continua de monter, plus haut, toujours plus haut, en une lente spirale régulière qui le conduisit loin au-dessus de la mer, puis il mit le cap au sud vers les collines brunâtres de l'intérieur, après avoir survolé le terrain d'atterrissage. Il volait maintenant à deux mille mètres. Le bruit de ses moteurs n'était plus qu'un chuchotement. Soudain un parachute blanc s'ouvrit, surprenant flocon de neige sorti de nulle part. Quelques instants plus tard, un second parachute apparut et descendit, comme le premier, tout droit vers la piste d'envol. À terre, rien ne bougeait. L'avion continua vers le sud pendant trente secondes, suivant une trajectoire maintenant prévisible, puis McWatt vira avec grâce sur l'aile.

« Il en reste deux, dit le sergent Knight. McWatt et Doc Daneeka.

— Mais non, je suis là, sergent Knight, déclara plaintivement Doc Daneeka. Je ne suis pas dans l'avion.

— Pourquoi ne sautent-ils pas ? demanda le sergent Knight, comme pour lui-même. Pourquoi ne sautent-ils pas ?

— Ça n'a pas de sens, gémit Doc Daneeka en se mordant la lèvre. Ça n'a pas de sens. »

Yossarian comprit soudain pourquoi McWatt ne sautait pas et il se mit à courir comme un dératé après l'avion de McWatt, agitant les bras et l'implorant à tue-tête de redescendre, McWatt, redescends ; mais personne ne semblait l'entendre – pas McWatt en tout cas – et un hurlement de bête blessée lui déchira la gorge quand McWatt vira de nouveau, balança ses ailes en guise de salut, murmura oh et puis tant pis, et écrasa délibérément son appareil contre le flanc de la montagne.

La mort de Kid Sampson et de McWatt bouleversa tant le colonel Cathcart, qu'il porta le nombre des missions à soixante-cinq.

Quand le colonel Cathcart apprit que Doc Daneeka avait également péri dans l'avion de McWatt, il porta le nombre des missions à soixante-dix.

Le premier homme de l'escadrille à découvrir que Doc Daneeka était mort fut le sergent Towser, à qui l'officier de la tour de contrôle avait annoncé que le nom de Doc Daneeka figurait, au titre de passager, sur le bulletin de vol rempli par McWatt avant de décoller. Le sergent Towser essuya discrètement une larme et raya le nom de Doc Daneeka du rôle de l'escadrille. Les lèvres encore tremblantes, il se leva péniblement et alla à contrecœur annoncer la mauvaise nouvelle à Gus et Wes, évitant soigneusement d'engager la conversation avec Doc Daneeka quand, entre la salle de rapport et l'infirmerie, il dépassa sa silhouette sépulcrale avachie sur son tabouret. Le sergent Towser en avait gros sur le cœur : il se retrouvait maintenant avec deux morts sur les bras – Mudd, l'homme mort dans la tente de Yossarian (qui n'y était même pas), et Doc Daneeka, le nouveau mort de l'escadrille qui, lui, y était pour de bon, à l'escadrille, et promettait de lui poser un problème administratif plus épineux encore.

Gus et Wes écoutèrent le sergent Towser avec surprise et stoïcisme, mais ne firent pas le moindre commentaire, jusqu'à l'arrivée inopinée, une heure plus tard, de Doc Daneeka en chair et en os, qui venait se faire prendre sa température et sa tension pour la troisième fois de la journée. Le thermomètre marqua un demi-degré de moins que sa température habituelle : 36,5. Doc Daneeka s'inquiéta. Le regard fixe, vide, et le visage fermé des deux hommes étaient plus irritants que jamais.

« Saperlipopette ! » explosa-t-il avec retenue, pris d'une rage exceptionnellement violente, « qu'est-ce qui vous prend tous les deux ? Vous savez bien que ce n'est pas normal d'avoir tout le temps une température aussi basse et le nez bouché. » Doc Daneeka s'apitoya sur son propre sort, émit un reniflement sonore et se traîna à l'autre bout de la tente pour y prendre de l'aspirine, des pilules au soufre et se badigeonner la gorge à l'Argyrol. Il avait une mine de déterré, lugubre, sinistre, et se frottait rythmiquement les bras. « Regardez un peu les frissons que je me paye. Vous ne me cacheriez pas quelque chose, par hasard ? »

— Vous êtes mort, sir », expliqua l'un des deux infirmiers.

Doc Daneeka releva brusquement la tête, le visage soudain méfiant :

« Quoi ? »

— Vous êtes mort, sir, répéta l'autre. C'est probablement pour ça que vous avez des frissons.

— Exactement, sir. Vous êtes sûrement mort depuis un bon bout de

temps, mais ça nous a échappé.

— Qu'est-ce que c'est que ces conneries ? » hurla Doc Daneeka d'une voix de fausset, paralysé par le pressentiment d'un désastre imminent.

« C'est la vérité, sir, continua l'un des infirmiers. Les registres attestent que vous êtes monté à bord de l'avion de McWatt pour faire vos heures de vol. Vous n'êtes pas redescendu en parachute, par conséquent vous avez été tué quand l'avion s'est écrasé.

— C'est exact, sir, ajouta l'autre. Vous devriez même être content d'avoir encore un peu de température. »

Doc Daneeka crut devenir fou. « Êtes-vous tous les deux devenus fous ? rugit-il. Je vais de ce pas rapporter votre insolence au sergent Towser.

— C'est le sergent Towser qui nous a tout appris, dit Gus ou Wes. Le département de la Guerre va même prévenir votre femme. »

Doc Daneeka poussa un cri strident et sortit en trombe de l'infirmerie pour passer un savon au sergent Towser, qui s'écarta de lui avec dédain et lui conseilla autant que possible de faire le mort jusqu'à ce qu'on ait pris une décision au sujet de sa dépouille mortelle.

« Ah, je crois bien qu'il est vraiment mort, se lamenta l'un des infirmiers, d'une voix basse et attristée. Il va me manquer. C'était un type formidable, non ?

— Et comment, gémit l'autre. Mais je suis content que ce sale con ait passé l'arme à gauche. Je commençais à en avoir ras le bol de lui prendre sa tension à tout bout de champ. »

M^{me} Daneeka, la femme de Doc Daneeka, ne fut pas particulièrement contente d'apprendre la mort de son mari ; les nuits paisibles de Staten Island retentirent de ses cris et de ses gémissements, quand un télégramme du département de la Guerre lui apprit que son mari avait été tué au combat. Des femmes vinrent la réconforter, leurs maris lui présentèrent leurs condoléances tout en espérant en leur for intérieur qu'elle déménagerait bientôt dans un autre quartier, leur épargnant ainsi l'obligation de feindre une compassion sans bornes chaque fois qu'ils la rencontreraient. Une semaine durant, la pauvre femme crut devenir folle. Puis, lentement héroïquement, elle trouva la force d'affronter un avenir rempli de problèmes inextricables pour elle-même et ses enfants. À peine commençait-elle à accepter son malheur, que le facteur sonna un jour à sa porte et lui remit – coup de tonnerre brisant la monotonie de sa douleur – une lettre signée de la main de son mari, l'exhortant, la suppliant de ne tenir aucun compte de toute mauvaise nouvelle le concernant. M^{me} Daneeka fut bouleversée. La date de la lettre était illisible. L'écriture était irrégulière, saccadée, mais le style

ressemblait à celui de son mari, le ton de mélancolie et d'apitoiement lui était familier, bien que plus lugubre qu'à l'ordinaire. M^{me} Daneeka fut transportée de joie, fondit en larmes et couvrit de baisers la lettre crasseuse et froissée. Elle expédia aussitôt un hymne à la joie à son mari, réclamant des détails, et envoya un télégramme au département de la Guerre pour l'informer de son erreur. Vexé, le département de la Guerre répondit par retour du courrier qu'il n'y avait pas eu d'erreur, et qu'elle était sans doute victime d'un faussaire sadique et psychopathe qui sévissait dans l'escadrille de feu son mari. La lettre destinée à son mari lui fut retournée non décachetée, avec la mention TUÉ AU COMBAT.

M^{me} Daneeka se retrouvait donc de nouveau veuve, mais cette fois sa douleur fut quelque peu atténuée par un avis émanant de Washington, lui apprenant qu'elle était la seule bénéficiaire de l'assurance-vie de 10 000 dollars souscrite par son mari, somme qui lui serait versée sur sa demande. Quand elle comprit qu'elle-même et ses enfants n'étaient plus menacés de mourir de faim dans l'immédiat, un beau sourire illumina son visage et dès lors, sa situation ne cessa de s'améliorer. Le lendemain même, le ministère des Anciens Combattants lui fit savoir par lettre qu'elle avait droit à une pension pour le restant de ses jours, suite à la mort de son mari, et à 250 dollars destinés aux frais d'inhumation. Un chèque de 250 dollars était joint à la lettre. Peu à peu, inexorablement, sa situation s'améliora. Elle reçut dans la semaine une lettre de la Sécurité sociale spécifiant que, conformément à l'Ordonnance de 1935 relative au pensionnement des Personnes Âgée et des Veuves de Guerre, elle recevrait une allocation mensuelle pour elle-même et ses enfants à charge jusqu'à ce qu'ils aient dix-huit ans, ainsi qu'une somme de 250 dollars destinée aux frais d'inhumation. Nantie de ces lettres officielles attestant le décès de son mari, elle demanda le règlement de trois polices d'assurance-vie souscrites par Doc Daneeka pour un montant de 50 000 dollars chacune ; ses droits furent reconnus et les compagnies payèrent rapidement. Pas de jour qui n'apportât la révélation d'un trésor inattendu. Dans un coffre dont Doc Daneeka possédait la clé, elle trouva une quatrième police d'assurance-vie d'une valeur nominale de 50 000 dollars, plus 18 000 dollars en liquide, sur lesquels les impôts n'avaient jamais rien touché et ne toucheraient jamais rien. Une confrérie universitaire dont il avait été membre lui fit don d'une concession dans un cimetière. Une deuxième confrérie universitaire dont il avait été membre lui envoya 250 dollars destinés aux frais d'inhumation. L'association des médecins du comté lui envoya 250 dollars destinés aux frais d'inhumation.

Les maris de ses meilleures amies se mirent à flirter avec elle.

M^{me} Daneeka était tout simplement ravie du tour que prenaient les événements, et se fit teindre les cheveux. Sa prodigieuse fortune ne cessait de croître et elle se forçait quotidiennement à se rappeler que les centaines de milliers de dollars qui lui tombaient du ciel en tombaient en pure perte, puisque son cher mari n'était plus là pour partager avec elle cette manne céleste. Elle s'étonna qu'un aussi grand nombre d'organismes indépendants montrent autant d'empressement à inhumer Doc Daneeka qui, à Pianosa, avait un mal de chien à garder la tête froide et se demandait anxieusement pourquoi sa femme ne répondait pas à la lettre qu'il lui avait écrite.

À l'escadrille, il fut frappé d'ostracisme par des hommes qui souillèrent sa mémoire en l'accusant d'avoir fourni au colonel Cathcart un prétexte pour augmenter le nombre des missions. Les documents prouvant sa mort pullulaient comme des œufs d'insectes et se recoupaient avec une logique irréfutable. Il ne touchait plus de solde ni de ration de PX, ne subsistant que grâce à la charité du sergent Towser et de Milo, qui savaient tous deux qu'il était mort. Le colonel Cathcart refusait de le voir et le colonel Korn fit savoir par le truchement du major Danby qu'il expédierait Doc Daneeka *directo* au four crématoire s'il avait le malheur de se pointer au QG du groupe. Le major Danby révéla par la même occasion que le groupe allait en faire voir de toutes les couleurs aux médecins d'escadrille, à cause du D^r Stubbs, le médecin débraillé, mal peigné et anémié de l'escadrille de Dunbar, qui par provocation semait ouvertement des germes de révolte en exemptant de vol tous les hommes crédités de soixante missions, grâce à des certificats en bonne et due forme, que le groupe rejetait avec indignation et remplaçait par des ordres intimant aux pilotes, navigateurs, bombardiers et mitrailleurs perplexes de reprendre leurs missions. Le moral de l'escadrille dégringolait ; Dunbar était placé sous surveillance. Le groupe se réjouissait de la mort de Doc Daneeka et n'avait aucunement l'intention de demander un remplaçant.

Vu la conjoncture, même l'aumônier ne pouvait ressusciter Doc Daneeka. L'angoisse fit place à la résignation : Doc Daneeka rasait les murs d'un air coupable. Les poches sous ses yeux se creusèrent et noircirent ; il se déplaçait furtivement, d'une ombre à l'autre, tel un revenant doué d'ubiquité. Jusqu'au capitaine Flume qui recula d'horreur quand Doc Daneeka alla dans les bois lui demander son aide. Gus et Wes le chassèrent impitoyablement de l'infirmerie, sans même lui donner un thermomètre pour le consoler, et alors, alors seulement, il comprit qu'indiscutablement, irrémédiablement, il était mort, et qu'il avait intérêt à agir sacrément vite s'il voulait sauver sa peau.

Il ne lui restait plus que sa femme à qui faire appel, et il gribouilla

une lettre passionnée, la suppliant de signaler son cas au ministère de la Guerre, la pressant d'écrire sur-le-champ à son commandant de groupe, le colonel Cathcart, pour obtenir l'assurance qu'en dépit de tout ce qu'elle avait pu entendre, c'était bien lui, son mari, Doc Daneeka, qui lui adressait cette supplique, et non un cadavre ou un imposteur. M^{me} Daneeka fut bouleversée par l'intense émotion qui se dégageait de cette lettre quasiment illisible. Le remords l'assaillit, elle fut tentée de céder à son appel, mais la lettre qu'elle ouvrit aussitôt après, le même jour, venait précisément du colonel Cathcart, le commandant du groupe de son mari, et disait :

« Chère Madame, Monsieur, Mademoiselle, ou Monsieur et Madame Daneeka, aucun mot ne saurait exprimer la profonde douleur que j'ai ressentie, quand votre mari, fils, père ou frère, a été tué, blessé ou porté disparu. »

M^{me} Daneeka déménagea avec ses enfants à Lansing, dans le Michigan, et partit sans laisser d'adresse.

XXXII. LES COTURNES DE YO-YO

Yossarian était bien au chaud quand le temps se rafraîchit et que de gros nuages bas et ventrus recouvrirent le ciel d'un voile terne, gris ardoise, comme les sombres essaims bourdonnants de bombardiers B-17 et B-24 venus de bases lointaines en Italie le jour du débarquement dans le midi de la France, deux mois auparavant. À l'escadrille, tout le monde savait que les jambes décharnées de Kid Sampson s'étaient échouées sur le sable humide de la plage et y pourrissaient, tels des pilons de poulet violacés. Personne ne voulait aller les récupérer, ni Gus ou Wes, ni même les préposés de la morgue de l'hôpital ; chacun faisait semblant de croire que les jambes de Kid Sampson n'étaient pas là-bas, que la houle les avait emportées à tout jamais vers le sud, comme les restes de Orr et Clevinger. Maintenant que le mauvais temps était là, personne n'allait plus jamais se planquer dans les buissons pour mater comme un obsédé les jambes en décomposition.

Finis les beaux jours. Finies les missions faciles. À présent, la pluie cinglait les visages, le brouillard humide traversait les vêtements, et les hommes attendaient souvent une éclaircie pendant une semaine pour pouvoir voler. La nuit, le vent gémissait. Les troncs d'arbres nouveaux et difformes craquaient lugubrement, obligeant tous les

matins Yossarian, dès son réveil, à songer aux frêles jambes enflées et pourrissantes de Kid Sampson, avec la régularité d'une horloge, dans la pluie glaciale et le sable humide des froides nuits d'octobre aveugles et venteuses. Des jambes de Kid Sampson, il passait au malheureux Snowden, gémissant et mourant de froid à l'arrière de l'appareil, gardant son éternel secret caché sous sa combinaison anti-DCA, jusqu'à ce que Yossarian eût fini de nettoyer et de bander sa blessure la plus bénigne, à la cuisse, après quoi, sans prévenir, Snowden vida son sac sur le plancher. Le soir, en essayant de s'endormir, Yossarian passait en revue tous les hommes, femmes et enfants qu'il avait connus et qui maintenant étaient morts. Il tentait de se souvenir de tous les soldats, il ressuscita les visages de tous les vieillards qu'enfant il avait connus – toutes les tantes, oncles, voisins, parents et grands-parents, les siens comme ceux d'autrui, ainsi que tous ces commerçants pathétiques et naïfs qui ouvraient leurs petits magasins poussiéreux à l'aube et travaillaient bêtement jusqu'à minuit. Ceux-là aussi étaient morts. Selon toute apparence, le nombre des morts augmentait sans cesse. Et les Allemands se battaient toujours. Il se surprit à penser que la mort était inévitable et qu'il allait peut-être, lui aussi, perdre la bataille.

Yossarian était bien au chaud quand le temps se rafraîchit, à cause du merveilleux poêle d'Orr, et il eût vécu très confortablement dans sa tente chauffée si le souvenir d'Orr n'y avait pas été attaché, et si une bande de gais lurons ne l'avait pas envahie un beau jour, appartenant aux deux équipages complets que le colonel Cathcart avait réclamés – et obtenus en moins de quarante-huit heures – pour remplacer Kid Sampson et McWatt. Yossarian émit un long et profond soupir de protestation quand il entra dans sa tente, épuisé après une mission, et les trouva qui s'installaient.

Ils étaient quatre, qui s'amusaient comme des petits fous en montant leurs lits de camp. Quatre boute-en-train. Dès qu'il les vit, Yossarian sut qu'ils n'étaient pas possibles. Ils étaient gais comme des pinsons, pleins d'entrain, exubérants et se connaissaient de longue date. Ils étaient carrément imbuables. Des gosses de vingt et un ans, bruyants, sûrs d'eux et creux. Ils sortaient de l'université, étaient fiancés à de jolies filles bien comme il faut, dont les photos ornaient déjà le manteau de la cheminée en ciment d'Orr. Ils avaient conduit des canots automobiles et joué au tennis. Ils aimaient l'équitation. L'un d'eux avait déjà couché avec une femme plus âgée que lui. Ils avaient des amis communs dans différents coins des États-Unis et chacun avait connu à l'école des cousins des trois autres. Ils se passionnaient pour le base-ball et savaient quelle équipe avait gagné tel ou tel match de football américain. Ils étaient bornés ; leur moral était excellent. Ils se réjouissaient que la guerre eût duré

suffisamment longtemps pour leur permettre de découvrir à quoi ressemblait un vrai combat. Ils avaient déballé la moitié de leurs affaires quand Yossarian les jeta dehors.

Leur présence était tout simplement inconcevable, déclara fermement Yossarian au sergent Towser, dont le visage chevalin se renfroga quand il lui expliqua qu'il fallait bien loger les nouveaux arrivants quelque part. Le sergent Towser n'était pas autorisé à réquisitionner une autre tente de six hommes, alors que Yossarian en occupait une à lui tout seul.

« Mais je ne vis pas seul dans cette tente, rétorqua Yossarian, vexé. J'ai un mort avec moi. Il s'appelle Mudd.

— Je vous en prie, sir », le supplia le sergent Towser en poussant un soupir de lassitude et regardant du coin de l'œil les quatre nouveaux officiers ébahis qui écoutaient à l'entrée de la tente. « Mudd a été tué pendant la mission sur Orvieto. Vous le savez aussi bien que moi. Il volait juste à côté de vous.

— Alors pourquoi n'enlevez-vous pas ses affaires ?

— Parce qu'il n'a jamais émargé dans mes registres. Je vous en prie, sir, ne remettez pas cette histoire sur le tapis. Allez donc vous installer avec le lieutenant Nately, si vous préférez. J'enverrai même quelques hommes de la salle de rapport pour vous aider à transporter vos affaires. »

Mais abandonner la tente d'Orr revenait à abandonner Orr, qui eût été humilié et blessé dans sa fierté de soldat par l'intrusion de ces quatre abrutis. Il semblait injuste que quatre jeunes benêts se pointent une fois le travail terminé pour prendre possession de la tente la plus convoitée de l'île. Mais les ordres étaient les ordres, expliqua le sergent Towser, et Yossarian dut se résigner à leur présenter ses excuses en les foudroyant du regard, à leur faire de la place et donner quelques conseils à ces jeunes chiots qui s'immisçaient dans sa vie privée avec un sans-gêne dénué de tout sentiment de culpabilité.

Yossarian n'avait jamais connu de gens aussi déprimants. Ils étaient toujours d'une folle gaieté. Tout les faisait rire. Ils le surnommèrent facétieusement Yo-Yo ; ils rentraient éméchés au milieu de la nuit, essayaient de ne pas faire de bruit, mais butaient contre les meubles, éclataient de rire – ce qui réveillait Yossarian –, après quoi ils le bombardaient de cris sauvages et de plaisanteries vaseuses, dès que Yossarian se mettait sur son séant pour les engueuler. Il mourait d'envie de leur tordre le cou. Ils lui rappelaient les neveux de Donald Duck. Mais ils craignaient Yossarian, qu'ils persécutaient sans pitié de leur générosité exaspérante et de leur insistance continuelle à lui faire de petites faveurs. Ils étaient insouciant, puérils, aimables, naïfs, présomptueux, respectueux et

turbulents. Ils étaient bêtes, ils ne se plaignaient jamais de rien. Ils admiraient le colonel Cathcart et trouvaient le colonel Korn spirituel. Ils craignaient Yossarian, mais les soixante-dix missions du colonel Cathcart ne les effrayaient pas pour un sou. Quatre gamins pas compliqués, qui s’amusaient énormément et rendaient Yossarian complètement fou. Il ne parvenait pas à leur faire comprendre qu’il était un vieux chnoque de vingt-huit ans, d’une autre génération, d’un autre âge, d’un autre monde, que s’amuser l’ennuyait à mourir, et qu’eux-mêmes lui cassaient les pieds. Il ne parvenait pas à les faire taire ; ils étaient pires que des femmes. Ils n’avaient pas suffisamment de jugeote pour être introvertis ou refoulés.

Des copains à eux, affectés à d’autres escadrilles, commencèrent à débarquer sans vergogne et à utiliser la tente comme quartier général. Souvent, il n’y avait pas assez de place pour lui. Mais le comble, c’est qu’il ne pouvait plus inviter l’infirmière Duckett dans sa tente ; et maintenant que le temps était mauvais, il n’avait nulle part où aller ! Il n’avait pas prévu cette calamité et mourait d’envie de réduire en bouillie les visages de ses coturnes, de les empoigner l’un après l’autre par le fond de leurs culottes et la peau du cou afin de les virer une bonne fois pour toutes dans les orties humides qui pullulaient entre son urinoir personnel – une gamelle rouillée avec des trous dans le fond – et les latrines de l’escadrille qui s’élevaient, telle une cabine de plage, non loin de là.

Au lieu de réduire leurs visages en bouillie, il mit ses bottes en caoutchouc, son imperméable noir, et sortit dans la nuit pluvieuse inviter Grand Chef Pâle-Avoine à emménager avec lui et à déloger la bande d’abrutis grâce à ses menaces et ses habitudes répugnantes. Mais Grand Chef Pâle-Avoine souffrait d’un refroidissement et préparait déjà son entrée à l’hôpital pour y mourir de pneumonie. Son instinct lui disait que son heure avait sonné. Sa poitrine lui faisait mal et il toussait sans arrêt. Le whisky ne parvenait plus à le réchauffer. Par-dessus le marché, le capitaine Flume avait réintégré sa caravane : on ne pouvait imaginer présage plus sinistre.

« Il fallait bien qu’il y retourne », dit Yossarian pour reconforter l’Indien démoralisé, dont le visage musclé, et d’ordinaire rubicond, avait pris une teinte grisâtre, cadavérique. « Il serait mort de froid à continuer de vivre dans les bois par le temps qu’il fait.

— Non, c’est pas ça qui fait rappliquer le visage pâle », répéta obstinément Grand Chef Pâle-Avoine en se frappant le front d’un air pénétré. « Non, mon gars. Il sent quelque chose. Il sent que je vais pas tarder à mourir de pneumonie, voilà ce qu’il sent. Et voilà pourquoi moi, je sens que mon heure est venue.

— Que dit Doc Daneeka ?

— Je n’ai pas le droit de me prononcer », pleurnicha Doc Daneeka,

juché sur son tabouret dans un coin obscur, son visage de fouine à la peau lisse prenant des reflets verts à la lumière d'une bougie. Tout sentait le moisi. L'ampoule de la tente avait claqué quelques jours auparavant, et aucun des deux hommes n'avait pris l'initiative de la remplacer. « Je n'ai pas le droit d'exercer, c'est terminé, ajouta-t-il.

— Il est mort », dit méchamment Grand Chef Pâle-Avoine en éclatant d'un rire rauque qui se mua en quinte de toux. « Incroyable, mais vrai.

— Je ne touche même plus de solde.

— Incroyable, répéta Grand Chef Pâle-Avoine. Voilà des années qu'il couvre mon foie d'injures, et regarde un peu ce qui lui arrive. Il est mort. Victime de sa gloutonnerie.

— Ce n'est pas ça qui m'a tué, fit observer Doc Daneeka d'une voix calme et posée. Un peu de gloutonnerie n'a jamais nui à personne. Tout est de la faute de ce salaud de docteur Stubbs, qui a réussi à braquer le colonel Cathcart et le colonel Korn contre les médecins d'escadrille. Il va bousiller l'image de marque de la profession médicale s'il se met à avoir des principes. Mais qu'il fasse bien attention, sinon il se fera virer de l'ordre des médecins de son État et refouler de tous les hôpitaux. »

Yossarian observa Grand Chef Pâle-Avoine transvaser avec précaution du whisky dans trois flacons de shampooing vides et les glisser dans sa musette.

« En allant à l'hôpital, tu ne pourrais pas t'arrêter une seconde chez moi, le temps de casser la figure à l'un des types ? J'en ai quatre sur les bras et du train où ça va, ils vont m'expulser incessamment.

— Tu sais, un truc comparable est arrivé jadis à ma tribu », fit remarquer gaiement Grand Chef Pâle-Avoine, qui se renversa sur son lit de camp et gloussa. « Pourquoi ne demandes-tu pas au capitaine Black de flanquer ces jeunots dehors ? Le capitaine Black adore flanquer les gens dehors. »

Yossarian fit une grimace dégoûtée en entendant le nom du capitaine Black, qui engueulait déjà les nouveaux chaque fois qu'ils venaient lui demander des cartes ou un renseignement. La simple évocation du capitaine Black rendit Yossarian indulgent et protecteur vis-à-vis de ses coturnes. Ce n'était pas de leur faute s'ils étaient jeunes et joyeux, se dit-il en balançant le faisceau lumineux de sa lampe de poche dans la nuit noire. Il eût souhaité pouvoir aussi être jeune et joyeux. Ce n'était pas non plus de leur faute s'ils étaient courageux, confiants et insoucians. Après tout, il n'avait qu'à prendre son mal en patience, attendre tranquillement qu'un ou deux soient tués, et les autres blessés, après quoi ils se calmeraient sûrement. Il se promit d'être plus tolérant, plus bienveillant, mais quand il se courba pour entrer à l'intérieur de sa tente, dans les

meilleures dispositions du monde, un grand feu ronflait dans la cheminée et il suffoqua d'horreur : *les magnifiques bûches de bouleau d'Orr s'en allaient en fumée !* Ses coturnes y avaient mis le feu ! Médusé, il fixa des yeux les quatre visages insensibles et rouges, et voulut les injurier. Il voulut une nouvelle fois les réduire en bouillie, mais tous les quatre l'accueillirent avec une joie débridée, l'invitèrent généreusement à prendre une chaise et à partager leurs marrons et leurs pommes de terre cuits au feu de bois. Que faire ?

Sans compter que le lendemain matin, ils se débarrassèrent de l'homme mort dans sa tente ! En un tour de main, ils l'escamotèrent ! Ils transportèrent son lit de camp et ses affaires dans les buissons et revinrent en se frottant les mains, contents de leur travail. Leur dynamisme, leur énergie, leur efficacité étourdissante stupéfièrent Yossarian. En quelques secondes, ils avaient résolu avec brio un problème sur lequel Yossarian et le sergent Towser se cassaient les dents depuis des mois. Yossarian se sentit menacé – peut-être allaient-ils se débarrasser de lui tout aussi rapidement ? – si bien qu'il courut voir Hungry Joe, avec qui il s'envola pour Rome la veille du jour où la putain de Nately put enfin dormir tout son saoul et se réveilla amoureuse.

XXXIII. LA PUTAIN DE NATELY

À Rome, l'infirmière Duckett lui manqua terriblement. Il n'eut pas grand-chose à faire après le départ de Hungry Joe à bord de l'avion du courrier. L'infirmière Duckett manqua tant à Yossarian qu'il partit dans les rues à la recherche de Luciana – dont il n'avait pas oublié le rire et la cicatrice invisible – ou de la poule avinée aux yeux glauques, au soutien-gorge blanc bien rempli et au corsage de satin orange dégrafé, dont Aarfy avait pieusement jeté par la fenêtre de sa voiture la bague saumon ornée d'un camée érotique. Il désirait follement ces deux filles ! Mais il les chercha en vain.

Il était passionnément amoureux d'elles, mais savait qu'il ne les reverrait jamais. Un profond désespoir l'assaillit, puis des visions : l'infirmière Duckett, si désirable avec ses jupes relevées et ses cuisses minces dénudées jusqu'à la taille. Il s'envoya une frêle péripatéticienne à la toux grasse qui l'avait levé dans une ruelle bordée d'hôtels, mais ce fut sans plaisir, si bien qu'il courut à l'appartement des soldats en quête de la grosse femme de chambre accueillante à la culotte jaune, qui fut ravie de le revoir mais ne réussit pas à l'exciter. Il se coucha de bonne heure, seul, s'éveilla de

mauvaise humeur et se tapa une petite effrontée boulotte qu'il dénicha dans l'appartement après son petit déjeuner, mais ce fut à peine plus agréable et il la renvoya rapidement, après quoi il se rendormit. Il fit la grasse matinée jusqu'à midi, puis sortit acheter des cadeaux pour l'infirmière Duckett et un foulard pour la femme de chambre à la culotte jaune, qui l'étreignit d'une telle gratitude entre ses bras de fer qu'il se sentit bientôt se pâmer pour l'infirmière Duckett et fila, l'œil lubrique, à la recherche de Luciana. À sa place, il trouva Aarfy, revenu à Rome dans l'avion de Hungry Joe, avec Dunbar, Nately et Dobbs, et qui refusa ce soir-là de participer à leurs beuveries rituelles pour aller sauver la putain de Nately des griffes de certains galonnés sur le retour qui la tenaient captive dans un hôtel, sous prétexte qu'elle s'obstinait à dire *oui*.

« Pourquoi devrais-je courir le risque de m'attirer des ennuis pour lui porter secours ? demanda Aarfy d'un ton supérieur. Mais surtout, ne le dites pas à Nately. Dites-lui plutôt qu'il fallait absolument que je voie un camarade de promotion influent. »

Les galonnés sur le retour refusaient de laisser partir la putain de Nately avant de ne pas lui avoir fait dire *oui*.

« Ne dites pas oui, lui demandaient-ils.

— Oui, répondait-elle.

— Non, non. Ne dites pas oui. Allez-y.

— Oui, répétait-elle.

— Elle ne comprend toujours pas.

— Vous ne comprenez toujours pas. Vous ne voyez pas ? Ne dites pas oui quand je vous dis de dire oui. Okay ? Vous avez compris ?

— Oui, fit-elle.

— Non, ne dites pas oui. Dites oui. »

Elle ne dit pas oui.

« C'est bien !

— C'est très bien !

— C'est un bon début, non ?

— Oui.

— Mauvais.

— Très mauvais. Nous ne l'impressionnons pas assez. Ce n'est pas drôle du tout de lui faire dire oui, si elle se fiche que nous lui fassions dire oui ou non.

— Oui, elle s'en fout complètement. Dites *pied*.

— Pied.

— Voyez ? Elle se fout de tout. Et elle se moque de nous. Nous ne sommes rien pour vous, n'est-ce pas ?

— Non », fit-elle.

Elle se foutait complètement d'eux, et cela les mettait dans une rage folle. Ils la secouaient brutalement chaque fois qu'elle bâillait.

Elle semblait d'ailleurs se foutre de tout, même quand ils menacèrent de la défenestrer. Ces hommes distingués avaient le moral à zéro. Quant à elle, elle s'ennuyait ferme et avait envie de dormir. Car elle était au turf depuis vingt-deux heures, et regrettait que ces types ne l'aient pas laissée partir avec les deux autres filles qui avaient commencé l'orgie. Elle se demandait vaguement pourquoi ils tenaient à ce qu'elle rie quand ils riaient et à ce *qu'elle* prenne son pied quand ils lui faisaient l'amour. Tout cela lui paraissait très mystérieux, dénué du moindre intérêt.

Elle ne comprenait pas ce qu'ils voulaient d'elle. Chaque fois qu'elle fermait les yeux et sombrait dans le sommeil, ils la secouaient et lui faisaient de nouveau dire *oui*. Mais ils semblaient déçus chaque fois qu'elle disait *oui*. Passive et hébétée, elle était assise sur le sofa, la bouche ouverte, tous ses vêtements entassés par terre dans un coin de la pièce ; elle se demanda combien de temps encore ils resteraient là, tout nus avec elle, à essayer de lui faire dire *oui*, dans cet appartement d'un hôtel luxueux, où l'ex-petite amie d'Orr, à qui les excentricités de Yossarian et Dunbar donnaient le fou rire, conduisit Nately et les autres membres de l'équipe de secours.

Dunbar pinça gentiment le croupion de l'ex-petite amie d'Orr, avant de la repasser à Yossarian, qui l'adossa au montant de la porte et se tortilla lascivement contre elle en tenant ses hanches à pleines mains, jusqu'à ce que Nately le saisisse par le bras et l'entraîne dans le salon bleu, où Dunbar était déjà en train de flanquer par la fenêtre tout ce qui lui tombait sous la main. Dobbs démolissait le mobilier avec un pied de cendrier. Un type nu et ridicule, avec une cicatrice violacée d'appendicite, apparut subitement dans l'encadrement de la porte et hurla :

« Qu'est-ce qui se passe ici ?

— Tes doigts de pied sont sales », dit Dunbar.

L'homme se couvrit l'entrejambe des deux mains et disparut. Dunbar, Dobbs et Hungry Joe continuèrent à balancer par la fenêtre tout ce qu'ils pouvaient soulever, en poussant des hurlements de joie frénétiques. Bientôt, il ne resta plus un vêtement sur les divans, plus une valise sur le tapis ; ils mettaient à sac une armoire quand la porte de la chambre s'ouvrit de nouveau ; un homme d'aspect extrêmement distingué au-dessus des épaules pénétra majestueusement dans la pièce, pieds nus.

« Dites donc, vous, ça suffit ! aboya-t-il. Vous vous prenez pour qui ?

— Tes doigts de pied sont sales », lui dit Dunbar.

L'homme se couvrit l'entrejambe comme l'avait fait le premier, et battit en retraite. Nately lui courut après, mais se heurta au premier officier qui revenait à la charge en tenant un coussin devant lui, tel

un danseur burlesque.

« Hé, vous autres ! rugit-il de colère. Arrêtez ça.

— Arrêtez ça, répliqua Dunbar.

— C'est ce que je viens de dire.

— C'est ce que je viens de dire », fit Dunbar.

L'officier trépigna de rage. « Vous le faites exprès de répéter tout ce que je dis ?

— Vous le faites exprès de répéter tout ce que je dis ?

— Je vous briserai. (L'homme leva le poing.)

— Je *vous* briserai, l'avertit froidement Dunbar. Vous êtes un espion allemand et je vais vous faire fusiller.

— Un espion allemand ? Je suis un colonel américain.

— On ne dirait pas. Vous ressemblez plutôt à un bibendum qui tient un coussin sur son ventre. Où est votre uniforme, si vous êtes un colonel américain ?

— Vous venez de le balancer par la fenêtre.

— Ça suffit, les gars, fit Dunbar. Mettez-moi ce sale con sous les verrous. Fourrez-le au bloc et jetez la clé. »

Le colonel blêmit. « Vous êtes cinglés, non ? D'abord, où est votre insigne ? Hé, vous, revenez ici ! »

Mais il se retourna trop tard pour arrêter Natelly, qui, ayant aperçu sa petite amie assise sur le sofa dans l'autre pièce, fila ventre à terre la rejoindre. Les autres s'engouffrèrent à sa suite et se retrouvèrent au milieu des grosses légumes à poil. Hungry Joe, n'en croyant pas ses yeux, partit d'un énorme éclat de rire hystérique ; il se tenait les côtes en passant en revue les galonnés, l'un après l'autre. Deux hommes obèses s'avancèrent avec détermination, mais battirent en retraite en voyant les mines féroces de Dobbs et Dunbar, et que Dobbs s'obstinait à faire des moulinets avec le pied de cendrier en fer forgé qui avait déjà défoncé tout le mobilier du salon. Natelly avait rejoint sa petite amie. Elle le regarda sans le reconnaître pendant quelques secondes, puis lui sourit faiblement et laissa sa tête glisser sur son épaule, les yeux clos. Natelly était en extase : jamais auparavant elle ne lui avait souri.

« Filpo », dit calmement un homme mince à l'air surmené, qui n'avait même pas bougé de son fauteuil. « Vous n'obéissez pas aux ordres. Je vous avais dit de les faire sortir, et voilà que vous me les ramenez. Vous ne voyez donc pas la différence ?

— Ils ont jeté nos affaires par la fenêtre, mon général.

— Un bon point pour eux. Nos uniformes aussi ? Quelle intelligence ! Sans nos uniformes, nous ne pourrions jamais les convaincre que nous sommes leurs supérieurs.

— Prenons leurs noms, Lou, et...

— Oh ! Ned, calmez-vous un peu, dit l'homme mince d'une voix

fatiguée, distinguée. Vous excellez à mener au combat des divisions blindées, mais question rapports humains, vous êtes d'une rare indigence. Tôt ou tard, nous récupérerons nos uniformes et redeviendrons leurs supérieurs. Ont-ils vraiment jeté nos uniformes dehors ? Tactique remarquablement intelligente.

— Ils ont tout jeté dehors.

— Les uniformes qui étaient dans l'armoire aussi ?

— Ils ont balancé l'armoire par la fenêtre, mon général. C'est ça qui a fait un tel boucan, au moment où nous nous disions qu'ils venaient ici pour nous tuer.

— C'est à votre tour d'être défenestré maintenant », le menaça Dunbar.

Le général pâlit légèrement. « Bon sang, pourquoi ce type-là en veut-il à la terre entière ? demanda-il à Yossarian.

— Attention, il ne plaisante pas, dit Yossarian. Vous feriez mieux de libérer la fille.

— Seigneur, prenez-la ! s'écria le général, soulagé. Elle nous a tous déprimés. Elle aurait pu au moins nous détester ou nous mépriser, pour les cent dollars que nous lui avons donnés. Même pas... Votre jeune ami semble y tenir beaucoup. Regardez comme ses doigts s'attardent sur l'intérieur de ses cuisses, sous prétexte de remonter ses bas. »

Pris sur le fait, Natelly rougit de honte et se hâta de lui passer le reste de ses vêtements. Elle dormait comme une bienheureuse, sa respiration régulière ressemblait à un doux ronflement.

« Passons à l'attaque, Lou ! suggéra un officier. Nos effectifs sont plus nombreux, et nous pouvons encercler...

— Oh ! Bill, par pitié, soupira le général. Vous êtes sans conteste le roi du mouvement enveloppant par temps clair, sur terrain plat et si l'ennemi a déjà engagé ses réserves, mais pour ce qui est du reste, ça n'est guère brillant. Pourquoi tenez-vous à la garder ?

— Mais, mon général, nous sommes dans une position stratégique on ne peut plus mauvaise. Nous n'avons pas le moindre vêtement, et la personne qui devra descendre l'escalier et traverser le hall d'entrée pour les récupérer va se trouver dans une situation extrêmement humiliante.

— Exact, Filpo, vous avez parfaitement raison, dit le général. C'est du reste pour ça que vous allez vous en occuper. Et que ça saute !

— Tout nu, sir ?

— Emmenez votre coussin, si vous y tenez. Et puisque vous descendez ramasser mon caleçon et mes vêtements, ramenez-moi donc des cigarettes, voulez-vous ?

— Je vous ferai monter tout ça, proposa Yossarian.

— Et voilà, mon général, dit Filpo, soulagé. Plus besoin que j'y

aille.

— Filpo, bougre d'andouille. Vous ne voyez pas qu'il ment ?

— Vous mentez ? »

Yossarian opina du chef et Filpo vit tous ses espoirs déçus. Yossarian éclata de rire et aida Nately à emmener sa dulcinée dans le couloir jusqu'à l'ascenseur. Sa tête endormie reposant toujours sur l'épaule de Nately, elle souriait comme si elle faisait un rêve merveilleux. Dobbs et Dunbar se précipitèrent dans la rue pour trouver un taxi.

La putain de Nately ouvrit les yeux quand ils descendirent de voiture. Elle déglutit plusieurs fois pendant la pénible ascension de l'escalier qui menait à son appartement, mais elle dormait de nouveau à poings fermés quand Nately la déshabilla et la mit au lit. Elle dormit dix-huit heures d'affilée. Nately passa toute la matinée du lendemain à courir dans l'appartement pour faire taire tout le monde, et quand elle s'éveilla, elle était éperdument amoureuse de lui. Tout compte fait, il n'y avait qu'une seule méthode pour gagner ses faveurs : une bonne nuit de sommeil.

La fille sourit de plaisir lorsqu'elle ouvrit les yeux et le vit, puis elle allongea langoureusement ses jambes fuselées sous les draps bruisants, et lui fit signe de venir la rejoindre au lit avec cet air idiot et aguichant propre aux femmes en chaleur. Nately – qui croyait vivre un rêve – alla s'étendre à côté d'elle, transporté d'une telle joie qu'il remarqua à peine la petite sœur de son amie qui vint une fois de plus troubler leurs ébats en entrant en coup de vent dans leur chambre pour se jeter entre eux sur le lit. La putain de Nately la gifla et l'injuria, mais cette fois-ci en plaisantant affectueusement, et Nately prit un air viril et protecteur, et s'installa confortablement, un bras passé autour de chacune. Ils formaient une merveilleuse famille, se dit-il. La petite irait à l'université quand elle serait grande, à Smith, Radcliffe ou Bryn Mawr – il s'en occuperait personnellement. Quelques minutes passèrent, puis Nately sauta du lit pour faire part de son bonheur à ses amis. Il les invita joyeusement à venir dans la chambre, mais leur claqua la porte au nez dès qu'ils arrivèrent. Il s'était rappelé juste à temps que sa petite amie était nue.

« Habille-toi, lui ordonna-t-il tout en se félicitant de sa prompte réaction.

— *Perchè* ? demanda-t-elle avec curiosité.

— *Perchè* ? répéta-t-il en riant doucement. Parce que je ne veux pas qu'ils te voient nue.

— *Perchè no* ? interrogea-t-elle.

— *Perchè no* ? (Il la regarda avec surprise.) Parce que ce n'est pas bien que d'autres hommes te voient nue, voilà pourquoi.

— *Perchè no* ?

— Parce que c'est comme ça ! explosa Nately. Ne commence pas à discuter avec moi. Je suis un homme et tu dois m'obéir au doigt et à l'œil. À partir de maintenant, je t'interdis de sortir de cette chambre sans vêtements. Compris ?

La putain de Nately le regarda comme si elle avait affaire à un cinglé.

« Tu es cinglé ? *Che succede ?*

— Je suis très sérieux.

— *Tu sei pazzo !* » lui hurla-t-elle, indignée et stupéfaite, et elle sauta au bas du lit. Tout en grommelant, elle enfila sa culotte et se dirigea vers la porte.

Nately se redressa de toute sa taille et, avec une mâle assurance, dit : « Je t'interdis de quitter cette pièce dans cette tenue.

— *Tu sei pazzo !* lui lança-t-elle du couloir. *Idiota ! Tu sei un pazzo imbecille !*

— *Tu sei pazzo !* renchérit la petite sœur qui, la tête haute, emboîtait le pas à sa grande sœur.

— Reviens ici immédiatement ! lui ordonna Nately. À toi aussi, je t'interdis de sortir dans cette tenue.

— *Idiota !* lui cria la petite d'un air offusqué. *Tu sei un pazzo imbecille !* »

Vexé, humilié, Nately arpenta sa chambre pendant plusieurs secondes, puis se précipita au salon pour défendre à ses amis de regarder sa putain, qui, uniquement vêtue de sa culotte, maugréait contre lui.

« Pourquoi ça ? demanda Dunbar.

— Pourquoi ça ? s'exclama Nately. Mais parce que c'est ma régulière et qu'il n'est pas correct que vous la voyiez à moitié nue.

— Pourquoi pas ? demanda Dunbar.

— Vous voyez ? dit la fille en haussant les épaules. *Lui è pazzo !*

— *Sì, è molto pazzo !* reprit la petite sœur.

— Alors oblige-la à garder ses vêtements si tu ne veux pas qu'on la voie dans cette tenue, suggéra Hungry Joe. Bon dieu, à la fin, qu'est-ce que tu nous veux ?

— Elle refuse de m'écouter, avoua timidement Nately. Alors, à partir de maintenant, vous devrez tous fermer les yeux ou regarder ailleurs quand elle arrivera comme ça. Okay ?

— *Madonri !* cria la fille au comble de l'exaspération, avant de partir en claquant la porte.

— *Madonri !* s'écria la petite sœur qui partit également en claquant la porte.

— *Lui è pazzo*, plaisanta Yossarian avec bonne humeur. Aucun doute là-dessus.

— Hé, t'es cinglé, ou quoi ? fit Hungry Joe. Je parie que tu vas

bientôt lui interdire de faire le tapin.

— À partir de maintenant, dit Nately à sa petite amie, je t'interdis de faire le tapin.

— *Perchè ?* demanda-t-elle avec curiosité.

— *Perchè ?* cria-t-il, stupéfait. Parce que c'est mal, voilà pourquoi.

— *Perché no ?*

— Parce que c'est comme ça ! insista Nately. Il est tout simplement inadmissible qu'une gentille fille comme toi aille racoler des hommes pour coucher avec. Je te donnerai tout l'argent dont tu as besoin, tu pourras donc arrêter de faire ce métier.

— Et qu'est-ce que je ferai à la place, toute la journée ?

— Tu feras ce que font toutes tes amies, répondit Nately.

— Toutes mes amies racolent des hommes pour coucher avec.

— Alors change d'amies ! D'ailleurs, je ne veux plus que tu fréquentes des filles de ce genre. La prostitution, c'est mal ! Tout le monde sait ça, même lui. » Plein de confiance, il se tourna vers le vieil homme qui savait tout. « N'est-ce pas ?

— Vous avez tort, répondit le vieux. La prostitution lui donne l'occasion de rencontrer des gens, de respirer l'air de la rue et de prendre de l'exercice ; en outre, ça lui évite toutes sortes d'embêtements.

— À partir de maintenant, déclara solennellement Nately à sa petite amie, je t'interdis de fréquenter ce vieux débauché.

— *Va fongul !* répliqua la fille, excédée, en levant les yeux au ciel. Qu'est-ce qu'il me veut ? ajouta-t-elle d'un ton implorant. *Lasciami !* le menaça-t-elle. *Stupido !* Si mes amies te déplaisent autant, va donc dire aux tiens de ne plus faire gouzi-gouzi avec elles !

— À partir de maintenant, dit Nately à ses amis, j'estime que vous devriez cesser de courir après ses copines, et vous calmer un peu.

— *Madonn !* » s'écrièrent ses amis, excédés, en levant les yeux au ciel.

Nately avait complètement perdu la tête. Il voulait que tous tombent amoureux séance tenante et se marient. Dunbar pouvait épouser la putain d'Orr et Yossarian tomber amoureux de l'infirmière Duckett ou d'une autre fille de son choix. Après la guerre, ils pourraient tous travailler pour son père, habiter le même quartier et y élever leur marmaille. Nately voyait tout ça comme si c'était déjà fait. L'amour l'avait transformé en un idiot romantique, et ses amis le reconduisirent à sa chambre pour discuter du cas du capitaine Black avec la fille. Elle accepta de ne plus coucher avec le capitaine Black et de ne plus lui refiler l'argent de Nately, mais resta intraitable sur le chapitre de son amitié avec l'horrible vieux paillard qui observa d'un œil méprisant et hautain les débuts de la liaison de Nately, et refusa d'admettre que le Congrès était la plus grande assemblée

démocratique du monde.

« À partir de maintenant, ordonna fermement Nately à sa putain, je t'interdis formellement d'adresser la parole à ce vieux dégueulasse.

— Encore le vieux ? cria la fille, qui n'y comprenait plus rien.
Perché ?

— Il n'aime pas la Chambre des représentants.

— *Mamma mia !* Tu as un grain, ou quoi ?

— *E pazzo !* dit la petite sœur avec philosophie. Voilà ce qu'il a.

— Si, acquiesça vigoureusement la sœur aînée. *Lui è pazzo. »*

Mais Nately lui manqua quand il partit, et elle en voulut terriblement à Yossarian quand il balança son poing dans la figure de Nately et l'envoya à l'hôpital avec le nez cassé.

XXXIV. THANKSGIVING

En fait, ce fut entièrement de la faute du sergent Knight si Yossarian flanqua son poing dans la figure de Nately le jour de *Thanksgiving*, après que tous les membres de l'escadrille eurent chaudement remercié Milo pour l'authentique festin dont officiers et simples soldats s'étaient empiffrés tout l'après-midi, et pour l'inépuisable stock de bouteilles de whisky bon marché qu'il avait distribuées à volonté à tous ceux qui en demandaient. Bien avant le crépuscule, de jeunes soldats livides vomissaient un peu partout et s'affalaient par terre, ivres morts. L'air empestait. D'autres reprenaient des forces au fil des heures et les réjouissances se poursuivirent. Ce fut une véritable orgie, sauvage et débridée, dont le tapage gagna le club des officiers via les bois, et se propagea dans les collines en direction de l'hôpital et des batteries antiaériennes. À l'escadrille, il y eut des bagarres et un coup de couteau. Le caporal Kolodny se tira une balle dans la jambe, à l'intérieur de la tente du service des renseignements, en jouant avec un revolver chargé ; dans l'ambulance, alors que le sang giclait de sa blessure, les infirmiers lui badigeonnèrent consciencieusement gencives et orteils d'une solution violette. Des hommes avec des entailles aux doigts, des blessures à la tête, des crampes d'estomac ou des chevilles cassées boitillaient d'un air penaud jusqu'à l'infirmerie, où Gus et Wes leur badigeonnaient aussitôt gencives et orteils d'une solution violette, et leur donnaient un laxatif à jeter dans les buissons. Les festivités se prolongèrent tard dans la nuit ; des hurlements sauvages, des bruits de vomissements, des cris de joie, des gémissements, des rires, des menaces, des fracas de bouteilles brisées sur les rochers, résonnaient dans l'obscurité. On

entendait au loin des chansons obscènes. C'était pire qu'au Nouvel An.

Prudent, Yossarian alla se coucher de bonne heure et rêva qu'il dévalait tête la première un interminable escalier de bois en faisant un boucan de tous les diables. Il s'éveilla à moitié et se rendit compte qu'on lui tirait dessus à la mitrailleuse. Un sanglot terrifié lui noua la gorge. Sa première pensée fut que Milo attaquait de nouveau l'escadrille et il se roula en boule par terre, sous son lit de camp, tremblant, priant, son cœur battant la chamade, son corps trempé d'une sueur froide. Mais on n'entendait pas d'avions. Un rire d'ivrogne retentit au loin. « Bonne année ! Bonne année ! » hurla triomphalement une voix familière et lointaine, entre deux courtes rafales de mitrailleuse ; Yossarian comprit alors que des petits malins s'étaient installés dans les nids de mitrailleuses – derrière les sacs de sable – que Milo avait répartis dans les collines après son raid sur l'escadrille, et pourvus de servants du syndicat.

Yossarian écuma de fureur quand il comprit qu'il était victime d'une mauvaise plaisanterie qui avait gâché son sommeil avant de le pétrifier de terreur. Une irrépressible envie de tuer s'empara de lui. Jamais il n'avait été pris d'une haine aussi féroce, même le jour où il avait voulu étrangler McWatt. La mitrailleuse ouvrit de nouveau le feu. Des voix crièrent « Bonne année ! » et un rire grinçant dégringola des collines dans l'obscurité, tel un ricanement de sorcière. En mocassins et combinaison, Yossarian se rua hors de sa tente assoiffé de vengeance, brandissant son 45, qu'il chargea, arma, et dont il enleva le cran de sûreté. Il entendit Nately l'appeler et lui courir après pour le retenir.

La mitrailleuse ouvrit le feu une fois de plus, du haut d'un monticule sombre, au-dessus du parc automobile ; des balles traçantes orange, semblables à des tirets, effleurèrent les toits noirs des tentes et faillirent en scalper quelques-unes. De gros éclats de rire retentirent encore entre les brèves rafales. Yossarian bouillonnait de colère : ces salauds mettaient sa vie en danger ! En proie à une rage aveugle et meurtrière, il traversa l'escadrille au pas de course, dépassa le parc automobile et gravissait déjà l'étroit sentier sinueux à flanc de colline, quand Nately réussit à le rattraper, criant toujours « Yo-Yo ! Yo-Yo ! » et le suppliant de s'arrêter. Il empoigna Yossarian par les épaules et essaya de le retenir. Yossarian se dégagea. Et Nately tendait les mains pour le saisir de nouveau, quand Yossarian flanqua carrément son poing dans le jeune visage délicat de son assaillant, puis recula son bras pour frapper encore, mais Nately s'était déjà effondré en gémissant et gisait à terre, la tête enfouie dans les mains et du sang ruisselant entre ses doigts. Yossarian fit volte-face et reprit sa course sans jeter un coup d'œil derrière lui.

Bientôt, il aperçut la mitrailleuse. Deux silhouettes sursautèrent à sa vue, et s'enfuirent dans la nuit en éclatant d'un rire moqueur, avant qu'il pût les atteindre. Trop tard. Les bruits de leurs pas s'estompèrent et le cercle de sacs de sable redevint silencieux et désert au clair de lune. Il regarda autour de lui d'un air abattu. Des ricanements lointains parvinrent de nouveau à ses oreilles. Une branche se cassa soudain avec un bruit sec, tout près. Rempli d'une joie mauvaise, Yossarian se mit à genoux et visa. Il entendit un léger bruissement de feuilles derrière les sacs de sable et tira deux fois. Quelqu'un fit feu à son tour et il reconnut la détonation.

« Dunbar ? fit-il.

— Yossarian ? »

Les deux hommes sortirent de leurs cachettes et s'avancèrent l'un vers l'autre pour se retrouver dans la clairière, épuisés et décus, pistolets baissés. L'air glacial les faisait frissonner et la montée de la colline leur avait coupé le souffle.

« Les salauds, dit Yossarian. Ils se sont échappés.

— Ils m'ont pris dix ans de vie, s'écria Dunbar. Je croyais que ce couillon de Milo nous bombardait de nouveau. J'ai jamais eu aussi peur. J'aimerais bien connaître les noms de ces enfoirés.

— L'un d'eux était le sergent Knight.

— Allons le tuer. (Dunbar claquait des dents.) Il n'avait pas le droit de nous flanquer une telle frousse. »

Mais Yossarian n'avait plus envie de tuer personne. « Allons d'abord ramasser Nately. Je crois bien l'avoir mis K.O. au bas de la colline. »

Mais il n'y avait pas trace de Nately sur le sentier, bien que Yossarian eût repéré l'endroit exact de la bagarre grâce aux taches de sang sur les pierres. Nately n'était pas non plus dans sa tente, et ils ne le retrouvèrent que le lendemain matin quand ils se firent admettre à l'hôpital, ayant appris que Nately s'était fait hospitaliser la veille avec le nez cassé. Le visage de Nately refléta la surprise et la peur quand il les vit entrer dans la salle en pantoufles et robe de chambre, derrière l'infirmière Cramer qui leur désigna leurs lits. Un plâtre impressionnant recouvrait le nez de Nately ; il avait les deux yeux au beurre noir. Il rougit d'embarras, s'excusa timidement quand Yossarian vint à son chevet pour s'excuser de l'avoir frappé. Yossarian avait terriblement honte ; il osait à peine regarder le visage meurtri de Nately, dont l'aspect était pourtant tellement comique qu'il se retenait pour ne pas pouffer de rire. Cet étalage de sentimentalité dégoûtait Dunbar, et les trois hommes furent soulagés par l'arrivée inopinée de Hungry Joe – et de son appareil photo compliqué – qui se plaignit de douleurs abdominales afin d'être suffisamment près de Yossarian pour le photographier en train de

peloter l'infirmière Duckett. Mais, tout comme Yossarian, il fut bientôt déçu. Car l'infirmière Duckett avait décidé d'épouser un médecin – n'importe lequel, puisque tous gagnaient des mille et des cents – et ne voulait prendre aucun risque à proximité de l'homme qui pourrait un jour devenir son mari. Hungry Joe était furieux, inconsolable ; mais soudain – incroyable, mais vrai ! – l'aumônier entra dans la salle, vêtu d'une robe de chambre en velours marron, arborant un large sourire, style publicité de pâte dentifrice, trop heureux pour pouvoir cacher son bonheur. L'aumônier s'était fait admettre à l'hôpital à cause d'une douleur au cœur, que les médecins attribuèrent à des aigreurs d'estomac, et en affirmant être au dernier stade de la grippe du Wisconsin.

« Bon dieu de bonsoir, qu'est-ce que la grippe du Wisconsin ? demanda Yossarian.

— C'est exactement ce que m'ont demandé les médecins ! » s'écria fièrement l'aumônier, avant d'éclater de rire. On ne l'avait jamais vu aussi gai, aussi heureux. « La grippe du Wisconsin, ça n'existe pas. Vous comprenez ? J'ai menti. J'ai conclu un marché avec les médecins : je leur ai promis de leur faire savoir quand je serai guéri de ma grippe du Wisconsin, à condition qu'ils me promettent de ne rien faire pour me guérir. Pour la première fois de ma vie, j'ai menti. N'est-ce pas merveilleux ? »

L'aumônier avait péché, et c'était bon. Le bon sens le plus élémentaire lui disait que mentir et manquer à son devoir étaient des péchés. En outre, tout le monde reconnaissait qu'il était mal de pécher, et que du mal ne pouvait résulter aucun bien. Pourtant, il se sentait vraiment bien, merveilleusement bien à vrai dire. Il s'ensuivait donc logiquement que mentir et manquer à son devoir ne pouvaient être des péchés. En un moment d'intuition divine, l'aumônier avait maîtrisé la technique précieuse de rationalisation justificative et sa découverte le transportait de joie. Un véritable miracle. Tout compte fait, c'était un jeu d'enfant de transformer le vice en vertu, la calomnie en vérité, l'impuissance en abstinence, l'arrogance en humilité, le pillage en philanthropie, l'escroquerie en altruisme, le blasphème en sagesse, la brutalité en patriotisme et le sadisme en justice. À la portée de n'importe qui ; aucun don particulier n'était requis. Aucun trait de personnalité non plus. Le cerveau en ébullition, l'aumônier passa en revue toute la gamme des dépravations classiques, tandis que Natelly se redressait dans son lit, surpris et ravi de se retrouver au centre de cette bande de cinglés – ses amis. Il était flatté et plein d'appréhension, certain que quelque sévère officiel ne tarderait pas à surgir pour les virer tous comme des malpropres. Mais personne ne vint les déranger. Le soir, ils sortirent joyeusement en bande pour voir une fadaise hollywoodienne en

Technicolor, et quand ils rentrèrent, tout aussi joyeux après leur fadaise hollywoodienne, le soldat en blanc était de retour dans la salle et Dunbar hurla avant de s'effondrer.

« Il est revenu ! cria Dunbar. Il est revenu ! Il est revenu ! »

Yossarian se figea sur place, paralysé autant par le timbre étrange et suraigu de la voix de Dunbar que par la vision familière, uniforme, morbide, du soldat en blanc, encastré des pieds à la tête dans le plâtre et la gaze. Un gargouillement bizarre jaillit de la gorge de Yossarian.

« Il est revenu ! cria de nouveau Dunbar.

— Il est revenu ! » répéta, terrifié, un malade délirant de fièvre.

Une seconde après, la salle était prise de folie. Malades et blessés se mirent à vociférer des paroles incohérentes, à courir en tous sens et à sauter dans le couloir, comme si le bâtiment était en feu. Un malade unijambiste nanti d'une seule béquille sautillait et, paniqué, criait : « Qu'y a-t-il ? Qu'y a-t-il ? Un incendie ? Un incendie ?

— Il est revenu ! lui cria quelqu'un. Vous n'avez pas entendu ? Il est revenu ! Il est revenu !

— Qui ça ? hurla quelqu'un d'autre. Qui ça ?

— Qu'est-ce qui se passe ? Que devons-nous faire ?

— Y a-t-il le feu ?

— Debout et barrez-vous, nom de dieu ! Tirez-vous ! »

Tous les hommes se levèrent et se mirent à courir d'un bout à l'autre de la salle. Un agent du CID cherchait un revolver pour descendre un autre agent du CID qui lui avait flanqué son coude dans l'œil. La salle était en proie au chaos. Le malade délirant de fièvre bondit dans le couloir et faillit renverser l'unijambiste, qui écrasa par mégarde le pied de l'autre, du bout caoutchouté de sa béquille, et lui réduisit quelques orteils en bouillie. Le malade délirant de fièvre aux orteils écrasés tomba à terre et se tordit de douleur, tandis que d'autres hommes butaient sur son corps et le piétinaient dans leur fuite éperdue. « Il est revenu ! » marmonnaient comme une litanie ou criaient hystériquement tous les malades, courant en tous sens. « Il est revenu ! Il est revenu ! » Mais soudain, tel un policier, l'infirmière Cramer se matérialisa pour essayer malgré tout de rétablir l'ordre, avant de pleurer comme une fontaine en constatant son échec. « Du calme, je vous en prie, du calme », suppliait-elle vainement entre deux sanglots. L'aumônier, pâle comme la mort, ne comprenait rien à rien. Pas plus que Nately, qui se serrait contre Yossarian, s'agrippait à son coude, ou Hungry Joe, qui les suivait d'un air hésitant en enfonçant les ongles dans les paumes de ses mains et jetant autour de lui des coups d'œil effarés.

« Hé, qu'est-ce qui se passe ? répétait Hungry Joe. Qu'est-ce que c'est que ce bordel ?

— C'est le même, lui cria Dunbar avec emphase, sa voix dominant le tumulte. Tu ne comprends pas ? C'est le même.

— Le même ! » s'entendit répéter Yossarian, saisi d'un tremblement incontrôlable ; il se fraya un chemin à la suite de Dunbar, vers le lit du soldat en blanc.

« Pas de panique, les mecs », leur conseilla gentiment le petit Texan patriote, avec un sourire incertain. « Il n'y a pas de quoi s'affoler. Du calme, de la pondération.

— Le même, se mirent à murmurer, à psalmodier, à crier d'autres hommes. »

Soudain, l'infirmière Duckett apparut elle aussi. « Que se passe-t-il ? demanda-t-elle.

— Il est revenu ! » hurla l'infirmière Cramer en lui tombant dans les bras. « Il est revenu ! Il est revenu ! »

C'était effectivement le même homme. Il avait peut-être perdu quelques centimètres et pris un peu de poids, mais Yossarian le reconnut instantanément à ses deux bras raides et à ses deux grosses jambes raides, absurdes, dressées presque perpendiculairement en l'air par des câbles passant sur des poulies, attachés à de grosses masses de plomb, et au trou noir effiloché dans les bandages à l'endroit de sa bouche. Il avait à peine changé. Même tuyau de zinc sortant du plâtre à hauteur de l'aîne et aboutissant au bocal posé à terre. Même bocal rempli d'un liquide clair dont le goutte-à-goutte était fixé à la saignée du coude. Yossarian l'aurait reconnu entre mille. Il se demanda qui il était.

« Il n'y a personne à l'intérieur ! » hurla soudain Dunbar.

Yossarian sentit son cœur s'arrêter et ses jambes mollir. « Qu'est-ce que tu racontes ? » cria-t-il, pétrifié par le rictus hagard et angoissé de Dunbar. « T'es cinglé, ou quoi ? Qu'est-ce que tu veux dire, *il n'y a personne à l'intérieur* ?

— Ils l'ont volé ! cria Dunbar à son tour. C'est vide à l'intérieur, comme un soldat en chocolat. Ils l'ont emporté et abandonné les bandages ici pour donner le change.

— Pourquoi veux-tu qu'ils fassent ça ?

— Pourquoi veux-tu qu'ils fassent quoi que ce soit ?

— Ils l'ont volé ! » hurla un autre, et toute la salle se remit à brailler. « Ils l'ont volé ! Ils l'ont volé !

— Retournez à vos lits », dit l'infirmière Duckett à Dunbar et Yossarian, en se pressant légèrement contre la poitrine de Yossarian. « Je vous en prie, retournez à vos lits.

— Tu es cinglé ! cria violemment Yossarian à Dunbar. Qu'est-ce qui te fait dire ça ?

— Quelqu'un l'a-t-il déjà vu ? demanda Dunbar ironiquement.

— Tu l'as vu, toi, non ? dit Yossarian à l'infirmière Duckett. Dis à

Dunbar qu'il y a quelqu'un à l'intérieur.

— C'est le lieutenant Schmulker qui est à l'intérieur, déclara l'infirmière Duckett. Il est brûlé sur tout le corps.

— L'a-t-elle vu ?

— Tu l'as vu, n'est-ce pas ?

— Le médecin qui lui a mis les bandages l'a vu.

— Va le chercher, veux-tu ? Quel médecin était-ce ? »

L'infirmière Duckett changea de visage. « Le médecin n'est même pas d'ici ! s'écria-t-elle. Le malade nous a été amené tel quel d'un hôpital du front.

— Vous voyez ? conclut l'infirmière Cramer. Il n'y a personne à l'intérieur !

— Il n'y a personne à l'intérieur ! » hurla Hungry Joe en trépignant.

Dunbar fendit la foule et se rua comme un dément sur le lit du soldat en blanc pour en avoir le cœur net ; il colla avidement un œil étincelant au-dessus du trou noir pratiqué dans la carapace de bandages blancs. Il était encore penché, l'œil rivé à la bouche aveugle et immobile du soldat en blanc, quand les médecins et les MP's surgirent au pas de course pour aider Yossarian à l'arracher du lit. Les médecins portaient des revolvers à la ceinture. Les policiers repoussèrent à coups de crosse de carabine la foule murmurante des malades. Un lit roulant apparut et le soldat en blanc fut sorti de son lit en un tour de main et évacué à toute vitesse. Après quoi médecins et MP's parcoururent la salle et assurèrent à tous que le problème était réglé.

L'infirmière Duckett tira Yossarian par la manche et lui chuchota de venir la retrouver dans le placard aux balais qui se trouvait dans le couloir. Yossarian ne se tenait plus de joie. Il se dit qu'elle acceptait enfin de se laisser baiser, et il lui retroussa la jupe dès qu'ils furent seuls dans le placard aux balais, mais elle le repoussa. Elle avait une nouvelle sensationnelle concernant Dunbar.

« Ils vont le disparaître », dit-elle.

Ébahi, Yossarian écarquilla les yeux. « Ils vont quoi ? fit-il, stupéfait, riant jaune. Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Je ne sais pas. Je les ai entendus en parler derrière une porte.

— Qui ça ?

— Je ne sais pas. Je n'ai pas pu les voir. Je les ai simplement entendus dire qu'ils allaient disparaître Dunbar.

— Et pourquoi vont-ils le disparaître ?

— Je ne sais pas.

— Ça ne tient pas debout. Grammatically, c'est même incorrect. Nom de dieu de nom de dieu, qu'est-ce que ça veut dire ?

— Je ne sais pas.

— Mais tu ne sais donc rien !

— Pourquoi t'en prends-tu à moi ? protesta l'infirmière Duckett, vexée, en refoulant ses larmes. Moi qui essayais de me rendre utile... Ce n'est tout de même pas ma faute, s'ils veulent le disparaître. Je n'aurais jamais dû t'en parler. »

Yossarian la prit dans ses bras et la serra affectueusement contre lui pour se faire pardonner. « Excuse-moi », lui dit-il en lui embrassant respectueusement la joue, après quoi il fonça avertir Dunbar, qui était introuvable.

XXXV. MILO MILITE

Pour la première fois de sa vie, Yossarian supplia. Il s'agenouilla et supplia Nately de ne pas accepter d'accomplir plus de soixante-dix missions, après que Grand Chef Pâle-Avoine fut mort de pneumonie à l'hôpital et que Nately eut vainement posé sa candidature à son poste. Mais Nately ne voulut rien savoir.

« Faut à tout prix que je fasse d'autres missions, répétait-il pitoyablement en grimaçant un sourire. Sans quoi ils vont me rapatrier.

— Et alors ?

— Et alors ? Je refuse de retourner aux États-Unis sans elle.

— Tu tiens tant que ça à cette fille ? »

Nately hocha lentement la tête. « Je ne la reverrai peut-être jamais.

— Alors fais-toi intégrer dans les rampants, suggéra Yossarian. Tu as terminé ton tour de missions et tu n'as pas besoin de tes primes de vol. Pourquoi ne pas postuler pour le poste de Grand Chef Pâle-Avoine, si tu crois pouvoir supporter le capitaine Black ? »

Nately secoua la tête ; une déception sans bornes se lisait sur son visage. « Ils refusent de me le donner. J'en ai parlé au colonel Korn, qui m'a répondu que si je ne voulais pas être rapatrié, je devais accomplir d'autres missions. »

Yossarian jura grossièrement. « C'est dégueulasse !

— Ça m'est égal, au fond. J'ai fait soixante-dix missions sans le moindre pépin. J'peux peut-être en faire quelques autres.

— Avant de prendre une décision, laisse-moi en parler à quelqu'un », déclara Yossarian, qui alla demander de l'aide à Milo, lequel alla immédiatement demander de l'aide au colonel Cathcart en l'adjuvant de l'affecter, lui, Milo, aux prochaines missions de bombardement.

Milo avait gagné un nombre appréciable de titres de gloire. Il avait

vaillamment affronté dangers et critiques en vendant fort cher du pétrole et des roulements à billes aux Allemands, de façon à réaliser un important bénéfice et contribuer au maintien de l'équilibre des forces en présence. Attaqué de toutes parts, il faisait preuve d'une grandeur d'âme infinie. Fermement attaché à la réalisation de ses projets et nullement à un quelconque principe moral, il avait tellement augmenté le prix des repas servis à ses mess, que tous les soldats et officiers durent sacrifier jusqu'au dernier *cent* de leur solde pour pouvoir manger. Mais il y avait une autre solution – car Milo détestait la coercition et se faisait, en paroles, le champion de la liberté de choix : jeûner. Quand il se heurtait à une levée de boucliers, il tenait bon, ressassait son point de vue, sans égard pour sa sécurité ou sa réputation, et invoquait courtoisement la loi de l'offre et de la demande. Et si jamais on lui disait non, Milo cédait du terrain en maugréant, défendant héroïquement, même pendant un revers cuisant, le droit historique qu'ont les hommes libres de payer des sommes exorbitantes pour ne pas mourir de faim.

Milo avait été surpris à escroquer ses concitoyens, en conséquence de quoi tout le monde lui vouait une admiration sans bornes. Et il tint parole devant un major du Minnesota maigre comme un clou et peu coopératif, qui retroussa les lèvres en une moue méprisante et exigea sa part du syndicat, puisque Milo criait sur les toits que chacun avait la sienne. Milo riposta en griffonnant les mots *Une Part* sur un bout de papier, qu'il tendit au major d'un air outragé et dédaigneux, geste qui lui valut l'envie et l'admiration unanimes. Sa gloire était à son apogée. Le colonel Cathcart, qui connaissait et admirait ses hauts faits de guerre, fut étonné par l'humilité respectueuse avec laquelle Milo se présenta au quartier général du groupe et formula son incroyable requête : il voulait être affecté à un poste plus dangereux.

« Vous désirez prendre part à d'autres missions de combat ? fit le colonel Cathcart, le souffle coupé. Ça alors ! Et pourquoi donc ? »

Milo répondit d'une voix grave, la tête humblement baissée. « Je veux faire mon devoir, sir. Le pays est en guerre et je veux me battre pour le défendre, comme les autres.

— Mais, Milo, vous faites votre devoir, s'écria le colonel Cathcart en éclatant d'un rire jovial. Je ne connais personne qui ait fait davantage pour les hommes que vous. Qui donc leur a donné du coton enrobé de chocolat ? »

Milo secoua lentement la tête, éploré. « En temps de guerre, il ne suffit pas d'être un bon officier de mess.

— Mais bien sûr que si, Milo. Je ne sais pas quelle mouche vous a piqué.

— Non, mon colonel », continua Milo d'une voix affirmée,

adressant à son interlocuteur un regard servile et plein de sous-entendus. « Certains hommes commencent à jaser.

— Oh, ce n'est que ça. Donnez-moi leurs noms, Milo. Donnez-moi leurs noms, et je veillerai à ce qu'ils participent à toutes les missions dangereuses.

— Non, mon colonel, je crains qu'ils n'aient raison, dit Milo, la tête de nouveau baissée. C'est en tant que pilote qu'on m'a envoyé outre-mer : je devrais accomplir davantage de missions de bombardement et consacrer moins de temps à mes fonctions d'officier de mess. »

Le colonel fut surpris, mais conciliant. « Eh bien, Milo, qu'à cela ne tienne, je suis persuadé que nous pourrons vous donner entière satisfaction. Depuis combien de temps êtes-vous ici ?

— Onze mois, sir.

— Et combien de missions avez-vous accomplies ?

— Cinq.

— Cinq ? demanda le colonel Cathcart.

— Cinq, sir.

— Cinq, eh ? » Le colonel Cathcart se frotta pensivement le menton. « Pas fameux, hein ?

— Vous trouvez ? » fit Milo d'une voix tranchante, relevant les yeux.

Le colonel Cathcart battit en retraite. « Mais non, au contraire, c'est excellent, Milo, se reprit-il vivement. Positivement excellent.

— Non, mon colonel, soupira Milo d'un air accablé. Ce n'est pas bon du tout. Même si vous avez la bonté de dire le contraire.

— Si si, ce n'est pas mal, Milo, croyez-moi. Pas mal du tout, quand on connaît la valeur de votre collaboration. Cinq missions, vous dites ? Seulement cinq ?

— Seulement cinq, sir.

— Seulement cinq. » Le colonel Cathcart se mit à se ronger les sangs en se demandant où Milo voulait en venir et si toute cette histoire n'augurait pas un nouveau coup dur. « Cinq, c'est très bien, Milo », fit-il observer avec enthousiasme, entrevoyant une lueur d'espoir. « Ça fait environ une mission tous les deux mois. Et je parie que vous n'avez même pas compté la fois où vous nous avez bombardés ?

— Si, mon colonel, je l'ai comptée.

— Vraiment ? fit le colonel, vaguement surpris. Pourtant, vous n'avez pas pris part personnellement à cette mission, si je ne me trompe ? Si je me souviens bien, vous étiez avec moi dans la tour de contrôle ?

— Mais c'était *ma* mission, insista Milo. Je l'ai organisée et nous avons utilisé nos avions et nos munitions. C'est moi qui ai mis sur pied et supervisé toute l'opération.

— Oh ! tout à fait, Milo, tout à fait. Je ne le conteste pas. Je me contentais de vérifier vos chiffres pour m'assurer que vous n'oubliiez rien. Mais dites-moi, avez-vous compté la fois où nous avons passé contrat avec vous pour bombarder ce pont, à Orvieto ?

— Oh ! non, sir, je ne me suis pas senti le droit de compter cette fois-là, puisque, au moment de la mission, j'étais à Orvieto pour diriger la DCA.

— Ça ne fait aucune différence, Milo ; c'était tout de même votre mission. Et une mission sacrément réussie, je dois le reconnaître. Nous avons manqué le pont, mais notre grille de bombardement était particulièrement soignée. Le général Peckem était aux anges, je m'en souviens parfaitement. Non, Milo, j'insiste pour que vous comptiez Orvieto comme une mission.

— Si vous insistez, sir...

— Effectivement, Milo, j'y tiens. Maintenant, voyons voir... votre total général s'élève maintenant à six missions, ce qui est bigrement bon, Milo, bigrement bon, vraiment. Six missions, cela représente une augmentation de vingt pour cent en moins de deux minutes, ce n'est pas mal du tout, Milo, pas mal du tout.

— Beaucoup d'hommes ont soixante-dix missions à leur actif, reprit Milo.

— Mais ils n'ont jamais fabriqué de coton enrobé de chocolat, n'est-ce pas ? Milo, vous faites bien plus que votre devoir.

— C'est pourtant à eux que vont la gloire et les honneurs, insista Milo avec une véhémence grandiloquente. Sir, je tiens à me battre comme mes camarades. Je suis ici pour ça. Moi aussi, je veux gagner des médailles.

— Bien sûr, Milo, bien sûr. Nous voulons tous nous battre davantage. Mais les gens comme vous et moi sont appelés à servir le pays autrement. Regardez un peu mes états de service. (Le colonel Cathcart lâcha un rire de dérision.) Je parie qu'il n'est pas de notoriété publique que je n'ai accompli que quatre missions, n'est-ce pas Milo ?

— Si, mon colonel, répondit Milo. Il est même de notoriété publique que vous n'avez accompli que *deux* missions, et qu'au cours d'une des deux, Aarfy vous a fait survoler par erreur le territoire ennemi, alors qu'il était censé vous emmener à Naples pour acheter un conditionneur d'air au marché noir. »

Rouge d'embarras, le colonel Cathcart abandonna la partie. « Très bien, Milo. Je ne saurais assez vous féliciter pour votre décision courageuse. Puisque vous avez l'air d'y tenir, je vais dire au Major Major de vous affecter d'office pour les soixante-quatre prochaines missions, de sorte que, vous aussi, vous en ayez soixante-dix à votre actif.

— Merci, mon colonel, merci, sir. Vous ne pouvez pas savoir ce que cela signifie.

— Pas de quoi, Milo. Je me doute bien de ce que cela signifie.

— Non, mon colonel, je ne pense pas que vous sachiez ce que cela signifie, persista Milo. Car il va falloir que quelqu'un s'occupe du syndicat à ma place. C'est très compliqué, et je risque d'être abattu à chaque mission. »

Une merveilleuse idée traversa l'esprit du colonel Cathcart, qui se frotta les mains, les yeux brillant de cupidité. « Vous savez, Milo, je pense que le colonel Korn et moi-même serions tout disposés à nous en occuper à votre place », suggéra-t-il avec désinvolture, se léchant déjà les babines. « Notre expérience de la vente des tomates au marché noir nous sera précieuse. Par où commençons-nous ? »

Milo adressa au colonel Cathcart un regard dénué de toute expression. « Merci, sir, c'est très aimable à vous. Commencez par un régime sans sel pour le général Peckem et un régime sans protides pour le général Dreedle.

— Une seconde, je prends un crayon. Ensuite ?

— Les cèdres.

— Les cèdres ?

— Du Liban.

— Du Liban ?

— Nous devons expédier des cèdres du Liban à la scierie d'Oslo, qui doit les transformer en planches destinées à l'entrepreneur de Cape Cod. C-O-D. Passons aux pois.

— Les pois ?

— Qui sont actuellement en mer. Par bateaux entiers, nous avons expédié des pois d'Atlanta vers la Hollande, destinés à payer les tulipes envoyées à Genève pour payer les fromages qui doivent aller à Vienne P.A.

— P.A. ?

— Paiement d'avance. Les Habsbourg risquent de tomber.

— Milo...

— Et n'oubliez pas le zinc galvanisé entreposé à Flint. Quatre pleins wagons de zinc galvanisé de Flint doivent être expédiés aux fonderies de Damas le 18 pour midi, F.O.B. Un Messerschmitt doit livrer du chanvre à Belgrade et récupérer une cargaison de dattes dénoyautées en provenance de Khartoum. L'argent provenant des anchois portugais que nous revendons à Lisbonne, utilisez-le pour payer le coton égyptien qui doit nous arriver de Jersey City et pour rafler le maximum d'oranges en Espagne. Payez toujours comptant les *naranjas*.

— *Naranjas* ?

— C'est comme ça qu'ils appellent les oranges, en Espagne ; il

s'agit d'oranges espagnoles. Et... oh ! oui, n'oubliez pas l'Homme de Piltdown.

— L'Homme de Piltdown ?

— Oui, l'Homme de Piltdown. La *Smithsonian Institution* n'est pas actuellement en mesure de payer le prix que nous demandons pour un second Homme de Piltdown, mais ils comptent sur la mort d'un donateur riche et bien-aimé...

— Milo...

— La France est prête à acheter tout le persil que nous lui trouverons – tant mieux, car nous aurons besoin de francs, que nous échangerons contre des lires et des pfennigs, pour payer les dattes dénoyautées. J'ai également signé un contrat pour un chargement colossal de bois de balsa péruvien à distribuer aux mess, au prorata.

— Du bois de balsa ? Qu'est-ce que les mess vont bien pouvoir faire avec du bois de balsa ?

— Le bon bois de balsa est une denrée rarissime par les temps qui courent, mon colonel. J'ai pensé que ce serait stupide de laisser filer une aussi belle occasion.

— Oui, évidemment, acquiesça vaguement le colonel Cathcart avec l'air d'un homme qui a le mal de mer. Et j'imagine que le prix était correct.

— Le prix ! dit Milo. Exorbitant, absolument ahurissant ! Mais puisque nous l'avons acheté à l'une de nos filiales, nous avons payé avec joie. Occupez-vous des peaux.

— Les peaux ?

— Les peaux.

— Les peaux ?

— Les peaux. À Buenos Aires. Il faut les faire tanner.

— Tanner ?

— À Terre-Neuve. Et expédier à Helsinki S.P.A. avant le dégel du printemps. Toutes les livraisons à destination de la Finlande se font S.P.A. avant le dégel du printemps.

— Sans paiement d'avance ? devina le colonel Cathcart.

— Bravo, mon colonel. Vous êtes doué, sir. Passons maintenant au liège.

— Quel liège ?

— Qui doit être livré à Liège, les tomates à Angkor Vat, les amandes à Samarkand, l'oseille à Marseille et le kapok à Bangkok.

— Milo...

— Nous avons aussi du charbon pour Boston, sir. »

Le colonel Cathcart leva les bras au ciel. « Milo, arrêtez ! s'écria-t-il au bord des larmes. Inutile d'insister : vous êtes exactement comme moi – *indispensable* ! » Il jeta son crayon et sauta sur ses pieds, hors de lui. « Milo, pas question que vous accomplissiez soixante-quatre

autres missions. Pas question que vous en accomplissiez même une seule de plus. Toute cette splendide organisation s'écroulerait irrémédiablement s'il vous arrivait quoi que ce soit. »

Flatté, Milo approuva gravement. « Sir, dois-je comprendre que vous m'interdisez de participer à la moindre mission ? »

— Milo, je vous interdis de participer à la moindre mission, déclara solennellement le colonel Cathcart sur un ton d'inflexible autorité.

— Mais ce n'est pas juste, sir, dit Milo. Pensez donc à ma carrière. Pendant ce temps-là, les hommes décrochent des médailles et deviennent célèbres. Pourquoi devrais-je être pénalisé sous prétexte que je prends à cœur mon travail d'officier de mess ?

— Non, Milo, effectivement, ce n'est pas juste. Mais je ne vois pas ce que nous pouvons y faire.

— Nous pourrions peut-être faire accomplir mes missions par quelqu'un d'autre ?

— Nous pourrions peut-être faire accomplir vos missions par quelqu'un d'autre, suggéra le colonel Cathcart. Que diriez-vous d'un mineur en grève de Pennsylvanie ou de Virginie ? »

Milo secoua la tête. « Non, ça prendrait trop de temps de le former. Moi, je pensais aux hommes de l'escadrille, sir. Après tout, je me décarcasse pour eux. Ils devraient bien accepter de me rendre ce petit service ? »

— Moi, je pensais aux hommes de l'escadrille, Milo, s'écria le colonel Cathcart. Après tout, vous vous décarcassez pour eux. Ils devraient bien accepter de vous rendre ce petit service.

— À la guerre comme à la guerre.

— À la guerre comme à la guerre.

— Ils pourraient me remplacer à tour de rôle, sir.

— Ils pourraient même vous remplacer à tour de rôle pour vos missions, Milo.

— Mais à qui reviendront les honneurs ?

— À vous, Milo. Et si jamais un homme décroche une médaille en accomplissant l'une de vos missions, c'est vous qui aurez la médaille.

— Mais qui meurt, s'il se fait tuer ?

— Lui, bien sûr. Après tout, Milo, à la guerre comme à la guerre. Mais il y a un *hic*.

— Vous devrez augmenter le nombre des missions.

— Je devrai peut-être augmenter une nouvelle fois le nombre des missions, et je ne suis pas certain que les hommes accepteront. Ils n'ont pas encore digéré le passage du quota à soixante-dix missions. Mais si je parviens à convaincre un seul officier, les autres suivront probablement.

— Nately sera d'accord, sir, fit Milo. Récemment, on m'a confié, en me demandant de ne surtout pas le répéter, qu'il ferait n'importe

quoi pour rester ici et ne pas s'éloigner d'une fille dont il est amoureux.

— Mais Nately sera d'accord ! » déclara le colonel Cathcart en tapant triomphalement dans ses mains. « Oui, Nately acceptera tout. Et cette fois, attention les yeux, je fais passer le quota à quatre-vingts, histoire de foutre le général Dreedle à son cul. En plus, c'est un excellent moyen de renvoyer au combat cette ordure de Yossarian en priant le Ciel pour qu'il y laisse sa peau.

— Yossarian ? » L'ombre de la contrariété passa sur le visage simple et niais de Milo, qui se mit à tirer pensivement sur un brin de sa moustache rousse.

« Ouais, Yossarian. On prétend qu'il raconte à qui veut l'entendre qu'il a terminé son tour de missions et que pour lui, la guerre est finie. En effet, peut-être a-t-il achevé ses missions, mais il n'a pas terminé *les vôtres*, hein ? Ha ! Ha ! Il va en faire, une tête !

— Sir, Yossarian est un de mes amis, objecta Milo. Je ne voudrais surtout pas qu'à cause de moi, il soit contraint à voler de nouveau. Nous ne pourrions pas faire une exception pour lui ?

— Oh ! non, Milo », éructa le colonel Cathcart, que cette suggestion avait choqué. « Je déteste le favoritisme. Il faut réserver le même traitement à tous les hommes.

— Je donnerais tout ce que je possède à Yossarian », persévéra Milo, feignant de prendre la défense de son camarade. « Mais comme je ne possède rien, je ne peux rien lui donner, n'est-ce pas ? Il faudra donc qu'il coure sa chance comme les autres, vrai ou faux ?

— À la guerre comme à la guerre, Milo.

— Oui, sir, à la guerre comme à la guerre, acquiesça Milo. Rien ne distingue Yossarian des autres hommes, il n'y a donc pas lieu de lui accorder un traitement de faveur, n'est-ce pas ?

— Non, Milo. À la guerre comme à la guerre. »

Et il était trop tard pour que Yossarian pût se défilé, une fois que le colonel Cathcart eut rendu public, tard le même après-midi, son ordre élevant le nombre des missions à quatre-vingts, trop tard pour dissuader Nately, trop tard même pour conspirer de nouveau avec Dobbs en vue d'assassiner le colonel Cathcart, car le signal d'alerte retentit soudain le lendemain à l'aube, les hommes furent embarqués dans les camions avant l'heure du petit déjeuner, conduits à toute vitesse dans la salle de *briefing*, puis à l'aérodrome, où les camions-citernes étaient encore en train de remplir les réservoirs des appareils, pendant que les équipes d'armuriers s'affairaient à hisser les bombes de cinq cents kilos dans les soutes des appareils. Tout le monde courait ; les moteurs furent mis en route et chauffèrent dès que les camions-citernes eurent terminé.

Le service de renseignements avait signalé qu'un croiseur italien

désaffecté, en cale sèche à La Spezia, serait remorqué le matin même par les Allemands dans le chenal du port, et sabordé, de façon à enlever aux Alliés les avantages d'un port en eau profonde quand ils s'empareraient de la ville. Pour une fois, le rapport du service de renseignements se révéla exact. Le long navire était encore dans le port quand les avions arrivèrent par l'ouest et le mirent en pièces en touchant de plein fouet – chaque coup au but faisant hurler de joie et de fierté les équipages, jusqu'au moment où ils se retrouvèrent piégés dans un violent barrage de DCA venant de batteries nichées dans toutes les anfractuosités de la baie. Même Havermeyer eut recours à d'acrobatiques manœuvres d'esquive quand il vit l'énorme distance qui lui restait à parcourir pour être en sécurité ; Dobbs, aux commandes du premier avion de la formation, fit une fausse manœuvre, percuta l'appareil qui se trouvait à côté de lui, et lui arracha l'aile. Son aile à lui se brisa au ras du fuselage, son avion tomba comme une pierre et disparut en un éclair. Pas de flamme, pas de fumée, pas le moindre bruit. L'autre aile tournoya lourdement, comme une bétonnière, tandis que l'avion piquait du nez, plongeait brutalement et s'écrasa dans l'eau au milieu d'un geyser écumant, tel un lys blanc sur la mer bleu foncé, qui bouillonna quand l'appareil sombra. Tout fut terminé en quelques secondes. Dans l'autre avion, Nately fut également tué.

XXXVI. LA CAVE

La mort de Nately faillit tuer l'aumônier. L'aumônier Tappman était assis dans sa tente, en train de peiner sur ses paperasses, quand son téléphone sonna et que la nouvelle de la collision aérienne lui fut annoncée. Il eut un haut-le-cœur. Sa main tremblait en raccrochant l'appareil. Son autre main se mit aussi à trembler. Une catastrophe inimaginable, sans précédent : douze hommes tués, quel terrible, terrible malheur ! Sa terreur s'accrut. Il pria instinctivement pour que Yossarian, Nately, Hungry Joe et ses autres amis ne figurent pas parmi les victimes, mais il se repentait aussitôt, car prier pour leur salut revenait à prier pour la mort d'autres jeunes inconnus. Il était trop tard pour prier ; pourtant, c'était tout ce qu'il savait faire. Son cœur battait à tout rompre, mais l'aumônier chercha autour de lui l'origine de ces battements sonores, et se dit que jamais plus il ne s'assoierait dans le fauteuil d'un dentiste, jamais plus il ne regarderait un instrument chirurgical, n'assisterait à un accident automobile ou n'entendrait un cri vriller la nuit, sans ressentir ce même

martèlement dans la poitrine et l'angoissant pressentiment de sa propre mort. Jamais plus il n'assisterait à une bagarre sans craindre de s'évanouir et de s'ouvrir le crâne sur le pavé ou de succomber à une crise cardiaque ou une hémorragie cérébrale. Il se demanda s'il reverrait jamais sa femme et ses enfants. Il se demanda s'il *devrait* revoir sa femme, maintenant que le capitaine Black avait réussi à le faire douter de la fidélité de toutes les femmes. Il sentait qu'il y avait tellement d'hommes susceptibles de mieux la satisfaire sexuellement. À présent, quand il pensait à la mort, il pensait toujours à sa femme, et quand il pensait à sa femme, il la savait perdue pour lui.

Au bout d'une minute, l'aumônier se sentit assez fort pour se lever et aller, non sans répugnance, chercher le sergent Whitcomb dans la tente voisine. Ils partirent dans la jeep du sergent Whitcomb. L'aumônier enfonça les ongles dans les paumes de ses mains pour les empêcher de trembler. Il grinçait des dents, essayait de ne pas entendre le sergent Whitcomb glousser de joie à cause de la tragédie. Douze tués, cela signifiait douze formulaires de condoléances à envoyer d'un coup aux proches parents, signés du colonel Cathcart, et l'espoir d'obtenir un article sur le colonel dans le *Saturday Evening Post*, éventuellement dans le numéro de Pâques.

Sur le terrain pesait un silence de mort, qui immobilisait toutes choses comme un charme impitoyable pétrifiant les seuls êtres susceptibles de le rompre. L'aumônier était terrifié. Jamais il n'avait perçu silence aussi lourd, aussi menaçant. Près de deux cents hommes exténués, abattus et livides, portant leur sac à parachute, formaient une foule immobile devant la salle de *briefing*, jetant autour d'eux des regards vides, dégoûtés. Ils paraissaient ne pas vouloir, ni pouvoir se déplacer. En approchant, l'aumônier prit une conscience aiguë du bruit de ses pas. Il scruta fébrilement la masse compacte des silhouettes floues. Avec une joie immense, il finit par apercevoir Yossarian, mais son allégresse se mua en horreur, sa bouche s'ouvrit lentement devant l'expression de total désarroi, de douleur et de désespoir qui se lisait sur son visage. Il comprit immédiatement, tout en refusant de croire à la terrible nouvelle, secouant la tête en une vaine grimace de protestation, que Nately était mort. Le choc lui fit monter un sanglot à la gorge. Ses jambes flageolèrent, il se dit qu'il allait tomber. Nately était mort. Il perdit tout espoir de s'être trompé quand il entendit le nom de Nately, qui émergeait clairement et à intervalles réguliers du murmure des voix presque inaudibles, qu'il remarqua soudain. Nately était mort : le garçon avait été tué. Un gémissement lui monta à la gorge, sa mâchoire se mit à trembler. Ses yeux se remplirent de larmes, et il pleura. Il s'avança sur la pointe des pieds vers Yossarian pour partager sa douleur muette. À ce moment précis, une main lui saisit

brutalement le bras et une voix cassante lui demanda :

« L'aumônier Tappman ? »

Il se retourna, surpris, et découvrit un gros colonel agressif, une tête massive, des moustaches et un teint rubicond.

« Oui. Qu'y a-t-il ? » Les doigts qui lui serraient le bras lui faisaient mal et il essaya en vain de se dégager.

« Suivez-moi. »

Effrayé, l'aumônier eut un mouvement de recul. « Où ? Pourquoi ? Et puis qui êtes-vous ?

— Vous feriez mieux de nous suivre, mon Père », proféra d'un ton affligé et respectueux un mince major à tête de faucon. « Nous travaillons pour le gouvernement. Nous aimerions vous poser quelques questions.

— Quel genre de questions ? De quoi s'agit-il ?

— Vous êtes bien l'aumônier Tappman ? demanda le colonel obèse.

— C'est lui, répondit le sergent Whitcomb.

— Suivez ces messieurs », cria le capitaine Black à l'aumônier, avec un ricanement hostile, méprisant. « Suivez-les, si vous ne voulez pas avoir d'ennuis. »

Des mains entraînèrent irrésistiblement l'aumônier. Il voulut appeler Yossarian à son secours, mais celui-ci était trop loin pour l'entendre. Tout près, des hommes se mirent à le regarder bizarrement. L'aumônier courba la tête, rouge de honte, et se laissa emmener dans une voiture d'ordonnance, assis entre le gros colonel au visage rubicond et le major efflanqué et mielleux. Il leur tendit machinalement un poignet à chacun, se demandant s'ils ne voulaient pas lui passer des menottes. Il y avait un autre officier sur le siège avant. Un grand MP nanti d'un sifflet et d'un casque blanc monta sur le garde-boue. L'aumônier garda les yeux baissés jusqu'à ce que la voiture eût démarré et roulât sur le macadam de la route inégale.

« Où m'emmenez-vous ? » demanda-t-il d'une douce voix timide, comme un coupable. Il se dit ensuite qu'ils le tenaient peut-être pour responsable de la catastrophe aérienne et de la mort de Natelly. « Qu'ai-je fait ?

— Bouclez-la, dit le colonel, c'est nous qui posons les questions.

— Ne lui parlez pas sur ce ton, intervint le major. Il n'est pas nécessaire de lui manquer de respect.

— Alors dites-lui vous-même de la boucler et que c'est nous qui posons les questions.

— Mon Père, je vous prie de bien vouloir la boucler et de nous laisser poser les questions, lui dit amicalement le major. Ça vaudra mieux pour vous.

— Inutile de m'appeler *mon Père*, répondit l'aumônier. Je ne suis pas catholique.

— Moi non plus, mon Père, rétorqua le major. Mais je suis très pieux, et j'aime appeler *mon Père* tous les hommes de Dieu.

— Il est même persuadé qu'il n'y a pas d'athées dans les trous d'homme⁽¹⁷⁾ », railla le colonel en donnant familièrement un coup de coude dans les côtes de l'aumônier. « Allez-y, l'aumônier, dites-le-lui. Y a-t-il des athées dans les trous d'homme ?

— Je ne sais pas, sir. Je ne suis jamais allé dans un trou d'homme. »

L'officier assis sur le siège avant tourna brusquement la tête avec un air querelleur. « Vous n'êtes jamais allé au ciel non plus, n'est-ce pas ? Pourtant, vous savez qu'il y a un ciel, non ?

— Vous semblez persuadé du contraire, fit le colonel.

— Mon Père, reprit le major, vous avez commis une faute extrêmement grave.

— Quelle faute ?

— Nous ne savons pas encore, dit le colonel. Mais nous allons trouver. En tout cas, nous savons que c'est extrêmement grave. »

La voiture vira dans un crissement de pneus à la hauteur du QG du groupe, ne ralentit qu'à peine et contourna le parking jusqu'à l'arrière du bâtiment. Les trois officiers et l'aumônier sortirent de la voiture. Marchant en file indienne, ils lui firent descendre un escalier de bois branlant qui conduisait au sous-sol et le firent entrer dans une sinistre pièce humide au plafond bas et aux murs de pierre. Il y avait des toiles d'araignée dans tous les coins. Un énorme mille-pattes fila se réfugier derrière un tuyau. Ils firent asseoir l'aumônier sur une chaise dure à dossier droit, derrière une petite table.

« Mettez-vous à votre aise, l'aumônier », lui dit cordialement le colonel, en allumant un projecteur aveuglant, qu'il braqua sur le visage de l'aumônier. Il posa sur la table une paire de menottes en cuivre et une boîte d'allumettes. « Détendez-vous. »

L'aumônier roulait des yeux effarés, claquait des dents et sentait ses forces l'abandonner. Il était impuissant. Ils pouvaient lui faire subir les pires avanies ; ces brutes pouvaient le battre à mort ici même, dans cette cave ; personne n'interviendrait pour le sauver, personne sauf peut-être ce major sympathique et dévot au visage en lame de couteau, qui alla ouvrir un robinet pour que l'eau en tombe goutte à goutte dans un évier sonore, puis revint poser sur la table, à côté des menottes, un long morceau de tuyau de caoutchouc.

« Tout va très bien se passer, l'aumônier, lui dit le major d'un ton encourageant. Vous n'avez rien à craindre si vous n'êtes pas coupable. Mais de quoi avez-vous donc si peur ? Vous n'êtes pas coupable, n'est-ce pas ?

— Évidemment qu'il est coupable, dit le colonel. Coupable sur toute la ligne.

— Coupable de quoi ? » pleurnicha l'aumônier, de plus en plus affolé, ne sachant plus à quel saint se vouer. Le troisième officier ne portait aucun insigne et restait à l'écart, silencieux. « Qu'ai-je fait ?

— C'est précisément ce que nous devons découvrir », répondit le colonel, qui poussa un bloc-notes et un crayon sur la table, vers l'aumônier. « Écrivez votre nom, voulez-vous ? De votre écriture habituelle.

— Mon écriture habituelle ?

— Exactement. N'importe où sur la feuille. » Quand l'aumônier eut fini, le colonel reprit le bloc-notes et le tint en l'air à côté d'une feuille de papier qu'il retira d'une chemise. « Vous voyez ? » dit-il au major qui s'était approché pour examiner attentivement les documents par-dessus l'épaule du colonel.

« Ce n'est pas la même, n'est-ce pas ? fit le major.

— Je vous avais bien dit que c'était lui.

— Qu'est-ce que j'ai fait ? demanda l'aumônier.

— L'aumônier, cette révélation me bouleverse profondément, se lamenta le major.

— Quelle révélation ?

— Je ne peux vous dire combien vous me décevez.

— Pourquoi ? » insista l'aumônier, d'une voix de plus en plus pressante. « Qu'ai-je fait ?

— À cause de ceci », répliqua le major et, d'un air écoeuré et déçu, il jeta sur la table le bloc sur lequel l'aumônier venait de signer son nom. « Ce n'est pas votre écriture. »

Abasourdi, l'aumônier cligna rapidement les yeux. « Et comment que c'est mon écriture !

— Non, l'aumônier. Vous mentez de nouveau.

— Mais je viens de l'écrire devant vous, cria-t-il au comble de l'exaspération. Juste sous vos yeux !

— Précisément, répondit le major d'une voix fatiguée. Je vous ai vu l'écrire. Vous ne pouvez pas nier l'avoir écrit. Et un homme qui ment sur sa propre écriture mentira à propos de n'importe quoi.

— Mais qui a menti à propos de ma propre écriture ? » riposta l'aumônier, en proie à une colère et une indignation plus fortes que sa peur. « Vous êtes cinglés, ou quoi ? Qu'est-ce que vous me racontez, tous les deux ?

— Nous vous avons demandé d'écrire votre nom de votre propre main. Et vous ne lavez pas fait.

— Mais bien sûr que si. De quelle main croyez-vous que j'ai signé ?

— De celle d'un autre.

— De celle de qui ?

— C'est précisément ce que nous allons découvrir, rugit le colonel.

— Parlez, l'aumônier. »

De plus en plus perplexe et énervé, l'aumônier dévisagea les deux hommes l'un après l'autre. « Cette écriture est la mienne. À supposer que ce ne soit pas la mienne, voulez-vous me dire où se trouve la mienne ? »

— Ici, répondit le colonel. Plein de morgue, il jeta sur la table la photocopie d'une lettre dont tout avait été caviardé sauf les premiers mots, « Chère Mary », et sur laquelle l'officier censeur avait écrit : « Je brûle tragiquement de désir pour toi. A.T. Tappman, aumônier, US Army. » Le colonel eut un sourire méprisant en voyant l'aumônier rougir. « Eh bien, l'aumônier, savez-vous qui a écrit cela ? »

L'aumônier mit longtemps à répondre, car il avait reconnu l'écriture de Yossarian.

« Non.

— Pourtant, vous savez lire, non ? fit le colonel, sarcastique. L'auteur a signé son nom.

— Effectivement, il y a mon nom au bas de la lettre.

— C'est donc vous qui l'avez écrite. CQFD.

— Mais je ne l'ai pas écrite. D'ailleurs, ce n'est pas mon écriture.

— Dans ce cas, vous avez de nouveau signé votre nom en imitant l'écriture d'un autre, riposta le colonel en haussant les épaules. C'est la seule explication.

— Oh, en voilà assez ! » s'écria l'aumônier, soudain hors de lui. Il bondit sur ses pieds en serrant les poings, les yeux flamboyant de colère. « Je ne supporterai pas cette mascarade une minute de plus ! Vous m'entendez ? Douze hommes viennent de mourir et je n'ai pas de temps à perdre avec vos questions stupides. Vous n'avez pas le droit de me séquestrer dans cette cave ; j'en ai par-dessus la tête. »

Sans un mot, le colonel plaqua ses mains sur la poitrine de l'aumônier et le repoussa sur sa chaise ; l'aumônier se sentit de nouveau faible et terrifié. Le major s'empara du tuyau de caoutchouc et le fit claquer d'un air menaçant contre sa paume. Le colonel prit une allumette dans la boîte et la posa sur le frottoir, guettant d'un œil sadique la moindre velléité de révolte chez l'aumônier, maintenant blême et trop ahuri pour bouger. La lumière éblouissante du projecteur finit par lui faire détourner la tête ; le bruit de l'eau coulant goutte à goutte s'amplifia et se mit à résonner douloureusement dans son crâne. Si seulement ils lui disaient ce qu'ils voulaient entendre, il saurait quoi avouer. Les nerfs à vif, il vit le colonel faire un signe au troisième officier, qui s'approcha et vint s'asseoir sur un coin de la table, à quelques centimètres de l'aumônier. Son visage était sans expression, ses yeux froids et attentifs.

« Éteignez le projecteur », dit-il d'une voix basse, calme, par-dessus son épaule. « Sa lumière est très gênante. »

L'aumônier lui adressa un faible sourire de reconnaissance. « Merci, sir. Et n'oubliez pas le robinet, s'il vous plaît.

— Laissez couler le robinet, dit l'officier. Lui, il ne me dérange pas. » Il remonta légèrement les jambes de son pantalon, comme pour éviter d'en froisser le pli impeccable. « Aumônier, demanda-t-il d'un ton badin, à quelle Église appartenez-vous ?

— Je suis anabaptiste, sir.

— C'est une religion pour le moins douteuse, n'est-ce pas ?

— Douteuse ? rétorqua innocemment l'aumônier. Et pourquoi donc, sir ?

— Eh bien, je ne connais rien à cette religion. Ça, vous serez bien obligé de l'admettre. Est-ce que cela ne la rend pas pour le moins douteuse ?

— Je ne sais pas, sir », répondit diplomatiquement l'aumônier, qui se sentait marcher sur des œufs. L'absence d'insigne de son interlocuteur le déconcertait et il n'était même pas sûr de devoir l'appeler « sir ». Qui était-il ? Et quel droit avait-il de l'interroger ?

« Aumônier, j'ai autrefois étudié le latin. Il serait discourtois de vous le cacher avant de vous poser ma prochaine question. Voici : le vocable *anabaptiste* signifie-t-il uniquement que vous n'êtes pas baptiste ?

— Oh ! non, sir. Il implique bien d'autres choses.

— Êtes-vous baptiste ?

— Non, sir.

— Par conséquent, vous n'êtes pas baptiste, n'est-ce pas ?

— Sir ?

— Je ne vois pas pourquoi vous coupez les cheveux en quatre. Vous l'avez déjà reconnu. Mais dites-moi, l'aumônier, affirmer que vous n'êtes pas baptiste ne nous apprend rien sur votre identité réelle – vrai ou faux ? Vous pouvez être n'importe qui, n'importe quoi. » Il se pencha légèrement en avant, son visage devint tendu, concentré. « Vous pourriez même être Washington Irving, par exemple ?

— Washington Irving ? répéta l'aumônier, surpris.

— Allons, Washington, intervint brusquement le colonel obèse. Pourquoi ne pas tout avouer ? Nous savons déjà que vous avez volé cette fameuse tomate. »

Revenu de sa surprise, l'aumônier émit un petit rire nerveux. « Oh, ce n'est que ça ! s'écria-t-il. Maintenant, je commence à comprendre. Je n'ai pas volé cette tomate, sir. C'est le colonel Cathcart qui me l'a donnée. Vous pouvez le lui demander, si vous ne me croyez pas. »

Une porte s'ouvrit à l'autre bout de la cave et le colonel Cathcart apparut, tel un diable sortant de sa boîte.

« Hello, colonel. Colonel, il prétend que vous lui avez donné cette

tomate. Est-ce vrai ?

— Pourquoi lui aurais-je donné une tomate ? répondit le colonel Cathcart.

— Merci, colonel. Ce sera tout.

— De rien, colonel », fit le colonel Cathcart avant de disparaître derrière une porte, à l'autre bout de la cave.

« Eh bien, l'aumônier ? Vous maintenez toujours votre version des faits ?

— Il me l'a vraiment donnée ! siffla l'aumônier d'une voix véhémence, pleine d'appréhension. Il me l'a vraiment donnée !

— Dois-je comprendre que vous traitez un officier supérieur de menteur ?

— Et puis pourquoi un officier supérieur vous donnerait-il une tomate, l'aumônier ?

— Est-ce pour cela que vous avez essayé de la refiler au sergent Whitcomb, l'aumônier ? Parce qu'elle vous brûlait les doigts ?

— Non, non, non ! » protesta l'aumônier, qui se demandait anxieusement pourquoi ils refusaient de comprendre. « Je l'ai offerte au sergent Whitcomb parce que je n'en voulais pas.

— Alors pourquoi l'avez-vous volée au colonel Cathcart, si vous n'en vouliez pas ?

Je ne l'ai pas volée au colonel Cathcart !

— Alors pourquoi prenez-vous cet air coupable ?

Je ne suis pas coupable !

— Vous supposez peut-être que nous perdons notre temps à vous interroger alors que vous n'êtes pas coupable ?

— Oh ! je ne sais pas, grommela l'aumônier en se tordant les mains et courbant la tête de désespoir. Je ne sais pas.

— Il s' imagine que nous avons du temps à perdre, ironisa le major.

— L'aumônier », reprit finalement l'officier sans insigne, d'une voix plus calme, tout en sortant d'une chemise une feuille dactylographiée jaune, « voici une déclaration signée du colonel Cathcart, affirmant que vous lui avez volé cette tomate. » Il posa la feuille jaune sur le rabat de la chemise et saisit une autre page. « Et voici une déposition du sergent Whitcomb, où il déclare qu'il savait que vous aviez volé la tomate, à cause de la façon dont vous avez essayé de la lui repasser.

— Je jure devant Dieu que je ne l'ai pas volée, sir. » L'aumônier était au bord des larmes. « Je vous donne ma parole d'honneur que cette tomate ne me brûlait pas les doigts.

— L'aumônier, croyez-vous en Dieu ?

— Oui, sir. Bien entendu.

— Bizarre », dit l'officier, qui sortit de la chemise une autre feuille jaune dactylographiée. « Parce que j'ai actuellement entre les mains une autre déclaration du colonel Cathcart, où il jure que vous vous

êtes opposé à son projet de réunions de prières dans la salle de *briefing* avant chaque mission. »

L'aumônier resta un moment décontenancé, puis hocha la tête, se souvenant de l'incident. « Oh ! ce n'est pas tout à fait exact, sir, expliqua-t-il avec entrain. Le colonel Cathcart a renoncé de lui-même à son projet dès qu'il s'est rendu compte que les hommes de troupe priaient le même Dieu que les officiers.

— *Quoi ?* s'écria l'officier, stupéfait.

— Billevesées ! déclara le colonel rubicond en s'éloignant de l'aumônier d'un air digne et préoccupé.

— Il s' imagine sans doute que nous allons avaler ses boniments ! » s'écria le major.

L'officier sans insigne ricana méchamment. « Écoutez, l'aumônier, vous ne trouvez pas que vous exagérez un peu ? » s'enquit-il avec un sourire indulgent, mais dénué de toute bienveillance.

« C'est pourtant la vérité, sir. Je vous jure que c'est la vérité !

Peu importe, après tout », commenta nonchalamment l'officier en se penchant pour prendre un autre papier dans la chemise. « L'aumônier, je ne me souviens plus de votre réponse à ma dernière question. Vous croyez en Dieu ou non ?

— Oui, sir. Je vous ai dit que oui. Je crois en Dieu.

— Tout cela est vraiment très bizarre, car voici une autre déclaration du colonel Cathcart, affirmant que vous lui avez dit que l'athéisme n'était pas illégal. Vous rappelez-vous avoir émis un tel jugement ? »

L'aumônier, qui se sentit de nouveau en terrain connu, opina du chef sans la moindre hésitation. « Oui, sir, j'ai effectivement émis cette opinion, parce que je sais qu'elle est fondée : l'athéisme n'est pas illégal.

— Mais ce n'est quand même pas une raison pour le dire, hein ? » accusa sévèrement l'officier, qui tira de la chemise une autre feuille dactylographiée. « Et voici une autre déclaration sous serment du sergent Whitcomb, selon laquelle vous avez fait obstruction à son projet d'envoyer des lettres de condoléances, signées du colonel Cathcart, aux proches parents des hommes tués ou blessés au combat. Est-ce exact ?

— Tout à fait, sir. Je m'y suis opposé et j'en suis fier, répondit l'aumônier. Ces lettres sont malhonnêtes, mensongères ; leur seul but est de servir les intérêts du colonel Cathcart.

— Quel mal y a-t-il à ça ? riposta l'officier. Elles n'en réconfortent pas moins les familles qui les reçoivent, non ? Aumônier, je ne parviens pas à comprendre votre mentalité. »

Éberlué, l'aumônier ne sut que répondre. Il courba la tête, accablé, la gorge serrée.

Le gros colonel rougeaud s'avança d'un pas énergique, pris d'une inspiration subite. « Et si on lui faisait sauter sa foutue cervelle ? proposa-t-il aux autres avec enthousiasme.

— Oui, nous pourrions lui faire sauter la cervelle, acquiesça le major à tête de faucon. Après tout, ce n'est qu'un anabaptiste.

— Non, nous devons d'abord établir sa culpabilité », fit observer l'officier sans insigne en agitant le bras pour exprimer son désaccord. Il descendit de la table et se posta de l'autre côté, en face de l'aumônier. Il posa les deux mains à plat sur la table ; son visage s'assombrit, prit une expression lugubre, grave, décidée. « Aumônier, commença-t-il d'une voix inflexible et grandiloquente, nous vous accusons formellement d'être Washington Irving et de censurer les lettres des officiers et soldats avec une négligence on ne peut plus répréhensible. Êtes-vous coupable ou innocent ?

— Innocent, sir. » L'aumônier passa sa langue râpeuse sur ses lèvres sèches et avança ses fesses sur le rebord de sa chaise, attendant fiévreusement le verdict.

« Coupable, dit le colonel.

— Coupable, dit le major.

— Le verdict est donc : coupable », conclut l'officier sans insigne, après quoi il écrivit un mot sur une feuille posée sur la chemise. « Aumônier, poursuivit-il en levant les yeux, nous vous accusons également d'un certain nombre de fautes et infractions dont nous ne savons rien pour l'instant. Coupable ou innocent ?

— Je ne sais pas, sir. Comment puis-je répondre, si vous ne me dites pas de quoi il s'agit ?

— Comment pourrions-nous vous le dire, puisque nous ne le savons pas ?

— Coupable, trancha le colonel.

— Évidemment qu'il est coupable, approuva le major. Étant donné qu'il s'agit de ses fautes et infractions, c'est évidemment lui qui les a commises.

— Le verdict est donc : coupable », beugla l'officier sans insigne avant de s'éloigner de la table. « J'ai terminé. À vous, mon colonel.

— Merci, dit le colonel. Vous avez fait un excellent travail. (Il se tourna vers l'aumônier.) Okay, l'aumônier, la farce est terminée. Barrez-vous. »

L'aumônier ne comprenait pas. « Que voulez-vous que je fasse ?

— Tirez-vous, foutez le camp ! hurla le colonel, qui agita furieusement son pouce par-dessus son épaule. Débarrassez-moi le plancher ! »

Le ton injurieux des ordres du colonel choqua l'aumônier qui, à sa grande surprise, se sentit profondément déçu de voir qu'on le relâchait. « Vous ne comptez pas me punir ? se récria-t-il.

— Ne vous en faites pas pour ça, mais nous n'allons sûrement pas vous laisser traîner ici pendant que nous décidons comment et quand nous vous punirons. Allez, dehors ! Barrez-vous ! »

L'aumônier se leva avec hésitation et s'éloigna de quelques pas. « Je peux vraiment partir ? »

— Pour le moment. Mais n'essayez pas de quitter l'île. Nous vous avons à l'œil, l'aumônier. N'oubliez surtout pas que nous observons vos faits et gestes vingt-quatre heures sur vingt-quatre. »

Il était inconcevable qu'ils l'autorisent à partir. L'aumônier s'approcha lentement de la porte, s'attendant à tout moment à être rappelé par une voix tranchante, ou arrêté par un coup violent asséné sur son épaule ou sa tête. Mais ils le laissèrent partir. Il franchit des couloirs sombres, humides, sentant le moisi, avant de retrouver l'escalier. Il trébuchait et haletait en remontant à l'air libre. À peine libéré, il se sentit scandalisé par l'outrage moral qu'il venait de subir. Il était furieux du traitement atroce dont il venait d'être la victime, plus furieux qu'il ne l'avait jamais été. Il traversa au pas de course le vaste hall plein d'échos, méditant sa vengeance. Il n'allait pas supporter cela sans réagir, se dit-il, non, cela dépassait les bornes. Quand il arriva à l'entrée, il aperçut le colonel Korn qui, par chance, montait les marches, seul. L'aumônier rassembla tout son courage, aspira une grande bouffée d'air et s'avança hardiment pour l'intercepter.

« Mon colonel, c'est intolérable », déclara-t-il avec fougue et détermination, mais le colonel Korn poursuivit son ascension sans même lui accorder un regard. « Colonel Korn ! »

La silhouette pansue, informe, de son officier supérieur s'arrêta, se retourna et redescendit lentement quelques marches. « Qu'y a-t-il, l'aumônier ? »

— Colonel Korn, je veux vous parler de la catastrophe de ce matin. Quelle chose terrible, inimaginable ! »

Le colonel Korn resta un moment silencieux, observant l'aumônier d'un œil amusé et cynique. « Oui, l'aumônier, c'est à coup sûr terrible : je ne sais foutrement pas comment nous allons relater l'accident sans nous attirer les foudres de l'état-major. »

— Ce n'est pas ce que je voulais dire, le rabroua fermement l'aumônier. Certains de ces douze hommes avaient déjà achevé leurs soixante-dix missions. »

Le colonel Korn rit de bon cœur. « Serait-ce moins terrible si ç'avait tous été des nouveaux ? » railla-t-il.

Une fois de plus, l'aumônier était décontenancé. La logique de l'immoralité le confondait à tous coups. En continuant, il se sentit moins sûr de lui et sa voix tremblait. « Sir, il est honteux d'obliger les hommes de ce groupe à accomplir quatre-vingts missions, alors que

ceux des autres groupes sont rapatriés après cinquante-cinq missions seulement.

— Nous y songerons », dit le colonel Korn avec ennui, et il se prépara à partir. « *Adios, Padre.*

— Que voulez-vous dire, sir ? » insista l'aumônier d'une voix suraiguë.

Le colonel Korn s'arrêta en grimaçant et descendit d'une marche. « Je veux dire que nous y *penserons*, Padre, répondit-il d'un ton sarcastique et méprisant. Vous ne voudriez tout de même pas que nous agissions sans peser soigneusement le pour et le contre, n'est-ce pas ?

— Non, sir. Bien sûr que non. Mais vous y avez déjà pensé, il me semble ?

— Oui, Padre, nous y avons déjà pensé ; mais pour vous faire plaisir, nous y penserons encore, et vous serez le premier à être prévenu si nous prenons une nouvelle décision. À présent, *adios.* » Le colonel Korn se retourna et monta les marches quatre à quatre.

« Colonel Korn ! » Le colonel Korn s'arrêta une fois de plus et tourna lentement la tête vers l'aumônier sans cacher son impatience. Les mots jaillirent de la bouche de l'aumônier en un flot désordonné. « Sir, j'aimerais avoir votre permission de porter toute cette affaire devant le général Dreedle. Je désire adresser mes protestations à l'état-major du groupe. »

Les bajoues brunes du colonel Korn se gonflèrent bizarrement : il se retenait de rire et mit un certain temps avant de pouvoir parler. « Entendu, Padre, répondit-il gaiement, redoublant d'efforts pour garder son sérieux. Vous avez ma permission de parler au général Dreedle.

— Merci, sir. Il serait discourtois de vous cacher que je pense être dans les bonnes grâces du général Dreedle.

— Très aimable à vous de me prévenir, Padre. Mais il serait également discourtois de vous cacher que vous ne trouverez pas le général Dreedle à l'état-major. » Le colonel Korn sourit malicieusement, puis éclata d'un grand rire triomphant. « Le général Dreedle est dans les choux, Padre. C'est le général Peckem qui le remplace. Nous avons un nouveau commandant de groupe. »

L'aumônier n'en revenait pas. « Le général Peckem !

— Eh oui, Padre. Êtes-vous également dans les bons papiers du général Peckem ?

— Euh, je ne connais même pas le général Peckem », répondit piteusement l'aumônier.

Le colonel Korn rit de nouveau. « Dommage, l'aumônier, car le colonel Cathcart, lui, le connaît fort bien. » Le colonel Korn ricana méchamment pendant une seconde ou deux, puis s'arrêta

brusquement. « À propos, Padre, ajouta-t-il froidement en enfonçant son index dans la poitrine de l'aumônier, vos manigances avec le docteur Stubbs sont terminées. Nous savons pertinemment qu'il vous a envoyé ici aujourd'hui pour vous plaindre.

— Le docteur Stubbs ? » L'aumônier secoua la tête en signe de protestation. « Je n'ai pas vu le docteur Stubbs, mon colonel. J'ai été amené ici par trois officiers inconnus qui m'ont fait descendre à la cave sans autorisation, m'ont interrogé et insulté. »

Le colonel Korn enfonça de nouveau son index dans la poitrine de l'aumônier. « Vous savez bougrement bien que le docteur Stubbs raconte à tous les hommes de son escadrille qu'ils ne doivent pas accomplir plus de soixante-dix missions. » Il éclata de rire. « Eh bien ! Padre, ils vont sûrement accomplir plus de soixante-dix missions, parce que nous mutons le docteur Stubbs dans le Pacifique. *Adios, Padre. Adios.* »

XXXVII. LE GÉNÉRAL SCHEISSKOPF

Dreedle était limogé et remplacé par le général Peckem, mais à peine ce dernier avait-il investi le bureau du général Dreedle que sa glorieuse victoire militaire prenait des allures de défaite.

« Le *général* Scheisskopf ? » demanda-t-il sans se méfier au sergent qui entra dans son nouveau bureau lui présenter le rapport arrivé dans la matinée. « Vous voulez dire le *colonel* Scheisskopf ?

— Non, sir. Le général Scheisskopf. Il a été nommé général ce matin.

— Eh bien, voilà qui est curieux ! Scheisskopf ? Général ? Quel rang ?

— Général de division, sir ; et...

— Général de division !

— Oui, sir, et il vous prie de n'émettre aucun ordre sans en référer d'abord à lui.

— Ah, merde alors ! » éructa le général Peckem, jurant à haute voix pour la première fois de sa vie. « Cargill, vous avez entendu ? Scheisskopf vient d'être bombardé général de division. Je parie que cette promotion m'était destinée et qu'on la lui a donnée par erreur. »

Le colonel Cargill se frottait le menton d'un air pensif. « Pourquoi nous donne-t-il des ordres ? »

Le visage lisse, distingué et soigné du général Peckem se raidit. « Oui, sergent, dit-il lentement en fronçant les sourcils, comment se

fait-il qu'il nous donne des ordres alors qu'il appartient aux services spéciaux et que nous relevons du service opérations ?

— C'est une autre décision qui a été prise ce matin, sir. Le service opérations est désormais annexé aux services spéciaux. Le général Scheisskopf est donc notre nouveau commandant d'unité. »

Le général Peckem poussa un cri perçant. « Oh, bon dieu ! » gémit-il ; son visage se décomposa, sa distinction s'envola et fit place aux symptômes caractéristiques de l'hystérie. « Scheisskopf notre commandant d'unité ? *Scheisskopf* ? » Horrifié, il se frotta vigoureusement les yeux. « Cargill, appelez-moi Wintergreen ! *Scheisskopf* ? Non, pas *Scheisskopf* ! »

Tous les téléphones se mirent à sonner ensemble. Un caporal entra en coup de vent et salua.

« Sir, il y a dehors un aumônier qui veut vous parler à propos de certaines injustices pratiquées dans l'escadrille du colonel Cathcart.

— Dites-lui de déguerpir ! Qu'il aille au diable ! Comme si nous n'avions pas nous-mêmes notre part d'injustices ! Où est Wintergreen ?

— Sir, le général Scheisskopf est en ligne. Il veut vous parler immédiatement.

— Dites-lui que je ne suis pas encore arrivé. Seigneur ! » hurla le général Peckem, mesurant pour la première fois l'étendue du désastre, « *Scheisskopf* ! C'est un imbécile ! Je n'ai pas arrêté d'engueuler ce crétin, et voilà qu'il devient mon supérieur hiérarchique ! Oh, Seigneur ! Cargill ! Cargill, ne m'abandonnez pas ! Où est Wintergreen ?

— Sir, j'ai en ligne un ex-sergent Wintergreen. Il a essayé de vous joindre toute la matinée.

— Mon général, je n'arrive pas à joindre Wintergreen, cria le colonel Cargill. Ça sonne sans arrêt occupé. »

Ruisselant de sueur, le général Peckem saisit l'appareil.

« Wintergreen !

— Peckem, espèce de couillon !...

— Wintergreen, vous savez ce qu'ils viennent de faire ?

— ... qu'avez-vous fait, bougre d'andouille ?

— Scheisskopf supervise toutes nos activités ! »

Wintergreen hurlait de rage et de terreur. « Vous et vos mémorandums à la con ! Ils ont placé le service opérations sous la coupe des services spéciaux !

— Oh ! non, gémit Peckem. C'est à cause de ça ? À cause de mes *memoranda* ? C'est à cause d'eux qu'ils ont promu Scheisskopf ? Et pourquoi ne m'ont-ils pas promu, moi ?

— Parce que vous n'étiez plus dans les services spéciaux. Vous lui avez servi son poste sur un plateau. Et savez-vous ce qu'il veut nous

obliger à faire ? Savez-vous ce que cette ordure veut que nous fassions ?

— Sir, je crois que vous feriez bien de parler au général Scheisskopf, dit nerveusement un sergent. Il veut absolument parler à quelqu'un.

— Cargill, occupez-vous de Scheisskopf à ma place. Moi, je ne peux pas. Et voyez ce qu'il veut. »

Le colonel Cargill écouta le général Scheisskopf un moment, puis devint blanc comme un linge. « Oh, nom de dieu ! s'écria-t-il alors que le récepteur lui glissait des doigts. Savez-vous ce qu'il veut ? Il veut que nous défilions. Il veut que *tout le monde* défile ! »

XXXVIII. LA PETITE SŒUR

Yossarian, lui, défilait à reculons, le pistolet à la ceinture, et refusa d'accomplir d'autres missions. Il défilait à reculons tout en pivotant continuellement sur lui-même, pour s'assurer que personne ne se glissait furtivement derrière lui. Tout bruit venant de l'arrière était une menace potentielle, et chaque personne qu'il croisait un assassin en puissance. Il gardait constamment la main sur la crosse de son pistolet et ne souriait à personne sauf à Hungry Joe. Il déclara au capitaine Piltchard et au capitaine Wren qu'il en avait assez de voler. Le capitaine Piltchard et le capitaine Wren rayèrent son nom de la liste établie pour la prochaine mission et en référèrent à l'état-major du groupe.

Le colonel Korn rit doucement. « Alors comme ça, il ne veut plus voler ? » demanda-t-il en souriant, tandis que le colonel Cathcart se réfugiait dans un coin du bureau pour supputer quelle nouvelle catastrophe laissait présager cette énième apparition du nom de Yossarian. « Et pourquoi donc ?

— Son ami Nately a été tué dans l'accident au-dessus de La Spezia. C'est peut-être la raison.

— Mais pour qui se prend-il... Achille ? » Cette comparaison ravit le colonel Korn, qui prit mentalement note de la replacer lors de la prochaine visite du général Peckem. « Il faut qu'il accomplisse d'autres missions. Il n'a pas le choix. Allez lui dire que vous nous signalerez sa conduite s'il ne change pas d'idée.

— Nous le lui avons déjà dit, sir. C'est sans effet.

— Qu'en pense le Major Major ?

— Nous ne voyons jamais le Major Major. Il semble qu'il ait disparu.

— Ce que j'aimerais le disparaître, ce Yossarian de malheur ! » tonna le colonel Cathcart, de l'autre côté du bureau. « Comme ils l'ont fait pour Dunbar.

— Oh ! nous ne manquons pas de moyens de le faire rentrer dans le rang », lui assura le colonel Korn avant de se retourner vers Piltchard et Wren. « Commençons par le plus bénin : envoyez-le à Rome pour une permission de quelques jours. La mort de son camarade l'a peut-être effectivement un peu détraqué. »

En fait, la mort de Nately faillit tuer Yossarian, car lorsqu'il annonça la nouvelle à la putain de Nately, à Rome, elle poussa un hurlement déchirant et tenta de le poignarder avec un épluche-pommes de terre.

« *Bruto !* » lui cria-t-elle, en proie à une fureur hystérique, pendant qu'il lui tordait le bras derrière le dos pour lui faire lâcher l'épluche-pommes de terre, « *Bruto ! Bruto !* » Elle bondit sur Yossarian et lui lacéra la joue de ses ongles démesurément longs. Elle lui cracha haineusement au visage.

« Qu'est-ce qui vous prend ? » dit-il en grimaçant de douleur et la repoussant à travers la pièce jusqu'au mur opposé. « Je ne vous ai rien fait, *moi*. »

Les deux poings en avant, elle repartit à l'attaque et lui ouvrit la lèvre d'un uppercut imparable, avant qu'il n'ait eu le temps de lui saisir les poignets pour l'immobiliser. Elle était complètement décoiffée. Des larmes coulaient abondamment de ses yeux étincelants de haine, pendant qu'elle luttait sauvagement contre lui avec toute la fougue d'un forcené, crachait, l'abreuvait d'injures variées et s'écriait « *Bruto ! Bruto !* » chaque fois qu'il essayait de s'expliquer. Sa force surprenante le décontenança et il se sentit tomber. Elle était presque aussi grande que Yossarian et pendant quelques secondes irréelles et terrifiantes, il fut certain qu'elle le vaincrait, l'écraserait au sol de sa froide détermination et l'achèverait sans pitié, à cause d'un abominable crime qu'il n'avait pas commis. Ils s'empoignaient furieusement, grognaient, haletaient, il voulut appeler au secours. Enfin, il la sentit faiblir, fut capable de la faire reculer et la supplia de le laisser parler, lui jurant qu'il n'était pour rien dans la mort de Nately. Elle lui cracha de nouveau au visage. Il la repoussa brutalement, écoeuré et frustré. Dès qu'il l'eut lâchée, elle se rua sur l'épluche-pommes de terre, il se précipita sur elle et ils roulèrent l'un par-dessus l'autre plusieurs fois avant qu'il pût lui arracher son arme. Alors qu'il se relevait, elle tenta de le faire tomber en lui saisissant la jambe et lui griffa la cheville jusqu'au sang. Il sautilla à travers la chambre en gémissant de douleur et jeta l'épluche-pommes de terre par la fenêtre. Se croyant enfin hors de danger, il poussa un immense soupir de soulagement.

« Bon. Maintenant, laissez-moi vous expliquer quelque chose », dit-il d'une voix calme, sincère et posée.

Elle lui lança un coup de pied dans l'aine. L'air s'échappa en sifflant de ses poumons ; il s'écroula, poussa un ululement aigu et se plia en deux en cherchant son souffle. La putain de Nately courut hors de la pièce. En chancelant Yossarian se releva *in extremis*, car elle revint en trombe de la cuisine, armée d'un long couteau à pain. Un cri de surprise et d'épouvante jaillit des lèvres de Yossarian ; tenant à deux mains son ventre douloureux et palpitant, il se laissa tomber de tout son poids dans les jambes de la fille et la fit basculer. Elle passa par-dessus sa tête et atterrit par terre sur les coudes avec un bruit mat. Le couteau tomba, il le poussa sous le lit. Elle essaya de ramper vers lui, mais il l'agrippa par le bras et la remit debout. Elle tenta alors de lui lancer un autre coup de pied dans l'aine et il la repoussa en jurant. Elle percuta le mur en perdant l'équilibre et envoya valser une chaise contre une commode couverte de peignes, brosses et produits de beauté qui s'écrasèrent sur le plancher. Un tableau dégringola à l'autre bout de la pièce et le verre se brisa.

« Pourquoi m'en voulez-vous ? s'écria-t-il à bout de nerfs. Ce n'est pas moi qui l'ai tué. »

Elle lui lança un lourd cendrier en verre à la tête. Il serra le poing et voulut la frapper à l'estomac quand elle se rua de nouveau sur lui, mais il eut peur de lui faire mal. Il désirait l'assommer d'un direct à la mâchoire et filer dehors, mais la cible bougeait sans arrêt, si bien qu'il préféra sauter de côté à la dernière seconde et elle atterrit de l'autre côté de la pièce dans son élan, heurtant violemment le mur opposé. Mais elle se mit aussitôt en travers de la porte. Elle lui lança un vase imposant. Après quoi elle se précipita sur lui avec une bouteille de vin pleine, dont elle lui assena un rude coup sur la tempe, qui l'étourdit et le mit à genoux. Ses oreilles bourdonnaient, son visage était blême. Mais il était surtout gêné. Il se sentait mal à l'aise : elle allait le tuer. Il ne parvenait pas à comprendre ce qui se passait. Il ne savait pas *quoi faire*. Mais il savait qu'il devait à tout prix s'en tirer et se catapulta en avant quand il la vit lever la bouteille de vin pour l'achever : il la frappa à l'estomac avant qu'elle ait pu réagir. Dans la foulée, il la propulsa devant lui de toutes ses forces, jusqu'à ce que les genoux de la fille butent contre le montant du lit et qu'elle s'écroule sur le matelas, Yossarian s'effondrant simultanément entre ses jambes. Elle enfonça ses ongles dans sa nuque et se trémoussa pendant qu'il se hissait sur les formes pleines et rebondies de son corps, jusqu'à ce qu'il l'eût recouverte entièrement et réduite à sa merci, suivant des doigts son bras palpitant, atteignant enfin la bouteille de vin pour la lui faire lâcher. Elle ruait tant et plus, essayait de le mordre, ses lèvres sensuelles et

charnues retroussées comme celles d'une bête enragée. Maintenant qu'elle gisait captive sous lui, il se demanda comment fuir sans lui laisser la moindre chance de le blesser. Il sentait les cuisses et les genoux nerveux de la fille lui pétrir la jambe. Le désir monta en lui, et il eut honte. Il prenait conscience de la chair voluptueuse de ce splendide corps de jeune femme, qui se mouvait sous lui comme la houle – humide, liquide, délectable et irrésistible, son ventre chaud et sa poitrine opulente se cambrant vers lui, s'offrant sans réserve. Son haleine était brûlante. Soudain – et bien que les convulsions frénétiques ne se fussent pas calmées – il comprit qu'elle ne luttait plus, il se rendit compte qu'elle ne se battait plus, mais soulevait son pelvis en cadence, obéissant au rythme puissant, rhapsodique et instinctif de l'ardeur érotique. Il sursauta de surprise et de joie. Son visage – qui lui semblait à présent aussi beau qu'une fleur épanouie – était convulsé d'une autre torture, ses yeux mi-clos regardaient sans voir, n'exprimant plus que l'attente du désir.

« *Caro* », murmura-t-elle d'une voix rauque, qui paraissait monter des profondeurs de son corps voluptueux. « Ooooh, *caro mio*. »

Il lui caressa les cheveux. Elle lui embrassa le visage avec une passion sauvage. Il lui lécha le cou. Elle le prit dans ses bras et l'étreignit. Il se sentit tomber, tomber amoureux d'elle, qui l'embrassait sans relâche de ses lèvres frémissantes, humides, douces et charnues, et lui chuchotait en se pâmant des mots incohérents, glissant adroitement une main sous la ceinture de Yossarian, tandis que l'autre, traîtresse, cherchait à tâtons le couteau à pain sur le plancher, pour finalement le trouver. Il s'en aperçut juste à temps. Elle voulait toujours le tuer ! Choqué et stupéfait de son subterfuge, il lui tordit le poignet, lui arracha le couteau et le jeta au loin. D'un bond, il fut debout. Son visage était décomposé par la déception et la surprise. Il hésita entre filer comme une flèche vers la porte et se jeter sur le lit pour lui faire l'amour et se livrer abjectement à tous ses caprices. Mais elle lui épargna le soin de choisir en fondant subitement en larmes. Il n'y comprenait de nouveau plus rien.

Cette fois-ci, elle pleurait pour de bon, terrassée par la douleur, par un profond chagrin qui lui faisait oublier jusqu'à la présence de Yossarian. Elle faisait pitié, assise sur le lit, son adorable visage penché vers le sol, les épaules secouées de sanglots. Pour une fois, il n'y avait pas à s'y tromper. Elle gémissait, pleurait toutes les larmes de son corps. Peu lui importait maintenant qui était à ses côtés. Yossarian aurait pu en profiter pour s'éclipser sans courir le moindre risque, mais il préféra rester pour la consoler.

« Allons », balbutia-t-il en la tenant par les épaules, se souvenant avec tristesse de sa faiblesse et de son impuissance dans l'avion qui revenait d'Avignon, quand Snowden gémissait qu'il avait froid, si

froid, et que Yossarian n'avait rien d'autre à lui offrir que des « Là, là, allons... ». « Allons, répétait-il à la fille, là, là... »

Elle s'appuya contre lui et bientôt, elle fut même trop faible pour continuer de pleurer ; elle ne leva pas une seule fois les yeux sur lui, sauf lorsqu'il lui tendit son mouchoir. Elle s'essuya les joues et avec un petit sourire poli lui rendit le mouchoir en murmurant « *Grazie, grazie* », comme une jeune fille bien élevée, après quoi, sans prévenir, sans raison, elle lui enfonça deux doigts dans les yeux et poussa un hurlement de triomphe.

« Ha ! *Assassino !* » rugit-elle, avant de courir allègrement à l'autre bout de la pièce ramasser le couteau à pain pour l'achever.

À moitié aveuglé, il se leva et se lança à sa poursuite. Mais derrière lui, un bruit le fit se retourner. Ce qu'il découvrit le glaça d'horreur : la petite sœur de la putain de Nately s'avavançait vers lui en brandissant un autre grand couteau à pain !

« Oh, non... », se lamenta-t-il en frissonnant. Il lui fit lâcher le couteau d'un coup sec du tranchant de la main sur le poignet. Cette attaque grotesque, inimaginable, lui fit perdre patience. Il se demanda qui allait maintenant se précipiter sur lui en brandissant un grand couteau à pain... Il souleva de terre la petite sœur de la putain de Nately, la lança sur l'ainée et sortit en courant de la pièce, de l'appartement, dégringola l'escalier. Les deux filles le poursuivirent jusque dans le vestibule. Il entendit le bruit de leurs pas diminuer à mesure qu'il prenait de l'avance sur elles, pour enfin cesser. À la place, il perçut des sanglots, juste au-dessus de lui. Il jeta un coup d'œil dans la cage d'escalier et aperçut la putain de Nately affalée comme une masse sur une marche, pleurant à chaudes larmes, le visage enfoui dans les mains, tandis que son adorable petite sœur, penchée dangereusement par-dessus la rampe, lui criait : « *Bruto ! Bruto !* » et le menaçait de son couteau à pain en l'agitant comme un nouveau jouet extraordinaire dont elle avait grande envie de se servir.

Yossarian se sauva, mais dans la rue, il se retourna plusieurs fois anxieusement. Les gens le regardaient d'un air bizarre, ce qui accrut encore ses appréhensions. Il pressa le pas, se demandant ce que son aspect pouvait bien avoir d'inhabituel pour attirer l'attention de tous les passants. Il se toucha le front à un endroit douloureux, et ses doigts, quand il les retira, étaient maculés de sang. Il comprit. Il se tamponna le visage et le cou avec son mouchoir, qui s'ensanglantait à mesure. Il saignait de partout. Il se précipita dans le bâtiment de la Croix-Rouge, descendit au deuxième sous-sol jusqu'aux toilettes des hommes, où il nettoya à l'eau et au savon ses innombrables plaies, arrangea son col de chemise et se coiffa. Jamais il n'avait vu figure aussi meurtrie et égratignée que celle qui l'observait d'un œil

perplexe dans le miroir. Pourquoi donc cette fille lui en voulait-elle à ce point ?

Quand il quitta les toilettes, la putain de Nately était dehors en embuscade. Elle était accroupie contre le mur, au bas de l'escalier, et fondit sur lui comme un faucon, un couteau à viande étincelant au poing. Il para son attaque en levant le coude et lui décocha un coup de poing à la mâchoire. Ses yeux se révoltèrent ; il la rattrapa avant qu'elle ne s'écroule et l'assit doucement. Puis il remonta les marches en courant, sortit en trombe du bâtiment et passa les trois heures qui suivirent à chercher Hungry Joe dans toute la ville pour quitter Rome avant qu'elle ne puisse le retrouver. Il ne se sentit vraiment en sécurité que lorsque l'avion eut décollé. Quand ils atterrirent à Pianosa, la putain de Nately, déguisée en mécanicien, l'attendait avec son couteau à viande à l'endroit exact où l'avion s'arrêta, et ce qui le sauva alors qu'elle s'apprêtait à lui plonger son couteau dans la poitrine, ce furent les talons aiguilles de la fille et le gravillon sur lequel elle dérapa avant de perdre l'équilibre. Éberlué, Yossarian la hissa dans l'avion et l'immobilisa d'une double clé au bras pendant que Hungry Joe demandait par radio à la tour de contrôle l'autorisation de retourner à Rome. À l'aéroport de Rome, Yossarian la balança sur la piste et Hungry Joe décolla pour Pianosa sans même arrêter ses moteurs. Osant à peine respirer, Yossarian dévisagea tous ceux qu'il rencontra en retournant avec Hungry Joe vers leurs tentes respectives. Hungry Joe le regardait avec une drôle d'expression.

« Es-tu vraiment sûr de ne pas avoir imaginé toute cette histoire ? demanda-t-il finalement à Yossarian.

— Imaginer ? Tu étais bien avec moi, non ? C'est bien toi qui l'as ramenée à Rome ?

— J'ai peut-être moi aussi tout imaginé ? À propos, pourquoi veut-elle te tuer ?

— Elle ne m'a jamais aimé. Peut-être parce que j'ai cassé le nez de Nately, peut-être parce que j'étais le seul type qu'elle avait sous la main quand elle a appris la nouvelle. Tu crois qu'elle reviendra ? »

Ce soir-là, Yossarian alla au club des officiers et y resta fort tard. Il était sur ses gardes quand il revint à sa tente. Il s'arrêta quand il la vit, cachée dans les buissons, serrant dans sa main un énorme couteau de boucher, déguisée en paysanne de Pianosa. Sur la pointe des pieds, Yossarian fit un détour pour la prendre à revers et la saisit par surprise.

« *Caramba !* » s'écria-t-elle en se débattant comme un chat sauvage, quand il la traîna à l'intérieur de sa tente et la cloua au sol.

« Hé ? Qu'est-ce qui se passe ? demanda d'une voix endormie un de ses coturnes.

— Tenez-la jusqu'à ce que je revienne », ordonna Yossarian, en tirant l'homme de son lit pour l'allonger sur la fille, avant de filer. « Tenez-la bien !

— Laissez-moi le tuer et je ferai gouzi-gouzi avec chacun d'entre vous », proposa la fille.

Les autres sautèrent à bas de leurs lits de camp dès qu'ils s'aperçurent qu'il s'agissait d'une fille et essayèrent de la gouzi-gouzer en l'absence de Yossarian, parti chercher Hungry Joe, qui dormait comme un bébé. Yossarian souleva le chat de Huple du visage de Hungry Joe et le secoua. Hungry Joe s'habilla rapidement. Cette fois-ci, ils dirigèrent l'avion vers le nord et s'enfoncèrent au-dessus de l'Italie, loin au-delà des lignes ennemies. À la verticale d'une plaine, ils fixèrent un parachute aux épaules de la fille et la balancèrent par la trappe de secours. Yossarian était à présent persuadé d'être débarrassé d'elle et se sentit soulagé. De retour à Pianosa, alors qu'il approchait de sa tente, une silhouette surgit de l'obscurité : il s'évanouit. Il reprit connaissance assis par terre et attendit le coup de couteau mortel, presque soulagé d'en avoir enfin terminé. À la place, une main secourable l'aïda à se relever. Elle appartenait à un pilote de l'escadrille de Dunbar.

« Comment vous sentez-vous ? chuchota le pilote.

— Pas trop mal.

— Je vous ai vu tomber à l'instant. Je me suis dit qu'il vous était arrivé quelque chose.

— Je crois que je me suis évanoui.

— Dans mon escadrille, on prétend que vous leur avez dit que vous refusiez d'accomplir d'autres missions de bombardement.

— C'est vrai.

— Mais des officiers du groupe sont venus nous assurer que cette rumeur était sans fondement, que c'était une blague de votre part.

— C'est faux.

— Vous croyez qu'ils vont vous laisser faire ?

— Je ne sais pas.

— Quelle sanction vont-ils prendre contre vous ?

— Je ne sais pas.

— Vous croyez qu'ils vous feront passer en conseil de guerre pour désertion devant l'ennemi ?

— Je ne sais pas.

— Je vous souhaite de vous en tirer », dit le pilote de l'escadrille de Dunbar. « Tenez-moi au courant. »

Yossarian le regarda partir et poursuivit sa route vers sa tente.

« Psst ! » fit une voix, quelques pas plus loin. C'était Appleby, caché derrière un arbre. « Comment te sens-tu ?

— Pas trop mal, répondit Yossarian.

— Le bruit court qu'ils vont te menacer de conseil de guerre pour désertion devant l'ennemi, mais aussi qu'ils ne veulent pas pousser les choses trop loin, car ils ne sont pas du tout sûrs de leur coup. En plus, les nouveaux commandants risquent de ne pas apprécier. Et puis tu es toujours un sacré héros, avec tes deux survols du pont de Ferrare. J crois même que maintenant, tu es le plus grand héros que nous ayons dans le groupe. J' me suis dit que tu aimerais savoir qu'ils bluffent à mort.

— Merci, Appleby.

— C'est pour ça que je suis venu te parler, pour t'avertir.

— Merci beaucoup. »

Appleby frotta ses semelles par terre, l'air gêné. « Je regrette que nous nous soyons battus au club des officiers, Yossarian.

— Ce n'est pas grave.

— Mais ce n'est pas moi qui ai commencé. Tout est de la faute d'Orr ; il n'avait qu'à pas me balancer sa raquette de ping-pong dans la figure. Je sais pas ce qui lui a pris.

— Tu gagnais.

— Évidemment que je gagnais. On joue pour gagner, non ? Mais maintenant qu'il est mort, ça n'a plus beaucoup d'importance que je joue mieux au ping-pong que lui, pas vrai ?

— Effectivement.

— Excuse-moi aussi d'avoir provoqué ce scandale à propos des cachets d'Atabrine. Après tout, si tu as envie d'attraper la malaria, ça ne regarde que toi, n'est-ce pas ?

— N'en parlons plus, Appleby.

— Mais, tu sais, j'essayais seulement de faire mon devoir. J'obéissais aux ordres. D'ailleurs on m'a toujours dit qu'il fallait obéir aux ordres.

— N'en parlons plus.

— Tu sais, j'ai dit au colonel Korn et au colonel Cathcart qu'à mon avis, ils ne devraient pas te faire accomplir d'autres missions si tu refusais, et ils m'ont répondu que je les décevais beaucoup. »

Yossarian sourit tristement. « Ça, je veux bien te croire.

— Bof, je m'en moque. Tu en as tout de même fait soixante et onze. Ça devrait leur suffire. Tu crois qu'ils vont te laisser t'en tirer aussi facilement ?

— Non.

— Mais s'ils te dispensent de missions, il faudra bien qu'ils nous dispensent tous, non ?

— C'est bien pour cela qu'ils ne vont pas me laisser faire.

— Qu'est-ce qu'ils mijotent, selon toi ?

— Je ne sais pas.

— Tu crois qu'ils vont te faire passer en conseil de guerre ?

— Je ne sais pas.

— Tu as peur ?

— Oui.

— Tu comptes effectuer d'autres missions ?

— Non.

— J'espère que tu vas t'en tirer, chuchota Appleby avec chaleur. Je l'espère vraiment.

— Merci, Appleby.

— Moi-même, je n'ai plus trop envie de faire des missions, maintenant que nous sommes à peu près sûrs de gagner la guerre. Je te tiendrai au courant de toutes les rumeurs qui circulent.

— Merci, Appleby... »

« Hé ! » l'appela une voix étouffée venant des buissons bas et rabougris qui poussaient à côté de sa tente, dès qu'Appleby fut parti. Havermeyer s'y tenait accroupi. Il mangeait du nougat aux cacahuètes ; son visage boutonneux aux pores dilatés semblait couvert d'écailles sombres. « Comment va ? demanda-t-il quand Yossarian fut arrivé à sa hauteur.

— Pas trop mal.

— Tu vas accomplir d'autres missions ?

— Non.

— Et s'ils t'y obligent ?

— Je refuserai.

— Tu en as marre ?

— Oui.

— Vont-ils te passer en conseil de guerre ?

— Probablement.

— Qu'a dit le Major Major ?

— Le Major Major est parti.

— Ils l'ont disparu ?

— Je ne sais pas.

— Que feras-tu s'ils décident de te disparaître ?

— Je tâcherai de les en empêcher.

— Ils ne t'ont pas proposé un marché ou une compensation quelconque si tu acceptais de voler ?

— Piltchard et Wren ont déclaré qu'ils se débrouilleraient pour m'affecter à des missions pépères. »

Havermeyer redressa la tête. « Dis donc, c'est impeccable, ça. À ta place, je sauterais sur l'occasion. C'est ce que tu as fait, j'imagine.

— J'ai refusé.

— Tu as eu tort. (Le visage massif de Havermeyer se renfroгна.) Mais j'y pense, un marché comme celui-là n'était pas très équitable pour nous. Si tu es de toutes les missions pépères, il faut que nous volions à ta place pour les missions dangereuses, hein ?

— C'est vrai.

— Je n'aime pas ça du tout, s'écria Havermeyer en se levant d'un air furieux, les poings sur les hanches. Mais alors pas du tout du tout. Ils se préparent à me baiser jusqu'au trognon, uniquement parce que tu es trop trouillard pour accomplir d'autres missions, n'est-ce pas ?

— Va donc leur demander, répondit Yossarian, en posant prudemment la main sur la crosse de son pistolet.

— Mais je ne te reproche rien, même si je ne t'aime pas. Tu sais, je n'ai plus trop envie de faire des missions maintenant. Tu ne vois pas comment je pourrais y couper, moi aussi ? »

Yossarian ricana et s'en sortit par une boutade : « Prends un pistolet et mets-toi à défiler avec moi. »

Havermeyer secoua la tête pensivement. « Nan, j' peux pas faire ça. Je risque de déshonorer ma femme et mon gosse en agissant comme un lâche. Personne n'aime un lâche. Et puis je veux rester dans les réserves quand la guerre sera terminée. Tu touches cinq cents dollars par an dans les réserves.

— Alors accomplis d'autres missions.

— Ouais, j'crois que j'ai pas le choix. Mais d'après toi, y a une chance pour qu'ils te dispensent de missions et te renvoient au pays ?

— Non.

— S'ils acceptent de faire ça, et s'ils te laissent emmener quelqu'un avec toi, tu me choisiras ? Ne prends pas quelqu'un comme Appleby. Choisis-moi plutôt.

— Mais pourquoi bon dieu veux-tu qu'ils me proposent un marché pareil ?

— Je ne sais pas. Mais si jamais ça se produit, souviens-toi que je t'ai demandé le premier, d'accord ? Et tiens-moi au courant de ta situation. Je t'attendrai ici, dans les buissons, tous les soirs. Peut-être que s'ils ne te punissent pas, je refuserai de voler aussi. Okay ? »

Toute la soirée du lendemain, des aviateurs surgirent des ténèbres pour lui demander si tout allait bien et le supplier de leur confier tous ses secrets, en prétextant une amitié morbide et ésotérique, dont lui-même n'avait jamais soupçonné l'existence. Sur son passage, des soldats de l'escadrille qu'il connaissait à peine se jetaient soudain dans ses jambes pour lui demander si tout allait bien. Jusqu'à des hommes d'autres escadrilles qui vinrent l'un après l'autre se cacher dans l'obscurité pour en jaillir tout à coup et se planter devant lui. Où qu'il allât après le coucher du soleil, on le guettait, on bondissait et on lui demandait si tout allait bien. Ça sautait de derrière les buissons ou les troncs d'arbres, ça surgissait des fossés et des mauvaises herbes, ça jaillissait d'un coin de tente, d'un pare-chocs de voiture en stationnement. Un de ses coturnes se matérialisa même devant lui pour lui demander si tout allait bien et l'adjurer de ne

répéter sa question à aucun de ses amis. Yossarian s'approchait de chaque silhouette floue qui l'appelait, la main sur son pistolet, ne sachant pas si l'ombre chuchotante ne se révélerait pas être la putain de Natelly ou, pire, un émissaire dûment mandaté par le gouvernement pour l'assommer. On pouvait craindre qu'ils n'en arrivent à cette extrémité. En effet, ils ne voulaient pas le faire passer en conseil de guerre pour désertion devant l'ennemi, vu que les cent trente-cinq milles le séparant du front passeraient difficilement pour un face à face avec ledit ennemi, et que Yossarian était malgré tout l'homme qui avait enfin détruit le pont de Ferrare en retournant une deuxième fois sur l'objectif et en tuant Kraft – Kraft, qu'il oubliait presque toujours quand il comptabilisait les morts qu'il avait connus. Mais en haut lieu, on ne pouvait pas le laisser s'en tirer indemne, si bien que tout le monde attendait anxieusement la terrible riposte de l'état-major.

Pendant la journée, on l'évitait, même Aarfy, et Yossarian comprit que leur comportement changeait du tout au tout après le coucher du soleil. Mais il les remarquait à peine en marchant à reculons, la main sur son pistolet, s'attendant à entendre les dernières cajoleries, menaces ou propositions concoctées par le groupe, chaque fois que les capitaines Piltchard et Wren sortaient de leurs conférences au sommet quotidiennes avec le colonel Cathcart et le colonel Korn. Hungry Joe ne se montrait plus, et la seule personne qui osât maintenant lui parler était le capitaine Black, qui l'appelait « le Baroudeur » d'un ton guilleret et sarcastique chaque fois qu'il le rencontrait, et qui, à son retour de Rome, vers la fin de la semaine, lui apprit que la putain de Natelly avait disparu. Consterné, Yossarian sentit une pointe de désir et de remords. Elle lui manquait.

« Disparue ? répéta-t-il d'une voix lugubre.

— Ouais, envolée. » Le capitaine Black éclata de rire ; ses yeux chassieux étaient plissés de fatigue et un duvet roussâtre recouvrait ses joues creuses. Il se frotta des deux mains les poches sous ses yeux. « Je me suis dit : pourquoi ne pas tringler encore une fois cette femelle pendant que j'y suis, histoire de me rappeler le bon vieux temps ? Vous savez, rien que pour faire se retourner le Natelly dans sa tombe ! Ha, ha ! Vous vous souvenez comment je l'asticotais ? Mais l'appartement était vide.

— A-t-elle laissé un message ? » interrogea Yossarian, qui n'avait cessé de songer à la fille, se demandant si elle était malheureuse, se sentant esseulé, abandonné sans ses attaques furieuses et inlassables.

« Il n'y a plus personne là-bas », s'écria joyeusement le capitaine Black, pour que Yossarian comprenne une bonne fois. « Vous comprenez ? Elles sont toutes parties. Tout le monde a été viré.

— Parties ?

— Ouais, parties. Foutues à la rue. » Le capitaine Black gloussa de nouveau, sa pomme d'Adam tressautant allègrement sur son cou émacié. « Le bordel est vide. Les MP's ont fait une descente à l'appartement et flanqué les putains dehors. Marrant, non ? »

Yossarian avait peur et se mit à trembler. « Pourquoi ont-ils fait ça ? »

— Quelle importance ? » répondit le capitaine Black en balayant la question d'un geste. « Ils les ont virées dans la rue. Qu'est-ce que vous dites de ça ? Toute la bande.

— Et la petite sœur ?

— Virée, gloussa le capitaine Black. Virée avec les autres catins. À la rue.

— Mais ce n'est qu'une gamine, s'indigna Yossarian. Elle ne connaît personne dans toute la ville. Que va-t-il lui arriver ?

— Qu'est-ce que j'en ai à foutre ? » rétorqua le capitaine Black, qui haussa les épaules, puis regarda soudain Yossarian d'un air surpris, rusé et joyeux. « Hé, qu'y a-t-il ? Si j'avais su que cette nouvelle vous attristerait à ce point, je me serais grouillé de vous l'annoncer, rien que pour vous voir flipper. Hé, où allez-vous ? Revenez ! Revenez ici, que je vous fasse flipper un peu ! »

XXXIX. LA VILLE ÉTERNELLE

Yossarian était parti sans permission avec Milo qui, dans l'avion volant vers Rome, secoua la tête d'un air de reproche et, les lèvres pincées de réprobation, déclara à Yossarian, d'un ton de confesseur, qu'il avait honte de lui. Yossarian opina du bonnet. Yossarian se ridiculisait en marchant à reculons, le pistolet à la ceinture, et en refusant d'accomplir d'autres missions de combat, lui dit Milo. Yossarian opina du bonnet. Il trahissait son escadrille, mettait ses supérieurs dans l'embarras. Il plaçait également Milo dans une position très délicate. Yossarian opina de nouveau du bonnet. Les hommes commençaient à ronchonner. Il était injuste que Yossarian ne pense qu'à son propre salut, pendant que des officiers comme Milo, le colonel Cathcart, le colonel Korn et l'ex-première classe Wintergreen faisaient l'impossible pour gagner la guerre. Les hommes qui avaient soixante-dix missions derrière eux ronchonnaient, parce qu'ils devaient maintenant en effectuer quatre-vingts ; on pouvait craindre que certains ne s'arment d'un pistolet et ne se mettent aussi à marcher à reculons. Le moral se détériorait, tout était de la faute de Yossarian. La patrie était en danger, et

Yossarian compromettait ses droits imprescriptibles à la liberté et à l'indépendance en ayant le culot de vouloir les exercer.

Assis dans le siège du copilote, Yossarian opinait du bonnet sans discontinuer, tout en essayant de ne pas entendre les vitupérations de Milo. Il songeait à la putain de Nately, et aussi à Kraft, Orr, Nately, Dunbar, Kid Sampson, McWatt, à tous les gens malades, à tous les pauvres, les simples d'esprit qu'il avait vus en Italie, en Égypte et en Afrique du Nord, ou qu'il savait vivre en d'autres régions du monde ; il songeait aussi à Snowden et à la petite sœur de la putain de Nately. Yossarian crut comprendre pourquoi la putain de Nately le jugeait responsable de la mort de Nately et voulait le tuer. Après tout, pourquoi en serait-il autrement ? Elle et toutes ses cadettes avaient cent fois raison de l'accuser, lui et ses aînés, de toutes les catastrophes non naturelles qui s'abattaient sur elles ; exactement comme elle, malgré son chagrin, était responsable de toutes les misères dont souffraient à cause des hommes sa petite sœur et tous les enfants. Un jour, il faudrait bien que quelqu'un fasse quelque chose. Chaque victime était coupable, chaque coupable une victime, mais un jour il faudrait que quelqu'un brise ce cercle vicieux d'habitudes héréditaires qui les détruisait tous. Dans certains pays d'Afrique, des marchands d'esclaves continuaient à voler des petits garçons pour les vendre à des hommes qui les éventaient et les mangeaient. Yossarian s'étonna que des enfants pussent supporter des sacrifices aussi barbares sans se plaindre ni hurler de terreur. Il y vit une preuve de stoïcisme. Autrement, se dit-il, cette coutume aurait disparu, car aucun être humain n'oserait sacrifier des enfants pour satisfaire sa soif de richesses ou d'immortalité.

Il cassait la baraque, continua Milo ; Yossarian opina du bonnet une fois encore. Il manquait d'esprit de corps, ajouta Milo, et Yossarian opina, écouta Milo lui affirmer que, s'il n'aimait pas les méthodes du colonel Cathcart et du colonel Korn, il n'avait qu'à aller en Russie au lieu de semer la zizanie. Yossarian se retint de rétorquer que si le colonel Cathcart, le colonel Korn et Milo n'aimaient pas sa façon de semer la zizanie, ils n'avaient qu'à aller en Russie. Le colonel Cathcart et le colonel Korn, reprit Milo, s'étaient montrés extrêmement bienveillants à son égard : ne lui avaient-ils pas décerné une médaille après la dernière mission sur Ferrare ? Ne l'avaient-ils pas promu capitaine ? Yossarian opina. Ne le nourrissaient-ils pas ? Ne lui versaient-ils pas sa solde chaque mois ? Yossarian opina encore. Milo était persuadé qu'ils se montreraient magnanimes, s'il allait s'excuser, se soumettait et acceptait d'accomplir quatre-vingts missions. Yossarian promit d'y réfléchir, retint son souffle et pria le Ciel que tout se passe bien à l'atterrissage, quand Milo sortit le train et aborda la piste. Bizarre, à quel point

maintenant il détestait voler...

Rome était en ruine, constata-t-il, quand l'avion se fut arrêté. L'aéroport avait été bombardé huit mois auparavant, et des bulldozers avaient entassé les gravats en deux énormes monticules plats, de chaque côté de l'entrée du bâtiment, contre la clôture de fil de fer barbelé qui entourait le terrain. Le Colisée était une coquille délabrée et l'Arc de Constantin s'était écroulé. L'appartement de la putain de Natelly ressemblait à un champ de bataille. Les filles avaient disparu ; il ne restait que la vieille. On avait brisé les vitres de toutes les fenêtres. La vieille était emmitouflée dans des chandails et des jupes, la tête recouverte d'un châle noir. Assise sur une chaise en bois à côté d'un réchaud électrique, elle faisait bouillir de l'eau dans une casserole d'aluminium cabossée. Elle parlait toute seule quand Yossarian entra, et se mit à se lamenter dès qu'elle le vit.

« Parties », gémit-elle avant même qu'il n'ouvre la bouche. Les bras croisés, elle se balançait sur sa chaise. « Parties.

— Qui ?

— Toutes. Toutes les pauvres petites.

— Où ça ?

— Dehors. Mises à la rue. Toutes parties. Toutes les pauvres petites.

— Chassées par qui ? Qui a fait ça ?

— Les grands méchants soldats aux casques blancs, avec des matraques. Et nos *carabinieri*. Ils sont entrés avec leurs matraques et les ont chassées. Ils ne les ont même pas laissées prendre leurs manteaux. Pauvres filles. Ils les ont chassées dans le froid.

— Ils les ont arrêtées ?

— Ils les ont chassées. Simplement chassées.

— Mais pourquoi ont-ils fait ça, s'ils n'avaient pas de mandat d'arrêt ?

— Je ne sais pas, sanglota la vieille. Je ne sais pas. Qui va s'occuper de moi ? Qui va s'occuper de moi, maintenant que toutes les malheureuses filles sont parties ? Qui va prendre soin de moi ?

— Il doit bien y avoir une raison, insista Yossarian en frappant du poing la paume de son autre main. Ils ne pouvaient pas entrer ici sans mandat et flanquer tout le monde à la rue.

— Pas de raison, pleurnicha la vieille. Pas de raison.

— Quel droit avaient-ils ?

— L'Article 22.

— *Quoi ?* » Yossarian se figea sur place, sentit son sang se glacer dans ses veines. « Répétez ce que vous venez de dire.

— L'Article 22, répéta la vieille en hochant la tête. L'Article 22. L'Article 22 dit qu'ils ont le droit de faire tout ce que nous ne pouvons pas les empêcher de faire.

— Qu'est-ce que c'est que cette salade ? cria Yossarian, furieux et stupéfait. Comment savez-vous que c'était l'Article 22 ? Qui vous en a parlé ?

— Les soldats aux casques blancs et aux matraques. Les filles pleuraient. “Qu'avons-nous fait de mal ?” demandaient-elles. Les hommes ont répondu : “Rien”, et les ont poussées dehors à la pointe de leurs matraques. “Alors pourquoi nous chassez-vous ?” ont-elles dit. “Article 22”, ont répondu les policiers. “Vous n'avez pas le droit !” ont dit les filles. “Article 22”, ont-ils répondu. Article 22 ! Article 22 ! Ils n'avaient que ce mot-là à la bouche. Qu'est-ce que ça signifie, Article 22 ? C'est quoi, l'Article 22 ?

— Ils ne vous l'ont pas montré ? questionna Yossarian, qui trépignait de colère et de désespoir. Vous n'avez pas exigé qu'ils vous le lisent ?

— Ils n'ont pas à nous montrer l'Article 22, dit la vieille. La loi dit qu'ils n'y sont pas obligés.

— Quelle loi dit ça ?

— L'Article 22.

— Ah, les salauds ! s'exclama Yossarian. Je parie qu'ils ont inventé ça de toutes pièces. » Désorienté, il regarda autour de lui. « Où est le vieux ?

— Parti, gémit la vieille.

— Parti ?

— Mort, lui annonça la vieille en se frappant la tête de la paume de la main. Quelque chose a lâché là-dedans. Il est mort tout d'un coup.

— Mais ce n'est pas possible ! » cria Yossarian, prêt à la contredire. Pourtant, il savait que c'était la vérité, rien que la vérité. Là aussi, le vieux avait emboîté le pas à la majorité.

Yossarian quitta la pièce et parcourut l'appartement d'un air lugubre, jetant un coup d'œil désolé dans chaque chambre. Les soldats avaient brisé tous les objets en verre à coups de matraque. Des tentures et des draps déchirés jonchaient le plancher. Chaises, tables et commodes avaient été retournées. Ils avaient cassé tout ce qu'ils pouvaient casser. Le désastre était complet. Aucune bande de vandales n'aurait pu se montrer plus efficace. Toutes les vitres étaient brisées et les pièces plongées dans une profonde obscurité. Yossarian imaginait le martèlement sourd des pas des grands MP's aux casques blancs. Il imaginait le plaisir sadique et vicieux qu'ils prirent à tout démolir, avec conscience et application. Toutes ces malheureuses filles étaient parties. Tout le monde était parti, sauf la vieille aux chandails gris et bruns, avec son châle noir sur la tête. Mais elle aussi partirait bientôt.

« Parties », pleurnicha-t-elle quand il revint, avant même qu'il

n'ouvre la bouche. « Qui va s'occuper de moi, maintenant ? »

Yossarian ignore sa question. « L'amie de Nately – a-t-on eu de ses nouvelles ?

— Partie.

— Je sais bien qu'elle est partie. Mais a-t-on eu de ses nouvelles ? Quelqu'un sait-il où elle est ?

— Partie.

— Et sa petite sœur ? Qu'est-elle devenue ?

— Partie, répéta la vieille.

— Vous comprenez ce que je dis ? » lui demanda soudain Yossarian en la regardant droit dans les yeux pour voir si elle l'entendait. Il éleva la voix. « Qu'est devenue la petite sœur, la petite fille ?

— Partie, partie », répliqua la vieille avec mauvaise humeur, élevant elle aussi la voix. « Chassée avec les autres, chassée dans la rue. Ils ne l'ont même pas laissée prendre son manteau.

— Mais où est-elle partie ?

— Je ne sais pas. Je ne sais pas.

— Qui va s'occuper d'elle ?

— Qui va s'occuper de moi ?

— Elle ne connaît personne, n'est-ce pas ?

— Qui va s'occuper de moi ? »

Yossarian laissa quelques billets sur les genoux de la vieille – étrange à quel point un peu d'argent semblait reconforter les gens – et quitta l'appartement, maudissant l'Article 22 en descendant l'escalier, bien que sachant qu'il n'existait pas. L'Article 22 était une pure fiction, il en était certain, mais ça ne faisait pas la moindre différence. Le problème était que tout le monde croyait à son existence, ce qui était bien pire, car il n'y avait pas de texte susceptible d'être ridiculisé, réfuté, critiqué, attaqué, haï, injurié, maudit, déchiré, piétiné ou brûlé.

Dehors, il faisait froid et sombre ; de la brume insipide qui stagnait dans l'air tombait une sorte de crachin, sur les blocs de pierre brute des maisons et les piédestaux des monuments. Yossarian se hâta d'aller retrouver Milo et lui fit ses excuses. Il se repentait et lui promit (il lui mentait) d'accomplir autant de missions qu'il plairait au colonel Cathcart, si Milo acceptait d'user de toute son influence à Rome pour l'aider à dénicher la petite sœur de la putain de Nately.

« Ce n'est qu'une pauvre innocente de douze ans, Milo, expliqua-t-il d'un ton pressant, et je veux la trouver avant qu'il ne soit trop tard. »

Milo lui répondit par un sourire affable. « J'ai exactement la vierge de douze ans qu'il vous faut, annonça-t-il avec fierté. En réalité, cette vierge de douze ans n'en a pas plus de trente-quatre, mais dès son

plus jeune âge, ses parents lui ont fait suivre un régime sans protéines et elle n'a commencé à coucher avec des hommes qu'à l'âge...

— Milo, je parle d'une petite fille ! interrompit Yossarian à bout de nerfs. Vous ne comprenez donc pas ? Je ne veux pas coucher avec elle. Vous avez vous-même deux petites filles. Ce n'est qu'une gamine, perdue dans la grande ville, personne ne s'occupe d'elle. Je veux la protéger pour qu'il ne lui arrive pas malheur. Vous voyez ce que je veux dire ? »

Milo vit et fut profondément bouleversé. « Yossarian, je suis fier de vous, s'écria-t-il d'une voix tremblante d'émotion. Vraiment. Vous ne pouvez pas savoir combien je suis heureux d'apprendre que vous pensez à d'autres choses qu'au sexe. Vous avez des principes. J'ai effectivement deux petites filles, et je vois parfaitement ce que vous voulez dire. Nous retrouverons cette gamine, ne vous en faites pas, dussions-nous mettre la ville sens dessus dessous. Maintenant, suivez-moi. »

Yossarian monta avec Milo dans la voiture des Entreprises M & M et se rendit avec lui au quartier général de la police pour être présenté à un commissaire basané et débraillé, à l'étroite moustache noire et à la tunique déboutonnée, qui était en train de peloter une grosse femme affligée de verrues et d'un double menton, quand ils entrèrent dans son bureau, et qui accueillit Milo avec volubilité, fit force courbettes serviles et compliments obscènes, comme si Milo était quelque galant marquis.

« Ah, Marchese Milo », commença-t-il avec effusion, tout en mettant à la porte la grosse femme sans même lui accorder un regard, « pourquoi ne m'avez-vous pas avisé de votre visite ? J'aurais organisé une grande fête en votre honneur. Entrez donc, je vous en prie, Marchese. Vous vous faites tellement rare ! »

Milo comprit qu'il n'y avait pas un instant à perdre.

« Hello, Luigi, lui dit-il rudement. Luigi, j'ai besoin de vous. Mon ami que voilà veut trouver une fille.

— Une fille, Marchese ? fit Luigi en se grattant pensivement le menton. Il y a des tas de filles à Rome. Un officier américain ne devrait pas avoir trop de mal à trouver une fille.

— Non, Luigi, vous ne comprenez pas. Il veut absolument trouver une vierge de douze ans.

— Ah, oui, maintenant, je comprends, dit Luigi d'un air entendu. Pour une vierge, il faut s'armer de patience. Mais s'il attend au terminus des cars, où arrivent les jeunes paysannes en quête de travail, je...

— Luigi, vous ne comprenez toujours pas », aboya Milo avec une telle impatience que le commissaire bondit sur ses pieds en

rougissant et se mit à boutonner son uniforme à toute vitesse. « La fille dont je parle est une amie, une amie de la famille, et nous voulons l'aider. Ce n'est qu'une enfant. Elle est toute seule, quelque part, dans cette ville ; nous voulons la retrouver avant qu'il ne lui arrive malheur. Vous comprenez, maintenant ? Luigi, je tiens à ce que vous réussissiez. J'ai moi-même une petite fille du même âge et je veux à tout prix sauver cette pauvre enfant avant qu'il ne soit trop tard. Voulez-vous nous aider ?

— Si, Marchese, à présent, je comprends. Et je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour la retrouver. Mais ce soir, tous mes hommes sont occupés à essayer de démanteler le réseau des trafiquants de tabac.

— Du tabac de contrebande ? demanda Milo.

— Milo... », dit faiblement Yossarian avec un serrement de cœur, sentant que tout était perdu.

« Si, Marchese, fit Luigi. Les profits de la contrebande du tabac sont tels que le trafic est pratiquement impossible à contrôler.

— Ça rapporte vraiment tant que ça, la contrebande du tabac ? » s'enquit Milo avec un vif intérêt, en fronçant ses sourcils roussâtres et en reniflant.

« Milo, le sermonna Yossarian. Occupez-vous donc un peu de *moi*, voulez-vous ?

— Si, Marchese, répondit Luigi. Un profit astronomique. Ce trafic est un scandale national, une véritable honte.

— Vraiment ? » continua Milo, soudain préoccupé, avant de se diriger vers la porte, le regard fixe.

« Milo ! » cria Yossarian en bondissant pour l'intercepter. « Milo, vous devez m'aider.

— Le tabac de contrebande, lui expliqua Milo avec des yeux d'épileptique. Laissez-moi sortir, voyons. Il faut que je m'occupe de la contrebande du tabac.

— Restez ici et aidez-moi à la retrouver, supplia Yossarian. La contrebande du tabac peut attendre jusqu'à demain. »

Mais Milo était soudain devenu sourd, il poussait Yossarian sans violence, mais irrésistiblement, suant à grosses gouttes, ses yeux brûlant de fièvre comme ceux d'un obsédé, et ses lèvres crispées écumant. Il gémissait doucement, de très loin, et répétait : « Du tabac de contrebande, du tabac de contrebande. » Résigné, Yossarian s'écarta de son chemin quand il comprit qu'il était inutile d'essayer de le raisonner. Milo fila comme une flèche. Le commissaire déboutonna sa tunique et fixa sur Yossarian un œil méprisant.

« Qu'est-ce que vous voulez ? lui demanda-t-il froidement. Vous voulez que je vous arrête ? »

Yossarian sortit du bureau et descendit dans la rue sombre,

sépulcrale ; dans le vestibule, il croisa la grosse femme au visage tavelé et au double menton qui remontait déjà chez le commissaire. Nulle trace de Milo au-dehors. Aucune lumière aux fenêtres. Le trottoir désert montait en pente raide et régulière sur une centaine de mètres. On distinguait la lueur d'une grande avenue au bout de la déclivité pavée. Le commissariat était tout en bas ; les ampoules jaunes qui éclairaient l'entrée brillaient comme des torches vacillantes dans le crachin glacial. Il se mit lentement en route vers l'avenue. Il passa devant un restaurant accueillant, intime, avec des rideaux de velours rouge aux fenêtres et une enseigne au néon bleue, près de la porte, sur laquelle on lisait : CHEZ TONY, CUISINE ET VINS DE QUALITÉ, DÉFENSE D'ENTRER. Ces mots ne le surprirent que modérément. Les pires extravagances prenaient un air familier dans ce décor étrange, irréel. Les toits des maisons s'inclinaient en une perspective bizarre, surréaliste, et la rue semblait se tordre. Il releva le col de son épais manteau de laine et le serra contre son cou. La nuit était froide. Un garçon en chemise légère et pantalon loqueteux émergea de l'obscurité, pieds nus. Il avait besoin d'une coupe de cheveux, de souliers et de chaussettes. Son visage livide était triste. Ses pieds faisaient dans les flaques d'eau un bruit sinistre de succion et Yossarian fut saisi d'une telle pitié pour sa misère qu'il eut envie de frapper son pâle visage triste pour mettre un terme à son existence, car il lui rappelait *tous* les pâles enfants tristes qui, dans toute l'Italie, avaient besoin ce soir-là d'une coupe de cheveux, de souliers et de chaussettes. Il fit songer Yossarian aux infirmes, aux hommes et aux femmes mourant de faim et de froid, à toutes les mères stupides et dévouées, passives et abruties, qui, cette même nuit, allaitaient leurs bébés dehors, leurs mamelles glacées ruisselant de pluie. Des vaches, il croisa une femme qui tenait un bébé enveloppe dans des haillons crasseux, et voulut la frapper, car elle lui rappelait le garçon à la chemise légère et au pantalon loqueteux, ainsi que toute la terrible misère qui recouvrait cette terre où la nourriture, la chaleur et la justice étaient réservées à une minorité habile et sans scrupules. Quel monde pourri ! Il se demanda combien de gens cette nuit-là étaient sans ressources, même dans son pays – qu'on disait prospère –, combien de foyers étaient des taudis, combien de maris étaient saouls et de femmes battues, combien d'enfants maltraités, giflés ou abandonnés. Combien de familles mouraient de faim ? Combien de cœurs étaient brisés ? Combien de gens cette nuit-là deviendraient fous, se suicideraient ? Combien de cafards et de propriétaires immobiliers exulteraient ? Combien de gagnants étaient des perdants, combien de triomphes des échecs, combien de riches des pauvres ? Combien de types brillants étaient des ratés ? Combien de dénouements heureux des catastrophes irrémédiables ? Combien

d'honnêtes gens étaient des menteurs éhontés, combien de braves gens des pleutres, combien de loyaux camarades des traîtres, combien de saints des hypocrites, combien de gens jouissant d'une réputation au-dessus de tout soupçon avaient vendu leur âme contre le quart de la moitié d'un plat de lentilles ? Et combien n'avaient même jamais eu d'âme ? Combien de justes luttes étaient juste du vent ? Combien de familles modèles étaient les pires qui soient, combien de bonnes gens de mauvaises gens ? Quand on les ajoutait pour ensuite soustraire le total, il ne restait plus que les enfants, et peut-être Albert Einstein, ainsi qu'un vieux violoniste ou un obscur sculpteur. Yossarian avançait, seul, la mort dans l'âme, se sentant étranger à tout ; il ne parvenait pas à chasser de son esprit la vision insupportable du garçon pieds nus à la mine malade. Il s'engagea dans l'avenue et tomba sur un soldat des forces alliées qui, atteint de convulsions, se tordait par terre, un jeune lieutenant au pâle visage infantin. Six autres soldats originaires d'autant de pays l'empoignaient par différentes parties de son corps, essayaient de le calmer et de l'immobiliser. Il poussait à travers ses dents serrées des cris et des grognements inintelligibles ; ses yeux roulaient dans leurs orbites. « Ne le laissez pas se mordre la langue », leur conseilla un petit sergent près de Yossarian, et un septième homme se jeta dans la mêlée pour tenir la tête du lieutenant. Tout à coup, le lieutenant cessa de se débattre et les soldats se regardèrent d'un air perplexe, car maintenant qu'ils avaient réussi à immobiliser leur homme, ils ne savaient plus quoi en faire. Un frisson de panique passa sur leurs visages. « Vous devriez le soulever et le poser sur le capot de cette voiture », proposa un caporal derrière Yossarian. L'idée leur plut : les sept hommes soulevèrent le jeune lieutenant et l'allongèrent avec précaution sur le capot de la voiture, tout en maintenant fermement chacun de ses membres. Mais dès qu'il fut allongé sur le capot de la voiture, ils se regardèrent de nouveau d'un air perplexe, car ils ne savaient pas ce qu'ils étaient maintenant censés faire. « Vous devriez le retirer du capot de cette voiture et le poser à terre », suggéra le même caporal debout derrière Yossarian. Ils ne se le firent pas dire deux fois, et s'apprêtaient à le replacer sur le trottoir, quand une jeep surgit en trombe avec un projecteur rouge sur l'aile et deux MP's assis à l'avant.

« Que se passe-t-il ? hurla le chauffeur.

— Il a des convulsions, répondit un des soldats qui tenait un bras du jeune lieutenant. Nous le tenons fermement.

— Parfait. Il est en état d'arrestation.

— Que devons-nous faire de lui ?

— Maintenez-le en état d'arrestation ! » cria le MP qui, ravi de sa plaisanterie, éclata de rire avant de démarrer sur les chapeaux de

roue.

Yossarian se rappela qu'il n'avait pas de permission et quitta prudemment ce groupe étrange, attiré par un concert de voix qui sortaient de l'obscurité, devant lui. Le large boulevard maculé de pluie était éclairé à intervalles réguliers par de petits réverbères en fer forgé répandant une lumière étonnante, vaporeuse, dans un halo de brouillard brun. D'une fenêtre lui parvint une voix féminine qui suppliait :

« Non, je t'en prie, non, je t'en prie. » Une jeune femme triste en imperméable noir le croisa, ses cheveux noirs rabattus sur le visage, les yeux baissés. Un peu plus loin, devant le ministère de l'intérieur, un jeune soldat saoul acculait une femme saoule contre une des colonnes corinthiennes, tandis que trois de ses camarades, saouls eux aussi, observaient la scène, assis sur les marches avec des bouteilles de vin entre les genoux. « Che vous en prie, non, suppliait la femme saoule, je veux rentrer chez moi maintenant. Che vous en prie, non. » Quand Yossarian se retourna et s'arrêta pour voir ce qui se passait, un des soldats assis l'injuria copieusement et lui lança une bouteille de vin, qui le manqua complètement et se brisa derrière lui avec un bruit cristallin. Yossarian poursuivit sa route, sans hâte, les mains dans les poches.

« Allez, poupée, entendit-il le soldat saoul insister fermement, c'est mon tour maintenant. » « Che vous en prie, non, suppliait la femme saoule. Che vous en prie, non. » Au croisement suivant, venant de l'ombre profonde et impénétrable d'une ruelle transversale, il entendit le bruit mystérieux et reconnaissable entre tous de quelqu'un qui déblayait de la neige. Le crissement cadencé, laborieux, d'une pelle en fer contre le ciment lui donna la chair de poule ; il pressa le pas pour traverser la ruelle et courut presque jusqu'à ce que le bruit obsédant et incongru eût disparu. Maintenant, il savait où il était ; s'il continuait tout droit, il arriverait bientôt à la fontaine construite au milieu du boulevard puis, sept rues plus loin, à l'appartement des officiers. Il entendit soudain des voix hargneuses, inhumaines, percer les ténèbres devant lui. L'ampoule du réverbère du carrefour avait claqué, plongeant dans l'obscurité la moitié de la rue, déséquilibrant les perspectives. De l'autre côté du carrefour, un homme battait un chien avec une canne, aussi violemment que l'homme qui fouettait un cheval dans le rêve de Raskolnikov. Yossarian essaya vainement de ne pas voir ni entendre. Le chien tremblait d'une terreur sans nom, pleurait et gémissait, tirait sur la vieille corde qui lui servait de laisse, puis se roulait et rampait sur le ventre sans offrir de résistance, mais l'homme persistait à le battre sans relâche de sa lourde canne plate. Une petite foule regardait la scène. Une femme trapue s'avança pour lui demander de cesser.

« Occupe-toi de tes oignons », glapit l'homme en levant sa canne comme pour la frapper, elle aussi, et la femme battit prudemment en retraite sans demander son reste. Yossarian les dépassa d'un pas rapide. La nuit grouillait d'horreurs et il imaginait sans mal ce qu'avait dû ressentir le Christ lors de son séjour terrestre, ou ce que devait ressentir un psychiatre en traversant une salle remplie de fous, un innocent dans une prison pleine de voleurs. Même la vue d'un lépreux dut Lui sembler moins atroce que l'horreur générale ! Au croisement suivant, un homme battait brutalement un petit garçon au centre d'un cercle de spectateurs immobiles qui ne songeaient pas un instant à intervenir. Reconnaisant la scène, Yossarian crut se trouver mal et eut un mouvement de recul. Il était sûr d'avoir déjà assisté au même horrible spectacle. *Déjà-vu* ? La sinistre coïncidence le glaça, le remplit de doute et de terreur. C'était la même scène qu'au carrefour précédent, bien que tout parût différent. Seigneur, que se passait-il ? Une femme trapue allait-elle s'avancer pour demander à l'homme de bien vouloir cesser ? Lèverait-il alors la main pour la frapper ? Reculerait-elle ? Mais personne ne bougea. L'enfant pleurait doucement, épuisé de douleur. L'homme le frappait sans pitié sur la tête, du plat de la main ; l'enfant s'écroulait et l'homme le relevait pour le frapper encore. Personne dans la foule peureuse et muette ne paraissait assez touché par les pleurs du garçon pour intervenir. Il ne devait pas avoir plus de neuf ans. Une femme éplorée sanglotait silencieusement dans un torchon sale. L'enfant était maigre, il avait besoin d'une bonne coupe de cheveux. Du sang rouge clair lui coulait des oreilles. Yossarian se hâta de traverser l'immense avenue pour échapper à ce spectacle, mais de l'autre côté, il s'aperçut soudain qu'il marchait sur des dents humaines semées comme des cailloux blancs sur l'asphalte brillant de pluie, entre des flaques de sang visqueux où chaque goutte d'eau s'enfonçait comme un ongle pointu. Des molaires et des incisives brisées jonchaient le trottoir. Marchant sur la pointe des pieds, il contourna ces obstacles grotesques et s'approcha d'un porche où pleurait un soldat qui tenait devant sa bouche un mouchoir imbibé de sang, soutenu par deux autres soldats qui attendaient d'un air grave l'ambulance militaire ; celle-ci arriva enfin, tous phares allumés, et les dépassa pour s'arrêter un bloc plus loin, à la hauteur d'une rixe opposant un Italien en civil portant des livres à une bande de policiers armés de gourdins et de coups-de-poing américains. Le civil – un homme sombre au visage décomposé par la peur – se débattait et appelait au secours. On lisait dans ses yeux une panique folle. Les policiers le soulevèrent de terre en le prenant par les bras et les jambes. Ses livres tombèrent. « À l'aide ! » cria-t-il d'une voix étranglée par l'émotion, tandis que les grands policiers l'emmenaient

vers les portes grandes ouvertes de l'ambulance et l'y faisaient entrer de force. « La police ! Au secours ! La police ! » Les portes furent fermées, verrouillées, et l'ambulance repartit dans la nuit. Quelle ironie totalement dépourvue d'humour dans la panique ridicule de cet homme qui appelait la police à l'aide, alors que des policiers l'immobilisaient. Son appel à l'aide futile et ridicule fit amèrement sourire Yossarian ; puis il comprit soudain que les mots étaient ambigus, il comprit avec stupéfaction qu'ils ne signifiaient peut-être pas un appel à l'aide, mais une mise en garde héroïque proférée d'outre-tombe par un ami condamné, destinée à quiconque *n'était pas* un policier armé d'une matraque et d'un revolver, soutenu par une foule d'autres policiers armés de matraques et de revolvers. L'homme avait hurlé : « Au secours ! La police ! » et peut-être voulait-il avertir d'un danger... Cette pensée fit déguerpir Yossarian, qui faillit bousculer une grosse femme de quarante ans qui traversait la rue d'un air coupable en jetant derrière elle des regards furtifs et haineux à une octogénaire aux épaisses chevilles bandées qui la poursuivait sans la moindre chance de la rattraper. La vieille trotta et, à bout de souffle, marmonnait des paroles incohérentes. Il n'y avait pas à s'y tromper : il s'agissait bien d'une poursuite. La première femme avait déjà traversé la moitié de la large avenue quand l'autre atteignit le carrefour. Le petit sourire triomphant et méprisant dont elle gratifiait la vieille exprimait la méchanceté et la peur. Yossarian savait qu'il pourrait secourir la vieille si seulement elle appelait, il savait qu'il pourrait bondir en avant, s'emparer de la grosse femme et la ceinturer en attendant l'arrivée de la police, si seulement la vieille l'y autorisait en poussant un cri de détresse. Mais l'octogénaire le dépassa sans même le voir, grommelant tragiquement ; la première femme eut tôt fait de se fondre dans l'obscurité, et la vieille resta plantée au milieu du boulevard, médusée, indécise, seule. Yossarian détacha les yeux d'elle et repartit, honteux de n'avoir rien tenté pour l'aider. Il se retournait fréquemment d'un air coupable, craignant que la vieille ne le poursuivît, et fut heureux de disparaître dans l'obscurité humide, opaque. Des hordes... des hordes de policiers – tout sauf l'Angleterre était aux mains des hordes, des hordes innombrables. Des hordes de matraqueurs contrôlaient l'univers.

Le col et les épaules du manteau de Yossarian étaient trempés, ses chaussettes froides et humides. La lumière du réverbère suivant était elle aussi éteinte, le globe de verre brisé. Bâtiments et silhouettes informes défilaient devant lui en silence, impitoyablement entraînés à la surface d'une marée sans fin. Un moine passa, le visage entièrement enfoui dans sa capuche grise d'étoffe grossière. Un bruit de pieds pataugeant dans des flaques d'eau s'approcha, et il craignit que ce ne fût un autre enfant pieds nus. Il frôla une sorte de cadavre

ambulant en imperméable noir, avec une cicatrice en forme d'étoile sur la joue et un trou de la taille d'un œuf à une tempe. Chaussée de sandales de paille détrempees, une jeune femme apparut, le visage entièrement défiguré par une horrible brûlure rose et bigarrée qui partait du cou et s'étendait en une masse à vif sur ses deux joues et au-dessus de ses yeux ! Yossarian frissonna et n'osa pas regarder. Personne n'aimerait jamais cette femme. Yossarian crut se trouver mal ; il désira s'allonger avec une fille qu'il pourrait aimer, qui l'exciterait et l'apaiserait. Une foule bavant de haine l'attendait à Pianosa. Toutes les filles étaient parties. La comtesse et sa belle-fille ne lui convenaient plus ; il était maintenant trop mûr pour ce genre d'amusement, il n'avait plus le temps. Luciana était partie, morte probablement ; ou sur le point de mourir. La plantureuse catin d'Aarfy avait disparu avec sa bague au camée grivois, et l'infirmière Duckett le boudait parce qu'il avait refusé d'effectuer d'autres missions et faisait du scandale. La seule fille qu'il connaissait dans les environs était la femme de chambre des officiers, avec qui aucun soldat n'avait jamais couché. Elle se nommait Michaela, mais les hommes prenaient une voix suave et caressante pour la traiter de noms orduriers, ce qui la faisait pouffer de rire, car, ne comprenant pas un mot d'anglais, elle s'imaginait qu'ils lui faisaient des compliments et se livraient à d'innocentes plaisanteries. Toutes les bêtises qu'elle les voyait faire la ravissaient. C'était une heureuse illettrée, une simple d'esprit, une femme laborieuse aux cheveux raides couleur de paille rouie. Son teint était jaunâtre, ses yeux myopes, et aucun des hommes n'avait jamais couché avec elle, aucun sauf Aarfy, qui la viola ce soir-là, l'enferma dans un placard à vêtements pendant presque deux heures en lui plaquant la main sur la bouche, jusqu'à ce que les sirènes du couvre-feu eussent retenti et qu'il fût illégal de sortir dans la rue.

Après quoi il la défenestra. Son corps gisait encore sur le pavé quand Yossarian arriva et se fraya poliment un chemin à travers le cercle de voisins solennels qui reculèrent à son approche et montraient d'un index vengeur les fenêtres du second étage, tout en poursuivant leurs conversations pleines de sous-entendus menaçants et accusateurs. Le cœur de Yossarian se mit à battre à grands coups quand il découvrit l'affreux spectacle du corps disloqué. Épouvanté, il fila dans vestibule, monta quatre à quatre l'escalier et fit irruption dans l'appartement, où il trouva Aarfy faisant les cent pas, arborant un sourire pompeux, mais légèrement inquiet. Aarfy paraissait un peu troublé, il tripotait sa pipe et assura à Yossarian que tout allait s'arranger. Il n'y avait vraiment pas de quoi en faire tout un plat.

« Je ne l'ai violée qu'une fois », expliqua-t-il.

Yossarian n'en revenait pas. « Mais tu l'as tuée, Aarfy ! Tu l'as

tuée !

— Oh, je n'avais pas le choix, puisque je l'avais violée, répondit Aarfy de son ton le plus condescendant. Je ne pouvais quand même pas la laisser partir pour qu'elle raconte un tas de saloperies sur notre compte, hein ?

— Mais pourquoi as-tu absolument voulu la sauter, espèce de crétin ? hurla Yossarian. Si tu voulais sauter une fille, tu n'avais qu'à en ramasser une dans la rue ! La ville est pleine de prostituées.

— Oh non, c'est pas mon genre, se vanta Aarfy. Je n'ai jamais, jamais payé pour ça.

— Aarfy, tu es cinglé ? (Yossarian ne savait plus quoi dire.) Tu as tué une fille ! Ils vont te mettre en prison !

— Oh ! non, rétorqua Aarfy en riant jaune. Jamais de la vie. Ils ne vont pas mettre en prison ce bon vieil Aarfy. Pas pour l'avoir tuée, elle.

— Mais tu l'as jetée par la fenêtre. Elle est allongée sur le trottoir, morte.

— Elle n'a pas le droit de rester là, répondit Aarfy. À cause du couvre-feu.

— Pauvre idiot ! Tu ne comprends donc pas ce que tu viens de faire ? (Yossarian eut envie de saisir Aarfy par ses épaules grasses et molles, de le secouer pour le ramener à la réalité.) Tu as assassiné un être humain. On va te jeter en prison, tu sais ? On va peut-être même te *pendre* !

— Oh, alors là, ça m'étonnerait ! » répliqua Aarfy avec un gros rire jovial, bien que sa nervosité fût de plus en plus évidente. Il répandait du tabac en fourrageant dans le fourneau de sa pipe avec ses doigts boudinés. « Non, m'sieur. Sûrement pas ce bon vieil Aarfy. » Il gloussa de nouveau. « Ce n'était qu'une domestique, après tout. On va tout de même pas faire trois fois six caisses à cause d'une pauvre domestique italienne, alors que des milliers de gens meurent chaque jour. Tu ne crois pas ?

— Écoute ! » s'écria Yossarian, presque joyeux.

Il tendit l'oreille et vit le sang refluer du visage d'Aarfy : des sirènes mugissaient au loin, des sirènes de police qui augmentèrent soudain de volume jusqu'à devenir une cacophonie hurlante, assourdissante, qui semblait envahir la chambre. « Aarfy, ils viennent te chercher », dit-il, débordant soudain de compassion, criant pour se faire entendre par-dessus le vacarme. « Ils viennent t'arrêter, Aarfy, ne comprends-tu pas ? Tu ne peux pas tuer un être humain impunément, même s'il s'agit d'une pauvre domestique. Tu ne vois pas ? Tu ne comprends pas ?

— Oh, non, répéta Aarfy avec un sourire forcé. Ils ne viennent sûrement pas m'arrêter. Pas ce bon vieil Aarfy. »

Soudain, il fut pris d'un malaise. Il s'effondra sur une chaise en tremblant de tous ses membres, ramenant ses grosses mains sur ses genoux. Des voitures s'arrêtèrent devant la porte dans un crissement de pneus. Des projecteurs furent immédiatement braqués sur les fenêtres. Des portes claquèrent, des policiers sifflèrent, des voix crièrent. Aarfy était vert. Il ne cessait de secouer la tête mécaniquement avec un étrange rictus idiot, tout en répétant d'une voix creuse et monotone qu'ils ne venaient sûrement pas le chercher, non, pas ce bon vieil Aarfy, non m'sieur, essayant à tout prix de se convaincre, même quand des pas lourds retentirent dans l'escalier, même quand des poings cognèrent à la porte avec une inexorable violence. La porte de l'appartement s'ouvrit brusquement et deux MP's musclés aux yeux froids et aux mâchoires carrées et patibulaires entrèrent en coup de vent, traversèrent la pièce et arrêtrèrent Yossarian.

Ils arrêtrèrent Yossarian parce qu'il était à Rome sans permission.

Ils s'excusèrent de leur intrusion auprès d'Aarfy et emmenèrent Yossarian en l'empoignant par chaque bras de leurs doigts aussi solides que des menottes d'acier. Ils ne lui dirent pas un mot en descendant l'escalier. Deux autres grands MP's armés de matraques et portant des casques blancs attendaient dehors, devant une voiture. Ils firent monter Yossarian à l'arrière, la voiture démarra en trombe et fila à travers la pluie et le brouillard poisseux jusqu'au poste de Police. Les MP's l'enfermèrent pour la nuit dans une cellule aux quatre murs de pierre. À l'aube, ils lui donnèrent un seau pour ses besoins, puis l'emmenèrent à l'aéroport, où deux garçons géants à casques blancs et matraques montaient la garde à côté d'un avion de transport, dont les moteurs chauffaient déjà, des gouttes de condensation suintant des capots cylindriques verts. Les MP's ne se parlèrent même pas entre eux. Ils ne se firent pas le moindre signe. Yossarian n'avait jamais vu visages aussi inexpressifs. L'avion partit pour Pianosa. Deux MP's silencieux l'attendaient sur la piste d'atterrissage. Ils étaient maintenant huit et montèrent en bon ordre dans deux voitures qui filèrent avec un chuintement de pneus le long des quatre escadrilles jusqu'au bâtiment du QG du groupe, où deux MP's supplémentaires les attendaient au parking. Les dix colosses muets se postèrent autour de lui à sa descente de voiture. Ils avancèrent au pas sur le sol cendré. Yossarian était terrifié. Chacun de ses gardes du corps paraissait assez puissant pour le tuer d'un seul coup de poing. Il leur suffirait même de le broyer entre leurs épaules massives pour lui ôter la vie. Il était impuissant. Il ne put même pas voir quels étaient les deux hommes qui l'avaient saisi aux aisselles et l'entraînaient rapidement entre les deux haies parallèles formées par les huit autres. Leur allure s'accéléra, et il eut l'impression de voler,

ses pieds ne touchant plus terre, tandis qu'ils gravissaient au pas de course le large escalier en marbre jusqu'au premier étage, où deux autres inscrutables policiers militaires à mine patibulaire les obligèrent à accélérer encore leur allure en les conduisant dans la longue galerie qui surplombait le hall immense. Sur le carrelage sombre, leurs pas résonnaient comme un sinistre roulement de tambour qui se répercutait sous la vaste coupole vide. Ils arrivèrent enfin devant le bureau du colonel Cathcart. Un vent de panique s'abattit sur Yossarian quand ils le poussèrent à l'intérieur et le confrontèrent à son destin – personnifié par le colonel Korn qui, la croupe confortablement installée sur un coin de la table du colonel Cathcart, l'accueillit avec un sourire cordial et dit :

« Nous vous renvoyons en Amérique. »

XL. L'ARTICLE 22

Il y avait évidemment une entourloupe. « Article 22 ? demanda Yossarian.

— Évidemment », répondit courtoisement le colonel Korn, après qu'il eut congédié la garde imposante des MP's d'un geste désinvolte doublé d'un signe de tête légèrement méprisant. Comme à son habitude, quand il pouvait afficher un parfait cynisme, il se sentait parfaitement à l'aise. Ses lunettes carrées sans monture étincelaient d'une joie malicieuse ; il observait Yossarian. « Tout bien pesé, nous ne pouvons pas simplement vous renvoyer en Amérique à cause de votre refus d'accomplir d'autres missions et garder les autres hommes à Pianosa, vous en conviendrez. Ils n'accepteraient pas une telle injustice.

— Vous avez foutrement raison ! » beugla le colonel Cathcart, qui arpentait son bureau d'un pas lourd, comme un taureau furieux, soufflant et grognant. « J'aimerais le balancer pieds et poings liés dans chaque avion qui part en mission. Voilà ce que j'aimerais faire. »

Le colonel Korn fit signe au colonel Cathcart de se taire, et sourit à Yossarian. « Vous savez, vous avez réellement donné du fil à retordre au colonel Cathcart », lança-t-il avec bonne humeur, comme si cela lui avait plutôt fait plaisir. « Les hommes râlent, le moral se détériore ; tout est de votre faute.

— Non, c'est de *votre* faute, riposta Yossarian. Vous n'aviez qu'à ne pas augmenter le nombre des missions.

— Permettez, répliqua le colonel Korn. C'est de *votre* faute, car

c'est vous qui avez refusé de voler. Les hommes acceptaient tout à fait d'accomplir autant de missions que nous le demandions, tant qu'ils pensaient ne pas avoir d'alternative. Mais vous leur avez donné une raison d'espérer et maintenant, ils renâclent. Tout est donc entièrement de votre faute.

— Il ne sait donc pas que nous sommes en guerre ? » glapit d'un air morose le colonel Cathcart, qui faisait toujours les cent pas sans regarder Yossarian.

« Je suis convaincu qu'il le sait parfaitement, répondit le colonel Korn. C'est d'ailleurs probablement pour ça qu'il refuse de voler.

— Et ça ne lui fait ni chaud ni froid ?

— Le fait que vous sachiez que nous sommes en guerre entame-t-il votre résolution de ne pas y participer ? » s'enquit le colonel Korn en imitant ironiquement le sérieux du colonel Cathcart.

« Non, sir », répliqua Yossarian, qui faillit répondre au sourire du colonel Korn.

« C'est bien ce que je craignais », commenta le colonel Korn en poussant un soupir de circonstance et croisant les doigts sur son gros crâne lisse, chauve et brillant. « Vous savez, honnêtement, nous ne vous avons pas trop mal traité, non ? Nous vous avons nourri et payé ponctuellement. Nous vous avons décerné une médaille, et même promu capitaine.

— Jamais je n'aurais dû le nommer capitaine, s'écria amèrement le colonel Cathcart. J'aurais mieux fait de lui coller un bon conseil de guerre quand il a bousillé la mission sur Ferrare en revenant deux fois sur l'objectif.

— Je vous l'avais pourtant bien dit, de ne pas le nommer capitaine, dit le colonel Korn. Vous n'avez pas voulu m'écouter.

— Ce n'est pas vrai. C'est vous qui m'avez conseillé de le nommer capitaine.

— Mais non, je vous ai dit de ne *pas* le promouvoir. Vous n'avez pas voulu m'écouter.

— J'aurais dû.

— Vous ne m'écoutez jamais, insista le colonel Korn qui s'amusait beaucoup. Voilà pourquoi nous sommes maintenant dans le pétrin.

— D'accord, d'accord. Mais, nom d'un petit bonhomme ! cessez de retourner le couteau dans la plaie, voulez-vous ? » Le colonel Cathcart enfonce ses poings dans ses poches et fit demi-tour, l'air accablé. « Au lieu de me faire des reproches, vous feriez mieux de trouver un moyen de nous débarrasser de lui.

— Nous allons le renvoyer en Amérique, j'en ai peur. » Le colonel Korn exultait quand il se détourna du colonel Cathcart pour s'adresser à Yossarian. « Yossarian, la guerre est finie pour vous. Nous allons vous rapatrier. Vous ne le méritez vraiment pas, vous

savez, mais c'est une des raisons pour lesquelles je le fais volontiers. Puisque actuellement nous ne pouvons risquer de prendre aucune mesure à votre rencontre, nous avons décidé de vous renvoyer aux États-Unis. Mais nous avons mis au point un petit marché qui...

— Quel genre de marché ? » demanda Yossarian, méfiant.

Le colonel Korn rejeta la tête en arrière et rit. « Oh, un marché parfaitement abject, ne vous méprenez pas. Absolument révoltant. Mais vous l'accepterez sans trop rechigner.

— N'en soyez pas trop sûr.

— Je n'ai pas le moindre doute là-dessus, même si notre proposition est positivement répugnante. Oh ! à propos, vous n'avez dit à aucun des hommes que vous refusiez d'accomplir d'autres missions ?

— Non, sir », répondit promptement Yossarian.

Le colonel Korn approuva de la tête. « Très bien. J'aime votre façon de mentir. Vous irez loin, si vous avez suffisamment d'ambition.

— Il ne sait donc pas que nous sommes en guerre ? » hurla subitement le colonel Cathcart, après quoi il souffla vigoureusement dans l'embout de son fume-cigarette.

« Je suis convaincu qu'il le sait parfaitement, répondit sèchement le colonel Korn, puisque vous lui avez posé la même question il y a à peine une minute. » Le colonel Korn fronça les sourcils d'un air excédé à l'intention de Yossarian, ses yeux rusés étincelant de haine et de mépris. Agrippant à deux mains la table du colonel Cathcart, il recula son postérieur flasque vers le centre du plateau de bois et s'assit, ses jambes courtes ballant librement. Ses chaussures cognaient légèrement contre le chêne jaune ; ses chaussettes d'un brun indéfinissable, sans élastique, tombaient en accordéon au-dessous de ses chevilles, étonnamment blanches et minces. « Savez-vous, Yossarian », reprit-il d'un ton badin, comme en une conversation à bâtons rompus, à la fois sincère et ironique, « savez-vous que je vous admire véritablement un peu ? Vous êtes un individu intelligent, d'une grande force morale, et qui soutient une position courageuse. Moi-même, je suis un individu intelligent, mais dépourvu de toute force morale, ce qui me permet d'apprécier à sa juste valeur votre personnalité.

— L'heure est grave, déclara tout à trac le colonel Cathcart, sans prêter la moindre attention au colonel Korn.

— Absolument, absolument, acquiesça le colonel Korn en hochant la tête. Des mutations viennent d'intervenir en haut lieu, et nous ne pouvons risquer de nous faire mal voir, soit du général Scheisskopf, soit du général Peckem. C'est bien ce que vous vouliez dire, colonel ?

— Il n'a donc aucun patriotisme ?

— Vous ne voulez donc pas vous battre pour votre pays ? demanda

le colonel Korn en imitant la hargne du colonel Cathcart. Pourquoi ne sacrifiez-vous pas votre vie pour le colonel Cathcart et moi-même ? »

À la dernière question du colonel Korn, Yossarian se raidit, surpris, sur le qui-vive. « Qu'est-ce que ça veut dire ? s'écria-t-il. Vous-même et le colonel Cathcart n'avez rien à voir avec mon pays. Ce n'est pas la même chose.

— Et pourquoi donc ? s'enquit le colonel Korn avec une ironie tranquille.

— Exactement, cria le colonel Cathcart. Vous êtes soit pour nous, soit contre nous. Il n'y a pas à tergiverser.

— J'ai bien peur qu'il ne vous ait fait dire une bêtise, commenta le colonel Korn. Vous êtes soit pour nous, soit contre *votre pays*. C'est aussi simple que ça.

— Oh, non, mon colonel. Vous ne me ferez jamais croire ça. »

Le colonel Korn resta imperturbable. « Je n'y crois pas non plus, pour être franc, mais tout le monde n'y voit que du feu. C'est comme ça.

— Vous déshonorez votre uniforme », déclara, hors de lui, le colonel Cathcart en se plantant devant Yossarian pour la première fois. « J'aimerais bien savoir comment vous avez gagné vos galons de capitaine.

— C'est vous qui les lui avez donnés, lui rappela doucement le colonel Korn en pouffant. Vous ne vous souvenez pas ?

— Eh bien, je n'aurais jamais dû le faire.

— Je vous avais prévenu, fit le colonel Korn, mais vous n'avez pas voulu m'écouter.

— Oh, nom d'un petit bonhomme, cessez de retourner le couteau dans la plaie, voulez-vous ? » s'écria le colonel Cathcart. Son front se plissa et il fixa sur le colonel Korn un regard soupçonneux, les poings serrés sur les hanches.

« Mais dites-moi un peu, de quel côté êtes-vous ?

— Du vôtre, mon colonel. De quel côté voulez-vous que je sois ?

— Alors arrêtez donc de me critiquer à tout bout de champ, hein ?

— Je suis de votre côté, mon colonel. Je déborde de patriotisme.

— Eh bien ! arrangez-vous pour ne jamais l'oublier. » Le colonel Cathcart se retourna en maugréant, pas tout à fait rassuré, ses mains tripotant son long fume-cigarette. Il agita le pouce en direction de Yossarian. « Finissons-en avec lui. Moi, je sais ce que j'aimerais en faire. J'aimerais le conduire dehors et le faire fusiller. Voilà mon point de vue. Qui serait également celui du général Dreedle.

— Hélas, le général Dreedle n'est plus avec nous, dit le colonel Korn. De sorte que nous ne pouvons plus le faire fusiller. » Une fois l'altercation avec le colonel Cathcart terminée, le colonel Korn se

détendit et se remit à donner de petits coups de pied contre le bureau. Il se tourna vers Yossarian. « Nous allons donc vous rapatrier, puisque nous ne pouvons pas vous éliminer. Nous avons examiné le problème sous toutes les coutures avant d'adopter cet horrible petit projet qui va nous permettre de vous renvoyer chez vous sans causer trop de mécontentement parmi les amis que vous laisserez derrière vous. Ça vous plaît ?

— Quel genre de projet ? Je ne suis pas sûr qu'il me plaise.

— Moi, je sais qu'il va vous plaire », répondit en riant le colonel Korn, qui recroisa ses doigts sur son crâne lustré. « Il va vous sortir par les yeux. Il est positivement odieux et vous commencerez par pousser des grands cris. Mais vous l'adopterez rapidement. Vous l'adopterez parce que, grâce à lui, vous serez sain et sauf en Amérique dans deux semaines, et aussi parce que vous n'avez pas le choix. C'est ça ou le conseil de guerre. À prendre ou à laisser. »

Yossarian renifla de dégoût. « Assez bluffé, colonel. Vous ne pouvez pas me faire passer en conseil de guerre pour désertion devant l'ennemi. Cela risquerait de vous causer du tort, d'autant que vous ne pourriez probablement pas obtenir une condamnation.

— Mais maintenant, nous pouvons vous accuser d'abandon de poste, puisque vous êtes allé à Rome sans permission. L'accusation tient debout. Et si vous y réfléchissez une minute, vous comprendrez que nous n'aurions pas le choix. Nous ne pouvons pas vous laisser impunément clamer votre insubordination. Tous les hommes refuseraient de partir en fission. Non, je vous garantis que nous vous ferons passer en conseil de guerre si vous refusez notre marché, même si nous devons en pâtir, même si l'affaire risque d'être un sacré coup dur pour le colonel Cathcart. »

Le colonel Cathcart se raidit en entendant les mots « coup dur » et, sans la moindre raison, lança rageusement son fume-cigarette d'onyx et d'ivoire sur la table. « Nom d'un petit bonhomme ! hurla-t-il. Je hais ce foutu fume-cigarette ! Le fume-cigarette rebondit de la table vers le mur, ricocha sur le bord de la fenêtre, puis sur le plancher, et vint atterrir non loin de son point de départ. Le colonel Cathcart le foudroya du regard. « Je me demande si cet instrument ne me porte pas malheur.

— Le général Peckem l'apprécie, mais le général Scheisskopf le déteste, l'informa le colonel Korn d'un air innocent.

— Mais auquel dois-je plaire ?

— Aux deux.

— Comment m'y prendre pour plaire aux deux ? Ils se haïssent. Comment plaire au général Scheisskopf sans déplaire au général Peckem ?

— En défilant.

— Oui, défilér, c'est la seule manière de s'attirer ses bonnes grâces. Défilér, défilér. (Le colonel Cathcart fit soudain une grimace.) Ah, les généraux ! Ils déshonorent leur uniforme. Si ces deux-là sont devenus généraux, je ne vois pas ce qui m'empêcherait de le devenir.

— Vous irez loin, lui assura le colonel Korn sans conviction. » Il se retourna vers Yossarian en pouffant de rire et sa gaieté méprisante redoubla quand il vit l'expression méfiante et hostile de Yossarian. « Vous voilà confronté au nœud du problème. Le colonel Cathcart veut être général et moi-même, je veux mes cinq galons dorés, voilà pourquoi nous devons vous rapatrier.

— Pourquoi veut-il être général ?

— Pourquoi ? Pour la raison qui me pousse à vouloir être colonel. Qu'avons-nous d'autre à faire ? Tout le monde nous enseigne à viser plus haut. Un général est plus haut placé qu'un colonel, et un colonel qu'un lieutenant-colonel. Nous essayons donc de monter en grade tous les deux. Et vous savez, Yossarian, c'est une chance pour vous. Vous avez choisi le bon moment pour agir, mais je suis certain que vous aviez pris ce facteur en considération dans vos calculs.

— Je n'ai fait aucun calcul, répliqua Yossarian.

— Ah ! j'apprécie énormément votre façon de mentir, commenta le colonel Korn. Avouez quand même que vous seriez fier de voir votre chef promu général, d'avoir servi dans une unité qui a à son palmarès plus de missions de combat qu'aucune autre. Ne mourez-vous pas d'envie de décrocher d'autres citations et d'autres palmes à votre médaille ? Où est donc votre *esprit de corps* ? Ne voulez-vous pas contribuer à battre ce merveilleux record en accomplissant d'autres missions de combat ? C'est votre dernière chance de répondre oui.

— Non.

— En ce cas, dit le colonel Korn sans rancœur, vous nous contraignez à...

— Il devrait avoir honte !

— ... vous renvoyer en Amérique. Rendez-nous quelques petits services, et...

— Quel genre de service ? l'interrompit Yossarian d'une voix agressive.

— Oh ! des services ridicules, infimes. Honnêtement, notre proposition est tout à votre avantage. Nous allons rédiger l'ordre de vous rapatrier – sincèrement, nous le ferons – et tout ce que vous aurez à faire en échange, c'est...

— Quoi ? Que devrai-je faire ? »

Le colonel Korn lâcha un rire bref.

« Nous aimer. »

Yossarian battit des paupières.

« Vous aimer ?

— Nous aimer.

— Vous aimer ?

— Exactement », dit le colonel Korn, infiniment heureux de voir la mine éberluée de Yossarian. « Nous aimer. Vous rallier à nous. Être notre copain. Nous encenser, ici et aux États-Unis. Devenir un bon petit gars. Ce n'est vraiment pas la mer à boire, n'est-ce pas ?

— Vous voulez simplement que je vous aime ? C'est tout ?

— C'est tout.

— Vraiment ?

— Vraiment. Débrouillez-vous pour nous aimer. »

Yossarian faillit éclater de rire quand il comprit avec stupéfaction que le colonel Korn parlait sérieusement. « Ça ne va pas être facile, dit-il d'un air moqueur.

— Oh ! ce sera beaucoup plus facile que vous ne le pensez », ironisa le colonel Korn, aucunement troublé par l'insolence de Yossarian. « Vous serez même surpris à quel point c'est facile, une fois que vous aurez commencé. » Le colonel Korn remonta d'un coup de poignet la taille de son large pantalon. Les deux profondes rides noires qui séparaient son menton carré de ses bajoues s'arquèrent en une grimace goguenarde et provocante. « Voyez-vous, Yossarian, nous allons vous faciliter les choses. Nous comptons vous nommer major et même vous décerner une autre médaille. Le capitaine Flume travaille déjà à rédiger des rapports dithyrambiques vantant votre courage au-dessus de Ferrare, votre profond attachement à votre unité et votre sens du devoir exemplaire. Soit dit en passant, ces expressions sont des citations extraites des rapports en question. Nous allons vous couvrir de gloire, et vous arriverez aux États-Unis en héros ; le Pentagone se fera une joie de vous exhiber comme un exemple vivant d'abnégation morale. Vous vivrez comme un millionnaire. Vous serez célèbre. Il y aura des parades organisées en votre honneur, vous ferez des discours pour encourager les souscriptions aux bons de la Défense. Une vie d'un luxe étourdissant vous attend, une fois que vous serez notre copain. N'est-ce pas merveilleux ? »

Yossarian écouta attentivement cet exposé fascinant. « Je ne suis pas certain de vouloir prononcer des discours.

— Qu'à cela ne tienne, oublions les discours ! L'important, c'est ce que vous direz aux gens d'ici. » Le colonel Korn se pencha en avant et poursuivit avec le plus grand sérieux : « Nous désirons qu'aucun des hommes du groupe ne se doute que nous vous rapatrions à cause de votre refus d'accomplir d'autres missions. Et nous tenons à ce qu'aucune rumeur diffamatoire ne parvienne aux oreilles du général Peckem ou du général Scheisskopf. Voilà pourquoi nous allons devenir les meilleurs copains du monde.

— Que suis-je censé répondre aux hommes, quand ils me demanderont pourquoi je refuse désormais de voler ?

— Dites-leur que vous avez appris confidentiellement qu'on allait vous renvoyer en Amérique, et que vous ne voulez pas prendre le risque de faire une seule mission de plus. Un simple différend entre les bons copains que nous serons devenus entre-temps, c'est tout.

— Me croiront-ils ?

— Bien sûr qu'ils vous croiront, quand ils verront que nous sommes copains, qu'ils liront les rapports vous concernant et les propos flatteurs que vous tiendrez sur le colonel Cathcart et moi-même. Ne vous en faites pas pour les hommes. Nous n'aurons aucun problème pour les reprendre en main après votre départ. C'est seulement tant que vous serez ici qu'ils risquent de nous mettre des

bâtons dans les roues. Vous savez, comme dit le proverbe, une bonne pomme peut gâter tout un panier, conclut le colonel Korn avec une ironie voulue. Voyez-vous – ce serait formidable –, vous pourriez même les pousser à accomplir davantage de missions.

— Et si je vous dénonçais après mon retour en Amérique ?

— Après avoir accepté notre médaille, votre promotion et tout le battage publicitaire ? Non, personne ne vous croirait, l'armée ne vous le permettrait pas, et quel avantage auriez-vous à nous dénoncer ? Sou venez-vous que vous allez devenir un gentil petit garçon ; vous jouirez d'une existence luxueuse, privilégiée. Seul un imbécile refuserait une chance pareille au nom d'un quelconque principe moral, et vous n'êtes pas un imbécile. Alors ? Marché conclu ?

— Je ne sais pas.

— C'est ça ou le conseil de guerre.

— C'est vraiment un sale tour que vous me demandez de jouer à mes camarades d'escadrille, pas vrai ?

— Absolument ignoble », acquiesça doucement le colonel Korn, et il attendit, observant patiemment Yossarian d'un air satisfait.

« Oh, et puis zut ! s'écria Yossarian. S'ils ne veulent pas accomplir d'autres missions, qu'ils se démènent un peu comme je l'ai fait. C'est vrai, quoi ?

— Tout à fait, approuva le colonel Korn.

— Je ne vois pas pourquoi je devrais risquer ma peau pour eux, n'est-ce pas ?

— Bien sûr. »

Yossarian annonça sa décision avec le sourire : « Marché conclu !

— Parfait », dit le colonel Korn d'un ton légèrement moins cordial que ne l'avait espéré Yossarian. Il descendit de la table du colonel Cathcart, écarta les cuisses pour décoller son caleçon et son pantalon de son entrejambe, et tendit à Yossarian une main molle. « Bienvenue à bord.

— Merci, mon colonel. Je...

— Appelle-moi Blackie, John. Nous sommes copains, non ?

— Naturellement, Blackie. Mes amis me surnomment Yo-Yo. Blackie, je...

— Ses amis le surnomment Yo-Yo », s'écria le colonel Korn à l'intention du colonel Cathcart : « Pourquoi ne félicitez-vous pas Yo-Yo pour sa louable décision ?

— Vous venez de prendre une décision tout à fait louable, Yo-Yo, dit le colonel Cathcart en écrasant la main de Yossarian dans la sienne.

— Merci, mon colonel. Je...

— Appelle-le Chuck, dit le colonel Korn.

— Bien sûr, appelle-moi Chuck, approuva le colonel Cathcart avec un rire cordial et gêné. Nous sommes tous copains maintenant.

— Bien sûr, Chuck.

— Sors en souriant », dit le colonel Korn, ses bras passés autour des épaules des deux hommes, alors que tous trois se dirigeaient vers la porte.

« Viens donc dîner avec nous un de ces soirs, Yo-Yo, proposa aimablement le colonel Cathcart. Pourquoi pas ce soir ? Dans la salle à manger du groupe.

— Avec plaisir, sir.

— Chuck, corrigea le colonel Korn d'un ton de reproche.

— Désolé, Blackie. Chuck. Je n'arrive pas à m'y faire.

— C'est pas grave, vieux.

— D'accord, vieux.

— Merci, vieux.

— Pas de quoi, vieux.

— Salut, vieux. »

Yossarian agita gaiement le bras pour dire au revoir à ses nouveaux copains, s'engagea lentement dans la galerie et se retint de chanter à tue-tête dès qu'il fut seul. Il retournait au pays ; il avait gagné, sa rébellion était couronnée de succès, il était sauvé et personne ne pouvait lui reprocher quoi que ce fût. Il s'engagea dans l'escalier, le cœur débordant de joie. Un soldat en treillis vert le salua. Yossarian lui rendit son salut en souriant et dévisagea le soldat avec curiosité. Son visage lui rappelait irrésistiblement quelqu'un. Yossarian le salua et soudain le soldat en treillis vert se métamorphosa en la putain de Nately, qui se précipita sur lui avec une rage meurtrière, tenant au poing un couteau de cuisine à manche de corne, qu'elle lui enfonça dans le flanc, sous l'aisselle. Yossarian s'écroula en hurlant de terreur, et ferma les yeux quand il vit la fille lever de nouveau le couteau pour l'achever. Il était déjà évanoui quand le colonel Korn et le colonel Cathcart se ruèrent hors du bureau et lui sauvèrent la vie, car dès qu'elle les aperçut, la fille s'enfuit.

XLI. SNOWDEN

« Incise, dit un médecin.

— Après toi, dit un autre.

— Pas d'incision, intervint Yossarian d'une voix pâteuse et engourdie.

— De quoi se mêle-t-il, celui-là ? se plaignit l'un des médecins. Alors, on l'opère ou non ?

— Pas besoin de l'opérer, répondit l'autre. Sa blessure est superficielle. Suffit d'arrêter l'hémorragie, de nettoyer la plaie et de lui faire quelques points de suture.

— Mais c'est la première fois que j'ai la chance d'opérer. Dis-moi, lequel de ces instruments est le scalpel ? Celui-ci ?

— Non, l'autre. Bon, vas-y, incise puisque tu y tiens. Ouvre-moi cette plaie.

— Comme ça ?

— Non, là, imbécile !

— Pas d'incision », dit Yossarian qui percevait confusément que deux étrangers se préparaient à le charcuter.

« L'animal bouge encore, grommela le premier médecin pour plaisanter. Il va continuer à causer comme ça pendant que je l'opère ?

— Vous n'avez pas le droit de l'opérer avant que je l'aie enregistré, fit observer un employé de l'hôpital.

— Vous n'avez pas le droit de l'enregistrer avant que je sache à qui j'ai affaire », dit un énorme colonel irascible gratifié d'une moustache et d'un immense visage rose qu'il pencha quasiment contre celui de Yossarian, lequel crut voir une gigantesque poêle à frire chauffée à blanc s'approcher de son nez. « Où êtes-vous né ? »

Cet énorme colonel irascible rappelait à Yossarian un autre énorme colonel irascible, celui qui avait interrogé l'aumônier pour ensuite le déclarer coupable. Yossarian leva les yeux et vit une forme onduler devant lui. L'odeur écœurante du formol et de l'alcool imprégnait l'air.

« Sur un champ de bataille, répondit-il.

— Non, non. Dans quel État êtes-vous né ?

— Dans un état d'innocence.

— Non, non, vous ne comprenez pas.

— Laisse-moi m'en occuper », dit brusquement un homme au visage en lame de couteau, aux yeux caves, rusés, et à la bouche torve. « À ce que je vois, vous faites le malin ? dit-il à Yossarian.

— Il délire, intervint l'un des médecins. Vous devriez nous laisser le ramener dans la salle et le soigner.

— Qu'il reste ici, puisqu'il délire. Peut-être va-t-il nous faire des révélations sensationnelles.

— Mais il continue de saigner énormément. Vous ne voyez pas ? Il risque même d'y rester.

— Tant pis pour lui !

— Ça lui fera les pieds, à cet enfant de putain, fit l'énorme colonel irascible. Allez, John, videz votre sac. Dites-nous la vérité.

— Tout le monde m'appelle Yo-Yo.

— Nous désirons que vous coopériez avec nous, Yo-Yo. Nous sommes vos amis, nous méritons votre confiance. Nous sommes ici pour vous aider. Nous ne voulons pas vous faire de mal.

— Enfonçons nos pouces dans sa blessure et étripons-le », suggéra l'homme au visage en lame de couteau.

Yossarian ferma les yeux en espérant qu'ils prendraient sa mimique pour un évanouissement.

« Il s'est évanoui, entendit-il dire un médecin. Pourrions-nous l'opérer maintenant, avant qu'il ne soit trop tard ? Il risque vraiment d'y rester.

— Bon, emmenez-le. J'espère bien qu'il va clamcer.

— Vous n'avez pas le droit de le soigner avant que je l'aie enregistré », insista l'employé.

Yossarian fit le mort pendant que l'employé brassait quelques formulaires pour l'enregistrer, puis on le transporta lentement sur un chariot roulant dans une salle sombre sentant le renfermé, dotée de puissants projecteurs accrochés au plafond, et où l'odeur du formol et de l'alcool était encore plus écœurante. Il remarqua aussi une odeur d'éther et entendit du verre tinter. Il écoutait avec une joie secrète, intime, la respiration sifflante des deux médecins. Qu'ils le pensent évanoui, alors qu'il ne perdait pas un mot de leur conversation, le ravissait. Tout cela lui paraissait légèrement frivole, jusqu'au moment où l'un des médecins demanda :

« Dis, tu crois qu'on devrait le sauver ? Les gars dehors nous en voudront sûrement de le sauver.

— Opérons, trancha l'autre. Ouvrons-le et nous saurons à quoi nous en tenir. Il se plaint constamment de son foie. Son foie semble d'ailleurs vraiment petit sur cette radio.

— Mais non, imbécile, c'est son pancréas. Voilà son foie.

— Mais pas du tout, c'est son cœur. Je te parie cent balles que son foie est là. En tout cas, je vais l'opérer pour en avoir le cœur net. Dois-je d'abord me laver les mains ?

— Pas d'opération », dit Yossarian, qui ouvrit les yeux et essaya de s'asseoir.

« Le voilà qui remet ça, se plaignit l'un des médecins. On pourrait peut-être le faire taire.

— On pourrait effectivement lui faire une générale. L'éther est juste là.

— Pas de générale, dit Yossarian.

— Oh ! c'est pas vrai, fit un médecin.

— C'est dit : on le met K.O. avec une générale. Après quoi on en fera ce qu'on voudra. »

Ils lui firent une anesthésie générale. Il s'éveilla dans une chambre

individuelle, mourant de soif, puant l'éther. Le colonel Korn était tranquillement assis à son chevet, en chemise de laine et pantalon vert olive. Un sourire flegmatique s'attardait sur son visage brun aux joues glabres ; il s'astiquait lentement le crâne à deux mains. Il se pencha vers le lit en riant doucement quand Yossarian s'éveilla, et lui assura dans les termes les plus cordiaux que leur marché tenait toujours s'il ne mourait pas. Yossarian vomit, le colonel Korn bondit sur ses pieds dès le premier hoquet et s'enfuit, dégoûté, renforçant Yossarian dans sa conviction que le proverbe « À quelque chose malheur est bon » ne mentait pas, sur quoi il retomba dans un sommeil léthargique. Une main aux doigts nerveux le réveilla en sursaut. Il se retourna, ouvrit les yeux et découvrit un inconnu au visage rébarbatif qui retroussa les lèvres avec dédain et aboya d'une voix méprisante :

« Nous tenons ton pote, p'tit gars, nous tenons ton pote. »

Yossarian fut pris de faiblesse et se mit à transpirer.

« Quel pote ? » demanda-t-il, quand il vit l'aumônier assis à la place qu'avait occupée le colonel Korn.

« C'est moi, ton pote », fit l'aumônier.

Mais Yossarian ne l'entendit pas, ferma les yeux. Quelqu'un lui donna une gorgée d'eau avant de sortir sur la pointe des pieds. Il dormit et, à son réveil, se sentit en pleine forme ; il tourna la tête pour sourire à l'aumônier et découvrit Aarfy à sa place. Yossarian gémit machinalement et son visage se crispa au moment où Aarfy gloussa et lui demanda comment il se sentait. Quand Yossarian lui demanda pourquoi il n'était pas en prison, Aarfy prit un air surpris. Yossarian ferma les yeux pour le faire partir. Quand il les rouvrit, Aarfy avait disparu et l'aumônier pris sa place. Yossarian éclata de rire en voyant son grand sourire ravi et lui demanda ce qui le rendait si hilare.

« Je suis content pour vous, répondit candidement l'aumônier. J'ai entendu dire au groupe que vous étiez gravement blessé et qu'il faudrait vous rapatrier si vous surviviez. Le colonel Korn a déclaré que votre état était critique. Mais un médecin vient de m'apprendre qu'en fait, votre blessure est tout à fait superficielle et que vous pourrez probablement quitter l'hôpital d'ici un jour ou deux. Vous êtes hors de danger. Rien de vraiment grave. »

Cette nouvelle soulagea énormément Yossarian. « C'est une bonne chose.

— Oui », dit l'aumônier avec une expression de joie espiègle, rouge de plaisir. « Oui, c'est une bonne chose. »

Yossarian rit en se souvenant de sa première conversation avec l'aumônier. « Vous savez, je vous ai rencontré pour la première fois à l'hôpital. Me voilà de nouveau à l'hôpital. Et je crois que la dernière

fois que je vous ai vu, c'était également à l'hôpital. Qu'êtes-vous devenu depuis ? »

L'aumônier haussa les épaules. « Je prie beaucoup, confessa-t-il. Je tâche autant que possible de rester dans ma tente, et je prie dès que le sergent Whitcomb s'absente, pour qu'il ne me prenne pas sur le fait.

— Est-ce utile ?

— Prier me permet d'oublier mes soucis, répondit l'aumônier en haussant de nouveau les épaules. Et puis ça fait passer le temps.

— Alors c'est utile, non ?

— Oui, approuva l'aumônier avec enthousiasme, comme s'il comprenait pour la première fois. Oui, je suis sûr que ce n'est pas du temps perdu. (Il se pencha vers le lit avec un empressement maladroit.) Yossarian, puis-je faire quelque chose pour vous ? Pourrais-je vous apporter quelque chose qui vous fasse plaisir ? »

Yossarian le taquina gentiment. « Des jeux par exemple, des bonbons ou du chewing-gum ? »

L'aumônier rougit, sourit d'un air embarrassé, puis redevint sérieux. « Des livres, peut-être, ou autre chose. J'aimerais *réellement* faire quelque chose pour vous faire plaisir. Vous savez, Yossarian, nous sommes tous très fiers de vous.

— Fiers ?

— Mais oui, évidemment. Vous avez risqué votre vie pour arrêter cet assassin nazi. Quel courage !

— Quel assassin nazi ?

— Voyons, celui qui est venu ici pour tuer le colonel Korn et le colonel Cathcart. Vous leur avez sauvé la vie. Il aurait pu vous poignarder à mort pendant votre lutte dans la galerie. Vous avez de la chance d'être encore en vie. »

Dès qu'il comprit, Yossarian éclata d'un rire sardonique. « Ce n'était pas un assassin nazi.

— Mais bien sûr que si. Le colonel Korn l'a dit.

— C'était la petite amie de Natelly. Et c'est moi qu'elle voulait tuer, pas le colonel Cathcart ni le colonel Korn. Elle essaie de m'occire depuis que je lui ai appris la nouvelle de la mort de Natelly.

— Mais comment est-ce possible ? s'écria l'aumônier, qui blêmit et perdit toute son assurance. Le colonel Cathcart et le colonel Korn l'ont tous deux vu s'enfuir. Le rapport officiel affirme que vous avez empêché un assassin nazi de les tuer.

— Ne faites pas attention aux rapports officiels, lui conseilla sèchement Yossarian. Ça fait partie du marché.

— Quel marché ?

— Le marché que j'ai conclu avec le colonel Cathcart et le colonel Korn. Ils font de moi un héros et me renvoient aux États-Unis, à

condition que je les encense, que je ne les accuse jamais d'obliger les hommes à accomplir d'autres missions. »

Horrifié, l'aumônier se souleva de sa chaise. Scandalisé, il s'écria : « Mais c'est terrible ! C'est un marché honteux, ignoble !

— Odieux », reconnut Yossarian, les yeux fixés au plafond, sa nuque seule reposant sur l'oreiller. « Je crois qu'*odieux* est le terme dont nous sommes convenus.

— Comment avez-vous pu accepter une chose pareille ?

— C'était ça ou le conseil de guerre, l'aumônier.

— Oh », fit l'aumônier, saisi de remords, en se mettant la main sur la bouche. « J'aurais mieux fait de me taire.

— Ils étaient prêts à me jeter en prison avec des criminels de droit commun.

— Je comprends. Vous devez choisir en votre âme et conscience. » L'aumônier hocha la tête d'un air préoccupé et resta silencieux.

« Rassurez-vous, dit Yossarian en souriant tristement. Je ne compte pas faire ce qu'ils me demandent.

— Mais vous devez le faire, insista l'aumônier en se penchant en avant avec passion. Vraiment, vous devez. Je n'avais aucun droit de vous influencer. Je n'avais pas le droit d'exprimer mon opinion.

— Vous ne m'avez pas influencé. » Yossarian se tourna sur le côté et secoua la tête en feignant le désespoir : « Nom d'un chien ! Je n'imaginais pas péché plus mortel ! Sauver la vie du colonel Cathcart ! Vous vous rendez compte, l'aumônier ? Voilà un crime que je m'obstinerai toujours à nier. »

L'aumônier revint au sujet de leur conversation en pesant ses mots : « Mais qu'allez-vous faire ? Vous ne pouvez quand même pas les laisser vous jeter en prison ?

— J'accomplirai d'autres missions. Ou je désertai pour de bon, mais ils m'attraperont sûrement.

— Et ils vous jetteront en prison. Ça ne vous dit pas grand-chose, je comprends ça.

— Eh bien je continuerai à voler, jusqu'à la fin de la guerre. Quelques-uns d'entre nous survivront forcément.

— Mais vous risquez de vous faire tuer.

— Eh bien ! dans ce cas, je ne volerai plus.

— Qu'allez-vous faire ?

— Je ne sais pas.

— Vous allez accepter qu'ils vous rapatrient ?

— Je ne sais pas. Fait-il très chaud dehors ? Ici, c'est une véritable étuve.

— Non, il fait très froid, répondit l'aumônier.

— Vous savez, il m'est arrivé un drôle de truc, mais peut-être ai-je rêvé. J'ai l'impression qu'un inconnu est entré ici il y a une heure ou

deux, et m'a dit qu'il tenait mon pote. Je me demande si je n'ai pas tout imaginé.

— Je ne crois pas, rétorqua l'aumônier. Vous m'en avez parlé quand je suis venu tout à l'heure.

— Alors comme ça, il l'a vraiment dit : « Nous tenons ton pote, p'tit gars, nous tenons ton pote. » Jamais vu un visage aussi rébarbatif. Je me demande qui est le pote en question.

— Je me plais à penser que je suis ce pote, dit l'aumônier avec humilité. Et qu'ils me tiennent, c'est évident. Ils m'ont dans le collimateur ; je suis surveillé vingt-quatre heures sur vingt-quatre. C'est ce qu'ils m'ont dit pendant mon interrogatoire.

— Non, je ne crois pas qu'il parlait de vous, décida Yossarian. Il devait s'agir d'un gars comme Dunbar ou Nately. D'un type tué à la guerre, comme Clevinger, Orr, Dobbs, Kid Sampson ou McWatt. » Soudain, Yossarian sur sauta et secoua la tête. « Mais j'y pense ! s'écria-t-il. Ils ont eu tous mes copains, si je ne m'abuse ? Les seuls survivants de la bande sont Hungry Joe et moi. » Il eut la chair de poule en voyant l'aumônier pâlir. « Qu'y a-t-il, l'aumônier ?

— Hungry Joe a été tué.

— Bon dieu ! En mission ?

— Non, il est mort en dormant. On a trouvé un chat sur sa tête.

— Pauvre bougre », dit Yossarian, qui se mit à pleurer en détournant la tête. L'aumônier partit sans dire au revoir.

Yossarian mangea et s'endormit. Une main le secoua au milieu de la nuit. Il ouvrit les yeux et vit un homme mince au visage rébarbatif, vêtu d'un pyjama et d'une robe de chambre de malade, qui lui lança un regard malveillant et lui dit méchamment :

« Nous tenons ton pote, p'tit gars. Nous tenons ton pote. »

Yossarian sentit la panique l'envahir. « De qui parlez-vous, bon dieu ?

— Tu verras, p'tit gars. Tu verras. »

Yossarian tenta de saisir son bourreau à la gorge, mais l'homme lui échappa sans difficulté et disparut dans le couloir avec un rire narquois. Yossarian retomba sur son lit, pris d'un accès de fièvre. Tout son corps était trempé d'une sueur glacée. Il se demanda de quel pote il s'agissait. L'hôpital était plongé dans les ténèbres, parfaitement silencieux. Il n'avait pas de montre pour lui indiquer l'heure. Il était maintenant complètement éveillé et se savait condamné à l'une de ces affreuses nuits d'insomnie qui durent une éternité avant les premières lueurs de l'aube. Un frisson lui parcourut les jambes. Il avait froid, pensa à Snowden, qui n'avait jamais été son pote, tout au plus un gamin au visage vaguement familier, qui fut salement blessé et mourait de froid dans une tache jaune de soleil qui illuminait sa figure, quand Yossarian déboucha dans le

compartiment arrière de l'appareil, après que Dobbs l'eut supplié sur l'interphone d'aller secourir le mitrailleur. « Allez secourir le mitrailleur ! » Yossarian sentit son cœur lui remonter dans la gorge à la vue du spectacle macabre ; il fut absolument révolté, la peur l'obligea à faire une courte halte, à quatre pattes dans l'étroit boyau qui passait au-dessus de la soute aux bombes, juste à côté de la petite boîte en carton destinée aux premiers soins. Snowden gisait sur le dos, jambes allongées, encore empêtré dans sa combinaison anti-DCA, son casque, son harnais de parachute et son gilet de sauvetage. Tout près de lui était étendu le petit mitrailleur arrière, évanoui. La blessure que vit Yossarian se situait sur la partie externe de la cuisse de Snowden, aussi large et profonde qu'un ballon de football, semblait-il. Les lambeaux de sa combinaison ensanglantée s'enchevêtraient avec la chair déchiquetée.

Il n'y avait plus de morphine dans la trousse de premiers soins, aucun autre analgésique que le choc occasionné par la blessure pour atténuer les souffrances de Snowden. Les douze ampoules de morphine avaient été volées et remplacées par une note parfaitement lisible : « *Ce qui profite aux Entreprises M & M profite au pays. Milo Minderbinder.* » Yossarian maudit la cupidité de Milo et glissa deux aspirines entre des lèvres grises qui n'en voulurent pas. Mais avant tout, il installa vivement un garrot autour de la cuisse de Snowden, car ce fut la seule idée qui lui passa par la tête au milieu de son affolement, alors qu'il savait qu'il devait agir immédiatement, craignant de céder à la panique et de tout laisser tomber. Snowden ne le quittait pas des yeux, sans dire un mot. Aucune artère ne giclait, mais Yossarian s'absorba entièrement dans la confection du garrot : c'était au moins quelque chose qu'il savait faire. Il s'activait en simulant une compétence et un sang-froid dont il manquait totalement, sentant sur son visage le poids du regard terne de Snowden. Il se ressaisit avant que le garrot fût terminé et le desserra aussitôt pour éviter tout risque de gangrène. Il avait retrouvé son calme et savait quoi faire. Il fouilla dans la trousse en quête de ciseaux.

« J'ai froid, murmura Snowden. J'ai froid.

— Ça va aller, petit, le rassura Yossarian en lui adressant un sourire. Ça va aller.

— J'ai froid, répéta Snowden d'une voix tremblante, enfantine. J'ai froid.

— Là, là, dit Yossarian, qui ne savait quoi répondre. Là, là.

— J'ai froid, gémit Snowden. J'ai froid.

— Là, là... »

Yossarian eut peur et se hâta. Il trouva enfin une paire de ciseaux et commença à couper soigneusement la combinaison de Snowden

loin au-dessus de la blessure, à hauteur de laine. Il coupa l'épaisse gabardine tout autour de sa cuisse. Le petit mitrailleur de queue reprit connaissance pendant que Yossarian découpait le tissu, le vit et s'évanouit de nouveau. Snowden tourna la tête pour mieux voir Yossarian. Une lueur terne trembla dans ses yeux. Décontenancé, Yossarian évita son regard. Il se mit à couper la combinaison en suivant la couture. De la plaie béante – était-ce une esquille d'os qu'il vit, profondément enfoncée dans la bouillie écarlate derrière les muscles agités d'horribles spasmes convulsifs ? – le sang dégouttait en plusieurs filets, comme de la neige fondant sur un toit, mais rouge et visqueux, coagulant déjà. Yossarian entailla la combinaison jusqu'en bas et détacha la jambe du vêtement. Elle tomba à terre avec un *plop* ! dévoilant le bord du caleçon kaki imbibé de sang. Yossarian fut stupéfait de voir la jambe nue et cireuse de Snowden, l'horrible duvet blond clairsemé sur son mollet blanc, mort. Il s'aperçut que la blessure n'était pas tout à fait de la taille d'un ballon de football, mais longue et large comme la main, trop profonde et informe pour qu'on y voie clair. Les muscles à vif se contractaient comme du steak haché vivant. Yossarian poussa un long soupir de soulagement, car Snowden n'était pas en danger de mort. Le sang caillait déjà à l'intérieur de la plaie, et il suffisait maintenant de le bander et de le calmer jusqu'à ce que l'avion atterrisse. Il sortit de la trousse quelques sachets de sulfanilamide. Snowden tressaillit quand Yossarian le poussa délicatement pour le tourner sur le côté.

« Je t'ai fait mal ?

— J'ai froid, gémit Snowden. J'ai froid.

— Là, là, fit Yossarian. Là, là.

— J'ai froid, j'ai froid.

— Là, là. Là, là.

— Ça commence à me faire mal », cria soudain Snowden en grimaçant de douleur.

Yossarian explora frénétiquement la trousse de premiers soins à la recherche de morphine, mais ne trouva que la note de Milo et un paquet d'aspirines. Il maudit Milo et tendit deux cachets d'aspirine à Snowden. Il n'y avait même pas d'eau. Snowden refusa l'aspirine en secouant imperceptiblement la tête. Son visage était terreux. Yossarian enleva le casque de Snowden et lui posa la tête sur le plancher.

« J'ai froid, gémit Snowden, les yeux mi-clos. J'ai froid. »

Le bord de ses lèvres virait au bleu. Yossarian était pétrifié. Il se demanda s'il ne devait pas tirer le cordon du parachute de Snowden et utiliser la toile de nylon comme couverture. Il faisait très chaud dans l'avion. Snowden leva brusquement les yeux, lui adressa un pâle sourire d'encouragement et changea légèrement de position

pour que Yossarian pût saupoudrer sa blessure de sulfanilamide. Yossarian s'activa avec une confiance et un optimisme redoublés. L'appareil fut durement secoué en traversant un trou d'air, et il se rappela avec terreur qu'il avait oublié son propre parachute dans le nez de l'avion. Impossible d'aller le chercher. Il saupoudra de plusieurs sachets de cristaux blancs la plaie ovale et sanglante, jusqu'à ce que tout le rouge ait disparu, après quoi il aspira une profonde bouffée d'air en serrant les dents, puis saisit de sa main nue les lambeaux de chair qui dépassaient de la blessure pour les y remettre. Ensuite, il recouvrit le tout d'une grosse compresse de coton et retira vivement sa main. Il esquissa un sourire, jugeant qu'il s'était bien tiré de cette épreuve. Le contact de la chair morte n'avait pas été aussi horrible qu'il l'avait d'abord craint, et il toucha plusieurs fois des doigts la blessure pour se convaincre de son propre courage.

Puis il enroula une bande de gaze autour de la compresse. La seconde fois qu'il fit passer la bande autour de la cuisse de Snowden, il aperçut sur la face interne le petit trou par lequel l'éclat d'obus avait pénétré, une plaie ronde, froncée, de la taille d'une pièce de monnaie frangée de bleu et au centre noir, à l'endroit où le sang coagulait. Yossarian saupoudra également cette plaie de sulfanilamide et continua à enrouler la gaze autour de la jambe de Snowden, jusqu'à ce que la compresse fût bien serrée. Puis il coupa le bandage avec la paire de ciseaux et glissa l'extrémité entre deux épaisseurs. Il accomplit tout cela très vite. Le bandage était réussi, il le savait, et il s'assit sur ses talons, fier de lui, essuya son front couvert de sueur et sourit amicalement à Snowden.

« J'ai froid, gémit Snowden. J'ai froid.

— Ça va aller, petit, lui assura Yossarian en lui tapotant le bras. Tout est en ordre maintenant. »

Snowden secoua faiblement la tête. « J'ai froid », répéta-t-il. Ses yeux étaient ternes, vides. « J'ai froid.

— Là, là », fit Yossarian, dont l'effroi et la peur grandissaient. « Là, là... Nous allons atterrir dans un petit moment et Doc Daneeka va s'occuper de toi. »

Mais Snowden s'obstinait à secouer la tête. D'un mouvement imperceptible du menton, il finit par attirer l'attention de Yossarian sur son aisselle. Yossarian se pencha pour regarder, et aperçut une tache d'une couleur bizarre qui s'étendait sur la combinaison juste au-dessus de l'emmanchure. Yossarian sentit son cœur s'arrêter, puis se mettre à battre si violemment qu'il en eut le souffle coupé. Snowden était blessé à l'intérieur même de sa combinaison anti-DCA. Yossarian arracha les boutons de la combinaison de Snowden et s'entendit hurler de terreur : les tripes de Snowden dégringolaient

sur le plancher en une masse pâteuse, dégoulinante. Un éclat d'obus de plus de six centimètres avait pénétré de l'autre côté, sous son bras, l'avait transpercé de part en part en emportant avec lui des quartiers entiers du malheureux à travers le trou gigantesque creusé dans ses côtes. Yossarian hurla de nouveau et se cacha les yeux derrière ses mains. Il claquait des dents. Malgré l'horreur, il se força à regarder encore. La prodigalité de Dieu s'étalait devant lui, se dit-il amèrement – foie, poumons, reins, côtes, estomac, plus les morceaux de tomates bouillies que Snowden avait mangées ce jour-là au déjeuner. Yossarian détestait les tomates bouillies ; il eut un malaise, se détourna et vomit, les mains crispées sur sa gorge brûlante. Le mitrailleur de queue reprit connaissance pendant que Yossarian vomissait, le vit et s'évanouit derechef. Yossarian était épuisé de douleur et de désespoir. Sans force, il se retourna vers Snowden, dont le souffle s'était accéléré et le visage avait pâli. Il se demanda par où commencer pour essayer de le sauver.

« J'ai froid, murmura Snowden. J'ai froid.

— Là, là, marmonna Yossarian machinalement, d'une voix inaudible. Là, là. »

Yossarian aussi avait froid, il tremblait de tous ses membres. Il eut la chair de poule devant le triste secret que Snowden venait d'étaler au grand jour sur le plancher souillé. Déchiffrer le message inscrit dans ses entrailles n'était pas difficile. L'homme est matière, tel était le secret de Snowden. Jetez-le d'une fenêtre, il tombera. Enflammez-le, il brûlera. Enterrez-le, il pourrira comme n'importe quelle ordure. Le souffle vital envolé, l'homme n'est que tripaille. Tel était le secret de Snowden. Le tout était d'être prêt(18).

« J'ai froid, dit Snowden. J'ai froid.

— Là, là, répéta Yossarian. Là, là. » Il tira le cordon du parachute de Snowden et couvrit son corps de nylon blanc.

« J'ai froid.

— Là, là. »

XLII. YOSSARIAN

« Pour le colonel Korn, annonça le major Danby à Yossarian avec un grand sourire de satisfaction, votre marché tient toujours. Tout marche comme sur des roulettes.

— Absolument pas.

— Mais si, insista le major Danby, plein de bonne volonté. Tout marche même encore mieux qu'avant. Quelle chance incroyable que

cette fille ait failli vous assassiner ! L'application de votre accord avec le colonel Korn n'en sera que plus facile.

— Je n'ai passé aucun accord avec le colonel Korn. »

L'optimisme et l'enthousiasme du major Danby disparurent comme par magie et son visage se couvrit de sueur. « Vous avez pourtant conclu un marché avec le colonel Korn, n'est-ce pas ? demanda-t-il d'une voix angoissée. Un contrat ?

— Je romps le contrat.

— Mais vous avez promis, vous lui avez donné votre parole d'honneur, non ?

— Me voilà donc parjure.

— Oh, Seigneur ! » soupira le major Danby avant de tamponner inefficacement son front soucieux avec son mouchoir. « Mais pourquoi, Yossarian ? C'est un marché très avantageux qu'ils vous ont proposé.

— Un marché de dupes, Danby. Un marché odieux.

— Oh, Seigneur ! » gémit Danby en se passant la main dans ses cheveux bruns, raides et trempés de sueur. « Oh, Seigneur !

— Danby, ne trouvez-vous pas ce marché odieux ? »

Le major Danby réfléchit un moment. « Oui, je reconnais qu'il est odieux », concéda-t-il à contrecœur. Ses yeux globuleux roulaient dans leurs orbites. « Mais pourquoi avez-vous accepté ce marché s'il ne vous convenait pas ?

— J'ai accepté dans un moment de faiblesse, plaisanta Yossarian avec une amère ironie. Je voulais sauver ma peau.

— Et vous ne voulez plus sauver votre peau maintenant ?

— C'est bien pour ça que je ne vais pas les laisser m'obliger à accomplir d'autres missions.

— Alors laissez-les donc vous rapatrier, et vous serez hors de danger.

— Qu'ils me rapatrient parce que j'ai plus de cinquante missions, dit Yossarian, mais pas parce que j'ai été poignardé par cette fille, ou parce que je suis devenu un salaud doublé d'un couillon. »

Le major Danby secoua énergiquement la tête, sincèrement consterné par la position de Yossarian. « Mais alors, il faudrait qu'ils renvoient presque tous les hommes chez eux. La plupart ont plus de cinquante missions à leur actif. Le colonel Cathcart ne pourrait jamais réquisitionner autant d'équipages de remplacement inexpérimentés sans susciter une enquête. Il est pris à son propre piège.

— C'est son problème.

— Non, non, non ! Yossarian, contredit vigoureusement le major Danby. C'est *votre* problème. Parce que, si vous n'honorez pas votre contrat, ils vous passent en conseil de guerre dès votre sortie

d'hôpital. »

Yossarian fit un pied de nez au major Danby et éclata d'un rire joyeux. « J'aimerais bien voir ça ! Ne me racontez pas de bobards, Danby. Ils n'oseront jamais.

— Mais pourquoi pas ? demanda le major Danby en battant des paupières d'étonnement.

— Tout simplement parce que maintenant, ils sont complètement coincés. Il y a un rapport officiel qui affirme que j'ai été poignardé par un assassin nazi qui voulait les tuer. Ils auraient l'air malin de me passer en conseil de guerre après ça.

— Mais Yossarian, s'écria le major Danby, il y a un autre rapport officiel qui affirme que vous avez été poignardé par une jeune fille innocente au cours d'une importante transaction au marché noir, assortie d'actes de sabotage et de vente de secrets militaires à l'ennemi. »

Yossarian ne s'attendait pas à semblable déconfiture. « Un autre rapport officiel ?

— Yossarian, ils peuvent rédiger autant de rapports officiels qu'ils le désirent et choisir ceux dont ils ont besoin en fonction des circonstances. Vous ne saviez pas ?

— Oh, Seigneur ! » murmura Yossarian, totalement écoeuré, son sang quittant son visage. « Oh, Seigneur ! »

Essayant de profiter de son avantage, le major Danby se fit pressant : « Yossarian, faites ce qu'ils veulent et laissez-les vous rapatrier. Ça vaut mieux pour tout le monde.

— Vous voulez dire pour Cathcart, Korn et moi, pas pour tout le monde.

— Pour tout le monde, insista le major Danby. Ça résoudra tous les problèmes.

— Et les hommes du groupe qui devront accomplir d'autres missions ? »

Le major fut pris au dépourvu et détourna un instant les yeux. « Yossarian, vous ne servirez à rien, si vous obligez le colonel Cathcart à vous traduire en conseil de guerre, car il prouvera votre culpabilité pour tous les crimes dont il vous accusera. Vous allez moisir en prison un bon nombre d'années, votre vie sera gâchée. »

Yossarian l'écouta avec un intérêt croissant. « De quels crimes m'accuseront-ils ?

— Négligence au-dessus de Ferrare, insubordination, refus d'engager le combat avec l'ennemi malgré les ordres, et désertion. »

Yossarian se suça l'intérieur des joues. « Ils pourraient bien m'accuser de tout ça, hein ? Mais ils m'ont décerné une médaille pour Ferrare. Comment auront-ils le culot de m'accuser maintenant de négligence ?

— Aarfy jurera que vous et McWatt avez menti dans votre rapport officiel.

— Ça ne m'étonnerait pas de cette ordure.

— Ils vous déclareront également coupable, récita le major Danby, de viol, d'opérations frauduleuses de marché noir, d'actes de sabotage et de vente de secrets militaires à l'ennemi.

— Comment arriveront-ils à le prouver ? Je n'ai jamais rien fait de tout ça.

— Mais ils ont des témoins qui jugeront que si. Ils peuvent trouver tous les témoins qu'ils veulent, simplement en les persuadant qu'en contribuant à votre perte, ils contribuent au bien du pays. Et en un sens, ils n'auraient pas tort.

— En quel sens ? » demanda Yossarian, qui se releva lentement sur un coude avec un air hostile.

Le major Danby recula légèrement et s'épongea de nouveau le front. « Écoutez, Yossarian, balbutia-t-il comme pour se justifier, il serait actuellement néfaste à notre effort de guerre de déconsidérer le colonel Cathcart et le colonel Korn. Regardons les choses en face, Yossarian : malgré tout, le groupe a de très bons états de service. Si le conseil de guerre vous déclarait innocent, d'autres hommes suivraient probablement votre exemple. Le colonel Cathcart tomberait en disgrâce et l'efficacité militaire de notre unité s'en ressentirait. En ce sens précis, ce serait donc contribuer au bien du pays que de vous déclarer coupable et de vous mettre en prison, même si vous *êtes* innocent.

— Comme c'est bien dit ! » ironisa Yossarian.

Le major Danby rougit, se tortilla, et roula des yeux effarés. « Je vous en prie, ne m'en veuillez pas, supplia-t-il d'une voix angoissée. Vous savez que je n'y suis pour rien. Je me contente d'essayer de voir les choses objectivement et de trouver une solution à un problème particulièrement épineux.

— Ce n'est pas moi qui ai créé ce problème.

— Mais vous pouvez le résoudre. Et puis vous n'avez pas le choix. Vous ne voulez plus accomplir de missions.

— Je peux m'enfuir.

— Vous enfuir ?

— Oui, me tirer, désertre. Je peux tourner le dos à ce sac de nœuds et me carapater. »

Le major Danby était scandalisé. « Où ça ? Où voulez-vous aller ?

— Je pourrais rejoindre Rome assez facilement, et m'y cacher.

— Et vivre dans la crainte perpétuelle d'être arrêté ? Non, non, non, non ! Yossarian. Ce serait ignoble et désastreux pour vous. Se défiler devant les problèmes ne les a jamais résolus. Je vous en prie, croyez-moi. J'essaie simplement de vous aider.

— C'est exactement ce que disait cet aimable policier avant de se décider à enfoncer son pouce dans ma blessure, riposta sarcastiquement Yossarian.

— Mais je ne suis pas un policier, répondit le major Danby, indigné, le rouge lui montant aux joues. Je suis un professeur d'université doté d'un sens élevé du bien et du mal et jamais l'idée de vous tromper ne me viendrait à l'esprit. Le mensonge me fait horreur.

— Que feriez-vous si un homme du groupe vous demandait de lui rapporter notre conversation ?

— Je lui mentirais. »

Yossarian eut un petit rire moqueur et le major Danby, bien que rouge de honte, se renversa sur sa chaise avec soulagement, comme s'il se réjouissait du répit que promettait le changement d'humeur de Yossarian, qui, de son côté, l'observait avec un mélange de pitié et de mépris. Il se redressa dans son lit, appuya son dos contre le montant, alluma une cigarette, sourit d'un air ambigu et épia avec une certaine sympathie l'expression horrifiée qui s'était implantée de façon indélébile sur le visage du major Danby le jour de la mission sur Avignon, quand le général Dreedle avait ordonné qu'on l'emmène pour le fusiller. Les rides creusées par la terreur seraient toujours là, telles de profondes cicatrices noires, et Yossarian se sentit pris de pitié pour ce doux idéaliste à la moralité exemplaire. Souvent, il éprouvait de la pitié pour les êtres dont les imperfections étaient raisonnables et les ennuis supportables.

Avec une amabilité voulue, il lui dit : « Danby, comment pouvez-vous travailler avec des gens comme Cathcart et Korn ? Vous n'êtes pas dégoûté, parfois ? »

La question de Yossarian parut surprendre le major. « Je le fais pour le bien de mon pays, répondit-il comme si cela tombait sous le sens. Le colonel Cathcart et le colonel Korn sont mes supérieurs et en obéissant à leurs ordres, je contribue à ma façon à l'effort de guerre. Je travaille avec eux parce que c'est mon devoir. Et aussi – ajouta-t-il en baissant les yeux, d'une voix beaucoup plus basse – parce que je ne suis pas une personne très agressive.

— Mais le pays n'a plus besoin de votre aide, argumenta Yossarian, patient. Vous travaillez donc uniquement pour leur rendre service.

— J'essaie de ne pas y penser, avoua franchement le major. Je tâche de me concentrer uniquement sur le grand but à atteindre et d'oublier qu'eux atteignent leurs buts personnels. J'essaie de me convaincre qu'ils sont sans importance.

— C'est bien là mon malheur, vous savez, dit Yossarian avec sympathie, en croisant les bras. Entre moi et tout idéal, je rencontre toujours des Scheisskopf, des Peckem, des Korn et des Cathcart. Si

bien que je ne vois plus l'idéal du même œil.

— Vous devez essayer de ne pas penser à eux, lui conseilla le major Danby, sûr de lui. Et surtout, qu'ils ne modifient pas les valeurs auxquelles vous croyez. Les idéaux sont bons, mais les gens le sont parfois un peu moins. Vous devez toujours garder les yeux levés vers des images de perfection. »

Yossarian secoua la tête avec scepticisme. « Quand je lève les yeux, je vois des gens qui s'en mettent plein les poches. Je ne vois pas le ciel, ni les saints. Je vois des gens qui s'en mettent plein les poches en tirant parti du moindre geste un peu authentique, de la moindre tragédie humaine.

— Mais il ne faut pas penser à tout ça, répéta le major Danby. Il ne faut pas que cela vous atteigne.

— Oh ! ça ne m'atteint pas vraiment. Mais ce qui me met en rogne, c'est qu'ils me prennent pour un imbécile. Ils se croient très intelligents, et prennent les autres pour des crétins. Et vous savez, Danby – je me dis ça pour la première fois –, ils ont peut-être raison.

— Mais vous ne devez pas penser à ça non plus, insista le major. Vous ne devez songer qu'au bien du pays, à la dignité de l'homme.

— Ouais, fit Yossarian.

— Vraiment, Yossarian. Nous ne sommes plus au temps de la Première Guerre mondiale. N'oubliez jamais que nous nous battons contre des agresseurs qui nous tueraient l'un comme l'autre sans pitié, s'ils remportaient la victoire.

— Je sais, répliqua sèchement Yossarian, qui en eut soudain assez. Bon dieu, Danby ! Je l'ai bien méritée, cette médaille, et peu important les raisons qui les ont poussés à me la décerner. J'ai accompli soixante-dix sacrées missions. Alors ne venez pas me raconter d'histoires comme quoi il faudrait que je vole pour sauver mon pays. J'ai suffisamment volé pour sauver mon pays. Maintenant je vais me battre un peu pour sauver ma peau. Le pays n'est plus en danger, moi si.

— La guerre n'est pas encore terminée. Les Allemands menacent Anvers.

— Les Allemands seront vaincus dans quelques semaines, et les Japonais quelques mois après. À présent, si je sacrifiais ma vie, ce ne serait plus pour mon pays, ce serait pour Cathcart et Korn. Qu'un autre s'occupe désormais de mon viseur de bombardement. Moi, maintenant, je m'occupe de moi. »

Le major Danby esquissa un sourire indulgent et supérieur. « Mais, Yossarian, imaginez que tout le monde en fasse autant.

— Alors je serais bien bête de me singulariser, non ? »

Yossarian se redressa avec une expression surprise : « Vous savez, j'ai l'impression bizarre d'avoir déjà eu la même conversation avec

quelqu'un. Ça me rappelle l'aumônier et son sentiment de *déjà-vu*.

— L'aumônier désire que vous les laissiez vous rapatrier, fit observer le major Danby.

— L'aumônier peut aller se faire voir.

— Oh, Seigneur ! soupira le major Danby en secouant la tête de désespoir. Il craint de vous avoir influencé.

— Il ne m'a pas influencé. Vous savez ce que j'envisage ? Rester ici dans ce lit d'hôpital et végéter. Je pourrais végéter confortablement ici et laisser à d'autres le soin de prendre des décisions.

— Vous devez prendre une décision, objecta le major. Un homme ne peut vivre comme un végétal.

— Et pourquoi pas ? »

Les yeux du major Danby prirent une expression de convoitise. « Au fond, ça doit être plutôt agréable de vivre comme un végétal, reconnut-il en souriant.

— C'est inadmissible, répondit Yossarian.

— Mais non, quel plaisir d'être enfin affranchi de tous ses doutes, de toutes les contraintes ! plaida le major Danby. Finalement, je crois que la vie végétative me conviendrait : finis les débats de conscience.

— Quelle sorte de végétal, Danby ?

— Un concombre ou une carotte.

— Quel genre de concombre ? Un bon ou un mauvais ?

— Oh ! un bon, évidemment.

— On vous cueillera dès que vous serez mûr, et on vous découpera en rondelles pour la salade. »

L'enthousiasme du major Danby tomba : « Un mauvais, alors.

— On vous laissera pourrir sur pied, puis on vous transformera en engrais pour améliorer la qualité des bons.

— Bon, dans ce cas, je renonce à vivre comme un végétal, décida le major Danby avec un sourire triste et résigné.

— Danby, devrais-je vraiment les laisser me rapatrier ? » lui demanda sérieusement Yossarian.

Le major Danby haussa les épaules. « C'est un moyen comme un autre de vous en tirer.

— C'est un moyen comme un autre de me perdre, Danby. Vous devriez le savoir.

— Vous pourriez réaliser tous vos désirs.

— Je ne veux pas réaliser tous mes désirs », répliqua Yossarian, avant d'abattre son poing sur le matelas dans un accès de rage et de frustration. « Nom de dieu, Danby ! Des amis à moi ont été tués dans cette guerre. Plus question de marché maintenant. Le coup de poignard de cette putain est la meilleure chose qui me soit jamais arrivée.

— Vous préférez aller en prison ?

— Et vous, vous accepteriez qu'ils vous rapatrient ?

— Bien sûr que j'accepterais ! » déclara le major Danby d'un ton convaincu... « Certainement », ajouta-t-il quelques instants plus tard, déjà moins sûr de lui... « Oui, il me semble que j'accepterais à votre place », finit-il par dire d'un air gêné, après quelques secondes de réflexion. Après quoi il détourna la tête avec dégoût, en proie à un profond désarroi, et explosa : « Oh oui, bien sûr que j'accepterais ! Mais je suis tellement trouillard que jamais je ne me serais retrouvé à votre place.

— Mais supposons que vous soyez moins trouillard, continua Yossarian en l'observant attentivement. Supposons que vous trouviez le courage de ne pas vous laisser marcher sur les pieds ?

— Alors je ne les laisserais pas me rapatrier, déclara le major Danby d'une voix joyeuse et emphatique. Mais pas question non plus de me faire passer en conseil de guerre.

— Vous accompliriez d'autres missions ?

— Non, évidemment non. Cela reviendrait à reconnaître mon échec. Et puis je risquerais de me faire tuer.

— Alors, vous vous enfuiriez ? »

Le major Danby voulut répondre sur un ton indigné, mais les mots ne vinrent pas, sa bouche à moitié ouverte se referma en silence. Il fit une grimace fatiguée. « Mais je n'aurais pas une chance sur mille de m'en tirer, non ? »

Son front et ses yeux globuleux brillaient de nervosité. Il croisa ses mains flasques sur ses genoux et semblait à peine respirer, sa tête courbée en signe de résignation, de défaite. Des ombres profondes s'allongeaient dans la pièce. Yossarian l'observait d'un air grave, et aucun des deux hommes ne broncha en entendant une voiture approcher à toute vitesse pour s'arrêter devant l'hôpital, puis des bruits de pas rapides dans le bâtiment.

« Il me reste une chance, se souvint Yossarian. Milo m'aidera peut-être. Il a plus de poids que le colonel Cathcart et je lui ai souvent rendu service. »

Le major Danby secoua la tête et répondit d'une voix blanche :

« Milo et le colonel Cathcart s'entendent comme larrons en foire. Il a nommé le colonel Cathcart vice-président et lui a promis une importante situation après la guerre.

— Alors l'ex-première classe Wintergreen nous aidera, s'écria Yossarian. Il les déteste tous les deux ; leur association va le rendre fou furieux. »

Le major Danby secoua de nouveau la tête tristement.

« Milo et l'ex-première classe Wintergreen ont fusionné la semaine dernière. Tous deux sont maintenant à la direction des Entreprises M & M.

— Nous n'avons donc plus le moindre espoir ?

— Plus le moindre.

— Plus d'espoir du tout ?

— Non, plus d'espoir du tout », acquiesça le major Danby.

Il leva les yeux et ajouta d'un air rêveur : « Ce serait fantastique s'ils pouvaient nous disparaître, comme ils ont disparu les autres, nous débarrasser de toutes nos angoisses. »

Yossarian désapprouva fermement. Le major Danby opina du chef d'un air mélancolique et baissa de nouveau les yeux. L'espoir s'était envolé, jusqu'au moment où une cavalcade résonna soudain dans le couloir, et où l'aumônier entra en trombe dans la pièce, criant à tue-tête, porteur de nouvelles sensationnelles concernant Orr. Il était tellement hilare et surexcité qu'il bafouilla des mots sans suite pendant une minute ou deux. Des larmes de bonheur coulaient de ses yeux et Yossarian sauta de son lit en poussant un hurlement incrédule quand enfin il comprit.

« *En Suède ?* s'écria-t-il.

— Orr ! cria l'aumônier.

— Orr ? cria Yossarian.

— En Suède ! » cria l'aumônier en hochant vigoureusement la tête, hurlant de joie et sautant comme un cabri à travers la pièce. « C'est un miracle, je vous dis ! Un miracle ! Je crois de nouveau en Dieu. J'ai retrouvé la Foi. Jeté sur les côtes suédoises après d'innombrables semaines passées en mer ! C'est un miracle.

— Jeté sur les côtes suédoises, bon dieu de bon dieu ! » s'écria Yossarian, qui se mit lui aussi à grimper aux murs, en lançant des éclats de rire triomphants à l'aumônier, au major Danby, à son lit, au plafond et à sa table de chevet. « Il n'a pas été *jeté* sur les côtes suédoises. Il a *ramé* jusque-là ! Il y a *ramé*, l'aumônier, il y a *ramé*.

— Ramé ?

— Il avait *tout prévu* ! C'est la Suède qu'il avait choisie.

— Ma foi, peu importe ! fit l'aumônier, aucunement ébranlé. C'est quand même un miracle, un miracle d'intelligence et d'endurance humaines. Quel exploit ! » L'aumônier se prit la tête à deux mains et redoubla de rires. « Vous vous imaginez le tableau ? s'écria-t-il. Vous l'imaginez dans son canot jaune, la nuit, en train de payer dans le détroit de Gibraltar avec sa minuscule rame bleue...

— Avec sa ligne de pêche traînant derrière lui, se nourrissant de morue crue pendant tout le voyage, jusqu'en Suède, et se faisant du thé chaque après-midi...

— Oh, je vois ça d'ici ! » brailla l'aumônier, qui fit une petite pause pour reprendre son souffle. « C'est un miracle d'obstination, je vous dis. C'est d'ailleurs exactement ce que je compte faire à partir de maintenant : m'obstiner. Oui, je vais m'obstiner.

— Quand je pense qu'il avait minutieusement préparé chaque phase de son aventure ! » se réjouit Yossarian, qui serrait les mains au-dessus de sa tête en signe de triomphe. Il se retourna soudain vers le major Danby. « Danby, espèce de noix ! Vous voyez bien qu'il y a de l'espoir, non ? Peut-être même que Clevinger est vivant et se cache quelque part dans son nuage en attendant qu'il n'y ait plus de danger pour en redescendre.

— Qu'est-ce que vous racontez ? fit le major Danby qui n'y comprenait plus rien. Qu'est-ce que vous racontez, tous les deux ?

— Allez me chercher des pommes d'api, Danby, plus des marrons. Et grouillez-vous, Danby. Ramenez-moi des pommes et des marrons avant qu'il ne soit trop tard, et prenez-en aussi quelques-uns pour vous.

— Des pommes d'api ? Des marrons ? Pour quoi faire, sapristi ?

— Pour les fourrer dans nos joues, bien sûr. » Yossarian jeta les bras en l'air avec une mimique de profond désespoir. « Oh ! pourquoi ne l'ai-je pas écouté ? Pourquoi n'ai-je pas cru en lui ?

— Vous êtes cinglé ? demanda le major Danby, stupéfait et inquiet. Au nom du Ciel, Yossarian, expliquez-vous.

— Danby, Orr avait tout prévu. Vous ne comprenez pas – il avait tout préparé d'avance. Il s'est même entraîné à l'amerrissage forcé. Chaque mission était pour lui une répétition générale. Et moi qui refusais de voler avec lui ! Oh ! pourquoi ne l'ai-je pas écouté ? Il me tannait pour que je vole avec lui, et je refusais à chaque fois ! Danby, trouvez-moi aussi des dents saillantes, une valve à bricoler et une expression stupide et innocente, où personne ne verrait la moindre lueur d'intelligence. J'ai besoin de tout ça. Oh ! pourquoi ne l'ai-je pas écouté ? Maintenant je comprends ce qu'il essayait sans cesse de me dire. Je comprends même pourquoi cette fille lui tapait sur le crâne avec sa chaussure.

— Pourquoi ? » demanda avidement l'aumônier.

Yossarian se retourna brusquement et saisit l'aumônier par le devant de sa chemise. « L'aumônier, faut que vous m'aidiez ! Je vous en prie, aidez-moi ! Allez chercher mes vêtements. Et dépêchez-vous, par pitié ! J'en ai besoin immédiatement. »

L'aumônier se leva rapidement. « D'accord, Yossarian. J'y vais. Mais où sont-ils ? Comment les trouver ?

— Pas de quartier, l'aumônier ! Arrangez-vous pour que personne ne se mette en travers de votre chemin. Trouvez-moi mon uniforme ! Il est quelque part dans l'hôpital. Pour une fois, tâchez de réussir dans votre entreprise. »

L'aumônier bomba le torse d'un air résolu et serra les mâchoires. « Ne vous inquiétez pas, Yossarian. C'est comme si c'était fait. Mais pourquoi cette fille cognait-elle sur le crâne d'Orr avec sa

chaussure ? Dites-moi, s'il vous plaît.

— Parce qu'il la payait pour faire ça, voilà pourquoi ! Mais elle n'a pas cogné assez fort, si bien qu'il a dû ramer jusqu'en Suède. Trouvez-moi mon uniforme pour que je puisse sortir d'ici, l'aumônier. Demandez donc à l'infirmière Duckett. Elle fera l'impossible pour se débarrasser de moi... »

« Où allez-vous ? » demanda le major Danby avec appréhension quand l'aumônier eut filé de la pièce. « Qu'allez-vous faire ?

— Je vais m'enfuir », annonça Yossarian d'une voix éclatante, tout en déboutonnant sa veste de pyjama.

« Oh ! non », grogna le major Danby, qui se mit à tamponner nerveusement de ses deux mains son visage ruisselant de sueur. « Vous ne pouvez pas vous enfuir. Où pouvez-vous aller ? Où ?

— En Suède.

— En Suède ? s'écria le major Danby, éberlué. Vous comptez vous enfuir en Suède ? Vous êtes cinglé ?

— Orr y est bien allé.

— Oh, non, non, non, non, non ! Non, Yossarian, vous n'y arriverez jamais. Impossible de s'enfuir en Suède. En plus, vous ne savez même pas ramer.

— Mais je peux rejoindre Rome si vous ne dites rien en sortant de cette chambre et si vous m'aidez à trouver un avion. Me rendrez-vous ce service ?

— Mais on vous retrouvera, plaïda le major à bout d'arguments. On vous ramènera ici et vous serez puni encore plus sévèrement.

— Il faudra qu'ils mettent le paquet pour m'attraper cette fois-ci.

— Ils vont mettre le paquet, croyez-moi. Et même s'ils ne vous retrouvent pas, ce n'est pas une vie pour vous. Vous serez toujours seul. Personne ne vous soutiendra, vous vivrez perpétuellement dans la crainte d'être trahi.

— C'est ainsi que je vis actuellement.

— Mais vous ne pouvez pas fuir vos responsabilités, renier vos idéaux, insista le major Danby. C'est une attitude tellement négative. »

Yossarian ricana avec une moue méprisante et secoua la tête. « Je ne fuis pas mes responsabilités, je cours au-devant d'elles. Je ne vois pas ce qu'il y a de négatif à s'enfuir pour sauver sa peau. Vous savez qui sont les gens qui refusent de voir les choses en face, Danby ? Pas moi, ni Orr.

— L'aumônier, je vous en prie, dites quelque chose. Il déserte. Il veut s'enfuir en Suède.

— Fantastique ! » hurla l'aumônier en jetant fièrement sur le lit un sac qui contenait les vêtements de Yossarian. « Filez en Suède. Quant à moi, je resterai ici et je m'obstinerai. Oui, je vais m'obstiner. Je

compte harceler et relancer le colonel Cathcart et le colonel Korn chaque fois que je les rencontrerai. Je n'ai pas peur. Je vais même m'en prendre au général Dreedle.

— Le général Dreedle est limogé », lui rappela Yossarian en enfilant son pantalon et rentrant les pans de sa chemise. « C'est le général Peckem qui le remplace. »

L'assurance et la facon de l'aumônier n'en furent pas entamées pour autant. « Alors je m'attaquerai au général Peckem et même au général Scheisskopf. Et savez-vous ce que je compte aussi faire ? Je m'en vais flanquer mon poing dans la figure du capitaine Black dès que je le trouve sur mon chemin. Oui, je vais lui flanquer mon poing dans la figure. Et je vais m'arranger pour qu'il y ait plein de gens autour de nous, de façon à ce qu'il n'ose pas riposter.

— Vous êtes tous les deux cinglés, ou quoi ? » s'écria le major Danby, les yeux exorbités de terreur, complètement dépassé par les événements. « Vous avez tous les deux perdu la tête ? Écoutez-moi, Yossarian...

— C'est un miracle, je vous dis », proclama l'aumônier qui saisit le major Danby par la taille et l'entraîna dans une valse échevelée en écartant les coudes de son corps. « Un authentique miracle. Si Orr a pu rejoindre la Suède à la rame, alors moi, je peux triompher du colonel Cathcart et du colonel Korn ; simple question d'obstination.

— Bouclez-la, l'aumônier, je vous prie », lui intima poliment le major Danby en se dégageant de son étreinte pour se tapoter le front en tremblant. Il se pencha vers Yossarian, qui cherchait ses chaussures. « Et le colonel...

— Je m'en fous.

— Mais votre décis...

— Qu'ils aillent tous les deux au diable !

— Mais votre décision risque d'apporter de l'eau à leur moulin, insista impitoyablement le major Danby. Avez-vous songé à cela ?

— Que ces ordures prospèrent, je m'en moque, puisque tout ce que je peux faire pour leur mettre des bâtons dans les roues, c'est m'enfuir. Il est grand temps que je prenne vraiment mes responsabilités, Danby. Il faut que j'aille en Suède.

— Vous n'y arriverez jamais. C'est impossible. C'est pratiquement une impossibilité géographique d'y aller à partir d'ici.

— Ça va, Danby, je le sais. Mais au moins, j'aurai essayé. À Rome, il y a une gamine dont j'aimerais bien sauver la vie, si je parviens à la retrouver. Je l'emmènerai en Suède avec moi, si je la retrouve. Vous voyez, je ne suis pas l'égoïste que vous croyez.

— C'est de la folie pure et simple. Vous ne serez jamais en paix avec votre conscience.

— J'ai l'habitude, ricana Yossarian. Je ne pourrais pas vivre sans

me ronger les sangs. Pas vrai, l'aumônier ?

— Je vais flanquer mon poing dans la figure du capitaine Black à la première occasion », se vanta l'aumônier en décochant dans le vide deux crochets du gauche, suivis d'un uppercut douteux. « Exactement comme ça.

— Vous n'êtes donc pas sensible au déshonneur ? demanda le major Danby.

— Quel déshonneur ? C'est en ce moment que je me déshonore. » Yossarian laça ses chaussures et bondit sur ses pieds. « Alors Danby ? Je suis prêt. Allez-vous vous taire et me laisser monter dans un avion ? »

Le major Danby considéra Yossarian en silence, avec un étrange sourire triste. Il ne transpirait plus et semblait parfaitement calme. « Que feriez-vous si je tentais de vous retenir de force ? demanda-t-il d'un ton lugubre et sarcastique. Vous me casseriez la figure ? »

La question surprit et blessa Yossarian. « Non, bien sûr que non. Pourquoi dites-vous ça ?

— Moi, je vous casserais la figure », fit l'aumônier d'une voix péremptoire, en sautant juste devant le major Danby et en décochant des coups de poing dans le vide. À vous, au capitaine Black, et éventuellement au caporal Whitcomb. Ne serait-ce pas merveilleux de découvrir que je n'ai plus peur du caporal Whitcomb ?

— Vous allez m'empêcher de partir ? » demanda Yossarian au major Danby en le regardant droit dans les yeux.

Le major Danby s'écarta de l'aumônier et hésita un moment. « Non, évidemment que non ! » éructa-t-il et, subitement, il agita frénétiquement les deux bras en direction de la porte. « Évidemment que je ne vous empêcherai pas de partir. Allez-y, pour l'amour du Ciel, et grouillez-vous ! Avez-vous besoin d'argent ?

— J'en ai un peu.

— Tenez, prenez ça. » Débordant d'enthousiasme, le major Danby glissa une épaisse liasse de billets italiens dans la main de Yossarian, qu'il étreignit des deux siennes, autant pour calmer le tremblement de ses doigts que pour encourager Yossarian. « Ça doit être chouette d'être en Suède en ce moment, dit-il avec envie. Les filles y sont si belles. Et puis les gens sont tellement cultivés.

— Au revoir, Yossarian, dit l'aumônier. Et bonne chance. Je vais rester ici, et m'obstiner ; nous nous retrouverons quand la guerre sera finie.

— Adieu, l'aumônier. Merci, Danby.

— Comment vous sentez-vous, Yossarian ?

— Très bien. Non, j'ai une peur bleue.

— Bravo, dit le major Danby. Cela prouve que vous êtes toujours

vivant. Ce ne sera pas facile. »

Yossarian s'élança. « Mais si.

— Je ne plaisante pas, Yossarian. Vous devrez être sur vos gardes vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Ils vont remuer ciel et terre pour vous retrouver.

— Je serai prudent.

— Vous devrez bouger sans arrêt.

— Je bougerai sans arrêt.

— Allez, filez ! » cria le major Danby.

Yossarian fila. La putain de Nately se cachait juste derrière la porte. Le couteau s'abattit et lui frôla l'épaule. Yossarian s'envola.

- 1 Dans l'édition anglaise de *Catch 22*, l'aumônier s'appelle R.O. Shipman (*ship* : navire). Disparition de la référence à Fred Astaire, apparition de Nelson – preuve que Joseph Heller ne laisse rien au hasard.
- 2 *Criminal Investigation Department*. Service de contre-espionnage. (N.d.T.)
- 3 Célèbre équipe de base-ball. (N.d.T.)
- 4 Police militaire. (N.d.T.)
- 5 WAC : auxiliaire féminine de l'armée. (N.d.T.)
- 6 Théâtre aux armées. (N.d.T.)
- 7 Jeu de mots intraduisible: *snow* = neige (N.d.T.).
- 8 Les mots en italique suivis d'une astérisque sont en français dans le texte.
- 9 *Scheisskopf* : « tête de merde », en allemand. (N.d.T.)
- 10 Héros d'une pièce américaine. (N.d.T.)
- 11 Pour le lecteur américain, l'allusion au maccarthysme est transparente: l'ultime — et la plus délirante — campagne du sénateur du Wisconsin, celle qui finit par causer sa perte, porta sur une prétendue « entreprise d'infiltration communiste dans l'armée des États-Unis », symbolisée par la promotion du grade de capitaine à celui de major (commandant) d'un dentiste communiste, Irving Peress. Tous les médias firent écho pendant des semaines à la question du sénateur : « QUI A PROMU PERESS ? » (N.d.T.)
- 12 Jeu de mots intraduisible: *intelligence officer* signifie officier de renseignements. (N.d.T.)
- 13 C'est effectivement une tradition dans les écoles américaines. (N.d.T.)
- 14 Jour d'actions de grâces, dernier jeudi de novembre. (N.d.T.)
- 15 Cf. le *Marchand de Venise*, (Acte III, sc. 1. Tirade de Shylock). (N.d.T.)
- 16 *Screw*, « décampe », signifie également baiser... (N.d.T.)
- 17 « Il n'y a pas d'athées dans les trous d'homme. » Déclaration attribuée au Père William Thomas, à l'occasion d'un sermon prononcé en 1942 à Bataan. (N.d.T.)
- 18 Cf. le *Roi Lear*, Acte V, sc. II : « L'homme doit être passif, pour partir d'ici comme pour y venir. Le tout est d'être prêt. En marche ! » (trad. François-Victor Hugo). (N.d.T.)